TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

I

IMPRIMATUR

Parisiis, die 6 Augusti 1907.

G. LEFEBVRE
v. g.

Typographie Firmin-Didot et C^ie^. — Paris. — 1928.

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

PAR

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Évêque et prince de Genève
Instituteur de l'ordre de la Visitation
de Sainte-Marie

Nouvelle édition revue et annotée

PAR L'ABBÉ JULES BONHOMME

CURÉ DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE GRENELLE, A PARIS

TOME PREMIER

ALMA COLLEGE
240.83
LIBRARY
SA32
Alma, California

PARIS

LIBRAIRIE LECOFFRE

J. GABALDA et Fils, Éditeurs

RUE BONAPARTE, 90

—

1928

44854

AVIS DE L'ÉDITEUR

Le *Traité de l'amour de Dieu* est le chef-d'œuvre de saint François de Sales.

Quand parut en 1608 l'*Introduction à la vie dévote*, un murmure d'admiration s'éleva dans le monde chrétien. Henri IV, qui n'était pas étranger à l'idée de ce livre, avoua qu'il avait dépassé son attente. Le nonce du Saint-Siège à Cologne, qui devait s'appeler le pape Alexandre VII, disait l'avoir lu une infinité de fois, avec une égale satisfaction. Le roi d'Angleterre Jacques Ier, quoique protestant, en prit connaissance et désira voir l'auteur. Enfin le général des chartreux conseilla au saint évêque de ne plus écrire, per-

suadé que sa plume ne pourrait rien produire de comparable à cette œuvre-là.

Il se trompait : François de Sales se surpassa en donnant au public, l'an 1616, le *Traité de l'amour de Dieu*.

Tandis que le premier ouvrage avait montré comment la pratique de la dévotion est conciliable avec le commerce de la vie du dehors, le second s'élève aux considérations les plus sublimes et les plus touchantes. C'est une théorie complète des rapports intimes de l'âme avec Dieu, une vraie théologie affective, également proposable aux personnes qui vivent dans le monde et à celles qui sont enfermées dans le cloître.

Le plus court résumé peut d'ailleurs en donner une idée suffisante.

Dans un livre préliminaire, François de Sales analyse nos facultés intellectuelles et montre l'amour comme la perfection de l'esprit, et la charité, qui a Dieu pour objet, comme la perfection de l'amour. Étudiant ensuite les éléments de cette union de Dieu et de l'âme, il raconte la génération céleste de l'amour divin et le suit jusqu'à son suprême épanouissement dans la gloire. Puis, aux dangers qui menacent cet amour en nous et aux causes de sa ruine, il oppose les exercices

qui peuvent le conserver et l'accroître. Il distingue après cela les différentes sortes d'amour que nous avons pour Dieu, montrant à quelles conséquences le précepte de la charité inscrit dans l'Évangile nous entraîne à l'égard de Dieu et du prochain. Il termine en établissant la supériorité de l'amour de Dieu sur toutes les vertus et les perfections, et en donnant quelques avis pour exciter dans l'âme le progrès de ce saint amour.

Ce thème si sérieux et si profond ne semble convenir de prime abord qu'à des esprits abstraits et habitués à la méditation des choses surnaturelles. Il est certain qu'en le développant le saint fondateur de la Visitation songea souvent à ses chères religieuses, avec lesquelles il entretenait une correspondance assidue. On retrouve dans ses Lettres bien des pensées qui ont aussi leur place dans son livre.

Mais l'évêque de Genève vivait dans le siècle. Il ne pouvait exclure de ses enseignements les âmes si nombreuses engagées dans les liens de la famille et tenues par les relations sociales ordinaires. Il a donc voulu se rendre accessible à tous, et la forme dans son Traité est plus remarquable encore que le fond.

Les personnes initiées par leurs études à

cette lecture admireront l'inépuisable fécondité avec laquelle s'y déroulent et s'y enchaînent les idées mystiques; celles qui n'y sont point préparées seront frappées de la variété prodigieuse employée à présenter et à traduire ces mêmes idées.

Aucune notion ne paraît étrangère à l'auteur : Écriture sainte, patrologie, histoire sacrée, histoire profane, ancienne ou moderne, mythologie, histoire naturelle, sciences physiques, linguistique, etc., tout vient sous sa plume à chaque instant, tout lui est familier. On peut bien attribuer à ses illustres maîtres et aux universités du temps la majeure partie de ces connaissances, mais il faut penser qu'après tout on a sous les yeux l'œuvre capitale d'un des hommes éminents de son époque.

Que dire de son style? Il est surtout abondant, périodique, harmonieux. Il s'adresse continuellement à l'imagination, et pourtant l'observation ne lui fait pas défaut. Aussi, malgré des antithèses trop recherchées et l'afféterie évidente de certains endroits, il soutient partout la lecture et souvent vous ravit. Prenons, par exemple, cette page du livre V, chapitre XI :

« Celui qui le matin ayant ouï assez longuement

entre les bocages voisins un gazouillement agréable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnerets et autres tels menus oiseaux, entendrait enfin un maître rossignol qui en parfaite mélodie remplirait l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il préférerait ce seul chantre bocager à toute la troupe des autres. Ainsi, après avoir ouï toutes les louanges que tant de différentes créatures, à l'envi les unes des autres, rendent unanimement à leur Créateur, quand enfin on écoute celle du Sauveur, on y trouve une infinité de mérite, de valeur, de suavité qui surmonte toute espérance et attente du cœur; et l'âme alors, comme réveillée d'un profond sommeil, est tout à coup ravie par l'extrémité de la douceur de telle mélodie.

« Hé ! je l'entends, ô la voix, la voix de mon bien-aimé, voix reine de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence... »

Est-il encore rien de plus gracieux que cette comparaison de l'abeille qui butine et de l'âme qui parcourt dans la méditation les divers mystères de la foi?

« L'avette va voletant çà et là au printemps sur les fleurs, non à l'aventure, mais à dessein, non pour se récréer seulement à voir la gaie diaprure du paysage, mais pour chercher le miel, » etc. Liv. VI, chap. II.

Il serait facile de citer vingt passages de ce genre sur lesquels le lecteur s'arrêtera certainement avec bonheur.

Les mots délicats et fins, les diminutifs pleins d'expression se rencontrent à chaque

ligne dans ce français d'un autre âge dont on ne peut s'empêcher de regretter l'entière disparition. Certes, les auteurs du siècle de Louis XIV ont fixé pour longtemps notre prose et nos vers; ils leur ont donné une clarté de disposition et une largeur de forme que d'autres peuples nous envient; mais, au niveau et à l'alignement de ce style, ont été sacrifiées la naïveté charmante, les tournures pittoresques, les images vives, dont le XVI^e^ siècle avait animé ses œuvres, et dont la conservation eût assuré à notre langue une tout autre originalité.

Saint François de Sales peut être considéré comme un des écrivains les plus intéressants de cette période de transition.

Nous ne nous sommes pas cru autorisé à modifier quelque chose dans son livre, si ce n'est l'orthographe, quelquefois trop bizarre pour le commun des lecteurs. Nous avons gardé même quelques passages qui témoignent d'une grande simplicité, et qui respirent une liberté dont on n'userait pas aujourd'hui : les âmes honnêtes, qui seules se plairont à suivre notre saint auteur, l'interpréteront avec une égale simplicité, et se placeront au même point de vue que lui.

Des notes sont mises au bas des pages, tantôt

pour faciliter l'intelligence de certaines tournures et expressions trop vieillies, tantôt pour donner une explication de faits scientifiques ou historiques moins connus.

Cette nouvelle édition est revue sur les plus anciennes et notamment sur celle de Sébastien Huré (Paris, 1647).

JULES BONHOMME.

ORAISON DÉDICATOIRE

Très sainte Mère de Dieu, vaisseau d'incomparable élection, élection de la souveraine dilection, vous êtes la plus aimable, la plus amante et la plus aimée de toutes les créatures. L'amour du Père céleste prit son bon plaisir en vous de toute éternité, destinant votre chaste cœur à la perfection du saint amour, afin qu'un jour vous aimassiez son Fils unique de l'unique amour maternel, comme il l'aimait éternellement de l'unique amour paternel. O Jésus mon Sauveur ! à qui puis-je mieux dédier les paroles de votre amour, qu'au cœur très aimable de la bien-aimée de votre âme ?

Mais, ô Mère toute triomphante ! qui peut jeter ses yeux sur votre Majesté, sans voir à votre dextre celui que votre Fils voulut si souvent, pour l'amour de vous, honorer du titre de père, le vous ayant uni par le lien céleste d'un mariage tout virginal, à ce qu'il fût votre secours et coadjuteur en la charge de la

conduite et éducation de sa divine enfance ? O grand saint Joseph, époux très aimé de la Mère du Bien-aimé ! hé ! combien de fois avez-vous porté l'amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis qu'embrasé des doux embrassements et baisers de ce divin Enfant, votre âme fondait d'aise lorsqu'il prononçait tendrement à vos oreilles (ô Dieu, quelle suavité !) que vous étiez son grand ami et son cher père bien-aimé !

On mettait jadis les lampes de l'ancien temple sur des fleurs de lis d'or. O Marie et Joseph ! pair sans pair, lis sacrés d'incomparable beauté, entre lesquels le bien-aimé se repaît, et repaît tous ses amants ! hélas ! si j'ai quelqu'espérance que cet écrit d'amour puisse éclairer et enflammer les enfants de lumière, où le puis-je mieux colloquer qu'emmi (1) vos lis ? lis esquels le soleil de justice, splendeur et candeur de la lumière éternelle, s'est si souverainement récréé qu'il y a pratiqué les délices de l'ineffable dilection de son cœur envers nous. O Mère bien-aimée du Bien-aimé ! ô époux bien-aimé de la bien-aimée, prosterné sur ma face devant vos pieds qui portèrent mon Sauveur, je vous dédie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de votre dilection. Hé ! je vous jure par ce cœur de votre doux Jésus, qui est le

(1) *Emmi*, parmi.

roi des cœurs, que les vôtres adorent, animez mon âme et celle de tous ceux qui liront cet écrit de votre toute-puissante faveur envers le Saint-Esprit; afin que nous immolions meshui (1) en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais emmi les flammes de ce céleste feu que notre Seigneur votre Fils a tant désiré d'allumer en nos cœurs, que pour cela il ne cessa de travailler et soupirer jusques à la mort de la croix.

(1) *Meshui*, désormais, aujourd'hui.

VIVE JÉSUS

PRÉFACE

Le Saint-Esprit enseigne que les *lèvres* de la divine épouse, c'est-à-dire, de l'Église, ressemblent à l'écarlate et au *bornal* (1) qui *distille le miel* (2), afin que chacun sache que toute la doctrine qu'elle annonce, consiste en la sacrée dilection, plus éclatante en vermeil que l'écarlate, à cause du sang de l'époux qui l'enflamme ; plus douce que le miel, à cause de la suavité du bien-aimé qui la comble de délices. Ainsi, ce céleste époux voulant donner commencement à la publication de sa loi, jeta sur l'assemblée des disciples qu'il avait députés à cet office, force *langues* de *feu;* montrant assez par ce moyen que la prédication évangélique était toute destinée à l'embrasement des cœurs.

Représentez-vous de belles colombes aux rayons du soleil, vous les verrez varier en autant de couleurs comme vous diversifierez le biais duquel

(1) *Bornal*, ruche de cire, ouvrage des abeilles. Dans le Limousin on dit encore *bourna*.

(2) Cant. cant., IV, 11.

vous les regarderez ; parce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur, que le soleil voulant mêler sa clarté avec leur pennage (1), il se fait une multitude de transparences, lesquelles produisent une grande variété de nuances et changements de couleurs, mais couleurs si agréables à voir, qu'elles surpassent toutes couleurs et l'émail encore des plus belles pierreries, couleurs resplendissantes et si mignardement dorées, que leur or les rend plus vivement colorées ; car en cette considération le Prophète royal disait aux Israélites :

Quoique l'affliction vous fane le visage,
Votre teint désormais se verra ressemblant
Aux ailes d'un pigeon où l'argent est tremblant,
Et dont l'or brunissant rayonne le pennage.
(Ps. LXVII, 14.)

Certes l'Église est parée d'une variété excellente d'enseignements, sermons, traités et livres pieux, tous grandement beaux et aimables à la vue, à cause du mélange admirable que le soleil de justice fait des rayons de sa divine sagesse avec les langues des pasteurs, qui sont leurs plumes, et avec leurs plumes, qui tiennent aussi quelquefois lieu de langues, et font le riche pennage de cette colombe mystique. Mais parmi toute la diversité des couleurs de la doctrine qu'elle publie, on découvre partout le bel or de la sainte dilection qui se fait excellemment entrevoir, dorant de son lustre incomparable toute la science des saints, et la rehaussant au-dessus de toute science. Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la sainte Église.

(1) *Pennage*, plumage.

Mais comme nous savons bien que toute la clarté du jour provient du soleil, et disons néanmoins pour l'ordinaire que le soleil n'éclaire pas, sinon quand à découvert il darde ses rayons en quelque endroit : de même, bien que toute la doctrine chrétienne soit de l'amour sacré, si est-ce que nous n'honorons pas indistinctement toute la théologie du titre de ce divin amour, ains (1) seulement les parties d'icelle qui contemplent l'origine, la nature, les propriétés et les opérations d'icelui en particulier.

Or, c'est la vérité que plusieurs écrivains ont admirablement traité ce sujet, surtout ces anciens Pères, qui, servant très amoureusement Dieu, parlaient aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon ouïr parler des choses du ciel saint Paul, qui les avait apprises au ciel même, et qu'il fait bon voir ces âmes nourries dans le sein de la dilection écrire de sa sainte suavité ! Pour cela même, entre les scolastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru, ont pareillement excellé en piété. Saint Thomas en a fait un traité digne de saint Thomas. Saint Bonaventure et le B. Denys le Chartreux en ont fait plusieurs très excellents sous divers titres; et quant à Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, Sixte le Siennois (2) en parle ainsi : « Il a si dignement discouru des cinquante propriétés du divin amour

(1) *Ains*, mais.

(2) *Sixte le Siennois*. Sixte de Sienne, né en 1520, mort en 1569, juif converti devint dominicain, écrivain célèbre. Il a laissé la *Bibliothèque sainte*, ouvrage qui traite surtout de la Bible et contient une réfutation des principales hérésies.

qui sont çà et là déduites au Cantique des cantiques, qu'il semble que lui seul ait tenu le compte des affections de l'amour de Dieu. » Certes cet homme fut extrêmement docte, judicieux et dévot.

Mais afin que l'on sût que cette sorte d'écrits se font plus heureusement par la dévotion des amants que par la doctrine des savants, le Saint-Esprit a voulu que plusieurs femmes aient fait des merveilles en cela. Qui a jamais mieux exprimé les célestes passions de l'amour sacré que sainte Catherine de Gênes, sainte Angèle de Foligni, sainte Catherine de Sienne, sainte Mathilde (1)?

En notre âge aussi plusieurs en ont écrit, desquels je n'ai pas eu le loisir de lire distinctement les livres, ains seulement par-ci par-là autant qu'il était requis pour voir si celui-ci pourrait encore trouver place. Le père Louis de Grenade, ce grand docteur de piété, a mis un *Traité de l'amour de Dieu* dans son *Mémorial*, qu'il suffit de dire être d'un si bon auteur pour le rendre recommandable. Diègue Stella, de l'ordre de Saint-François, en a fait un autre grandement effectif et utile pour l'oraison. Christophe de Fonseca, religieux augustin, en a mis en lumière un encore plus grand, où il dit diverses belles choses. Le Père Louis Richeome, de la compagnie de Jésus, a aussi publié un livre sous le titre de l'*Art d'aimer Dieu par les créatures;* et cet auteur est tant aimable en sa personne et en ses beaux écrits,

(1) Sainte Mathilde, ou Mechtilde, disciple de sainte Gertrude au XIIIe siècle, a été remarquable par son amour envers N.-S. Jésus-Christ, décrit dans le livre des *Grâces spirituelles* ou *Révélations de sainte Mechtilde.*

qu'on ne peut douter qu'il ne le soit encore plus écrivant de l'amour même. Le Père Jean de Jésus, Maria, de l'ordre des Carmes déchaussés, a composé un livret qui porte de même le nom de l'*Art d'aimer Dieu*, lequel est fort estimé. Le grand et célèbre cardinal Bellarmin a aussi depuis peu fait voir un petit livret intitulé : *L'Escalier pour monter à Dieu par les créatures*, qui ne peut être qu'admirable, partant de cette très savante main et très dévote âme, qui a tant écrit et si doctement pour le bien de l'Église. Je ne veux rien dire du Parénétique (1), de ce fleuve d'éloquence qui flotte meshui parmi toute la France par la multitude et variété de ses sermons et beaux écrits. L'étroite consanguinité spirituelle que mon âme a contractée avec la sienne, lorsque par l'imposition de mes mains il reçut le caractère sacré de l'ordre épiscopal pour le bonheur du diocèse de Belley et l'honneur de l'Église, outre mille nœuds d'une sincère amitié qui nous lient eusemble, ne permet pas que je puisse parler au crédit de ses ouvrages entre lesquels ce Parénétique de l'amour divin fut une des premières saillies de la nonpareille affluence d'esprit que chacun admire en lui.

Nous voyons de plus un grand et magnifique Palais que le R. F. Laurent de Paris, prédicateur de l'ordre des Capucins, bâtit à l'honneur de l'amour divin : lequel étant achevé sera un cours accompli de la science de bien aimer. Mais enfin,

(1) *Parénétique*, auteur de discours moraux. Le saint nomme ainsi son ami J. Pierre Camus, évêque de Belley, qui publia plus tard l'*Esprit de saint François de Sales*, 6 vol. 1641.

la bienheureuse Térèse de Jésus a si bien écrit des mouvements sacrés de la dilection en tous les livres qu'elle a laissés, qu'on est ravi de voir tant d'éloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité : et sa très savante ignorance fait paraître très ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui, après un grand tracas d'étude, se voient honteux de n'entendre pas ce qu'elle écrit si heureusement de la pratique du saint amour. Ainsi, Dieu élève le trône de sa vertu sur le théâtre de notre infirmité, *se servant des choses faibles pour confondre les fortes* (1).

Or, quoique ce Traité que je te présente, mon cher Lecteur, suive de bien loin ces excellents livres, sans espoir de les pouvoir acconsuivre (2), si est-ce que j'espère tant en la faveur des deux amants célestes auxquels je le dédie, qu'encore te pourra-t-il rendre quelque sorte de service, et que tu y rencontreras beaucoup de bonnes considérations qu'il ne te serait pas si aisé de trouver ailleurs ; comme réciproquement tu trouveras ailleurs plusieurs belles choses qui ne sont pas ici. Il me semble même que mon dessein n'est pas celui des autres, sinon en général, en tant que nous visions tous à la gloire du saint amour. Mais de ceci la lecture t'en fera foi.

Certes, j'ai seulement pensé à représenter simplement et naïvement, sans art et encore plus sans fard l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence, des opérations, propriétés, avantages et excellences de l'amour divin. Que si outre cela tu trouves quelqu'autre chose, ce sont des sur-

(1) I Cor., I, 27.
(2) *Acconsuivre*, atteindre.

croissances qu'il n'est presque pas possible d'éviter à celui qui, comme moi, écrit entre plusieurs distractions. Mais je crois bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature même, qui est une si sage ouvrière, projetant la production des raisins, produit quant et quant (1), comme par une prudente inadvertance, tant de feuilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'aient besoin en leur saison d'être effeuillées et ébourgeonnées.

On traite maintes fois les écrivains trop rudement, on précipite les sentences que l'on rend contre eux, et bien souvent avec plus d'impertinence qu'ils n'ont pratiqué d'imprudence en se hâtant de publier leurs écrits. La précipitation des jugements met grandement en danger la conscience des juges et l'innocence des accusés. Plusieurs écrivent sottement, et plusieurs censurent lourdement. La douceur des lecteurs rend douce et utile la lecture, et pour t'avoir plus favorable, mon cher Lecteur, je te veux ici rendre raison de quelques points qui autrement à l'aventure te mettraient en mauvaise humeur.

Quelques-uns peut-être trouveront que j'ai trop dit, et qu'il n'était pas requis de prendre ainsi les discours jusque dans leurs racines. Mais je pense que le divin amour est une plante pareille à celle que nous appelons angélique, de laquelle la racine n'est pas moins odorante et salutaire que la tige et les feuilles. Les quatre premiers livres et quelques chapitres des autres pouvaient sans doute être omis, au gré des âmes qui ne cherchent que la seule pratique de la sainte di-

(1) *Quant et quant*, avec, en même temps.

lection ; mais tout cela néanmoins leur sera bien utile, si elles le regardent dévotement. Cependant plusieurs peut-être aussi eussent trouvé mauvais de ne voir pas ici toute la suite de ce qui appartient au Traité du céleste amour. Certes, j'ai eu en considération la condition des esprits de ce siècle, et je le devais ; il importe beaucoup de regarder en quel âge on écrit.

Je cite aucunes fois l'Écriture sainte en autres termes que ceux qui sont portés par l'édition ordinaire. O vrai Dieu ! mon cher Lecteur, ne me fais pas pour cela ce tort de croire que je veuille me départir de cette édition-là : ha non ! car je sais que le Saint-Esprit l'a autorisée par le sacré concile de Trente, et que partant nous nous y devons tous arrêter ; ains au contraire je n'emploie les autres versions que pour le service de celle-ci, quand elles expliquent et confirment son vrai sens. Par exemple, ce que l'époux céleste dit à son épouse : *Tu as blessé mon cœur*, est fort éclairci par l'autre version : *Tu m'as emporté le cœur*, ou *Tu as tiré et ravi mon cœur* (1). Ce que notre Seigneur dit : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, est grandement amplifié et déclaré selon le grec, *Bienheureux sont les mendiants d'esprit* (2) ; et ainsi des autres.

J'ai souvent cité le sacré Psalmiste en vers, et ç'a été pour récréer ton esprit ; et selon la facilité que j'en ai eue par la belle traduction de Philippe des Portes, abbé de Tiron (3), de laquelle néan-

(1) Cant. cant., IV, 9
(2) Matth., V, 3.
(3) Phil. Desportes, poète, oncle de Régnier, né en 1546, mort en 1606 ; pourvu de plusieurs abbayes, entre autres

moins je me suis quelquefois départi, non certes cuidant (1) de pouvoir faire mieux les vers que ce fameux poète, car je serais un grand impertinent si, n'ayant jamais seulement pensé à cette sorte d'écrire, je prétendais d'y réussir en un âge et en une condition de vie qui m'obligerait de m'en retirer, si jamais j'y avais été engagé ; mais en quelques endroits où il y pouvait avoir plusieurs intelligences, je n'ai pas suivi ses vers, parce que je ne voulais pas suivre son sens : comme au psaume 132, il a entendu un mot latin, qui est, des *franges de la robe*, que j'ai estimé devoir être pris pour le *collet;* c'est pourquoi j'ai fait la traduction à mon gré.

Je ne dis rien que je n'aie appris des autres ; or, il me serait impossible de me ressouvenir de qui j'ai reçu chaque chose en particulier. Mais je t'assure bien que si j'avais tiré de quelque auteur des grandes pièces dignes de quelque remarque, je ferais conscience de ne lui en rendre pas la louange qu'il en mériterait, et pour t'ôter un soupçon qui te pourrait venir en l'esprit contre ma sincérité, pour ce regard (2) je t'avertis que le chapitre 13 du septième livre est extrait d'un sermon que je fis à Paris, à Saint-Jean-en-Grève, le jour de l'Assomption de Notre-Dame, l'an 1602.

Je n'ai pas toujours exprimé la suite des chapitres ; mais si tu y prends garde, tu trouveras aisément les nœuds de leur liaison. En cela et plusieurs autres choses, j'ai eu grand soin d'épargner

celle de Tiron, au diocèse de Chartres, il abandonna la poésie légère, et publia une traduction des Psaumes.

(1) *Cuidant*, pensant, jugeant.

(2) *Pour ce regard*, à ce propos.

mon loisir et ta patience. Lorsque j'eus fait imprimer *l'Introduction à la vie dévote*, monseigneur l'archevêque de Vienne, Pierre de Villars, me fit la faveur de m'en écrire son opinion en termes si avantageux pour ce livret et pour moi, que je n'oserais jamais les redire; et m'exhortant d'appliquer le plus que je pourrais de mon loisir à faire de pareilles besognes, entre plusieurs beaux avis desquels il me gratifia, l'un fut que j'observasse toujours, tant que le sujet le permettrait, la brièveté des chapitres; car tout ainsi, dit-il, que les voyageurs, sachant qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt-cinq pas de leur chemin, se détournent aisément de si peu pour l'aller voir, ce qu'ils ne feraient pas s'ils savaient qu'il fût plus éloigné de leur route : de même ceux qui savent que la fin d'un chapitre n'est guère éloignée du commencement, ils entreprennent volontiers de le lire ; ce qu'ils ne feraient pas, pour agréable qu'en fût le sujet, s'il fallait beaucoup de temps pour en achever la lecture. J'ai donc eu raison de suivre en cela mon inclination, puisqu'elle fut agréable à ce grand personnage, qui a été l'un des plus saints prélats et des plus savants docteurs que l'Église ait eus de notre âge, et lequel, lorsqu'il m'honora de sa lettre, était le plus ancien de tous les docteurs de la Faculté de Paris.

Un grand serviteur de Dieu m'avertit naguère que l'adresse que j'avais faite de ma parole à Philothée, en l'*Introduction à la vie dévote*, avait empêché plusieurs hommes d'en faire leur profit, d'autant qu'ils n'estimaient pas dignes de la lecture d'un homme les avertissements faits pour une femme. J'admirai qu'il se trouvât des hom-

mes qui, pour vouloir paraître hommes, se montrassent en effet si peu hommes ; car je te laisse à penser, mon cher Lecteur, si la dévotion n'est pas également pour les hommes comme pour les femmes ; et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et révérence la seconde épître de saint Jean, adressée à la sainte dame Electa, comme la troisième, qu'il destine à Caïus, et si mille et mille lettres ou excellents traités des anciens Pères de l'Eglise doivent être tenus pour inutiles aux hommes, d'autant qu'ils sont adressés à des saintes femmes de ce temps-là. Mais outre cela, c'est l'âme qui aspire à la dévotion, que j'appelle Philothée ; et les hommes ont une âme aussi bien que les femmes.

Toutefois, pour imiter en cette occasion le grand Apôtre, qui s'estimait *redevable* à tous (1), j'ai changé d'adresse en ce Traité, et parle à Théotime. Que si d'aventure il se trouvait des femmes (or, cette impertinence serait plus supportable en elles) qui ne voulussent pas lire les enseignements qu'on a faits à un homme, je les prie de croire que le Théotime auquel je parle est l'esprit humain qui désire faire progrès en la dilection sainte, esprit qui est également aux femmes comme ès hommes.

Ce Traité donc est fait pour aider l'âme déjà dévote à ce qu'elle se puisse avancer en son dessein, et pour cela il m'a été force de dire plusieurs choses un peu moins connues au vulgaire, et qui par conséquent sembleront plus obscures. Le fond de la science est toujours un peu plus ma-

(1) Rom., I, 14.

laisé à sonder, et se trouve peu de plongeons (1) qui veuillent et sachent aller recueillir les perles et autres pierres précieuses dans les entrailles de l'Océan. Mais si tu as le courage franc ponr enfoncer cet écrit, il t'arrivera de vrai comme aux plongeons, lesquels, dit Pline, étant ès plus profonds gouffres de la mer, y voient clairement la lumière du soleil ; car tu trouveras ès endroits les plus malaisés de ces discours une bonne et amiable clarté. Et certes, comme je n'ai pas voulu suivre ceux qui méprisent quelques livres qui traitent d'une certaine vie suréminente en perfection, aussi n'ai-je pas voulu parler de cette suréminence, car ni je ne puis censurer les auteurs, ni autoriser les censeurs d'une doctrine que tu n'entends pas.

J'ai touché quantité de points de théologie, mais sans esprit de contention, proposant simplement, non tant ce que j'ai jadis appris ès disputes, comme ce que l'attention au service des âmes et l'emploi de vingt-quatre annees en la sainte prédication m'ont fait penser être plus convenable à la gloire de l'Évangile et de l'Église.

Au demeurant, quelques gens de marque de divers endroits m'ont averti que certains livrets ont été publiés sous les seules premières lettres du nom de leurs auteurs, qui se trouvent les mêmes avec celles du mien, qui a fait estimer à quelques-uns que ce fussent besognes sorties de ma main, non sans un peu de scandale de ceux qui cuidaient que je me fusse détraqué de ma simplicité pour enfler mon style de paroles pom-

(1) *Plongeons*. plongeurs.

peuses, mon discours de conceptions mondaines, et mes conceptions d'une éloquence altière et bien empanachée. A cette cause, mon cher Lecteur, je te dirai que comme ceux qui gravent on entaillent sur les pierres précieuses, ayant la vue lassée à force de la tenir bandée sur les traits déliés de leurs ouvrages, tiennent très volontiers devant eux quelque belle émaraude, afin que la regardant de temps en temps ils puissent récréer en son verd, et remettre en nature leurs yeux allangouris ; et de même en cette variété d'affaires que ma condition me donne incessamment, j'ai toujours des petits projets de quelque traité de piété que je regarde, quand je puis, pour alléger et délasser mon esprit.

Mais je ne fais pas pourtant profession d'être écrivain ; car la pesanteur de mon esprit et la condition de ma vie exposée au service et à l'abord de plusieurs ne me le sauraient permettre. Pour cela j'ai donc fort peu écrit, et beaucoup moins mis en lumière ; et pour suivre le conseil et la volonté de mes amis, je te dirai que c'est afin que tu n'attribues pas la louange du travail d'autrui à celui qui n'en mérite point du sien propre.

Il y a dix-neuf ans que me trouvant à Thonon, petite ville située sur le lac de Genève, laquelle lors se convertissait petit à petit à la foi catholique, le ministre adversaire de l'Église criait partout que l'article catholique de la réelle présence du corps du Sauveur en l'Eucharistie détruisait le symbole et l'analogie de la foi (car il était bien aise de dire ce mot d'*analogie*, non entendu par ses auditeurs, afin de paraître fort savant), et sur cela les autres prédicateurs catholiques avec les-

quels j'étais là me chargèrent d'écrire quelque chose en réfutation de cette vanité ; et je fis ce qui me sembla convenable, dressant une brièvе méditation sur le symbole des apôtres pour confirmer la vérité, et toutes les copies furent distribuées en ce diocèse, où je n'en trouve plus aucune.

Peu après, Son Altesse (1) vint deçà les monts, et trouvant les bailliages de Chablaix, Gaillard et Ternier, qui sont ès environs de Genève, à moitié disposés de recevoir la sainte religion catholique, qui en avait été arrachée par le malheur des guerres et révoltes il y avait près de soixante-dix ans, elle se résolut d'en rétablir l'exercice en toutes les paroisses, et d'abolir celui de l'hérésie. Et parce que d'un côté il y avait de grands empêchements à ce bonheur, selon les considérations que l'on appelle raisons d'État, et que d'ailleurs plusieurs, non encore bien instruits de la vérité, résistaient à ce tant désirable rétablissement, Son Altesse surmonta la première difficulté par la fermeté invincible de son zèle à la sainte religion, et la seconde par une douceur et prudence extraordinaire ; car elle fit assembler les principaux et plus opiniâtres, et les harangua avec une éloquence si amiablement pressante, que presque tous, vaincus, par la douce violence de son amour paternel envers eux, rendirent les armes de leur opiniâtreté à ses pieds, et leurs âmes entre les mains de la sainte Église.

Mais qu'il me soit loisible, mon cher Lecteur, je t'en prie, de dire ce mot en passant. On peut

(1) Charles-Emmanuel, dit le Grand, duc de Savoie de 1580 à 1630.

louer beaucoup de riches actions de ce grand prince, entre lesquelles je vois la preuve de son indicible vaillance et science militaire qu'il vient de rendre maintenant admirée de toute l'Europe. Mais toutefois, quant à moi, je ne puis assez exalter le rétablissement de la sainte religion en ces trois bailliages que je viens de nommer; y ayant vu tant de traits de piété assortis d'une si grande variété d'actions de prudence, constance, magnanimité, justice et débonnaireté, qu'en cette seule petite pièce il me semblait de voir comme en un tableau raccourci tout ce qu'on loue ès princes qui jadis ont le plus ardemment servi à la gloire de Dieu et de l'Église : le théâtre était petit, mais les actions grandes. Et comme cet ancien ouvrier ne fut jamais tant estimé pour ses ouvrages de grande forme, comme il fut admiré d'avoir su faire un navire d'ivoire assorti de tout son équipage en si petit volume que les ailes d'une abeille le couvraient tout : aussi estimé-je plus ce que ce grand prince fit alors en ce petit coin de ses États, que beaucoup d'actions du plus grand éclat que plusieurs relèvent jusqu'au ciel.

Or, en cette occasion, on replanta par toutes les avenues et places publiques de ces quartiers-là les victorieuses enseignes de la croix ; et parce que peu auparavant on en avait planté une fort solennellement à Ennemasse près Genève, un certain ministre fit un petit traité contre l'honneur d'icelle, contenant une invective ardente et vénéneuse, à laquelle pour cela il fut trouvé bon que l'on répondit et, monseigneur Claude de Granier, mon prédécesseur, duquel la mémoire est en bénédiction, m'en imposa la charge, selon le pou-

voir qu'il avait sur moi, qui le regardais, non seulement comme mon Évêque, mais comme un saint serviteur de Dieu. Je fis donc cette réponse sous le titre de *Défense de l'étendard de la croix*, et la dédiai à Son Altesse, partie pour lui témoigner ma très humble subjection, partie pour lui faire quelque remerciement du soin qu'elle avait de l'Église en ces lieux-là.

Or, depuis peu on a réimprimé cette défense sous le titre prodigieux de la *Panthalogie ou Trésor de la croix*, titre auquel jamais je ne pensai, comme en vérité aussi ne suis-je pas homme d'étude, ni de loisir, ni de mémoire, pour pouvoir assembler tant de pièces de prix en un livre qu'il puisse porter le titre de *Trésor* ni de *Panthalogie;* et ces frontispices insolents me sont en horreur.

> L'architecte est un sot, qui, privé de raison,
> Fait le portail plus grand que toute la maison.

On célébra, l'an 1602, à Paris, où j'étais, les obsèques de ce magnanime prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur ; lequel avait fait tant de beaux exploits contre les Turcs en Hongrie, que tout le christianisme devait conspirer à l'honneur de sa mémoire. Mais surtout madame Marie de Luxembourg, sa veuve, fit de son côté tout ce que son courage et l'amour du défunt lui purent suggérer pour solenniser ses funérailles, et parce que mon père, mon aïeul et mon bisaïeul avaient été nourris pages des très illustres et excellents princes de Martigues, ses pères et ses prédécesseurs, elle me regarda comme serviteur héréditaire de sa maison, et me choisit pour faire la harangue funèbre en cette si grande

célébrité où se trouvèrent non seulement plusieurs cardinaux et prélats, mais quantité de princes, princesses, maréchaux de France, chevaliers de l'ordre, et même la cour de parlement en corps. Je fis donc cette oraison funèbre, et la prononçai en cette si grande assemblée dans la grande église de Paris; et parce qu'elle contenait un abrégé véritable des faits héroïques du prince défunt, je la fis volontiers imprimer, puisque la princesse veuve le désirait, et que son désir me devait être une loi. Or, je dédiai cette pièce-là à madame la duchesse de Vendôme, lors encore fille et toute jeune princesse, mais en laquelle on voyait déjà fort connaissablement les traits de cette excellente vertu et piété qui reluisent maintenant en elle, dignes de l'extraction et nourriture d'une si dévote et pieuse mère.

A même temps que l'on imprimait cette oraison, j'appris que j'avais été fait évêque, si que je revins sitôt ici pour être consacré et commencer ma résidence; et d'abord on proposa la nécessité qu'il y avait d'avertir les confesseurs de quelques points d'importance, et pour cela j'écrivis vingt-cinq avertissements que je fis imprimer pour les faire courir plus aisément parmi ceux à qui je les adressais; mais depuis ils ont été réimprimés en divers lieux.

Trois ou quatre ans après, je mis en lumière l'*Introduction à la vie dévote*, pour les occasions et en la façon que j'ai remarquées en la préface d'icelle, dont je n'ai rien à te dire, mon cher Lecteur, sinon que si ce livret a reçu généralement un doux et gracieux accueil, voire même parmi les plus braves prélats et docteurs de l'É-

glise ; il n'a pas pourtant été exempt d'une rude censure de quelques-uns qui ne m'ont pas seulement blâmé, mais m'ont âprement baffoué en public de ce que je dis à Philothée, que le bal est une action de soi-même indifférente, et qu'en récréation on peut dire des quolibets ; et moi, sachant la qualité de ces censeurs, je loue leur intention, que je pense avoir été bonne. Mais j'eusse néanmoins désiré qu'il leur eût plu de considérer que la première proposition est puisée de la commune et véritable doctrine des plus saints et savants théologiens : que j'écrivais pour les gens qui vivent emmi le monde et les cours : qu'au partir de là, j'inculque soigneusement l'extrême péril qu'il y a ès danses ; et que quant à la seconde proposition, avec le mot de *quolibet*, elle n'est pas de moi, mais de cet admirable roi saint Louis, docteur digne d'être suivi en l'art de bien conduire les courtisans à la vie dévote. Car je crois que s'ils eussent pris garde à cela, leur charité et discrétion n'eût jamais permis à leur zèle, pour vigoureux et austère qu'il eût été, d'armer leur indignation contre moi.

Et sur ce propos, mon cher Lecteur, je te conjure de m'être doux et honteux (1) en la lecture de ce Traité. Que si tu trouves le style un peu (quoique ce sera, je m'assure, fort peu) différent de celui dont j'ai usé écrivant à Philothée, et tous deux grandement divers de celui que j'ai employé en la *Défense de la croix*, sache qu'en dix-neuf ans on apprend et désapprend beaucoup de choses ; que le langage de la guerre est autre que celui de la paix ; et que l'on parle d'une façon

(1) *Honteux*, réservé ; ailleurs *bonteux*, bienveillant.

aux jeunes apprentis, et d'une autre sorte aux vieux compagnons.

Ici, certes, je parle pour les âmes avancées en la dévotion ; car il faut que je te dise que nous avons en cette ville une congrégation de filles et veuves (1) qui, retirées du monde, vivent unanimement au service de Dieu sous la protection de sa très sainte Mère ; et comme leur pureté et piété d'esprit m'a souvent donné de grandes consolations, aussi ai-je tâché de leur en rendre fréquemment par la distribution de la sainte parole que je leur ai annoncée, tant en sermons publics qu'en colloques spirituels, et presque toujours en la présence de plusieurs religieux et gens de grande dévotion, dont il m'a fallu traiter maintes fois des sentiments plus délicats de la piété, passant au delà de ce que j'avais dit à Philothée ; et c'est une bonne partie de ce que je te communique maintenant que je dois à cette bénite assemblée, parce que celle qui en est la mère et y préside (2), sachant que j'écrivais sur ce sujet, et que néanmoins malaisément pourrais-je tirer la besogne au jour, si Dieu ne m'aidait fort spécialement, et que je ne fusse continuellement pressé, elle a eu un soin continuel de prier et faire prier pour cela, et de me conjurer saintement de recueillir tous les petits morceaux de loisir qu'elle estimait pouvoir être sauvés par-ci par-là de la presse de mes empêchements, pour les employer à ceci. Et parce que cette âme m'est en la consolation que Dieu

(1) Il s'agit de la première réunion de la Visitation, commencée en 1610, à Annecy, qui devait devenir, quelques années après, un ordre religieux cloîtré.

(2) Jeanne de Chantal.

sait, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en cette occasion. Il y a voirement longtemps que j'avais projeté d'écrire de l'amour sacré; mais, ce projet n'était point comparable à ce que cette occasion m'a fait produire, occasion que je te manifeste ainsi naïvement tout à la bonne foi, à l'imitation des anciens, afin que tu saches que je n'écris que par rencontre et occurrence, et que tu me sois plus amiable. On disait entre les païens que Phidias ne représentait jamais rien si parfaitement que les divinités, ni Apelles qu'Alexandre: on ne réussit pas toujours également. Si je demeure court en ce Traité, mon cher Lecteur, fais que ta bonté s'avance, Dieu bénira ta lecture.

A cette intention, j'ai dédié cet œuvre à la Mère de dilection et au Père de l'amour cordial, comme j'avais dédié l'*Introduction* au divin Enfant, qui est le Sauveur des amants et l'amour des sauvés. Certes, comme les femmes, tandis qu'elles sont fortes et habiles à produire aisément les enfants, leur choisissent ordinairement des parrains entre leurs amis de ce monde; mais quand leur faiblesse et indisposition rend leurs enfantements difficiles et périlleux, elles invoquent les saints du ciel, et vouent de faire tenir leurs enfants par quelque pauvre, ou par quelque personne dévote, au nom de saint Joseph, de saint François d'Assise, de saint François de Paule, de saint Nicolas, ou de quelqu'autre bienheureux qui puisse impétrer de Dieu le bon succès de leur grossesse et une naissance vitale pour l'enfant : de même avant que je fusse évêque, me trouvant avec plus de loisir et moins d'appréhension pour écrire, je dédiai les petits ouvrages que je fis, aux princes de

la terre ; mais maintenant qu'accablé de ma charge j'ai mille difficultés d'écrire, je ne consacre plus rien qu'aux princes du ciel, afin qu'ils m'obtiennent la lumière requise, et que si telle est la volonté divine, ces écrits aient une naissance fructueuse et utile à plusieurs.

Ainsi Dieu te bénisse, mon cher Lecteur, et te fasse riche de son saint amour. Cependant je soumets toujours de tout mon cœur mes écrits, mes paroles et mes actions à la correction de la très sainte Église catholique, apostolique et romaine, sachant qu'elle est *la colonne et fermeté de la vérité* (1), dont elle ne peut ni faillir ni défaillir ; et que nul ne peut avoir Dieu pour père, qui n'aura cette Église pour mère.

A Annecy, le jour des très amants apôtres saint Pierre et saint Paul, mil six cent seize.

BÉNI SOIT DIEU !

(1) I Tim., III, 15.

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

LIVRE PREMIER

CONTENANT

UNE PRÉPARATION A TOUT LE TRAITÉ

CHAPITRE PREMIER

Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'âme à la volonté.

L'union établie en la distinction fait l'ordre ; l'ordre produit la convenance et la proportion ; et la convenance, ès choses entières et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle quand elle est composée de toutes ses parties tellement rangées en leur ordre, que leur distinction est réduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble pour ne faire qu'une seule armée. Afin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soient nettes, claires et bien distinguées ; mais qu'elles soient alliées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonance et harmonie, par le moyen de l'union qui est en la distinction, et la distinction qui est en l'union des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutôt une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angélique saint Thomas, après le grand saint Denis, la beauté et la bonté, bien qu'elles aient quelque convenance, ne sont pas néanmoins une même chose : car le bien est ce qui plaît à l'appétit et volonté ; le beau, ce qui plaît à l'entendement et à la connaissance ; ou pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouissance nous délecte ; le beau, ce dont la connaissance nous agrée. Et c'est pourquoi jamais, à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle, sinon aux objets des deux sens qui sont les plus connaissants et qui servent le plus à l'entendement, qui sont la vue et l'ouïe ; si que (1) nous ne disons pas : Voilà des belles odeurs ou des belles saveurs, mais nous disons bien : Voilà des belles voix et des belles couleurs.

Le beau donc étant appelé beau, parce que sa connaissance délecte, il faut que, outre l'union et distinction d'intégrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ait beaucoup de splendeur et clarté, afin qu'il soit connaissable et visible ; les voix, pour être belles, doivent être claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs éclatantes et resplendissantes ; l'obscurité, l'ombre, les ténèbres sont laides, et enlaidissent toutes choses ; parce qu'en elles rien n'est connaissable, ni l'ordre, ni la distinction, ni l'union, ni la convenance : qui a fait dire à saint Denis (2) « que » Dieu, comme souveraine beauté, est auteur de » la belle convenance, du beau lustre et de la » bonne grâce, qui est en toutes choses, » faisant éclater, en forme de lumière, les distributions et

(1) *Si que*, à tel point que.
(2) Chap. IV, *Des noms divins.*

départements de son rayon, par lesquels toutes choses sont rendues belles, voulant que pour établir la beauté, il y eût la convenance, la clarté, et la bonne grâce.

Certes, Théotime, la beauté est sans effet, inutile et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive, et lui donne efficace ; dont nous disons les couleurs être vives, quand elles ont de l'éclat et du lustre.

Mais quant aux choses animées et vivantes, leur beauté n'est pas accomplie sans la bonne grâce, laquelle, outre la convenance des parties parfaites, qui fait la beauté, ajoute la convenance des mouvements, gestes et actions, qui est comme l'âme et la vie de la beauté des choses vivantes. Ainsi, en la souveraine beauté de notre Dieu, nous ne reconnaissons l'union, ains l'unité de l'essence en la distinction des personnes avec une infinie clarté, jointe à la convenance incompréhensible de toutes les perfections, des actions et mouvements, comprises très souverainement, et par manière de dire, jointes et ajoutées excellemment en la très unique et très simple perfection du pur acte divin, qui est Dieu même, immuable et invariable, ainsi que nous dirons ailleurs.

Dieu donc, voulant rendre toutes choses bonnes et belles, a réduit la multitude et distinction d'icelles en une parfaite unité ; et pour ainsi dire, il les a toutes rangées à la monarchie, faisant que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres, et toutes à lui, qui est le souverain monarque. Il réduit tous les membres en un corps, sous un chef ; de plusieurs personnes, il forme une famille ; de plusieurs familles, une ville ; de plu-

sieurs villes, une province ; de plusieurs provinces, un royaume ; et soumet tout un royaume à un seul roi. Ainsi, Théotime, parmi l'innumérable multitude et variété d'actions, mouvements, sentiments, inclinations, habitudes, passions, facultés et puissances qui sont en l'homme, Dieu a établi une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se trouve en ce petit monde, et semble que Dieu ait dit à la volonté ce que Pharaon dit à Joseph : Tu seras sur ma maison, tout le peuple obéira au commandement de ta bouche ; sans ton commandement, nul ne remuera. Mais cette domination de la volonté se pratique certes fort différemment.

CHAPITRE II

Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'âme.

Le père de famille conduit sa femme, ses enfants et ses serviteurs par ses ordonnances et commandements, auxquels ils sont obligés d'obéir, bien qu'ils puissent ne le faire pas ; que s'il a des serfs et esclaves, il les gouverne par la force, à laquelle ils n'ont nul pouvoir de contredire. Mais ses chevaux, ses bœufs, ses mulets, il les manie par industrie, les liant, bridant, piquant, enfermant, lâchant.

Certes la volonté gouverne la faculté de notre mouvement extérieur, comme un serf ou esclave : car, sinon qu'au dehors quelque chose l'empêche, jamais elle ne manque d'obéir. Nous ouvrons et fermons la bouche, mouvons la langue, les mains,

les pieds, les yeux et toutes les parties dans lesquelles la puissance de ce mouvement se trouve, sans résistance, à notre gré, et selon notre volonté.

Mais quant à nos sens et à la faculté de nourrir, croître et produire, nous ne les pouvons pas gouverner si aisément ; ains il nous y faut employer l'industrie et l'art. Si l'on appelle un esclave, il vient ; si on lui dit qu'il arrête, il arrête ; mais il ne faut pas attendre cette obéissance d'un épervier ou faucon : qui le veut faire revenir, il lui faut montrer le leurre ; qui le veut accoiser (1), il lui faut mettre le chaperon. On dit à un valet : Tournez à gauche ou à droite, et il le fait ; mais pour faire ainsi tourner un cheval, il faut se servir de la bride. Il ne faut pas, Théotime, commander à nos yeux de ne voir pas, ni à nos oreilles de n'ouïr pas, ni à nos mains de ne toucher pas, ni à notre estomac de ne digérer pas, ni à nos corps de ne croître pas : car toutes ces facultés n'ont nulle intelligence, et partant sont incapables d'obéissance. Nul ne peut ajouter une coudée à sa stature. Rachel voulait, et ne pouvait concevoir. Nous mangeons souvent sans être nourris, ni prendre croissance. Qui veut chevir (2) de ses facultés, il faut user d'industrie. Le médecin traitant un enfant de berceau, ne lui commande chose quelconque, mais il ordonne bien à la nourrice qu'elle lui fasse telle et telle chose : ou bien quelquefois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel médicament,

(1) *Accoiser*, apaiser, calmer.
(2) *Chevir*, jouir.

dont la qualité se répandant dans le lait, et le lait dans le corps du petit enfant, la volonté du médecin réussit en ce petit malade, qui n'a pas seulement le pouvoir d'y penser. Il ne faut pas certes faire les ordonnances d'abstinence, sobriété, continence, à l'estomac, au gosier ; mais il faut commander aux mains de ne pouvoir fournir à la bouche les viandes et breuvages qu'en telle et telle mesure. Il faut ôter ou donner à la faculté qui produit les objets et sujets, et les aliments qui la fortifient, selon que la raison le requiert. Il faut divertir les yeux, ou les couvrir de leur chaperon naturel, et les fermer, si on veut qu'ils ne voient pas, et avec ces artifices on les réduira au point que la volonté désire. C'est ainsi, Théotime, que Notre-Seigneur enseigne qu'il y a des eunuques qui sont tels pour le royaume des cieux, c'est-à-dire qui ne sont eunuques d'impuissance naturelle, mais par l'industrie, de laquelle leur volonté se sert, pour les retenir dans la sainte continence. C'est sottise de commander à un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne croisse pas, qu'il ne regimbe pas ; si vous désirez tout cela, levez-lui le râtelier ; il ne lui faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter.

Oui, même la volonté a du pouvoir sur l'entendement et sur la mémoire ; car de plusieurs choses que l'entendement peut entendre, ou desquelles la mémoire se peut ressouvenir, la volonté détermine celles auxquelles elle veut que ses facultés s'appliquent, ou desquelles elle veut qu'elles se divertissent. Il est vrai qu'elle ne les peut pas manier, ni ranger si absolument, comme elle fait les mains, les pieds ou la langue, à raison des fa-

cultés sensitives, et notamment de la fantaisie (1), qui n'obéissent pas d'une obéissance prompte et infaillible à la volonté, et desquelles puissances sensitives la mémoire et l'entendement ont besoin pour opérer; mais toutefois la volonté les remue, les emploie et applique selon qu'il lui plaît, bien que non pas si fermement et invariablement, que la fantaisie variante et volage ne les divertisse maintefois, les distrayant ailleurs; de sorte que comme l'Apôtre s'écrie : *Je fais, non le bien que je veux, mais le mal que je hais* (2); ainsi nous sommes souvent contraints de nous plaindre de quoi nous pensons, non le bien que nous aimons, mais le mal que nous haïssons.

CHAPITRE III

Comme la volonté gouverne l'appétit sensuel.

La volonté donc, Théotime, domine sur la mémoire, l'entendement et la fantaisie, non par force, mais par autorité; en sorte qu'elle n'est pas toujours infailliblement obéie, non plus que le père de famille ne l'est pas toujours par ses enfants et ses serviteurs. Or, c'en est de même de l'appétit sensuel, lequel, comme dit saint Augustin (3), est appelé convoitise en nous autres pécheurs, et demeure sujet à la volonté et à l'esprit, comme la femme à son mari; parce tout ainsi qu'il fut dit à la femme : Tu te retourneras à ton mari, et il te maîtrisera; aussi fut-il dit à Caïn que son appétit

(1) *Fantaisie*, l'imagination.
(2) Rom., VII, 23.
(3) *De civit.*, l. XXIV, c. V.

se retournerait à lui, et qu'il dominerait sur icelui; et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se soumettre et s'assujettir à lui. « O » homme! dit saint Bernard (1), il est à ton pouvoir, » si tu veux, de faire que ton ennemi soit ton » serviteur, en sorte que toutes choses te revien- » nent à bien ; ton appétit est sous toi, et tu le » domineras. Ton ennemi peut exciter en toi le » sentiment de la tentation ; mais tu peux, si tu » veux, ou donner ou refuser le consentement. Si » tu permets à l'appétit de te porter au péché, » alors tu seras sous icelui, et il te maîtrisera, » parce que quiconque fait le péché, il est serf du » péché; mais avant que tu fasses le péché, tandis » que le péché n'est pas encore en ton consente- » ment, mais seulement en ton sentiment, c'est- » à-dire qu'il est encore en ton appétit et non en » ta volonté, ton appétit est sous toi, et tu le mai- » triseras. » Avant que l'empereur soit créé, il est soumis aux électeurs qui dominent sur lui, pouvant ou le choisir à la dignité impériale, ou le rejeter ; mais s'il est une fois élu et élevé par eux, ils sont dès lors sous lui, et il domine sur eux. Avant que la volonté consente à l'appétit, elle domine sur lui ; mais après le consentement elle devient son esclave.

En somme, cet appétit sensuel est à la vérité un sujet rebelle, séditieux, remuant ; et faut confesser que nous ne le saurions tellement défaire, qu'il ne s'élève, qu'il n'entreprenne, et qu'il n'assaille la raison ; mais pourtant la volonté est si fort au-dessus de lui, que, si elle veut, elle peut le ravaler,

(1) *Serm.* v *de Quadr.*

rompre ses desseins, et le repousser, puisque c'est assez le repousser, que de ne point consentir à ses suggestions. On ne peut empêcher la concupiscence de concevoir, mais oui bien d'enfanter et de parfaire le péché.

Or, cette convoitise, ou appétit sensuel, a douze mouvements, par lesquels, comme par autant de capitaines mutinés, il fait sa sédition en l'homme; et parce que pour l'ordinaire ils troublent l'âme et agitent le corps : en tant qu'ils troublent l'âme, on les appelle perturbations; en tant qu'ils inquiètent le corps, on les appelle passions, au rapport de saint Augustin. Tous regardent le bien ou le mal; celui-là pour l'acquérir, celui-ci pour l'éviter. Si le bien est considéré en soi selon la naturelle bonté, il excite l'amour, première et principale passion ; si le bien est regardé comme absent, il nous provoque au désir ; si étant désiré, on estime de le pouvoir obtenir, on entre en espérance ; si on pense de ne le pouvoir obtenir, on sent le désespoir; mais quand on le possède comme présent, il nous donne la joie.

Au contraire, sitôt que nous connaissons le mal, nous le haïssons ; s'il est absent, nous le fuyons ; si nous pensons de ne pouvoir l'éviter, nous le craignons ; si nous estimons de le pouvoir éviter, nous nous enhardissons et encourageons : mais si nous le sentons comme présent, nous nous attristons, et lors l'ire (1) et le courroux accourent soudain pour rejeter et repousser le mal, ou du moins s'en venger : que si l'on ne peut, on demeure en tristesse ; mais si on l'a repoussé, ou que l'on se

(1) *L'ire*, la colère.

soit vengé, on ressent la satisfaction et assouvissement, qui est un plaisir de triomphe ; car, comme la possession du bien réjouit le cœur, la victoire contre le mal assouvit le courage. Et sur tout ce peuple des passions sensuelles, la volonté tient son empire, rejetant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empêchant leurs effets, et au fin moins (1), leur refusant fortement son consentement, sans lequel elles ne peuvent l'endommager, et par le refus duquel elles demeurent vaincues, voire même à la longue, abattues, allangouries, efflanquées, réprimées, et si non du tout (2) mortes, au moins amorties, ou mortifiées.

Et c'est afin d'exercer nos volontés en la vertu et vaillance spirituelle, que cette multitude de passions est laissée en nos âmes, Théotime : de sorte que les stoïciens, qui nièrent qu'elles se trouvassent en l'homme sage, eurent grand tort ; mais d'autant plus que ce qu'ils niaient en paroles, ils le pratiquaient en effets, au récit de saint Augustin (3), qui raconte cette gracieuse histoire. Aulus Gellius s'étant embarqué avec un fameux stoïcien, une grande tempête survint, de laquelle le stoïcien étant effrayé, il commença à pâlir, blêmir et trembler si sensiblement, que tous ceux du vaisseau s'en aperçurent, et le remarquèrent curieusement, quoiqu'ils fussent ès mêmes hasards avec lui. Cependant la mer enfin s'apaise, le danger passe, et l'assurance redonnant à un chacun la liberté de causer, voire même de railler, un certain voluptueux asiatique, se moquant du stoïcien

(1) *Au fin moins*, tout au moins.
(2) *Du tout*, entièrement.
(3) *De civit.*, l. IX, c. IV.

lui reprochait qu'il avait eu peur, et qu'il était devenu hâve et pâle au danger, et que lui au contraire était demeuré ferme et sans effroi. A quoi le stoïcien repartit par le récit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avait répondu à un homme qui pour même sujet l'avait piqué d'un même reproche ; car, lui dit-il, toi tu as eu raison de ne t'être point soucié pour l'âme d'un méchant brouillon ; mais moi, j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'âme d'Aristippus : et le bon de l'histoire est que Aulus Gellius, témoin oculaire, la récite ; mais quant à la repartie qu'elle contient, le stoïcien qui la fit, favorisa plus sa promptitude que sa cause, puisqu'allégeant un compagnon de sa crainte, il laissa preuve par deux irréprochables témoins que les stoïciens étaient touchés de la crainte, et de la crainte qui répand ses effets ès yeux, au visage et en la contenance, et qui par conséquent est une passion.

Grande folie de vouloir être sage d'une sagesse impossible ; l'Église certes a condamné la folie de cette sagesse, que certains anachorètes présomptueux voulurent introduire jadis, contre lesquels toute l'Écriture, mais surtout le grand Apôtre, crie : Que nous avons *une loi en nos corps, qui répugne à la loi de notre esprit* (1). Entre nous autres chrétiens, dit le grand saint Augustin, selon les écritures saintes et la doctrine sainte : « Les ci-» toyens de la sacrée cité de Dieu, vivant selon » Dieu, au pèlerinage de ce monde, craignent, » désirent, se doulent (2) et se réjouissent (3). »

(1) Rom., VII, 23.
(2) *Se doulent*, souffrent, se plaignent.
(3) *De civit.*, l. XIV, c. IX.

Oui, même le roi, souverain de cette cité, a craint, désiré, s'est doulu et réjoui jusques à pleurer, blêmir, trembler et suer le sang, bien qu'en lui ces mouvements n'ont pas été des passions pareilles aux nôtres, dont le grand saint Jérôme, et après lui l'école, ne les a pas osé nommer du nom de passions, pour la révérence de la personne en laquelle ils étaient, ains du nom respectueux de propassions, pour témoigner que les mouvements sensibles en Notre-Seigneur y tenaient lieu de passion, bien qu'ils ne fussent pas passions, d'autant qu'il ne pâtissait ou souffrait chose quelconque de la part d'icelles, sinon ce que bon lui semblait, et comme il lui plaisait, les gouvernant et maniant à son gré, ce que nous ne faisons pas nous autres pécheurs, qui souffrons et pâtissons ces mouvements en désordre, contre notre gré, avec un grand préjudice du bon état et police de nos âmes.

CHAPITRE IV

Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que même il gouverne la volonté, bien que la volonté ait aussi domination sur lui.

L'amour étant la première complaisance que nous avons au bien, ainsi que nous dirons tantôt, certes il précède le désir ; et de fait, qu'est-ce que l'on désire, sinon ce que l'on aime? Il précède la délectation, car, comme pourrait-on se réjouir en la jouissance d'une chose, si on ne l'aimait pas? il précède l'espérance, car on n'espère que le bien

qu'on aime ; il précède la haine, car nous ne haïssons le mal que pour l'amour que nous avons envers le bien ; ainsi le mal n'est pas mal, sinon parce qu'il est contraire au bien, et c'en est de même, Théotime, de toutes autres passions ou affections ; car elles proviennent toutes de l'amour, comme de leur source et racine.

C'est pourquoi les autres passions et affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, selon que l'amour duquel elles procèdent est bon ou mauvais : car il répand tellement ses qualités sur elles, qu'elles ne semblent être que le même amour. Saint Augustin, réduisant toutes les passions et affections à quatre, comme ont fait Boëce, Cicéron, Virgile et la plupart de l'antiquité : « L'amour, dit-il, tendant à posséder ce qu'il aime, » s'appelle convoitise ou désir ; l'ayant et possédant, il s'appelle joie ; fuyant ce qui lui est » contraire, il s'appelle crainte ; que si cela lui » arrive et qu'il le sente, il s'appelle tristesse ; et » partant ces passions sont mauvaises, si l'amour » est mauvais ; bonnes, s'il est bon (1). » Les citoyens de la cité de Dieu craignent, désirent, se doulent, se réjouissent, et, parce que leur amour est droit, toutes ces affections sont aussi droites. La doctrine chrétienne assujettit l'esprit à Dieu, afin qu'il le guide et secoure, et assujettit à l'esprit toutes ces passions, afin qu'il les bride et modère, en sorte qu'elles soient converties au service de la justice et vertu. « La droite volonté est l'amour bon, la » volonté mauvaise est l'amour mauvais ; » c'est-à-dire en un mot, Théotime, que l'amour domine

(1) *De civit.*, l. XIV, c. VII et IX.

tellement en la volonté, qu'il la rend toute telle qu'il est.

La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mari, et devient noble s'il est noble, reine s'il est roi, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle épouse : s'il est charnel, elle est charnelle ; spirituelle, s'il est spirituel ; et toutes les affections de désir, de joie, d'espérance, de crainte, de tristesse, comme enfants nés du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par conséquent leur qualité de l'amour. Bref, Théotime, la volonté n'est émue que par ses affections, entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile et la première affection, donne le branle à tout le reste, et fait tous les autres mouvements de l'âme.

Mais, pour tout cela, il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encore régente sur l'amour, d'autant que la volonté n'aime qu'en voulant aimer, et de plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher à celui que bon lui semble ; autrement il n'y aurait point d'amour ni prohibé, ni commandé. Elle est donc maîtresse sur les amours, comme une demoiselle sur ceux qui la recherchent, parmi lesquels elle peut élire celui qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage elle perd sa liberté, et de maîtresse devient sujette à la puissance du mari, demeurant prise par celui qu'elle a pris ; de même la volonté qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous lui ; et comme la femme demeure sujette au mari qu'elle a choisi, tandis qu'il vit, et que s'il meurt elle reprend sa précédente liberté, pour se re-

marier à un autre, ainsi pendant qu'un amour vit en la volonté, il y règne, et elle demeure soumise à ses mouvements ; que si cet amour vient à mourir, elle pourra par après en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté, qui ne se trouve pas en la femme mariée, et c'est que la volonté peut rejeter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent dégoûter, et prenant résolution de changer d'objet ; car ainsi pour faire vivre et régner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour-propre ; si nous ne pouvons l'anéantir du tout, au moins nous l'affaiblissons ; en sorte que, s'il vit en nous, il n'y règne plus ; comme au contraire, nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adhérer à celui des créatures, qui est l'infâme adultère que le céleste époux reproche si souvent aux pécheurs.

CHAPITRE V

Des affections de la volonté.

Il n'y a pas moins de mouvements en l'appétit intellectuel ou raisonnable qu'on appelle volonté, qu'il y en a en l'appétit sensible ou sensuel, mais ceux-là sont ordinairement appelés affections, et ceux-ci passions. Les philosophes et païens ont aimé aucunement (1) Dieu, leurs républiques, la vertu et les sciences ; ils ont haï le vice, espéré les honneurs, désespéré d'éviter la mort ou la calomnie, désiré de savoir, voire même d'être bien heureux après leur mort ; se sont enhardis pour

(1) *Aucunement*, quelquefois.

surmonter les difficultés qu'il y avait au pourchas (1) de la vertu, ont craint le blâme, ont fui plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignés contre les tyrans, sans aucun propre intérêt. Or, tous ces mouvements étaient en la partie raisonnable, puisque le sens, ni par conséquent l'appétit sensuel, ne sont pas capables d'être appliqués à ces objets, et partant ces mouvements étaient des affections de l'appétit intellectuel ou raisonnable, et non pas des passions de l'appétit sensuel.

Combien de fois avons-nous des passions en l'appétit sensuel ou convoitise, contraires aux affections que nous sentons en même temps dans l'appétit raisonnable ou dans la volonté ! Le jeune homme dont parle saint Jérome, se coupant la langue à belles dents, et la crachant sur le nez de cette maudite femme qui l'enflammait à la volupté, ne témoignait-il pas d'avoir en la volonté une extrême affection de déplaisir, contraire à la passion du plaisir que par force on lui faisait sentir en la convoitise et appétit sensuel? Combien de fois tremblons-nous de crainte entre les hasards auxquels notre volonté nous porte et nous fait demeurer! combien de fois haïssons-nous les voluptés esquelles notre appétit sensuel se plaît, aimant les biens spirituels esquels il se déplaît ! En cela consiste la guerre que nous sentons tous les jours entre l'esprit et la chair, entre notre homme extérieur qui dépend des sens, et l'homme intérieur qui dépend de la raison, entre le vieil Adam qui suit les appétits de son Ève, ou de la

(1) *Pourchas*, recherche obstinée.

convoitise, et le nouvel Adam qui seconde la sagesse céleste et la sainte raison.

Les stoïciens, ainsi que saint Augustin le rapporte(1), niant que l'homme sage puisse avoir des passions, confessaient néanmoins, ce semble, qu'il avait des affections, lesquelles ils appelaient eupathies et bonnes passions, ou bien, comme Cicéron, constances ; car ils disaient que le sage ne convoitait pas, mais voulait ; qu'il n'avait point de liesse, mais de joie ; qu'il n'avait point de crainte, mais de prévoyance et précaution ; en sorte qu'il n'était ému, sinon pour la raison et selon la raison. Pour cela, ils niaient surtout que l'homme sage pût avoir aucune tristesse, d'autant qu'elle ne regarde que le mal survenu, et que rien n'advient en mal à l'homme sage, puisque nul n'est jamais offensé que par soi-même, selon leur maxime. Et certes, Théotime, ils n'eurent pas tort de vouloir qu'il y eût des eupathies et bonnes affections en la partie raisonnable de l'homme ; mais ils eurent tort de dire qu'il n'y avait point de passions en la partie sensitive, et que la tristesse ne touchait point le cœur de l'homme sage ; car laissant à part que eux-mêmes en étaient troublés, comme il a été dit, se pourrait-il bien faire que la sagesse nous privât de la miséricorde, qui est une vertueuse tristesse, laquelle arrive en nos cœurs pour nous porter au désir de délivrer le prochain du mal qu'il endure ? Aussi le plus homme de bien de tout le paganisme, Épictète, ne suivit pas cette erreur, que les passions ne s'élevassent point en l'homme

(1) *De civit.*, l. XIV, c. VIII.

sage, ainsi que saint Augustin atteste, lequel même montre encore que la dissension des stoïciens avec les autres philosophes, en ce sujet, n'a pas été qu'une pure dispute des paroles, et débat de langage.

Or, ces affections que nous sentons en notre partie raisonnable, sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objets plus ou moins relevés, et qu'elles se trouvent en un degré plus éminent de l'esprit ; car il y a des affections en nous qui procèdent du discours que nous faisons selon l'expérience des sens ; il y en a d'autres formées sur le discours tiré des sciences humaines ; il y en a encore d'autres qui proviennent des discours faits selon la foi, et enfin il y en a qui ont leur origine du simple sentiment et acquiescement que l'âme fait à la vérité et volonté de Dieu. Les premières sont nommées affections naturelles, car qui est celui qui ne désire naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vêtir et à la nourriture, les douces et agréables conversations? Les secondes affections sont nommées raisonnables, d'autant qu'elles sont toutes appuyées sur la connaissance spirituelle de la raison, par laquelle notre volonté est excitée à rechercher la tranquillité du cœur, les vertus morales, le vrai honneur, la contemplation philosophique des choses éternelles. Les affections du troisième rang se nomment chrétiennes, parce qu'elles prennent leur naissance des discours tirés de la doctrine de Notre-Seigneur, qui nous fait chérir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite, la gloire du paradis. Mais les affections du suprême degré sont nommées divines et surnaturelles,

parce que Dieu lui-même les répand en nos esprits, et qu'elles regardent et tendent en Dieu, sans l'entremise d'aucun discours, ni d'aucune lumière naturelle, selon qu'il est aisé de concevoir par ce que nous dirons ci-après des acquiescements et sentiments qui se pratiquent au sanctuaire de l'âme. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois : l'amour de l'esprit envers les beautés des mystères de la foi, l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie, et l'amour envers la souveraine bonté de la très sainte et éternelle divinité.

CHAPITRE VI

Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours.

La volonté gouverne toutes les autres facultés de l'esprit humain ; mais elle est gouvernée par son amour, qui la rend telle qu'il est. Or, entre tous les amours, celui de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'autorité de commander inséparablement unie, et propre à sa nature, que s'il n'est le maître incontinent il cesse d'être et périt.

Ismaël ne fut point héritier avec Isaac, son frère plus jeune ; Ésaü fut destiné au service de son frère puîné ; Joseph fut adoré, non seulement par ses frères, mais aussi par son père, et voire même par sa mère en la personne de Benjamin, ainsi qu'il l'avait prévu ès songes de sa jeunesse. Ce n'est certes pas sans mystères que les derniers entre ces frères emportent ainsi les avantages sur leurs aînés. L'amour divin est voirement (1) le

(1) *Voirement*, véritablement, même.

puîné entre toutes les affections du cœur humain; car, comme dit l'Apôtre, *ce qui est animal est premier, et le spirituel après* (1); mais ce puîné hérite toute l'autorité; et l'amour-propre, comme un autre Ésaü, est destiné à son service; et non seulement tous les autres mouvements de l'âme, comme ses frères, l'adorent et lui sont soumis, mais aussi l'entendement et la volonté, qui lui tiennent lieu de père et de mère. Tout est sujet à ce céleste amour, qui veut toujours être ou roi ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne domine ou règne, ni régner, si ce n'est souverainement.

Isaac, Jacob et Joseph furent des enfants surnaturels; car leurs mères, Sara, Rebecca et Rachel étant stériles par nature, les conçurent par la grâce de la bonté céleste; c'est pourquoi ils furent établis maîtres de leurs frères. Ainsi l'amour sacré est un enfant miraculeux, puisque la volonté humaine ne le peut concevoir, si le Saint-Esprit ne le répand dans nos cœurs; et comme surnaturel, il doit présider et régner sur toutes les affections, voire même sur l'entendement et la volonté.

Et bien qu'il y ait d'autres mouvements surnaturels en l'âme, la crainte, la piété, la force, l'espérance, ainsi qu'Ésaü et Benjamin furent enfants surnaturels de Rachel et Rebecca; si est-ce que le divin amour est le maître, l'héritier et le supérieur, comme étant fils de la promesse, puisque c'est en sa faveur que le ciel est promis à l'homme. Le salut est montré à la foi, il est préparé à l'espérance; mais il n'est donné qu'à la charité. La foi montre le chemin de la terre pro-

(1) I Cor., xv, 46.

mise comme une colonne de nuée et de feu, c'est-à-dire claire et obscure; l'espérance nous nourrit de sa manne de suavité ; mais la charité nous y introduit comme l'arche de l'alliance, qui nous fait le passage au Jourdain, c'est-à-dire au jugement, et qui demeurera au milieu du peuple, en la terre céleste promise aux vrais Israélites ; en laquelle, ni la colonne de la foi ne sert plus de guide, ni on ne se repaît plus de la manne d'espérance.

Le saint amour fait son séjour sur la plus haute et relevée région de l'esprit, où il fait ses sacrifices et holocaustes à la divinité, ainsi qu'Abraham fit le sien et que Notre-Seigneur s'immola sur le coupeau (1) du mont Calvaire, afin que d'un lieu si relevé, il soit ouï et obéi par son peuple, c'est-à-dire par toutes les facultés et affections de l'âme qu'il gouverne avec une douceur nonpareille ; car l'amour n'a point de forçats ni d'esclaves, ains réduit toutes choses à son obéissance avec une force si délicieuse, que comme rien n'est si fort que l'amour, aussi rien n'est si aimable que sa force.

Les vertus sont en l'âme pour modérer ses mouvements, et la charité, comme première de toutes les vertus, les régit et les tempère toutes, non seulement parce que le premier en chaque espèce des choses sert de règle et mesure à tout le reste, mais aussi parce que Dieu ayant créé l'homme à son image et semblance, veut que comme en lui tout y soit ordonné par l'amour et pour l'amour.

(1) *Coupeau*, partie de montagne, sommet.

CHAPITRE VII

Description de l amour en général.

La volonté a une si grande convenance avec le bien, que tout aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle se retourne de son côté, pour se complaire en icelui, comme en son objet très agréable, auquel elle est si étroitement alliée, que même l'on ne peut déclarer sa nature que par le rapport qu'elle a avec icelui ; non plus qu'on ne saurait montrer la nature du bien que par l'alliance qu'il a avec la volonté. Car je vous prie, Théotime, qu'est-ce que le bien, sinon ce que chacun veut ? et qu'est-ce que la volonté, sinon la faculté qui porte et fait tendre au bien, ou à ce qu'elle estime tel ?

La volonté donc apercevant et sentant le bien, par l'entremise de l'entendement qui le lui représente, ressent à même temps une soudaine délectation et complaisance en ce rencontre (1), qui l'émeut et incline doucement, mais puissamment vers cet objet aimable, afin de s'unir à lui, et pour parvenir à cette union, elle lui fait chercher tous les moyens plus propres.

La volonté donc a une convenance très étroite avec le bien ; cette convenance produit la complaisance que la volonté ressent à sentir et apercevoir le bien ; cette complaisance émeut et pousse la volonté au bien : ce mouvement tend à l'union, et enfin, la volonté émue et tendante à

(1) *Ce rencontre*, cette rencontre, ce rapprochement.

l'union, cherche tous les moyens requis pour y parvenir.

Certes, à parler généralement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance de la volonté au bien ; le pied en est la complaisance ; sa tige c'est le mouvement ; les recherches, poursuites et autres efforts, en sont les branches, mais l'union et jouissance est le fruit. Ainsi, l'amour semble être composé de ces cinq principales parties, sous lesquelles une quantité d'autres petites pièces sont contenues, comme nous verrons à la suite de l'œuvre.

Considérons de grâce la pratique d'un amour insensible entre l'aimant et le fer ; car c'est la vraie image de l'amour sensible et volontaire, duquel nous parlons. Le fer a donc une telle convenance avec l'aimant, qu'aussitôt qu'il en aperçoit la vertu, il se retourne devers lui ; puis il commence soudain à se remuer et démener par des petits tressaillements, témoignant en cela la complaisance qu'il ressent, ensuite de laquelle il s'avance et se porte vers l'aimant, cherchant tous les moyens qu'il peut pour s'unir avec icelui. Ne voilà pas toutes les parties d'un vif amour bien représentées en ces choses inanimées ?

Mais enfin pourtant, Théotime, la complaisance, et le mouvement ou écoulement de la volonté en la chose aimable, est, à proprement parler, l'amour, en sorte néanmoins que la complaisance ne soit que le commencement de l'amour ; et le mouvement ou écoulement du cœur qui s'en ensuit, soit le vrai amour essentiel ; si que l'un et l'autre peut être voirement nommé amour, mais diver-

sement ; car comme l'aube du jour peut être appelée jour, aussi cette première complaisance du cœur en la chose aimée peut être nommée amour ; parce que c'est le premier ressentiment de l'amour. Mais comme le vrai cœur du jour se prend dès la fin de l'aube jusques au soleil couché, aussi la vraie essence de l'amour consiste au mouvement et écoulement du cœur qui suit immédiatement la complaisance, et se termine à l'union. Bref, la complaisance est le premier ébranlement ou la première émotion que le bien fait en la volonté, et cette émotion est suivie du mouvement et écoulement par lequel la volonté s'avance et s'approche de la chose aimée, qui est le vrai et le propre amour. Disons ainsi, le bien empoigne, saisit et lie le cœur par la complaisance ; mais par l'amour, il le tire, conduit et amène à soi ; par la complaisance, il le fait sortir ; mais par l'amour, il lui fait faire le chemin et le voyage ; la complaisance, c'est le réveil du cœur, mais l'amour en est l'action ; la complaisance le fait lever, mais l'amour le fait marcher ; le cœur étend ses ailes par la complaisance, mais l'amour est son vol. L'amour donc, à parler distinctement et précisément, n'est autre chose que le mouvement, écoulement et avancement du cœur envers le bien.

Plusieurs grands personnages ont cru que l'amour n'était autre chose que la même complaisance ; en quoi ils ont eu beaucoup d'apparence de raison ; car non seulement le mouvement d'amour prend son origine de la complaisance que le cœur ressent à la première rencontre du bien et aboutit à une seconde complaisance, qui revient au

œur par l'union à la chose aimée ; mais outre ela, il tient sa conservation de la complaisance, t ne peut vivre que par elle, qui est sa mère et a nourriture ; si que soudain que la complaisance esse, l'amour cesse : et comme l'abeille, naissant edans le miel, se nourrit du miel, et ne vole que our le miel ; ainsi l'amour naît de la complai- ance, se maintient par la complaisance et tend à a complaisance. Le poids des choses les ébranle, es meut et les arrête ; c'est le poids de la pierre ui lui donne l'émotion, et le branle à la des- ente, soudain que les empêchements lui sont tés ; c'est le même poids qui lui fait continuer son ouvement en bas, et c'est enfin le même poids ncore qui la fait arrêter et s'accoiser, quand elle st arrivée en son lieu. Ainsi est-ce de la com- laisance qui ébranle la volonté. C'est elle qui la eut, et c'est elle qui la fait reposer en la chose imée, quand elle s'est unie à icelle. Ce mouve- ent d'amour était donc ainsi dépendant de la omplaisance en sa naissance, conservation et per- ction, et se trouvant toujours inséparablement onjoint avec icelle, ce n'est pas merveille si ces rands esprits ont estimé que l'amour et la com- laisance fussent une même chose ; bien qu'en érité l'amour étant une vraie passion de l'âme, il e peut être la simple complaisance, mais faut u'il soit le mouvement qui procède d'icelle.

Or, ce mouvement causé par la complaisance ure jusqu'à l'union ou jouissance. C'est pour- uoi, quand il tend à un bien présent, il ne fait utre chose que de pousser le cœur, le serrer, indre et appliquer à la chose aimée, de laquelle ar ce moyen il jouit ; et lors on l'appelle amour

de complaisance, parce que soudain qu'il est né de la première complaisance, il se termine à l'autre seconde qu'il reçoit en l'union de son objet présent. Mais quand le bien, devers lequel le cœur s'est retourné, incliné et ému, se trouve éloigné, absent ou futur, ou que l'union ne se peut pas encore faire si parfaitement qu'on prétend, alors le mouvement d'amour, par lequel le cœur tend, s'avance et aspire à cet objet absent, s'appelle proprement désir; car le désir n'est autre chose que l'appétit, convoitise, ou cupidité des choses que nous n'avons pas, et que néanmoins nous prétendons d'avoir.

Il y a encore certains mouvements d'amour, par lesquels nous désirons les choses que nous n'attendons ni prétendons nullement; comme quand nous disons : Que ne suis-je maintenant en paradis ! Je voudrais être roi ! Plût à Dieu que je fusse plus jeune ! A la mienne volonté que je n'eusse jamais péché ! et semblables choses. Or, ce sont des désirs, mais désirs imparfaits, lesquels, ce me semble, à proprement parler, s'appellent souhaits : et de fait de telles affections ne s'expriment pas comme les désirs; car quand nous exprimons nos vrais désirs, nous disons : Je désire; mais quand nous exprimons nos désirs imparfaits, nous disons : Je désirerais, ou, je voudrais. Nous pouvons bien dire : Je désirerais d'être jeune ; mais nous ne disons pas : Je désire d'être jeune, puisque cela n'est pas possible ; et ce mouvement s'appelle souhait, ou, comme disent les scolastiques, velléité, qui n'est autre chose qu'un commencement de vouloir, lequel n'a point de suite, d'autant que la volonté voyant qu'elle ne peut

atteindre à cet objet, à cause de l'impossibilité, ou de l'extrême difficulté, elle arrête son mouvement, et le termine en cette simple affection de souhait. Comme si elle disait : Ce bien que je vois, et auquel je ne puis prétendre, m'est à la vérité fort agréable, et bien que je ne le puisse vouloir ni espérer, si est-ce que (1) si je le pouvais vouloir ou désirer, je le désirerais et voudrais volontiers.

Bref, ces souhaits ou velléités ne sont autre chose qu'un petit amour, qui se peut appeler amour de simple approbation, parce que, sans aucune prétention, l'âme agrée le bien qu'elle connaît, et ne le pouvant désirer en effet, elle proteste qu'elle le désirerait volontiers, et que vraiment il est désirable.

Ce n'est pas encore tout, Théotime, car il y a des désirs et des souhaits qui sont encore plus imparfaits que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arrêté par l'impossibilité, ou extrême difficulté, mais par la seule incompatibilité qu'ils ont avec des autres désirs ou vouloirs plus puissants, comme quand un malade désire de manger des potirons ou melons, et quoiqu'il en ait à son commandement, il ne veut néanmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal ; car qui ne voit deux désirs en cet homme, l'un de manger des potirons et l'autre de guérir ? mais parce que celui de guérir est plus grand, il étouffe et suffoque l'autre, l'empêchant de produire aucun effet. Jephté souhaitait de conserver sa fille, mais parce que cela

(1) *Si est-ce que*, toujours est-il que.

était incompatible avec le désir d'observer son vœu, il voulut ce qu'il ne souhaitait pas, qui était de sacrifier sa fille, et souhaita ce qu'il ne voulut pas, qui était de conserver sa fille. Pilate et Hérode souhaitaient de délivrer, l'un le Sauveur, l'autre le Précurseur ; mais parce que ces souhaits étaient incompatibles, l'un avec le désir de complaire aux Juifs et à César, l'autre à Hérodias et à sa fille, ce furent des souhaits vains et inutiles. Or, à mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaité, sont moins aimables, les souhaits sont plus imparfaits, puisqu'ils sont arrêtés, et comme étouffés par de si faibles contraires. Ainsi le souhait qu'Hérode eut de ne point faire mourir saint Jean, fut plus imparfait que celui que Pilate avait de délivrer Notre-Seigneur ; car celui-ci craignait la calomnie et l'indignation du peuple et de César, et celui-là, de contrister une seule femme.

Et ces souhaits, qui sont arrêtés, non point par l'impossibilité, mais par l'incompatibilité qu'ils ont avec des plus puissants désirs, s'appellent voirement souhaits et désirs, mais souhaits vains, suffoqués et inutiles. Selon les souhaits des choses impossibles, nous disons : Je souhaite, mais je ne puis ; et selon les souhaits des choses possibles, nous disons : Je souhaite, mais je ne veux pas.

CHAPITRE VIII

Quelle est la convenance qui excite l'amour.

Nous disons que l'œil voit, l'oreille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la mémoire

se ressouvient, et la volonté aime ; mais nous savons bien toutefois que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultés et différents organes, fait toute cette variété d'opérations. C'est donc aussi l'homme qui, par la faculté affective que nous appelons volonté, tend et se complaît au bien, et qui a cette grande convenance avec icelui, laquelle est la source et origine de l'amour. Or, ceux-là n'ont pas bien rencontré, qui ont cru que la ressemblance était la seule convenance qui produisît l'amour. Car, qui ne sait que les vieillards les plus sensés aiment tendrement et chèrement les petits enfants, et sont réciproquement aimés d'eux ? que les savants aiment les ignorants, pourvu qu'ils soient dociles ; et les malades, leurs médecins ? Que si nous pouvons tirer quelque argument de l'image d'amour, qui se voit ès choses insensibles, quelle ressemblance peut faire tendre le fer à l'aimant ? Un aimant n'a-t-il pas plus de ressemblance avec un autre aimant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer, qui est d'un genre tout différent ? Et bien que quelques-uns, pour réduire toutes les convenances à la ressemblance, assurent que le fer tire le fer, et l'aimant tire l'aimant ; si est-ce qu'ils ne sauraient rendre raison pourquoi l'aimant tire plus puissamment le fer, que le fer ne tire le fer même. Mais, je vous prie, quelle similitude y a-t-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'éponge ? et néanmoins la chaux et l'éponge prennent l'eau avec une avidité nonpareille, et témoignent envers elle un amour insensible, extraordinaire. Or, i en est de même de l'amour humain ; car il se prend quelquefois plus fortement entre des personnes

de contraires qualités, qu'entre celles qui sont fort semblables. La convenance donc, qui cause l'amour, ne consiste pas toujours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport, ou correspondance de l'amant à la chose aimée. Car ainsi, ce n'est pas la ressemblance qui rend aimable le médecin au malade, ains la correspondance de la nécessité de l'un avec la suffisance de l'autre, d'autant que l'un a besoin du secours que l'autre peut donner; comme aussi le médecin aime le malade, et le savant son apprenti, parce qu'ils peuvent exercer leurs facultés sur eux. Les vieillards aiment les enfants, non point par sympathie, mais d'autant que l'extrême simplicité, faiblesse et tendreté des uns rehausse et fait mieux paraître la prudence et assurance des autres, et cette dissemblance est agréable : au contraire, les petits enfants aiment les vieillards parce qu'ils les voient amusés et embesoignés d'eux, et que, par un sentiment secret, ils connaissent qu'ils ont besoin de leur conduite (1). Les accords de musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble faire un seul rencontre de proportion : comme la dissemblance des pierres précieuses et des fleurs fait l'agréable composition de l'émail et de la diapreure. Ainsi l'amour ne se fait pas toujours par la ressemblance et la sympathie, ains par la correspondance et proportion qui consiste en ce que, par l'union d'une chose à une autre, elles puissent recevoir naturellement de la perfection, et devenir meilleures. La tête certes

(1) *De leur conduite*, d'être conduits par eux.

ne ressemble pas au corps, ni la main au bras, mais néanmoins ces choses ont une si grande correspondance et joignent si proprement l'une à l'autre, que, par leur mutuelle conjonction, elles s'entre-perfectionnent excellemment. C'est pourquoi si ces parties-là avaient chacune une âme distincte, elles s'entr'aimeraient parfaitement, non point par ressemblance, car elles n'en ont point ensemble, mais pour la correspondance qu'elles ont à leur mutuelle perfection. En cette sorte les mélancoliques et les joyeux, les aigres et les doux s'entr'aiment quelquefois réciproquement pour les mutuelles impressions qu'ils reçoivent les uns des autres, au moyen desquelles leurs humeurs sont mutuellement modérées.

Mais quand cette mutuelle correspondance est conjointe avec la ressemblance, l'amour sans doute s'engendre bien plus puissamment ; car la similitude étant la vraie image de l'unité, quand deux choses semblables s'unissent par correspondance à même fin, il semble que ce soit plutôt unité qu'union.

La convenance donc de l'amant à la chose aimée est la première source de l'amour, et cette convenance consiste à la correspondance, qui n'est autre chose que le mutuel rapport, qui rend les choses propres à s'unir, pour s'entre-communiquer quelque perfection. Mais ceci s'entendra de mieux en mieux par le progrès du discours.

CHAPITRE IX

Que l'amour tend à l'union.

Le grand Salomon décrit d'un air délicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'âme dévote, en ce divin ouvrage que, pour son excellente suavité, on appelle le Cantique des Cantiques. Et pour nous élever plus doucement à la considération de cet amour spirituel qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvements de nos cœurs avec les inspirations de sa divine majesté, il emploie une perpétuelle représentation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergère. Or, faisant parler l'épouse la première, comme par manière d'une certaine surprise d'amour, il lui fait faire d'abord cet élancement : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1) ! Voyez-vous, Théotime, comme l'âme, en la personne de cette bergère, ne prétend, par le premier souhait qu'elle exprime, qu'une chaste union avec son époux, comme protestant que c'est l'unique fin à laquelle elle aspire et pour laquelle elle respire ; car, je vous prie, que veut dire autre chose ce premier soupir : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ?*

Le baiser, de tout temps, comme par instinct naturel, a été employé pour représenter l'amour parfait, c'est-à-dire l'union des cœurs, et non sans cause. Nous faisons sortir et paraître nos passions et les mouvements que nos âmes ont communs avec les animaux en nos yeux, ès sourcils, au front

(1) Cant. cant., I. 1.

et en tout le reste du visage. *On connaît l'homme au visage* (1), dit l'Ecriture ; et Aristote rendant raison de ce qu'à l'ordinaire on ne peint sinon la face des grands hommes : C'est d'autant (2), dit-il, que le visage montre qui nous sommes.

Mais pourtant nous ne répandons nos discours ni les pensées qui procèdent de la portion spirituelle de nos âmes, que nous appelons raison, et par laquelle nous sommes différents d'avec les animaux, sinon par nos paroles, et par conséquent par le moyen de la bouche. Si que verser son âme et répandre son cœur n'est autre chose que parler, *versez devant Dieu vos cœurs* (3), dit le Psalmiste, c'est-à-dire exprimez et prononcez les affections de votre cœur par paroles. Et la dévote mère de Samuel, prononçant ses prières quoique si bellement qu'à peine voyait-on *le mouvement de ses lèvres : J'ai répandu*, dit-elle, *mon âme devant Dieu*. En cette sorte on applique une bouche à l'autre quand on se baise, pour témoigner qu'on voudrait verser les âmes l'une dedans l'autre réciproquement, pour les unir d'une union parfaite ; et pour ce qu'en tout temps et entre les plus saints hommes du monde, le baiser a été le signe de l'amour et dilection, aussi fut-il employé universellement entre tous les premiers chrétiens, comme le grand saint Paul témoigne quand il dit aux Romains et aux Corinthiens : *Saluez-vous mutuellement* les uns les autres *par le saint baiser ;* et comme plusieurs témoignent, Judas en la prise de Notre-Seigneur employa le baiser, pour le faire

(1) Eccl., XIX, 26.
(2) *C'est d'autant que,* c'est suffisant, parce que.
(3) Ps., LXI, 9.

connaître, parce que ce divin Sauveur baisait ordinairement ses disciples quand il les rencontrait; et non seulement ses disciples, mais aussi les petits enfants, qu'il prenait amoureusement en ses bras, comme il fit celui par la comparaison duquel il invita si solennellement ses disciples à la charité du prochain, que plusieurs estiment avoir été saint Martial, comme l'évêque Jansénius (1) le rapporte.

Ainsi donc le baiser étant la vive marque de l'union des cœurs, l'épouse, qui ne prétend, en toutes ses poursuites, que d'être unie avec son bien-aimé : *Qu'il me baise*, dit-elle, *d'un baiser de sa bouche;* comme si elle s'écriait : Tant de soupirs et de traits enflammés, que mon amour jette incessamment, n'impétreront-ils jamais ce que mon âme désire? Je cours ; hé ! n'atteindrai-je jamais au prix pour lequel je m'élance, qui est d'être unie cœur à cœur, esprit à esprit, avec mon Dieu, mon époux et ma vie? Quand sera-ce que je répandrai mon âme dans son cœur, et qu'il versera son cœur dedans mon âme, et qu'ainsi heureusement unie, nous vivrons inséparables?

Quand l'esprit divin veut exprimer un amour parfait, il emploie presque toujours les paroles d'union et de conjonction. *En la multitude des croyants*, dit saint Luc, *il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme* (2). Notre-Seigneur pria son Père pour tous les fidèles, afin qu'ils fussent tous *une même chose* (3). Saint Paul nous avertit que nous soyons soigneux de conserver l'unité d'esprit par l'union

(1) Jansénius, évêque de Gand, dans son commentaire sur l'Evangile de saint Marc.
(2) Act., IV, 32.
(3) Joan., XVII, 2.

de la paix. Ces unités de cœur, d'âme et d'esprit, signifient la perfection de l'amour, qui joint plusieurs âmes en une ; ainsi est-il dit que *l'âme de Jonathas était collée à l'âme de David*, c'est-à-dire, comme l'Ecriture ajoute, *il aima David comme son âme propre*. Le grand apôtre de France (1), tant selon son sentiment, que rapportant celui de son Hiérotée, écrit : Je pense cent fois en un seul chapitre des Noms divins, que l'amour est unifique, unissant, ramassant, resserrant, recueillant et rapportant les choses à l'unité. Saint Grégoire de Nazianze et saint Augustin disent que leurs amis avec eux n'avaient qu'une âme ; et Aristote, approuvant déjà de son temps cette façon de parler : Quand, dit-il, nous voulons exprimer combien nous aimons nos amis, nous disons : L'âme de celui-ci et mon âme n'est qu'une ; la haine nous sépare, et l'amour nous assemble. La fin donc de l'amour n'est autre chose que l'union de l'amant à la chose aimée.

CHAPITRE X

Que l'union à laquelle l'amour prétend est spirituelle.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a des unions naturelles, comme celles de ressemblance, consanguinité, et de la cause avec son effet ; et d'autres, lesquelles n'étant pas naturelles, peuvent être dites volontaires ; car bien qu'elles soient selon la nature, elles ne se font néanmoins que par notre volonté, comme celle qui prend son origine des bienfaits qui unissent indubitablement

(1) Saint Denys l'Aréopagite.

celui qui les reçoit à celui qui les fait, celle de la conversation et compagnie, et autres semblables. Or, quand l'union est naturelle, elle produit l'amour, et l'amour qu'elle produit nous porte à une nouvelle union naturelle, qui perfectionne la naturelle ; ainsi le père et le fils, la mère et la fille, ou deux frères, étant naturellement unis par la communication d'un même sang, sont excités par cette union à l'amour, et par l'amour sont portés à une union de volonté et d'esprit, qui peut être dite volontaire, d'autant qu'encore que son fondement soit naturel, son affection néanmoins est délibérée ; et en ces amours produits par l'union naturelle, il ne faut point chercher d'autre correspondance que celle de l'union même, par laquelle la nature, prévenant la volonté, l'oblige d'approuver, aimer et perfectionner l'union qu'elle a déjà faite. Mais quant aux unions volontaires, elles sont postérieures à l'amour, en effet, et causes néanmoins d'icelui, comme sa fin et prétention unique; en sorte que, comme l'amour tend à l'union, ainsi l'union étend bien souvent et agrandit l'amour ; car l'amour fait chercher la conversation, et la conversation nourrit souvent et accroît l'amour; l'amour fait désirer l'union nuptiale, et cette union réciproquement conserve et dilate l'amour, si que il est vrai en tous sens que l'amour tend à l'union.

Mais à quelle sorte d'union tend-il ? N'avez-vous pas remarqué, Théotime, que l'épouse sacrée exprime son souhait d'être unie avec son époux par le baiser, et que le baiser représente l'union spirituelle qui se fait par la réciproque communication des âmes? Certes, c'est l'homme qui aime, mais

il aime par la volonté, et partant la fin de son amour est de la nature de sa volonté; mais sa volonté est spirituelle; c'est pourquoi l'union que son amour prétend est aussi spirituelle, d'autant plus que le cœur, siège et source de l'amour, non seulement ne serait pas perfectionné par l'union qu'il aurait aux choses corporelles, mais en serait avili.

Ce n'est pas, Théotime, qu'il n'y ait quelque sorte de passions en l'homme, lesquelles, comme le gui vient sur les arbres par manière de surcroissance et de superfluité, naissent aussi bien souvent parmi l'amour et autour de l'amour; mais néanmoins elles ne sont pas ni l'amour, ni partie de l'amour, ains sont des surcroissances et superfluités d'icelui, lesquelles non seulement ne sont pas profitables pour maintenir ou perfectionner l'amour, mais au contraire l'endommagent grandement, l'affaiblissent, et en fin finale, si on ne les retranche, le ruinent tout à fait; de quoi voici la raison.

A mesure que notre âme s'emploie à plus d'opérations, ou de même sorte, ou de diverse sorte, elle les fait moins parfaitement et vigoureusement; parce qu'étant finie, sa vertu d'agir l'est aussi, si que fournissant son activité à diverses opérations, il est force (1) que chacune d'icelles en ait moins; par ainsi (2) les hommes fort attentifs à plusieurs choses, le sont moins à chacune d'icelles. On ne saurait exactement considérer les traits d'un visage par la vue, et à même temps exactement écouter

(1) *Il est force*, il faut forcément.
(2) *Par ainsi*, de même.

l'harmonie d'une excellente musique, ni en un même temps être attentif à la figure et à la couleur. Si nous sommes affectionnés à parler, nous ne saurions avoir attention à autre chose.

Ce n'est pas que je ne sache ce qu'on dit de César, et que je ne croie ce que tant de grands personnages ont assuré d'Origène, que leur attention pouvait à même temps s'appliquer à plusieurs objets; mais pourtant chacun confesse qu'à mesure qu'ils l'appliquaient à plus d'objets, elle était moindre à chacun d'iceux. Il y a donc de la différence entre voir, ouïr ou savoir plus, et voir, ouïr ou savoir mieux ; car qui voit moins, voit mieux, et qui voit plus, ne voit pas si bien. Il est rare que ceux qui savent beaucoup, sachent bien ce qu'ils savent ; parce que la vertu et force de l'entendement épanchée en la connaissance de plusieurs choses est moins forte et vigoureuse que quand elle est ramassée à la considération d'un seul objet. Quand donc l'âme emploie sa vertu affective à diverses sortes d'opérations amoureuses, il est force que son action, ainsi divisée, soit moins vigoureuse et parfaite. Nous avons trois sortes d'actions amoureuses : les spirituelles, les raisonnables et les sensuelles. Quand l'amour écoule sa force par toutes ces trois opérations, il est sans doute plus étendu, mais moins tendu, et quand il ne s'écoule que par une sorte d'opération, il est plus tendu, quoique moins étendu. Ne voyons-nous pas que le feu, symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon, fait un éclat prodigieux, qu'il ferait beaucoup moindre s'il avait ouverture par deux ou par trois endroits ? Puis donc que l'amour est un acte de notre volonté,

qui le veut avoir non seulement noble et généreux, mais fort, vigoureux et actif, il en faut retenir la vertu et la force dans les limites des opérations spirituelles ; car qui voudrait l'appliquer aux opérations de la partie sensible ou sensitive de notre âme, il affaiblirait d'autant les opérations intellectuelles, èsquelles toutefois consiste l'amour essentiel.

Les philosophes anciens ont reconnu qu'il y avait deux sortes d'extase, dont l'une nous portait au-dessus de nous-mêmes, l'autre nous ravalait au-dessous de nous-mêmes, comme s'ils eussent voulu dire que l'homme était d'une nature moyenne entre les anges et les bêtes, participant de la nature angélique en sa partie intellectuelle, et de la nature bestiale en sa partie sensitive, et que néanmoins il pouvait, par l'exercice de sa vie et par un continuel soin de soi-même, s'ôter et déloger de cette moyenne condition, d'autant que, s'appliquant et exerçant beaucoup aux actions intellectuelles, il se rendait plus semblable aux anges qu'il ne l'était aux bêtes : que s'il s'appliquait beaucoup aux actions sensuelles, il descendait de sa moyenne condition, et s'approchait de celle des bêtes. Et parce que l'extase n'est autre chose que la sortie qu'on fait de soi-même, de quelque côté que l'on sorte, on est vraiment en extase. Ceux donc qui, touchés des voluptés divines et intellectuelles, laissent ravir leur cœur aux sentiments d'icelles, sont voirement (1) hors d'eux-mêmes, c'est-à-dire au-dessus de la condition de leur nature ; mais par une bienheureuse et dési-

(1) *Voirement*, comme,

rable sortie, par laquelle entrant en un état plus noble et relevé, ils sont autant anges par l'opération de leur âme, comme ils sont hommes par la substance de leur nature, et doivent être dits ou anges humains, ou hommes angéliques. Au contraire, ceux qui, alléchés des plaisirs sensuels, appliquent leurs âmes à la jouissance d'iceux, ils descendent par leur moyenne condition à la plus basse des bêtes brutes, et méritent autant d'être appelés brutaux par leurs opérations, comme ils sont hommes par leur nature; malheureux en ce qu'ils ne sortent hors d'eux-mêmes que pour entrer en une condition infiniment indigne de leur état naturel.

Or, à mesure que l'extase est plus grande, ou au-dessus de nous, ou au-dessous de nous, plus elle empêche notre âme de retourner à soi-même, et de faire les opérations contraires à l'extase en laquelle elle est; ainsi ces hommes angéliques, qui sont ravis en Dieu et aux choses célestes, perdent tout à fait, tandis que leur extase dure, l'usage et l'attention des sens, le mouvement et toutes actions extérieures; parce que leur âme, pour appliquer sa vertu et activité plus entièrement et attentivement à ce divin objet, la retire et ramasse de toutes ses autres facultés pour la contourner de ce côté-là, et de même les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulièrement quand c'est en celle du sens général, perdent tout à fait l'usage et l'attention de la raison et l'entendement; parce que leur misérable âme, pour sentir plus entièrement l'objet brutal, se divertit des opérations spirituelles pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales; imitant

en cela mystiquement, les uns Élie ravi en haut sur le char enflammé entre les anges, et les autres Nabuchodonosor abruti et ravalé au rang des bêtes farouches.

Maintenant je dis que quand l'âme pratique l'amour par les actions sensuelles, et qui la portent au-dessous de soi, il est impossible qu'elle n'affaiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour supérieur ; de sorte que tant s'en faut que l'amour vrai et essentiel soit aidé et conservé par l'union à laquelle l'amour sensuel tend, qu'au contraire il s'affaiblit, se dissipe, et périt par icelle. *Les bœufs* de Job *labouraient* la terre ; tandis que *les ânes inutiles paissaient autour d'eux* (1), mangeant les pâturages dus aux bœufs qui travaillaient. Tandis que la partie intellectuelle de notre âme travaille à l'amour honnête et vertueux, sur quelque objet qui en est digne, il arrive souvent que les sens et facultés de la partie inférieure tendent à l'union qui leur est propre, et leur sert de pâture, bien que l'union ne soit due qu'au cœur et à l'esprit, qui seul aussi peut produire le vrai et substantiel amour.

Élisée, ayant guéri Naaman le Syrien, se contenta de l'avoir obligé, refusant au reste son or, son argent, et les meubles qu'il lui avait offerts ; mais Giezy, cet infidèle serviteur, courant après icelui, demanda et prit outre le gré de son maître ce qu'il avait refusé. L'amour intellectuel et cordial, qui est certes, où doit être le maître en notre âme, refuse toutes sortes d'unions sensuelles, et se contente en la simple bienveillance ; mais les

(1) Job., I, 14.

puissances de la partie sensitive, qui sont ou doivent être les servantes de l'esprit, demandent, cherchent et prennent ce qui a été refusé par la raison, et, sans prendre permission d'icelle, s'avancent à vouloir faire leur union, abjectes et serviles, déshonorant, comme Giezy, la pureté de l'intention de leur maître, qui est l'esprit, et à mesure que l'âme se convertit à telles unions grossières et sensibles, elle se divertit de l'union délicate, intellectuelle et cordiale.

Vous voyez donc bien, Théotime, que ces unions qui regardent les complaisances et passions animales, non seulement ne servent de rien à la production et conservation de l'amour, mais lui sont grandement nuisibles et l'affaiblissent extrêmement; aussi quand Amnon, qui pâmait et périssait d'amour pour Thamar, eut passé jusques aux unions sensuelles et brutales, il fut tellement privé de l'amour cordial, qu'onc plus il ne la put voir et la poussa indignement dehors, violant aussi cruellement le droit de l'amour, comme il avait violé impudemment celui du sang.

Le basilic, le romarin, la marjolaine, l'hysope, le clou de girofle, la cannelle, la noix muscade, les citrons et le musc mis ensemble, et demeurant en corps, rendent voirement une odeur bien agréable par le mélange de leur bonne senteur : mais non pas à beaucoup près de ce que fait l'eau qui en est distillée, en laquelle les suavités de tous ces ingrédients, séparées de leur corps, se mêlent beaucoup plus excellemment, s'unissant en une très parfaite odeur, qui pénètre bien plus l'odorat qu'elles ne le feraient pas, si avec elle et son eau le corps des ingrédients se trouvait

conjoint et uni. Ainsi l'amour se peut trouver ès unions des puissances sensuelles mêlées avec les unions des puissances intellectuelles, mais non jamais si excellemment comme il fait lorsque les seuls esprits et courages, séparés de toutes affections corporelles, joints ensemble, font l'amour pur et spirituel ; car l'odeur des affections ainsi mêlées est non seulement plus suave et meilleure, mais plus vive, plus active et plus solide.

Il est vrai que plusieurs ayant l'esprit grossier, terrestre et vil, estiment la valeur de l'amour comme celle des pièces d'or, desquelles les plus grosses et pesantes sont les meilleures et plus recevables ; car ainsi leur est-il avis que l'amour brutal soit plus fort, parce qu'il est plus violent et turbulent ; plus solide, parce qu'il est grossier et terrestre ; plus grand, parce qu'il est plus sensible et farouche ; mais au contraire, l'amour est comme le feu, duquel plus la matière est délicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne saurait mieux éteindre qu'en les déprimant et couvrant de terre ; car de même plus le sujet de l'amour est relevé et spirituel, plus ses affections sont vives, subsistantes et permanentes, et ne saurait-on mieux ruiner l'amour, que de l'abaisser aux unions viles et terrestres. Il y a cette différence, comme dit saint Grégoire, entre les plaisirs spirituels et les corporels, que les corporels donnent du désir avant qu'on les ait, et du dégoût quand on les a ; mais les spirituels au contraire donnent du dégoût avant qu'on les ait, et du plaisir quand on les a ; si que l'amour animal qui prétend par l'union qu'il fait à la chose aimée de combler et perfectionner sa complaisance,

trouvant qu'au contraire il la détruit en la terminant, demeure grandement dégoûté de telle union, qui a fait dire au grand philosophe que presque tout animal, après la jouissance de son plus ardent et pressant plaisir corporel, demeurait triste, morne et étonné, comme un marchand, ayant pensé gagner beaucoup, se trouve trompé et engagé dans une rude perte ; ou au contraire, l'amour intellectuel trouvant en l'union qu'il fait à son objet plus de contentement qu'il n'avait espéré, y perfectionnant sa complaisance, il la continue en s'unissant, et s'unit toujours plus en la continuant.

CHAPITRE XI

Qu'il y a deux portions en l'âme, et comment.

Nous n'avons qu'une âme, Théotime, et laquelle est indivisible, mais en cette âme il y a divers degrés de perfection, car elle est vivante, sensible et raisonnable, et selon ces divers degrés elle a aussi diversité de propriétés et inclinations, par lesquelles elle est portée à la fuite ou à l'union des choses, car premièrement comme nous voyons que la vigne hait, par manière de dire, et fuit les choux, en sorte qu'ils s'entrenuisent l'un à l'autre, et qu'au contraire elle se plaît avec l'olivier; ainsi voyons-nous que naturellement il y a contrariété entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de l'homme qui est à jeûn fait mourir le serpent (1), et qu'au contraire l'homme et la bre-

(1) Ces termes de comparaison sont empruntés à des opinions populaires de l'époque.

bis ont une merveilleuse convenance, et se plaisent l'un avec l'autre. Or, cette inclination ne procède d'aucune connaissance que l'un ait de la nuisance de son contraire, ou de l'utilité de celui avec lequel il a convenance, ains seulement d'une propriété occulte et secrète, qui produit cette contrariété et antipathie insensible, comme aussi la complaisance et sympathie.

Secondement, nous avons en nous l'appétit sensitif par le moyen duquel nous sommes portés à la recherche et à la fuite de plusieurs choses par la connaissance sensitive que nous en avons ; tout ainsi comme les animaux, desquels les uns appètent (1) une chose et les autres une autre, selon la connaissance qu'ils ont qu'elle leur est couvenable ou non ; et en cet appétit réside ou d'icelui provient l'amour que nous appelons sensuel ou brutal, qui, à proprement parler, ne doit néanmoins pas être appelé amour, ains simplement appétit.

En troisième lieu, en tant que nous sommes raisonnables, nous avons une volonté par laquelle nous sommes portés à la recherche du bien, selon que nous le connaissons ou jugeons être tel par le discours. Or, en notre âme, en tant qu'elle est raisonnable, nous remarquons manifestement deux degrés de perfection, que le grand saint Augustin, et après lui tous les docteurs ont appelés deux portions de l'âme, l'inférieure et la supérieure, desquelles celle-là est dite inférieure, qui discourt et fait ses conséquences (2), selon ce qu'elle apprend et expérimente par les sens, et

(1) *Appètent*, désirent par instinct.
(2) *Fait ses conséquences*, tire des inductions, conclut.

celle-là est dite supérieure, qui discourt et fait ses conséquences selon la connaissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'expérience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit ; aussi cette portion supérieure est appelée communément esprit et partie mentale de l'âme, comme l'inférieure est ordinairement appelée le sens ou sentiment et raison humaine.

Or, cette portion supérieure peut discourir selon deux sortes de lumières, ou bien selon la lumière naturelle, comme ont fait les philosophes, et tous ceux qui ont discouru par science, ou selon la lumière surnaturelle, comme font les théologiens et chrétiens, en tant qu'ils établissent leur discours sur la foi et parole de Dieu révélée, et encore plus particulièrement ceux desquels l'esprit est conduit par de particulières illustrations (1), inspirations et émotions célestes. C'est ce que dit saint Augustin, que la supérieure portion de l'âme est celle par laquelle nous adhérons et nous appliquons à l'obéissance de la loi éternelle.

Jacob pressé de l'extrême nécessité de sa famille, lâcha son Benjamin pour être mené par ses frères en Égypte, ce qu'il fit contre son gré, comme l'histoire sacrée assure, en quoi il témoigne deux volontés, l'une inférieure, par laquelle il se fâchait de l'envoyer, l'autre supérieure, par laquelle il se résolut de l'envoyer ; car le discours (2) pour lequel il se fâchait de l'envoyer était fondé sur le plaisir qu'il sentait de l'avoir auprès de soi, et le déplaisir qu'il lui revenait de la séparation d'icelui, qui sont des fondements perceptibles et sensi-

(1) *Illustrations*, clartés.
(2) *Le discours*, le raisonnement.

bles ; mais la résolution qu'il prend de l'envoyer, était fondée sur une raison de l'état de sa famille, pour la prévoyance de la nécessité future et approchante. Abraham, selon l'inférieure portion de son âme, dit cette parole, qui témoigne quelque sorte de défiance, quand l'ange lui annonça qu'il aurait un fils : *Pensez-vous qu'à un homme de cent ans puisse naître un enfant* (1)? Mais selon la supérieure, *il crut en Dieu et il lui fut imputé à justice :* selon la portion inférieure, il fut sans doute grandement troublé quand il lui fut enjoint de sacrifier son enfant ; mais selon la supérieure, il se détermina de le sacrifier courageusement.

Nous expérimentons (2) tous les jours d'avoir plusieurs volontés contraires. Un père envoyant son fils, ou en la cour, ou aux études, ne laisse pas de pleurer en le licenciant, témoignant qu'encore qu'il veuille selon la portion supérieure le départ de cet enfant pour son avancement à la vertu, néanmoins selon l'inférieure il a de la répugnance à la séparation ; et quoi qu'une fille soit mariée au gré de son père et de sa mère, si est-ce que (3) prenant leur bénédiction, elle excite les larmes ; en sorte que la volonté supérieure acquiesçant à son départ, l'inférieure montre de la résistance. Or, ce n'est pas pourtant à dire qu'il y ait en l'homme deux âmes ou deux natures, comme pensaient les Manichéens. Non dit saint Augustin, livre huitième de ses Confessions, chapitre dixième, ains la volonté alléchée par divers

(1) Genes., XVII, 17.

(2) *Nous expérimentons d'avoir*, nous constatons pa l'expérience que nous avons...

(3) *Si est-ce que*, toujours est-il que.

attraits, émue par diverses raisons, semble être divisée en soi-même, tandis qu'elle est tirée de deux côtés, jusques à ce que prenant parti selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre ; car alors la plus puissante volonté surmonte, et gagnant le dessus, ne laisse à l'âme que le ressentiment du mal que le débat lui a fait, que nous appelons contre-cœur.

Mais l'exemple de notre Sauveur est admirable pour ce sujet, et après la considération duquel il n'y a plus à douter de la distinction de la portion supérieure et inférieure de l'âme ; car qui ne sait entre les théologiens qu'il fut parfaitement glorieux dès l'instant de sa conception au sein de la Vierge ? Et néanmoins il fut à même temps sujet aux tristesses, regrets et afflictions de cœur, et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon son corps, ni même selon l'âme, en tant qu'elle était sensible, ou, ce qui est la même chose, selon les sens; car lui-même atteste qu'avant qu'il souffrît aucun tourment extérieur, ni même qu'il vît les bourreaux auprès de soi, son *âme* était *triste jusqu'à la mort* (1). Ensuite de quoi il fit la prière que le *calice* de sa passion fût *transporté de lui*, c'est-à-dire, qu'il en fût exempt : en quoi il exprime manifestement le vouloir de la portion inférieure de son âme, laquelle discourant sur les tristes et angoisseux objets de la passion qui lui était préparée, et de laquelle la vive image était représentée en son imagination, il en tira, par une conséquence très raisonnable, la fuite et l'éloignement d'iceux, dont il fait la demande à son Père, par où

(1) Matth., XXVI, 38.

on remarque clairement que la portion inférieure de l'âme n'est pas la même chose que le degré sensitif d'icelle, ni la volonté inférieure une même chose avec l'appétit sensuel ; car l'appétit sensuel, ni l'âme, selon son degré sensitif, ne sont pas capables de faire aucune demande ni prière, qui sont des actes de la faculté raisonnable, et particulièrement ils ne sont pas capables de parler à Dieu, objet auquel les sens ne peuvent atteindre pour en donner la connaissance à l'appétit ; mais ce même Sauveur, ayant fait cet exercice de la portion inférieure, et témoigné que, selon icelle et les considérations qu'elle faisait, sa volonté inclinait à la fuite des douleurs et des peines, il montra par après qu'il avait la portion supérieure, par laquelle adhérant inviolablement à la volonté éternelle et au décret que le Père céleste avait fait, il accepta volontairement la mort, et nonobstant la répugnance de la partie inférieure de la raison, il dit : Ah ! non, mon Père, *que ma volonté ne soit pas faite, ains la vôtre* (1). Quand il dit *ma volonté*, il parle de sa volonté selon la portion inférieure, et d'autant qu'il dit cela volontairement, il montre qu'il a une volonté supérieure.

CHAPITRE XII

Qu'en ces deux portions de l'âme, il y a quatre différents degrés de raison.

Il y avait trois parvis au temple de Salomon : l'un était pour les Gentils et étrangers qui, vou-

(1) Luc., XXII, 42.

lant recourir à Dieu, venaient adorer en Jérusalem ; le second était pour les Israélites, hommes et femmes (car la séparation des femmes ne fut pas faite par Salomon) ; le troisième était pour les prêtres et pour l'ordre lévitique : et enfin, outre tout cela, il y avait le sanctuaire ou maison sacrée, en laquelle le seul grand prêtre avait accès une fois l'an. Notre raison, ou pour mieux dire, notre âme, en tant qu'elle est raisonnable, est le vrai temple du grand Dieu, lequel y réside plus particulièrement. Je te cherchais, dit saint Augustin, hors de moi, et je ne te trouvais point, parce que tu étais en moi. En ce temple mystique, il y a aussi trois parvis, qui sont trois différents degrés de raison : au premier nous discourons selon l'expérience des sens, au second nous discourons selon les sciences humaines, au troisième nous discourons selon la foi ; et enfin, outre cela, il y a une aussi certaine éminence et suprême pointe de la raison et faculté spirituelle, qui n'est point conduite par la lumière du discours, ni de la raison, ains par une simple vue de l'entendement et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce, et se soumet à la vérité et à la volonté de Dieu.

Or cette extrémité et cime de notre âme, cette pointe suprême de notre esprit, est naïvement bien représentée par le sanctuaire, ou maison sacrée. Car, 1° au sanctuaire il n'y avait point de fenêtres pour éclairer ; en ce degré de l'esprit il n'y a point de discours qui illumine. 2° Au sanctuaire, toute la lumière entrait par la porte ; en ce degré de l'esprit rien n'entre que par la foi, laquelle produit, comme par manière de rayon, la vu

et le sentiment de la beauté et bonté du bon plaisir de Dieu. 3° Nul n'entrait dedans le sanctuaire, que le grand prêtre. En cette pointe de l'âme le discours n'a point d'accès, ains seulement le grand, universel et souverain sentiment que la volonté divine doit être souverainement aimée, approuvée et embrassée, non seulement en particulier pour quelque chose, mais en général pour toutes choses, et non seulement en général pour toutes choses, mais en particulier pour chaque chose. 4° Le grand prêtre, entrant dans le sanctuaire, obscurcissait encore la lumière qui entrait par la porte, jetant force parfums dans son encensoir, la fumée desquels rebouchait les rayons de la clarté que l'ouverture de la porte rendait; et toute la vue qui se fait en la suprême pointe de l'âme, est en certaine façon obscurcie par les renoncements et résignations que l'âme fait; ne voulant pas tant regarder et voir la beauté de la vérité et la vérité de la bonté qui lui est présentée, qu'elle veut l'embrasser et l'adorer; de sorte que l'âme voudrait presque fermer les yeux, soudain (1) qu'elle a commencé à voir la dignité de la volonté de Dieu, afin que sans s'occuper davantage à la considérer, elle pût plus puissamment et parfaitement l'accepter, et par une complaisance absolue, s'unir infiniment et se soumettre à elle.

Enfin, 5° au sanctuaire était l'arche d'alliance, et en icelle, ou au moins joignant icelle, étaient les tables de la loi, la manne dans une cruche d'or et la verge d'Aaron, qui fleurit et fructifia en une nuit; et en cette suprême pointe de l'es-

(1) *Soudain que*, aussitôt que.

prit se trouvent: 1° la lumière de la foi, représentée par la manne cachée dans la cruche, par laquelle nous acquiesçons à la vérité des mystères que nous n'entendons pas; 2° l'utilité de l'espérance, représentée par la verge fleurie et féconde d'Aaron, par laquelle nous acquiesçons aux promesses des biens que nous ne voyons point; 3° la suavité de la très sainte charité, représentée ès commandements de Dieu qu'elle comprend; par laquelle nous acquiesçons à l'union de notre esprit avec celui de Dieu, laquelle nous ne sentons presque pas.

Car, encore que la foi, l'espérance et la charité répandent leur divin mouvement presque en toutes les facultés de l'âme, tant raisonnables que sensitives, les réduisant et assujettissant saintement sous leur juste autorité; si est-ce que leur spéciale demeure, leur vrai et naturel séjour, est en cette suprême pointe de l'âme, de laquelle, comme d'une heureuse source d'eau vive, elles s'épanchent par divers surgeons (1) et ruisseaux sur les parties et facultés intérieures.

De sorte, Théotime, qu'en la partie supérieure de la raison il y a deux degrés, en l'un desquels se font les discours qui dépendent de la foi et lumière surnaturelle, et en l'autre se font les simples acquiescements de la foi, de l'espérance et de la charité. L'âme de saint Paul se sentit pressée de deux divers désirs: l'un desquels fut d'être déliée de son corps, pour aller au ciel avec Jésus-Christ, et l'autre de demeurer en ce monde, pour y servir à la conversion des peuples. L'un et

(1) *Surgeons*, jets d'eau, du latin *surgere*.

l'autre désir étaient sans doute en la partie supérieure, car ils procédaient tous deux de la charité; mais la résolution de suivre le dernier ne se fit pas par discours, ains par une simple vue et un simple sentiment de la volonté du maître, à laquelle la seule pointe de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au préjudice de tout ce que le discours pouvait conclure.

Mais si la foi, l'espérance et la charité se forment par ce saint acquiescement en la pointe de l'esprit, comment est-ce qu'au degré inférieur se peuvent faire les discours qui dépendent de la lumière de la foi? Ainsi que nous voyons que les avocats au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faits et droits des parties, et que le parlement, ou sénat, résout d'en haut toutes les difficultés par un arrêt, lequel étant prononcé, les avocats et auditeurs ne laissent pas de discourir entre eux sur les motifs que le parlement peut avoir eus; de même, Théotime, après que les discours, et surtout la grâce de Dieu, ont persuadé à la pointe et suprême éminence de l'esprit d'acquiescer, et former l'acte de la foi par manière d'arrêt, l'entendement ne laisse pas de discourir derechef sur cette même foi déjà conçue, pour considérer les motifs et raisons d'icelle; mais cependant les discours de théologie se font au parquet et barreau de la portion supérieure de l'âme, et les acquiescements en haut, au siège et tribunal de la pointe de l'esprit. Or, parce que la connaissance de ces quatre divers degrés de la raison est grandement requise pour entendre tous les traités des choses spirituelles, j'ai voulu l'expliquer assez amplement.

CHAPITRE XIII

De la différence des amours.

On partage l'amour en deux espèces, dont l'une est appelée amour de bienveillance, et l'autre, amour de convoitise. L'amour de convoitise est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le profit que nous en prétendons ; l'amour de bienveillance est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le bien d'icelle ; car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveillance envers une personne, que de lui vouloir du bien ?

2° Si celui à qui nous voulons du bien, l'a déjà et le possède, alors nous le lui voulons par le plaisir et contentement que nous avons de quoi il l'a et le possède ; et ainsi se forme l'amour de complaisance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté par lequel elle s'unit et joint au plaisir, contentement et bien d'autrui. Mais si celui à qui nous voulons du bien, ne l'a pas encore, nous le lui désirons ; et partant cet amour se nomme amour de désir.

3° Quand l'amour de bienveillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aimée, il s'appelle amour de simple bienveillance ; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amitié. Or, la mutuelle correspondance consiste en trois points : car il faut que les amis s'entr'aiment, sachent qu'ils s'entr'aiment, et qu'ils aient communication, privauté et familiarité ensemble.

4° Si nous aimons simplement l'ami, sans le préférer aux autres, l'amitié est simple; si nous le préférons, alors cette amitié s'appellera dilection, comme qui dirait amour d'élection; parce qu'entre plusieurs choses que nous aimons, nous choisissons celle-là, pour la préférer.

5° Or, quand par cette dilection nous ne préférons pas de beaucoup un ami aux autres, elle s'appelle simple dilection; mais quand au contraire nous préférons grandement et beaucoup un ami aux autres de la sorte, alors cette amitié s'appelle dilection d'excellence.

6° Que si l'estime et préférence que nous faisons de l'ami, quoiqu'elle soit grande, et n'en ait point d'égale, ne laisse pas néanmoins de pouvoir entrer en comparaison et proportion avec les autres, l'amitié s'appellera dilection éminente. Mais, si l'éminence de cette amitié est hors de proportion et de comparaison, au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection incomparable, souveraine, suréminente; et en un mot, ce sera la charité, laquelle est due à un seul Dieu; et de fait, en notre langage même, les mots de cher, chèrement, enchérir, représentent une certaine estime, un prix, une valeur particulière : de sorte que comme le mot d'homme, parmi le peuple, est presque demeuré aux mâles, comme au sexe plus excellent; et celui d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet; ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu, comme à la suprême et souveraine dilection.

CHAPITRE XIV

Que la charité doit être nommée amour.

Origène (1) dit en quelque lieu, qu'à son avis, l'Écriture divine voulant empêcher que le nom d'amour ne donnât quelque sujet de mauvaise pensée aux esprits infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-là d'amour, elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnêtes. Au contraire, saint Augustin (2) ayant mieux considéré l'usage de la parole de Dieu, montre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celui de dilection, et que l'un et l'autre signifient parfois une affection sainte, et quelquefois aussi une passion dépravée, alléguant à ces fins plusieurs passages de l'Ecriture. Mais le grand saint Denis (3), comme excellent docteur de la propriété des noms divins, parle bien plus avantageusement en faveur du nom d'amour; enseignant que les théologiens, c'est-à-dire les apôtres et premiers disciples d'iceux (car ce saint n'avait point vu d'autres théologiens), pour désabuser le vulgaire et dompter la fantaisie d'icelui qui prenait le nom d'amour en sens profane et charnel, ils l'ont plus volontiers employé ès choses divines, que celui de dilection, et quoiqu'ils estimassent que l'un et l'autre étaient pris pour une même chose, il a toutefois semblé à quelques-uns

(1) *Homil.* II *in Cant.*
(2) *De civit.*, l. XIV, c. XLVII.
(3) *Lib. de Div. nom.*, c. IV.

d'entre eux que le nom d'amour était plus propre et convenable à Dieu que celui de dilection; si que le divin Ignace a écrit ces paroles : Mon amour est crucifié. Ainsi, comme ces anciens théologiens employaient le nom d'amour ès choses divines, afin de lui ôter l'odeur d'impureté, de laquelle il était suspect selon l'imagination du monde, de même pour exprimer les affections humaines, ils ont pris plaisir d'user du nom de dilection comme exempt du soupçon de déshonnêteté; dont quelqu'un d'entre eux a dit, au rapport de saint Denis : Ta dilection est entrée en mon âme, ainsi que la dilection des femmes. Enfin, le nom d'amour représente plus de ferveur, d'efficace et d'activité, que celui de dilection; de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour. Clodius, dit leur grand orateur (1), me porte dilection, et pour le dire plus excellement, il m'aime; et partant le nom d'amour, comme plus excellent, a été justement donné à la charité, comme au principal et plus éminent de tous les amours : si que pour toutes ces raisons, et parce que je prétendais de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ai appelé ce petit ouvrage : *Traité de l'amour de Dieu.*

CHAPITRE XV

De la convenance qui est entre Dieu et l'homme

Sitôt que l'homme pense un peu attentivement à la Divinité, il sent une certaine douce émotion

(1) Cicéron.

de cœur, qui témoigne que Dieu est dieu du cœur humain ; et jamais notre entendement n'a tant de plaisir qu'en cette pensée de la Divinité, de laquelle la moindre connaissance, comme dit le prince des philosophes (1), vaut mieux que la plus grande des autres choses ; comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune et des étoiles, ains est plus lumineux que la lune ou les étoiles ensemble. Que quelque accident épouvante notre cœur, soudain il recourt à la Divinité, avouant que quand tout lui est mauvais, elle seule lui est bonne, et que quand il est en péril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

Ce plaisir, cette confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre cette divine bonté et notre âme. Convenance grande, mais secrète ; convenance que chacun connaît, et que peu de gens entendent ; convenance qu'on ne peut nier, mais qu'on ne peut pénétrer. Nous sommes créés à l'image et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela ? sinon que nous avons une extrême convenance avec sa divine majesté.

Notre âme est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et librement est capable de juger, discourir, savoir, et avoir des vertus ; en quoi elle ressemble à Dieu. Elle réside toute en tout son corps, et toute en chacune des parties d'icelui, comme la Divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se connaît et s'aime soi-même, par des

(1) *Le prince des philosophes*, Aristote.

actes produits et exprimés de son entendement et de sa volonté, qui procédant de l'entendement et de la volonté distingués l'un de l'autre, restent néanmoins et demeurent inséparablement unis en l'âme et ès facultés desquelles ils procèdent. Ainsi, le Fils procède du Père, comme sa connaissance exprimée, et le Saint-Esprit, comme l'amour exprimé et produit du Père et du Fils; l'une et l'autre personne distinctes entre elles et d'avec le Père, et néanmoins inséparables et unies, ains plutôt une même, seule, simple et très unique indivisible Divinité.

Mais, outre cette convenance de similitude, il y a une correspondance nonpareille entre Dieu et l'homme pour leur réciproque perfection. Non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme ; mais parce que, comme l'homme ne peut être perfectionné que par la divine bonté aussi la divine bonté ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soi qu'à l'endroit de notre humanité. L'un a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien ; et l'autre grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence, qu'une libérale affluence ; rien si agréable à une libérale affluence, qu'une nécessiteuse indigence ; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se répandre et communiquer est forte. Plus l'indigent est nécessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vide de se remplir. C'est donc un doux et désirable rencontre, que celui de l'affluence et de l'indigence ; et ne saurait-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se répandre et communiquer, ou le bien défail-

lant et indigent à recevoir et tirer, si Notre-Seigneur n'avait dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. Or, où il y a plus de bonheur, il y a plus de satisfaction : la divine bonté a donc plus de plaisir à donner ses grâces, que nous à les recevoir.

Les mères ont quelquefois leurs mamelles si fécondes et abondantes, qu'elles ne peuvent durer sans bailler à quelque enfant ; et bien que l'enfant suce la mamelle avec grande avidité, la nourrice la lui donne encore plus ardemment, l'enfant tetant, pressé de sa nécessité, et la mère l'allaitant, pressée de sa fécondité.

L'épouse sacrée avait souhaité le saint baiser d'union : *Oh!* dit-elle, *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1) ! Mais y a-t-il assez de convenance, ô la bien-aimée du bien-aimé, entre vous et l'époux, pour parvenir à l'union que vous désirez ? Oui, dit-elle, *donnez-le-moi* ce *baiser* d'union, ô le cher ami de mon âme. *Car vous avez des mamelles meilleures que le vin, odorantes de parfums excellents* (2). Le vin nouveau bouillonne et s'échauffe en soi-même par la force de sa bonté, et ne se peut contenir dans les tonneaux ; mais vos mamelles sont encore meilleures ; elles pressent votre poitrine par des élans continuels, poussant leur lait qui redonde, comme requérant d'être déchargées : et pour attirer les enfants de votre cœur à les venir teter, elles répandent une odeur attrayante plus que toutes les senteurs des parfums. Ainsi, Théotime, notre défaillance a besoin de l'abondance divine, par disette et nécessité ; mais l'affluence

(1) Cant. cant., I, 1.
(2) *Ibid.*, 2.

divine n'a besoin de notre indigence que par excellence de perfection et bonté. Bonté qui néanmoins ne devient pas meilleure en se communiquant, car elle n'acquiert rien en se répandant hors de soi, au contraire elle donne ; mais notre indigence demeurerait manquante et misérable, si l'abondance de la bonté ne la secourait.

Notre âme donc considérant que rien ne la contente parfaitement, et que sa capacité ne peut être remplie par chose quelconque qui soit au monde ; voyant que son entendement a une inclination infinie de savoir toujours davantage, et sa volonté un appétit insatiable d'aimer et trouver du bien, n'a-t-elle pas raison d'exclamer : Ah ! donc je ne suis pas faite pour ce monde ? Il y a quelque souverain bien duquel je dépends, et quelque ouvrier infini qui a imprimé en moi cet interminable désir de savoir, et cet appétit qui ne peut être assouvi. C'est pourquoi il faut que je tende et m'étende vers lui, pour m'unir et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

CHAPITRE XVI

Que nous avons une inclination d'aimer Dieu sur toutes choses.

S'il se trouvait des hommes qui fussent en l'intégrité et droiture originelle en laquelle Adam se trouva lors de sa création, bien que d'ailleurs ils n'eussent aucune autre assistance de Dieu, que celle qu'il donne à chaque créature afin qu'elle puisse faire les actions qui lui sont convenables,

non seulement ils auraient l'inclination d'aimer Dieu sur toutes choses, mais aussi ils pourraient naturellement exécuter cette si juste inclination ; car comme ce divin auteur et maître de la nature coopère et prête sa main-forte au feu pour monter en haut, aux eaux pour couler vers la mer, à la terre pour descendre en bas, et y demeurer quand elle y est; ainsi ayant lui-même planté dans le cœur de l'homme une spéciale inclination naturelle, non seulement d'aimer le bien en général, mais d'aimer en particulier et sur toutes choses sa divine bonté, qui est meilleure et plus aimable que toutes choses ; la suavité de sa providence souveraine requérait qu'il contribuât aussi à ces bienheureux hommes que nous venons de dire, autant de secours qu'il serait nécessaire afin que cette inclination fût pratiquée et effectuée ; et ce secours d'un côté serait naturel, comme convenable à la nature, et tendant à l'amour de Dieu, en tant qu'il est auteur et souverain maître de la nature, et d'autre part il serait surnaturel, parce qu'il correspondrait non à la nature simple de l'homme, mais à la nature ornée, enrichie et honorée de la justice originelle, qui est une qualité surnaturelle procédant d'une très spéciale faveur de Dieu. Mais quant à l'amour sur toutes choses, qui serait pratiqué selon ce secours, il serait appelé naturel. d'autant que les actions vertueuses prennent leur nom de leurs objets et motifs, et cet amour dont nous parlons tendrait seulement à Dieu, selon qu'il est reconnu auteur, seigneur et souveraine fin de toute créature, par la seule lumière naturelle, et par conséquent aimable et estimable sur toutes choses par inclination et propension naturelle.

Or, bien que l'état de notre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avait en sa création, et qu'au contraire nous soyons grandement dépravés par le péché, si est-ce toutefois que la sainte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumière naturelle par laquelle nous connaissons que sa souveraine bonté est aimable sur toutes choses, et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire même par le seul discours naturel, ne ressente un certain élan d'amour que la secrète inclination de notre nature suscite au fond du cœur, par lequel à la première appréhension de ce premier et souverain objet, la volonté est prévenue et se sent excitée à se complaire en icelui.

Entre les perdrix il arrive souvent que les unes dérobent les œufs des autres afin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'être mères, soit pour la stupidité qui leur fait méconnaître leurs œufs propres ; et voici, chose étrange, mais néanmoins bien témoignée, car le perdreau qui aura été éclos et nourri sous les ailes d'une perdrix étrangère, au premier réclame qu'il ait de sa vraie mère qui avait pondu l'œuf duquel il est procédé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend à sa première mère et se met à sa suite, par la correspondance qu'il a avec sa première origine, correspondance toutefois qui ne paraissait point, ains est demeurée secrète, cachée et comme dormante au fond de la nature jusques à la rencontre de son objet, par lequel étant soudain excitée et comme réveillée, elle fait son coup, et

pousse l'appétit du perdreau à son premier devoir. Il en est de même, Théotime, de notre cœur ; car quoiqu'il soit couvé, nourri et élevé emmi les choses corporelles, basses et transitoires, et, par manière de dire, sous les ailes de la nature, néanmoins au premier regard qu'il jette en Dieu, à la première connaissance qu'il en reçoit, la naturelle et première inclination d'aimer Dieu, qui était comme assoupie et imperceptible, se réveille en un instant, et à l'imprévu paraît comme une étincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touchant notre volonté lui donne un élan de l'amour suprême, dû au souverain et premier principe de toutes choses.

CHAPITRE XVII

Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer Dieu sur toutes choses.

Les aigles ont un grand cœur et beaucoup de force à voler, elles ont néanmoins incomparablement plus de vue que de vol, et étendent beaucoup plus vite et plus loin leur regard que leurs ailes ; ainsi nos esprits, animés d'une sainte inclination naturelle envers la Divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement pour voir combien elle est aimable, que de force en la volonté pour l'aimer ; car le péché a beaucoup plus débilité la volonté humaine qu'il n'a offusqué l'entendement, et la rébellion de l'appétit sensuel, que nous appelons concupiscence, trouble voirement l'entendement ; mais c'est pourtant contre la volonté qu'il excite principalement sa sédition et révolte, si que la pauvre volonté déjà tout infirme, étant

agitée des continuels assauts que la concupiscence lui livre, ne peut faire si grand progrès en l'amour divin, comme la raison et inclination naturelle lui suggèrent qu'elle devrait faire.

Hélas ! Théotime, quels beaux témoignages, non seulement d'une grande connaissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers icelui, ont été laissés par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Trismégiste, Aristote, Hippocrate, Épictète, Sénèque ! Socrate, le plus loué d'entre eux, connaissait clairement l'unité de Dieu, et avait tant d'inclination à l'aimer, que, comme saint Augustin témoigne, plusieurs ont estimé qu'il n'enseigna jamais la philosophie morale par autre occasion que pour épurer les esprits, afin qu'ils pussent mieux contempler le souverain bien, qui est la très unique Divinité. Et quant à Platon, il se déclare assez en la célèbre définition de la philosophie et du philosophe (1), disant que philosopher n'est autre chose qu'aimer Dieu, et que le philosophe n'était autre chose que l'amateur de Dieu. Que dirai-je du grand Aristote, qui avec tant d'efficace prouve l'unité de Dieu, et en a parlé si honorablement en trois endroits (2) ?

Mais, ô grand Dieu éternel ! ces grands esprits qui avaient tant de connaissance de la Divinité, et tant de propension à l'aimer, ont tous manqué de force et de courage à la bien aimer. *Par les créatures* visibles *ils ont reconnu les choses invisibles de* Dieu, *voire même son éternelle vertu et divinité*, dit le grand Apôtre, *de sorte qu'ils sont inexcusables, d'autant qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne lui ont pas fait action*

(1) *De civit.*, l. VIII, c. III.
(2) *Ibid.*, c. IX.

de grâces (1). Ils l'ont certes aucunement glorifié, lui donnant des souverains titres d'honneur; mais ils ne l'ont pas glorifié comme il le fallait glorifier, c'est-à-dire ils ne l'ont pas glorifié sur toutes choses, n'ayant pas eu le courage de ruiner l'idolâtrie, ains communiquant avec les idolâtres, *retenant la vérité*, qu'ils connaissaient, en *injustice* (2), prisonnière dedans leur cœur, et préférant l'honneur et le vain repos de leurs vies à l'honneur qu'ils devaient à Dieu, *ils se sont évanouis en leurs discours*.

N'est-ce pas grande pitié, Théotime, de voir Socrate, au récit de Platon (3), parler en mourant des dieux, comme s'il y en avait plusieurs, lui qui savait si bien qu'il n'y en avait qu'un seul? N'est-ce pas chose déplorable que Platon ait ordonné que l'on sacrifie à plusieurs dieux, lui qui savait si bien la vérité de l'unité divine (4)? Et Mercure Trismégiste n'est-il pas lamentable de lamenter et plaindre si lâchement l'abolissement de l'idolâtrie, lui qui en tant d'endroits avait parlé si dignement de la Divinité?

Mais surtout j'admire le pauvre bonhomme Epictète, duquel les propos et sentences sont si douces à lire en notre langue, par la traduction que la docte et belle plume du R. P. Jean de Saint-François, provincial de la congrégation des Feuillants ès Gaules, a depuis peu exposée à nos yeux; car quelle compassion, je vous prie, de voir cet excellent philosophe parler parfois de Dieu avec tant de goût, de sentiment et de zèle, qu'on le

(1) Rom., I, 20, 21.
(2) Rom., I, 18.
(3) *De civit.*, l. VIII, c. XII.
(4) *Ibid.*, c. XXIII et XXIV.

orendrait pour un chrétien sortant de quelque sainte et profonde méditation, et néanmoins ailleurs, d'occasion en occasion, mentionner les dieux à la païenne ! Hé ! ce bonhomme, qui connaissait si bien l'unité divine, et avait tant de goût de la bonté d'icelle, pourquoi n'a-t-il pas eu la sainte jalousie de l'honneur divin, afin de ne point gauchir (1) ni dissimuler en un sujet de si grande importance ?

En somme, Théotime, notre chétive nature, navrée par le péché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font voirement certaines productions imparfaites, et comme des essais de leurs fruits, mais de porter des dattes entières, mûres et assaisonnées, cela est réservé pour des contrées plus chaudes ; car ainsi notre cœur humain produit bien naturellement certains commencements d'amour envers Dieu, mais d'en venir jusqu'à l'aimer sur toutes choses, qui est la vraie maturité de l'amour dû à cette suprême bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animés et assistés de la grâce céleste et qui sont en l'état de la sainte charité ; et ce petit amour imparfait, duquel la nature en elle-même sent les élans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudrait, mais qui ne veut pas, un vouloir, stérile, qui ne produit point de vrais effets, un vouloir *paralytique* (2), qui voit la *piscine* salutaire du saint amour, mais qui n'a pas la force de s'y jeter ; et enfin ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la généreuse vigueur requise pour en effet préférer Dieu à toutes cho-

(1) *Gauchir*, dévier, aller à gauche.
(2) Joan., v, 2.

ses, dont l'Apôtre parlant en la personne du pécheur, s'écrie : *Le vouloir est bien en moi, mais je ne trouve pas le moyen de l'accomplir* (1).

CHAPITRE XVIII

Que l'inclination naturelle que nous avons d'aimer Dieu n'est pas inutile.

Mais si nous ne pouvons pas naturellement aimer Dieu sur toutes choses, pourquoi donc avons-nous naturellement inclination à cela? La nature n'est-elle pas vaine de nous inciter à un amour qu'elle ne nous peut donner? Pourquoi nous donne-t-elle la soif d'une eau si précieuse, puisqu'elle ne peut nous en abreuver? Ah ! Théotime, que Dieu nous a été bon ! La perfidie que nous avions commise en l'offensant méritait certes qu'il nous privât de toutes les marques de sa bienveillance et de la faveur qu'il avait exercée envers notre nature, lorsqu'il *imprima sur* elle *la lumière de* son divin *visage*, et qu'il donna à nos cœurs l'allégresse de se sentir enclins à l'amour de la divine bonté, afin que les anges, voyant ce misérable homme, eussent occasion de dire par compassion : *Est-ce là* la créature *de parfaite beauté, l'honneur de toute la terre* (2)?

Mais cette infinie débonnaireté ne sut onc être si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains ; il vit que nous étions environnés de *chair, un vent* qui se dissipe en *courant et qui ne revient plus* (3). C'est pourquoi, *selon les entrailles de* sa *miséricorde*, il ne nous voulut pas du tout ruiner ni

(1) Rom., VII, 18.
(2) Thren., II, 15.
(3) Ps., LXXVII, 39.

nous ôter le signe de sa grâce perdue, afin que le regardant, et sentant en nous cette alliance et propension à l'aimer, nous tâchassions de ce faire, et que personne pût justement dire : *Qui nous montrera le bien* (1)? Car encore que par la seule inclination naturelle nous ne puissions pas parvenir au bonheur d'aimer Dieu comme il faut, si est-ce que si nous l'employions fidèlement, la douceur de la piété divine nous donnerait quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus avant. Que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fournirait un autre plus grand, et nous conduirait de bien en mieux avec toute suavité, jusques au souverain amour, auquel notre inclination naturelle nous pousse, puisque c'est chose certaine qu'à celui qui est fidèle en peu de chose, et qui fait ce qui est en son pouvoir, la bénignité divine ne dénie jamais son assistance pour l'avancer de plus en plus.

L'inclination donc d'aimer Dieu sur toutes choses que nous avons par nature, ne demeure pas pour néant dans nos cœurs ; car quant à Dieu, il s'en sert comme d'une anse, pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer à soi, et semble que, par cette impression, la divine bonté tienne en quelque façon attachés nos cœurs comme des petits oiseaux par un filet, par lequel il nous puisse tirer quand il plaît à sa miséricorde d'avoir pitié de nous ; et quant à nous, elle nous est un indice et mémorial de notre premier principe et Créateur, à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret avertissement que nous appar-

(1) Ps., IV. 6.

tenons à sa divine bonté. Tout de même que les cerfs, auxquels les grands princes font quelquefois mettre des colliers avec leurs armoiries, bien que par après ils les font lâcher et mettre en liberté dans les forêts, ne laissent pas d'être reconnus par quiconque les rencontre, non seulement pour avoir une fois été pris par le prince duquel ils portent les armes, mais aussi pour lui être encore réservés; car ainsi connut-on l'extrême vieillesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques historiens disent, trois cents ans après la mort de César, parce qu'on lui trouva un collier où était la devise de César, et ces mots : *Cæsar m'a lâché.*

Certes, l'honorable inclination que Dieu a mise en nos âmes, fait connaître à nos amis et à nos ennemis que non seulement nous avons été à notre Créateur, mais encore que si bien (1) il nous a laissés et lâchés à la merci de notre franc arbitre, néanmoins nous lui appartenons, et il s'est réservé le droit de nous reprendre à soi, pour nous sauver, selon que sa sainte et suave providence le requerra. C'est pourquoi le grand Prophète royal appelle cette inclination non seulement *lumière* (2), parce qu'elle nous fait voir où nous devons tendre, mais aussi *joie* et allégresse, parce qu'elle nous console en notre égarement, nous donnant espérance que celui qui nous a empreint et laissé cette belle marque de notre origine, prétend encore et désire de nous y ramener et réduire, si nous sommes si heureux que de nous laisser reprendre à sa divine bonté.

FIN DU PREMIER LIVRE

(1) *Si bien...* Quoiqu'il nous ait laissés.
(2) Ps., IV, 7.

LIVRE SECOND

HISTOIRE DE LA GÉNÉRATION ET NAISSANCE CÉLESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAPITRE PREMIER

Que les perfections diverses ne sont qu'une seule, mais infinie perfection.

Nous disons, quand le soleil à son lever est rouge, et que tôt après il devient noir, ou creux et enfoncé, ou bien quand, à son coucher il est blafard, pâle, hâve, que c'est signe de pluie. Théotime, le soleil n'est ni rouge, ni noir, ni pâle, ni gris, ni vert. Ce grand luminaire n'est point sujet à ces vicissitudes et changements de couleur, n'ayant pour toute couleur que sa très claire et perpétuelle lumière, laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable ; mais nous parlons de la sorte, parce qu'il nous semble être tel, selon la variété des vapeurs qui sont entre lui et nos yeux, lesquelles le font paraître de diverses façons.

Or, nous devisons ainsi de Dieu, non tant selon ce qu'il est en lui-même, comme selon ses œuvres par l'entremise desquelles nous le contemplons ; car sur nos diverses considérations nous le nommons différemment, comme s'il avait une grande multitude de différentes excellences et perfections.

Si nous le regardons en tant qu'il punit les méchants, nous le nommons juste; en tant qu'il délivre le pécheur de sa misère, nous le prêchons miséricordieux ; en tant qu'il a créé toutes choses et fait plusieurs miracles, nous l'appelons tout-puissant; en tant qu'il pratique exactement ses promesses, nous le publions véritable; en tant qu'il fait toutes choses en si bel ordre, nous l'appelons tout sage, et ainsi consécutivement, selon la variété de ses œuvres, nous lui attribuons une grande diversité de perfections. Mais cependant en Dieu il n'y a ni variété, ni différence quelconque de perfections ; ainsi il est lui-même une très seule, très simple et très uniquement unique perfection ; car tout ce qui est en lui, n'est que lui-même, et toutes les excellences que nous disons être en lui en une si grande diversité, elles y sont en une très simple et très pure unité, et comme le soleil n'a aucune de toutes les couleurs que nous lui attribuons, ains une seule très claire lumière qui est par-dessus toutes couleurs, et qui rend visiblement colorées toutes les couleurs ; aussi en Dieu il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule très pure excellence, qui est au-dessus de toute perfection, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfait. Or, de nommer parfaitement cette suprême excellence, laquelle en sa très singulière unité comprend, ains surmonte toutes excellences: cela n'est pas au pouvoir de la créature, ni humaine, ni angélique; car, comme il est dit en l'Apocalypse, notre Seigneur *a un nom que personne ne sait que lui-même* (1); parce que lui seul connaissant parfai-

(1) Apoc., IX, 12.

tement son infinie perfection, lui seul aussi la peut exprimer par un nom proportionné, dont les anciens ont dit, que nul n'était vrai théologien que Dieu, d'autant que nul ne peut connaître totalement la grandeur infinie de la perfection divine, ni par conséquent la représenter par paroles, sinon lui-même, et pour cela Dieu répondant par l'ange au père de Samson, qui lui demandait son nom : *Pourquoi demandes-tu mon nom,* dit-il, *qui est admirable* (1) ? comme s'il voulait dire : Mon nom peut être admiré, mais non pas prononcé par les créatures ; il doit être adoré, mais il ne peut être compris que par moi, qui seul sais proférer le propre nom par lequel au vrai et naïvement j'exprime mon excellence. Notre esprit est trop faible pour former une pensée qui puisse représenter une excellence tant immense, laquelle comprend en sa très simple et très unique perfection, distinctement et parfaitement, toutes autres perfections en une façon infiniment excellente et éminente que notre esprit ne peut penser. Nous sommes forcés, pour parler aucunement (2) de Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout-puissant, vrai, juste, saint, infini, immortel, invisible ; et certes nous parlons véritablement, Dieu est tout cela ensemble, parce qu'il est plus que tout cela, c'est-à-dire, il l'est en une sorte si pure, si excellente et si relevée, qu'en une très simple perfection il a la vertu, force et excellence de toute perfection.

Ainsi la manne était une seule viande, laquelle comprenant en soi le goût et la vertu de toutes

(1) Apoc., XIX, 12.
(2) *Aucunement,* en quelque manière.

les autres viandes, on eût pu dire qu'elle avait le goût du citron, du melon, du raisin, de la prune et de la poire ; mais on eût encore plus véritablement dit qu'elle n'avait pas tous ces goûts, ains un seul goût qui était le sien propre, lequel néanmoins contenait en unité tout ce qui pouvait être d'agréable et désirable en toute la diversité des autres goûts, comme l'herbe dodécathéos (1), laquelle, ce dit Pline, guérissant de toutes maladies, n'est ni rhubarbe, ni séné, ni rose, ni bétoine (2), ni buglose, ainsi un seul simple, qui, en l'unique simplicité de sa propriété, a autant de force que tous les autres médicaments ensemble. O abîme des perfections divines, que vous êtes admirable de posséder en une seule perfection l'excellence de toute perfection en une façon si excellente, que nul ne la peut comprendre, sinon vous-même !

Nous en dirons beaucoup de choses, dit l'Écriture, *et demeurerons courts en paroles : la somme de tous discours, c'est qu'il est toutes choses. Si nous le glorifions, à quoi nous servira cela ? car le Tout-Puissant est sur toutes ses œuvres. Bénissant le Seigneur, exaltez-le tant que vous pourrez, car il surpasse toute louange ;* or, *en l'exaltant reprenez vos forces, mais ne vous lassez pas pourtant, car jamais vous ne le comprendrez* (3). Non, Théotime, nous ne pouvons jamais le comprendre, puisque, comme

(1) *Dodécathéos*, ou dodécathéon, plante de la famille des primulacées, ainsi nommée de ses douze fleurs disposées en ombelle.

(2) *Bétoine*, *betonica*, plante vulnéraire et purgative ; *buglose*, ou *buglosse*, de la famille des boraginées.

(3) Eccl., XLIII, 29.

dit saint Jean, *il est plus grand que notre cœur* (1). Mais pourtant *que tout esprit loue le Seigneur* (2), le nommant de tous les noms les plus éminents qui se pourront trouver, et, pour la plus grande louange que nous lui puissions rendre, confessons que jamais il ne peut être assez loué, et, pour le plus excellent nom que nous lui puissions attribuer, protestons que son nom est sur tout nom, et que nous ne pouvons le dignement nommer.

CHAPITRE II

Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte qui est sa propre divinité.

Nous avons une grande diversité de facultés et habitudes, qui produisent aussi une grande variété d'actions; et ces actions, une multitude nonpareille d'ouvrages; car ainsi sont diverses les facultés de voir, d'ouïr, de goûter, toucher, se mouvoir, se nourrir, entendre, vouloir, et les habitudes de parler, marcher, jouer, chanter, coudre, sauter, nager; comme aussi les actions et les œuvres qui proviennent de ces facultés et habitudes sont grandement différentes.

Mais il n'en est pas de même en Dieu, car il n'y a en lui qu'une très simple infinie perfection, et en cette perfection qu'un seul très unique et très pur acte; ainsi, pour parler plus saintement et sagement, Dieu est une seule, très souverainement unique, et très uniquement souveraine perfection, et cette perfection est un seul acte très purement simple, et très simplement pur, lequel n'étant autre chose que la propre essence divine, il est par conséquent

(1) I Ep. Joan., III, 20.
(2) Ps., CL.

toujours permanent et éternel ; et néanmoins, chétives créatures que nous sommes, nous parlons des actions de Dieu, comme s'il en faisait tous les jours grande quantité et en grande variété, bien que nous sachions le contraire ; mais nous sommes forcés à cela, Théotime, par notre imbécillité, car nous ne savons parler sinon cela que nous entendons, et nous entendons selon que les choses ont accoutumé de se passer parmi nous. Or, d'autant qu'ès choses naturelles il ne se fait presque point de diversité d'ouvrages que par diversité d'actions ; quand nous voyons tant de besognes différentes, une si grande variété de productions, et cette multitude innumérable des exploits de la puissance divine, il nous semble d'abord que cette diversité se fait par autant d'actes que nous voyons de différents effets, et nous en parlons tout de même, pour parler plus à notre aise, selon notre pratique ordinaire et la coutume que nous avons d'entendre les choses : et si en cela nous n'offensons pas la vérité ; car encore qu'en Dieu il n'y ait pas multitude d'actions, ains un seul acte qui est la divinité même ; cet acte toutefois est si parfait, qu'il comprend excellemment la force et la vertu de tous les actes qui sembleraient être requis pour toute la diversité des effets que nous voyons.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et en vertu d'icelui en un moment furent faits le soleil, la lune et cette innombrable multitude d'astres, avec leurs différences en clarté, et mouvement, en influences.

> Il dit, et soudain furent faits
> Tous ces ouvrages si parfaits (1).

(1) Ps. CXLVIII, 5.

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oiseaux, et la mer de poissons, fit éclore de la terre toutes les plantes et tous les animaux que nous y voyons; car encore que l'historien sacré, s'accommodant à notre façon d'entendre, raconte que Dieu répéta souvent cette toute-puissante parole : *Soit fait* (1), ès journées de la création du monde; néanmoins, à proprement parler, cette parole fut très unique, si que David l'appela un *souffle* ou aspiration de la *bouche* divine, c'est-à-dire un seul trait de son infinie volonté, lequel répand si puissamment sa vertu en la variété des choses créées, que pour cela nous le concevons comme s'il était multiplié et diversifié en autant de différences comme il y en a en ces effets, quoiqu'en vérité il soit très unique et très simple; ainsi saint Chrysostome remarque que ce que Moïse a dit en plusieurs paroles, décrivant la création du monde, le glorieux saint Jean l'a exprimé en un seul mot, disant que *par le Verbe*, c'est-à-dire par cette parole éternelle, qui est le Fils de Dieu, *tout a été fait* (2).

Cette parole donc, Théotime, étant très simple et très unique, produit toute la distinction des choses; étant invariable, produit tous les bons changements; et enfin étant permanente en son éternité, elle donne succession, vicissitude, ordre, rang et saison à toutes choses.

Imaginons, je vous prie, d'un côté un peintre qui fait l'image de la naissance du Sauveur (et j'écris ceci ès jours dédiés à ce saint mystère), il donnera sans doute mille et mille traits de pinceau, et mettra non seulement des jours, mais

(1) Gen., I.
(2) Joan., I, 3

des semaines et des mois à façonner ce tableau, selon la variété des personnages, et autres choses qu'il y veut représenter ; mais d'autre côté voyons un imprimeur d'images qui, ayant mis sa feuille sur la planche taillée du même mystère de la Nativité, ne donnera qu'un seul coup de presse ; en ce seul coup, Théotime, il fera tout son ouvrage, et soudain il tirera son image, laquelle, en belle taille-douce, représentera très agréablement tout ce qui a dû être imaginé selon l'histoire sacrée ; et bien qu'il n'ait fait qu'un seul mouvement, son ouvrage toutefois portera grande quantité de personnages, et d'autres choses différentes bien distinguées, chacune en son ordre, en son rang, en son lieu, en sa distance et en sa proportion : et qui ne saurait pas le secret, il serait tout étonné de voir sortir d'un seul acte une si grande variété d'effets. Ainsi, Théotime, la nature, comme le peintre, multiplie et diversifie ses actes à mesure que ses besognes sont différentes, et lui faut un grand temps pour faire de grands effets; mais Dieu, comme l'imprimeur, a donné l'être à toute la diversité des créatures qui ont été, sont et seront, par un seul trait de sa toute-puissante volonté, tirant de son idée, comme de dessus une planche bien taillée, cette admirable différence de personnes et d'autres choses qui s'entre-suivent ès saisons, ès âges, ès siècles, chacune en son ordre, selon qu'elles doivent être ; cette souveraine unité de l'acte divin étant opposée à la confusion et au désordre, et non à la distinction ou variété qu'elle emploie au contraire, pour en composer la beauté, déduisant toutes les différences et diversités à la proportion.

et la proportion à l'ordre, et l'ordre à l'unité du monde, qui comprend toutes choses créées tant visibles qu'invisibles, lesquelles toutes ensemble s'appellent univers, peut-être, parce que toute leur diversité se réduit en unité; comme qui dirait univers, c'est-à-dire, unique et divers, unique avec diversité, et divers avec unité.

En somme, la souveraine unité divine diversifie tout; et sa permanente éternité donne vicissitude à toutes choses, parce que la perfection de cette unité étant sur toute différence et variété, elle a de quoi fournir l'être à toute la diversité des perfections créées, et a la force de les produire. En signe de quoi l'Écriture nous ayant rapporté que Dieu au commencement dit : Soient faits des luminaires au firmament du ciel, et qu'ils séparent le jour de la nuit, qu'ils soient en signes, en temps et jours et années. Nous voyons encore maintenant cette perpétuelle révolution et entre-suite de temps et de saisons, qui durera jusqu'à la fin du monde, pour nous apprendre que, comme

> Un mot de ses commandements
> Suffit à tous ces mouvements,

aussi le seul éternel vouloir de sa divine Majesté étend sa force de siècle en siècle, et jusques aux siècles des siècles, pour tout ce qui a été, qui est et qui sera éternellement, sans que chose quelconque ait été que par ce seul, très unique, très simple et très éternel acte divin, auquel soit honneur et gloire.

Amen.

CHAPITRE III

De la Providence divine en général.

Dieu donc, Théotime, n'a pas besoin de plusieurs actes, puisqu'un seul divin acte de sa toute-puissante volonté suffit à la production de toute la variété de ses œuvres, à raison de son infinie perfection. Mais nous autres mortels avons besoin d'en traiter avec la méthode et manière d'entendre à laquelle nos petits esprits peuvent arriver, selon laquelle, pour parler de la Providence divine, considérons, je vous prie, le règne du grand Salomon comme un modèle parfait de l'art de bien régner.

Ce grand roi donc, sachant par l'inspiration céleste que la république (1) tient à la religion, comme le corps à l'âme, et la religion à la république, comme l'âme au corps, il disposa à part soi de toutes les parties requises tant à l'établissement de la religion qu'à celui de la république; et quant à la religion, il détermina qu'il fallait édifier un temple de telle et telle longueur, largeur, hauteur, tant de porches et parvis, tant de fenêtres, et ainsi de tout le reste qui appartenait au temple; puis tant de sacrificateurs, tant de chantres et autres officiers du temple. Et quant à la chose publique, il disposa de faire une maison royale, et une cour pour sa majesté, et en icelle tant de maîtres d'hôtel, de gentilshommes et autres courtisans : et pour le peuple, des juges et autres magistrats qui exerçassent la justice; puis, pour l'assurance du royaume, et l'affermissement

(1) *La république*, l'état, le pouvoir civil.

du repos public, dont il jouissait, il disposa d'avoir emmi la paix un puissant appareil de guerre, et à ces fins deux cent cinquante chefs en diverses charges ; quarante mille chevaux, et tout ce grand attelage que l'Écriture et les historiens témoignent.

Or, ayant ainsi disposé et fait état à part soi de toutes les parties principales requises à son royaume, il vint à l'acte de la providence, et fit compte en son esprit de tout ce qui était requis pour édifier le temple, pour entretenir les officiers sacrés, les ministres et les magistrats royaux, et les gens de guerre dont il avait fait le projet, et se résolut d'envoyer à Hiram pour avoir les bois nécessaires, de faire commerce au Pérou (1), en Ophir ; et en somme de prendre tous les moyens convenables pour avoir toutes les choses requises pour l'entretènement et bonne conduite de son entreprise. Mais, il ne s'arrêta pas là, Théotime : car après avoir fait son projet et délibéré en soi-même des moyens propres pour en venir à bout, venant à la pratique, il créa tous les officiers selon qu'il avait disposé, et par un bon gouvernement il fit faire toutes les provisions requises à leur entretènement, et à l'exécution de leurs charges ; de sorte qu'ayant la connaissance de l'art de bien régner, il exécuta la disposition qu'il avait faite à part soi pour la création de divers officiers, et mit en effet sa providence par le bon gouvernement dont il usa ; et par ainsi son art de régner, qui consistait en la disposition, et en la providence ou prévoyance, fut pratiqué par la création des officiers, et par le gouvernement et

(1) *Pérou*, figure de tout pays riche ; la situation d'*Ophir* est inconnue.

bonne conduite. Mais d'autant que la disposition est inutile sans la création ou levée des officiers, et que la création est vaine sans la providence qui regarde à ce qui est requis pour la conservation des officiers créés ou érigés ; et qu'enfin cette conservation qui se fait par le bon gouvernement, n'est autre chose que la providence effectuée, partant non seulement la disposition, mais aussi la création et le bon gouvernement de Salomon furent appelés du nom de providence. Aussi ne disons-nous pas qu'un homme ait de la providence, sinon quand il gouverne bien.

Or, maintenant, Théotime, parlant des choses divines selon l'impression que nous avons prise, en la considération des choses humaines, nous disons que Dieu ayant eu une éternelle et très parfaite connaissance de l'art de faire le monde pour sa gloire, il disposa, avant toutes choses, en son divin entendement toutes les pièces principales de l'univers qui pouvaient lui rendre de l'honneur, c'est-à-dire, la nature angélique et la nature humaine ; et en la nature angélique, la variété des hiérarchies et des ordres que l'Écriture sainte et les sacrés docteurs nous enseignent : comme aussi entre les hommes il disposa qu'il y aurait cette grande diversité que nous y voyons. Puis en cette même éternité il prévit et fit état à part soi de tous les moyens requis aux hommes et aux anges pour parvenir à la fin à laquelle il les avait destinés, et fit ainsi l'acte de sa providence; et sans s'arrêter là, pour effectuer sa disposition, il a réellement créé les anges et les hommes ; et pour effectuer sa providence il a fourni, et fournit par son gouvernement tout ce qui est néces-

caire aux créatures raisonnables pour parvenir à la gloire ; si que, pour le dire en un mot, la providence souveraine n'est autre chose que l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux anges les moyens nécessaires ou utiles pour parvenir à leur fin. Mais parce que ces moyens sont de diverses sortes, nous diversifions aussi le nom de la providence, et disons qu'il y a une providence naturelle, une autre surnaturelle ; et celle-ci, qu'elle est, ou générale, ou spéciale et particulière.

Et parce que ci-après je vous exhorterai, Théotime, à joindre votre volonté à la providence divine, tandis que je suis sur le discours d'icelle, je vous veux dire un mot de la providence naturelle. Dieu donc voulant pourvoir l'homme des moyens naturels qui lui sont requis pour rendre gloire à sa divine bonté, il a produit en faveur d'icelui tous les autres animaux et les plantes ; et pour pourvoir aux autres animaux et aux plantes, il a produit variété de terroirs, de saisons, de fontaines, de vents, de pluies ; et tant pour l'homme que pour les autres choses qui lui appartiennent, il a créé les éléments, le ciel et les astres, établissant par un ordre admirable que presque toutes les créatures servent les unes aux autres réciproquement : les chevaux nous portent, et nous les pansons ; les brebis nous nourrissent et vêtent, et nous les paissons ; la terre envoie des vapeurs à l'air, et l'air des pluies à la terre ; la main sert au pied, et le pied porte la main. Oh ! qui verrait ce commerce et trafic général que les créatures font ensemble avec une si grande correspondance, de combien de passions amoureuses serait-il ému envers cette souveraine sagesse, pour s'écrier :

Votre providence, ô grand Père éternel, gouverne toutes choses (1) ! Saint Basile et saint Ambroise, en leurs *Examerons*, le bon Louis de Grenade en son *Introduction au Symbole*, et Louis Richeomme (2) en plusieurs de ses beaux opuscules, donneront beaucoup de motifs aux âmes bien nées pour profiter en ce sujet.

Ainsi, cher Théotime, cette providence touche tout, règne sur tout, et réduit tout à sa gloire. Il y a toutefois certes des cas fortuits et des accidents inopinés; mais ils ne sont ni fortuits, ni inopinés qu'à nous ; et sont, sans doute, très certains à la providence céleste, qui les prévoit et les destine au bien public de l'univers. Or, ces cas fortuits se font par la concurrence de plusieurs causes, lesquelles n'ayant point de naturelle alliance les unes aux autres, produisent une chacune son effet particulier, en telle sorte néanmoins que de leur rencontre réussit un effet d'autre nature, auquel, sans qu'on l'ait pu prévoir, toutes ces causes différentes ont contribué. Il était, par exemple, raisonnable de châtier la curiosité du poète Æschylus, lequel ayant appris d'un devin qu'il mourrait accablé de la chute de quelque maison, se tint tout ce jour-là en une rase campagne, pour éviter le destin ; et demeurant ferme, tête nue, un faucon qui tenait entre ses serres une tortue en l'air, voyant ce chef chauve, et cuidant (3) que ce fût la pointe d'un rocher, lâcha la tortue droit sur icelui; et voilà qu'Æschylus meurt sur-le-champ, ac-

(1) Sap., XIV, 3.
(2) Richeomme, jésuite, mort en 1625, auteur des *Ecrits ascétiques*.
(3) *Cuidant*, supposant.

cablé de la maison et écaille d'une tortue. Ce fut, sans doute, un accident fortuit ; car cet homme n'alla pas au champ pour mourir, ains pour éviter la mort ; ni le faucon ne cuida pas écraser la tête d'un poète, ains le test (1) et l'écaille de la tortue, pour par après en dévorer la chair ; et néanmoins il arriva au contraire : car la tortue demeura sauve, et le pauvre Æschylus mort. Selon nous, ce cas fut inopiné ; mais, au regard de la Providence qui regardait de plus haut, et voyait la concurrence des causes, ce fut un exploit de justice par lequel la superstition de cet homme fut punie.

Les aventures de l'ancien Joseph furent admirables en variétés et en passages d'une extrémité à l'autre. Ses frères qui l'avaient vendu pour le perdre, furent tout étonnés de le voir devenu vice-roi, et appréhendaient infiniment qu'il ne se ressentît du tort qu'ils lui avaient fait ; mais non, leur dit-il : ce n'est pas tant par vos menées que je suis envoyé ici, comme par la Providence divine: *Vous avez eu des mauvais desseins sur moi, mais Dieu les a réduits à bien* (2). Voyez-vous, Théotime, le monde eût appelé fortune, ou événement fortuit ce que Joseph dit être un projet de la Providence souveraine qui range et réduit toutes choses à son service ; et il est ainsi de tout ce qui se passe au monde, et même des monstres, la naissance desquels rend les œuvres accomplies et parfaites plus estimables, produit de l'admiration, et provoque à philosopher et faire plusieurs bonnes pensées : et en somme ils tiennent lieu en

(1) *Test* ou *têt*, partie dure d'une coquille.
(2) Gen., L, 20.

l'univers comme les ombres ès tableaux, qui donnent grâce, et semblent relever la peinture.

CHAPITRE IV

De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les créatures raisonnables.

Tout ce que Dieu a fait est destiné au salut des hommes et des anges ; mais voici l'ordre de sa providence pour ce regard (1), selon que par l'attention aux saintes Écritures et à la doctrine des anciens, nous le pouvons découvrir, et que notre faiblesse nous permet d'en parler.

Dieu connut éternellement qu'il pouvait faire une quantité innumérable de créatures en diverses perfections et qualités, auxquelles il se pourrait communiquer ; et considérant qu'entre toutes les façons de se communiquer il n'y avait rien de si excellent que de se joindre à quelque nature créée, en telle sorte que la créature fût comme entée et insérée en la Divinité, pour ne faire avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté qui de soi-même et par soi-même est portée à la communication, se résolut et détermina d'en faire une de cette manière ; afin que comme éternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Père communique toute son infinie et indivisible divinité au Fils, en le produisant, et le Père et le Fils ensemble produisant le Saint-Esprit, lui communiquent aussi leur propre unique divinité, de même cette souveraine douceur fût aussi communiquée si parfaitement hors de soi à une créature que la nature créée et la divinité, gar-

(1) *Pour ce regard*, à ce sujet.

dant une chacune leurs propriétés, fussent néanmoins tellement unies ensemble qu'elles ne fussent qu'une même personne.

Or, entre toutes les créatures que cette souveraine toute-puissance pouvait produire, elle trouva bon de choisir la même humanité qui du depuis (1) par effet fut jointe à la personne de Dieu le Fils, à laquelle elle destine cet honneur incomparable de l'union personnelle à sa divine majesté, afin qu'éternellement elle jouit par excellence des trésors de sa gloire infinie. Puis ayant ainsi préféré pour ce bonheur l'humanité sacrée de notre Sauveur, la suprême Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de ce Fils bien-aimé, ains de la répandre en sa faveur sur plusieurs autres créatures, et sur le gros de cette innumérable quantité de choses qu'elle pouvait produire, elle fit choix de créer les hommes et les anges, comme pour tenir compagnie à son Fils, participer à ses grâces et à sa gloire, et l'adorer et louer éternellement. Et parce que Dieu vit qu'il pouvait faire en plusieurs façons l'humanité de son Fils, en le rendant vrai homme, comme par exemple, le créant de rien, non seulement quant à l'âme, mais aussi quant au corps; ou bien formant le corps de quelque matière précédente, comme il fit celui d'Adam et d'Ève, ou bien par voie de génération ordinaire d'homme et de femme, ou bien enfin par génération extraordinaire d'une femme sans homme, il délibéra que la chose se ferait en cette dernière façon, et entre toutes les femmes qu'il pouvait choisir à

(1) *Du depuis*, depuis, par suite

cette intention, il élut la très sainte Vierge Notre-Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos âmes serait non seulement homme, mais enfant du genre humain.

Outre cela, la sacrée Providence détermina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles, en faveur du Sauveur; afin que les anges et les hommes pussent, en le servant, participer à sa gloire : en suite de quoi, bien que Dieu voulût créer tant les anges que les hommes avec le franc arbitre, libres d'une vraie liberté pour choisir le bien et le mal ; si est-ce néanmoins que pour témoigner que de la part de la bonté divine ils étaient dédiés au bien et à la gloire, elle les créa tous en justice originelle, laquelle n'était autre chose qu'un amour très suave qui les disposait, contournait et acheminait à la félicité éternelle.

Mais parce que cette suprême sagesse avait délibéré de tellement mêler cet amour originel avec la volonté de ses créatures, que l'amour ne forçât point la volonté, ains lui laissât sa liberté, il prévit qu'une partie, mais la moindre de la nature angélique, quittant volontairement le saint amour, perdrait par conséquent la gloire. Et parce que la nature angélique ne pourrait faire ce péché que par une malice expresse sans tentation ni motif quelconque qui le pût excuser, et que d'ailleurs une beaucoup plus grande partie de cette même nature demeurerait ferme au service du Sauveur, partant Dieu, qui avait si amplement glorifié sa miséricorde au dessein de la création des anges, voulut aussi magnifier (1) sa justice, et

(1) *Magnifier*, élever, exalter.

en la fureur de son indignation résolut d'abandonner pour jamais cette triste et malheureuse troupe de perfides, qui en la furie de leur rébellion l'avaient si vilainement abandonné.

Il prévit bien aussi que le premier homme abuserait de sa liberté, et quittant la grâce il perdrait la gloire ; mais il ne voulut pas traiter si rigoureusement la nature humaine comme il délibéra de traiter l'angélique.

C'était la nature humaine de laquelle il avait résolu de prendre une pièce bienheureuse, pour l'unir à sa divinité. Il vit que c'était une nature imbécille, *un vent qui va et qui ne revient pas* (1), c'est-à-dire qui se dissipe en allant. Il eut égard à la surprise que le malin et pervers Satan avait faite au premier homme, et à la grandeur de la tentation qui le ruina. Il vit que toute la race des hommes périssait par la faute d'un seul ; si que par ces raisons il regarda bien notre nature en pitié, et se résolut de la prendre à merci.

Mais afin que la douceur de sa miséricorde fût ornée de la beauté de sa justice, il délibéra de sauver l'homme par voie de rédemption rigoureuse ; laquelle ne se pouvant bien faire que par son Fils, il établit qu'iceluy rachèterait les hommes, non seulement par une de ses actions amoureuses qui eût été plus que très suffisante à racheter mille millions de mondes, mais encore par toutes les innumérables actions amoureuses et passions douloureuses qu'il ferait et souffrirait jusques à la mort, et la mort de la croix à laquelle il le destina, voulant qu'ainsi il se rendît compagnon

(1) Ps., LXXVII, 39.

de nos misères, pour nous rendre par après compagnons de sa gloire, montrant en cette sorte les richesses de sa bonté, par cette *rédemption copieuse* (1), abondante, surabondante, magnifique et excessive, laquelle nous a acquis et comme reconquis tous les moyens nécessaires pour parvenir et arriver à la gloire, de sorte que personne ne puisse jamais se douloir (2), comme si la miséricorde divine manquait à quelqu'un.

CHAPITRE V

Que la Providence céleste a pourvu aux hommes une rédemption très abondante.

Or disant, théotime, que Dieu avait vu et voulu une chose premièrement, et puis secondement une autre, observant ordre entre ses volontés, je l'ai entendu selon qu'il a été déclaré ci-devant, à savoir, qu'encore que tout cela s'est passé en un très seul et très simple acte ; néanmoins par icelui, l'ordre, la distinction, et la dépendance des choses n'a pas été moins observée, que s'il y eût eu plusieurs actes en l'entendement et volonté de Dieu. Étant donc ainsi que toute volonté bien disposée, quise détermine de vouloir plusieurs objets également présents, aime mieux, et avant tous, celui qui est le plus aimable ; il s'ensuit que la souveraine Providence faisant son éternel projet et dessein de tout ce qu'elle produirait, elle voulut premièrement et aima, par une préférence d'excellence, le plus aimable objet de son amour, qui est notre Sauveur ; et puis,

(1) Ps., CXXIX, 7.
(2) *Se douloir*, se plaindre.

par ordre, les autres créatures, selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'icelui.

Ainsi tout a été fait pour ce divin homme, qui pour cela est appelé *Aîné de toute créature ; possédé par la divine majesté au commencement des voies d'icelle, avant qu'elle fît chose quelconque, créé au commencement avant les siècles : car en lui toutes choses sont faites, et il est avant tout, et toutes choses sont établies en lui, et il est chef de toute l'Église, tenant en tout* et partout *la primauté* (1). On ne plante principalement la vigne que pour le fruit ; et partant le fruit est le premier désiré et prétendu, quoique les feuilles et les fleurs précèdent en la production. Ainsi, le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce projet éternel que la divine Providence fit de la production des créatures, et en contemplation de ce fruit désirable fut plantée la vigne de l'univers, et établie la succession de plusieurs générations, qui, à guise de feuilles et de fleurs, le devaient précéder, comme avant-coureurs et préparatifs convenables à la production de ce raisin, que l'épouse sacrée loue tant ès Cantiques, et la liqueur duquel *réjouit* Dieu et les hommes.

Or donc maintenant, mon Théotime, qui doutera de l'abondance des moyens du salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en considération duquel nous avons été faits et par les mérites duquel nous avons été rachetés ? Car il est mort pour tous, parce que tous étaient morts, et sa miséricorde a été plus salutaire pour racheter la

(1) Coloss., I, 15-18.

race des hommes, que la misère d'Adam n'avait été vénéneuse pour la perdre. Et tant s'en faut que le péché d'Adam ait surmonté la débonnaireté divine, que tout au contraire il l'a excitée et provoquée ; si que par une suave et très amoureuse antipéristase (1) et contention elle s'est révigorée à la présence de son adversaire ; et comme ramassant ses forces pour vaincre, elle a fait *surabonder la grâce où l'iniquité avait abondé ;* de sorte que la sainte Église, par un saint excès d'admiration, s'écrie la veille de Pâques : O péché d'Adam, à la vérité nécessaire, qui a été effacé par la mort de Jésus-Christ ! ô coulpe bienheureuse, qui a mérité d'avoir un tel et si grand Rédempteur ! Certes, Théotime, nous pouvons dire comme cet ancien : Nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus; c'est-à-dire, notre perte nous a été à profit, puisqu'en effet la nature humaine a reçu plus de grâce par la rédemption de son Sauveur, qu'elle n'en eût jamais reçu par l'innocence d'Adam, s'il eût persévéré en icelle.

Car encore que la divine Providence ait laissé en l'homme de grandes marques de sa sévérité parmi la grâce même de sa miséricorde, comme, par exemple, la nécessité de mourir, les maladies, les travaux, la rébellion de la sensualité ; si est-ce que la faveur céleste, surnageant à tout cela, prend plaisir de convertir toutes ces misères au plus grand profit de ceux qui l'aiment, faisant naître la patience sur les travaux, le mépris du monde sur la nécessité de mourir, et mille vic-

(1) *Antipéristase*, action de deux qualités contraires qui s'aident mutuellement.

toires sur la concupiscence ; et comme l'arc-en-ciel touchant l'épine aspalathus (1) la rend plus odorante que les lis, aussi la rédemption de notre Seigneur touchant nos misères, elle les rend plus utiles et aimables que n'eût jamais été l'innocence originelle. *Les anges ont plus de joie au ciel*, dit le Sauveur, *sur un pécheur pénitent, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* (2). Et de même, l'état de la rédemption vaut cent fois mieux que celui de l'innocence. Certes, en l'arrosement du sang de notre Seigneur fait par l'hysope de la croix, nous avons été remis en une blancheur incomparablement plus excellente que celle de la neige de l'innocence, sortant, comme Naaman, du fleuve de salut plus purs et nets que si jamais nous n'eussions été ladres (3), afin que la divine Majesté, ainsi qu'elle nous a ordonné de faire, ne fût pas *vaincue par le mal, ains vainquît le mal par le bien* (4) ; que *sa miséricorde*, comme une huile sacrée, *se tint au-dessus du jugement* (5), et que *ses miséricordes surmontassent toutes ses œuvres* (6).

CHAPITRE VI.

De quelques faveurs spéciales exercées en la rédemption des hommes par la divine Providence.

Dieu certes montre admirablement la richesse incompréhensible de son pouvoir en cette si grande

(1) *Aspalathus*, ou aspalat, bois odoriférant qui ressemble au genêt, au cytise. — Allusion à une opinion populaire.
(2) Luc., XV, 7.
(3) *Ladres*, lépreux.
(4) Rom., XII, 21.
(5) Jac., II, 13.
(6) Ps., CXLIV, 3

variété de choses que nous voyons en la nature ; mais il fait encore plus magnifiquement paraître les trésors infinis de sa bonté en la différence nonpareille des biens que nous reconnaissons en la grâce ; car, Théotime, il ne s'est pas contenté, en l'excès sacré de sa miséricorde, d'envoyer à son peuple, c'est-à-dire au genre humain, une rédemption générale et universelle, par laquelle un chacun peut être sauvé ; mais il l'a diversifiée en tant de manières, que sa libéralité reluisant en toute cette variété, cette variété réciproquement embellit aussi sa libéralité.

Ainsi il destina premièrement pour sa très sainte mère une faveur digne de l'amour d'un fils, qui étant tout sage, tout-puissant et tout bon, se devait préparer une mère à son gré, et partant il voulut que sa rédemption lui fût appliquée par manière de remède préservatif, afin que le péché, qui s'écoulait de génération en génération, ne parvînt point à elle ; de sorte qu'elle fut rachetée si excellemment, qu'encore que par après le torrent de l'iniquité originelle vînt rouler ses ondes infortunées sur la conception de cette sacrée Dame avec autant d'impétuosité comme il eût fait sur celle des autres filles d'Adam, si est-ce qu'étant arrivé là il ne passa point outre, ains s'arrêta court, comme fit anciennement le Jourdain du temps de Josué, et pour le même respect ; car ce fleuve retint son cours en révérence du passage de l'arche de l'alliance, et le péché originel retira ses eaux, révérant et redoutant la présence du vrai tabernacle de l'éternelle alliance.

De cette manière donc Dieu détourna de sa glorieuse mère toute captivité, lui donnant le

bonheur des deux états de la nature humaine, puisqu'elle eut l'innocence que le premier Adam avait perdue, et jouit excellemment de la rédemption que le second lui acquit ; en suite de quoi, comme un jardin d'élite, qui devait porter le fruit de vie, elle fut rendue florissante en toutes sortes de perfections. Ce fils de l'amour éternel, ayant ainsi paré sa mère de robe d'or recamée (1) en belles variétés, afin qu'elle fût la reine de sa dextre, c'est-à-dire la première de tous les élus qui jouiraient des délices de la dextre divine. Si que cette mère sacrée, comme toute réservée à son fils, fut par lui rachetée, non seulement de la damnation, mais aussi de tout péril de la damnation, lui assurant la grâce et la perfection de la grâce, en sorte qu'elle marchât comme une belle aube, qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusqu'au plein jour. Rédemption admirable ! chef-d'œuvre du Rédempteur, et la première de toutes les rédemptions, par laquelle le fils d'un cœur vraiment filial, prévenant sa mère ès bénédictions de douceur, il la préserve, non seulement du péché comme les anges, mais aussi de tout péril de péché, et de tous les éloignements et retardements de l'exercice du saint amour. Aussi, proteste-t-il qu'entre toutes les créatures raisonnables qu'il a choisies, cette mère est « son « unique colombe, sa toute parfaite, sa toute « chère bien-aimée, hors de tout parangon (2) et « de toute comparaison (3). »

(1) *Recamée*, brodée, de l'italien *ricamata*.
(2) *Parangon*, modèle.
(3) Cant. cant., VI, 8.

Dieu disposa aussi d'autres faveurs pour un petit nombre de rares créatures qu'il voulait mettre hors du danger de la damnation ; comme il est certain de saint Jean-Baptiste, et très probable de Jérémie, et de quelques autres que la divine Providence alla saisir dans le ventre de leurs mères, et dès lors les établit en la perpétuité de sa grâce, afin qu'ils demeurassent fermes en son amour, bien que sujets aux retardements et péchés véniels, qui sont contraires à la perfection de l'amour, et non à l'amour même : et ces âmes, en comparaison des autres, sont comme des reines, toujours couronnées de charité, qui tiennent le rang principal en l'amour du Sauveur après sa mère, laquelle est la reine des reines ; reine, non seulement couronnée d'amour, mais de la perfection de l'amour, et qui plus est, couronnée de son fils propre, qui est le souverain objet de l'amour, puisque les enfants sont la couronne de leurs pères et mères.

Il y a encore d'autres âmes lesquelles Dieu disposa de laisser pour un temps exposées, non au péril de perdre le salut, mais bien au péril de perdre son amour ; ains il permit qu'elles le perdissent en effet, ne leur assurant point l'amour pour toute leur vie, ains seulement pour la fin d'icelle, et pour certain temps précédent. Tels furent David, les apôtres, la Magdeleine et plusieurs autres, qui pour un temps demeurèrent hors de l'amour de Dieu; mais enfin, étant une bonne fois convertis, ils furent confirmés en la grâce jusqu'à la mort, de sorte que dès lors demeurant voirement (1) sujets à quelques imperfec-

(1) *Voirement*, même.

tions, ils furent toutefois exempts de tout péché mortel, et par conséquent du péril de perdre le divin amour, et furent comme des amantes sacrées de l'époux céleste, parées voirement de la robe nuptiale de son très saint amour, mais non pas pourtant couronnées, parce que la couronne est un ornement de la tête, c'est-à-dire de la première partie de la personne.

Or la première partie de la vie des âmes de ce rang ayant été sujette à l'amour des choses terrestres, elles ne peuvent porter la couronne de l'amour céleste, ains leur suffit d'en porter la robe, qui les rend capables du lit nuptial de l'époux divin, et d'être éternellement bienheureuses avec lui.

CHAPITRE VII.

Combien la Providence sacrée est admirable en la diversité des grâces qu'elle distribue aux hommes.

Il y eut donc en la Providence éternelle une faveur incomparable pour la reine des reines, *mère de très belle dilection* (1) et toute très uniquement parfaite. Il y en eut aussi des spéciales pour des autres. Mais après cela cette souveraine bonté répandit une abondance de grâces et bénédictions sur toute la race des hommes, et la nature des anges, de laquelle tous ont été arrosés comme d'une *pluie qui tombe sur les bons et les mauvais* (2);

(1) Eccl., XXIV, 24.
(2) Matth., V, 45.

tous ont été éclairés, comme d'une *lumière qui illumine tout homme venant en ce monde* (1); tous ont reçu leur part, comme d'une *semence qui tombe non seulement sur la bonne terre, mais emmi les chemins, entre les épines et sur les pierres* (2); afin que tous fussent inexcusables devant le Rédempteur, s'ils n'emploient cette très abondante rédemption pour leur salut.

Mais pourtant, Théotime, quoique cette très abondante suffisance de grâces soit ainsi versée sur toute la nature humaine, et qu'en cela nous soyons tous égaux, et qu'une riche abondance de bénédictions nous soit offerte à tous; si est-ce néanmoins que la variété de ces faveurs est si grande, qu'on ne peut dire qui est plus admirable, ou la grandeur de toutes les grâces en une si grande diversité, ou la diversité en tant de grandeurs. Qui ne voit qu'entre les chrétiens, les moyens du salut sont plus grands et plus puissants qu'entre les barbares, et que parmi les chrétiens, il y a des peuples et des villes où les pasteurs sont plus fructueux et capables? Or, de nier que ces moyens extérieurs ne soient pas des faveurs de la Providence divine, ou de révoquer en doute qu'ils ne contribuent pas au salut et à la perfection des âmes, ce serait être ingrat envers la Bonté céleste, et démentir la véritable expérience qui nous fait voir que, pour l'ordinaire, où ses moyens extérieurs abondent, les intérieurs ont plus d'effet, et réussissent mieux.

Certes, comme nous voyons qu'il ne se trouve jamais deux hommes parfaitement semblables ès

(1) Joan., I, 9.
(2) Matth., XIII, 4.

dons naturels, aussi ne s'en trouve-t-il jamais de parfaitement égaux ès surnaturels. Les anges (comme le grand saint Augustin et saint Thomas assurent) reçurent la grâce selon la variété de leurs conditions naturelles.

Or ils sont tous, ou de différente espèce, ou au moins de diverses conditions, puisqu'ils sont distingués les uns des autres ; donc, autant qu'il y a d'anges, il y a aussi de grâces différentes, et bien que quant aux hommes la grâce ne soit pas donnée selon leurs conditions naturelles, toutefois la divine douceur, prenant plaisir et, par manière de dire, s'égayant en la production des grâces, elle les diversifie en infinies façons, afin que de cette variété se fasse le bel émail de sa rédemption et miséricorde, dont l'Eglise chante, en la fête de chaque confesseur évêque : *Il ne s'en est point trouvé de semblable à lui* (1). Et comme au ciel *nul ne sait le nom nouveau, sinon celui qui le reçoit* (2), parce que chacun des bienheureux a le sien particulier, selon l'être nouveau de la gloire qu'il acquiert ; ainsi en terre chacun reçoit une grâce si particulière, que toutes sont diverses. Aussi notre Sauveur (3) compare sa grâce aux perles, lesquelles, comme dit Pline, s'appellent autrement unions, parce qu'elles sont tellement uniques, une chacune en ses qualités, qu'il ne s'en trouve jamais deux qui soient parfaitement pareilles ; et comme *une étoile est différente de l'autre en clarté* (4), ainsi seront différents les

(1) Eccl., XLIV, 20.
(2) Apoc., II, 17.
(3) Matth., XIII, 45.
(4) I Cor., XV, 41

hommes des uns des autres en gloire, signe évident qu'ils l'auront été en la grâce. Or, cette variété en la grâce, ou cette grâce en la variété, fait une très sacrée beauté et très suave harmonie, qui réjouit toute la sainte cité de Jérusalem la céleste.

Mais il se faut bien garder de jamais rechercher pourquoi la suprême Sagesse a départi une grâce à l'un plutôt qu'à l'autre, ni pourquoi elle fait abonder ses faveurs en un endroit plutôt qu'en l'autre. Non, Théotime, n'entrez jamais en cette curiosité ; car ayant tous suffisamment, ains (1) abondamment ce qui est requis pour le salut, quelle raison peut avoir homme du monde de se plaindre, s'il plaît à Dieu de départir ses grâces plus largement aux uns qu'aux autres? Si quelqu'un s'enquérait pourquoi Dieu a fait les melons plus gros que les fraises, ou les lis plus grands que les violettes ; pourquoi le romarin n'est pas une rose, ou pourquoi l'œillet n'est pas un souci ; pourquoi le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoi la figue est douce, et le citron aigrelet ; on se moquerait de ses demandes, et on lui dirait : Pauvre homme, puisque la beauté du monde requiert la variété, il faut qu'il y ait des différentes et inégales perfections ès choses, et que l'une ne soit pas l'autre ; c'est pourquoi les unes sont petites, les autres grandes, les unes aigres, les autres douces, les unes plus et les autres moins belles. Or, c'en est de même ès choses surnaturelles : *chaque personne a son don : un ainsi, et l'autre ainsi* (2), dit le Saint-Esprit.

(1) *Ains*, même.
(2) I Cor., VII, 7.

C'est donc une impertinence de vouloir rechercher pourquoi saint Paul n'a pas eu la grâce de saint Pierre ; ni saint Pierre celle de saint Paul pourquoi saint Antoine n'a pas été saint Athanase, ni saint Athanase saint Jérôme ; car on répondrait à ces demandes, que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies ; il y en faut donc de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et en somme de différentes perfections. Toutes ont leurs prix, leur grâce et leur émail, et toutes, en l'assemblage de leur variété, font une très agréable perfection de beauté.

CHAPITRE VIII.

Combien Dieu désire que nous l'aimions.

Bien que la rédemption du Sauveur nous soit appliquée en autant de différentes façons comme il y a d'âmes ; si est-ce néanmoins que l'amour est le moyen universel de notre salut, qui se mêle partout, et sans lequel rien n'est salutaire, ainsi que nous dirons ailleurs. Aussi le chérubin fut mis à la porte du paradis terrestre avec son épée flamboyante (1), pour nous apprendre que nul n'entrera au paradis céleste, qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela, Théotime, le doux Jésus, qui nous a rachetés par son sang, désire infiniment que nous l'aimions, afin que nous soyons éternellement sauvés, et désire que nous soyons sauvés, afin que nous l'aimions éternellement, son amour tendant à notre salut, et notre salut à son amour. *Hé !* dit-il, *je suis venu*

(1) Gen., III, 24.

pour mettre le feu au monde; que prétends-je sinon qu'il arde (1)? Mais pour déclarer plus vivement l'ardeur de ce désir, il nous commande cet amour en termes admirables : *Tu aimeras,* dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces : c'est le premier et le plus grand commandement* (2).

Vrai Dieu, Théotime, que le cœur divin est amoureux de notre amour ! Ne suffisait-il pas qu'il eût publié une permission par laquelle il nous eût donné congé de l'aimer, comme Laban permit à Jacob d'aimer sa belle Rachel (3), et de la gagner par ses services? Mais non, il déclare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aimer de tout notre pouvoir, afin que la considération de sa majesté et de notre misère, qui font une tant infinie disparité et inégalité de lui à nous, ni autre prétexte quelconque ne nous divertît (4) de l'aimer. En quoi il témoigne bien, Théotime, qu'il ne nous a pas laissé l'inclination naturelle de l'aimer pour néant; car afin qu'elle ne soit oiseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement général, et afin que ce commandement puisse être pratiqué, il ne laisse homme qui vive auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis à cet effet. Le soleil visible touche tout de sa chaleur vivifiante, et comme l'amoureux universel des choses inférieures, il leur donne la vigueur requise pour

(1) Luc., XII, 49. — *Arde,* brûle.
(2) Matth., XXII, 37, 38.
(3) Gen., XXIX, 18, 19.
(4) *Divertît.* détournât

faire leurs productions, et de même la bonté divine anime toutes les âmes, et encourage tous les cœurs à son amour, sans qu'homme quelconque soit caché à sa chaleur. *La sapience éternelle,* dit Salomon, *prêche tout en public, elle fait retentir sa voix emmi les places, elle crie et recrie devant les peuples, elle prononce ses paroles ès portes des villes, elle dit : Jusques à quand sera-ce, ô petits enfants, que vous aimerez l'enfance, et jusques à quand sera-ce que les forcenés désireront les choses nuisibles, et que les imprudents haïront la science? Convertissez-vous, revenez à moi sur cet avertissement ; hé ! voici que je vous offre mon esprit, et je vous montrerai ma parole* (1). Et cette même sapience poursuit en Ézéchiel, disant : *Que personne ne dise : Je suis emmi les péchés, et comment pourrai-je revivre? Ah non ! car voici que Dieu dit : Je suis vivant, et aussi vrai que je vis, je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse de sa voie et qu'il vive* (2). Or, vivre, selon Dieu, c'est aimer, et *qui n'aime pas, il demeure en la mort* (3). Voyez donc, Théotime, si Dieu désire que nous l'aimions.

Mais il ne se contente pas d'annoncer ainsi son extrême désir d'être aimé en public, en sorte que chacun puisse avoir part à son aimable semonce ; ains il va de porte en porte heurtant et *frappant,* protestant que *si quelqu'un ouvre, il entrera chez lui, et soupera avec lui* (4), c'est-à-dire, il lui témoignera toute sorte de bienveillance.

Or, qu'est-ce à dire tout cela, Théotime ? sinon

(1) Prov., I, 20 et seq.
(2) Ezech , XXXIII, 10.
(3) I Joan., III, 14.
(4) Apoc., III, 20.

que Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aimer, et en l'aimant nous sauver ; mais que c'est une suffisance riche, ample, magnifique, et telle qu'elle doit être attendue d'une si grande bonté, comme est la sienne. Le grand Apôtre, parlant au pécheur obstiné : *Méprises-tu* (dit-il) *les richesses de la bonté, patience et longanimité de Dieu ? Ignores-tu que la bénignité de Dieu l'amène à pénitence ? Mais toi, selon ta dureté, et ton cœur impénitent, tu te fais un trésor d'ire* (1) *au jour de l'ire* (2). Mon cher Théotime, Dieu n'exerce pas donc une simple quantité de remèdes pour convertir les obstinés, mais emploie à cela les richesses de sa bonté. L'Apôtre, comme vous voyez, oppose les richesses de la bonté de Dieu aux trésors de la malice du cœur impénitent, et dit que le cœur malicieux est si riche en iniquité, que même il méprise les richesses de la débonnaireté, par laquelle Dieu l'attire à pénitence, et notez que ce ne sont pas simplement les richesses de la bonté divine que l'obstiné méprise, mais les richesses attrayantes à pénitence ; richesses qu'on ne peut bonnement ignorer.

Certes, cette riche, comble et abondante suffisance de moyens, que Dieu élargit aux pécheurs pour l'aimer, paraît presque partout en l'Écriture ; car voyez ce divin amant à la porte ; il ne bat pas simplement, il s'arrête à battre, il appelle l'âme : *Sus lève-toi, ma bien-aimée, dépêche-toi ; et met sa main dans la serrure, pour voir s'il ne pourrait point ouvrir* (3). S'il prêche emmi les places, il ne prêche

(1) *Ire*, colère.
(2) Rom., II, 4, 5.
(3) Cant., II, 10 ; et V, 4.

pas simplement, mais il va criant, c'est-à-dire, il continue à crier. S'il exclame qu'on se convertisse, il semble qu'il ne l'a jamais assez répété : *Convertissez-vous, convertissez-vous, faites pénitence, retournez à moi ; vivez ; pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël* (1)? En somme, ce divin Sauveur n'oublie rien pour montrer que *ses miséra*tions *sont sur toutes œuvres ; que sa miséricorde surpasse son jugement* (2), *que sa rédemption est copieuse* (3), que son amour est infini ; et, comme dit l'Apôtre, qu'il *est riche en miséricorde* (4) ; et que par conséquent, il *voudrait que tous les hommes fussent sauvés* (5), *et qu'aucun ne périt* (6).

CHAPITRE IX.

Comme l'amour éternel de Dieu envers nous prévient nos cœurs de son inspiration, afin que nous l'aimions.

Je t'ai aimé d'une charité perpétuelle, et partant je t'ai attiré, ayant pitié et miséricorde de toi, et derechef je te réédifierai, et seras édifiée, toi, Vierge d'Israël (7). Ce sont paroles de Dieu, par lesquelles il promet que le Sauveur, venant au monde, établira un nouveau règne en son Église, qui sera son épouse vierge, et *vraie Israélite spirituelle* (8).

Or, comme vous voyez, Théotime, *ce n'a pas été par aucun mérite des œuvres que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, qu'il nous a sau-*

(1) Ezech., XVIII, 30, 31.
(2) Ps., CXLIV, 9 ; Jac., II, 13.
(3) Ps., CXXIX, 7.
(4) Ephes., II, 4.
(5) I Tim., II, 4.
(6) II Pet., III, 9.
(7) Jerem., II, 3, 4.
(8) Joan., I, 47.

vés (1); par cette charité ancienne, ains éternelle, qui a ému sa divine providence de nous attirer à soi. Que *si le Père ne nous eût tirés, jamais nous ne fussions venus au Fils notre Sauveur, ni par conséquent au salut* (2).

Il y a certains oiseaux, Théotime, qu'Aristote nomme apodes (3), parce qu'ayant les jambes extrêmement courtes, et les pieds sans force, ils ne s'en servent non plus que s'ils n'en avaient point; que si une fois ils prennent terre, ils y demeurent pris, sans que jamais d'eux-mêmes ils puissent reprendre le vol ; d'autant que n'ayant nul usage des jambes ni des pieds, ils n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air, et partant ils demeurent là croupissant, et y meurent, sinon que quelque vent propice à leur impuissance, jetant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saisir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses ; car alors si, employant leurs ailes, ils correspondent à cet élan et premier essor que le vent leur donne, le même vent continue aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol.

Théotime, les anges sont comme les oiseaux, que pour leur beauté et rareté on appelle oiseaux de paradis, qu'on ne voit jamais en terre que morts ; car ces esprits célestes ne quittèrent pas plus tôt l'amour divin pour s'attacher à l'amour-propre, que soudain ils tombèrent comme morts ensevelis ès enfers, d'autant que ce que la mort fait ès hommes, les séparant pour jamais de cette

(1) Tit., III, 5.
(2) Joan., VI, 44.
(3) *Apodes* (sans pieds), hirondelles de mer.

vie mortelle, la chute les fit ès anges, les séparant pour toujours de la vie éternelle; mais nous autres humains, nous ressemblons plutôt aux apodes ; car s'il nous advient de quitter l'air du saint amour divin pour prendre terre et nous attacher aux créatures, ce que nous faisons toutes les fois que nous offensons Dieu ; nous mourons voirement, mais non pas d'une mort si entière qu'il ne nous reste un peu de mouvement, et avec cela des jambes et des pieds, c'est-à-dire quelques menues affections qui nous peuvent faire faire quelques essais d'amour ; mais cela pourtant est si faible, qu'en vérité nous ne pouvons plus de nous-mêmes déprendre nos cœurs du péché, ni nous relancer au vol de la sacrée dilection, laquelle, chétifs que nous sommes, nous avons perfidement et volontairement quittée.

Et certes, nous mériterions bien de demeurer abandonnés de Dieu, quand avec cette déloyauté nous l'avons ainsi abandonné ; mais son éternelle charité ne permet pas souvent à sa justice d'user de ce châtiment ; ains excitant sa compassion, elle le provoque à nous retirer de notre malheur; ce qu'il fait, envoyant le vent favorable de sa très sainte inspiration, laquelle venant avec une douce violence dans nos cœurs, elle les saisit et les émeut, relevant nos pensées, et poussant nos affections en l'air du divin amour.

Or, ce premier élan ou ébranlement que Dieu donne en nos cœurs, pour les inciter à leur bien, se fait voirement en nous, mais non point par nous ; car il arrive à l'impourvu (1), avant que

(1) *Impourvu*, imprévu.

nous y ayons ni pensé, ni pu penser, puisque *nous n'avons aucune suffisance pour de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, penser aucune chose qui regarde notre salut, mais toute notre suffisance est de Dieu* (1), lequel ne nous a pas seulement aimés avant que nous fussions, mais encore afin que nous fussions, et que nous fussions saints ; ensuite de quoi il nous *prévient ès bénédictions de sa douceur* (2) paternelle, et excite nos esprits pour les pousser à la sainte repentance et conversion. Voyez, je vous prie, Théotime, le pauvre prince des Apôtres tout engourdi dans son péché, en la triste nuit de la passion de son maître ; il ne pensait non plus à se repentir de son péché, que si jamais il n'eût connu son divin Sauveur ; et comme un chétif apode atterré, il ne se fût onc relevé, si le coq, comme instrument de la divine Providence, n'eût frappé de son chant à ses oreilles, à même temps que le doux Rédempteur, jetant un regard salutaire comme une sagette (3) d'amour, transperça ce cœur de pierre, qui rendit par après tant d'eaux, à guise de l'ancienne pierre, lorsqu'elle fut frappée par Moïse au désert. Mais voyez derechef cet apôtre sacré dormant dans la prison d'Hérode, lié de deux chaînes : il est là en qualité de martyr, et néanmoins il représente le pauvre homme qui dort emmi le péché, prisonnier et esclave de Satan. Hélas ! qui le délivrera ? L'ange descend du ciel, et *frappant sur le flanc du grand saint Pierre, prisonnier, le réveille, disant : Sus*

(1) II Cor., III, 5.
(2) Ps., XX, 4.
(3) *Sagette*, flèche.

lève-toi (1), et l'inspiration vient du ciel, comme un ange, laquelle battant droit sur le cœur du pauvre pécheur, l'excite afin qu'il se lève de son iniquité. N'est-il pas donc vrai, mon cher Théotime, que cette première émotion et secousse que l'âme sent, quand Dieu la prévenant d'amour, l'éveille et l'excite à quitter le péché et se retourner à lui, et non seulement cette secousse, ainsi tout le réveil se fait en nous et pour nous, mais non pas par nous ? Nous sommes éveillés, mais nous ne sommes pas éveillés de nous-mêmes, c'est l'inspiration qui nous a éveillés, et pour nous éveiller, elle nous a ébranlés et secoués. *Je dormais*, dit cette dévote épouse, et mon époux, qui est *mon cœur, veillait* (2). Hé ! le voici qui m'éveille, m'appelant par le nom de nos amours, et j'entends bien que c'est lui à sa voix. C'est en sursaut et à l'impourvu que Dieu nous appelle et réveille par sa très sainte inspiration. En ce commencement de la grâce céleste, nous ne faisons rien que sentir l'ébranlement que Dieu fait en nous, comme dit saint Bernard, mais sans nous.

CHAPITRE X

Que nous repoussons bien souvent l'inspiration et refusons d'aimer Dieu.

Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïda ! car si en Tyr et Sidon eussent été faites les vertus qui ont été faites en toi, ils eussent fait pénitence avec la haire et la cendre (3) : c'est la pa-

(1) Act., XII, 7.
(2) Cant. cant., V, 2.
(3) Matth., XI, 21.

role du Sauveur. Oyez donc, je vous prie, Théotime, que les habitants de Corozaïn et Bethsaïda, enseignés en la vraie religion, ayant reçu des faveurs si grandes qu'elles eussent en effet converti les païens mêmes, néanmoins ils demeurèrent obstinés, et ne voulurent onc s'en prévaloir, rejetant cette sainte lumière par une rébellion incomparable. Certes, *au jour du jugement, les Ninivites et la reine de Saba s'élèveront* contre les juifs, et les *convaincront d'être dignes de damnation ;* parce que, quant aux Ninivites, étant idolâtres, et de nation barbare, *à la voix de Jonas,* ils se convertirent et *firent pénitence* (1) ; et quant à la reine de Saba, quoiqu'elle fût engagée dans les affaires d'un royaume, néanmoins ayant ouï la renommée de la sagesse de Salomon, elle quitta tout pour le *venir ouïr,* et cependant les Juifs oyant de leurs oreilles la divine sagesse du vrai Salomon, sauveur du monde, voyant de leurs yeux ses miracles, touchant de leurs mains ses vertus et bienfaits, ne laissèrent pas de s'endurcir et de résister à la grâce qui leur était offerte. Voyez donc derechef, Théotime, que ceux qui ont reçu moins d'attraits, sont tirés à la pénitence, et ceux qui en ont plus reçu, s'obstinent ; ceux qui ont moins de sujet de venir, viennent à l'école de la sagesse, et ceux qui en ont plus, demeurent en leur folie.

Ainsi se fera le jugement de comparaison, comme tous les docteurs ont remarqué, qui ne peut avoir aucun fondement, sinon en ce que les uns ayant été favorisés d'autant ou plus d'attraits que les autres, auront néanmoins refusé leur con-

(1) Luc., xi, 30, 31, 32.

sentement à la miséricorde, et les autres assistés d'attraits pareils, ou même moindres, auront suivi l'inspiration et se seront rangés à la très sainte pénitence ; car, comme pourrait-on autrement reprocher avec raison aux impénitents leur impénitence, par la comparaison de ceux qui se sont convertis ?

Certes, notre Seigneur montre clairement, et tous les chrétiens entendent simplement qu'en ce juste jugement on condamnera les juifs par comparaison des Ninivites ; parce que ceux-là ont eu beaucoup de faveur, et n'ont eu aucun amour, beaucoup d'assistance, et nulle repentance ; ceux-ci moins de faveur, et beaucoup d'amour, moins d'assistance, et beaucoup de pénitence.

Le grand saint Augustin donne une grande clarté à ce discours, par celui qu'il fait au livre douzième de la Cité de Dieu, chap. 6, 7, 8 et 9. Car encore qu'il regarde particulièrement les anges, si est-ce toutefois qu'il apparie (1) les hommes à eux pour ce point.

Or, après avoir établi au chap. 6 deux hommes entièrement égaux en bonté et en toutes choses, agités d'une même tentation, il présuppose que l'un puisse résister, et l'autre céder à l'ennemi. Puis au chap. 9, ayant prouvé que tous les anges furent créés en charité, avouant encore comme chose probable que la grâce et charité fut égale en tous eux, il demande comme il est advenu que les uns ont persévéré et fait progrès en leur bonté jusques à parvenir à la gloire ; et les autres ont quitté le bien, pour se ranger

(1) *Apparie*, déclare semblables.

au mal jusques à la damnation. Et il répond qu'on ne saurait dire autre chose, sinon que les uns ont persévéré, par la grâce du Créateur, en l'amour chaste qu'ils reçurent en leur création, et les autres, de bons qu'ils étaient, se rendirent mauvais par leur propre et seule volonté.

Mais, s'il est vrai, comme saint Thomas le prouve extrêmement bien, que la grâce ait été diversifiée ès anges à proportion et selon la variété de leurs dons naturels, les séraphins auront eu une grâce incomparablement plus excellente que les simples anges du dernier ordre. Comme sera-t-il donc arrivé que quelques-uns des séraphins, voire le premier de tous, selon la plus probable et commune opinion des anciens, soient déchus, tandis qu'une multitude innombrable des autres anges, inférieurs en nature et en grâce, ont excellemment et courageusement persévéré? D'où vient que Lucifer, tant élevé par nature, et surélevé par grâce, est tombé; et que tant d'anges moins avantagés sont demeurés debout en leur fidélité? Certes, ceux qui ont persévéré en doivent toute la louange à Dieu, qui par sa miséricorde les a créés et maintenus bons: mais Lucifer et tous ses sectateurs, à qui peuvent-ils attribuer leur chute, sinon, comme dit saint Augustin, à leur propre volonté, qui a, par sa liberté, quitté la grâce divine qui les avait si doucement prévenus? *Comment es-tu tombé*, ô grand *Lucifer* (1), qui tout ainsi qu'une belle aube, sortais en ce monde invisible, revêtu de la charité première, comme du commencement de

(1) Is., XIV, 12.

la clarté d'un beau jour, qui devait *croître jusqu'au midi* de la gloire éternelle (1) ? La grâce ne t'a pas manqué, car tu l'avais, comme ta nature, la plus excellente de tous ; mais tu as manqué à la grâce. Dieu ne t'avait pas destitué de l'opération de son amour ; mais tu privas son amour de ta coopération : Dieu ne t'eût jamais rejeté, si tu n'eusses rejeté sa dilection. O Dieu tout bon ! vous ne laissez que ceux qui vous laissent: vous ne nous ôtez jamais vos dons, sinon quand nous vous ôtons nos cœurs.

Nous dérobons les biens de Dieu, si nous nous attribuons la gloire de notre salut : mais nous déshonorons sa miséricorde, si nous disons qu'elle nous a manqué. Nous offensons sa libéralité, si nous ne confessons ses bienfaits ; mais nous blasphémons sa bonté, si nous nions qu'elle nous ait assistés et secourus. En somme, Dieu crie haut et clair à notre oreille : *Ta perte vient de toi, ô Israël, et en moi seul se trouve ton secours* (2).

CHAPITRE XI.

Qu'il ne tient pas à la divine Bonté que nous n'ayons un très excellent amour.

O Dieu ! Théotime, si nous recevions les inspirations célestes selon toute l'étendue de leur vertu, qu'en peu de temps nous ferions de grands progrès en la sainteté ! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont con-

(1) Prov., IV, 18.
(2) Os., XIII, 9

duites. Quoique le Saint-Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts notre cœur, pour répandre sa grâce en icelui ; toutefois, ne voulant pas qu'elle entre en nous, sinon par le libre consentement de notre volonté, il ne la versera point que selon la mesure de son plaisir et de notre propre disposition et coopération, ainsi que le dit le sacré concile, qui aussi, comme je pense, à cause de la correspondance de notre consentement avec la grâce, appelle la réception d'icelle réception volontaire.

En ce sens, saint Paul nous *exhorte de ne point recevoir la grâce de Dieu en vain* (1). Car comme un malade, qui ayant reçu la médecine en sa main, ne l'avalerait pas dans son estomac, aurait voirement reçu la médecine, mais sans la recevoir : c'est-à-dire, il l'aurait reçue en une façon inutile et infructueuse ; de même nous recevons la grâce de Dieu en vain, quand nous la recevons à la porte du cœur, et non pas dans le consentement du cœur. Car ainsi nous la recevons sans la recevoir, c'est-à-dire, nous la recevons sans fruit, puisque ce n'est rien de sentir l'inspiration, sans y consentir. Et comme le malade auquel on aurait donné en main la médecine, s'il la recevait seulement en partie, et non pas toute, elle ne ferait aussi l'opération qu'en partie, et non pas entièrement ; ainsi quand Dieu nous envoie une inspiration grande et puissante pour embrasser son saint amour, si nous ne consentons pas selon toute son étendue, elle ne profitera aussi qu'à cette mesure-là. Il arrive qu'étant inspirés de faire

(1) II Cor., VI. 1

beaucoup, nous ne consentons pas à toute l'inspiration, ains seulement à quelque partie d'icelle, comme firent ces bons personnages de l'Évangile qui, sur l'inspiration que notre Seigneur leur fit de le suivre, voulaient réserver l'un d'*aller premier* (1) *ensevelir son père* (2), et l'autre d'aller prendre congé des siens.

Tandis que la pauvre veuve eut des vaisseaux vides, l'huile de laquelle Élisée avait miraculeusement impétré la multiplication, ne cessa jamais de couler ; et quand il n'y eut plus de vaisseaux pour la recevoir, elle cessa d'abonder (3). A mesure que notre cœur se dilate, ou pour mieux parler, à mesure qu'il se laisse élargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vide de son consentement à la miséricorde divine, elle verse toujours et répand sans cesse dans icelui ses sacrées inspirations, qui vont croissant, et nous font croître de plus en plus en l'amour sacré. Mais quand il n'y a plus de vide, et que nous ne prêtons pas davantage de consentement, elle s'arrête.

A quoi tient-il donc que nous ne sommes pas si avancés en l'amour de Dieu comme saint Augustin, saint François, sainte Catherine de Gênes, ou sainte Françoise ? Théotime, c'est parce que Dieu ne nous en a pas fait la grâce. Mais pourquoi est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grâce ? Parce que nous n'avons pas correspondu comme nous devions à ses inspirations. Et pourquoi n'avons-nous pas correspondu ? Parce qu'étant libres, nous avons abusé de notre liberté.

(1) *Premier*, en premier lieu, d'abord.
(2) Matth., II, 21.
(3) IV Reg., IV, 26.

Mais pourquoi avons-nous ainsi abusé de notre liberté? Théotime, il ne faut pas passer plus avant : car, comme dit saint Augustin, la dépravation de notre volonté ne provient d'aucune cause, ains de la défaillance de la cause qui commet le péché. Et ne faut pas penser qu'on puisse rendre raison de la faute que l'on fait au péché ; car la faute ne serait pas péché, si elle n'était sans raison.

Le dévot frère Rufin, sur quelque vision qu'il avait eue de la gloire à laquelle le grand saint François parviendrait par son humilité, lui fit cette demande : Mon cher père, je vous supplie de me dire en vérité quelle opinion vous avez de vous-même ; et le saint lui dit : Certes, je me tiens pour le plus grand pécheur du monde, et qui sers le moins notre Seigneur. Mais, répliqua frère Rufin, comment pouvez-vous dire cela en vérité et conscience, puisque plusieurs autres, comme l'on voit manifestement, commettent plusieurs grands péchés, desquels, grâces à Dieu, vous êtes exempt? A quoi saint François répondant: Si Dieu eût favorisé, dit-il, ces autres desquels vous parlez, avec autant de miséricorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour méchants qu'ils soient maintenant, ils eussent été beaucoup plus reconnaissants des dons de Dieu que je ne suis, et le serviraient beaucoup mieux que je ne fais; et si mon Dieu m'abandonnait, je commettrais plus de méchancetés qu'aucun autre.

Vous voyez, Théotime, l'avis de cet homme, qui ne fut presque pas homme, ains un séraphin en terre. Je sais qu'il parlait ainsi de soi-même par humilité ; mais il croyait pourtant être une vraie

vérité, qu'une grâce égale, faite avec une pareille miséricorde, puisse être plus utilement employée par l'un des pécheurs que par l'autre. Or, je tiens pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des saints, qui, nourri en l'école du crucifix, ne respirait que les divines inspirations. Aussi cet apophtegme a été loué et répété par tous les plus dévots qui sont venus depuis ; entre lesquels plusieurs ont estimé que le grand Apôtre saint Paul avait dit en même sens qu'il était *le premier* de tous les *pécheurs* (1).

La bienheureuse mère Térèse de Jésus, vierge, certes aussi tout angélique (2), parlant de l'oraison de quiétude, dit ces paroles : Il y a plusieurs âmes lesquelles arrivent jusqu'à cet état, et celles qui passent outre sont en bien petit nombre, et ne sais qui en est la cause. Pour certain la faute n'est pas de la part de Dieu : car puisque sa divine majesté nous aide et fait cette grâce que nous arrivions jusqu'à ce point, je crois qu'il ne manquerait pas de nous en faire encore davantage si ce n'était notre faute, et l'empêchement que nous y mettons de notre part. Soyons donc attentifs, Théotime, à notre avancement en l'amour que nous devons à Dieu ; car celui qu'il nous porte ne nous manquera jamais.

CHAPITRE XII.

Que les attraits divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser.

Je ne parlerai point ici, mon cher Théotime, de ces grâces miraculeuses qui ont presque en un

(1) I Tim., I, 15.
(2) Chap. XVI de sa *Vie*.

moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau, et les persécuteurs en prédicateurs. Je laisse à part ces vocations toutes-puissantes, et ces attraits saintement violents, par lesquels Dieu, en un instant, a transféré quelques âmes d'élite de l'extrémité de la coulpe à l'extrémité de la grâce; faisant en elles, par manière de dire, une certaine transsubstantiation morale et spirituelle, comme il arriva au grand Apôtre, qui, de Saul, vaisseau de persécution, devint subitement Paul, *vaisseau d'élection* (1). Il faut donner un rang particulier à ces âmes privilégiées, èsquelles Dieu s'est plu d'exercer, non la seule affluence, mais l'inondation; et s'il faut ainsi dire, non la seule libéralité et effusion, mais la prodigalité et profusion de son amour. La justice divine nous châtie en ce monde par des punitions, qui, pour être ordinaires, sont aussi presque toujours inconnues et imperceptibles. Quelquefois néanmoins il fait des déluges et abîmes de châtiments, pour faire reconnaître et craindre la sévérité de son indignation. Ainsi, sa miséricorde convertit et gratifie ordinairement les âmes en une manière si douce, suave et délicate, qu'à peine aperçoit-on son mouvement; et néanmoins il arrive quelquefois que cette bonté souveraine surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux, qui se déborde emmi la plaine, elle fait une effusion de ses grâces si impétueuse, quoiqu'amoureuse, qu'en un moment elle détrempe et couvre toute une âme de bénédictions, afin de faire paraître les richesses de son amour, et que comme sa justice procède commu-

(1) Act., IX, 15.

nément par voie ordinaire, et quelquefois par voie extraordinaire, aussi sa miséricorde passe l'exercice de sa libéralité par voie ordinaire sur le commun des hommes, et sur quelques-uns aussi par des moyens extraordinaires.

Mais quels sont donc les cordages ordinaires par lesquels la divine Providence a accoutumé de tirer nos cœurs à son amour? Tels certes (1), qu'elle-même les marque, décrivant les moyens dont elle usa pour tirer le peuple d'Israël de l'Égypte et du désert en la terre de promission : *Je les tirerai,* dit-elle par Osée, *avec des liens d'humanité, avec des liens de charité* (2) et d'amitié. Sans doute, Théotime, nous ne sommes pas tirés à Dieu par des liens de fer, comme les taureaux et les buffles; ains par manière d'allèchements, d'attraits délicieux, et de saintes inspirations, qui sont en somme les *liens d'Adam* (3) et d'humanité, c'est-à-dire, proportionnés et convenables au cœur humain, auquel la liberté est naturelle. Le propre lien de la volonté humaine, c'est la volupté et le plaisir. On montre des noix à un enfant, dit saint Augustin, et il est attiré en aimant; il est attiré par le lien, non du corps, mais du cœur. Voyez donc comme le Père Éternel nous tire : en nous enseignant, il nous délecte, non pas en nous imposant aucune nécessité ; il jette dedans nos cœurs des délectations et plaisirs spirituels, comme des sacrées amorces, par lesquelles il nous attire suavement à recevoir et goûter la douceur de sa doctrine.

(1) *Tels certes,* pour : Ils sont tels, certes.
(2) Os., XI, 4.
(3) *Ibid.*

En cette sorte donc, très cher Théotime, notre franc arbitre n'est nullement forcé ni nécessité par la grâce : ains nonobstant la vigueur toute-puissante de la main miséricordieuse de Dieu, qui touche, environne et lie l'âme de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraits, cette volonté humaine demeure parfaitement libre, franche, et exempte de toute sorte de contrainte et de nécessité. La grâce est si gracieuse, et saisit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gâte rien en la liberté de notre volonté; elle touche puissamment, mais pourtant si délicatement, les ressorts de notre esprit, que notre franc arbitre n'en reçoit aucun forcément. La grâce a des forces, non pour forcer, ains pour allécher le cœur : elle a une sainte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse notre liberté; elle agit fortement, mais si suavement, que notre volonté ne demeure point accablée sous une si puissante action; elle nous presse, mais elle n'oppresse pas notre franchise; si que nous pouvons, emmi ses forces, consentir ou résister à ses mouvements, selon qu'il nous plaît. Mais ce qui est autant admirable que véritable, c'est que quand notre volonté suit l'attrait et consent au mouvement divin, elle le suit aussi librement, comme librement elle résiste, quand elle résiste; bien que le consentement à la grâce dépende beaucoup plus de la grâce que de la volonté, et que la résistance à la grâce ne dépende que de la seule volonté; tant la main de Dieu est amiable (1) au maniement de notre cœur, tant elle a de dextérité pour nous communiquer sa force, sans nous ôter

(1) *Amiable*, aimable.

notre liberté, et pour nous donner le mouvement de son pouvoir, sans empêcher celui de notre vouloir, ajustant sa puissance à sa suavité : en telle sorte que, comme en ce qui regarde le bien, sa puissance nous donne suavement le pouvoir, aussi sa suavité maintient puissamment la liberté de notre vouloir. *Si tu savais le don de Dieu,* dit le Sauveur à la Samaritaine, *et qui est celui qui te dit : Donne moi à boire ; toi-même peut-être lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive* (1). Voyez de grâce, Théotime, le trait du Sauveur, quand il parle de ses attraits. *Si tu savais,* veut-il dire, *le don de Dieu,* sans doute tu serais émue et attirée à demander l'eau de la vie éternelle, et *peut-être que tu* la *demanderais ;* comme s'il disait : tu aurais le pouvoir, et serais provoquée à demander, et néanmoins, tu ne serais pas forcée, ni nécessitée ; ains seulement *peut-être tu* la *demanderais,* car ta liberté te demeurerait pour la demander, ou ne la demander pas. Telles sont les paroles du Sauveur, selon l'édition ordinaire et selon la leçon de saint Augustin sur saint Jean.

En somme, si quelqu'un disait que notre franc arbitre ne coopère pas, consentant à la grâce dont Dieu le prévient, ou qu'il ne peut pas rejeter la grâce, et lui refuser son consentement, il contredirait à toute l'Écriture, à tous les anciens Pères, à l'expérience, et serait excommunié par le sacré concile de Trente. Mais quand il est dit que nous pouvons rejeter l'inspiration céleste et les attraits divins, on n'entend pas certes qu'on puisse empêcher Dieu de nous inspirer, ni de jeter ses attraits en nos cœurs : car comme j'ai déjà dit,

(1) Joan., IX, 10.

cela se fait en nous, et sans nous : ce sont des faveurs que Dieu nous fait, avant que nous y ayons pensé : il nous éveille lorsque nous dormons, et par conséquent nous nous trouvons éveillés avant qu'y avoir pensé ; mais il est en nous de nous lever, ou de ne nous lever pas ; et bien qu'il nous ait éveillés sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or, c'est résister au réveil, que de ne point se lever et se rendormir, puisqu'on ne nous réveille que pour nous faire lever. Nous ne pouvons pas empêcher que l'inspiration ne nous pousse, et par conséquent ne nous ébranle ; mais si, à mesure qu'elle nous pousse, nous la repoussons, pour ne point nous laisser aller à son mouvement, alors nous résistons. Ainsi, le vent ayant saisi et enlevé nos oiseaux apodes, ils ne les portera guère loin, s'ils n'étendent leurs ailes et ne coopèrent, se guindant (1) et volant en l'air auquel ils ont été lancés. Que si au contraire, amorcés peut-être de quelque verdure qu'ils voient en bas, ou engourdis d'avoir croupi en terre, au lieu de seconder le vent, ils tiennent leurs ailes pliées, et se jettent derechef en bas, ils ont voirement (2) reçu en effet le mouvement du vent, mais en vain, puisqu'ils ne s'en sont pas prévalus. Théotime, les inspirations nous préviennent, et avant que nous y ayons pensé, elles se font sentir ; mais après que nous les avons senties, c'est à nous d'y consentir, pour les seconder et suivre leurs attraits, ou de dissentir, et les repousser. Elles se font sentir à nous sans nous, mais elles ne nous font point consentir sans nous.

(1) *Se guindant,* se portant en haut.
(2) *Voirement,* à la vérité.

CHAPITRE XIII

Des premiers sentiments d'amour que les attraits divins font en l'âme, avant qu'elle ait la foi.

Le même vent qui relève les apodes, se prend premièrement à leurs plumes, comme parties plus légères et susceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'abord du mouvement à leurs ailes, les étendant et dépliant, en sorte qu'elles lui servent de prise pour saisir l'oiseau et l'emporter en l'air. Que si l'apode ainsi enlevé, contribue (1) le mouvement de ses ailes à celui du vent, le même vent qui l'a poussé, l'aidera de plus en plus à voler fort aisément. Ainsi, mon cher Théotime, quand l'inspiration, comme un vent sacré, vient pour nous pousser en l'air du saint amour, elle se prend à notre volonté; et par le sentiment de quelque céleste délectation, elle l'émeut, étendant et dépliant l'inclination naturelle qu'elle a au bien, en sorte que cette inclination même lui serve de prise pour saisir notre esprit : *Et tout cela* (comme j'ai dit) *se fait en nous sans nous ;* car c'est la faveur divine qui nous prévient en cette sorte. Que si notre esprit ainsi saintement prévenu, sentant les ailes de son inclination émues, dépliées, étendues, poussées et agitées par ce vent céleste, contribue tant soit peu son consentement : ah ! quel bonheur, Théotime ! car la même inspiration et faveur qui nous a saisis, mêlant son action avec notre consentement, animant nos faibles mouvements de la force du sien, et vivifiant notre imbé-

(1) *Contribue*, ajoute.

cile (1) coopération par la puissance de son opération, elle nous aidera, conduira et accompagnera d'amour en amour, jusques à l'acte de la très sainte foi, requis pour notre conversion.

Vrai Dieu! Théotime, quelle consolation de considérer la sacrée méthode, avec laquelle le Saint-Esprit répand les premiers rayons et sentiments de sa lumière et chaleur vitale dedans nos cœurs! O Jésus! que c'est un plaisir délicieux de voir l'amour céleste, qui est le soleil des vertus, quand petit à petit, par des progrès qui insensiblement se rendent sensibles, il va déployant sa clarté sur une âme, et ne cesse point qu'il ne l'ait toute couverte de la splendeur de sa présence, lui donnant enfin la parfaite beauté de son jour! ô que cette aube est gaie, belle, amiable et agréable! Mais pourtant, il est vrai que, ou l'aube n'est pas jour, ou si elle est jour, c'est un jour commençant, un jour naissant; c'est plutôt l'enfance du jour que le jour même. Et de même, sans doute, ces mouvements d'amour, qui précèdent l'acte de la foi, requis à notre justification, ou ils ne sont pas amour à proprement parler, ou ils sont un amour commençant et imparfait, ce sont les premiers bourgeons verdoyants, que l'âme échauffée du soleil céleste, comme un arbre mystique, commence à jeter au printemps, qui sont plutôt présages de fruits, que fruits.

Saint Pacome, lors encore tout jeune soldat et sans connaissance de Dieu, enrôlé sous les enseignes de l'armée que Constance avait dressée contre le tyran Maxence, vint, avec la troupe de laquelle il était, loger auprès d'une petite ville,

(1) *Imbécile*, faible.

non guère éloignée de Thèbes, où non seulement lui, mais toute l'armée se trouva en extrême disette de vivres ; ce qu'ayant entendu les habitants de la petite ville, qui par bonne rencontre étaient fidèles de Jésus-Christ, et par conséquent amis et secourables au prochain, ils pourvurent soudain à la nécessité des soldats, mais avec tant de soin, de courtoisie et d'amour, que Pacome en fut tout ravi d'admiration, et demandant quelle nation était celle-là, si bonteuse (1), amiable et gracieuse, on lui dit que c'étaient des chrétiens ; et s'enquérant derechef quelle loi et manière de vivre était la leur, il apprit qu'ils croyaient en Jésus-Christ fils unique de Dieu, et faisaient bien à toutes sortes de personnes, avec ferme espérance d'en recevoir de Dieu même une ample récompense. Hélas ! Théotime, le pauvre Pacome, quoique de bon naturel, dormait pour lors dans la couche de son infidélité ; et voilà que tout à coup Dieu se trouve à la porte de son cœur, et par le bon exemple de ses chrétiens, comme par une douce voix, il l'appelle, l'éveille, et lui donne le premier sentiment de la chaleur vitale de son amour. Car à peine eut-il ouï parler, comme je viens de dire, de l'aimable loi du Sauveur, que tout rempli d'une nouvelle lumière et consolation intérieure, se retirant à part, et ayant quelque temps pensé en soi-même, il haussa les mains au ciel, et avec un profond soupir, il se prit à dire : Seigneur Dieu, qui avez fait le ciel et la terre, si vous daignez jeter vos yeux sur ma bassesse et sur ma peine, et me donner connaissance de votre divinité, je vous promets de

(1) *Bonteuse*, bonne.

vous servir, et d'obéir toute ma vie à vos commandements. Depuis cette prière et promesse, l'amour du vrai bien et de la piété prit un tel accroissement en lui, qu'il ne cessait point de pratiquer mille et mille exercices de vertu.

Il m'est avis certes que je vois en cet exemple un rossignol, qui se réveillant à la prime (1) aube, commence à se secouer, s'étendre, déployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazouiller son délicieux ramage ; car n'avez-vous pas pris garde, comme le bon exemple de ces charitables chrétiens excita et réveilla en sursaut le bienheureux Pacome? Certes, cet étonnement d'admiration qu'il en eut, ne fut autre chose que son réveil, auquel Dieu le toucha, comme le soleil touche la terre, avec un rayon de sa clarté qui le remplit d'un grand sentiment de plaisir spirituel. C'est pourquoi Pacome se secoue des divertissements (2), pour avec plus d'attention et de facilité recueillir et savourer la grâce reçue, se retirant à part pour y penser; puis il étend son cœur et ses mains au ciel, où l'inspiration l'attire, et commençant à déployer les ailes de ses affections, voletant entre la défiance de soi-même et la confiance en Dieu, il entonne d'un air humblement amoureux le cantique de sa conversion, par lequel il témoigne d'abord que déjà il connaît un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre ; mais il connaît aussi qu'il ne le connaît pas encore assez pour le bien servir, et partant il supplie qu'une plus grande connaissance

(1) *Prime*, première.

(2) *Se secoue des divertissements*, se sépare des divertissements, les chasse.

lui soit donnée, afin qu'il puisse par icelle parvenir au parfait service de sa divine majesté.

Cependant voyez, je vous prie, Théotime, comme Dieu va doucement, renfonçant peu à peu la grâce de son inspiration dedans les cœurs qui consentent, les tirant après soi comme de degré en degré sur cette échelle de Jacob. Mais quels sont ses attraits ? Le premier, par lequel il nous prévient et réveille, se fait par lui en nous, et sans nous ; tous les autres se font aussi par lui, et en nous, mais non pas sans nous. *Tirez-moi* (1), dit l'épouse sacrée, c'est-à-dire, commencez le premier, car je ne saurais m'éveiller de moi-même ; je ne saurais m'émouvoir si vous ne m'émouvez ; mais quand vous m'aurez émue, alors, ô le cher époux de mon âme ! *nous courrons* (2) nous deux ; vous courrez devant moi en me tirant toujours plus avant, et moi je vous suivrai à la course, consentant à vos attraits ; mais que personne n'estime que vous m'alliez tirant après vous comme une esclave forcée, ou comme une charrette inanimée. Ah ! non, vous *me tirez à l'odeur de vos parfums* (3). Si je vous vais suivant, ce n'est pas que vous me traîniez, c'est que vous m'alléchez : vos attraits sont puissants, mais non pas violents, puisque toute leur force consiste en leur douceur. Les parfums n'ont point d'autre pouvoir, pour attirer à leur suite, que leur suavité, et la suavité comment pourrait-elle tirer, sinon suavement et agréablement.

(1) Cant. cant., I, 3.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid*

CHAPITRE XIV

Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foi.

Quand Dieu nous donne la foi, il entre en notre âme et parle à notre esprit, non point par manière de discours, mais par manière d'inspiration ; proposant si agréablement ce qu'il faut croire à l'entendement, que la volonté en reçoit une grande complaisance, et telle qu'elle incite l'entendement à consentir et acquiescer à la vérité, sans doute ni défiance quelconque, et voici la merveille ; car Dieu fait la proposition des mystères de la foi à notre âme parmi des obscurités et des ténèbres, en telle sorte que nous ne voyons pas les vérités, ains seulement nous les entrevoyons; comme il arrive quelquefois que la terre étant couverte de brouillards, nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du côté où il est ; de façon que, par manière de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un côté nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons et d'autre part nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point, et c'est ce que nous appelons entrevoir. Et néanmoins cette obscure clarté de la foi étant entrée dans notre esprit, non par force de discours ni d'arguments, ains par la seule suavité de sa présence, elle se fait croire et obéir à l'entendement avec tant d'autorité, que la certitude qu'elle nous donne de la vérité surmonte toutes les autres certitudes du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et tous les dis-

cours d'icelui, qu'ils n'ont point de crédit en comparaison.

Mon Dieu ! Théotime, pourrais-je bien dire ceci ? La foi est la grande amie de notre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines qui se vantent d'être plus évidentes et claires qu'elle, comme l'épouse sacrée parlait aux autres bergères : *Je suis brune, mais belle* (1). O discours humains ! ô sciences acquises ! *Je suis brune,* car je suis entre les obscurités des simples révélations qui sont sans aucune évidence apparente, et me font paraître *noire*, me rendant presque méconnaissable ; *mais je suis* pourtant *belle* en moi-même à cause de mon infinie certitude ; et si les yeux des mortels me pouvaient voir telle que je suis par nature, ils me trouveraient toute belle. Mais ne faut-il pas qu'en effet je sois infiniment aimable, puisque les sombres ténèbres et les épais brouillards, entre lesquels je suis, non pas vue, mais seulement entrevue, ne me peuvent empêcher d'être si agréable, que l'esprit me chérissant surtout, fendant la presse de toutes autres connaissances, il me fait faire place et me reçoit comme sa reine sur le trône le plus élevé de son palais, d'où je donne la loi à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain ? Oui vraiment, Théotime, tout ainsi que les chefs de l'armée d'Israël, se dépouillant de leurs vêtements, les mirent ensemble, et en firent comme un trône royal, sur lequel ils assirent Jéhu, criant : *Jéhu est roi* (2) ; de même à l'arrivée de la foi, l'esprit se dépouille de tout discours et arguments, et les soumettant

(1) Cant. cant., I, 4.
(2) IV Reg., IX. 13.

à la foi, il la fait asseoir sur ieeux, la reconnaissant comme reine, et crie avec une grande joie : Vive la foi ! Les discours et arguments pieux, les miracles et autres avantages de la religion chrétienne la rendent certes extrêmement croyable et connaissable ; mais la seule foi la rend crue et reconnue, faisant aimer la beauté de sa vérité, et croire la vérité de sa beauté, par la suavité qu'elle répand en la volonté, et la certitude qu'elle donne à l'entendement. Les Juifs virent les miracles, et ouïrent les merveilles de notre Seigneur ; mais étant indisposés à recevoir la foi, c'est-à-dire leur volonté n'étant pas susceptible de la douceur et suavité de la foi, à cause de l'aigreur et malice dont ils étaient remplis, ils demeurèrent en leur infidélité. Ils voyaient la force de l'argument, mais ils ne savouraient pas la suavité de la conclusion ; et pour cela ils n'acquiesçaient pas à la vérité, et néanmoins l'acte de la foi consiste en cet acquiescement de notre esprit, lequel ayant reçu l'agréable lumière de la vérité, il y adhère par manière d'une douce, mais puissante et solide assurance et certitude qu'il prend en l'autorité de la révélation qui lui en est faite.

Vous avez ouï dire, Théotime, qu'ès conciles généraux il se fait des grandes disputes et recherches de la vérité, par discours, raisons et arguments de théologie, mais la chose étant débattue, les Pères, c'est-à-dire, les évêques et spécialement le Pape qui est le chef des évêques, concluent, résolvent et déterminent, et la détermination étant prononcée, chacun s'y arrête et acquiesce pleinement, non point en considération des raisons alléguées en la dispute et recherche

précédente, mais en vertu de l'autorité du Saint-Esprit, qui, présidant invisiblement ès conciles, a jugé, déterminé et conclu par la bouche de ses serviteurs qu'il a établis pasteurs du christianisme. L'enquête donc et la dispute se fait au parvis des prêtres, entre les docteurs ; mais la résolution et l'acquiescement se fait au sanctuaire, où le Saint-Esprit qui anime le corps de l'Église, parle par les bouches des chefs d'icelle, selon que notre Seigneur l'a promis. Ainsi l'autruche produit ses œufs sur le sablon de Libye, mais le soleil seul en fait éclore le poussin ; et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la vérité, mais les seuls rayons du soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement. Or, enfin, Théotime, cette assurance que l'esprit humain prend ès choses révélées et mystères de la foi, commence par un sentiment amoureux de complaisance, que la volonté reçoit de la beauté et suavité de la vérité proposée ; de sorte que la foi comprend un commencement d'amour que notre cœur ressent envers les choses divines.

CHAPITRE XV

Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte espérance

Comme, étant exposés aux rayons du soleil de midi, nous ne voyons presque pas plus tôt la clarté que soudain nous sentons la chaleur ; ainsi la lumière de la foi n'a pas plus tôt jeté la splendeur de ses vérités en notre entendement, que tout incontinent notre volonté sent la sainte chaleur de l'amour céleste. La foi nous fait connaître, par

une infaillible certitude, que Dieu est, qu'il est infini en bonté, qu'il se peut communiquer à nous, et que non seulement il le peut, ains il le veut; si que, par une ineffable douceur, il nous a préparé tous les moyens requis pour parvenir au bonheur de la gloire immortelle. Or, nous avons une inclination naturelle au souverain bien, ensuite de laquelle notre cœur a un certain intime empressement et une continuelle inquiétude, sans pouvoir en sorte quelconque s'accoiser (1), ni cesser de témoigner que sa parfaite satisfaction et son solide contentement lui manque. Mais quand la sainte foi a représenté à notre esprit ce bel objet de son inclination naturelle, ô vrai Dieu ! Théotime, quelle aise ! quel plaisir! quel tressaillement universel de notre âme ! laquelle alors, comme toute surprise à l'aspect d'une si excellente beauté, s'écrie d'amour : O que vous êtes beau, mon bien-aimé ! que vous êtes beau !

Éliéser cherchait une épouse pour le fils de son maître Abraham. Que savait-il s'il la trouverait belle et gracieuse comme il la désirait ? Mais quand il l'eut trouvée à la fontaine, qu'il la vit si excellente en beauté et si parfaite en douceur, mais surtout quand on la lui eut accordée, il en adora Dieu, et le bénit avec des actions de grâces pleines de joie non pareille : le cœur humain tend à Dieu par son inclination naturelle, sans savoir bonnement quel il est ; mais quand il le trouve à la fontaine de la foi, et qu'il le voit si bon, si beau, si doux, si débonnaire envers tous, et si disposé à se donner comme souverain bien à tous

(1) *S'accoiser*, s'apaiser, se tenir tranquille.

ceux qui le veulent, ô Dieu, que de contentements et que de sacrés mouvements en l'esprit pour s'unir à jamais à cette bonté si souverainement aimable ! J'ai enfin trouvé, dit l'âme ainsi touchée, j'ai trouvé ce que je désirais, et je suis maintenant contente. Et comme Jacob ayant vu la belle Rachel fondait en larmes de douceur pour le bonheur qu'il ressentait d'une si désirable rencontre ; de même notre pauvre cœur ayant trouvé Dieu, et reçu d'icelui le don précieux de la sainte foi, il se fond par après en suavité d'amour pour le bien infini qu'il voit d'abord en cette souveraine beauté.

Nous sentons quelquefois de certains contentements qui viennent comme à l'impourvu (1), sans aucun sujet apparent, et ce sont souvent des présages de quelque grande joie, dont plusieurs estiment que nos bons anges, prévoyant les biens qui nous doivent avenir, nous en donnent ainsi des pressentiments, comme au contraire ils nous donnent des craintes et frayeurs emmi les périls inconnus, afin de nous faire invoquer Dieu, et demeurer sur nos gardes. Or, quand le bien présagé nous arrive, nos cœurs le reçoivent à bras ouverts, et se ramentevant (2) l'aise qu'ils avaient eue sans en savoir la cause, ils connaissent seulement alors que c'était comme un avant-coureur du bonheur avenu. Ainsi, mon cher Théotime, notre cœur ayant eu si longuement inclination à son souverain bien, il ne savait à quoi ce mouvement tendait ; mais sitôt que la foi le lui a montré, alors il voit bien que c'était cela que son

(1) *Impourvu*, imprévu, à l'improviste.
(2) *Se ramentevant*, se rappelant.

âme requérait, que son esprit cherchait, et que son inclination regardait. Certes, ou que nous voulions, ou que nous ne voulions pas, notre esprit tend au souverain bien. Mais qui est ce souverain bien ? Nous ressemblons à ces bons Athéniens qui faisaient sacrifice au vrai Dieu, lequel néanmoins leur était inconnu, jusques à ce que le grand saint Paul leur en annonça la connaissance (1) ; car ainsi notre cœur, par un profond et secret instinct, tend en toutes ses actions, et prétend à la félicité, et la va cherchant çà et là, comme à tâtons, sans savoir toutefois ni où elle réside, ni en quoi elle consiste, jusques à ce que la foi la lui montre et lui en décrit les merveilles infinies; et lors ayant trouvé le trésor qu'il cherchait, hélas ! quel contentement à ce pauvre cœur humain, quelle joie, quelle complaisance d'amour ! Hé ! je l'ai rencontré celui que mon âme cherchait sans le connaître ! ô que ne savais-je à quoi tendaient mes prétentions, quand rien de tout ce que je prétendais ne me contentait, parce que je ne savais pas ce qu'en effet je prétendais ! Je prétendais d'aimer, et ne connaissais pas ce qu'il fallait aimer, et partant ma prétention ne trouvant pas son véritable amour, mon amour était toujours en une véritable, mais inconnue prétention ; j'avais bien assez de pressentiment d'amour pour me faire prétendre ; mais je n'avais pas assez de sentiment de la bonté qu'il fallait aimer pour exercer l'amour.

(1) Act., XVII, 23.

CHAPITRE XVI

Comme l'amour se pratique en l'espérance

L'entendement humain étant donc convenablement appliqué à considérer ce que la foi lui représente de son souverain bien, soudain la volonté conçoit une extrême complaisance en ce divin objet, lequel, pour lors absent, fait naître un désir très ardent de sa présence, dont l'âme s'écrie saintement : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1).

C'est à Dieu que je soupire,
C'est Dieu que mon cœur désire.

Et comme l'oiseau auquel le fauconnier ôte le chaperon, ayant la proie en vue, s'élance soudain au vol, et s'il est retenu par les longes, se débat sur le poing avec une ardeur extrême ; de même la foi nous ayant ôté le voile de l'ignorance, et fait voir notre souverain bien, lequel néanmoins nous ne pouvons encore posséder, retenus par la condition de cette vie mortelle, hélas ! Théotime, nous le désirons alors ; de sorte que,

Les cerfs longtemps pourchassés,
Fuyant pantois (2) et lassés,
Si fort les eaux ne désirent,
Que nos cœurs d'ennuis pressés
Seigneur, après toi soupirent,
Nos âmes en languissant
D'un désir toujours croissant
Crient : Hélas ! quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout-puissant,
Que nos yeux verront ta face (3) ?

(1) Cant. cant., I, 1.
(2) *Pantois*, haletants, respirant avec peine.
(3) Ps., XLI, 2, 3.

Ce désir est juste, Théotime, car qui ne désirerait un bien si désirable ? Mais ce serait un désir inutile, ains qui ne servirait que d'un continuel martyre à notre cœur, si nous n'avions assurance de le pouvoir un jour assouvir. Celui qui pour le retardement de ce bonheur protestait que ses larmes lui étaient un pain ordinaire nuit et jour (1), tandis que son Dieu lui était absent, et que ses adversaires l'enquéraient (2) : où est ton Dieu ? hélas ! qu'eût-il fait, s'il n'eût eu quelque sorte d'espérance de pouvoir une fois jouir de ce bien, après lequel il soupirait ? Et la divine épouse va toute éplorée et *alangourie* (3) *d'amour* (4) de quoi elle ne trouve pas sitôt le bien-aimé qu'elle cherche ; l'amour du bien-aimé avait créé en elle le désir ; le désir avait fait naître l'ardeur du pourchas (5), et cette ardeur lui causait la langueur, qui eût anéanti et consumé son pauvre cœur, si elle n'eût eu quelque espérance de rencontrer enfin ce qu'elle pourchassait. Ainsi doncques afin que l'inquiétude et la douloureuse langueur, que les efforts de l'amour désirant causeraient en nos esprits, ne nous portât à quelque défaillance de courage, et ne nous réduisît au désespoir ; le même bien souverain qui nous incite à le désirer si fortement, nous assure aussi que nous le pourrons obtenir fort aisément, par mille et mille promesses qu'il nous a faites en sa parole, et par ses inspirations pourvu que nous voulions employer les moyens.

(1) Ps. XLI, 4.
(2) *L'enquéraient*, lui demandaient.
(3) *Alangourie*, défaillante.
(4) Cant. cant., V, 8.
(5) *Pourchas*, recherche passionnée.

qu'il nous a préparés et qu'il nous offre pour cela.

Or, ces promesses et assurances divines, par une merveille particulière, accroissent la cause de notre inquiétude, et à mesure qu'elles augmentent la cause, elles ruinent et détruisent les effets.

Oui certes, Théotime, l'assurance que Dieu nous donne que le paradis est pour nous, fortifie infiniment le désir que nous avions d'en jouir, et néanmoins affaiblit, ains anéantit tout à fait le trouble et l'inquiétude que ce désir nous apportait; de sorte que nos cœurs par les promesses sacrées que la divine bonté nous a faites, demeurent tout à fait accoisés, et cet accoisement est la racine de la très sainte vertu pue nous appelons espérance. Car la volonté, assurée par la foi qu'elle pourra jouir de son souverain bien, usant des moyens à ce destinés, elle fait deux grands actes de vertu : par l'un, elle attend de Dieu la jouissance de sa souveraine bonté, et par l'autre elle aspire à cette sainte jouissance.

Et de vrai, Théotime, entre espérer et aspirer, il y a seulement cette différence, que nous espérons les choses que nous attendons par le moyen d'autrui ; et nous aspirons aux choses que nous prétendons par nos propres moyens, de nous-mêmes; et d'autant que nous parvenons à la jouissance de notre souverain bien, qui est Dieu, premièrement et principalement par sa faveur, grâce et miséricorde ; et que néanmoins cette même miséricorde veut que nous coopérions à sa faveur, mesurant la faiblesse de notre consentement à la force de sa grâce ; partant notre espérance est

aucunement (1) mêlée d'aspirement (2), si que nous n'espérons pas tout à fait sans aspirer, et n'aspirons jamais sans tout à fait espérer, en quoi l'espérance tient toujours le rang principal, comme fondée sur la grâce divine, sans laquelle tout ainsi que nous ne pouvons pas seulement penser à notre souverain bien, selon qu'il convient pour y parvenir, aussi ne pouvons-nous jamais sans icelle y aspirer comme il faut pour l'obtenir.

L'aspirement donc est un rejeton de l'espérance, comme notre coopération l'est de la grâce : et tout ainsi que ceux qui veulent espérer sans aspirer, seront rejetés comme couards (3) et négligents, de même ceux qui veulent aspirer sans espérer, sont téméraires, insolents et présomptueux. Mais quand l'espérance est suivie de l'aspirement, et que espérant nous aspirons, et aspirant nous espérons, alors, cher Théotime, l'espérance se convertit en un courageux dessein par l'aspirement, et l'aspirement se convertit en une humble prétention par l'espérance, espérant et aspirant (4) selon que Dieu nous inspire. Mais cependant et l'un et l'autre se fait par cet amour désirant qui tend à notre souverain bien, lequel, à mesure qu'il est plus assurément espéré, est aussi toujours plus aimé. Ainsi l'espérance n'est autre chose que l'amoureuse complaisance que nous avons en l'attente et prétention de notre souverain bien : tout y est d'amour, Théotime. Soudain que la foi m'a montré mon souverain bien,

(1) *Aucunement*, à certains égards, quelquefois.
(2) *Aspirement*, aspiration.
(3) *Couards*, lâches.
(4) Opposition des mots *aspirer* et *espérer* qui sent l'afféterie de langage du temps.

je l'ai aimé, et parce qu'il m'était absent, je l'ai désiré, et d'autant que j'ai su qu'il se voulait donner à moi, je l'ai derechef plus ardemment aimé et désiré; car aussi sa bonté est d'autant plus aimable et désirable, qu'elle est disposée à se communiquer. Or, par ce progrès, l'amour a converti son désir en espérance, prétention et attente, si que l'espérance est un amour attendant et prétendant. Et parce que le bien souverain que l'espérance attend, c'est Dieu, et qu'elle ne l'attend aussi que de Dieu même auquel et par lequel elle espère et aspire, cette sainte vertu d'espérance, aboutissant de toutes parts à Dieu, est par conséquent une vertu divine ou théologique.

CHAPITRE XVII

Que l'amour d'espérance est fort bon, quoique imparfait.

L'amour que nous pratiquons en l'espérance, Théotime, va certes à Dieu, mais il retourne à nous; il a son regard (1) en la divine bonté, mais il a de l'égard à notre utilité; il tend à cette suprême perfection, mais il prétend notre satisfaction, c'est-à-dire, il ne nous porte pas en Dieu, parce que Dieu est souverainement bon en soi-même, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous-mêmes, où, comme vous voyez, il y a du nôtre et de nous-mêmes. Et partant, cet amour est voirement (2) amour, mais amour de convoitise et intéressé. Je ne dis pas toutefois qu'il revienne tellement à nous, qu'il nous fasse aimer Dieu seu-

(1) *Son regard*, son but, son objet.
(2) *Voirement*, à la vérité.

lement pour l'amour de nous. O Dieu, nenni ! car l'âme qui n'aimerait Dieu que pour l'amour d'elle-même, établissant la fin de l'amour qu'elle porte à Dieu en sa propre commodité, hélas ! elle commettrait un extrême sacrilège. Si une femme n'aimait son mari que pour l'amour de son valet, elle aimerait son mari en valet, et son valet en mari. L'âme aussi qui n'aime Dieu que pour l'amour d'elle-même, elle s'aime comme elle devrait aimer Dieu, et elle aime Dieu comme elle se devrait aimer elle-même.

Mais il y a bien de la différence entre cette parole : J'aime Dieu pour le bien que j'en attends, et celle-ci : Je n'aime Dieu que pour le bien que j'en attends. Comme aussi c'est chose bien diverse de dire : J'aime Dieu pour moi, et dire : J'aime Dieu pour l'amour de moi ; quand je dis : J'aime Dieu pour moi, c'est comme si je disais : J'aime avoir Dieu, j'aime que Dieu soit à moi, qu'il soit mon souverain bien, qui est une sainte affection de l'épouse céleste, laquelle cent fois proteste par excès de complaisance : *Mon bien-aimé* est tout mien, et moi je suis toute sienne, *il est à moi, et je suis à lui* (1). Mais dire : J'aime Dieu pour l'amour de moi-même, c'est comme qui dirait : L'amour que je me porte est la fin pour laquelle j'aime Dieu, en sorte que l'amour de Dieu soit dépendant, subalterne et inférieur à l'amour propre que nous avons envers nous-mêmes, qui est une impiété nonpareille.

Cet amour donc que nous appelons espérance, est un amour de convoitise, mais d'une sainte

(1) Cant cant., II, 16.

et bien ordonnée convoitise, par laquelle nous ne tirons pas Dieu à nous, ni à notre utilité ; mais nous nous joignons à lui comme à notre finale félicité. Nous nous aimons ensemblement avec Dieu par cet amour, mais non pas nous préférant ou égalant à lui en cet amour : l'amour de nous-mêmes est mêlé avec celui de Dieu, mais celui de Dieu surnage ; notre amour-propre y entre voirement, mais comme simple motif, et non comme fin principale ; notre intérêt y tient quelque lieu, mais Dieu tient le rang principal. Oui, sans doute, Théotime ; car quand nous aimons Dieu comme notre souverain bien, nous l'aimons pour une qualité par laquelle nous ne le rapportons pas à nous, mais nous à lui ; nous ne sommes pas sa fin, sa prétention, ni sa perfection, ains il est la nôtre ; il ne nous appartient pas, mais nous lui appartenons ; il ne dépend point de nous, ains nous de lui ; et en somme, par la qualité de souverain bien, pour laquelle nous l'aimons, il ne reçoit rien de nous, ains nous recevons de lui, il exerce envers nous son affluence et bonté, et nous pratiquons notre indigence et disette ; de sorte qu'aimer Dieu en titre de souverain bien, c'est l'aimer en titre honorable et respectueux, par lequel nous l'avouons être notre perfection, notre repos et notre fin, en la jouissance de laquelle consiste notre bonheur.

Il y a des biens desquels nous nous servons en les employant, comme sont nos esclaves, nos serviteurs, nos chevaux, nos habits ; et l'amour que nous leur portons, est un amour de pure convoitise ; car nous ne les aimons que pour notre profit. Il y a des biens desquels nous jouissons,

mais d'une réciproque et mutuellement égale jouissance, comme nous faisons de nos amis ; car l'amour que nous leur portons en tant qu'ils nous rendent du contentement, est voirement amour de convoitise, mais convoitise honnête, par laquelle ils sont à nous, et nous également à eux ; ils nous appartiennent, et nous pareillement leur appartenons. Mais il y a des biens dont nous jouissons d'une jouissance de dépendance, participation, et sujétion, comme nous faisons de la bienveillance de nos pasteurs, princes, pères, mères, ou de leur présence et faveur ; car l'amour que nous leur portons est aussi certes amour de convoitise quand nous les aimons, en tant qu'ils sont nos princes, nos pasteurs, nos pères, nos mères ; puisque ce n'est pas la qualité de pasteur, ni de prince, ni de père, ni de mère, qui nous les fait aimer, ains parce qu'ils sont tels en notre endroit et à notre regard. Mais cette convoitise est un amour de respect, de révérence, d'honneur : car nous aimons, par exemple, nos pères, non parce qu'ils sont nôtres, mais parce que nous sommes à eux : et c'est ainsi que nous aimons et convoitons Dieu par l'espérance : non afin qu'il soit notre bien, mais parce qu'il l'est ; non afin qu'il soit nôtre, mais parce que nous sommes siens ; non comme s'il était pour nous, mais d'autant que nous sommes pour lui.

Et notez, Théotime, qu'en cet amour ici, la raison pour laquelle nous aimons, c'est-à-dire, pour laquelle nous appliquons notre cœur à l'amour du bien que nous convoitons, c'est parce que c'est notre bien ; mais la raison de la mesure et quantité de cet amour dépend de l'excel-

lence et dignité du bien que nous aimons. Nous aimons nos bienfaiteurs, parce qu'ils sont tels envers nous, mais nous les aimons plus ou moins, selon qu'ils sont ou plus grands, ou moindres bienfaiteurs. Pourquoi donc aimons-nous Dieu, Théotime, de cet amour de convoitise? Parce qu'il est notre bien. Mais pourquoi l'aimons-nous souverainement? Parce qu'il est notre bien souverain.

Or, quand je dis que nous aimons souverainement Dieu, je ne dis pas que nous l'aimions pour cela du souverain amour ; car le souverain amour n'est qu'en la charité. Mais en l'espérance l'amour est imparfait, parce qu'il ne tend pas à sa bonté infinie en tant qu'elle est telle en elle-même, ains seulement en tant qu'elle nous est telle ; et néanmoins parce qu'en cette sorte d'amour il n'y a point de plus excellent motif que celui qui provient de la considération du souverain bien, nous disons que par icelui nous aimons souverainement, quoiqu'en vérité nul par ce seul amour ne puisse ni observer les commandements de Dieu, ni avoir la vie éternelle, parce que c'est un amour qui donne plus d'affection que d'effet quand il n'est pas accompagné de la charité.

CHAPITRE XVIII.

Que l'amour se pratique en la pénitence, et premièrement qu'il y a diverses sortes de pénitences.

La pénitence, à parler généralement, est une repentance par laquelle on rejette et déteste le péché qu'on a commis, avec résolution de répa-

rer, autant qu'on le peut, l'offense et l'injure faite à celui contre lequel on a péché : et j'ai enclos en la pénitence le propos de réparer l'offense ; parce que la repentance ne déteste pas assez le mal quand elle laisse volontairement subsister son principal effet, qui est l'offense et l'injure ; or, elle le laisse subsister, tandis que le pouvant en quelque sorte réparer, elle ne le fait pas

Je laisse à part maintenant la pénitence de plusieurs païens, lesquels, comme Tertullien témoigne, en avaient entre eux quelque apparence, mais si vaine et inutile, que même, quelquefois, ils faisaient pénitence d'avoir bien fait. Car je ne parle que de la pénitence vertueuse, laquelle, selon les différents motifs desquels elle provient, est aussi de diverses espèces. Il y en a certes une qui est purement morale et humaine, comme fut celle d'Alexandre le Grand, lequel ayant tué son cher Clitus, cuida (1) se laisser mourir de faim, tant la force de la pénitence fut grande, dit Cicéron. Et celle d'Alcibiades, qui, convaincu par Socrate de n'être pas sage, se print à pleurer amèrement, triste et affligé de n'être pas ce qu'il devait être, dit saint Augustin. Aussi Aristote reconnaissant cette sorte de pénitence, assure que l'intempérant, lequel de propos délibéré s'adonne aux voluptés, est tout à fait incorrigible, parce qu'il ne se saurait repentir ; et celui qui est sans pénitence est incurable.

Certes, Sénèque, Plutarque, et les Pythagoriciens, qui recommandent tant l'examen de la conscience, et surtout le premier, qui parle si vive-

(1) *Cuida*, pensa.

ment du trouble que le remords intérieur excite en l'âme, ont entendu sans doute qu'il y avait une repentance ; etquant au sage Épictète, il décrit si bien la répréhension que nous devons pratiquer envers nous-mêmes, qu'on ne saurait presque mieux dire.

Il y a encore une autre pénitence qui est voirement morale, mais religieuse pourtant, et en certaine façon divine, d'autant qu'elle procède de la connaissance naturelle que l'on a d'avoir offensé Dieu en péchant. Car, en vérité, plusieurs philosophes ont su qu'on faisait chose agréable à la Divinité de vivre vertueusement, et que par conséquent on l'offensait en vivant vicieusement. Le bon homme Épictète fait un souhait de mourir en vrai chrétien (comme il est fort probable qu'aussi il fit), et entre autres choses il dit qu'il serait content s'il pouvait, en mourant, élever ses mains à Dieu et lui dire : Je ne vous ai point, quant à ma part, fait de déshonneur. Et de plus, il veut que son philosophe fasse un serment admirable à Dieu, de ne jamais désobéir à sa divine majesté, ni blâmer ou accuser chose quelconque qui arrive de sa part, ni de s'en plaindre en façon que ce soit : et ailleurs il enseigne que Dieu et notre bon ange sont présents à nos actions. Vous voyez donc bien, Théotime, que ce philosophe, lors encore païen, connaissait que le péché offensait Dieu, comme la vertu l'honorait ; et que par conséquent il voulait qu'on s'en repentît, puisque même il ordonnait que l'on fît l'examen de conscience au soir, en faveur duquel, avec Pythagore, il fait cet avertissement :

> Si vous avez mal fait, tancez-vous aigrement :
> Si vous avez bien fait, ayez contentement.

Or, cette sorte de repentance attachée à la science et dilection de Dieu que la nature peut fournir, était une dépendance de la religion morale. Mais comme la raison naturelle a donné plus de connaissance que d'amour aux philosophes, qui ne l'ont pas glorifié à proportion de la notice qu'ils en avaient ; aussi la nature a fourni plus de lumière pour faire entendre combien Dieu était offensé par le péché, que de chaleur pour exciter le repentir requis à la réparation de l'offense.

Néanmoins bien que la pénitence religieuse ait, en quelque façon, été reconnue par quelques-uns des philosophes; si est-ce que ç'a été si rarement et faiblement, que ceux qui ont eu la réputation d'être les plus vertueux d'entre eux, c'est-à-dire les Stoïciens, ont assuré que l'homme sage ne s'attristait jamais; de quoi ils ont fait une maxime autant contraire à la raison, que la proposition sur laquelle ils la fondaient était contraire à l'expérience, à savoir que l'homme sage ne péchait point.

Nous pouvons donc bien dire, mon cher Théotime, que la pénitence est une vertu toute chrétienne; puisque d'un côté elle a été si peu connue entre les païens, et de l'autre, elle est tellement reconnue parmi les vrais chrétiens, qu'en icelle consiste une grande partie de la philosophie évangélique, selon laquelle quiconque dit qu'il ne pèche point, est insensé; et quiconque croit de remédier à son péché sans pénitence, il est forcené ; car c'est l'exhortation des exhortations de notre Seigneur : *Faites pénitence* (1). Or, voici une briève description du progrès de cette vertu.

Nous entrons en une profonde appréhension,

(1) Matth., IV, 17.

de quoi, en tant qu'en nous est, nous offensons Dieu par nos péchés, le méprisant et déshonorant, lui désobéissant et nous rebellant à lui ; lequel aussi de son côté s'en tient pour offensé, irrité et méprisé, désagréant, réprouvant et abominant l'iniquité. De cette véritable appréhension naissent plusieurs motifs, qui, ou tous, ou plusieurs ensemble, ou chacun en particulier, nous peuvent porter à la repentance.

Car nous considérons parfois que Dieu qui est offensé, a établi une punition rigoureuse en enfer pour les pécheurs, et qu'il les privera du paradis préparé aux gens de bien. Or, comme le désir du paradis est extrêmement honorable, aussi la crainte de le perdre est grandement prisable ; et non seulement cela, mais le désir du paradis étant fort estimable, la crainte de son contraire qui est l'enfer, est bonne et louable. Hé ! qui ne craindrait une si grande perte et une si grande peine ? Et cette double crainte, dont l'une est servile, et l'autre mercenaire, nous porte grandement à nous repentir des péchés par lesquels nous les avons encourues. Et à cet effet, en la sacrée parole, cette crainte nous est cent fois et cent fois intimée. D'autres fois nous considérons la laideur et la malice du péché, selon que la foi nous l'enseigne ; comme par exemple, que par icelui la ressemblance et image de Dieu que nous avons, est barbouillée et défigurée, la dignité de notre esprit déshonorée ; que nous sommes rendus semblables aux bêtes insensées ; que nous avons violé notre devoir envers le Créateur du monde, et perdu le bien de la société des anges, pour nous associer et assujettir au diable, nous rendant

esclaves de nos passions, et renversant l'ordre de la raison, offensant nos bons anges à qui nous sommes tant obligés.

Quelquefois encore nous sommes provoqués à la pénitence par la beauté de la vertu, qui donne autant de biens que le péché nous cause de maux ; et de plus nous y sommes maintes fois excités par l'exemple des saints : car qui eût jamais pu voir les exercices de l'incomparable pénitence de Magdeleine, de Marie Egyptiaque, ou des pénitents du monastère surnommé Prison, dont saint Jean Climacus a fait la description, sans être ému à se repentir de ses péchés, puisque la seule lecture de l'histoire y provoque ceux qui ne sont pas du tout hébétés (1) ?

CHAPITRE XIX.

Que la pénitence sans l'amour est imparfaite.

Or, tous ces motifs nous sont enseignés par la foi et religion chrétienne ; et partant la pénitence qui en provient est grandement louable, quoiqu'imparfaite. Elle est à la vérité louable ; car ni la sainte Écriture, ni l'Église ne nous exciteraient pas par tels motifs, si la pénitence qui en provient n'était bonne : et on voit manifestement que c'est chose grandement raisonnable de se repentir du péché pour ces considérations, ainsi qu'il est impossible de ne se repentir pas à qui les considère attentivement. Mais pourtant c'est une pénitence certes imparfaite, d'autant que l'amour divin n'y entre encore point. Hé ! ne voyez-vous pas, Théotime, que toutes ces repentances se font pour l'in-

(1) *Du tout hébétés*, entièrement blasés.

térêt de notre âme, de sa félicité, de sa beauté intérieure, de son honneur, de sa dignité, et en un mot, pour l'amour de nous-mêmes, mais amour néanmoins légitime, juste et bien réglé !

Et prenez garde que je ne dis pas que ces repentances rejettent l'amour de Dieu, mais je dis seulement qu'elles ne le comprennent pas : elles ne le repoussent pas, mais elles ne le contiennent pas : elles ne sont pas contre lui, mais elles sont encore sans lui; il n'en est pas forclos (1), mais il n'y est pas non plus enclos. La volonté qui embrasse le bien simplement, est fort bonne ; mais si elle l'embrasse en rejetant le mieux, elle est certes déréglée, non pas en acceptant l'un, mais en repoussant l'autre. Ainsi le vœu de donner aujourd'hui l'aumône est bon, mais le vœu de ne la donner qu'aujourd'hui serait mauvais ; parce qu'il forclorait le mieux, qui est de la donner aujourd'hui et demain, et toujours quand on pourra. C'est bien fait certes, et cela ne se peut nier, de se repentir de ses péchés pour éviter la peine de l'enfer, et obtenir le paradis; mais qui prendrait résolution de ne se vouloir jamais repentir pour aucun autre sujet, il forclorait volontairement le mieux, qui est de se repentir pour l'amour de Dieu, et commettrait un grand péché. Et qui serait le père qui ne trouvât mauvais que son fils le voulût voirement servir, mais non jamais avec amour ou par amour?

Le commencement des choses bonnes est bon ; le progrès est meilleur ; et la fin est très bonne. Toutefois le commencement est bon en qualité de commencement, et le progrès en qualité de pro-

(1) *Forclos*, exclu.

grès ; mais de vouloir finir l'œuvre par le commencement, ou au progrès, c'est renverser l'ordre. L'enfance est bonne ; mais si on ne voulait jamais être qu'enfant, cela serait mauvais : car *l'enfant de cent ans* (1) est méprisé. De commencer d'apprendre, cela est fort louable ; mais qui commencerait en intention de ne jamais se perfectionner, il ferait contre toute raison. La crainte et les autres motifs de repentance dont nous avons parlé, sont bons pour le commencement de la sagesse chrétienne, qui consiste en la pénitence ; mais qui voudrait de propos délibéré ne point parvenir à l'amour, qui est la perfection de la pénitence, il offenserait grandement Celui qui a tout destiné à son amour, comme à la fin de toutes choses.

Conclusion. La repentance qui forclôt l'amour de Dieu, est infernale, pareille à celle des damnés. La repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoiqu'elle soit encore sans icelui, est une bonne et désirable repentance, mais imparfaite, et qui ne peut nous donner le salut, jusqu'à ce qu'elle ait atteint à l'amour, et qu'elle se soit mêlée avec icelui. Si que, comme le grand Apôtre a dit, que s'il donnait son corps à brûler et tous ses biens aux pauvres, sans avoir la charité, cela lui serait inutile ; aussi pouvons-nous dire en vérité, que quand notre pénitence serait si grande, que sa douleur fît fondre nos yeux en larmes, et fondre nos cœurs de regret, si nous n'avons pas le saint amour de Dieu, tout cela ne nous servirait de rien pour la vie éternelle.

(1) Is., LXV, 20.

CHAPITRE XX

Comme le mélange d'amour et de douleur se fait en la contrition.

La nature, que je sache, ne convertit jamais le feu en eau, quoique plusieurs eaux se convertissent en feu. Mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle. Car, ainsi qu'il est écrit au livre des Machabées, lorsque les enfants d'Israël furent conduits en Babylone, du temps de Sédécias, les prêtres, par l'avis de Jérémie, cachèrent le feu sacré en une vallée, dans un puits sec ; et au retour les enfants de ceux qui avaient ainsi caché le feu, l'allèrent chercher, selon ce que leurs pères leur avaient enseigné, et ils le trouvèrent converti en une eau fort épaisse, laquelle étant tirée par eux et répandue sur les sacrifices, selon que Néhémias l'ordonnait, soudain que les rayons du soleil l'eurent touchée, elle fut convertie en un grand feu.

Théotime, parmi les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de notre cœur le feu sacré de son amour : puis cet amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles par un second changement se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Aussi, la célèbre amante repentie aima premièrement son Sauveur ; et cet amour se convertit en pleurs, et ces pleurs en un amour excellent ; dont notre Seigneur dit que plusieurs péchés lui étaient remis, parce qu'elle avait beaucoup aimé (1). Et comme nous voyons que le feu

(1) Luc., VII, 47

convertit le vin en une eau que presque partout on appelle *eau-de-vie*, laquelle conçoit et nourrit si aisément le feu, que pour cela on la nomme aussi en plusieurs endroits *ardente :* de même la considération amoureuse de la bonté, laquelle étant souverainement aimable, a été offensée par le péché, produit l'eau de la sainte pénitence ; puis de cette eau provient réciproquement le feu de l'amour divin, dont on la peut proprement appeler *eau-de-vie* et *ardente*. Elle est certes une *eau* en sa substance ; car la pénitence n'est autre chose qu'un vrai déplaisir, une réelle douleur et repentance ; mais elle est néanmoins *ardente*, parce qu'elle contient la vertu et propriété de l'amour, comme provenue d'un motif amoureux, et par cette propriété elle donne la vie de la grâce. C'est pourquoi la parfaite pénitence a deux effets différents ; car, en vertu de sa douleur et détestation, elle nous sépare du péché et de la créature, à laquelle la délectation nous avait attachés ; mais en vertu du motif de l'amour d'où elle prend son origine, elle nous réconcilie et réunit à notre Dieu, duquel nous nous étions séparés par le mépris : si qu'à même temps (1) qu'elle nous retire du péché en qualité de repentance, elle nous rejoint à Dieu en qualité d'amour.

Mais je ne veux pas dire néanmoins que l'amour parfait de Dieu, par lequel on l'aime sur toutes choses, précède toujours cette repentance, ni que cette repentance précède toujours cet amour. Car encore que cela se passe ainsi maintes fois,

(1) *Si qu'à même temps*, tellement que, en même temps.

si est-ce que d'autres fois aussi, à même temps que l'amour divin naît dedans nos cœurs, la pénitence naît dedans l'amour, et plusieurs fois la pénitence venant en nos esprits, l'amour vient en la pénitence. Et comme, lorsqu'Ésaü sortit du ventre de sa mère, Jacob son jumeau l'empoigna par le pied, afin que non seulement leurs naissances s'entre-suivissent, mais aussi s'entre-tinssent et fussent entre-liées l'une à l'autre ; de même le repentir rude et âpre à cause de sa douleur naît le premier, comme un autre Ésaü ; et l'amour doux et gracieux, comme Jacob, le tient par le pied, et s'attache tellement à lui, qu'ils n'ont qu'une seule origine ; puisque la fin de la naissance du repentir est le commencement de celle du parfait amour. Or, comme Ésaü parut le premier, aussi le repentir se fait ordinairement voir avant l'amour; mais l'amour, comme un autre Jacob, quoiqu'il soit le puîné, assujettit par après le repentir, le convertissant en consolation.

Voyez, je vous prie, Théotime, la bien-aimée Magdeleine, comme elle pleure d'amour : *on a enlevé mon Seigneur,* dit-elle toute fondue en larmes, *et ne sais où on l'a mis* (1) ; mais l'ayant trouvé par les soupirs et les pleurs, elle le tient et possède par amour. L'amour imparfait le désire et le requiert ; la pénitence le cherche et le trouve; l'amour parfait le tient et le serre, ainsi qu'on dit des rubis d'Éthiopie, qui ont naturellement leur feu fort blafâtre (2); mais étant mis dans le vinaigre, il éclate et jette son brille-

(1) Joan., XX, 13.
(2) *Blafâtre,* blafard, pâle.

ment (1) fort clair. Car l'amour qui précède le repentir est pour l'ordinaire imparfait ; mais étant détrempé dans l'aigreur de la pénitence, il se renforce et devient amour excellent.

Il arrive même parfois que la repentance, quoique parfaite, ne contient pas en soi la propre action de l'amour, ains seulement la vertu et propriété d'icelui. Mais, ce me direz-vous, quelle vertu ou propriété de l'amour peut avoir la repentance, si elle n'a pas l'action ? Théotime, le motif de la parfaite repentance, c'est la bonté de Dieu, laquelle il nous déplaît d'avoir offensée. Or, ce motif n'est motif sinon parce qu'il émeut et donne le mouvement ; mais le mouvement que la bonté divine donne au cœur qui la considère, ne peut être que le mouvement d'amour, c'est-à-dire d'union. C'est pourquoi la vraie repentance, bien qu'il ne soit pas avis, et qu'on ne voie pas la propre action de l'amour, reçoit néanmoins toujours le mouvement de l'amour, et la qualité unissante d'icelui, par laquelle elle nous réunit et rejoint à la divine bonté. Dites-moi, de grâce : c'est la propriété de l'aimant de tirer à soi le fer, et de se joindre à lui ; mais ne voyons-nous pas que le fer touché de l'aimant, sans avoir ni l'aimant, ni sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante, ne laisse pas de tirer et s'unir à un autre fer ? Ainsi la parfaite repentance, touchée du motif de l'amour, sans avoir la propre action de l'amour, ne laisse pas d'en avoir la vertu et la qualité, c'est-à-dire le mouvement d'union, pour rejoindre et réunir nos cœurs à la volonté divine. Mais quelle différence y a-t-il, me répliquerez-

(1) *Brillement*, éclat.

vous, entre ce mouvement unissant de la pénitence et l'action propre de l'amour? Théotime, l'action de l'amour est un mouvement d'union voirement, mais il se fait par complaisance. Or, le mouvement d'union qui est en la pénitence, se fait non par voie de complaisance, ains de déplaisir, de repentance, de réparation, de réconciliation. En tant donc que ce mouvement unit, il a la qualité de l'amour ; en tant qu'il est amer et douloureux, il a la qualité de la pénitence, et en somme, de sa naturelle condition, c'est un vrai mouvement de pénitence mais qui a la vertu et qualité unissante de l'amour.

Ainsi le vin thériacal n'est pas appelé thériacal pour contenir la propre substance de la thériaque (1) ; car il n'y en a point du tout : mais on le nomme ainsi parce que la plante de la vigne ayant été détrempée en thériaque, les raisins et le vin qui en sont provenus, ont tiré la vertu et l'opération de la thériaque contre toute sorte de venins. Si donc la pénitence, selon l'Écriture, efface le péché, sauve l'âme, la rend agréable à Dieu, et la justifie, qui sont des effets appartenant à l'amour, et qui semblent ne devoir être attribués qu'à lui ; il ne le faut pas trouver étrange : car bien que l'amour ne se trouve pas toujours lui-même en la pénitence parfaite, sa vertu néanmoins et sa propriété y est toujours, s'y étant écoulée par le motif amoureux duquel elle provient.

Il ne faut pas non plus s'étonner que la force de l'amour naisse dedans la repentance avant que

(1) *Thériaque*, composé pharmaceutique, en usage dès l'antiquité, calmant, cordial et antidote renommé.

l'amour y soit formé, puisque nous voyons que par la réflexion des rayons du soleil battant sur la glace d'un miroir, la chaleur, qui est la vertu et propre qualité du feu, s'augmente petit à petit si fort, qu'elle commence à brûler avant qu'elle ait bonnement produit le feu, ou au moins avant que nous l'ayons aperçu. Car ainsi le Saint-Esprit jetant dans notre entendement la considération de la grandeur de nos péchés, en tant que par iceux nous avons offensé une si souveraine bonté; et notre volonté recevant la réflexion de cette connaissance, le repentir croît petit à petit si fort, avec une certaine chaleur affective et désir de retourner en grâce avec Dieu, qu'enfin ce mouvement arrive à tel signe qu'il brûle et unit avant même que l'amour soit du tout formé; amour qui toutefois, comme un feu sacré, s'allume immédiatement en ce point-là; de sorte que la repentance ne parvient jamais à ce signe de brûler et réunir le cœur à Dieu, qui est son extrême perfection, qu'elle ne se trouve toute convertie en feu et flamme d'amour, la fin de l'un servant de commencement de l'autre; ains plutôt la fin de la pénitence est dans le commencement de l'amour, comme le pied d'Ésaü était dans la main de Jacob, de telle façon que lorsqu'Ésaü achevait sa naissance, Jacob commençait la sienne, la fin de la naissance de l'un étant jointe, liée, et qui plus est, environnée du commencement de la naissance de l'autre; car ainsi le commencement de l'amour parfait ne suit pas seulement la fin de la pénitence; mais il s'attache, il se lie, et, pour le dire en un mot, ce commencement d'amour se mêle avec la fin de la repentance; et en ce

moment du mélange, la pénitence et contrition mérite la vie éternelle.

Or, parce que cette repentance amoureuse se pratique ordinairement par des élans ou élèvements du cœur en Dieu, pareils à ceux des anciens pénitents : *Je suis vôtre,* ô mon Dieu, *sauvez-moi* (1); *ayez miséricorde de moi, ayez-en miséricorde; car mon âme se confie en vous* (2). *Sauvez-moi,* Seigneur, *car les eaux submergent mon âme* (3). *Faites-moi comme un de vos mercenaires* (4). Seigneur, *soyez-moi propice, à moi* pauvre *pécheur* (5). Ce n'est pas sans raison que quelques-uns ont dit que l'oraison justifiait; car l'oraison repentante, ou la repentance suppliante, élevant l'âme à Dieu et la réunissant à sa bonté, obtient sans doute le pardon en vertu du saint amour qui lui donne le mouvement sacré. Et partant nous devons tous avoir force (6) telles oraisons jaculatoires faites par manière de repentance amoureuse et de souhaits requérant notre réconciliation avec Dieu; afin que par icelles *prononçant* devant le Sauveur notre *tribulation* (7), nous répandions nos âmes devant et dedans son cœur pitoyable, qui les recevra à merci.

(1) Ps., CXVIII, 94.
(2) Ps., LVI, 2.
(3) Ps., LXXVIII, 2.
(4) Luc., XV, 19.
(5) Luc., XVIII, 13.
(6) *Force telles oraisons,* beaucoup de semblables oraisons.
(7) Ps., XLI, 8.

CHAPITRE XXI

Comme les attraits amoureux de notre Seigneur nous aident et accompagnent jusqu'à la foi et la charité.

Entre le premier réveil du péché ou de l'incrédulité, et la résolution finale que l'on prend de croire parfaitement, il y a souventes fois (1) beaucoup de temps, pendant lequel on peut prier, comme fit saint Pacome, ainsi que nous avons vu; et comme le père du pauvre lunatique, lequel, au rapport de saint Marc, assurant qu'il croyait, c'est-à-dire qu'il commençait à croire, connut quant et quant (2) qu'il ne croyait pas assez, donc il s'écria : Eh ! *Seigneur, je crois,* mais *aidez mon incrédulité* (3) ; comme s'il eût voulu dire : je ne suis plus dans l'obscurité de la nuit d'infidélité, déjà les rayons de votre foi éclairent sur l'horizon de mon âme ; mais néanmoins je ne crois pas encore convenablement, c'est une connaissance encore toute faible et mêlée de ténèbres : hélas ! Seigneur, secourez-moi. Aussi le grand saint Augustin prononce solennellement cette remarquable parole : Écoute une fois, ô homme ! et entends. N'es-tu pas tiré ? Prie, afin que tu sois tiré : en laquelle son intention n'est pas de parler du premier mouvement que Dieu fait en nous sans nous, lorsqu'il nous excite et éveille du sommeil de péché. Car, comme pourrions-nous demander le réveil, puisque personne ne peut prier avant qu'être éveillé? Mais il parle de la résolution que l'on prend d'être fidèle : car il estime que croire

(1) *Souventes fois,* souvent.
(2) *Quant et quant,* en même temps.
(3) Marc., IX, 23.

c'est être tiré ; et partant il admoneste ceux qui ont été excités à croire en Dieu, de demander le don de la foi ; et personne certes ne pouvait mieux savoir les difficultés qui se passent ordinairement entre le premier mouvement que Dieu fait en nous, et la parfaite résolution de bien croire, que saint Angustin, qui ayant reçu une si grande variété d'attraits, par les paroles du glorieux saint Ambroise, par la conférence faite avec Potitian, et mille autres moyens, ne laissa pas néanmoins d'user de tant de remises, et d'avoir tant de peine à se résoudre ; si qu'à lui de vrai (1), plus qu'à nul autre, on eût pu bien dire ce qu'il dit par après aux autres : Hélas ! Augustin, si tu n'es pas tiré, si tu ne crois pas, prie que tu sois tiré, et que tu croies.

Notre Seigneur tire les cœurs par les délectations qu'il leur donne, lesquelles font trouver la doctrine céleste douce et agréable : mais avant que cette douceur ait engagé et lié la volonté par ses amiables liens, pour la tirer à l'acquiescement et consentement parfait de la foi ; comme Dieu ne manque pas d'exercer sa bonté sur nous par ses saintes inspirations, aussi notre ennemi ne cesse point de pratiquer sa malice par ses tentations. Et cependant nous demeurons en pleine liberté de consentir aux attraits célestes, ou de les rejeter : car comme le sacré concile de Trente a clairement résolu : « Si quelqu'un disait que le « franc arbitre de l'homme étant mû et incité de « Dieu, ne coopère en rien, consentant à Dieu, qui « l'émeut et l'appelle, afin qu'il se dispose et pré- « pare pour obtenir la grâce de la justification, et

(1) *De vrai,* en vérité.

« qu'il ne peut n'y consentir point s'il veut; certes « un tel serait excommunié et réprouvé de l'É- « glise (1). » Que si nous ne repoussons point la grâce du saint amour, elle va se dilatant par des continuels accroissements dedans nos âmes, jusqu'à ce qu'elles soient entièrement converties, comme les grands fleuves qui, trouvant les plaines ouvertes, se répandent et prennent toujours plus de place.

Que si l'inspiration nous ayant tirés à la fois ne rencontre point de résistance en nous, elle nous tire même jusques à la pénitence et charité. Saint Pierre, comme un apode relevé par l'inspiration que les yeux de son maître lui donnèrent, se laissant librement mouvoir et porter à ce doux vent du Saint-Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avaient excité, il lit en iceux, comme au livre de vie, la douce semonce du pardon que la débonnaireté divine lui offre ; il en tire un juste motif d'espérance, il sort de la cour, il considère l'horreur de son péché et le déteste, il pleure, il gémit, il prosterne son misérable cœur devant celui de la miséricorde de son Seigneur, il crie merci pour sa faute, il se résout à une inviolable fidélité ; et par ce progrès de mouvements pratiqués à la faveur de la grâce qui le conduit, l'assiste et l'aide continuellement, il parvient enfin à la sainte rémission de ses péchés, passant ainsi de grâce en grâce, selon que saint Prosper assure, que sans la grâce on ne court point à la grâce.

Ainsi donc, pour conclure ce point, l'âme prévenue de la grâce, sentant les premiers attraits, et consentant à leur douceur, comme revenant à

(1) Sess. VI, *De justific.*, can. IV.

soi, après une si longue pâmoison, elle commence à soupirer ces paroles : *Hélas !* ô mon cher époux ! mon ami ! *tirez-moi, je vous prie, et me prenez par-dessous les bras, car je ne puis autrement aller* (1); mais si vous me tirez, nous courrons : vous en m'aidant par l'*odeur des parfums*, et moi correspondant par mon faible consentement, et odorant vos suavités qui me renforcent et revigorent (2) toute jusqu'à ce que le *baume de votre nom sacré* (3), c'est-à-dire l'onction salutaire de ma justification, soit répandu en moi. Voyez-vous, Théotime, elle ne prierait pas, si elle n'était excitée ; mais sitôt qu'elle l'est et qu'elle sent les attraits, elle prie qu'on la tire ; étant tirée, elle court : mais elle ne courrait pas, si les parfums qui l'attirent et par lesquels on la tire, ne lui avivaient le cœur par la force de leur odeur précieuse : et comme elle court plus fort, et qu'elle s'approche de plus près de son céleste époux, elle sent toujours plus délicieusement les suavités qu'il répand, jusqu'à ce qu'enfin lui-même s'écoule dedans son cœur par manière de *baume répandu* (4) : si qu'elle s'écrie, comme surprise de ce contentement non sitôt attendu et inopiné : ô mon époux, vous êtes *un baume versé* dans mon sein : ce n'est pas merveille si *les jeunes* âmes *vous chérissent* (5).

En cette façon, très cher Théotime, l'inspiration céleste vient à nous et nous prévient, excitant nos volontés à l'amour sacré. Que si nous ne la repous-

(1) Cant. cant., I, 3.
(2) *Revigorent*, fortifient
(3) Cant. cant., I, 2.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*

sons pas, elle vient avec nous et nous environne, pour nous inciter et pousser toujours plus avant; et si nous ne l'abandonnons, elle ne nous abandonne point qu'elle ne nous ait rendus au port de la très sainte charité, faisant pour nous les trois offices que le grand ange Raphaël fit pour son cher Tobie: car elle nous guide en tout notre voyage de la sainte pénitence; elle nous garantit des périls et des assauts du diable, et nous console, anime et fortifie en nos difficultés.

CHAPITRE XXII

Brièvе description de la charité.

Voilà donc enfin, mon cher Théotime, comme Dieu, par un progrès plein de suavité ineffable, conduit l'âme qu'il fait sortir hors de l'Égypte du péché, d'amour en amour, comme de logement en logement, jusqu'à ce qu'il l'ait fait entrer en la terre de promission, je veux dire, en la très sainte charité, laquelle, pour le dire en un mot, est une amitié, et non pas un amour intéressé. Car, par la charité, nous aimons Dieu pour l'amour de lui-même, en considération de sa bonté très souverainement aimable : mais cette amitié est une vraie amitié ; car elle est réciproque, Dieu ayant aimé éternellement quiconque l'a aimé, l'aime, ou l'aimera temporellement. Elle est déclarée et reconnue mutuellement, attendu que Dieu ne peut ignorer l'amour que nous avons pour lui, puisque lui-même nous le donne : ni nous aussi ne pouvons ignorer celui qu'il a pour nous, puisqu'il l'a tant publié, et que nous reconnaissons tout ce que nous avons de bon, comme

véritables effets de sa bienveillance ; et enfin nous sommes en perpétuelle communication avec lui qui ne cesse de parler à nos cœurs par inspirations, attraits et mouvements sacrés. Il ne cesse de nous faire du bien et rendre toutes sortes de témoignages de sa très sainte affection, nous ayant ouvertement révélé tous ses secrets comme à ses amis confidents. Et pour comble de son saint amoureux commerce avec nous, il s'est rendu notre propre viande au très saint sacrement de l'Eucharistie. Et quant à nous, nous traitons avec lui à toutes heures quand il nous plaît, par la très sainte oraison, ayant toute notre vie, notre mouvement et notre être, non seulement avec lui, mais en lui et par lui.

Or, cette amitié n'est pas une simple amitié, mais amitié de dilection, par laquelle nous faisons élection de Dieu pour l'aimer d'amour particulier. Il est *choisi,* dit l'épouse sacrée, *entre mille.* Elle dit *entre mille* (1) ; mais elle veut dire entre tous. C'est pourquoi cette dilection n'est pas dilection de simple excellence, ains une dilection incomparable ; car la charité aime Dieu par une estime et préférence de sa bonté si haute et relevée au-dessus de toute autre estime, que les autres amours, ou ne sont pas vrais amours en comparaison de celui-ci, ou, s'ils sont vrais amours, celui-ci est infiniment plus qu'amour. Et partant, Théotime, ce n'est pas un amour que les forces de la nature, ni humaine, ni angélique, puissent produire, ains *le Saint-Esprit* le donne et *le répand en nos cœurs* (2) : et comme nos âmes qui donnent

(1) Cant. cant., v, 10.
(2) Rom., v, 5.

la vie à nos corps, n'ont pas leur origine de nos corps, mais sont mises dans nos corps par la providence naturelle de Dieu ; ainsi la charité qui donne la vie à nos cœurs, n'est pas extraite de nos cœurs, mais elle y est versée, comme une céleste liqueur, par la providence surnaturelle de sa divine majesté.

Nous l'appelons donc amitié surnaturelle pour cela ; et de plus encore, parce qu'elle regarde Dieu et tend à lui, non selon la science naturelle que nous avons de sa bonté, mais selon la connaissance surnaturelle de la foi. C'est pourquoi, avec la foi et l'espérance, elle fait sa résidence en la pointe et cime de l'esprit, et comme une reine de majesté elle est assise dans la volonté comme en son trône, d'où elle répand sur toute l'âme ses suavités et douceurs, la rendant par ce moyen toute belle, agréable et aimable à la divine bonté : de sorte que si l'âme est un royaume duquel le Saint-Esprit soit le roi, la charité est la *reine séante à sa dextre en robe d'or recamée* (1) *de belles variétés* (2). Si l'âme est une reine, épouse du grand roi céleste, la charité est sa couronne qui embellit royalement sa tête. Mais si l'âme avec son corps est un petit monde, la charité est le soleil qui orne tout, échauffe tout et vivifie tout.

La charité donc est un amour d'amitié, une amitié de dilection, une dilection de préférence, mais de préférence incomparable, souveraine et surnaturelle, laquelle est comme un soleil en toute l'âme pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultés spirituelles pour les perfection-

(1) *Recamée*, brodée.
(2) Ps., XLIV, 10.

ner, en toutes les puissances pour les modérer, mais en la volonté comme en son siège, pour y résider et lui faire chérir et aimer son Dieu sur toutes choses. O que bienheureux est l'esprit dans lequel cette sainte dilection est répandue, puisque *tous biens* lui *arrivent pareillement avec icelle* (1)!

(1) Sap., VII, 11.

FIN DU SECOND LIVRE.

LIVRE TROISIÈME

DU PROGRÈS ET PERFECTIONNEMENT DE L'AMOUR.

CHAPITRE PREMIER

Que l'amour sacré peut être augmenté de plus en plus en un chacun de nous.

Le sacré concile de Trente nous assure que les amis de Dieu, *allant de vertu en vertu* (1), sont renouvelés de jour en jour, c'est-à-dire croissent par bonnes œuvres en la justice qu'ils ont reçue par la grâce divine, et sont de plus en plus justifiés, selon ces célestes avertissements : *Qui est juste, qu'il soit derechef justifié, et qui est saint, qu'il soit encore plus sanctifié* (2). *Ne doute point d'être justifié jusques à la mort* (3). *Le sentier des justes s'avance et croît comme une lumière resplendissante jusques au jour parfait* (4). *Faisant la vérité avec charité, croissons en tout en celui qui est le chef,* à savoir *Jésus-Christ* (5). Et enfin *je vous prie, que votre charité croisse de plus en plus* (6) :

(1) Ps., LXIII, 8.
(2) Apoc., XXII, 11.
(3) Eccli., XVIII, 22
(4) Prov., IV, 13.
(5) Ephes., IV, 15.
(6) Philip., I, 9.

qui sont toutes paroles sacrées selon David, saint Jean, l'Ecclésiastique et saint Paul.

Je n'ai jamais su qu'il se trouvât aucun animal qui n'eût point de bornes et limites en sa croissance, sinon le crocodile, qui étant extrêmement petit en son commencement, ne cesse jamais de croître tandis qu'il est en vie (1), en quoi il représente également et les bons et les mauvais ; *car l'outrecuidance de ceux qui haïssent Dieu monte toujours* (2), dit le grand roi David, et *les bons croissent comme l'aube du jour* (3) de splendeur en splendeur, et de demeurer en un état de consistance longuement, il est impossible. Qui ne gagne, perd en ce trafic ; qui ne *monte, descend* en cette *échelle* (4) ; qui n'est vainqueur, est vaincu en ce combat. Nous vivons entre les hasards des batailles que nos ennemis nous livrent ; si nous ne résistons, nous périssons, et nous ne pouvons résister sans surmonter, ni surmonter sans victoire ; car, comme dit le glorieux saint Bernard, il est écrit très spécialement de l'homme, que *jamais il n'est en un même état* (5) ; il faut ou qu'il avance, ou qu'il retourne en arrière. « *Tous courent, mais un* « *seul emporte le prix ; courez, en sorte que vous* « *l'obteniez* (6). Qui est le prix, sinon Jésus-Christ, « et comme le pourrez-vous appréhender, si vous « ne le suivez ? Que si vous le suivez, vous irez et « courrez toujours ; car il ne s'arrêta jamais,

(1) Les crocodiles, en effet, vivent très longtemps et leur accroissement est très lent.
(2) Ps., LXXIII, 23.
(3) Prov., IV, 18.
(4) Gen., XXVIII, 12.
(5) Ep. 253 ad Garinum.-Job., XIV, 2.
(6) I Cor., IX, 24.

« ains continua la course de son amour et *obéis-*
« *sance jusques à la mort, et la mort de la croix* (1). »

Allez donc, dit saint Bernard, allez, dis-je, avec lui ; allez, mon cher Théotime, et n'ayez point d'autres bornes que celles de votre vie, et tandis qu'elle durera, courez après ce Sauveur, mais courez ardemment et vitement : car de quoi vous servira de le suivre, si vous n'êtes si heureux que de l'acconsuivre (2) ? Écoutons le Prophète : *J'ai incliné mon cœur à faire vos justifications éternellement* (3). Il ne dit pas qu'il les gardera pour un temps, mais pour jamais ; et parce qu'il veut éternellement bien faire, il aura un éternel salaire. *Bienheureux sont ceux qui sont purs en la voie, qui marchent en la loi du Seigneur* (4). Malheureux sont ceux qui sont souillés, qui ne marchent point en la loi du Seigneur : il n'appartient qu'à Satan de dire qu'il sera *assis sur les flancs d'Aquilon* (5). Détestable, tu seras assis. Hé ! ne connais-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir, mais pour marcher ? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer. Et Dieu parlant à l'un de ses plus grands amis : *Marche,* lui dit-il, *devant moi, et sois parfait* (6).

La vraie vertu n'a point de limites, elle va toujours outre ; mais surtout la sainte charité, qui est la vertu des vertus, et laquelle, ayant un objet infini, serait capable de devenir infinie, si elle

(1) Philip., II, 8.
(2) *Acconsuivre*, atteindre.
(3) Ps., CXVIII, 112.
(4) *Ibid.*, 1.
(5) Is., XIV, 13.
(6) Gen., XVII, 1.

rencontrait un cœur capable de l'infinité ; rien n'empêchant cet amour d'être infini, que la condition de la volonté qui le reçoit et qui doit agir par icelui, condition à raison de laquelle, comme jamais personne ne verra Dieu autant qu'il est visible, aussi onc nul ne le peut aimer autant qu'il est aimable. Le cœur qui pourrait aimer Dieu d'un amour égal à la divine bonté, aurait une volonté infiniment bonne, et cela ne peut être qu'en Dieu seul. La charité donc entre nous peut être perfectionnée jusques à l'infini, mais exclusivement, c'est-à-dire la charité peut être rendue de plus en plus et toujours plus excellente, mais non pas que jamais elle puisse être infinie. L'esprit de Dieu peut élever le nôtre, et l'appliquer à toutes les actions surnaturelles qu'il lui plaît, tandis qu'elles ne sont pas infinies, d'autant qu'entre les choses petites et les grandes, pour excessives qu'elles soient, il y a toujours quelque sorte de proportion, pourvu que l'excès des excessives ne soit pas infini ; mais entre le fini et l'infini il n'y a nulle proportion, et pour y en mettre, il faudrait ou relever le fini et le rendre infini, ou ravaler l'infini et le rendre fini ; ce qui ne peut être.

De sorte que la charité même qui est en notre Rédempteur en tant qu'il est homme, quoiqu'elle soit grande, au-dessus de tout ce que les anges et les hommes peuvent comprendre, si est-ce qu'elle n'est pas (1) infinie en son être et d'elle-même, ains seulement en l'estime de sa dignité et de son mérite ; parce qu'elle est la charité d'une personne d'infinie excellence, c'est-à-dire d'une per-

(1) *Si est-ce qu'elle n'est pas*, bien qu'elle ne soit pas.

sonne divine, qui est le Fils éternel du Père tout-puissant.

Cependant c'est une faveur extrême pour nos âmes qu'elles puissent croître sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu, tandis qu'elles sont en cette vie caduque,

Montant à la vie éternelle,
De vertu en vertu nouvelle (1)

CHAPITRE II

Combien notre Seigneur a rendu aisé l'accroissement de l'amour.

Voyez-vous, Théotime, *ce verre d'eau* (2) ou ce petit morceau de pain qu'une sainte âme donne au pauvre pour Dieu, c'est peu de fait certes, et chose presque indigne de considération selon le jugement humain ; Dieu néanmoins le récompense, et tout soudain donne pour cela quelque accroissement de charité. Les *poils de chèvre* (3) présentés anciennement au tabernacle étaient bien reçus, et tenaient lieu entre les saintes offrandes ; et les petites actions qui procèdent de la charité, sont agréables à Dieu, et ont leur place entre les mérites ; car, comme en l'Arabie Heureuse, non seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage (4) ; ainsi en l'âme charitable non seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besognes se ressen-

(1) Ps., LXXXIII, 8.
(2) Matth., X, 42.
(3) Exod., XXXV, 23.
(4) *Solage*, sol, terroir.

tent de la vertu du saint amour, et sont en bonne odeur devant la majesté divine, qui à leur considération augmente la sainte charité. Or, je dis que Dieu fait cela, parce que la charité ne produit pas ses accroissements comme un arbre qui pousse ses rameaux, et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres ; ains comme la foi, l'espérance et la charité sont des vertus qui ont leur origine dans la bonté divine, aussi en tirent-elles leur augmentation et perfection, à guise des avettes (1), lesquelles, étant extraites du miel, prennent aussi leur nourriture d'icelui.

Par quoi tout ainsi que les perles prennent non seulement leur naissance, mais aussi leur aliment de la rosée, les mères perles ouvrant pour cet effet leurs écailles du côté du ciel (2), comme pour mendier les gouttes que la fraîcheur de l'air fait écouler à l'aube du jour ; de même ayant reçu la foi, l'espérance et la charité de la bonté céleste, nous devons toujours retourner nos cœurs et les tenir tendus de ce côté-là, pour en impétrer la continuation et l'accroissement des mêmes vertus. *O Seigneur*, nous fait dire la sainte Église notre mère, *donnez-nous l'augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité* (3), et c'est à l'imitation de ceux qui disaient au Sauveur : *Seigneur, accroissez la foi en nous* (4), et selon l'avis de saint Paul, qui assure que *Dieu* seul *est puissant de faire abonder en nous toute grâce* (5).

(1) *Avettes*, abeilles.
(2) Opinion populaire, qui n'est pas appuyée sur la science.
(3) Orat. dom. XIII post Pent.
(4) Luc., XVII, 5.
(5) II Cor., IX, 8.

C'est donc Dieu qui fait cet accroissement en considération de l'emploi que nous faisons de sa grâce, selon qu'il est écrit : *A celui qui a,* c'est-à-dire qui emploie bien les faveurs reçues, *on lui en donnera davantage, et il abondera* (1). Ainsi se pratique l'exhortation du Sauveur : *Amassez des trésors au ciel* (2), comme s'il disait : Ajoutez toujours de nouvelles bonnes œuvres aux précédentes ; car ce sont les pièces desquelles vos trésors doivent être composés, le jeûne, l'oraison, l'aumône. Or, comme au trésor du temple *les deux petites pièces de la pauvre veuve* (3) furent estimées, et qu'en effet, par l'addition des petites pièces, les trésors s'agrandissent et leur valeur s'augmente d'autant ; ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoique faites un peu lâchement, et non selon toute l'étendue des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'être agréables à Dieu, et d'avoir leur valeur auprès de lui ; de sorte qu'encore que d'elles-mêmes elles ne puissent causer aucun accroissement à l'amour précédent, étant de moindre vigueur que lui ; la Providence divine toutefois qui en tient compte, et par sa bonté en fait état, les récompense soudain de l'accroissement de la charité pour le présent, et de l'assignation d'une plus grande gloire au ciel pour l'avenir.

Théotime, les abeilles font le miel délicieux qui est leur ouvrage de haut prix ; mais la cire qu'elles font aussi ne laisse pas pour cela de valoir quelque chose, et de rendre leur travail re-

(1) Matth., XIII, 12.
(2) Matth., VI, 20.
(3) Luc., XXI, 2.

commandable. Le cœur amoureux doit tâcher de produire ses œuvres avec grande ferveur et haute estime, afin d'augmenter puissamment sa charité ; mais si toutefois il en produit de moindres, il n'en perdra point la récompense ; car Dieu lui en saura gré, c'est-à-dire l'en aimera toujours un peu plus. Or, jamais Dieu n'aime davantage une âme qui a de la charité, qu'il ne lui en donne aussi davantage, notre amour envers lui étant le propre et particulier effet de son amour envers nous.

A mesure que nous regardons plus vivement notre ressemblance qui paraît en un miroir, elle nous regarde aussi plus attentivement ; et à mesure que Dieu jette plus amoureusement ses doux yeux sur notre âme qui est faite à son image et semblance, notre âme réciproquement regarde sa divine bonté plus attentivement et ardemment, correspondant selon sa petitesse à tous les accroissements que cette souveraine douceur fait de son divin amour envers elle. Certes, le sacré concile de Trente parle ainsi : « Si quelqu'un dit que la « justice reçue n'est pas conservée, et que même « elle n'est pas augmentée devant Dieu par bon« nes œuvres ; mais que les œuvres sont seule« ment fruits et signes de la justification acquise, « et non pas cause de l'augmenter, anathème. » Voyez-vous, Théotime, la justification qui se fait par la charité est augmentée par les bonnes œuvres ; et ce qu'il faut remarquer, c'est par les bonnes œuvres sans exception : car, comme dit excellemment saint Bernard sur un autre sujet, rien n'est excepté, ou rien n'est distingué. Le concile parle des bonnes œuvres indistinctement

et sans réserve, nous donnant à connaître que non seulement les grandes et ferventes, ains aussi les petites et faibles font augmenter la sainte charité, mais les grandes grandement, et les petites beaucoup moins.

Tel est l'amour que Dieu porte à nos âmes, tel le désir de nous faire croître en celui que nous lui devons porter. Sa divine suavité nous rend toutes choses utiles ; elle prend tout à notre avantage ; elle fait valoir à notre profit toutes nos besognes, pour basses et débiles qu'elles soient.

Au commerce des vertus morales, les petites œuvres ne donnent point d'accroissement à la vertu de laquelle elles procèdent, ains si elles sont bien petites, elles l'affaiblissent ; car une grande libéralité périt quand elle s'amuse à donner des choses de peu, et de libéralité elle devient chicheté (1). Mais au trafic des vertus qui viennent de la miséricorde divine, et surtout de la charité, toutes œuvres donnent accroissement. Or, ce n'est pas merveille si l'amour sacré, comme roi des vertus, n'a rien, ou petit ou grand, qui ne soit aimable ; puisque le baume, prince des arbres aromatiques, n'a ni écorce, ni feuille qui ne soit odorante. Et que pourrait produire l'amour qui ne fût digne d'amour et ne tendît à l'amour ?

CHAPITRE III

Comme l'âme, étant en charité, fait progrès en icelle.

Employons une parabole, Théotime, puisque cette méthode a été si agréable au souverain Maître de l'amour que nous enseignons. Un grand et

(1) *Chicheté*, parcimomie, avarice.

brave roi ayant épousé une très aimable jeune princesse, et l'ayant un jour menée en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus à souhait, après quelques discours, il la vit tomber pâmée devant lui, par un accident inopiné. Hélas! cela l'étonna extrêmement, et le fit presque tomber lui-même à cœur failli (1) de l'autre côté ; car il l'aimait plus que sa propre vie. Néanmoins, le même amour qui lui donna ce grand assaut de douleur, lui donna quant et quant (2) la force de le soutenir, et il le mit en action pour, avec une promptitude nonpareille, remédier au mal de la chère compagne de sa vie, si qu'ouvrant de vitesse un buffet qui était là, il prend une eau cordiale infiniment précieuse, il ouvre de force les lèvres et les dents serrées de cette bien-aimée princesse, et faisant couler dans sa bouche cette précieuse liqueur, il la fait enfin revenir à soi et reprendre sentiment ; puis il la relève doucement, et à force de remèdes, il la ravigore et ravive en telle sorte qu'elle commença à se lever sur pied et se promener tout bellement avec lui, mais non toutefois sans son aide ; car il l'allait relevant et soutenant par-dessous le bras jusques à ce qu'enfin il lui mît un épithème (3) de si grande vertu et si précieux sur le cœur, que lors se sentant tout à fait remise en sa première santé, elle marchait toute seule d'elle-même ; son cher époux ne la soutenant plus si fort, ains seulement lui tenant doucement sa main droite entre les siennes, et son bras droit replié sur le sien et sur sa poi-

(1) *A cœur failli*, en défaillance.
(2) *Quant et quant*, en même temps.
(3) *Epithème*, topique différent des onguents.

trine, il l'allait ainsi entretenant et lui faisant en cela quatre offices fort agréables : car 1° il lui témoignait son cœur amoureusement soigneux d'elle ; 2° il l'allait toujours un peu soulageant ; 3° si quelque ressentiment de la défaillance passée lui fût revenu, il l'eût soutenue ; 4° si elle eût rencontré quelque pas ou quelque endroit raboteux et malaisé, il l'eût retenue et appuyée ; et ès montées, ou quand elle voulait aller un peu vite, il la soulevait et supportait puissamment. Il se tint donc avec ce soin cordial auprès d'elle jusques à la nuit, qu'il voulut encore l'assister quand on la mit dans son lit royal.

L'âme est épouse de notre Seigneur, quand elle est juste ; et parce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soit en charité, elle n'est point aussi épouse qu'elle ne soit menée dedans le cabinet de ces délicieux parfums desquels il est parlé ès Cantiques. Or, quand l'âme qui a cet honneur commet le péché, elle tombe pâmée d'une défaillance spirituelle, et cet accident est à la vérité bien inopiné, car qui pourrait jamais penser qu'une créature voulût quitter son Créateur et son souverain bien pour des choses si légères, comme sont les amorces du péché ? Certes, le ciel s'en étonne, et si Dieu était sujet aux passions, il tomberait à cœur failli pour ce malheur, comme, lorsqu'il fut mortel, il expira sur la croix pour nous en racheter. Mais puisqu'il n'est plus requis qu'il emploie son amour à mourir pour nous, quand il voit l'âme ainsi précipitée en l'iniquité, il accourt pour l'ordinaire à son aide, et d'une miséricorde nonpareille entr'ouvre la porte du cœur par des élans et remords de conscience, qui procèdent de

plusieurs clartés et appréhensions qu'il a jetées dedans nos esprits avec des mouvements salutaires, par le moyen desquels, comme par des eaux odorantes et vitales, il fait revenir l'âme à soi et la remet en de bons sentiments; et tout cela, mon Théotime, Dieu le fait en nous sans nous, par sa bonté tout aimable, qui nous prévient de sa douceur; car comme notre épouse pâmée fût demeurée morte en sa pâmoison, sans le secours du roi, aussi l'âme demeurerait perdue dans son péché, si Dieu ne la prévenait. Que si l'âme, étant ainsi excitée, ajoute son consentement au sentiment de la grâce, secondant l'inspiration qui l'a prévenue, et recevant les secours et remèdes requis que Dieu lui a préparés, il la ravigorera et la conduira par divers mouvements de foi, d'espérance et de pénitence, jusques à ce qu'elle soit tout à fait remise en la vraie santé spirituelle, qui n'est autre chose que la charité. Or, tandis qu'il la fait ainsi passer entre les vertus par lesquelles il la dispose à ce saint amour, il ne la conduit pas seulement, mais il la soutient de telle façon que, comme elle de son côté marche tant qu'elle peut, aussi lui pour sa part la porte et la va soutenant; et ne saurait-on bonnement dire si elle va ou si elle est portée : car elle n'est pas tellement portée qu'elle n'aille, et va toutefois tellement, que si elle n'était pas portée, elle ne pourrait pas aller. Si que, pour parler à l'apostolique (1), elle doit dire : Je marche, *non pas moi* seule, *ains la grâce de Dieu avec moi* (2).

(1) *Si que*, si bien que ; pour parler *à l'apostolique*, comme l'Apôtre.
(2) I Cor., xv, 10.

Mais l'âme étant remise tout à fait en sa santé par l'excellent épithème de la charité que le Saint-Esprit met sur le cœur, alors elle peut aller et se soutenir sur ses pieds d'elle-même, en vertu néanmoins de cette santé et de l'épithème sacré du saint amour. C'est pourquoi, encore qu'elle puisse aller d'elle-même, elle en doit toute la gloire à son Dieu qui lui a donné une santé si vigoureuse et si forte. Car, soit que le Saint-Esprit nous fortifie par les mouvements qu'il imprime en nos cœurs, ou qu'il nous soutienne par la charité qu'il y répand, soit qu'il nous secoure par manière d'assistance en nous relevant et portant, ou qu'il renforce nos cœurs, versant en iceux l'amour ravigorant et vivifiant, c'est toujours en lui et par lui que nous vivons, que nous marchons et que nous opérons.

Néanmoins, bien que moyennant la charité répandue dans nos cœurs nous puissions marcher en la présence de Dieu, et faire progrès en la voie du salut; si est-ce que la bonté divine assiste l'âme à laquelle il a donné son amour, la tenant continuellement de sa sainte main. Car ainsi, 1° il fait mieux paraître la douceur de son amour envers elle ; 2° il la va toujours animant de plus en plus ; 3° il la soulage contre les inclinations dépravées et les mauvaises habitudes contractées par les péchés passés ; 4° et enfin, la maintient et défend contre les tentations.

Ne voyons-nous pas, Théotime, que souvent les hommes sains et robustes ont besoin qu'on les provoque à bien employer leur force et leur pouvoir ; et que, par manière de dire, on les conduise à l'œuvre par la main? Ainsi, Dieu nous ayant

donné sa charité, et par icelle la force et le moyen de gagner pays (1) au chemin de la perfection, son amour néanmoins ne lui permet pas de nous laisser aller ainsi seuls ; ains il le fait mettre en chemin avec nous, il le presse de nous presser, et sollicite son cœur de solliciter et pousser le nôtre à bien employer la sainte charité qu'il nous a donnée : répliquant souvent par ses inspirations les avertissements que saint Paul nous fait : *Voyez de ne point recevoir la grâce* céleste *en vain* (2). *Tandis que vous avez le temps, faites* tout *le bien* que vous pourrez (3). *Courez en sorte que vous emportiez le prix* (4). Si que nous nous devons imaginer souvent qu'il répète aux oreilles de nos cœurs les paroles qu'il disait au bon père Abraham : *Marche devant moi et sois parfait* (5).

Surtout l'assistance spéciale de Dieu est requise à l'âme qui a le saint amour ès entreprises signalées et extraordinaires : car bien que la charité, pour petite qu'elle soit, nous donne assez d'inclination, et, comme je pense, une force suffisante pour faire les œuvres nécessaires au salut; si est-ce néanmoins que, pour aspirer et entreprendre des actions excellentes et extraordinaires, nos cœurs ont besoin d'être poussés et rehaussés par la main et le mouvement de ce grand amoureux céleste : comme la princesse de notre parabole, laquelle, quoique bien remise en santé, ne pouvait faire des montées, ni aller bien vite, que son

(1) *Gagner pays*, avancer.
(2) II Cor., VI, 1.
(3) Galat., VI, 10.
(4) I Cor., IX, 24.
(5) Gen., XVII, 1.

cher époux ne la relevât et soutînt fortement. Ainsi, saint Antoine et saint Siméon Stylite étaient en la grâce et charité de Dieu, quand ils firent dessein d'une vie si relevée ; comme aussi la bienheureuse mère Térèse, quand elle fit le vœu d'obéissance spéciale ; saint François et saint Louis, quand ils entreprirent le voyage d'outre mer pour la gloire de Dieu ; le bienheureux François Xavier, quand il consacra sa vie à la conversion des Indois (1) ; saint Charles, quand il s'exposa au service des pestiférés ; saint Paulin (2), quand il se vendit pour racheter l'enfant de la pauvre veuve : jamais pourtant ils n'eussent fait des coups si hardis et généreux, si, à la charité qu'ils avaient en leurs cœurs, Dieu n'eût ajouté des inspirations, semonces, lumières et forces spéciales, par lesquelles il les animait et poussait à ces exploits extraordinaires de la vaillance spirituelle.

Ne voyez-vous pas le jeune homme de l'Évangile que notre Seigneur aimait, et qui par conséquent était en charité (2)? il n'avait certes nulle pensée de vendre tout ce qu'il avait pour le donner aux pauvres, et suivre notre Seigneur : ains quand Notre-Seigneur lui en eut donné l'inspiration, encore n'eut-il pas le courage de l'exécuter. Pour ces grandes œuvres, Théotime, nous avons besoin, non seulement d'être inspirés, mais aussi d'être fortifiés, afin d'effectuer ce que l'inspiration requiert de nous. Comme encore ès grands assauts des tentations extraordinaires, une spéciale et particulière présence du secours céleste nous

(1) *Indois*, Indiens.
(2) Matth., XIX, 21.

est tout à fait nécessaire. A cette cause, la sainte Église nous fait si souvent exclamer : Excitez nos cœurs, ô Seigneur ! ô Dieu, prévenez nos actions en aspirant sur nous, et en nous aidant, accompagnez-nous (1) ; ô Seigneur, soyez prompt à nous secourir ; et semblables ; afin que par telles prières nous obtenions la grâce de pouvoir faire des œuvres excellentes et extraordinaires, et de faire plus fréquemment et fervemment les ordinaires ; comme aussi de résister plus ardemment aux menues tentations et combattre hardiment les plus grandes. Saint Antoine fut assailli d'une effroyable légion de démons, desquels ayant assez longuement soutenu les efforts, non sans une peine et des tourments incroyables, enfin, il vit le toit de sa cellule se fendre, et un rayon céleste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noire et ténébreuse troupe de ses ennemis, et lui ôta toute la douleur des coups reçus en cette bataille, dont il connut la présence spéciale de Dieu, et jetant un profond soupir du côté de la vision : « Où étiez-vous, ô bon Jésus ! dit-il, où « étiez-vous ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas « trouvé ici dès le commencement pour remédier « à ma peine ? Antoine, lui fut-il répondu d'en « haut, j'étais ici ; mais j'attendais l'issue de ton « combat. Or, parce que tu as été brave et vail- « lant, je t'aiderai toujours. » Mais en quoi consistait la vaillance et le courage de ce grand soldat spirituel ? Il le déclara lui-même une autre fois qu'étant attaqué par un diable, qui avoua être l'esprit d'impureté, ce glorieux saint, après plusieurs paroles dignes de son grand courage,

(1) Oraison de l'action de grâces après la messe.

commença à chanter le verset 7 du psaume CXVII :

L'Éternel est de mon parti,
Par lui je serai garanti ;
Et des ennemis de ma vie
Nullement je ne me soucie.

Certes, notre Seigneur révéla à sainte Catherine de Sienne qu'il était au milieu de son cœur, en une cruelle tentation qu'elle eut, comme un capitaine au milieu d'une forteresse pour la défendre, et que sans son secours elle se fût perdue en cette bataille. Il en est de même de tous les grands assauts que nos ennemis nous livrent : nous pouvons bien dire, comme Jacob, que c'est *l'ange qui* nous *garantit de tout mal* (1), et chanter avec le grand roi David :

Le pasteur dont je suis guidé,
C'est Dieu qui gouverne le monde ;
Je ne puis, ainsi commandé,
Que tout à souhait ne m'abonde :
Quand il voit mon âme en langueur,
Et que quelque mal l'endommage,
Il la remet en sa vigueur,
Et me restaure le courage (2).

Si que nous devons souvent répéter cette exclamation et prière :

Ta bonté me suive en tout lieu,
Ta faveur me garde à toute heure ;
Afin qu'en ton ciel, ô mon Dieu !
Pour jamais je fasse demeure (3).

CHAPITRE IV

De la sainte persévérance en l'amour sacré.

Tout ainsi donc qu'une douce mère menant son petit enfant avec elle, l'aide et supporte selon

(1) Gen., XLVIII, 16.
(2) Ps., XXII, 2, 3.
(3) *Ibid.*, 7.

qu'elle voit la nécessité, lui laissant faire quelques pas de lui-même ès lieux moins dangereux et bien plains (1) ; tantôt le prenant par la main et l'affermissant, tantôt le mettant entre ses bras et le portant : de même notre Seigneur a un soin continuel de la conduite de ses enfants, c'est-à-dire de ceux qui ont la charité ; les faisant marcher devant lui, leur tendant la main ès difficultés, et les portant lui-même ès peines qu'il voit leur être autrement insupportables. Ce qu'il a déclaré en Isaïe, disant : *Je suis ton Dieu, prenant ta main et te disant : Ne crains point, je t'ai aidé* (2). Si que nous devons d'un grand courage avoir une très ferme confiance en Dieu et en son secours. Car, si nous ne manquons à sa grâce, *il parachèvera en nous le bon œuvre* de notre salut (3), ainsi qu'il l'a *commencé, coopérant* en nous *le vouloir et le parfaire* (4), comme le très saint concile de Trente nous admoneste.

En cette conduite que la douceur de Dieu fait de nos âmes dès leur introduction à la charité jusqu'à la finale perfection d'icelle qui ne se fait qu'à l'heure de la mort, consiste le grand don de la persévérance, auquel notre Seigneur attache le très grand don de la gloire éternelle, selon qu'il a dit : *Qui persévérera jusqu'à la fin, il sera sauvé* (5). Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suite de divers appuis, soulagements et secours par le moyen desquels nous continuons en l'amour

(1) *Plains*, plans, unis.
(2) Is., XLI, 13.
(3) Philipp., I, 6.
(4) Philipp., II, 13.
(5) Matt., X, 22b.

de Dieu jusqu'à la fin ; comme l'éducation, élèvement ou nourrissage d'un enfant n'est autre chose qu'une multitude de sollicitudes, aides, secours, et autres tels offices nécessaires à un enfant, exercés et continués envers icelui jusqu'à l'âge auquel il n'en a plus besoin.

Mais la suite des secours et assistances n'est pas égale en tous ceux qui persévèrent : car ès uns elle est fort courte, comme en ceux qui se convertissent à Dieu peu avant leur mort, ainsi qu'il advint au bon larron ; au sergent qui, voyant la constance de saint Jacques, fit sur-le-champ profession de foi, et fut rendu compagnon du martyre de ce grand apôtre ; au portier bienheureux qui gardait les quarante martyrs en Sébaste, lequel voyant l'un d'iceux perdre courage et quitter la palme du martyre, se mit en sa place, et en un moment se rendit chrétien, martyr et glorieux tout ensemble ; au notaire duquel il est parlé en la vie de saint Antoine de Padoue, qui, ayant toute sa vie été un faux vilain (1), fut néanmoins martyr en sa mort; et à mille autres que nous avons vus et sus avoir été si heureux que de mourir bons, ayant vécu mauvais. Et quant à ceux-ci, ils n'ont pas besoin de grande variété de secours : ains si quelque grande tentation ne leur survient, ils peuvent faire une si courte persévérance avec la seule charité qui leur est donnée, et les assistances par lesquelles ils se sont con-

(1) *Faux vilain*, notaire libertin, du Puy en Velay, auquel saint Antoine de Padoue prédit qu'il mourrait martyr ; ce qui lui arriva en Palestine, où il était allé accompagner un évêque et où il prêcha l'Évangile aux Sarrasins.

vertis ; car ils arrivent au port sans navigation, et font leur pèlerinage en un seul saut que la puissante miséricorde de Dieu leur fait faire si à propos, que leurs ennemis les voient triompher avant que de les sentir combattre : de sorte que leur conversion et leur persévérance n'est presque qu'une même chose ; et qui voudrait parler exactement selon la propriété des mots, la grâce qu'ils reçoivent de Dieu d'avoir aussitôt l'issue que le commencement de leur prétention, ne saurait être bonnement appelée persévérance : bien que toutefois, parce que, quant à l'effet, elle tient lieu de persévérance en ce qu'elle donne le salut, nous ne laissons pas aussi de la comprendre sous le nom de persévérance. En plusieurs, au contraire, la persévérance est plus longue, comme en sainte Anne la prophétesse, en saint Jean l'Évangéliste, saint Paul premier ermite, saint Hilarion, saint Romuald, saint François de Paule : et ceux-ci ont eu besoin de mille sortes de diverses assistances, selon la variété des aventures de leur pèlerinage et de la durée d'icelui.

Toujours néanmoins la persévérance est le don le plus désirable que nous puissions espérer en cette vie, et lequel, comme parle le sacré concile, nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu, qui seul peut affermir celui qui est debout, et relever celui qui tombe. C'est pourquoi il le faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignés pour l'obtenir, l'oraison, le jeûne, l'aumône, l'usage des sacrements, la hantise (1) des bons, l'ouïe et la lecture des saintes paroles.

(1) *Hantise*, fréquentation.

Or, parce que le don de l'oraison et de la dévotion est libéralement accordé à tous ceux qui de bon cœur veulent consentir aux inspirations célestes, il est par conséquent en notre pouvoir de persévérer. Non certes, que je veuille dire que la persévérance ait son origine de notre pouvoir; car, au contraire, je sais qu'elle procède de la miséricorde divine, de laquelle elle est un don très précieux. Mais je veux dire qu'encore qu'elle ne provient pas de notre pouvoir, elle vient néanmoins en notre pouvoir par le moyen de notre vouloir, que nous ne saurions nier être en notre pouvoir. Car bien que la grâce divine nous soit nécessaire pour vouloir persévérer; si est-ce que ce vouloir est en notre pouvoir, parce que la grâce céleste ne manque jamais à notre vouloir, tandis que notre vouloir ne défaut pas à notre pouvoir. Et de fait, selon l'opinion du grand saint Bernard, nous pouvons tous dire en vérité, après l'Apôtre, que *ni la mort, ni la vie, ni les forces, ni les Anges, ni la profondeur, ni la hauteur ne nous pourra jamais séparer de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ* (1). Oui, car nulle créature ne nous peut arracher de ce saint amour ; mais nous pouvons nous-mêmes seuls le quitter et l'abandonner par notre propre volonté, hors laquelle il n'y a rien à craindre pour ce regard.

Ainsi, très cher Théotime, nous devons, selon l'avis du saint concile, mettre toute notre espérance en Dieu, qui parachèvera notre salut qu'il a commencé en nous, pourvu que nous ne manquions pas à sa grâce. Car il ne faut pas penser que celui qui dit au paralytique : Va et *ne veuille*

(1) Rom., VIII, 38, 39.

plus pécher (1), ne lui donnât aussi le pouvoir d'éviter le vouloir qui lui défendait. Et certes, il n'exhortait jamais les fidèles à persévérer s'il n'était prêt à leur en donner le pouvoir : *Sois fidèle jusqu'à la mort*, dit-il à l'évêque de Smyrne, *et je te donnerai la couronne de vie* (2). *Veillez, demeurez en la foi, travaillez courageusement, et confortez-vous; faites toutes vos affaires en charité* (3). *Courez en sorte que vous obteniez le prix* (4). Nous devons donc avec le grand roi maintes fois demander à Dieu le sacré don de persévérance, et espérer qu'il nous l'accordera.

Seigneur Dieu, mon unique espoir,
Ne me veuille laisser déchoir
Au temps de ma pauvre vieillesse.
Quand le temps lassé me rendra,
Et que ma vigueur défaudra,
Que ta main point ne me délaisse (5).

CHAPITRE V

Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don spécial de Dieu.

Enfin le roi céleste ayant mené l'âme qu'il aime jusqu'à la fin de cette vie, il l'assiste encore en son bienheureux trépas, par lequel il la tire au lit nuptial de la gloire éternelle, qui est le fruit délicieux de la sainte persévérance. Et alors, cher Théotime, cette âme toute ravie d'amour pour son bien-aimé, se représentant la multitude des faveurs et secours dont il l'a prévenue et assistée

(1) Joan., v, 14.
(2) Apoc., II, 10.
(3) I Cor., XVI, 13, 14.
(4) I Cor., IX, 24.
(5) Ps., LXX, 9

tandis qu'elle était en son pèlerinage, elle baise incessamment cette douce main secourable qui l'a conduite, tirée et portée en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur ; puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaitait pour son voyage, lorsqu'il eut vu l'échelle du ciel. O Seigneur, dit-elle donc alors, vous avez été avec moi, et m'avez gardée en la voie par laquelle je suis venue ; vous m'avez donné le pain de vos sacrements pour ma nourriture ; vous m'avez revêtue de la robe nuptiale de charité ; vous m'avez heureusement amenée en ce séjour de gloire qui est votre maison, ô mon Père éternel. Eh ! que reste-t-il, Seigneur, sinon que je proteste que vous êtes mon Dieu ès siècles des siècles ? *Amen.*

O mon Dieu, mon Seigneur, Dieu pour jamais aimable,
Tu m'as tenu la dextre ; et ton très saint vouloir
M'a sûrement guidé jusqu'à me faire avoir
En ce divin séjour un rang tout honorable (1).

Tel donc est l'ordre de notre acheminement à la vie éternelle pour l'exécution duquel la divine Providence établit dès l'éternité la multitude, distinction et entresuite (2) des grâces nécessaires à cela, avec la dépendance qu'elles ont les unes des autres.

Il voulut premièrement d'une vraie volonté qu'encore après le péché d'Adam tous les hommes fussent sauvés, mais en une façon et par un moyen convenables à la condition de leur nature douée du franc arbitre ; c'est-à-dire, il voulut le salut de tous ceux qui voudraient contribuer leur consen-

(1) Ps. LXXII, 24.
(2) *Entresuite*, ordre, plan.

tement aux grâces et faveurs qu'il leur préparerait, offrirait et départirait à cette intention.

Or, entre ces faveurs, il voulut que la vocation fût la première, et qu'elle fût tellement attrempée (1) à notre liberté, que nous la pussions accepter ou rejeter à notre gré et; à ceux desquels il prévit qu'elle serait acceptée, il voulut fournir les sacrés mouvements de la pénitence ; et à ceux qui seconderaient ces mouvements, il disposa de donner la sainte charité; et à ceux qui auraient la charité, il délibéra de donner les secours requis pour persévérer; et à ceux qui emploieraient ces divins secours, il résolut de leur donner la finale persévérance, et glorieuse félicité de son amour éternel.

Nous pouvons donc rendre raison de l'ordre des effets de la providence qui regarde notre salut, en descendant du premier jusques au dernier : c'est-à-dire, depuis le fruit qui est la gloire, jusques à la racine de ce bel arbre qui est la rédemption du Sauveur ; car la divine bonté donne la gloire ensuite (2) des mérites, les mérites ensuite de la charité, la charité ensuite de la pénitence, la pénitence ensuite de l'obéissance à la vocation, l'obéissance à la vocation ensuite de la vocation, et la vocation ensuite de la rédemption du Sauveur sur laquelle est appuyée cette échelle mystique du grand Jacob, tant du côté du ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux de ce Père éternel, dans lequel il reçoit les élus en les glorifiant, comme aussi du côté de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé

(1) *Attrempée à*, trempée dans, mêlée à notre liberté.
(2) *Ensuite des mérites*, en conséquence, à raison des mérites

du Sauveur, mort pour cette occasion sur le mont Calvaire.

Et que cette suite des effets de la providence ait été ainsi ordonnée avec la même dépendance qu'ils ont les uns des autres en l'éternelle volonté de Dieu, la sainte Église le témoigne quand elle fait la préface d'une de ses solennelles prières (1) en cette sorte : O Dieu éternel et tout-puissant, qui êtes le Seigneur des vivants et des morts, et qui usez de miséricorde envers tous ceux que vous prévoyez devoir être à l'avenir vôtres par foi et par œuvre ! comme si elle avouait que la gloire, qui est le comble et le fruit de la miséricorde divine envers les hommes, n'est destinée que pour ceux que la divine sapience a prévu qu'à l'avenir obéissants à la vocation, ils viendraient à la foi vive qui opère par la charité.

En somme, tous ces effets dépendent absolument de la rédemption du Sauveur, qui les a mérités pour nous, à toute rigueur de justice, par l'amoureuse *obéissance* qu'il a pratiquée *jusques à la mort, et la mort de la croix* (2) ; laquelle est la racine de toutes les grâces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituels (3), entés sur sa tige. Que si, ayant été entés, nous *demeurons* (4) en lui, nous *porterons* sans doute, par la vie de la grâce qu'il nous communiquera, *le fruit* de la gloire qui nous est préparée ; que si nous sommes comme jetons (5) et greffes rompus sur cet arbre, c'est-

(1) Dernière oraison des litanies des Saints.
(2) Philipp., II, 8.
(3) *Greffes spirituels ;* aujourd'hui on dirait : greffes spirituelles.
(4) Joan., XV, 5
(5) *Jetons*, jets, pousses.

à-dire, que par notre résistance nous rompions le progrès et l'entresuite des effets de sa débonnaireté, ce ne sera pas merveille si enfin on nous retranche du tout, et qu'on nous *mette dans le feu* (1) éternel comme branches inutiles.

Dieu sans doute n'a préparé le paradis que pour ceux desquels il a prévu qu'ils seraient siens. Soyons donc siens par foi et par œuvre, Théotime, et il sera nôtre par gloire. Or, il est en nous d'être siens ; car bien que ce soit un don de Dieu d'être à Dieu, c'est toutefois un don que Dieu ne refuse jamais à personne, ains offre à tous pour le donner à ceux qui de bon cœur consentiront de le recevoir.

Mais voyez, je vous prie, Théotime, de quelle ardeur Dieu désire que nous soyons siens, puisque à cette intention il s'est rendu tout nôtre, nous donnant sa mort et sa vie : sa vie, afin que nous fussions exempts de l'éternelle mort ; et sa mort, afin que nous pussions jouir de l'éternelle vie. Demeurons donc en paix, et servons Dieu pour être siens en cette vie mortelle, et encore plus en l'éternelle.

CHAPITRE VI

Que nous ne saurions parvenir à la parfaite union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle.

Les fleuves coulent incessamment ; et comme dit le Sage, *ils retournent au lieu duquel ils sont issus* (2). La mer, qui est le lieu de leur naissance, est aussi le lieu de leur dernier repos : tout leur mouvement ne tend qu'à les unir

(1) Joan., XV, 6.
(2) Eccl., I, 7.

avec leur origine. O Dieu, dit saint Augustin, vous avez créé mon cœur pour vous, et jamais il n'aura repos qu'il ne soit en vous : *mais qu'ai-je au ciel sinon vous,* ô mon Dieu ! *et quelle autre chose veux-je sur la terre ?* Oui, Seigneur, *car vous êtes le Dieu de mon cœur,* mon lot, *et mon partage éternellement* (1). Néanmoins cette union à laquelle notre cœur aspire, ne peut arriver à sa perfection en cette vie mortelle. Nous pouvons commencer à aimer Dieu dans ce monde : mais nous ne l'aimerons parfaitement que dans l'autre.

La céleste amante l'exprime délicatement : *Je l'ai* enfin *trouvé,* dit-elle, *celui que mon âme chérit, je le tiens, et ne le quitterai point jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie* (2). Elle le trouve donc ce bien-aimé ; car il lui fait sentir sa présence par mille consolations : elle le tient, car ce sentiment produit des fortes affections par lesquelles elle le serre et l'embrasse; elle proteste de ne le quitter jamais. Oh ! non ; car ces affections passent en résolutions éternelles, et toutefois elle ne pense pas le baiser du baiser nuptial jusques à ce qu'elle soit avec lui en la maison de sa mère, qui est la Jérusalem céleste, comme dit saint Paul. Mais voyez, Théotime, qu'elle ne pense rien moins, cette épouse, que de tenir son bien-aimé à sa merci comme un esclave d'amour (3), dont elle s'imagine que c'est à elle de le mener à son gré, et l'introduire au bienheureux séjour de sa mère, où néanmoins elle sera elle-même intro-

(1) Ps., LXXII, 25, 26.
(2) Cant. cant., III, 4.
(3) Gal., IV, 26.

duite par lui, comme fut Rebecca en la chambre de Sara par son cher Isaac. L'esprit pressé de passion amoureuse se donne toujours un peu davantage sur ce qu'il aime ; et l'époux même confesse que sa bien-aimée lui a ravi le cœur, l'ayant lié par un seul cheveu de sa tête, s'avouant son prisonnier d'amour (1).

Cette parfaite conjonction de l'âme à Dieu ne se fera donc point qu'au ciel, où, comme dit l'Apocalypse, se fera *le festin des noces de l'Agneau* (2). Ici en cette vie caduque, l'âme est voirement épouse et fiancée de l'Agneau immaculé, mais non pas encore mariée avec lui. La foi et les promesses se donnent, mais l'exécution du mariage est différée ; c'est pourquoi il y a toujours lieu de nous en dédire, quoique jamais nous n'en ayons aucune raison, puisque notre époux ne nous abandonne jamais, que nous ne l'obligions à cela par notre déloyauté et perfidie. Mais étant au ciel, les noces de cette divine union étant célébrées, le lien de nos cœurs à leur souverain principe sera éternellement indissoluble.

Il est vrai, Théotime, qu'en attendant ce grand baiser d'indissoluble union que nous recevrons de l'époux là-haut en la gloire, il nous en donne quelques-uns par mille ressentiments de son agréable présence ; car si l'âme n'était pas caressée, elle ne serait pas *tirée*, ni ne *courrait* pas *à l'odeur des parfums* du bien-aimé (3). Pour cela, selon la naïveté du texte hébreu et selon la traduction des septante interprètes, elle souhaite plusieurs

(1) Cant. cant, XLIX.
(2) Apoc., XIX, 9.
(3) Cant. cant., I, 3.

baisers : *Qu'il me baise,* dit-elle, *des baisers de sa bouche!* Mais d'autant que ces menus baisers de la vie présente se rapportent tout au baiser éternel de la vie future, comme essais, préparatifs et gages d'icelui, la sacrée vulgaire édition a saintement réduit les baisers de la grâce à celui de la gloire, exprimant le souhait de l'amante céleste en cette sorte : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (1), comme si elle disait : Entre tous les baisers, entre toutes les faveurs que l'ami de mon cœur ou le cœur de mon ami m'a préparées, eh! je ne soupire ni n'aspire qu'à ce grand et solennel baiser nuptial qui doit durer éternellement, et en comparaison duquel les autres caresses ne méritent pas le nom de caresses, puisqu'elles sont plutôt signes de l'union future entre mon bien-aimé et moi, qu'elles ne sont l'union même.

CHAPITRE VII.

Que la charité des Saints en cette vie mortelle égale, voire surpasse quelquefois celle des bienheureux.

Quand, après les travaux et hasards de cette vie mortelle, les bonnes âmes arrivent au port de l'éternelle, elles montent au plus haut degré d'amour auquel elles puissent parvenir ; et cet accroissement final leur étant conféré pour récompense de leurs mérites, il leur est départi, non seulement à bonne mesure, mais encore *à mesure pressée, entassée, et qui répand de toutes parts par-dessus* (2), comme dit notre Seigneur ; de sorte que l'amour qui est donné pour salaire, est

(1) Cant. cant., I, 1.
(2) Luc., VI, 38.

toujours plus grand en un chacun que celui lequel lui avait été donné pour mériter. Or, non seulement chacun en particulier aura plus d'amour au ciel qu'il n'en eut jamais en terre, mais l'exercice de la moindre charité qui soit en la vie céleste, sera de beaucoup plus heureux et excellent, à parler généralement, que celui de la plus grande charité qui soit, ou qui ait été, ou qui sera en cette vie caduque. Car là-haut tous les Saints pratiquent leur amour incessamment, sans remise quelconque ; tandis qu'ici-bas les plus grands serviteurs de Dieu, tirés et tyrannisés des nécessités de cette vie mourante, sont contraints de souffrir mille et mille distractions qui les ôtent souvent de l'exercice du saint amour.

Au ciel, Théotime, l'attention amoureuse des bienheureux est ferme, constante, inviolable, qui ne peut ni périr, ni diminuer. Leur intention est toujours pure, exempte du mélange de toute autre intention inférieure. En somme, ce bonheur de voir Dieu clairement et de l'aimer invariablement est incomparable. Et qui pourrait jamais égaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les périls, les tourmentes continuelles, agitations et vicissitudes perpétuelles qu'on souffre sur mer, au contentement qu'il y a d'être en un palais royal, où toutes choses sont à souhait, ains où les délices surpassent incomparablement tout souhait ?

Il y a donc plus de contentement, de suavité et de perfection en l'exercice de l'amour sacré parmi les habitants du ciel, qu'en celui des pèlerins de cette misérable terre. Mais il y a bien eu pourtant des gens si heureux en leur pèlerinage, que

leur charité y a été plus grande que celle de plusieurs saints déjà jouissants de la patrie éternelle. Certes, il n'y a pas de l'apparence que la charité du grand saint Jean, des apôtres et hommes apostoliques, n'ait été plus grande, tandis même qu'ils vivaient ici-bas, que celle des petits enfants qui, mourant en la seule grâce baptismale, jouissent de la gloire immortelle.

Ce n'est pas l'ordinaire que les bergers soient plus vaillants que les soldats ; et toutefois David, petit berger, venant en l'armée d'Israël, trouva que tous étaient plus habiles aux exercices des armes que lui, qui néanmoins se trouva plus vaillant que tous (1). Ce n'est pas l'ordinaire non plus que les hommes mortels aient plus de charité que les immortels ; et toutefois il y en a eu de mortels qui, étant inférieurs en l'exercice de l'amour aux immortels, les ont néanmoins devancés en la charité et habitude amoureuse. Et comme mettant en comparaison un fer ardent avec une lampe allumée, nous disons que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté : aussi mettant un enfant glorieux en parangon (2) avec saint Jean encore prisonnier, ou saint Paul encore captif, nous dirons que l'enfant au ciel a plus de clarté et de lumière en l'entendement, plus de flamme et d'exercice d'amour en la volonté ; mais que saint Jean ou saint Paul ont eu en terre plus de feu de charité et plus de chaleur de dilection.

(1) I Reg., XVII, 32.
(2) *Parangon*, parallèle, comparaison.

CHAPITRE VIII

De l'incomparable amour de la Mère de Dieu Notre-Dame.

Mais en tout et partout, quand je fais des comparaisons, je n'entends point parler de la très sainte Vierge mère, Notre-Dame. O Dieu! nenni; car elle est la fille d'incomparable dilection, la toute *unique colombe,* la toute *parfaite* (1) épouse. De cette reine céleste je prononce de tout mon cœur cette amoureuse, mais véritable pensée, qu'au moins sur la fin de ses jours mortels sa charité surpassa celle des Séraphins. Car si *plusieurs filles ont assemblé des richesses,* celle-ci *les a toutes surpassées* (2). Tous les Saints et les Anges ne sont comparés qu'aux étoiles, et le premier d'entre eux à la plus belle d'entre elles : mais celle-ci est *belle comme la lune* (3), aisée d'être *choisie* et discernée entre tous les Saints, *comme le soleil* entre les astres. Et passant plus outre, je pense encore que comme la charité de cette mère d'amour surpasse celle de tous les Saints du ciel en perfection, aussi l'a-t-elle exercée plus excellemment, je dis même en cette vie mortelle. Elle ne pécha jamais véniellement, ainsi que l'Église l'estime. Elle n'eut donc point de vicissitude, ni de retardement au progrès de son amour, ains monta d'amour en amour par un perpétuel avancement; elle ne sentit oncques aucune contradiction de l'appétit sensuel; et partant son amour, comme un vrai Salomon, régna paisiblement en son âme, et y fit

(1) Cant. cant., VI, 8.
(2) Prov., XXXI, 29.
(3) Cant. cant., VI, 9.

tous ses exercices à souhait. La virginité de son cœur et de son corps fut plus digne et plus honorable que celle des Anges. C'est pourquoi son esprit, non *divisé* (1) ni partagé, comme saint Paul parle, était tout occupé à *penser aux choses divines, comme* elle *plairait* à son *Dieu* (2). Et enfin, l'amour maternel, le plus pressant, le plus actif, le plus ardent de tous, amour infatigable et insatiable, que ne devait-il pas faire dans le cœur d'une telle mère et pour le cœur d'un tel fils ?

Eh! n'alléguez pas, je vous prie, que cette sainte Vierge fut néanmoins sujette au dormir (3) : non, ne me dites pas cela, Théotime. Car ne voyez-vous pas que son sommeil est un sommeil d'amour? de sorte que son époux même veut qu'on la laisse dormir tant qu'il lui plaira. Ah! gardez bien, *je vous en conjure*, dit-il, *d'éveiller ma bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille* (4). Oui, Théotime, cette reine céleste ne s'endormait jamais que d'amour, puisqu'elle ne donnait aucun repos à son précieux corps que pour le revigorer, afin qu'il servit mieux son Dieu par après : acte certes très excellent de charité. Car, comme dit le grand saint Augustin, elle nous oblige d'aimer nos corps convenablement, en tant qu'ils sont requis aux bonnes œuvres, qu'ils font une partie de notre personne, et qu'ils seront participants de la félicité éternelle. Certes, un chrétien doit aimer son corps comme une image vivante de celui du

(1) I Cor., VII, 33, 34.
(2) *Ibid.*, 32.
(3) *Au dormir*, au sommeil.
(4) Cant. cant., II, 7.

Sauveur incarné, comme issu de même tige avec icelui, et par conséquent lui appartenant en partage et consanguinité, surtout après que nous avons renouvelé l'alliance par la réception réelle de ce divin corps du Rédempteur, au très adorable sacrement de l'Eucharistie, et que par le baptême, confirmation et autres sacrements, nous nous sommes dédiés et consacrés à la souveraine bonté.

Mais quant à la très sainte Vierge, ô Dieu, avec quelle dévotion devait-elle aimer son corps virginal, non seulement parce que c'était un corps doux, humble, pur, obéissant au saint amour, et qui était tout embaumé de mille sacrées suavités; mais aussi parce qu'il était la source vivante de celui du Sauveur, et lui appartenait si étroitement d'une appartenance incomparable. C'est pourquoi quand elle mettait son corps angélique au repos du sommeil : Or sus, reposez, disait-elle, ô tabernacle de l'alliance, arche de la sainteté, trône de la Divinité; allégez-vous un peu de votre lassitude, et réparez vos forces par cette douce tranquillité.

Et puis, mon cher Théotime, ne savez-vous pas que les songes mauvais, procurés volontairement par les pensées dépravées du jour, tiennent en quelque sorte lieu de péché, parce que ce sont comme des dépendances et exécutions de la malice précédente? Ainsi certes, les songes provenant des saintes affections de la veille sont estimés vertueux et sacrés. Mon Dieu, Théotime, quelle consolation d'ouïr saint Chrysostome (1) racontant un jour à son peuple la véhémence de

(1) Hom. x, *De pœnitentia.*

l'amour qu'il lui portait ! « La nécessité du som-
« meil, dit-il, pressant nos paupières, la tyrannie
« de notre amour envers vous excite les yeux de
« notre esprit; et maintes fois emmi (1) mon som-
« meil, il m'a été avis que je vous parlais : car l'âme
« a accoutumé de voir en songe par imagination ce
« qu'elle pense parmi la journée. Ainsi ne vous
« voyant pas des yeux de la chair, nous nous voyons
« des yeux de la charité. » Eh ! doux Jésus, qu'est-
ce que devait songer votre très sainte Mère lors-
qu'elle dormait, et que son cœur veillait ? Ne
songeait-elle point de vous voir encore plié dans
ses entrailles, comme vous fûtes neuf mois, ou
bien pendant à ses mamelles, et pressant doucement
son sein virginal ? Hélas ! que de douceur en cette
âme ! Peut-être songea-t-elle maintefois que, comme
notre Seigneur avait jadis souvent dormi sur sa
poitrine, ainsi qu'un petit agnelet sur le flanc mollet
de sa mère : de même aussi elle dormait dans son
côté percé, comme une blanche *colombe dans le trou d'un rocher*
assuré (2). Si que son dormir (3) était tout pareil
à l'extase quant à l'opération de l'esprit, bien
que quant au corps ce fût un doux et gracieux
allégement et repos. Mais si jamais elle songea,
comme l'ancien Joseph, à sa grandeur future,
quand au ciel elle serait *revêtue du soleil, couronnée*
d'étoiles, et la lune à ses pieds (4), c'est-à-dire tout
environnée de la gloire de son Fils, couronnée de
celle des Saints et l'univers sous elle : ou que,

(1) *Emmi*, dans.
(2) Cant. cant., II, 14.
(3) *Si que son dormir*, en sorte que son sommeil.
(4) Gen., XXXII, 9 ; Apoc., XII, 1.

comme Jacob, elle vit le progrès et les fruits de la rédemption faite par son Fils en faveur des Anges et des hommes (1) : Théotime, qui pourrait jamais s'imaginer l'immensité de si grandes délices ? Que de colloques avec son cher enfant ! que de suavité de toutes parts !

Mais voyez, je vous prie, que ni je ne dis, ni je ne veux dire que cette âme tant privilégiée de la Mère de Dieu ait été privée de l'usage de raison en son sommeil. Plusieurs ont estimé que Salomon en ce beau songe, quoique vrai songe (2), auquel il demanda et reçut le don de son incomparable sagesse, eut un véritable exercice de son franc arbitre à cause de l'éloquence judicieuse du discours qu'il y fit, du choix plein de discernement auquel il se détermina, et de la prière très excellente dont il usa ; le tout sans aucun mélange d'impertinence, ou d'aucun détraquement d'esprit. Mais combien donc y a-t-il plus d'apparence que la mère du vrai Salomon ait eu l'usage de raison en son sommeil, comme Salomon même la fait parler, que son *cœur* ait *veillé* tandis qu'elle dormait (3) ? Certes, que saint Jean eût l'exercice de son esprit dans le ventre même de sa mère, ce fut une bien plus grande merveille. Et pourquoi donc en refuserions-nous une moindre à celle pour laquelle et à laquelle Dieu a fait plus de faveurs, qu'il ne fit ni ne fera jamais pour tout le reste des créatures ?

En somme, comme l'abeston (4), pierre pré-

(1) Gen., XXVIII, 12.
(2) III Reg., III, 5, 6 et seq.
(3) Cant. cant., V, 2.
(4) *Abeston*, asbeste, substance minérale, filamenteuse, incombustible.

cieuse, conserve à jamais le feu qu'il a conçu par une propriété nonpareille ; ainsi le cœur de la Vierge mère demeura perpétuellement enflammé du saint amour qu'elle reçut de son Fils, mais avec cette différence, que le feu de l'abeston, qui ne peut être éteint, ne peut non plus être agrandi, et les flammes sacrées de la Vierge ne pouvant ni périr, ni diminuer, ni demeurer en même état, ne cessèrent jamais de prendre des accroissements incroyables jusques au ciel, lieu de leur origine ; tant il est vrai que cette mère est *la mère de belle dilection* (1), c'est-à-dire la plus aimable comme la plus amante, et la plus amante comme la plus aimée Mère de cet unique Fils, qui est aussi le plus aimable, le plus amant et le plus aimé Fils de cette unique mère.

CHAPITRE IX.

Préparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu.

L'amour triomphant que les bienheureux exercent au ciel, consiste en la finale, invariable et éternelle union de l'âme avec son Dieu. Mais qu'est-elle cette union ?

A mesure que nos sens rencontrent des objets agréables et excellents, ils s'appliquent plus ardemment et avidement à la jouissance d'iceux. Plus les choses sont belles, agréables à la vue, et dûment éclairées, plus l'œirel les garde avidement et vivement ; et plus la voix ou musique est douce et suave, plus elle attire l'attention de l'o-

(1) Eccles., XXIV, 24.

reille : si que chaque objet exerce une puissante, mais amiable violence sur le sens qui lui est destiné, violence qui prend plus ou moins de force, selon que l'excellence est moindre ou plus grande, pourvu qu'elle soit proportionnée à la capacité du sens qui en veut jouir ; car l'œil qui se plaît tant en la lumière, n'en peut pourtant supporter l'extrémité, et ne saurait regarder fixement le soleil ; et pour belle que soit une musique, si elle est forte et trop proche de nous, elle nous importune et offense nos oreilles. La vérité est l'objet de notre entendement, qui a par conséquent tout son contentement à découvrir et connaître la vérité des choses, et selon que les vérités sont plus excellentes, notre entendement s'applique plus délicieusement et plus attentivement à les considérer. Quel plaisir pensez-vous, Théotime, qu'eussent ces anciens philosophes, qui connurent si excellemment tant de belles vérités en la nature ? Certes, toutes les voluptés ne leur étaient rien en comparaison de leur bien-aimée philosophie, pour laquelle quelques-uns d'entre eux quittèrent les honneurs, les autres des grandes richesses, d'autres leur pays, et s'en est trouvé tel qui de sens rassis s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouissance de la belle et agréable lumière corporelle, pour s'occuper plus librement à considérer la vérité des choses par la lumière spirituelle ; car on lit cela de Démocrite : tant la connaissance de la vérité est délicieuse ! dont Aristote a dit fort souvent, que la félicité et béatitude humaine consiste en la

(1) Démocrite, d'Abdère philosophe grec, (490 av. J.-C.) expliquait le monde par les atomes.

sapience (1), qui est la connaissance des vérités éminentes.

Mais lorsque notre esprit élevé au-dessus de la lumière naturelle commence à voir les vérités sacrées de la foi, ô Dieu ! Théotime, quelle allégresse ! l'âme se fond de plaisir oyant la parole de son céleste époux qu'elle trouve *plus douce* et suave *que le miel* de toutes les sciences humaines (2).

Dieu a empreint sa piste, ses allures et passées (3) en toutes les choses créées ; de sorte que la connaissance que nous avons de sa divine majesté par les créatures, ne semble être autre chose que la vue des pieds de Dieu, et qu'en comparaison de cela, la foi est une vue de la face même de sa divine majesté, laquelle nous ne voyons pas encore au plein jour de la gloire, mais nous la voyons pourtant comme en la prime aube du jour, ainsi qu'il advint à Jacob auprès du gué de Jaboc ; car bien qu'il n'eût vu l'ange avec lequel il lutta, sinon à la faible clarté du point du jour (4), si est-ce que, tout ravi de contentement, il ne laissa pas de s'écrier : *J'ai vu le Seigneur face à face, et mon âme a été sauvée* (5). O combien délicieuse est la sainte lumière de la foi, par laquelle nous savons avec une certitude nonpareille, non seulement l'histoire de l'origine des créatures et de leur vrai usage, mais aussi celle de la naissance éternelle du grand et souverain Verbe di-

(1) *Sapience*, sagesse, philosophie.
(2) Ps., CXVIII, 103.
(3) *Sa piste, ses passées*, sa trace, ses pas.
(4) Gen., XXXII, 24.
(5) *Ibid.*, 30.

vin, auquel et par lequel tout a été fait, et lequel avec le Père et le Saint-Esprit est un seul Dieu, très unique, très adorable, et béni ès siècles des siècles. *Amen*. Ah ! dit saint Jérôme à son Pauin, le docte Platon ne sut oncques ceci, l'éloquent Démosthènes l'a ignoré. *O que vos paroles*, dit le grand roi, *sont douces*, Seigneur, *à mon palais, plus douces que le miel à ma bouche* (1) ! *Notre cœur n'était-il pas tout ardent, tandis qu'il nous parlait en chemin* (2) ? disent ces heureux pèlerins d'Emmaüs, parlant des flammes amoureuses dont ils étaient touchés par la parole de la foi. Que si les vérités divines sont de si grande suavité, étant proposées en la lumière obscure de la foi, ô Dieu, que sera-ce quand nous les contemplerons en la clarté du midi de la gloire ?

La reine de Saba, qui, à la grandeur de la renommée de Salomon (3), avait tout quitté pour le venir voir, étant arrivée en sa présence, et ayant écouté les merveilles de la sagesse qu'il répandait en ses propos, tout éperdue et comme *pâmée* d'admiration (4), s'écria que ce qu'elle avait appris par ouï-dire de cette céleste sagesse, n'était pas la *moitié* de la connaissance que la vue et l'expérience lui en donnaient (5).

Ah ! que belles et amiables sont les vérités que la foi nous révèle par l'ouïe ! Mais quand, arrivés en la céleste Jérusalem, nous verrons le grand Salomon, roi de gloire, assis sur le trône de sa sapience, manifestant avec une clarté incompré-

(1) Ps., CXVIII, 103.
(2) Luc., XXIV, 32.
(3) III Reg., X., 1
(4) *Ibid.*, 5.
(5) *Ibid.*, 7.

hensible les merveilles et secrets éternels de sa vérité souveraine, avec tant de lumière que notre entendement verra en présence ce qu'il avait cru ici-bas : oh ! alors, très cher Théotime, quels ravissements ! quelles extases ! quelles admirations ! quels amours ! quelles douceurs ! Non jamais, dirons-nous en cet excès de suavité, non jamais nous n'eussions su penser de voir des vérités si délectables. Nous avons voirement cru tout ce qu'on nous avait *annoncé de ta gloire*, ô grande *cité de Dieu* (1) ; mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abîmes de tes délices.

CHAPITRE X

Que le désir précédent accroîtra grandement l'union des bienheureux avec Dieu.

Le désir qui précède la jouissance, aiguise et affine (2) le ressentiment d'icelle, et plus le désir a été pressant et puissant, plus la possession de la chose désirée est agréable et délicieuse. O Jésus mon cher Théotime, quelle joie pour le cœur humain de voir la face de la Divinité, face tant désirée, ains face l'unique désir de nos âmes ! Nos cœurs ont une soif qui ne peut être étanchée par les contentements de la vie mortelle, contentements desquels les plus estimés et pourchassés s'ils sont modérés, ils ne nous désaltèrent pas ; et s'ils sont extrêmes, ils nous étouffent. On les désire néanmoins toujours extrêmes, et jamais ils ne le sont qu'ils ne soient excessifs, insupportables

(1) Ps., LXXXVI, 3.
(2) *Affine*, purifie, rend plus fin.

et dommageables ; car on meurt de joie, comme on meurt de tristesse : ains la joie est plus active à nous ruiner que la tristesse. Alexandre ayant englouti (1) tout ce bas monde, tant en effet qu'en espérance, ouït dire à un chétif homme du monde qu'il y avait encore plusieurs autres mondes. Et comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on lui refuse, cet Alexandre, que les mondains appellent le Grand, plus fou néanmoins qu'un petit enfant, se prend à pleurer à chaudes larmes de quoi il n'y avait pas apparence qu'il pût conquérir les autres mondes, puisqu'il n'avait pas encore l'entière possession de celui-ci. Celui qui jouissant plus pleinement du monde que jamais nul ne fit, en est toutefois si peu content, qu'il pleure de tristesse, de quoi il n'en peut avoir d'autres que la folle persuasion d'un misérable cajoleur lui fait imaginer : dites-moi, je vous prie, Théotime, montre-t-il pas que la soif de son cœur ne peut être assouvie en cette vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour le désaltérer ? O admirable, mais aimable inquiétude du cœur humain ! Soyez à jamais sans repos ni tranquillité quelconque en cette terre, mon âme, jusqu'à ce que vous ayez rencontré les fraîches eaux de la vie immortelle et la très sainte divinité, qui seules peuvent éteindre votre altération et accoiser votre désir.

Cependant, Théotime, imaginez-vous, avec le Psalmiste, ce cerf qui, mal mené par la meute, n'a plus ni haleine, ni jambes, comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va quêtant ; avec quelle

(1) *Englouti,* absorbé par sa domination.

ardeur il se presse et serre dans cet élément (1) : il semble qu'il se voudrait volontiers fondre et convertir en eau, pour jouir plus pleinement de cette fraîcheur. Hé ! quelle union de notre cœur à Dieu là-haut au ciel, où, après ces désirs infinis du vrai bien, non jamais assouvis en ce monde, nous en trouverons la vivante et puissante source ! Alors certes, comme on voit un enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mère et attaché à son sein, presser avidement cette douce fontaine de suave et désirée liqueur, de sorte qu'il est advis (2) qu'il veuille ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien le tirer et sucer tout entier dans sa petite poitrine ; ainsi notre âme toute haletante de la soif extrême du vrai bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inépuisable en la Divinité : ô vrai Dieu, quelle sainte et suave ardeur à s'unir et joindre à ces mamelles fécondes de la toute-bonté, ou pour être tout abîmés en elle, ou afin qu'elle vienne toute en nous !

CHAPITRE XI.

De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la Divinité.

Quand nous regardons quelque chose, quoi qu'elle nous soit présente, elle ne s'unit pas à nos yeux elle-même, ains seulement leur envoie une certaine représentation ou image d'elle-même que l'on appelle espèce sensible, par le moyen de laquelle nous voyons. Et quand nous contemplons ou entendons quelque chose, ce que nous

(1) Ps., XLI, 2.
(2) *Il est advis*, on croirait,

entendons ne s'unit pas non plus à notre entendement, sinon par le moyen d'une autre représentation et image très délicate et spirituelle que l'on nomme espèce intelligible. Mais encore ces espèces par combien de détours et de changements viennent-elles à notre entendement ! Elles abordent au sens extérieur, et de là passent à l'intérieur, puis à la fantaisie (1), de là à l'entendement actif, et viennent enfin au passif ; à ce que passant par tant d'étamines et sous tant de limes, elles soient par ce moyen purifiées, subtilisées et affinées, et que de sensibles elles soient rendues intelligibles.

Nous voyons et entendons ainsi, Théotime, tout ce que nous voyons ou entendons en cette vie mortelle, oui même les choses de la foi. Car, comme le miroir ne contient pas la chose que l'on y voit, ains seulement la représentation et espèce (2) d'icelle, laquelle représentation, arrêtée par le miroir, en produit une autre en l'œil qui regarde ; de même la parole de la foi ne contient pas les choses qu'elle annonce, ains seulement elle les représente : et cette représentation des choses divines qui est en la parole de la foi, en produit une autre, laquelle notre entendement, moyennant la grâce de Dieu, accepte et reçoit comme représentation de la sainte vérité, et notre volonté s'y complaît et l'embrasse comme

(1) *Fantaisie*, imagination.

(2) *Espèce*, apparence. Dans la philosophie scolastique, *espèce* est synonyme d'image. La connaissance des corps se fait au moyen d'*espèces sensibles*, c'est-à-dire d'images perçues par les sens, puis par l'entendement, *espèces intelligibles*.

une vérité honorable, utile, aimable et très bonne: de sorte que les vérités signifiées en la parole de Dieu sont par icelles représentées à l'entendement, comme les choses exprimées au miroir sont par le miroir représentées à l'œil : si que croire, c'*est voir* comme *par un miroir,* dit le grand Apôtre (1).

Mais au ciel, Théotime, ah ! mon Dieu, quelles faveurs ! La Divinité s'unira elle-même à notre entendement, sans entremise d'espèce ni représentation quelconque ; ains elle s'appliquera et joindra elle-même à notre entendement, se rendant tellement présente à lui, que cette intime présence tiendra lieu de représentation et d'espèce. O vrai Dieu, quelle suavité à l'entendement humain d'être à jamais uni à son souverain objet, recevant non sa représentation, mais sa présence ; non aucune image ou espèce, mais la propre essence de sa divine vérité et majesté ! Nous serons là comme des enfants très heureux de la divinité, ayant l'honneur d'être nourris de la propre substance divine, reçue en notre âme par la bouche de notre entendement ; et, ce qui surpasse toute douceur, c'est que comme les mères ne se contentent pas de nourrir leurs poupons de leur lait, qui est leur propre substance, si elles-mêmes ne leur mettent le sein dans la bouche, afin qu'ils reçoivent leur substance, non en une cuiller ou autre instrument, ains en leur propre substance et par leur propre substance ; en sorte que cette substance maternelle serve de tuyau, aussi bien que de nourriture, pour

(1) I Cor., XIII, 12.

être reçue du bien-aimé petit enfançon (1) ; ainsi Dieu notre père ne se contente pas de faire recevoir sa propre substance en notre entendement, c'est-à-dire de nous faire voir sa divinité ; mais par un abîme de sa douceur, il appliquera lui-même sa substance à notre esprit, afin que nous l'entendions, non plus en espèce ou représentation, mais en elle-même et par elle-même ; en sorte que sa substance paternelle et éternelle serve d'espèce aussi bien que d'objet à notre entendement. Et alors seront pratiquées en une façon excellente ces divines promesses : *Je la mènerai en la solitude, et parlerai à son cœur et l'allaiterai* (2). *Esjouissez-vous* (3) *avec Jérusalem en liesse, afin que vous vous allaitiez et soyez remplis de la mamelle de sa consolation, et que vous suciez, et que vous vous délectiez de la totale affluence de sa gloire. Vous serez portés à la mamelle ; et on vous amadouera sur les genoux* (4).

Bonheur infini, Théotime, et lequel ne nous a pas seulement été promis, mais nous en avons des arrhes au très saint sacrement de l'Eucharistie, festin perpétuel de la grâce divine ; car en icelui nous recevons le sang du Sauveur en sa chair, et sa chair en son sang : son sang nous étant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance à notre propre bouche corporelle, afin que nous sachions qu'ainsi nous appliquera-t-il son essence divine au festin éternel de la gloire. Il est vrai qu'ici cette faveur nous est faite réellement, mais à couvert sous les espèces et apparences sacramen-

(1) *Enfançon*, petit enfant, nourrisson.
(2) Os., II, 4.
(3) *Esjouissez-vous*, réjouissez-vous.
(4) Is., LXVI, 10-12.

telles ; là où au ciel la Divinité se donnera à découvert, et nous la verrons *face à face* comme elle est (1).

CHAPITRE XII

De l'union éternelle des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance éternelle du Fils de Dieu.

O saint et divin Esprit, amour éternel du Père et du Fils, soyez propice à mon enfance. Notre entendement verra donc Dieu, Théotime ; mais je dis, il verra Dieu lui-même face à face, contemplant par une vue de vraie et réelle présence la propre essence divine, et en elle ses infinies beautés, la toute-puissance, la toute-bonté, toute-sagesse, toute-justice, et le reste de cet abîme de perfections.

Il verra donc clairement cet entendement, la connaissance infinie que, de toute éternité, le Père a eue de sa propre beauté, et pour laquelle exprimer en soi-même il prononça et dit éternellement le mot, le verbe, ou parole et diction très unique et très infinie ; laquelle comprenant et représentant toute la perfection du Père, ne peut être qu'un même Dieu très unique avec lui sans division ni séparation. Ainsi verrons-nous donc cette éternelle et admirable génération du Verbe et Fils divin, par laquelle il naquit éternellement à l'image et semblance (2) du Père, image et semblance vive et naturelle, qui ne représente aucuns accidents, ni aucun extérieur ; puisqu'en Dieu tout est substance, et n'y peut avoir accident

(1) I Cor., XIII, 13.
(2) *Semblance*, ressemblance

tout est intérieur, et n'y peut avoir aucun extérieur. Mais image qui représente la propre substance du Père, si vivement, si naturellement, tant essentiellement et substantiellement, que pour cela elle ne peut être que le même Dieu avec lui, sans distinction ni différence quelconque d'essence ou substance, ains avec la seule distinction des personnes; car comme se pourrait-il faire que ce divin Fils fût la vraie, vraiment vive et vraiment naturelle image, semblance et figure de l'infinie beauté et substance du Père, si elle ne représentait infiniment au vif et au naturel les infinies perfections du Père ? et comme pourrait-elle représenter infiniment des perfections infinies, si elle-même n'était infiniment parfaite ? et comme pourrait-elle être infiniment parfaite, si elle n'était Dieu ? et comme pourrait-elle être Dieu, si elle n'était un même Dieu avec le Père?

Ce Fils donc, infinie image et figure de son Père infini, est un seul Dieu très unique et très infini avec son Père, sans qu'il y ait aucune différence de substance entre eux, ains seulement la distinction de personnes : laquelle distinction de personnes, comme elle est totalement requise, aussi est-elle très suffisante pour faire que le Père prononce, et que le Fils soit la parole prononcée ; que le Père die (1), et que le Fils soit le Verbe ou la diction que le Père exprime; et que le Fils soit l'image, semblance et figure exprimée ; et qu'en somme le Père soit Père, et le Fils soit Fils, deux personnes distinctes, mais une seule essence et divinité. Ainsi Dieu qui est seul, n'est pas pourtant solitaire : car il est seul en sa très unique et

(1) *Die*, dise, parle, forme usitée au XVII^e^ siècle.

très simple divinité ; mais il n'est pas solitaire, puisqu'il est Père et Fils en deux personnes. O Théotime, Théotime, quelle joie, quelle allégresse de célébrer cette éternelle naissance qui se fait *en la splendeur des saints* (1) ; de la célébrer, dis-je, en la voyant, et de la voir en la célébrant !

Le très doux saint Bernard, étant encore jeune garçon à Châtillon-sur-Seine, la nuit de Noël, attendait en l'église que l'on commençât l'office sacré ; et en cette attente, le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort léger, pendant lequel, ô Dieu, quelle douceur ! il vit en esprit, mais d'une vision fort distincte et fort claire, comme le Fils de Dieu ayant épousé la nature humaine, et s'étant rendu petit enfant dans les entrailles très pures de sa mère, naissait virginalement de son sein sacré avec une humble suavité mêlée d'une céleste majesté,

> Comme l'époux qui, en maintien royal,
> Sort tout joyeux de son lit nuptial (2).

Vision, Théotime, qui combla tellement le cœur amiable du petit Bernard d'aise, de jubilation et de délices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentiments extrêmes, et partant, combien que (3) depuis, comme une abeille sacrée, il recueillit toujours de tous les divins mystères le miel de mille douces et divines consolations, si est-ce que la solennité de Noël lui apportait une particulière suavité, et parlait avec un goût nonpareil de cette nativité de son Maître. Hélas ! mais de grâce, Théotime, si une vision mystique

(1) Ps., CIX, 3.
(2) Ps., LXXXI, 6.
(3) *Combien que*, bien que, quoique.

et imaginaire de la naissance temporelle et humaine du Fils de Dieu, par laquelle il procédait homme de la femme, vierge d'une vierge, ravit et contente si fort le cœur d'un enfant ; hé ! que sera-ce, quand nos esprits glorieusement illuminés de la clarté bienheureuse, verront cette éternelle naissance par laquelle le Fils procède Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu d'un vrai Dieu, divinement et éternellement ? Alors donc notre esprit se joindra par une complaisance incompréhensible à cet objet si délicieux, et par une invariable attention lui demeurera éternellement uni.

CHAPITRE XIII

De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la production du Saint-Esprit.

Le Père éternel voyant l'infinie bonté et beauté de son essence si vivement, essentiellement et substantiellement exprimée en son Fils, et le Fils voyant réciproquement que sa même essence, bonté et beauté est originairement en son Père comme en sa source ou fontaine ; hé ! se pourrait-il faire que ce divin Père et son Fils ne s'entr'aimassent pas d'un amour infini, puisque leur volonté par laquelle ils s'aiment, et leur bonté pour laquelle ils s'aiment, sont infinies en l'un et en l'autre ?

L'amour ne nous trouvant pas égaux, il nous égale ; ne nous trouvant pas unis, il nous unit. Or, le Père et le Fils se trouvant non seulement égaux et unis, ains un même Dieu, une même essence et une même unité, quel amour doivent-

ils avoir l'un à l'autre! Mais cet amour ne se passe pas comme l'amour que les créatures intellectuelles ont entre elles ou envers leur Créateur. Car l'amour créé se fait par plusieurs et divers élans, soupirs, unions et liaisons qui s'entre-suivent, et font la continuation de l'amour avec une douce vicissitude de mouvements spirituels. Mais l'amour divin du Père éternel envers son Fils est pratiqué en un seul soupir élancé réciproquement par le Père et le Fils, qui en cette sorte demeurent unis et liés ensemble. Oui, mon Théotime : car la bonté du Père et du Fils n'étant qu'une seule très uniquement unique bonté, commune à l'un et à l'autre, l'amour de cette bonté ne peut être qu'un seul amour ; parce qu'encore qu'il y ait deux amants, à savoir le Père et le Fils, néanmoins il n'y a que leur seule très unique bonté qui leur est commune, laquelle est aimée, et leur très unique volonté qui aime; et partant il n'y a aussi qu'un seul amour exercé par un seul soupir amoureux. Le Père soupire cet amour, le Fils le soupire aussi ; mais parce que le Père ne soupire cet amour que par la même volonté et pour la même bonté qui est également et uniquement en lui et en son Fils, et le Fils mutuellement (1) ne soupire ce soupir amoureux que pour cette même bonté et par cette même volonté ; partant ce soupir amoureux n'est qu'un seul soupir, ou un seul esprit élancé par deux soupirants.

Et d'autant que le Père et le Fils qui soupirent, ont une essence et volonté infinie par laquelle ils soupirent, et que la bonté pour laquelle ils soupirent est infinie, il est impossible que le soupir

(1) *Mutuellement*, à son tour.

ne soit infini. Et d'autant qu'il ne peut être infini qu'il ne soit Dieu, partant cet esprit soupiré du Père et du Fils est vrai Dieu. Et parce qu'il n'y a, ni peut avoir qu'un seul Dieu, il est un seul vrai Dieu avec le Père et le Fils. Mais de plus, parce que cet amour est un acte qui procède réciproquement du Père et du Fils, il ne peut être ni le Père ni le Fils desquels il est procédé, quoiqu'il ait la même bonté et substance du Père et du Fils ; ains faut que ce soit une troisième personne divine, laquelle avec le Père et le Fils ne soit qu'un seul Dieu. Et d'autant que cet amour est produit par manière de soupir ou d'inspiration, il est appelé Saint-Esprit.

Or sus, Théotime, le roi David, décrivant la suavité de l'amitié des serviteurs de Dieu, s'écrie :

O voici que c'est chose bonne
Qui mille suavités donne,
Quand les frères ensemblement
Habitent unanimement :
Car cette douceur amiable
Au très saint onguent est semblable,
Que dessus le chef on versa,
D'Aaron, quand on le consacra :
Onguent, dont la tête sacrée
D'Aaron était toute trempée,
Jusqu'à la robe s'écoulant,
Et tout son collet parfumant (1).

Mais, ô Dieu ! si l'amitié humaine est tant agréablement aimable, et répand une odeur si délicieuse sur ceux qui la contemplent; que sera-ce, mon bien-aimé Théotime, de voir l'exercice sacré de l'amour réciproque du Père envers le Fils éternel? Saint Grégoire Nazianzène raconte que l'amitié incomparable qui était entre lui et son

(1) Ps., CXXXII, 1, 2.

grand saint Basile, était célébrée par toute la Grèce, et Tertullien témoigne que les païens admiraient cet amour plus que fraternel qui régnait entre les premiers chrétiens. O quelle fête! quelle solennité! de quelles louanges et bénédictions doit être célébrée, de quelle admiration doit être honorée et aimée l'éternelle et souveraine amitié du Père et du Fils! Qu'y a-t-il d'aimable et d'amiable, si l'amitié ne l'est pas? Et si l'amitié est aimable et amiable, quelle amitié le peut être en comparaison de cette infinie amitié qui est entre le Père et le Fils, et qui est un même Dieu très unique avec eux? Notre cœur, Théotime, s'abîmera d'amour en l'admiration de la beauté et suavité de l'amour que ce Père éternel et ce Fils incompréhensible pratiquent divinement et éternellement.

CHAPITRE XIV

Que la sainte lumière de la gloire servira à l'union des esprits bienheureux avec Dieu.

L'entendement créé verra donc l'essence divine sans aucune entremise d'espèce ou représentation; mais il ne la verra pas néanmoins sans quelque excellente lumière qui le dispose, élève et rende force pour faire une vue si haute, et d'un objet si sublime et éclatant. Car, comme la chouette a bien la vue assez forte pour voir la sombre lumière de la nuit sereine, mais non pas toutefois pour voir la clarté du midi qui est trop brillante pour être reçue par des yeux si troubles et imbécilles : ainsi notre entendement qui a bien assez

de force pour considérer les vérités naturelles par son discours, et même les choses surnaturelles de la grâce par la lumière de la foi, ne saurait pas néanmoins, ni par la lumière de la nature, ni par la lumière de la foi, atteindre jusqu'à la vue de la substance divine en elle-même. C'est pourquoi la suavité de la sagesse éternelle a disposé de ne point appliquer son essence à notre entendement, qu'elle ne l'ait préparé, revigoré et habilité (1) pour recevoir une vue si éminente, et disproportionnée à sa condition naturelle, comme est la vue de la Divinité. Car ainsi le soleil, souverain objet de nos yeux corporels entre les choses naturelles, ne se présente point à notre vue que premier il n'envoie ses rayons par le moyen desquels nous le puissions voir, de sorte que nous ne le voyons que par sa lumière. Toutefois il y a de la différence entre les rayons que le soleil jette à nos yeux corporels, et la lumière que Dieu créera en nos entendements au ciel; car le rayon du soleil corporel ne fortifie point nos yeux quand ils sont faibles et impuissants à voir, ains plutôt il les aveugle, éblouissant et dissipant leur vue infirme: ou au contraire cette sacrée lumière de gloire trouvant nos entendements inhabiles et incapables de voir la Divinité, elle les élève, renforce et perfectionne si excellemment, que par une merveille incompréhensible ils regardent et contemplent l'abîme de la clarté divine fixement et droitement en elle-même, sans être éblouis ni rebouchés (2) de la grandeur infinie de son éclat.

(1) *Habilité*, disposé, instruit.
(2) *Rebouchés de...*, refermés par.

Tout ainsi donc que Dieu nous a donné la lumière de la raison par laquelle nous le pouvons connaître comme auteur de la nature, et la lumière de la foi par laquelle nous le considérons comme source de la grâce : de même il nous donnera la lumière de gloire par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la béatitude et vie éternelle, mais fontaine, Théotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faisons maintenant par la foi, ains que nous verrons par la lumière de gloire, plongés et abîmés en icelle. Les plongeons (1), dit Pline, qui pour pêcher les pierres précieuses s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huile en leurs bouches, afin que la répandant ils aient plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelles ils nagent. Théotime, l'âme bienheureuse étant enfoncée et plongée dans l'océan de la divine Essence, Dieu répandra dans son entendement la sacrée lumière de gloire, qui lui fera jour dans cet abîme de *lumière inaccessible* (2), afin que par la clarté de la gloire nous voyions la clarté de la Divinité.

En Dieu gît la fontaine même
De vie et de plaisir suprême
La clarté nous apparaîtra
Aux rais (3) de sa vive lumière,
Et notre liesse plénière
De son jour seulement naîtra (4).

(1) *Plongeons*, plongeurs.
(2) I Tim.
(3) *Rais*, rayons.
(4) Ps., XXXV, 40.

CHAPITRE XV

Que l'union des bienheureux avec Dieu aura des différents degrés.

Or ce sera cette lumière de gloire, Théotime, qui donnera la mesure à la vue et contemplation des bienheureux ; et selon que nous aurons plus ou moins de cette sainte splendeur, nous verrons aussi plus ou moins clairement, et par conséquent plus ou moins heureusement la très sainte Divinité, qui regardée diversement nous rendra de même différemment glorieux. Certes en ce paradis céleste tous les Esprits voient toute l'essence divine ; mais nul d'entre eux, ni tous ensemble ne la voient, ni peuvent voir totalement. Non, Théotime ; car Dieu étant très uniquement un et très simplement indivisible, on ne le peut voir qu'on ne le voie tout, d'autant qu'il est infini, sans limite ni borne, ni mesure quelconque en sa perfection ; il n'y a ni peut avoir aucune capacité hors de lui qui jamais puisse totalement comprendre ou pénétrer l'infinité de sa bonté infiniment essentielle et essentiellement infinie.

Cette lumière créée du soleil visible qui est limitée et finie, est tellement vue toute de tous ceux qui la regardent, qu'elle n'est pourtant jamais vue totalement de pas un, ni même de tous ensemble. Il en est presque ainsi de tous nos sens, outre plusieurs qui oyent une excellente musique, quoique tous l'entendent toute, les uns pourtant ne l'oyent pas si bien, ni avec tant de plaisir que les autres, selon que les oreilles sont plus ou moins

délicates. La manne était savourée toute de quiconque la mangeait, mais différemment néanmoins, selon la diversité des appétits de ceux qui la prenaient, et ne fut jamais savourée totalement; car elle avait plus de différentes saveurs, qu'il n'y avait de variétés de goût ès Israélites. Théotime, nous verrons et savourerons là-haut au ciel toute la Divinité; mais jamais nul des bienheureux, ni tous ensemble, ne la verront ou savoureront totalement. Cette infinité divine aura toujours infiniment plus d'excellences que nous ne saurions avoir de suffisance et de capacité : et nous aurons un contentement indicible de connaître qu'après avoir assouvi tout le désir de notre cœur, et rempli pleinement sa capacité en la jouissance du bien infini qui est Dieu, néanmoins il restera encore en cette infinité des infinies perfections à voir, à jouir et posséder, que sa divine majesté comprend et voit elle seule, elle seule se comprenant soi-même.

Ainsi les poissons jouissent de la grandeur incroyable de l'Océan ; et jamais pourtant aucun poisson, ni même toute la multitude des poissons, ne vit toutes les plages, ni ne trempa ses écailles en toutes les eaux de la mer. Et les oiseaux s'égayent à leur gré dans la vasteté de l'air ; mais jamais aucun oiseau, ni même toute la race des oiseaux ensemble, n'a battu des ailes toutes les contrées de l'air, et n'est jamais parvenu à la suprême région d'icelui. Ah! Théotime, nos esprits, à leur gré et selon toute l'étendue de leurs souhaits, nageront en l'Océan, et voleront en l'air de la Divinité, et se réjouiront éternellement de voir que cet air est tant infini, cet Océan si vaste, qu'il ne peut être mesuré par leurs ailes ; et que jouissant, sans

réserve ni exception quelconque, de tout cet abîme infini de la Divinité, ils ne peuvent néanmoins jamais égaler leur jouissance à cette infinité, laquelle demeure toujours infiniment infinie au-dessus de leur capacité.

Et sur ce sujet les esprits bienheureux sont ravis de deux admirations : l'une pour l'infinie beauté qu'ils contemplent, et l'autre pour l'abîme de l'infinité qui reste à voir en cette même beauté. O Dieu ! que ce qu'ils voient est admirable ! mais, ô Dieu! que ce qu'ils ne voient pas l'est beaucoup plus! Et toutefois, Théotime, la très sainte beauté qu'ils voient étant infinie, elle les rend parfaitement satisfaits et assouvis ; et se contentant d'en jouir, selon le rang qu'ils tiennent au ciel, à cause de la très aimable providence divine qui en a ainsi ordonné, ils convertissent la connaissance qu'ils ont de ne posséder pas, ni ne pouvoir posséder totalement leur objet, en une simple complaisance d'admiration, par laquelle ils ont une joie souveraine de voir que la beauté qu'ils aiment est tellement infinie, qu'elle ne peut être totalement connue que par elle-même. Car en cela consiste la divinité de cette beauté infinie, ou la beauté de cette infinie divinité.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME

DE LA DÉCADENCE ET RUINE DE LA CHARITÉ.

CHAPITRE PREMIER

Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu, tandis que nous sommes en cette vie mortelle.

Nous ne faisons pas ces discours pour ces grandes âmes d'élite que Dieu, par une très spéciale faveur, maintient et confirme tellement de son amour, qu'elles sont hors le hasard de jamais le perdre. Nous parlons pour le reste des mortels, auxquels le Saint-Esprit adresse ces avertissements : *Qui est debout qu'il prenne garde à ne point tomber* (1). *Tiens ce que tu as* (2). *Ayez soin et travaillez, afin d'assurer par bonnes œuvres votre vocation* (3). Ensuite de quoi il leur fait sentir cette prière : *Ne me rejetez point de devant votre face et ne m'ôtez point votre Saint-Esprit* (4). *Et ne nous induisez point en tentation* (5) ; afin qu'ils *fassent* leur *salut avec* un saint *tremblement et* une *crainte* sacrée (6) ; sachant qu'ils ne sont plus invariables et

(1) I Cor., x, 12.
(2) Apoc., III, 11.
(3) II Petr., I, 10.
(4) Ps., L, 13.
(5) Matth., VII, 13.
(6) Phil., II, 12.

fermes à conserver l'amour de Dieu, que le premier Ange avec ses sectateurs et Judas, qui l'ayant reçu le perdirent, et en le perdant se perdirent éternellement eux-mêmes; ni que Salomon, qui l'ayant une fois quitté, tient tout le monde en doute de sa damnation; ni qu'Adam, Ève, David, saint Pierre, qui étant enfants de salut, ne laissèrent pas de déchoir pour un temps de l'amour sans lequel il n'y a point de salut. Hélas! ô Théotime, qui sera donc assuré de conserver l'amour sacré en cette navigation de la vie mortelle, puisqu'en la terre et au ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait de si cruels naufrages?

Mais, ô Dieu éternel! comme est-il possible, direz-vous, qu'une âme qui a l'amour de Dieu, le puisse jamais perdre? car où l'amour est, il résiste au péché. Et comme se peut-il donc faire que le péché y entre? puisque *l'amour est fort comme la mort, âpre* au combat *comme l'enfer* (1), comme peuvent les forces de la mort ou de l'enfer, c'est-à-dire, les péchés, vaincre l'amour qui pour le moins les égale en force, et les surmonte en assistance et en droit? Mais comme peut-il être qu'une âme raisonnable, qui a une fois savouré une si grande douceur comme est celle de l'amour divin, puisse oncques volontairement avaler les eaux amères de l'offense? Les enfants, tout enfants qu'ils sont, étant nourris au lait, au beurre et au miel, abhorrent l'amertume de l'absinthe et du chicotin (2), et pleurent jusques à pâmer, quand on

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) *Chicotin,* extrait fort amer de l'aloès ou de la coloquinte.

leur en fait goûter. Hé! donc, ô vrai Dieu, l'âme une fois jointe à la bonté du Créateur, comme le peut-elle quitter pour suivre la vanité de la créature ?

Mon cher Théotime, les *cieux* mêmes *s'ébahissent*, leurs *portes se froissent de frayeur* (1), et *les anges de paix* (2) demeurent éperdus d'étonnement sur cette prodigieuse misère du cœur humain, qui abandonne un bien tant aimable, pour s'attacher à des choses si déplorables. Mais avez-vous jamais vu cette petite merveille que chacun sait, et de laquelle chacun ne sait pas la raison ? quand on perce un tonneau bien plein, il ne répandra point son vin, qu'on ne lui donne de l'air par-dessus ; ce qui n'arrive pas aux tonneaux esquels il y a déjà du vide ; car on ne les a pas plus tôt ouverts que le vin en sort. Certes, en cette vie mortelle, quoique nos âmes abondent en amour céleste, si est-ce que (3) jamais elles n'en sont si pleines, que par la tentation cet amour ne puisse sortir, Mais là-haut au ciel, quand les suavités de la beauté de Dieu occuperont tout notre entendement, et les délices de sa bonté assouviront toute notre volonté, en sorte qu'il n'y aura rien que la plénitude de son amour ne remplisse ; nul objet, quoiqu'il pénètre jusqu'à nos cœurs, ne pourra jamais tirer, ni faire sortir une seule goutte de la précieuse liqueur de leur amour céleste. Et de penser donner du vent par-dessus, c'est-à-dire, décevoir ou surprendre l'entendement, il ne sera

(1) Jer., II, 12.
(2) Is., XXXIII, 7.
(3) *Si est-ce que*, toujours est-il que

plus possible ; car il sera immobile en l'appréhension de la vérité souveraine.

Ainsi le vin qui est bien épuré et séparé de sa lie, peut aisément être garanti de tourner et pousser (1) ; mais celui qui est sur la lie, y est presque toujours sujet. Et quant à nous, tandis que nous sommes en ce monde, nos esprits sont sur la lie et le tartre de mille humeurs et misères, et par conséquent aisés à changer et tourner en leur amour. Mais étant au ciel, où, comme en ce grand *festin* décrit par Isaïe, nous aurons le *vin purifié de toute lie* (2), nous ne serons plus sujets au change, ains demeurerons inséparablement unis par amour à notre souverain bien. Ici, parmi les crépuscules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'époux nous ne rencontrions quelqu'autre objet qui nous amuse et déçoive ; mais quand nous le trouverons là-haut où *il repaît* et *repose au midi* de sa gloire (3), il n'y aura plus moyen d'être trompé ; car sa lumière sera trop claire, et sa douceur nous liera si serrés à sa bonté, que nous ne pourrons plus vouloir nous en déprendre.

Nous sommes comme le corail qui, dans l'Océan, lieu de son origine, est un arbrisseau (4) pâle vert, faible, fléchissant et pliable ; mais étant tiré hors du fond de la mer comme du sein

(1) *Pousser*, fermenter.
(2) Is., XXV, 6.
(3) Cant. cant., I, 6.
(4) *Le corail est un arbrisseau...* le corail est un polypier qui a la forme d'un arbrisseau couvert d'une membrane vasculaire qui relie entre eux les polypes et leur permet de profiter de la même nourriture.

de sa mère, il devient presque pierre, se rendant ferme et impliable, à mesure qu'il change son vert blafârre en un vermeil fort vif ; car ainsi étant encore emmi la mer de ce monde, lieu de notre naissance, nous sommes sujets à des vicissitudes extrêmes, et pliables à toutes les mains : à la droite de l'amour céleste par l'inspiration, à la gauche de l'amour terrestre par la tentation. Mais si une fois tirés hors de cette mortalité, nous avons changé le pâle vert de nos craintives espérances au vif vermeil de l'assurée jouissance, jamais plus nous ne serons muables (1) ; ains demeurerons à toujours arrêtés en l'amour éternel.

Il est impossible de voir la Divinité et ne l'aimer pas. Mais ici-bas, où, sans la voir, nous l'entrevoyons seulement au travers des ombres de la foi, comme *en un miroir* (2), notre connaissance n'est pas si grande, qu'elle ne laisse encore l'entrée à la surprise des autres objets et biens apparents, lesquels, entre les obscurités qui se mêlent en la certitude et vérité de la foi, se glissent insensiblement comme *petits renardeaux*, et *démolissent notre vigne fleurie* (3). En somme, Théotime, quand nous avons la charité, notre franc arbitre est paré de la robe nuptiale, de laquelle comme il peut toujours demeurer vêtu, s'il veut, en bien faisant, aussi s'en peut-il dépouiller, s'il lui plaît, en péchant.

(1) *Muables*, changeantes.
(2) I Cor., XIII, 12.
(3) Cant. cant., II, 15.

CHAPITRE II

Du refroidissement de l'âme en l'amour sacré.

L'âme est maintes fois contristée et affligée dans le corps, jusque même à quitter plusieurs membres d'icelui, qui demeurent privés de mouvement et sentiment, encore qu'elle n'abandonne pas le cœur, où elle est toujours entière jusques à l'extrémité de la vie. Ainsi, la charité est quelquefois tellement allangourie et abattue dans le cœur, qu'elle ne paraît presque plus en aucun exercice, et néanmoins elle ne laisse pas d'être entière en la suprême région de l'âme, et c'est lorsque, sous la multitude des péchés véniels, comme sous des cendres, le feu du saint amour demeure couvert et sa lueur étouffée, quoique non pas amorti ni éteint; car tout ainsi que la présence du diamant empêche l'exercice et l'action de la propriété que l'aimant a d'attirer le fer, sans toutefois lui ôter la propriété, laquelle opère soudain que cet empêchement est éloigné; de même la présence du péché véniel n'ôte pas voirement à la charité sa force et puissance d'opérer, mais elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activité, si qu'elle demeure sans action, stérile et inféconde.

Certes, le péché véniel, ni même l'affection au péché véniel, n'est pas contraire à l'essentielle résolution de la charité qui est de préférer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce péché nous aimons quelque chose hors de la raison, mais non pas contre la raison; nous déférons un peu trop,

et plus qu'il n'est convenable à la créature, mais non pas en la préférant au Créateur; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les célestes. En somme, cette sorte de péché nous retarde au chemin de la charité, mais il ne nous en retire pas; et partant le péché véniel n'étant pas contraire à la charité, il ne la détruit jamais, ni en tout ni en partie.

Dieu fit savoir à l'évêque d'Éphèse qu'il avait *délaissé* sa *première charité* (1). Où il ne dit pas qu'il était sans charité, mais seulement qu'elle n'était plus telle qu'au commencement, c'est-à-dire, qu'elle n'était plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse; ainsi que nous avons accoutumé de dire d'un homme qui, de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade : ce n'est plus celui d'autrefois, car nous ne voulons pas entendre que ce ne soit pas le même selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices. Et de même Notre-Seigneur a dit qu'ès derniers jours *la charité de plusieurs se refroidira* (2), c'est-à-dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennui qui oppressera les cœurs. Certes, *la concupiscence ayant conçu, elle engendre le péché* (3); mais ce péché, quoique péché, n'*engendre* pas toujours *la mort* de l'âme, ains seulement *lorsqu'il* a une malice entière, et qu'il est *consommé* et accompli (4), comme dit saint Jacques, qui en cela éta-

(1) Apoc., II, 4.
(2) Matth., XXIV, 12.
(3) Jac., I, 15.
(4) *Ibid.*

blit si clairement la différence entre le péché véniel et le péché mortel, que je ne sais comme il s'est trouvé des gens en notre siècle qui aient eu la hardiesse de le nier (1).

Néanmoins, le péché véniel est péché, et par conséquent il déplaît à la charité, non comme chose qui lui soit contraire, mais comme chose contraire à ses opérations et à son progrès, voire même à son intention, laquelle étant que nous rapportions toutes nos opérations à Dieu, elle est violée par le péché véniel, qui porte les actions par lesquelles nous le commettons, non pas voirement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a été rudement touché et réduit en friche par la tempête, que rien n'y est demeuré, parce qu'encore que l'arbre est entier, néanmoins il est resté sans fruit : de même, quand notre charité est battue des affections que l'on a aux péchés véniels, nous disons qu'elle est diminuée et défaillie, non que l'habitude de l'amour ne soit entière en nos esprits, mais parce qu'elle est sans les œuvres qui sont ses fruits.

L'affection aux grands péchés rendait tellement *la vérité prisonnière de l'injustice* entre les philosophes païens, que, comme dit le grand Apôtre *connaissant Dieu, ils ne le glorifiaient pas* (2), selon que cette connaissance requérait, si que cette affection n'exterminant pas la lumière naturelle,

(1) Luther et Calvin, Wicklef, et plus tard Baïus, ont nié la distinction entre les péchés sous le rapport de la gravité, les déclarant tous mortels.
(2) Rom., I, 18-21.

elle la rendait infructueuse. Aussi les affections au péché véniel n'abolissent pas la charité ; mais elles la tiennent comme une esclave, liée pieds et mains, empêchant sa liberté et son action. Cette affection nous attachant par trop à la jouissance des créatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraie amitié, nous incite. Et par conséquent, elle nous fait perdre les secours et assistances intérieurs, qui sont comme les esprits vitaux et animaux de l'âme, du défaut desquels provient une certaine paralysie spirituelle ; laquelle enfin, si on n'y remédie, nous conduit à la mort. Car en somme la charité étant une qualité active, ne peut être longtemps sans agir ou périr. Elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel : *Donne-moi des enfants,* disait celle-ci à son mari, *autrement je mourrai* (1). Et la charité presse le cœur auquel elle est mariée, de la féconder en bonnes œuvres ; autrement elle périra.

Nous ne sommes guère en cette vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or, ces esprits vils, paresseux et adonnés aux plaisirs extérieurs, n'étant pas duicts (2) aux combats, ni exercés aux armes spirituelles, ils ne gardent jamais guère la charité, ains se laissent ordinairement surprendre à la coulpe mortelle : ce qui arrive d'autant plus aisément, que par le péché véniel l'âme se dispose au mortel. Car, comme cet ancien ayant continué à porter tous les jours un même veau, le porta enfin encore qu'il fût devenu un gros bœuf, la

(1) Gen., xxx, 1.
(2) *Duicts*, instruits.

coutume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau : ainsi celui qui s'affectionne à jouer des testons (1), jouerait enfin des écus, des pistoles, des chevaux, et, après ses chevaux, toute sa chevance (2). Qui lâche la bride aux menues colères, se trouve enfin furieux et insupportable ; qui s'adonne à mentir par raillerie, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

Enfin, Théotime, nous disons de ceux qui ont la complexion fort faible, qu'ils n'ont point de vie, qu'ils n'en ont pas une once, ou qu'ils n'en ont pas plein le poing ; parce que ce qui doit bientôt finir, semble en effet n'être plus. Et ces âmes fainéantes, adonnées aux plaisirs et affectionnées aux choses transitoires, peuvent bien dire qu'elles n'ont plus de charité, puisque, si elles en ont, elles sont en voie de la perdre bientôt.

CHAPITRE III

Comme on quitte le divin amour pour celui des créatures.

Ce malheur de quitter Dieu pour la créature arrive ainsi. Nous n'aimons pas Dieu sans intermission (3) ; d'autant qu'en cette vie mortelle la charité est en nous par manière de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué, nous usons quand il nous plaît, et non jamais contre notre gré. Quand donc nous n'usons

(1) *Teston*, petite monnaie d'argent frappée à l'image de Louis XII, valant dix à douze sous.
(2) *Sa chevance*, son bien, de *chevir* être maître de.
(3) *Intermission*, alternative, interruption.

pas de la charité qui est en nous, c'est-à-dire, quand nous n'employons pas notre esprit aux exercices de l'amour sacré, ains que le tenant diverti à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soi-même, il se tient inutile et négligent, alors, Théotime, il peut être touché de quelque objet mauvais, et surpris de quelque tentation. Et bien que l'habitude de la charité en même temps soit au fond de notre âme et qu'elle fasse son office, nous inclinant à rejeter la suggestion mauvaise, si est-ce qu'elle ne nous presse pas, ni nous porte à l'action de la résistance qu'à mesure que nous la secondons, comme les habitudes ont coutume de faire ; et partant nous laissant en notre liberté, il advient maintes fois que le mauvais objet ayant jeté bien avant ses attraits dans notre cœur, nous nous attachons à lui par une complaisance excessive, laquelle venant à croître, il nous est malaisé de nous en défaire ; et comme des *épines*, selon que dit notre Seigneur, elle *suffoque* enfin *la semence* de la grâce et dilection céleste (1). Ainsi arriva-t-il à notre première mère Ève, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle prit à deviser avec le serpent ; recevant de la complaisance d'ouïr parler de son agrandissement en science, et de voir la beauté du fruit défendu ; si que la complaisance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourrissant dans la complaisance, elle s'y trouva enfin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le malheureux péché auquel par après elle attira son mari (2).

(1) Luc., VIII, 7.
(2) Gen., III.

On voit que les pigeons touchés de vanité se pavanent quelquefois en l'air, et font des esplanades (1) çà et là, se mirant en la variété de leur pennage (2) ; et lors les tiercelets et les faucons qui les épient, viennent fondre sur eux et les attrapent ; ce qu'ils ne feraient jamais, si les pigeons volaient leur droit vol, d'autant qu'ils ont l'aile plus raide que les oiseaux de proie. Hélas ! Théotime, si nous ne nous amusions pas en la vanité des plaisirs caducs, et surtout en la complaisance de notre amour-propre, ains qu'ayant une fois la charité, nous fussions soigneux de voler droit là par où elle nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attraperaient. Mais parce que, comme colombes séduites et déçues de notre propre estime, nous retournons sur nous-mêmes, et entretenons trop nos esprits parmi les créatures, nous nous trouvons souvent surpris entre les serres de nos ennemis, qui nous emportent et dévorent.

Dieu ne veut pas empêcher que nous ne soyons attaqués de tentations, afin que résistant, notre charité soit plus exercée, et puisse par le combat emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mais que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous délecter en la tentation, cela vient de la condition de notre nature, qui aime tant le bien, que pour cela elle est sujette d'être alléchée par tout ce qui a apparence de bien ; et ce que la tentation nous présente pour amorce, est toujours de cette sorte. Car, comme enseignent les saintes lettres, ou c'est un bien honorable,

(1) *Font des esplanades*, planent.
(2) *Pennage*, plumage.

selon le monde, pour nous provoquer à l'*orgueil de la vie* mondaine, ou un bien délectable aux sens, pour nous porter à la *convoitise charnelle*, ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la *convoitise* et avarice *des yeux* (1). Que si nous tenions notre foi, laquelle sait discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejeter, vivement attentive à son devoir, certes elle servirait de sentinelle assurée à la charité, et lui donnerait avis du mal qui s'approche du cœur sous prétexte du bien, et la charité le repousserait soudain. Mais parce que nous tenons ordinairement notre foi ou dormante, ou moins attentive qu'il ne serait requis pour la conservation de notre charité, nous sommes aussi souvent surpris de la tentation, laquelle séduisant nos sens, et nos sens incitant la partie inférieure de notre âme à la rébellion, il advient que maintes fois la partie supérieure de la raison cède à l'effort de cette révolte, et commettant le péché, elle perd la charité.

Tel fut le progrès de la sédition que le déloyal Absalon excita contre son bon père David. Car il mit en avant des propositions bonnes en apparence, lesquelles étant une fois reçues par les pauvres Israélites, desquels la prudence était endormie et engourdie, il les sollicita tellement qu'il les réduisit à une entière rébellion (2), de sorte que David fut contraint de sortir tout éploré de Jérusalem avec tous ses plus fidèles amis, ne laissant en la ville de gens de marque, sinon Sadoc et Abiathar, prêtres de l'Éternel, avec leurs

(1) I Joan., II, 15.
(2) II Reg., XV, 12.

enfants ; or Sadoc était *voyant,* c'est-à-dire, prophète (1).

Car de même, très cher Théotime, l'amour-propre trouvant notre foi hors d'attention et sommeillante, il nous présente des biens vains, mais apparents ; séduit nos sens, notre imagination et les facultés de nos âmes, et presse tellement nos francs arbitres, qu'il les conduit à l'entière révolte contre le saint amour de Dieu ; lequel alors, comme un autre David, sort de notre cœur avec tout son train, c'est-à-dire, avec les dons du Saint-Esprit et les autres vertus célestes, qui sont compagnes inséparables de la charité, si elles ne sont ses propriétés et habilités (2) : et ne reste plus en la Jérusalem de notre âme aucune vertu d'importance, sinon Sadoc *le Voyant,* c'est-à-dire, le don de la foi, qui nous peut faire voir les choses éternelles, avec son exercice, et encore Abiathar, c'est-à-dire, le don de l'espérance avec son action, qui tous deux demeurent bien affligés et tristes, maintenant toutefois en nous l'arche de l'alliance, c'est-à-dire, la qualité et le titre de chrétien qui nous est acquis par le baptême.

Hélas ! Théotime, quel pitoyable spectacle aux anges de paix de voir ainsi sortir le Saint-Esprit et son amour de nos âmes pécheresses ! Eh ! je crois certes que, s'ils pouvaient alors pleurer, ils verseraient des larmes infinies, et d'une voix lugubre, lamentant notre malheur, ils chanteraient le triste cantique que Jérémie entonna, quand, assis sur le seuil du temple désolé, il contempla la ruine de Jérusalem au temps de Sédécie :

(1) II Reg., xv, 27.
(2) *Habilités,* facultés, dispositions.

Ah ! combien vois-je désolée
Cette cité jadis comblée
De peuple, de bien et d'honneur,
Maintenant siège de l'horreur (1) !

CHAPITRE IV

Que l'amour sacré se perd en un moment.

L'amour de Dieu qui nous porte jusqu'au mépris de nous-mêmes, nous rend citoyens de la Jérusalem céleste ; l'amour de nous-mêmes qui nous pousse jusqu'au mépris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or, nous allons certes petit à petit à ce mépris de Dieu ; mais nous n'y sommes pas plus tôt parvenus, que soudain, en un moment, la sainte charité se sépare de nous, ou, pour mieux dire, elle périt tout à fait. Oui, Théotime, car en ce mépris de Dieu consiste le péché mortel, et un seul péché mortel bannit la charité de l'âme, d'autant qu'il rompt le lien et l'union d'icelle avec Dieu, qui est l'obéissance et soumission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut être vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'âme et l'âme du cœur, ne peut jamais être blessée qu'elle ne soit tuée ; ainsi qu'on dit des perles, qui conçues de la rosée céleste, périssent si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur écaille. Notre esprit certes ne sort pas petit à petit de son corps, ains en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y faire des actions de vie ; de même, à l'instant que le cœur est tellement détraqué en ses passions, que la charité n'y peut plus régner, elle

(1) Thren., I, 1.

le quitte et abandonne ; car elle est si généreuse, qu'elle ne peut cesser de régner sans cesser d'être.

Les habitudes que nous acquérons par nos seules actions humaines, ne périssent pas par un seul acte contraire ; car nul ne dira qu'un homme soit intempérant pour un seul acte d'intempérance, ni qu'un peintre ne soit pas bon maître pour avoir une fois manqué à l'art; ains comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suite et impression de plusieurs actes, ainsi nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par multitude d'actes contraires. Mais la charité, Théotime, que le Saint-Esprit répand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à cette infusion se rencontrent en nous, certes aussi en un instant elle nous est ôtée sitôt que détournant notre volonté de l'obéissance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rébellion et déloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vrai que la charité s'agrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection à perfection, selon que par nos œuvres ou la réception des sacrements nous lui faisons place ; mais toutefois elle ne diminue pas par amoindrissement de sa perfection ; car jamais on n'en perd un seul bien qu'on ne la perde toute ; en quoi elle ressemble au chef-d'œuvre de Phidias, tant célébré par les anciens ; car on dit que ce grand sculpteur fit en Athènes une statue de Minerve toute d'ivoire, haute de vingt-six coudées ; et au bouclier d'icelle, auquel il avait relevé les batailles des Amazones et des géants, il grava avec tant d'art son visage de lui-même, qu'on ne pouvait

ôter un seul brin de son image, dit Aristote, que toute la statue ne tombât défaite ; si que cette besogne ayant été perfectionnée par assemblage de pièce à pièce, en un moment néanmoins elle périssait, si on eût ôté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de même, Théotime, encore que le Saint-Esprit, ayant mis la charité en une âme, lui donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour, si est-ce toutefois que la résolution de préférer la volonté de Dieu à toutes choses étant le point essentiel de l'amour sacré, et auquel l'image de l'amour éternel, c'est-à-dire, du Saint-Esprit, est représentée : on ne saurait en ôter une seule pièce, que soudain toute la charité ne périsse.

Cette préférence de Dieu à toute chose est le cher enfant de la charité. Que si Agar, qui n'était qu'une Égyptienne, voyant son fils en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer auprès de lui, ains le voulut quitter, disant : Ah ! *je ne* saurais *voir mourir* cet *enfant* (1), quelle merveille y a-t-il que la charité, fille de douceur et suavité céleste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu ? Si qu'à mesure que notre franc arbitre se résout de consentir au péché, donnant par même moyen la mort à ce sacré propos ; la charité meurt avec icelui, et dit en son dernier soupir : Hé ! non jamais *je ne verrai mourir* cet *enfant*. En somme, Théotime, comme la pierre précieuse nommée prassius (2) perd sa lueur en la présence de quel

(1) Gen., XXI, 16.
(2) *Prassius*, prasius, prase, variété de quartz, agate.

venin que ce soit, ainsi l'âme perd en un instant sa splendeur, sa grâce et sa beauté qui consiste au saint amour, à l'entrée et présence de quel péché mortel que ce soit, dont il est écrit que *l'âme qui péchera mourra* (1).

CHAPITRE V

Que la seule cause du manquement et refroidissement de la charité est en la volonté des créatures.

Comme ce serait une effronterie impie de vouloir attribuer aux forces de notre volonté les œuvres de l'amour sacré que le Saint-Esprit fait en nous et avec nous, aussi serait-ce une impiété effrontée de vouloir rejeter le défaut d'amour qui est en l'homme ingrat sur le manquement de l'assistance et grâce céleste, car le Saint-Esprit crie partout, au contraire, que notre *perte vient de nous* (2) ; que le Sauveur a *apporté le feu* du saint amour, *et ne désire* rien plus *sinon qu'il brûle* nos cœurs (3) ; que *le salut* est *préparé devant la face de toutes nations, lumière pour éclairer les Gentils et pour la gloire d'Israël* (4) ; que la divine bonté *ne veut point qu'aucun périsse* (5), mais *que tous viennent à la connaissance de la vérité ; veut que tous hommes soient sauvés* (6), le Sauveur d'iceux étant venu au monde afin que tous *reçussent*

(1) Ezech., XVIII, 4.
(2) Osee., XIII, 9.
(3) Luc., XII, 49.
(4) Luc., II, 30-32.
(5) II Petr., III, 9.
(6) I Tim., II, 4.

l'adoption des enfants (1), et le Sage nous avertit clairement : *Ne dis point : Il tient à Dieu* (2). Ainsi le sacré concile de Trente inculque divinement à tous les enfants de l'Église sainte, que la grâce divine ne manque jamais à ceux qui font ce qu'ils peuvent, invoquant le secours céleste; que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiés, sinon qu'eux-mêmes les premiers l'abandonnent, de sorte que s'ils ne manquent à la grâce, ils obtiendront la gloire.

En somme, Théotime, le Sauveur est une *lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde* (3).

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midi, un jour d'été, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mais tandis que leur lassitude et la fraîcheur de l'ombrage les tînt en sommeil, le soleil s'avançant sur eux, leur porta droit aux yeux sa plus forte lumière, laquelle par l'éclat de sa clarté faisait des transparences, comme par des petits éclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormants, et par la chaleur qui perçait leurs paupières, les força d'une douce violence de s'éveiller ; mais les uns éveillés se lèvent, et gagnant pays (4), allèrent heureusement au gîte ; les autres, non seulement ne se levèrent pas, mais tournant le dos au soleil et enfonçant leurs chapeaux sur leurs yeux, passèrent là leur journée à dormir, jusqu'à ce que surpris de la nuit, et voulant néanmoins aller au logis, ils s'égarent, qui

(1) Gal., IV, 5.
(2) Eccli., XV, 4.
(3) Joan., I, 9.
(4) *Gagnant pays*, gagnant du terrain, avançant.

çà qui là, dans une forêt à la merci des loups, sangliers et autres bêtes sauvages. Or dites, de grâce, Théotime, ceux qui sont arrivés ne devaient-ils pas savoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler plus chrétiennement, au créateur du soleil? Oui certes; car ils ne pensaient nullement à s'éveiller quand il en était temps; le soleil leur fit ce bon office, et par une agréable semonce de sa clarté et de sa chaleur, les vint amiablement réveiller. Il est vrai qu'ils ne firent pas résistance au soleil, mais il les aida aussi beaucoup à ne point résister; car il vint doucement répandre sa lumière sur eux, se faisant entrevoir au travers de leurs paupières, et par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errants n'avaient-ils pas tort de crier dans ce bois : Eh! qu'avons-nous fait au soleil, pourquoi il ne nous a pas fait voir sa lumière comme à nos compagnons, afin que nous fussions arrivés au logis, sans demeurer en ces effroyables ténèbres? Car qui ne prendrait la cause du soleil, ou plutôt de Dieu en main, mon cher Théotime, pour dire à ces chétifs malencontreux : Qu'est-ce, misérables, que le soleil pouvait bonnement faire pour vous, qu'il ne l'ait fait? Ses faveurs étaient égales envers tous vous autres qui dormiez; il vous aborda tous avec une même lumière, il vous toucha des mêmes rayons, il répandit sur vous une chaleur pareille, et malheureux que vous êtes, quoique vous vissiez vos compagnons levés prendre le bourdon pour tirer chemin (1), vous tournâtes le dos au soleil, et ne

(1) *Tirer chemin*, cheminer

voulûtes pas employer sa clarté ni vous laisser vaincre à sa chaleur.

Tenez, voilà maintenant, Théotime, ce que je veux dire. Tous les hommes sont voyageurs en cette vie mortelle : presque tous nous nous sommes volontairement endormis en l'iniquité ; et Dieu, soleil de justice, darde sur tous très suffisamment, ains abondamment, les rayons de ses inspirations ; il échauffe nos cœurs de ses bénédictions, touchant un chacun des attraits de son amour. Eh ! que veut dire donc que ces attraits en attirent si peu, et en tirent encore moins ? Ah ! certes, ceux qui étant attirés, puis tirés, suivent l'inspiration, ont grande occasion de s'en réjouir, mais non pas de s'en glorifier. Qu'ils se réjouissent, parce qu'ils jouissent d'un grand bien ; mais qu'ils ne s'en glorifient pas, puisque c'est par la pure bonté de Dieu, qui, leur laissant l'utilité de son bienfait, s'en est réservé la gloire.

Mais quant à ceux qui demeurent au sommeil de péché, ô Dieu, qu'ils ont une grande raison de lamenter, gémir, pleurer et regretter ! car ils sont au malheur le plus lamentable de tous ; mais ils n'ont pas raison de se douloir et plaindre, sinon d'eux-mêmes, qui ont méprisé, ains ont été rebelles à la lumière, revêches aux attraits, et se sont obstinés contre l'inspiration ; de sorte qu'à leur malice seule doit être à jamais malédiction et confusion, puisqu'ils sont seuls auteurs de leur perte, seuls ouvriers de leur damnation. Ainsi les Japonais se plaignant au B. François Xavier, leur apôtre, de quoi Dieu, qui avait eu tant de soin des autres nations, semblait avoir oublié leurs prédécesseurs, ne leur ayant point fait avoir sa

connaissance par le manquement de laquelle ils auraient été perdus, l'homme de Dieu leur répondit que la divine loi naturelle était plantée en l'esprit de tous les mortels, laquelle si leurs devanciers eussent observée, la céleste lumière les eût sans doute éclairés; comme au contraire l'ayant violée, ils méritèrent d'être damnés. Réponse apostolique d'un homme apostolique, et toute pareille à la raison que le grand Apôtre rend de la perte des anciens Gentils, qu'il dit être *inexcusables d'autant qu'ayant connu* le bien, ils suivirent le mal (1); car c'est en un mot ce qu'il inculque au premier chapitre aux Romains. Malheur sur malheur à ceux qui ne reconnaissent pas que leur malheur provient de leur malice!

CHAPITRE VI

Que nous devons reconnaître de Dieu tout l'amour que nous lui portons.

L'amour des hommes envers Dieu tient son origine, son progrès et sa perfection de l'amour éternel de Dieu envers les hommes. C'est le sentiment universel de l'Église notre mère, laquelle, avec une ardente jalousie, veut que nous reconnaissions notre salut et les moyens pour y parvenir de la seule miséricorde du Sauveur, afin qu'en la terre comme au ciel à lui seul soit honneur et gloire.

Qu'as-tu que tu n'aies reçu? dit le divin Apôtre parlant des dons de science, éloquence, et autres

(1) Rom., I, 20, 21.

telles qualités des pasteurs ecclésiastiques, *et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu* (1)? Il est vrai, nous avons tout reçu de Dieu; mais par-dessus tout, nous avons reçu les biens surnaturels du saint amour. Que si nous les avons reçus, pourquoi en prendrons-nous de la gloire?

Certes, si quelqu'un se voulait rehausser, pour avoir fait quelque progrès en l'amour de Dieu, hélas! chétif homme, lui dirions-nous, tu étais pâmé en ton iniquité, sans qu'il te fût resté ni de vie, ni de force pour te relever (comme il advint à la princesse de notre parabole, liv. III, chap. 3.), et Dieu, par son infinie bonté, accourut à ton aide, et criant à haute voix : *Ouvre la bouche* de ton attention, *et je la remplirai* (2); il mit lui-même ses doigts entre tes lèvres et desserra tes dents, jetant dedans ton cœur sa sainte inspiration, et tu l'as reçue; puis, étant remis en sentiment, il continua par divers mouvements et différents moyens de revigorer ton esprit, jusques à ce qu'il répandit en icelui sa charité, comme ta vitale et parfaite santé.

Or, dis-moi donc maintenant, misérable, qu'as-tu fait en tout cela de quoi tu te puisses vanter? Tu as consenti, je le sais bien : le mouvement de ta volonté a librement suivi celui de la grâce céleste; mais tout cela qu'est-ce autre chose, sinon recevoir l'opération divine et n'y résister pas? et qu'y a-t-il en cela que tu n'aies reçu? Oui même, pauvre homme que tu es, tu as reçu la réception de laquelle tu te glorifies, et le con-

(1) I Cor., IV, 7.
(2) Ps., LXXX, 2.

sentement duquel tu te vantes ; car, dis-moi, je te prie, ne m'avoueras-tu pas que si Dieu ne t'eût prévenu, tu n'eusses jamais senti sa bonté, ni par conséquent consenti à son amour ? Non, ni même tu n'eusses pas fait une seule bonne pensée pour lui. Son mouvement a donné l'être et la vie au tien, et si sa libéralité n'eût animé, excité et provoqué ta liberté par les puissants attraits de sa suavité, ta liberté fût toujours demeurée inutile à ton salut. Je confesse que tu as coopéré à l'inspiration en consentant ; mais si tu ne le sais pas, je t'apprends que ta coopération a pris naissance de l'opération de la grâce et de ta franche volonté tout ensemble, mais en telle sorte néanmoins que, si la grâce n'eût prévenu et rempli ton cœur de son opération, jamais il n'eût eu ni le pouvoir ni le vouloir de faire aucune coopération.

Mais, dis-moi derechef, je te prie, homme vil et abject, es-tu pas ridicule, quand tu penses avoir part en la gloire de ta conversion parce que tu n'as pas repoussé l'inspiration ? N'est-ce pas la fantaisie des voleurs et tyrans de penser donner la vie à ceux auxquels ils ne l'ôtent pas ? et n'est-ce pas une forcenée impiété de penser que tu aies donné la sainte, efficace et vive activité à l'inspiration divine parce que tu ne la lui as pas ôtée par ta résistance ? Nous pouvons empêcher les effets de l'inspiration, mais nous ne les lui pouvons pas donner : elle tire sa force et vertu de la bonté divine, qui est le lieu de son origine, et non de la volonté humaine, qui est le lieu de son abord. S'indignerait-on pas de la princesse de notre parabole, si elle se vantait d'avoir donné la vertu et propriété aux eaux cordiales et autres médicaments,

ou de s'être guérie elle-même ; parce que, si elle n'eût reçu les remèdes que le roi lui donna et versa dans sa bouche, lorsqu'à moitié morte elle n'avait presque plus de sentiment, ils n'eussent point eu d'opération ? Oui, lui dirait-on, ingrate que vous êtes, vous pouviez vous opiniâtrer à ne point recevoir les remèdes, et même, les ayant reçus en votre bouche, vous les pouviez rejeter ; mais il n'est pas vrai pourtant que vous leur ayez donné la vigueur ou vertu, car ils l'avaient par leur propriété naturelle. Seulement vous avez consenti de les recevoir et qu'ils fissent leur action, et encore n'eussiez-vous jamais consenti, si le roi ne vous eût premièrement revigorée et puis sollicitée à les prendre : oncques vous ne les eussiez reçus, s'il ne vous eût aidée à les recevoir, ouvrant votre bouche avec ses doigts, et répandant la potion dedans icelle. N'êtes-vous pas donc un monstre d'ingratitude de vous vouloir attribuer un bien que vous devez en tant de façons à votre cher époux ?

Le petit admirable poisson que l'on nomme échinéis, remore ou arrête-nef (1), a bien le pouvoir d'arrêter ou de ne point arrêter le navire cinglant en haute mer à pleines voiles ; mais il n'a pas le pouvoir de le faire ni voguer, ni cingler ou surgir ; il peut empêcher le mouvement, mais il ne le peut pas donner. Notre franc arbitre peut arrêter et empêcher la course de l'inspiration, et quand le vent favorable de la grâce céleste enfle les voiles de notre esprit, il est en notre liberté

(1) *Echinéis*, écheneis, échène ou remora, petit poisson de mer auquel les anciens attribuaient le pouvoir d'arrêter les vaisseaux.

de refuser notre consentement, et empêcher par ce moyen l'effet de la faveur du vent ; mais quand notre esprit cingle et fait heureusement sa navigation, ce n'est pas nous qui faisons venir le vent de l'inspiration, ni qui en remplissons nos voiles, ni qui donnons le mouvement au navire de notre cœur ; ains seulement nous recevons le vent qui vient du ciel, consentons à son mouvement, et laissons aller le navire sous le vent sans l'empêcher par le remore de notre résistance. C'est donc l'inspiration qui imprime en notre franc arbitre l'heureuse et suave influence par laquelle non seulement elle lui fait voir la beauté du bien, mais elle l'échauffe, l'aide, le renforce et l'émeut si doucement, que par ce moyen il se plaît et écoule librement au parti du bien.

Le ciel prépare les gouttes de la fraîche rosée au printemps, et les espluye (1) sur la face de la mer, et les mères-perles qui ouvrent leurs écailles, reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent en perles (2) ; mais au contraire les mères perles qui tiennent leurs écailles fermées, n'empêchent pas que les gouttes ne tombent sur elles; elles empêchent néanmoins qu'elles ne tombent pas dans elles. Or, le ciel a-t-il pas envoyé sa rosée et son influence sur l'une et l'autre mère perle ? Pourquoi donc l'une a-t-elle par effet produit sa perle, et l'autre non ? Le ciel avait été libéral pour celle qui est demeurée stérile, autant qu'il était requis pour la rendre fertile, mais elle a empêché l'effet de son bénéfice, se tenant fermée et couverte. Et quant à celle qui a conçu la perle,

(1) *Espluye*, verse en pluie.
(2) Voir plus loin.

elle n'a rien en cela qu'elle ne tienne du ciel, non pas même son ouverture par laquelle elle a reçu la rosée ; car sans le ressentiment des rayons de l'aurore qui l'ont doucement excitée, elle ne fût pas venue en la surface de la mer, ni n'eût pas ouvert son écaille. Théotime, si nous avons quelque amour envers Dieu, à lui en soit l'honneur et la gloire qui a tout fait en nous, et sans lequel rien n'a été fait ; à nous en soit l'utilité et l'obligation. Car c'est le partage de sa divine bonté avec nous, il nous laisse le fruit de ses bienfaits et s'en réserve l'honneur et la louange : et certes, puisque nous ne sommes tous rien que par sa grâce, nous ne devons rien être que pour sa gloire.

CHAPITRE VII

Qu'il faut éviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la très sage providence de Dieu.

L'esprit humain est si faible, que quand il veut trop curieusement rechercher les causes et raisons de la volonté divine, il s'embarrasse et entortille dans des filets de mille difficultés, desquelles par après il ne se peut déprendre. Il ressemble à la fumée ; car en montant il se subtilise, et en se subtilisant il se dissipe. A force de vouloir relever nos discours ès choses divines par curiosité, nous nous *évanouissons en* nos *pensées ;* et au lieu de *parvenir à la science de la vérité,* nous tombons en la *folie* de notre vanité (1).

Mais surtout nous sommes bizarres en ce qui

(1) Rom., I, 21 ; II Tim., III, 7 ; Rom., I, 22.

regarde la Providence divine, touchant la diversité des moyens qu'elle nous distribue pour nous tirer à son saint amour, et par son saint amour à la gloire. Car notre témérité nous presse toujours de rechercher pourquoi Dieu donne plus de moyens aux uns qu'aux autres ; pourquoi il ne fit entre les Tyriens et Sidoniens les merveilles qu'il fit en Corozaïn et Bethsaïda, puisqu'ils en eussent si bien fait leur profit ; et en somme pourquoi il tire à son amour plutôt l'un que l'autre (1).

O Théotime ! mon ami, jamais, non jamais nous ne devons laisser emporter notre esprit à ce tourbillon de vent follet, ni penser de trouver une meilleure raison de la volonté de Dieu, que sa volonté même, laquelle est souverainement raisonnable, ains la raison de toutes les raisons, la règle de toute bonté, la loi de toute équité. Et bien que le très saint Esprit parlant en l'Écriture sainte rende raison en plusieurs endroits de presque tout ce que nous ne saurions désirer, touchant ce que sa providence fait en la conduite des hommes au saint amour et au salut éternel, si est-ce néanmoins qu'en plusieurs occasions il déclare qu'il ne faut nullement se départir du respect qui est dû à sa volonté, de laquelle nous devons adorer le propos, le décret, le bon plaisir et l'arrêt au bout duquel, comme souverain juge et souverainement équitable, il n'est pas raisonnable qu'elle manifeste ses motifs ; ains suffit qu'elle die (2) simplement (et pour cause). Que si nous devons charitablement porter tant d'honneur aux décrets des cours souveraines, composées de juges corruptibles de la

(1) Matth., XI, 21.
(2) *Die*, parle, ordonne.

terre et de terre, que de croire qu'ils n'ont pas été faits sans motifs, quoique nous ne les sachions pas ; eh, Seigneur Dieu ! avec quelle révérence amoureuse devons-nous adorer l'équité de votre providence suprême, laquelle est infinie en justice et bonté !

Ainsi, en mille lieux de la sacrée parole nous trouvons la raison pour laquelle Dieu a réprouvé le peuple juif. *Parce,* disent saint Paul et saint Barnabas, *que vous repoussez la parole de Dieu, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle; voici nous nous tournons devers les Gentils* (1). Et qui considérera en tranquillité d'esprit le IXe, Xe et XIe chapitre de l'épître aux Romains, verra clairement que la volonté de Dieu n'a point rejeté le peuple juif sans raison ; mais néanmoins cette raison ne doit point être recherchée par l'esprit humain, qui au contraire est obligé de s'arrêter purement et simplement à revérer le décret divin, l'admirant avec amour comme infiniment juste et équitable, et l'aimant avec admiration comme impénétrable et incompréhensible. C'est pourquoi ce divin apôtre conclut en cette sorte le long discours qu'il en avait fait : *O profondité* (2) *des richesses de la sagesse et science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies imperceptibles ! Qui connaît les pensées du Seigneur ? ou qui a été son conseiller* (3) ? Exclamation par laquelle il témoigne que Dieu fait toutes choses avec une grande sagesse, science et raison ; mais en telle sorte néanmoins que l'homme n'étant pas

(1) Act., XIII, 46.
(2) *Profondité*, profondeur.
(3) Rom., XI, 33, 34.

entré au divin conseil, duquel les jugements et projets sont infiniment élevés au-dessus de notre capacité, nous devons dévotement adorer ses décrets, comme très équitables, sans en rechercher les motifs, qu'il retient en secret par devers soi afin de tenir notre entendement en respect et humilité par devers nous.

Saint Augustin en cent endroits enseigne cette même pratique : « Personne, dit-il, ne vient au « Sauveur, sinon étant tiré. Qui c'est qu'il tire, « et qu'il c'est qu'il ne tire pas ; pourquoi il tire « celui-ci, et non pas celui-là, n'en veuille pas « juger, si tu ne veux errer. Écoute une fois et « entends. N'es-tu pas tiré ? prie afin que tu sois « tiré (1). Certes, c'est assez au chrétien vivant « encore de la foi, et ne voyant pas ce qui est « parfait, mais sachant seulement en partie, de « savoir et croire que Dieu ne délivre personne « de la damnation, sinon par miséricorde gra- « tuite, par Jésus-Christ notre Seigneur, et qu'il ne « damne personne, sinon par sa très équitable « vérité, par le même Jésus-Christ notre Seigneur. « Mais de savoir pourquoi il délivre celui-ci plu- « tôt que celui-là, recherche qui pourra une si « grande profondité de ses jugements, mais qu'il « se garde du précipice, car ses décrets ne sont « pas pour cela injustes, encore qu'ils soient se- « crets (2). Mais pourquoi délivre-t-il donc ceux- « ci plutôt que ceux-là (3)? Nous disons derechef : « *O homme ! qui es-tu qui répondes à Dieu* (4) ?

(1) *I Tract.* XXVI *in Joan.*
(2) Ep. CV.
(3) *De bono persever.*, C. XII.
(4) Rom., XI, 20.

« *Ses jugements sont incompréhensibles* (1). Et « ajoutons ceci : *Ne t'enquiers pas des choses qui « sont au-dessus de toi* (2), *et ne recherche pas ce « qui est au delà de tes forces*. Or, il ne fait pas « miséricorde à ceux auxquels, par une vérité très « secrète et très éloignée des pensées humaines, « il juge qu'il ne doit pas départir sa faveur ou « miséricorde (3). »

Nous voyons quelquefois des enfants jumeaux dont l'un naît plein de vie, et reçoit le baptême ; l'autre, en naissant, perd la vie temporelle avant que de renaître à l'éternelle ; l'un par conséquent est héritier du ciel, l'autre privé de l'héritage. Or, pourquoi la divine Providence donne-t-elle des événements si divers à une si pareille naissance ? Certes, on peut dire que la providence de Dieu ne viole pas ordinairement les lois de la nature ; si que l'un de ces bessons (4) étant vigoureux, et l'autre trop faible pour supporter l'effort de la sortie du sein maternel, celui-ci est mort avant que de pouvoir être baptisé, et l'autre a vécu ; la Providence n'ayant pas voulu empêcher le cours des causes naturelles, lesquelles, en cette occurrence, auront été la raison de la privation du baptême en celui qui ne l'a pas eu. Et certes, cette réponse est bien solide. Mais, suivant l'avis du divin saint Paul et de saint Augustin, nous ne devons pas nous amuser à cette considération, laquelle, quoique bonne, n'est pas toutefois com-

(1) Rom., XI, 33.
(2) Eccli., III, 22.
(3) Quæst. II, *ad Simplic.*
(4) *Bessons*, jumeaux.

parable à plusieurs autres que Dieu s'est réservées, et qu'il nous fera connaître en paradis. « Alors, dit saint Augustin, ce ne sera plus chose « secrète pourquoi l'un plutôt que l'autre est « élevé, la cause étant égale de l'un et de l'autre, « ni pourquoi des miracles n'ont pas été faits « parmi ceux entre lesquels, s'ils eussent été faits, « ils eussent fait pénitence, et ont été faits parmi « ceux qui n'étaient pas pour croire (1). » Et ailleurs, ce même saint, parlant des pécheurs dont Dieu laisse l'un en son iniquité, et en relève l'autre : « Or, pourquoi il retient l'un, dit-il, et « ne retient pas l'autre, il n'est pas possible de le « comprendre, ni loisible de s'en enquérir, puis- « qu'il suffit de savoir qu'il dépend de lui qu'on « demeure debout, et ne vient pas de lui qu'on « tombe ; et derechef cela est caché et très éloigné « de l'esprit humain, au moins du mien (2). »

Voilà, Théotime, la plus sainte façon de philosopher en ce sujet. C'est pourquoi j'ai toujours trouvé admirable et aimable la savante modestie et très sage humilité du docteur séraphique saint Bonaventure, au discours qu'il fait de la raison pour laquelle la Providence divine destine les élus à la vie éternelle. « Peut-être, dit-il, que c'est par « la prévision des biens qui se feront par celui qui « est tiré, en tant qu'ils proviennent aucunement « de la volonté ; mais de savoir dire quels biens « sont ceux la prévision desquels sert de motif à « la divine volonté, ni je ne le sais pas distincte- « ment, ni je ne m'en veux pas enquérir ; et il n'y

(1) *In Enchir. ad Laur.*, c. XCIV, XCV.
(2) *Resp. ad art. sibi falso impositos ; Resp. ad art.* 14, lib. X, *de Genes. ad litt.*

« a point de raison, que de quelque sorte de con-
« venance ; de manière que nous en pourrions
« dire quelqu'une et c'en serait une autre. C'est
« pourquoi nous ne saurions avec certitude mar-
« quer la vraie raison ni le vrai motif de la vo-
« lonté de Dieu pour ce regard ; car, comme dit
« saint Augustin, bien que la vérité en soit très
« certaine, elle est néanmoins très éloignée de
« nos pensées ; de sorte que nous n'en saurions
« rien dire d'assuré, sinon par la révélation de
« celui auquel toutes choses sont connues. Et
« d'autant qu'il n'était pas expédient pour notre
« salut que nous eussions connaissance de ces
« secrets, ains nous était plus utile de les ignorer,
« pour nous tenir en humilité ; pour cela Dieu ne
« les a pas voulu révéler, et même le saint Apôtre
« n'a pas osé s'en enquérir, ains a témoigné l'in-
« suffisance de notre entendement pour ce sujet,
« lorsqu'il s'est écrié : *O profondité des richesses*
« *de la sapience et science de Dieu* (1) ! » Pourrait-
on parler plus saintement, Théotime, d'un si saint
mystère? Aussi ce sont les paroles d'un très saint
et judicieux docteur de l'Église.

CHAPITRE VIII

Exhortation à l'amoureuse soumission que nous devons aux décrets de la Providence divine.

Aimons donc et adorons en esprit d'humilité
cette profondité des jugements de Dieu, Théotime,
laquelle, comme dit saint Augustin (2), le saint

(1) Rom., xi, 33.
(2) Ep. cv.

Apôtre ne découvre pas, ains l'admire, quand il exclame : « *O profondité des jugements de Dieu! « Qui pourrait compter le sable de la mer, les gouttes « de la pluie, et mesurer la largeur de l'abîme?* dit « cet excellent esprit de saint Grégoire de Na- « zianze. Et qui pourra sonder la profondité de la « divine sagesse, par laquelle elle a créé toutes « choses, et les modère comme elle veut et en- « tend? Car, de vrai, il suffit qu'à l'exemple de « l'Apôtre, sans nous arrêter à la difficulté et « obscurité d'icelle, nous l'admirions (1). *O pro- « fondité des richesses et de la sagesse et de la « science de Dieu! O que ses jugements sont inscru- « tables, et ses voies inaccessibles! qui a connu le « sentiment du Seigneur, et qui a été son con- « seiller* (2)? » Théotime, les raisons de la volonté divine ne peuvent être pénétrées par notre esprit, jusqu'à ce que nous voyions la face de celui qui *atteint de bout à bout fortement, et dispose toutes choses suavement,* faisant tout ce qu'il fait *en nombre, poids et mesure* (3), et auquel le Psalmiste dit : *Seigneur, vous avez tout fait en sagesse* (4).

Combien de fois nous arrive-t-il d'ignorer comment et pourquoi les œuvres mêmes des hommes se font, « et dont, dit le même saint évêque de « Nazianze, l'artisan n'est pas ignorant, encore « que nous ignorions son artifice! Ni de même, « certes, les choses de ce monde ne sont pas « témérairement et imprudemment faites, encore « que nous ne sachions pas leurs raisons. » Si

(1) *Orat. de paup. am.* Eccli., I, 2.
(2) Rom., XI, 33, 34.
(3) Sap., VIII, 1 ; XI, 21.
(4) Ps., CIII, 24.

nous entrons en la boutique d'un horloger, nous trouverons quelquefois un horologe (1) qui ne sera pas plus gros qu'une orange, auquel il y aura néanmoins cent ou deux cents pièces, desquelles les unes serviront à la montre, les autres à la sonnerie des heures et du réveille-matin; nous y verrons des petites roues, dont les unes vont à droite, les autres à gauche ; les unes tournent pardessus, les autres par bas; et le balancier qui, à coups mesurés, va balançant son mouvement de part et d'autre ; et nous admirons comme l'art a su joindre une telle quantité de si petites pièces les unes aux autres, avec une correspondance si juste, ne sachant ni à quoi chaque pièce sert, ni à quel effet elle est faite ainsi, si le maître ne nous le dit ; et seulement en général nous savons que toutes servent pour la montre ou pour la sonnerie. On dit que les bons Indois (2) s'amuseront des jours entiers auprès d'un horologe, pour ouïr sonner les heures à point nommé ; et ne pouvant deviner comme cela se fait, ils ne dient pas pourtant que c'est sans art et raison, ains demeurent ravis d'amour et d'honneur envers ceux qui gouvernent les horologes, les admirant comme gens plus qu'humains (3). Théotime, nous voyons ainsi cet univers, et surtout la nature humaine, comme un horologe, composé d'une si grande variété d'actions et de mouvements, que nous ne saurions nous empêcher de l'étonnement. Et nous savons bien en général que ces pièces diversifiées en tant de sortes servent toutes, ou pour faire paraître,

(1) *Un horologe*, une horloge.
(2) *Indous*, Indiens.
(3) *Plus qu'humains*, supérieurs à l'humanité.

comme en une montre, la très sainte justice de Dieu, ou pour manifester la triomphante miséricorde de sa bonté, comme par une sonnerie de louange. Mais de connaître en particulier l'usage de chaque pièce, ou comme elle est ordonnée à la fin générale, ou pourquoi elle est faite ainsi, nous ne le pouvons pas entendre, sinon que le souverain ouvrier nous l'enseigne. Or, il ne nous manifeste pas son art, afin que nous l'admirions avec plus de révérence; jusqu'à ce qu'étant au ciel, il nous ravisse en la suavité de sa sagesse, lorsqu'en l'abondance de son amour il nous découvrira les raisons, moyens et motifs de tout ce qui se sera passé en ce monde au profit de notre salut éternel.

« Nous ressemblons, dit derechef le grand « Nazianzène, à ceux qui sont affligés du vertigo « ou tournoiement de tête. Il leur est advis que « tout tourne sens dessus dessous autour d'eux, « bien que ce soit leur cervelle et imagination qui « tournent, et non pas les choses. Car, ainsi ren- « contrant quelques événements desquels les « causes nous sont inconnues, il nous semble que « les choses du monde sont administrées sans rai- « son, parce que nous ne la savons pas. Croyons « donc, que comme Dieu est le facteur et père de « toutes choses, aussi en a-t-il le soin par sa pro- « vidence, qui serre et embrasse toute la machine « des créatures; et surtout croyons qu'il préside à « nos affaires, de nous autres qui le connaissons, « encore que notre vie soit agitée de tant de « contrariétés, d'accidents, dont la raison nous est « inconnue, afin peut-être que, ne pouvant pas « arriver à cette connaissance, nous admirions la

« raison souveraine de Dieu, qui surpasse toutes « choses; car, envers nous, la chose est aisément « méprisée qui est aisément connue ; mais ce qui « surpasse la pointe de notre esprit, plus il est « difficile d'être entendu, plus aussi il nous excite « à une grande admiration. Certes les raisons de « la Providence céleste seraient bien basses, si nos « petits esprits y pouvaient atteindre; elles se- « raient moins aimables en leur suavité, et moins « admirables en leur majesté, si elles étaient moins « éloignées de notre capacité. »

Exclamons donc, Théotime, en toutes occurrences, mais exclamons d'un cœur tout amoureux envers la Providence toute sage, toute puissante et toute douce de notre Père éternel : *O profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu* (1)! O Seigneur Jésus, Théotime, que les richesses de la bonté divine sont excessives! Son amour envers nous est un abîme incompréhensible ; c'est pourquoi il nous a préparé une riche suffisance, ou plutôt une riche affluence de moyens propres pour nous sauver, et pour nous les appliquer suavement, il use d'une sagesse souveraine, ayant par son infinie science prévu et connu tout ce qui était requis à cet effet. Eh ! que pouvons-nous craindre ? ains que ne devons-nous pas espérer, étant enfants d'un Père si riche en bonté, pour nous aimer et vouloir sauver, si savant pour préparer les moyens convenables à cela, et si sage pour les appliquer, si bon pour vouloir, si clairvoyant pour ordonner, si prudent pour exécuter ?

Ne permettons jamais à nos esprits de voleter

(1) Rom., XI, 33.

par curiosité autour des jugements divins ; car, comme petits papillons, nous y brûlerons nos ailes, et périrons dans ce feu sacré. Ces *jugements sont incompréhensibles* (1), ou, comme dit saint Grégoire Nazianzène, ils sont inscrutables ; c'est-à-dire, nous n'en saurions reconnaître et pénétrer les motifs. Les voies et moyens par lesquels il les exécute et conduit à chef (2), ne peuvent être discernés et reconnus ; et pour bon sentiment que nous ayons, nous demeurons en défaut à chaque bout de champ, et en perdons la trace. *Car qui peut pénétrer le sens*, l'intelligence et l'intention de Dieu (2) ? *Qui a été son conseiller* pour savoir ses projets et leurs motifs ? *ou qui l'a jamais prévenu* (3) par quelque service ? N'est-ce pas lui au contraire qui nous prévient ès bénédictions de sa grâce, pour nous couronner en la félicité de sa gloire ? Ah ! Théotime, *toutes choses sont de lui* (4), qui en est le créateur ; toutes choses sont *par lui*, qui en est le gouverneur ; toutes choses sont *en lui*, qui en est le protecteur. *A lui soit* honneur et *gloire ès siècles des siècles. Amen* (5). Allons en paix, Théotime, au chemin du très saint amour ; car qui aura le divin amour en la mort, après la mort il jouira éternellement de l'amour.

CHAPITRE IX.

D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintes fois en l'âme qui a perdu la sainte charité.

Certes la vie d'un homme qui, tout alangouri,

(1) Rom., XI, 33.
(2) *A chef*, à leur fin.
(3) Rom., XI, 34.
(4) *Ibid.*, 35.
(5) *Ibid.*, 36.

va petit à petit mourant dans un lit, ne mérite presque plus que l'on l'appelle vie : puisqu'encore qu'elle soit vie, elle est toutefois tellement mêlée avec la mort, qu'on ne saurait dire si c'est une mort encore vivante, ou une vie mourante. Hélas! que c'est un piteux spectacle, Théotime! mais rien plus lamentable est l'état d'une âme, laquelle, ingrate à son Sauveur, va de moment en moment en arrière, se retirant de l'amour divin par certains degrés d'indévotion et de déloyauté, jusqu'à tant que l'ayant du tout quitté, elle demeure en l'horrible obscurité de perdition ; et cet amour qui est en son déclin, et qui va périssant et défaillant, est appelé amour imparfait ; parce qu'encore qu'il soit entier en l'âme, il n'y est pas, ce semble, entièrement, c'est-à-dire, il ne tient quasi plus à l'âme, et est sur le point de l'abandonner. Or, la charité étant séparée de l'âme par le péché, il y reste maintes fois une certaine ressemblance de charité, qui nous peut décevoir et amuser vainement ; et je vous dirai ce que c'est.

La charité, tandis qu'elle est en nous, produit force actions d'amour envers Dieu, par le fréquent exercice desquelles notre âme prend une certaine habitude et coutume d'aimer Dieu, qui n'est pas la charité, ains seulement un pli et inclination, que la multitude des actions a donné à notre cœur.

Après avoir fait une longue habitude de prêcher ou dire la messe par élection, il nous arrive maintes fois en songe de parler et de dire les mêmes choses que nous dirions en prêchant ou célébrant, si que la coutume ou habitude acquise par élection et vertu, est en quelque sorte prati-

quée par après sans élection et sans vertu, puisque les actions faites en dormant n'ont de la vertu, à parler généralement, qu'une apparente image, et en sont seulement des simulacres et représentations. Ainsi la charité, par la multitude des actes qu'elle produit, imprime en nous une certaine facilité d'aimer, laquelle elle nous laisse, après même que nous sommes privés de sa présence. J'ai vu, étant jeune écolier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puits il y avait un écho (1), lequel répétait les paroles que nous prononcions là auprès, plusieurs fois. Que si quelque idiot sans expérience eût ouï ces répétitions de paroles, il eût cru qu'il y eut eu quelque homme au fond du puits qui les eût faites. Mais nous savions déjà, par la philosophie, qu'il n'y avait personne dans le puits qui redît nos paroles, ains que seulement il y avait quelques concavités, en l'une desquelles nos voix étant ramassées, et ne pouvant passer outre, pour ne point périr du tout, et employer les forces qui leur restaient, elles produisaient des secondes voix, et ces secondes voix ramassées dans une autre concavité en produisaient des troisièmes, et ces troisièmes en pareille façon des quatrièmes, et ainsi consécutivement jusques à onze : si que ces voix-là faites dans le puits n'étaient plus nos voix, ains des ressemblances et images d'icelles.

Et de fait, il y avait beaucoup à dire entre nos voix et celles-là ; car, quand nous disions une grande

(1) Ce que l'auteur dit d'un village des environs de Paris existait dans Paris même ; d'après les antiquaires, ce serait l'origine de la rue du *Puits-qui-parle*, quartier du Panthéon.

suite de mots, elles n'en redisaient que quelques-uns, accourcissaient la prononciation des syllabes qu'elles passaient fort vitement, et avec des tons et accents tout différents des nôtres, et si (1) elles ne commençaient à former ces mots qu'après que nous les avions achevés de prononcer. En somme ce n'étaient point des paroles d'un homme vivant, mais, par manière de dire, des paroles d'un rocher, d'un rocher creux et vain, lesquelles toutefois représentaient si bien la voix humaine, de laquelle elles avaient pris leur origine, qu'un ignorant s'y fût amusé et mépris.

Or je veux maintenant dire ainsi. Quand le saint amour de charité rencontre une âme maniable, et qu'il fait quelque long séjour en icelle, il y produit un second amour qui n'est pas un amour de charité, quoiqu'il provienne de la charité; ains c'est un amour humain, lequel néanmoins ressemble tellement à la charité, qu'encore que par après elle périsse en l'âme, il est advis qu'elle y soit toujours, d'autant qu'elle y a laissé après soi cette sienne image et ressemblance qui la représente; en sorte qu'un ignorant s'y tromperait, ainsi que les oiseaux firent en la peinture des raisins de Zeuxis, qu'ils cuidèrent être de vrais raisins, tant l'art avait proprement imité la nature. Et néanmoins il y a bien de la différence entre la charité et l'amour humain qu'elle produit en nous; car la voix de la charité prononce, intime et opère tous les commandements de Dieu dedans nos cœurs; l'amour humain qui reste après elle, les dit voirement et intime quelquefois tous, mais il ne les opère jamais tous, ains quelques-uns seulement : la charité prononce

(1) *Et si*, en sorte que.

et assemble toutes les syllabes, c'est-à-dire, toutes les circonstances des commandements de Dieu; cet amour humain en laisse toujours quelqu'une en arrière, et surtout celle de la droite et pure intention. Et quant au ton, la charité l'a fort égal, doux et gracieux; mais cet amour humain va toujours ou trop haut ès choses terrestres, ou trop bas ès célestes, et ne commence jamais sa besogne qu'après que la charité a cessé de faire la sienne. Car tandis que la charité est en l'âme, elle se sert de cet amour humain, qui est sa créature, et l'emploie pour faciliter ses opérations; si que, pendant ce temps-là, les œuvres de cet amour, comme d'un serviteur, appartiennent à la charité, qui en est la dame. Mais la charité étant éloignée, alors les actions de cet amour sont du tout à lui, et n'ont plus l'estime et valeur de la charité; car comme le bâton d'Élisée, en l'absence d'icelui, quoiqu'en la main du serviteur Giezi, qui l'avait reçu de celle d'Élisée, ne faisait nul miracle; aussi les actions faites en l'absence de la charité, par la seule habitude de l'amour humain, ne sont d'aucun mérite ni d'aucune valeur pour la vie éternelle, quoique cet amour humain ait appris à les faire de la charité, et ne soit que son serviteur. Et cela se fait de la sorte, parce que cet amour humain, en l'absence de la charité, n'a plus aucune force surnaturelle pour porter l'âme à l'excellente action de l'amour de Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE X

Combien cet amour imparfait est dangereux.

Hélas! mon Théotime, voyez, je vous prie, le

pauvre Judas, après qu'il eut trahi son Maître, comme il va rapporter l'argent aux Juifs, comme il reconnaît son péché, comme il parle honorablement du sang de cet Agneau immaculé. C'étaient des effets de l'amour imparfait, que la précédente charité passée lui avait laissés dans le cœur. On descend à l'impiété par certains degrés, et nul presque ne parvient à l'extrémité de la malice en un instant.

Les parfumiers (1), quoi qu'ils ne soient plus en leurs boutiques, portent longtemps l'odeur des parfums qu'ils ont maniés. Ainsi ceux qui ont été ès cabinets des onguents célestes, c'est-à-dire, en la très sainte charité, ils en gardent encore quelque temps après la senteur.

Quand le cerf a passé la nuit en quelque lieu, la matinée même l'assentiment (2) et le vent en est encore frais : le soir il est plus malaisé à prendre : mais à même que ses allures sont vieilles et dures les chiens vont aussi perdant connaissance. Quand la charité a régné quelque temps en une âme, on y trouve ses passées, sa piste, ses allures, son vent pour quelque temps, après qu'elle l'a quittée ; mais petit à petit enfin tout cela s'évanouit, et on perd toute sorte de connaissance que jamais la charité y ait été.

Nous avons vu des jeunes gens bien nourris en l'amour de Dieu, qui, se détraquant, ont demeuré quelque temps au milieu de leur malheureuse décadence, qu'on ne laissait pas de voir en eux des grandes marques de leur vertu passée ; et que l'habitude acquise du temps de la charité répu-

(1) *Parfumiers*, parfumeurs.
(2) *Assentiment*, fumet, odeur.

gnant au vice présent, on avait peine durant quelques mois de discerner s'ils étaient hors de la charité ou non, et s'ils étaient vertueux ou vicieux, jusques à ce que le progrès faisait clairement connaître que ces exercices vertueux ne prenaient pas leur origine de la charité présente, mais de la charité passée; non de l'amour parfait, mais de l'imparfait, que la charité avait laissé après soi, comme marque du logement qu'elle avait fait en ces âmes-là.

Or, cet amour imparfait est bon en soi-même, Théotime, car étant créature de la sainte charité, et comme, de son train, il ne se peut qu'il ne soit bon, et d'effet à servir fidèlement la charité, tandis qu'elle a séjourné dedans l'âme, et est toujours prêt à la servir si elle y retournait; que s'il ne peut faire les actions de l'amour parfait, il n'en est pourtant pas à mépriser; car la condition de sa nature est telle. Ainsi les étoiles, qui, en comparaison du soleil, sont fort imparfaites, sont néanmoins extrêmement belles, regardées en particulier; et ne tenant point de rang en la présence du soleil, elles en tiennent en son absence.

Toutefois, quoique cet amour imparfait soit bon en soi, il nous est néanmoins périlleux, pour autant que (1) souvent nous nous contentons de l'avoir lui seul; parce qu'ayant plusieurs traits extérieurs et intérieurs de la charité, pensant que ce soit elle-même que nous avons, nous nous amusons, et estimons d'être saints; tandis qu'en cette vaine persuasion les péchés qui nous ont privés de la charité, croissent, grossissent et multiplient si

(1) *Pour autant que*, en ce que, parce que.

fort, qu'enfin ils se rendent maîtres de notre cœur.

Si Jacob n'eût point abandonné sa parfaite Rachel, et se fût toujours tenu près d'elle au jour de ses noces, il n'eût pas été trompé comme il fut; mais parce qu'il la laissa aller sans lui à la chambre, il fut tout étonné, le jour suivant, de trouver qu'en son lieu il n'avait que l'imparfaite Lia, qu'il croyait néanmoins être sa chère Rachel; mais Laban l'avait ainsi trompé. Or, l'amour-propre nous déçoit de même façon. Pour peu que nous quittions la charité, il fourre en notre estime cette habitude imparfaite ; et nous prenons notre contentement en elle, comme si c'était la vraie charité, jusques à ce que quelque claire lumière nous fasse voir que nous sommes abusés.

Hé Dieu ! n'est-ce pas une grande pitié de voir une âme qui se flatte en cette imagination d'être sainte, demeurant en repos, comme si elle avait la charité, se trouver toutefois enfin que sa sainteté est feinte, et que son repos n'est qu'une léthargie, et sa joie une manie?

CHAPITRE XI

Moyen de reconnaître cet amour imparfait.

Mais quel moyen, me direz-vous, de discerner si c'est Rachel ou Lia, la charité ou l'amour imparfait, qui me donne les sentiments de dévotion dont je suis touché ? Si, examinant en particulier les objets des désirs, des affections et des desseins que vous avez présentement, vous en trouvez quelqu'un pour lequel vous voulussiez contrevenir à

la volonté et au bon plaisir de Dieu, péchant mortellement, c'est hors de doute que tout le sentiment, toute la facilité et promptitude que vous avez à servir Dieu, n'a point d'autre source que de l'amour humain et imparfait; car si l'amour parfait régnait en vous, ô Seigneur Dieu! il romprait toute affection, tout désir, tout dessein duquel l'objet serait si pernicieux, et ne pourrait souffrir que votre cœur le regardât.

Mais remarquez que j'ai dit cet examen devoir être fait des affections que vous avez présentement; car il n'est pas besoin de vous imaginer celles qui pourraient naître par après, puisqu'il suffit que nous soyons fidèles ès occurrences présentes, selon la diversité des temps, et que chaque saison a bien assez de son travail et de sa peine.

Que si toutefois vous vouliez exercer votre cœur à la vaillance spirituelle, par la représentation de diverses rencontres et de divers assauts, vous le pourriez utilement faire, pourvu qu'après les actes de cette vaillance imaginaire que votre cœur aurait faits, vous ne vous estimassiez point plus vaillant. Car les enfants d'Éphraïm, qui faisaient merveilles à bien décocher leurs arcs ès essais de guerre qu'ils faisaient entre eux, quand ce vint au fait et au prendre, *au jour de la bataille, ils tournèrent le dos* (1), et n'eurent seulement pas l'assurance de mettre leurs flèches au trait, ni de regarder la pointe de celles de leurs ennemis.

Quand donc on fait la pratique de cette vaillance pour les occurrences futures ou seulement possibles, si on a un sentiment bon et fidèle, on en remercie Dieu; car ce sentiment est toujours

(1) Ps., LXXVII.

bon; mais pourtant on demeure avec humilité entre la confiance et défiance, espérant que moyennant l'assistance divine on ferait en l'occasion ce qu'on s'imagine, et craignant toutefois que, selon notre misère ordinaire, peut-être n'en ferions-nous rien, et perdrions courage; mais si la défiance se rendait si démesurée, qu'il nous semblât de n'avoir ni force, ni courage, et que partant il nous arrivât du désespoir sur le sujet des tentations imaginées, comme si nous n'étions pas en la charité et grâce de Dieu, il nous faut alors faire résolution, malgré notre sentiment et découragement, de bien être fidèles en tout ce qui nous arrivera jusqu'à la tentation qui nous met en peine, et espérer que, lorsqu'elle arrivera, Dieu multipliera sa grâce, redoublera son secours, et nous fera toute l'assistance requise; et que, ne nous donnant pas la force pour une guerre imaginaire, et non nécessaire, il la nous donnera quand ce viendra au besoin. Car comme plusieurs ont perdu le cœur en l'assaut, plusieurs aussi y ont perdu la crainte, et ont pris du courage et résolution en la présence du péril et de la nécessité, qui ne l'eussent jamais su prendre en son absence. Et ainsi plusieurs serviteurs de Dieu, se représentant les tentations absentes, s'en sont effrayés jusque presque à perdre courage, qui les voyant présentes se sont comportés fort courageusement. Enfin ces épouvantements pris pour la représentation des assauts futurs, lorsqu'il nous semble que le cœur nous manque, il suffit de désirer du courage, et se confier en Dieu qu'il nous en donnera quand il sera temps. Samson n'avait certes pas toujours son courage : ains il est marqué en l'Écriture que

le lion des vignes de Tamnatha, *venant à lui furieusement et rugissant, l'esprit de Dieu le saisit* (1); c'est-à-dire, Dieu lui donna le mouvement d'une nouvelle force et d'un nouveau courage, et *il mit en pièces le lion, comme* il eût fait *un chevreau* (2), et tout de même quand il défit les mille Philistins qui le voulaient défaire en la campagne de Lechi. Ainsi, mon cher Théotime, il n'est pas nécessaire que nous ayons toujours le sentiment et mouvement du courage requis à surmonter le *lion rugissant* qui *va çà et là rôdant pour* nous *dévorer* (3); cela nous pourrait donner de la vanité et présomption. Il suffit bien que nous ayons bon désir de combattre vaillamment, et une parfaite confiance que l'Esprit divin nous assistera de son secours lorsque l'occasion de l'employer se présentera.

(1) Judic., XIV, 5, 6.
(2) Judic., XV.
(3) I Petr., V, 8.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIÈME

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ QUI SE FONT PAR COMPLAISANCE ET BIENVEILLANCE.

CHAPITRE PREMIER

De la sacrée complaisance de l'amour; et premièrement en quoi elle consiste.

L'amour n'est autre chose, ainsi que nous l'avons dit, sinon le mouvement et écoulement du cœur qui se fait envers le bien, par le moyen de la complaisance que l'on a en icelui; de sorte que la complaisance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand motif de la complaisance.

Or, ce mouvement se pratique ainsi envers Dieu. Nous savons par la foi que la Divinité est un abîme incompréhensible de toute perfection, souverainement infini en excellence, infiniment souverain en bonté. Et cette vérité que la foi nous enseigne, nous la considérons attentivement par la méditation; regardant cette immensité de biens qui sont en Dieu, ou tous ensemble, par manière d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement, considérant ses excellences l'une après l'autre; comme, par exemple, sa toute-puis-

sance, sa toute-sagesse, sa toute-bonté, son éternité, son infinité. Or, quand nous avons rendu notre entendement fort attentif à la grandeur des biens qui sont en ce divin objet, il est impossible que notre volonté ne soit touchée de complaisance en ce bien ; et lors nous usons de notre liberté, et de l'autorité que nous avons sur nous-mêmes, provoquant notre propre cœur à répliquer et renforcer sa première complaisance par des actes d'approbation et réjouissance. O ! dit alors l'âme dévote, que vous êtes beau, mon bien-aimé, que vous êtes beau ! vous êtes *tout désirable ;* ains vous êtes le désir même. *Tel est mon bien-aimé, et il est l'ami de* mon cœur, *ô filles de Jérusalem* (1). O ! que béni soit à jamais mon Dieu, de quoi il est si bon : hé ! que je meure, ou que je vive, je suis trop heureuse de savoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est infinie, et son infinité si bonne.

Ainsi approuvant le bien que nous voyons en Dieu, et nous réjouissant d'icelui, nous faisons l'acte d'amour que l'on appelle complaisance. Car nous nous plaisons du plaisir divin infiniment plus que du nôtre propre ; et c'est cet amour qui donnait tant de contentement aux saints, quand ils pouvaient raconter les perfections de leur bien-aimé, et qui leur faisait prononcer avec tant de suavité que Dieu était Dieu. Or, *sachez*, disaient-ils, *que le Seigneur est Dieu* (2). O Dieu ! mon Dieu, vous êtes mon Dieu : *J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, Dieu de mon cœur ; et mon Dieu est le*

(1) Cant. cant., v, 16.
(2) Ps., xcix, 3.

lot de mon héritage éternellement (1). Il est Dieu de notre cœur par cette complaisance, d'autant que par icelle notre cœur l'embrasse et le rend sien. Il est notre héritage, d'autant que par cet acte nous jouissons des biens qui sont en Dieu, et comme d'un héritage, nous en tirons toute sorte de plaisir et de contentement. Par cette complaisance nous buvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité ; car nous nous les rendons propres et les tirons dedans notre cœur.

Les brebis de Jacob attirèrent dans leurs entrailles la variété de couleurs qu'elles voyaient en la fontaine en laquelle on les abreuvait ; car en effet leurs petits agneaux s'en trouvèrent par après tachetés. Ainsi une âme éprise de l'amoureuse complaisance qu'elle prend à considérer la Divinité, et en icelle une infinité d'excellences, en attire aussi dans son cœur les couleurs, c'est-à-dire, la multitude des merveilles et perfections qu'elle contemple, et les rend siennes par le contentement qu'elle y prend.

O Dieu ! quelle joie aurons-nous au ciel, Théotime, lorsque nous verrons le bien-aimé de nos cœurs, comme une mer infinie, de laquelle les eaux ne sont que perfection et bonté ! Alors, comme des cerfs, qui longuement pourchassés et malmenés, s'abouchant à une claire et fraîche fontaine, tirent à eux la fraîcheur de ses belles eaux ; ainsi nos cœurs, après tant de langueurs et de désirs, arrivant à la source forte et vivante de la Divinité, tireront par leur complaisance toutes les perfections de ce bien-aimé, et en auront la parfaite jouissance, par la réjouissance qu'ils y pren-

(1) Ps., XV, 2, et LXXII, 26

dront, se remplissant de ses délices immortelles; et en cette sorte le cher époux entrera dedans nous, comme dans son lit nuptial, pour communiquer sa joie éternelle à notre âme, selon qu'il dit lui-même, que si nous gardons la sainte loi de son amour, il viendra et fera son séjour en nous (1).

Tel est le doux et noble larcin de l'amour, qui, sans décolorer le bien-aimé, se colore de ses couleurs; sans le dépouiller, se revêt de sa robe; sans lui rien ôter, prend tout ce qu'il a, et, sans l'appauvrir, s'enrichit de ses biens; comme l'air prend la lumière sans amoindrir la splendeur originaire du soleil, et, le miroir, la grâce du visage, sans diminuer celle de l'homme qui se mire.

Ils ont été faits abominables, comme les choses qu'ils ont aimées, dit le Prophète parlant des méchants (2); et on peut de même dire des bons qu'ils se sont faits aimables comme les choses qu'ils ont aimées. Voyez, je vous prie, le cœur de sainte Claire de Montefalcoz (3). Il prit tant de plaisir en la Passion du Sauveur et à méditer la très sainte Trinité, qu'aussi tira-t-il dedans soi toutes les marques de la Passion, et une représentation admirable de la Trinité, s'étant fait comme les choses qu'il aimait. L'amour que le grand apôtre saint Paul portait à la vie, mort et Passion de notre Seigneur, fut si grand, qu'il tira la vie

(1) Joan., XIV, 23.
(2) Ose., IX, 10.
(3) Sainte Claire de Monte-Falconé, 1275-1308, abbesse du monastère de Sainte-Catherine de l'ordre de Saint-Augustin, remarquable par son amour pour la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont elle ressentit toutes les douleurs

même, la mort et la Passion de ce divin Sauveur dans le cœur de son amoureux serviteur, duquel la volonté en était remplie par dilection, sa mémoire par méditation, et son entendement par contemplation.

Mais par quel canal et conduit était venu le doux Jésus dans le cœur de saint Paul? Par le canal de la complaisance, comme il le déclare lui-même disant : *Jà* (1) *n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ* (2). Car si vous y prenez bien garde, entre se glorifier en une personne, et se complaire en icelle, prendre à gloire et prendre à plaisir une chose, il n'y a pas autre différence, sinon que celui qui prend une chose à gloire, outre le plaisir, il ajoute l'honneur, l'honneur n'étant pas sans plaisir, bien que le plaisir puisse être sans honneur; cette âme donc avait une telle complaisance, et se sentait tant honorée en la bonté divine qui reluit en la vie, mort et Passion du Sauveur, qu'il ne prenait aucun plaisir qu'en cet honneur, et c'est cela qui lui fait dire : *Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix* de mon Sauveur (3), comme il dit aussi qu'il ne vivait pas lui-même, ains Jésus-Christ vivait en lui.

CHAPITRE II

Que par la sainte complaisance nous sommes rendus comme petits enfants aux mamelles de notre Seigneur.

O Dieu ! que l'âme est heureuse, qui prend son

(1) *Jà*, certes. Vieux mot employé par les auteurs du XVII^e^ siècle.
(2) Gal., VI, 14.
(3) Gal., II. 20.

plaisir à savoir et connaître que Dieu est Dieu, et que sa bonté est une infinie bonté ! Car ce céleste époux, par cette porte de la complaisance, *entre* en elle et *soupe* avec nous (1), comme nous avec lui. Nous nous paissons avec lui de sa douceur, par le plaisir que nous y prenons, et rassasions notre cœur ès perfections divines, par l'aise que nous en avons. Et ce repas est un *souper*, à cause du repos qui le suit, la complaisance nous faisant doucement reposer en la suavité du bien qui nous délecte, et duquel nous repaissons notre cœur ; car, comme vous savez, Théotime, le cœur se paît des choses esquelles il se plaît ; si qu'en notre langue française on dit que l'un se paît de l'honneur, l'autre des richesses, comme le Sage avait dit que *la bouche des fous se paît d'ignorance* (2) ; et la souveraine Sagesse proteste que sa *viande*, c'est-à-dire son plaisir, n'est autre chose que de *faire la volonté* de son Père (3). En somme, l'aphorisme des médecins est vrai, que ce qui est savouré, nourrit ; et celui des philosophes, ce qui plaît, paît.

Que mon bien-aimé vienne en son jardin, dit l'épouse sacrée, *et qu'il y mange le fruit de ses pommes* (4). Or, le divin époux vient en son jardin quand il vient en l'âme dévote ; car puisqu'il se *plaît d'être avec les enfants des hommes* (5), où peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son image et ressemblance ? En ce

(1) Apoc., III, 20.
(2) Prov., XV, 14.
(3) Joan., IV, 34.
(4) Cant. cant., V, 1.
(5) Prov., VIII, 31.

jardin, lui-même y plante la complaisance amoureuse que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissons; comme de même sa bonté se plaît et se paît en notre complaisance, ainsi que derechef notre complaisance s'augmente de quoi Dieu se plaît de nous voir plaire en lui; de sorte que ces réciproques plaisirs font l'amour d'une incomparable complaisance, par laquelle notre âme, faite *jardin* de son époux (1), et ayant de sa bonté les *pommiers* des délices, elle lui en rend le *fruit*, puisqu'il se plaît de la complaisance qu'elle a en lui. Ainsi tirons-nous le cœur de Dieu dedans le nôtre, et il y répand son baume précieux. Et ainsi se pratique ce que la sainte épouse dit avec tant d'allégresse : *Le roi* de mon cœur *m'a menée dans ses cabinets* (2); *nous tressaillerons et nous réjouirons en vous, nous ramentevant* (3) *de vos mamelles plus aimables que le vin; les bons vous aiment* (4). Car, je vous prie, Théotime, qui sont les *cabinets* de ce roi d'amour, sinon ses mamelles qui abondent en variété de douceurs et suavités? La poitrine et les mamelles de la mère sont les cabinets des trésors du petit enfant; il n'a point d'autres richesses que celles-là, qui lui sont plus précieuses que l'or et le (5) topase, plus aimables que le reste du monde.

L'âme donc qui contemple les trésors infinis de perfections divines en son bien-aimé, se tient

(1) Cant. cant., v, 1.
(2) *Cabinets*, coffres, buffets.
(3) *Ramentevant*, souvenant.
(4) Cant. cant., i, 3.
(5) *Le topase*, la topaze, mot masculin en grec et en latin.

pour trop heureuse et riche, d'autant que l'amour rend sien par complaisance tout le bien et contentement de ce cher époux. Et tout ainsi que l'enfançon fait des petits élans du côté du sein de sa mère, et trépigne d'aise de le voir découvert, comme la mère aussi, de son côté, le lui présente avec un amour toujours un peu empressé; de même l'âme dévote ressent des tressaillements et élans de joie nonpareille pour le plaisir qu'elle a de regarder les trésors des perfections du roi de son saint amour, et surtout quand elle voit que lui-même les lui montre par amour, et qu'entre ces perfections celle de son amour infini reluit excellemment. Eh! n'a-t-elle pas raison, cette belle âme, de s'écrier : O mon roi, que vos richesses sont aimables, et que vos amours sont riches! Eh! qui en a plus de joie, ou vous qui en jouissez, ou moi qui m'en réjouis? *Nous tressaillerons d'allégresse en la souvenance de votre sein* (1) si fécond en toute excellence de suavité : moi, parce que mon bien-aimé en jouit; vous, parce que votre bien-aimé s'en réjouit: car ainsi nous nous en réjouissons tous deux, puisque votre bonté vous fait jouir de ma réjouissance, et mon amour me fait réjouir de votre jouissance. Ah! *les justes* et *bons vous aiment* (2). Et comment pourrait-on être bon et n'aimer pas une si grande bonté? Les princes terrestres ont leurs trésors ès cabinets de leurs palais, leurs armes en leurs arsenaux; mais le prince céleste, il a son trésor en son sein, ses armes en sa poitrine, et parce que son trésor et sa bonté, comme ses armes, sont ses amours, son

(1) Cant. cant., I, 5.
(2) *Ibid.*

sein ressemble à celui d'une douce mère, dont les mamelles sont comme deux cabinets riches en douceur de bon lait, armés d'autant de traits pour assujettir le cher petit poupon, comme il en peut faire de traites (1) en tetant.

Certes, la nature a logé les mamelles en la poitrine, afin que la chaleur du cœur y faisant la concoction (2) du lait, comme la mère est la nourrice de l'enfant, le cœur d'icelle en fût aussi le nourricier, et que le lait fût une viande toute d'amour, *meilleure* cent fois *que le vin* (3). Notez cependant, Théotime, que la comparaison du lait et du vin semble si propre à l'épouse sacrée, qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les *mamelles* de son époux *surpassent le vin* (4); mais elle le répète par trois fois. Le vin, Théotime, est le lait des raisins, et le lait est le vin des mamelles; aussi l'épouse sacrée dit que son bien-aimé est raisin pour elle, mais *raisin cyprin* (5), c'est-à-dire, d'une odeur excellente. Moïse dit que les Israélites pouvaient *boire le sang très pur* et très bon *du raisin* (6); et Jacob décrivant à son fils Judas la fertilité du lot qu'il aurait en la terre promise, prophétisa sous cette figure la véritable félicité des chrétiens, disant que le Sauveur *laverait sa robe*, c'est-à-dire, la sainte Église, *au sang du raisin* (7), c'est-à-dire, en son propre sang. Or,

(1) Opposition de *traits* et *traites*, concession aux habitudes d'antithèse de l'époque.
(2) *Concoction*, digestion dans l'ancienne physiologie.
(3) Cant. cant., I, 3.
(4) *Ibid.*
(5) *Cyprin*, parfumé par les fleurs. Cant. cant., I, 13.
(6) Deuter., XXXII, 14.
(7) Genes., XLIX, 11

le sang et le lait ne sont non plus différents l'un de l'autre que le verjus et le vin ; car comme le verjus mûrissant par la chaleur du soleil change de couleur, devient vin agréable, et se rend propre à nourrir; aussi le sang assaisonné par la chaleur du cœur prend la belle couleur blanche, et devient une nourriture grandement convenable aux enfants.

Le lait, qui est une viande cordiale toute d'amour, représente la science et théologie mystique, c'est-à-dire, le doux savourement provenant de la complaisance amoureuse que l'esprit reçoit, lorsqu'il médite les perfections de la bonté divine ; mais le vin signifie la science ordinaire et acquise qui se tire à force de spéculations sous le pressoir de plusieurs arguments et disputes. Or, le lait que nos âmes sucent ès mamelles de la charité de notre Seigneur vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains ; car le lait prend son origine de l'amour céleste qui le prépare à ses enfants avant même qu'ils y aient pensé ; il a un goût amiable et suave, son odeur surpasse tous les parfums, il rend l'haleine fraîche et douce comme d'un enfant de lait, il donne une joie sans insolence, il enivre sans hébéter, il ne lève pas le sens mais il le relève.

Quand le saint homme Isaac embrassa et baisa son cher enfant Jacob, *il sentit la bonne odeur de ses vêtements*, et soudain parfumé d'un plaisir extrême : O ! dit-il, *voici que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ fleuri que Dieu a béni* (1). L'habit et le parfum étaient en Jacob, mais Isaac en eut la complaisance et réjouissance. Hélas !

(1) Genes., XXVII, 27.

l'âme qui tient par amour son Sauveur entre les bras de ses affections, combien délicieusement sent-elle les parfums des perfections infinies qui se retrouvent en lui ! et avec quelle complaisance dit-elle en soi-même : Ah ! *voici que la senteur* de mon Dieu *est comme la senteur d'un* jardin *fleurissant !* Eh ! que *ses mamelles* sont précieuses, *répandant des parfums souverains* (2) ! Ainsi l'esprit du grand saint Augustin, balançant entre les sacrés contentements qu'il avait à considérer, d'un côté e mystère de la naissance de son Maître, et de l'autre part le mystère de la Passion, s'écriait tout ravi en cette complaisance :

Entre l'un et l'autre mystère,
Auquel dois-je mon cœur ranger ?
D'un côté, le sein de la mère
M'offre son lait pour en manger ;
De l'autre, la plaie salutaire
Jette son sang pour m'abreuver.

CHAPITRE III

Que la sacrée complaisance donne notre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpétuel désir en la jouissance.

L'amour que nous portons à Dieu prend son origine de la première complaisance que notre cœur sent, soudain qu'il aperçoit la bonté divine, lorsqu'il commence à tendre vers icelle. Or, quand nous accroissons et renforçons cette première complaisance par le moyen de l'exercice de l'amour, ainsi que nous avons déclaré ès chapitres précédents, alors nous attirons dedans notre cœur les perfections divines, et jouissons de la divine bonté par

(1) Cant cant.., 1.

la réjouissance que nous y prenons, pratiquant cette première partie du contentement amoureux que l'épouse sacrée exprime, disant : *Mon bien-aimé est à moi* (1). Mais parce que cette complaisance amoureuse étant en nous qui l'avons, ne laisse pas d'être en Dieu en qui nous la prenons, elle nous donne réciproquement à la divine bonté; si que par ce saint amour de complaisance nous jouissons des biens qui sont en Dieu, comme s'ils étaient nôtres. Mais parce que les perfections divines sont plus fortes que notre esprit, entrant en icelui, elles le possèdent réciproquement ; de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est nôtre par cette complaisance, mais aussi que nous sommes à lui.

L'herbe aproxis (2), ainsi que nous avons dit ailleurs, a une si grande correspondance avec le feu, qu'encore qu'elle en soit éloignée, soudain néanmoins qu'elle est à son aspect, elle attire la flamme et commence à brûler, concevant son feu non tant à la chaleur qu'à la lueur de celui qu'on lui présente. Quand donc par cette attraction elle s'est unie au feu, si elle savait parler, ne pourrait-elle pas dire : Mon bien-aimé feu est mien, puisque je l'ai attiré à moi, et que je jouis de ses flammes ; mais moi je suis aussi à lui, car si je l'ai attiré à moi, il me réduit en lui, comme plus fort et plus noble : il est mon feu, et

(1) Cant. cant., II, 16.

(2) *Aproxis*, fraxinelle. Cette plante secrète une huile volatile formant durant la nuit comme une vapeur qui l'environne. Si l'on approche une bougie, l'atmosphère jette une lueur et brûle rapidement, sans endommager la plante.

je suis son herbe ; je l'attire, et il me brûle. Ainsi notre cœur s'étant mis en la présence de la divine bonté, et ayant attiré les perfections d'icelle par la complaisance qu'il y prend, peut dire en vérité : La bonté de Dieu est toute mienne, puisque je jouis de ses excellences, et moi je suis tout sien, puisque ses contentements me possèdent.

Par la complaisance, notre âme, comme une toison de Gédéon, se remplit toute de la rosée céleste et cette rosée est à la toison, parce qu'elle est descendue en icelle ; mais réciproquement la toison est à la rosée, parce qu'elle est détrempée par icelle et en reçoit le prix. Qui est plus l'une à l'autre, ou la perle à l'huître, ou l'huître à la perle? La perle est à l'huître qui l'a attirée à soi ; mais l'huître est à la perle, laquelle lui donne la valeur et l'estime. La complaisance nous rend possesseurs de Dieu, tirant en nous les perfections d'icelui, et nous rend possédés de Dieu, nous attachant et appliquant aux perfections d'icelui.

Or, en cette complaisance nous assouvissons tellement notre âme de contentement, que nous ne laissons pas de désirer de l'assouvir encore, et savourant la bonté divine, nous la voudrions encore savourer ; en nous rassasiant nous voudrions toujours manger, comme en mangeant nous nous sentons rassasier. Le chef des apôtres ayant dit dans sa première épître que les anciens prophètes avaient manifesté les grâces qui devaient abonder parmi les chrétiens, et entre autres choses la Passion de notre Seigneur et la gloire qui la devait suivre, tant par la résurrection de son corps que par l'exaltation de son nom ; enfin il conclut que les anges mêmes désirent de regarder les

mystères de la rédemption en ce divin Sauveur, *auquel*, dit-il, *les anges désirent regarder* (1). Mais comme donc se peut-il entendre que les anges qui voient le Rédempteur, et en icelui tous les mystères de notre salut, désirent encore néanmoins de le voir? Théotime, ils le voient certes toujours, mais d'une vue si agréable et délicieuse, que la complaisance qu'ils en ont les assouvit sans leur ôter le désir, et les fait désirer sans leur ôter l'assouvissement : la jouissance n'est pas diminuée par le désir, ains en est perfectionnée ; comme leur désir n'est pas étouffé, ains affiné (2) par la jouissance.

La jouissance d'un bien qui contente toujours, ne flétrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse ; elle est toujours aimable, toujours désirable. Le continuel contentement des célestes amoureux produit un désir perpétuellement content, comme leur continuel désir fait naître en eux un contentement perpétuellement désiré. Le bien qui est fini termine le désir quand il donne la jouissance, et ôte la jouissance quand il donne le désir, ne pouvant être possédé et désiré tout ensemble. Mais le bien infini fait régner le désir dans la possession, et la possession dans le désir, ayant de quoi assouvir le désir par sa sainte présence, et de quoi le faire toujours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit, en tous ceux qui la possèdent, un désir toujours content et un contentement toujours désireux (3).

(1) I Petr., I, 12.
(2) *Affiné*, aiguisé.
(3) Ce passage rempli d'antithèses est encore un tribut payé au goût douteux de la littérature de l'époque.

Imaginez-vous, Théotime, ceux qui tiennent en leur bouche l'herbe scitique (1) ; car, à ce qu'on dit, ils n'ont jamais ni faim ni soif, tant elle les rassasie, et jamais pourtant ils ne perdent l'appétit, tant elle les sustente délicieusement. Quand notre volonté a rencontré Dieu, elle se repose en lui, y prenant une souveraine complaisance, et néanmoins elle ne laisse pas de faire le mouvement de son désir; car comme elle désire d'aimer, elle aime aussi de désirer; elle a le désir de l'amour et l'amour du désir. Le repos du cœur ne consiste pas à demeurer immobile, mais à n'avoir besoin de rien; il ne gît pas à n'avoir point de mouvement, mais à n'avoir point d'indigence de se mouvoir.

Les esprits perdus ont un mouvement éternel sans nul mélange de tranquillité : nous autres mortels, qui sommes encore en ce pèlerinage, avons tantôt du repos, tantôt du mouvement en nos affections ; les esprits bienheureux ont toujours le repos en leurs mouvements et le mouvement en leur repos, n'y ayant que Dieu seul qui ait le repos sans mouvement, parce qu'il est souverainement un acte pur et substantiel. Or, bien que, selon la condition ordinaire de cette vie mortelle, nous n'ayons pas le repos en notre mouvement, si est-ce toutefois que lorsque nous faisons les essais des exercices de la vie immortelle, c'est-à-dire, que nous pratiquons les actes du saint amour, nous trouvons du repos dans le mouvement de nos affections : et du mouvement au

(1) *Herbe scitique*, ou scythique, qui rassasie et désaltère, peut-être du nom des Scythes, qui s'enivraient aisément.

repos de la complaisance que nous avons en notre bien-aimé, recevant par ce moyen des avant-goûts de la future félicité à laquelle nous aspirons.

S'il est vrai que le caméléon vive de l'air (1), partout où il va dans l'air, il a de quoi se repaître; que s'il se remue d'un lieu à l'autre, ce n'est pas pour chercher de quoi se rassasier, mais pour s'exercer dedans son aliment, comme les poissons dans la mer. Qui désire Dieu en le possédant, ne le désire pas pour le chercher, mais pour exercer cette affection dedans le bien même duquel il jouit; car le cœur ne fait pas ce mouvement de désir comme prétendant à la jouissance pour l'avoir, puisqu'il l'a déjà, mais comme s'étendant en la jouissance laquelle il a, non pour obtenir le bien, mais pour s'y récréer et entretenir; non pour en jouir, mais pour s'y esjouir (3), ainsi que nous marchons et nous émouvons pour aller en quelque délicieux jardin, auquel étant arrivés, nous ne laissons pas de marcher et nous remuer derechef, non plus pour y venir, mais pour nous promener et passer le temps en icelui; nous avons marché pour aller jouir de l'aménité du jardin : y étant, nous marchons pour nous esjouir en la jouissance d'icelui.

Requérez l'Éternel avec un grand courage,
Sans cesser de toujours rechercher son visage (3).

On cherche toujours celui qu'on aime toujours, dit le grand saint Augustin ; l'amour cherche ce

(1) Le caméléon se nourrit d'insectes, mais peut rester des mois entiers sans manger.
(2) *Esjouir*, savourer sa jouissance.
(3) Ps., CIV, 4

qu'il a trouvé, non afin de l'avoir, mais pour toujours l'avoir.

En somme, Théotime, l'âme qui est en l'exercice de l'amour de complaisance, crie perpétuellement en son sacré silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moi, puisque mon cher bien-aimé vit éternellement d'une vie toute triomphante. La mort même ne peut attrister le cœur qui sait que son souverain amour est vivant. C'est assez pour l'âme qui aime que celui qu'elle aime plus que soi-même, soit comblé de biens éternels, puisqu'elle vit plus en celui qu'elle aime qu'en celui qu'elle anime ; ains qu'elle ne vit pas elle-même, mais son bien-aimé vit en elle (1).

CHAPITRE IV

De l'amoureuse condoléance par laquelle la complaisance de l'amour est encore mieux déclarée.

La compassion, condoléance, commisération ou miséricorde, n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la passion et douleur de celui que nous aimons, tirant la misère qu'il souffre dans notre cœur, dont elle est appelée miséricorde, comme qui dirait une misère de cœur : comme la complaisance tire dedans le cœur de l'amant le plaisir et contentement de la chose aimée. Or, c'est l'amour qui fait l'un et l'autre effet par la vertu qu'il a d'unir le cœur qui aime à ce qui est aimé, rendant par ce moyen les biens et les maux des amis communs, et ce qui se passe en

(1) Gal., II, 20.

la compassion donne beaucoup de clarté à ce qui regarde la complaisance.

La compassion tire sa grandeur de celle de l'amour qui la produit. Ainsi sont grandes les condoléances des mères sur les afflictions de leurs enfants uniques, comme l'Écriture témoigne souvent. Quelle condoléance dans le cœur d'Agar sur la douleur de son Ismael, qu'elle voyait presque périr de soif au désert! Quelle commisération en l'âme de David sur la mort de son Absalon! Eh! ne voyez-vous pas le cœur maternel du grand Apôtre : *malade* avec les *malades, brûlant* de zèle pour les *scandalisés*, avec une *douleur continuelle* pour la perte des Juifs, et *mourant tous les jours* pour ses chers enfants spirituels (1)? Mais surtout considérez comme l'amour tire toutes les peines, tous les tourments, les travaux, les souffrances, les douleurs, les blessures, la passion, la croix, et la mort même de notre Rédempteur, dans le cœur de sa très sacrée mère. Hélas! les mêmes clous qui crucifièrent le corps de ce divin enfant, crucifièrent aussi le cœur de la mère; les mêmes épinés qui percèrent son chef, outrepercèrent (2) l'âme de cette mère toute douce ; elle eut les mêmes misères de son fils par commisération ; les mêmes douleurs, par condoléance ; les mêmes passions, par compassion ; et en somme l'*épée* de la mort qui transperça le corps de ce très aimé fils, *outreperça* de même le *cœur* de cette très amante mère (3) : dont elle pouvait bien dire qu'il lui était un *bouquet de myrrhe au*

(1) II Cor., XI, 29 ; Rom., IX, 2 ; I Cor., XV, 31.
(2) *Outrepercèrent*, traversèrent.
(3) Luc., II, 35.

milieu de ses mamelles (1), c'est-à-dire, en sa poitrine et au milieu de son cœur. Jacob oyant la triste quoique fausse nouvelle de la mort de son cher Joseph, vous voyez quelle affliction il en sent : Ah ! dit-il, *je descendrai en regret aux enfers ;* c'est-à-dire, aux limbes, dans le sein d'Abraham, *vers* cet *enfant* (2).

La condoléance tire aussi sa grandeur de celle des douleurs que l'on voit souffrir à ceux que l'on aime ; car, pour petite que soit l'amitié, si les maux qu'on voit endurer sont extrêmes, ils nous font une grande pitié. On voit pour cela César pleurer sur Pompée, et les filles de Jérusalem ne surent jamais s'empêcher de pleurer sur notre Seigneur (3), bien que la plupart d'entre elles ne lui fussent pas grandement affectionnées, comme aussi les amis de Job, quoique mauvais amis, firent de grands gémissements, voyant l'effroyable spectacle de son incomparable misère. Et quel grand coup de douleur au cœur de Jacob de penser que son cher enfant était trépassé d'une mort si cruelle, comme est celle d'être dévoré d'une bête sauvage ! Mais la commisération, outre tout cela, se renforce merveilleusement par la présence de l'objet misérable. Pour cela, la pauvre Agar s'éloignait de son fils languissant, afin d'alléger en quelque sorte la douleur de compassion qu'elle sentait, disant : *Je ne verrai pas mourir l'enfant* (4) ; comme au contraire notre Seigneur pleure voyant le sépulcre de son bien-aimé La-

(1) Cant., I, 12.
(2) Gen., XXXVII, 35.
(3) Luc., XXIII, 27.
(4) Gen., XXI, 16.

zare (1), et regardant sa chère Jérusalem (2) ; et notre bonhomme Jacob est outré de douleur quand il voit la robe ensanglantée de son pauvre petit Joseph.

Or, autant de causes agrandissent la complaisance. A mesure que l'ami nous est plus cher, nous avons plus de plaisir en son contentement, et son bien entre plus avant en notre âme ; que si le bien est excellent, notre joie en est aussi plus grande. Mais si nous voyons l'ami en la jouissance d'icelui, notre réjouissance en devient extrême. Quand le bon Jacob sut que son fils vivait, ô Dieu, quelle joie! *son esprit revint en lui,* il *revécut* (3), et, par manière de dire, il ressuscita. Mais qu'est-ce à dire, il revécut ou il ressuscita ? Théotime, les esprits ne meurent de leur propre mort que par le péché qui les sépare de Dieu, lequel est leur vraie vie surnaturelle ; mais ils meurent quelquefois de la mort d'autrui, et cela arriva au bon Jacob duquel nous parlons, car l'amour qui tire dans le cœur de l'amant le bien et le mal de la chose aimée, l'un par complaisance, l'autre par commisération, tira la mort de l'aimable Joseph dans le cœur de l'amant Jacob, et, par un miracle impossible à toute autre puissance qu'à celle de l'amour, l'esprit de ce bon père était plein de la mort de celui qui était vivant et régnant, d'autant que l'affection ayant été trompée devança l'effet.

Or, quand au contraire il sut qu'en vérité son fils était en vie, l'amour, qui avait si longuement

(1) Joan., XI, 35.
(2) Luc., XIX, 41.
(3) Gen., XLV, 27.

tenu le trépas présupposé du fils dans l'esprit de ce bon père, voyant qu'il avait été déçu, rejeta promptement cette feinte mort, et en sa place fit entrer la véritable vie de ce même enfant. Ainsi donc *il revécut* d'une nouvelle vie, parce que la vie de son fils entra dans son esprit par complaisance, et l'anima d'un contentement nonpareil, duquel se trouvant assouvi, et ne tenant plus compte d'aucun autre plaisir en comparaison d'icelui : *Il me suffit,* dit-il, *si mon enfant Joseph est en vie.* Mais quand de ses propres yeux il vit par expérience la vérité des grandeurs de ce cher enfant en Gessen, *penché* sur lui, et *pleurant* assez longtemps *sur le cou d'icelui :* Eh ! dit-il, *maintenant je mourrai joyeux,* mon cher fils, *puisque j'ai vu votre face,* et que vous vivez encore (1). O Dieu, Théotime, quelle joie ! et que ce vieillard l'exprime excellemment ! Car que veut-il dire par ces paroles : *Maintenant je mourrai content, puisque j'ai vu ta face;* sinon que son allégresse est si grande qu'elle est capable de rendre joyeuse et agréable la mort même, qui est la plus triste et horrible chose du monde? Dites-moi, je vous prie, Théotime, qui ressent plus le bien de Joseph, ou lui qui en jouit, ou Jacob qui s'en réjouit? Certes, si le bien n'est bien que pour le contentemen qu'il nous donne, le père en a autant et plus que le fils; car le fils, avec la dignité de vice-roi qu'i possède, a par conséquent beaucoup de soins e d'affaires, mais le père jouit par complaisance, e possède purement ce qui est de bon en cette gran deur et dignité de son fils, sans charge, sans soi et sans peine. *Je mourrai joyeux,* dit-il. Hélas ! qu

(1) Gen., XLVI, 30.

ne voit son contentement? Si la mort même ne peut troubler sa joie, qui la pourra donc jamais altérer? Si son aise vit emmi les détresses de la mort, qui la pourra jamais éteindre? *L'amour est fort comme la mort* (1), et les allégresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort; car la mort ne les peut faire mourir, ains les avive; si que comme il y a un feu qui par merveille se nourrit en une fontaine proche de Grenoble (2), ainsi que nous savons fort assurément, et que même le grand saint Augustin atteste, aussi la sainte charité est si forte qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmi les plus tristes angoisses de la mort, et *les eaux* des tribulations *ne peuvent éteindre* son feu (3).

CHAPITRE V

De la condoléance et complaisance de l'amour en la Passion de notre Seigneur.

Quand je vois mon Sauveur sur le mont des Olives, avec son *âme triste jusqu'à la mort* (4), hé! Seigneur Jésus, ce dis-je, qui a pu porter ces tristesses de la mort dans l'âme de la vie, sinon l'amour, qui excitant la commisération, attira par icelle nos misères dans votre cœur souverain? Or, une âme dévote voyant cet abîme d'ennuis et de détresses en ce divin amant, comme peut-elle demeurer sans une douleur saintement amou-

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) La *Fontaine ardente*, une des merveilles du Dauphiné. Émanation de gaz combustibles qui donnent une flamme de 30 à 40 centimètres d'élévation.
(3) Cant. cant., VIII, 7.
(4) Matth., XXVI, 38.

reuse? Mais considérant d'ailleurs que toutes les afflictions de son bien-aimé ne procèdent pas d'aucune imperfection ni manquement de force, ains de la grandeur de sa chère dilection, elle ne peut qu'elle ne se fonde toute d'un amour saintement douloureux. Si qu'elle s'écrie, *je suis noire* de douleur par compassion, *mais* je suis *belle* d'amour par complaisance; les angoisses de mon bien-aimé m'ont toute *décolorée* (1). Car comme pourrait une fidèle amante voir tant de tourments en celui qu'elle aime plus que sa vie, sans en devenir toute transie, hâve et desséchée de douleur? Les pavillons des nomades perpétuellement exposés aux injures de l'air et de la guerre sont presque toujours fripés et couverts de poussière; et moi tout exposée aux regrets que par condoléance je reçois des travaux non pareils de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de détresse et transpercée de douleur; mais parce que les douleurs de celui que j'aime proviennent de son amour, à mesure qu'elles m'affligent par compassion, elles me délectent par complaisance. Car comme pourrait une fidèle amante n'avoir pas un extrême contentement de se voir tant aimée de son céleste époux? Pour cela donc la beauté de l'amour est en la laideur de la douleur. Que si je porte le deuil sur la passion et la mort de mon Roi, toute hâlée et noire de regret, je ne laisse pas d'avoir une douceur incomparable de voir l'excès de son amour emmi les travaux de ses douleurs; et *les tentes de Salomon* (2) toutes

(1) Cant. cant., I, 4-5.
(2) *Ibid.*, 4.

brodées et recamées (1) en une admirable diversité d'ouvrages ne furent jamais si belles que je suis contente, et par conséquent douce, amiable et agréable en la variété des sentiments d'amour que j'ai parmi ces douleurs. L'amour égale les amants. Hé ! je le vois, ce cher amant, qu'il est un *feu* d'amour, brûlant dans un *buisson* épineux de douleur (2), et j'en suis toute de même ; je suis tout enflammée d'amour dedans les halliers de mes douleurs, je suis un *lis environné d'épines* (3). Hé ! ne veuillez pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes douleurs, mais voyez la beauté de mes agréables amours. Hélas ! il souffre des douleurs insupportables, ce divin amant bien-aimé ; c'est cela qui m'attriste et me fait pâmer d'angoisses ; mais il prend plaisir à souffrir, il aime ses tourments et meurt d'aise de mourir de douleur pour moi. C'est pourquoi comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'aise de son amour ; non seulement je m'attriste avec lui, mais je me glorifie en lui.

Ce fut cet amour, Théotime, qui attira sur l'amoureux séraphique saint François les stigmates, et sur l'amoureuse angélique sainte Catherine de Sienne les ardentes blessures du Sauveur, la complaisance amoureuse ayant aiguisé les pointes de la compassion douloureuse, ainsi que le miel rend plus pénétrante et sensible l'amertume de l'absinthe : comme au contraire la suave odeur des roses est affinée par le voisinage des aulx qui sont plantés près des rosiers. Car de même l'amou-

(1) *Recamées*, brodées.
(2) Exod., III, 2.
(3) Cant. cant., II, 1.

reuse complaisance que nous avons prise en l'amour de notre Seigneur, rend infiniment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs, comme réciproquement, repassant de la compassion des douleurs à la complaisance des amours, le plaisir en est bien plus ardent et relevé. Alors se pratique la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur : alors la condoléance amoureuse, et la complaisance douloureuse, comme d'autres Esaü et Jacob, *débattant* (1) à qui fera plus d'efforts, mettent l'âme en des convulsions et agonies incroyables, et se fait une extase amoureusement douloureuse, et douloureusement amoureuse. Aussi ces grandes âmes de saint François et sainte Catherine sentirent des amours nonpareils en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours, lorsqu'elles furent stigmatisées ; savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'ami, que leur Sauveur exerça au suprême degré sur l'arbre de la croix. Ainsi naît l'union précieuse de notre cœur avec son Dieu, laquelle comme un Benjamin mystique est *enfant de douleur et de joie* tout ensemble (2).

Il ne se peut dire, Théotime, combien le Sauveur désire d'entrer dans nos âmes par cet amour de complaisance douloureuse. Hélas ! dit-il, *ouvre-moi, ma chère sœur, mon amie, ma colombe, ma toute pure, car ma tête est toute pleine de rosée, et mes cheveux des gouttes de la nuit* (3). Qui est cette *rosée*, et qui sont ces *gouttes de la nuit*, sinon les afflictions et peines de sa Passion? Les perles, certes

(1) Gen., XXV, 22.
(2) Gen., XXXV, 18.
(3) Cant. cant., V, 2.

comme nous avons dit assez souvent), ne sont autre chose que gouttes de la rosée, que la fraîcheur de la nuit éploie sur la face de la mer, reçues dans les écailles des huîtres ou mères perles (1). Hé ! veut dire le divin amour de l'âme, je suis chargé des peines et sueurs de ma Passion qui se passa presque toute, ou ès ténèbres de la nuit, ou en la nuit des ténèbres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midi. Ouvre donc ton cœur devers moi, comme les mères perles leurs écailles du côté du soleil, et je répandrai sur toi la rosée de ma Passion qui se convertira en perles de consolation.

CHAPITRE VI

De l'amour de bienveillance que nous exerçons envers notre Seigneur par manière de désir.

En l'amour que Dieu exerce envers nous, il commence toujours par la bienveillance, voulant et faisant en nous tout le bien qui y est ; auquel par après il se complaît. Il fit David selon son cœur par bienveillance, puis il le *trouva selon* son *cœur* par complaisance (2). Il créa premièrement l'univers pour l'homme, et l'homme en l'univers, donnant à chaque chose le degré de bonté qui lui était convenable, par sa pure bienveillance ; puis il approuva *tout ce qu'il avait fait,* trouvant que tout *était très bon,* et il se reposa par complaisance en son ouvrage (3).

(1) Inutile de dire que cette opinion populaire sur l'origine des perles n'est pas conforme aux données scientifiques.
(2) Act., XIII, 22.
(3) Gen., I, 31.

Mais notre amour envers Dieu commence au contraire par la complaisance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous savons être en la Divinité; puis nous venons à l'exercice de la bienveillance. Et comme la complaisance que Dieu prend en ses créatures, n'est autre chose qu'une continuation de sa bienveillance envers elles, aussi la bienveillance que nous portons à Dieu, n'est autre chose qu'une approbation et persévérance de la complaisance que nous avons en lui.

Or, cet amour de bienveillance envers Dieu se pratique ainsi. Nous ne pouvons désirer d'un vrai désir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne saurions ni désirer ni penser. Le désir n'est que d'un bien futur, et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien lui est tellement présent, que la présence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité même. Ne pouvant donc point faire aucun désir absolu pour Dieu, nous en faisons des imaginaires et conditionnels en cette sorte : Je vous ai dit, *Seigneur, vous êtes mon Dieu,* qui, tout plein de votre infinie bonté, *ne pouvez avoir indigence,* ni *de mes biens* (1), ni des choses quelconques ; mais si, par imagination de chose impossible, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter, au prix de ma vie, de mon être, et de tout ce qui est au monde. Que si étant ce que vous êtes, et que vous ne pouvez jamais cesser d'être, il était possible que vous reçussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu, quel désir

(1) Ps., xv, 2.

aurais-je que vous l'eussiez ! alors, ô Seigneur éternel, je voudrais voir convertir mon cœur en souhait, et ma vie en soupir, pour vous désirer ce bien-là. Ah! mais pourtant, ô le sacré bien-aimé de mon âme, je ne désire pas de pouvoir désirer aucun bien à votre Majesté; ains je me complais de tout mon cœur en ce suprême degré de bonté que vous avez, auquel, ni par désir, ni même par pensée, on ne peut rien ajouter. Mais si ce désir était possible, ô Divinité infinie, ô Infinité divine! mon âme voudrait être ce désir, et n'être rien autre que cela, tant elle désirerait de désirer pour vous ce qu'elle se complaît infiniment de ne pouvoir pas désirer, puisque l'impuissance de faire ce désir provient de l'infinie infinité de votre perfection, qui surpasse tout souhait et toute pensée. Hé ! que j'aime chèrement l'impossibilité de vous pouvoir désirer aucun bien, ô mon Dieu, puisqu'elle provient de l'incompréhensible immensité de votre abondance, laquelle est si souverainement infinie, que s'il se trouvait un désir infini, il serait infiniment assouvi par l'infinité de votre bonté qui le convertirait en une infinie complaisance. Ce désir donc, par imagination de choses impossibles, peut être quelquefois utilement pratiqué emmi les grands sentiments de ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand saint Augustin en faisait souvent de pareille sorte.

C'est encore une sorte de bienveillance envers Dieu, quand considérant que nous ne pouvons l'agrandir en lui-même, nous désirons de l'agrandir en nous, c'est-à-dire, de rendre de plus en plus et toujours plus grande la complaisance que nous avons en sa bonté. Et alors, mon Théotime,

nous ne désirons pas la complaisance pour le plaisir qu'elle nous donne, mais par ce seulement que ce plaisir est en Dieu. Car comme nous ne désirons pas la condoléance pour la douleur qu'elle met en nos cœurs, mais parce que cette douleur nous unit et associe à notre bien-aimé douloureux ; ainsi n'aimons-nous pas la complaisance, parce qu'elle nous rend du plaisir, mais d'autant que ce plaisir se prend en l'union du plaisir et bien qui est en Dieu, auquel pour nous unir davantage nous voudrions nous complaire d'une complaisance infiniment plus grande, à l'imitation de la très sainte reine et mère d'amour, de laquelle l'âme sacrée *magnifiait* (1) et agrandissait perpétuellement Dieu. Et afin que l'on sût que cet agrandissement se faisait par la complaisance qu'elle avait en la divine bonté, elle déclare que son *esprit* avait *tressailli* de contentement *en Dieu son Sauveur* (2).

CHAPITRE VII

Comme le désir d'exalter et magnifier Dieu nous sépare des plaisirs inférieurs, et nous rend attentifs aux perfections divines.

Donc l'amour de bienveillance nous fait désirer d'agrandir en nous de plus en plus la complaisance que nous prenons en la bonté divine ; et pour faire cet agrandissement, l'âme se prive soigneusement de tout autre plaisir pour s'exercer plus fort à se plaire en Dieu. Un religieux demanda au dévot frère Gilles, l'un des premiers et

(1) Luc., I, 46.
(2) *Ibid.*, 47.

plus saints compagnons de saint François, ce qu'il pourrait faire pour être plus agréable à Dieu; et il lui répondit en chantant : *L'une à l'un, l'une à l'un*. Ce que par après expliquant, donnez toujours, dit-il, toute votre âme qui est une à Dieu seul qui est un. L'ame s'écoule par les plaisirs, et la diversité d'iceux la dissipe et l'empêche de se pouvoir appliquer attentivement à celui qu'elle doit prendre en Dieu. Le vrai amant n'a presque point de plaisir, sinon en la chose aimée. Ainsi *toutes choses semblaient ordure* (1) et boue au glorieux saint Paul, en comparaison de son Sauveur. Et l'Épouse sacrée n'est toute que pour son bien-aimé : *Mon cher ami est tout à moi, et moi je suis toute à lui* (2). Que si l'âme qui est en cette sainte affection rencontre les créatures, pour excellentes qu'elles soient, voire même quand ce seraient les anges, elle ne s'arrête point avec icelles sinon autant qu'il faut pour être aidée et secourue en son désir. Dites-moi donc, leur fait-elle, dites-moi, je vous en conjure, *avez-vous point vu celui qui est l'ami de mon âme* (3)? La glorieuse amante Magdeleine rencontra les anges au sépulcre, qui lui parlèrent sans doute angéliquement, c'est-à-dire, bien suavement, voulant apaiser l'ennui auquel elle était ; mais au contraire toute éplorée, elle ne sut prendre aucune complaisance ni en leur douce parole, ni en la splendeur de leurs habits, ni en la grâce toute céleste de leur maintien, ni en la beauté tout aimable de leurs visages, ains toute couverte de larmes, *ils m'ont enlevé mon Sei-*

(1) Philip., III, 18.
(2) Cant. cant., II, 16.
(3) Cant. cant., III, 3

gneur (1), disait-elle, *et je ne sais où ils l'ont mis: et se tournant, elle voit* son doux Sauveur, mais en forme de jardinier, dont son cœur ne se peut contenter ; car toute pleine de l'amour de la mort de son Maître, elle ne veut point de fleurs, ni par conséquent de jardinier. Elle a dedans son cœur la croix, les clous, les épines ; elle cherche son crucifié. Hé ! mon cher maître jardinier, dit-elle, si vous aviez peut-être point planté mon bien-aimé Seigneur trépassé comme un lis froissé et fané entre vos fleurs, *dites-le-moi* vitement, *et moi je l'emporterai* (2). Mais il ne l'appelle pas plus tôt par son nom, que toute fondue en plaisir, hé! Dieu, dit-elle, *mon Maître* (3) ! Rien, certes, ne la peut assouvir, elle ne saurait se plaire avec les anges, non pas même avec son Sauveur, s'il ne paraît en la forme en laquelle il lui avait ravi son cœur. Les Mages ne peuvent se complaire ni en la beauté de la ville de Jérusalem, ni en la magnificence de la cour d'Hérodes, ni en la clarté de l'étoile ; leur cœur cherche la petite spélonque (4) et le petit enfant de Bethléem (5). La mère de belle dilection et l'époux de très saint amour ne se peuvent arrêter entre les parents et amis, ils vont toujours *en douleur cherchant* l'unique objet de leur complaisance (6). Le désir d'agrandir la complaisance retranche tout autre plaisir pour plus fortement pratiquer celui auquel la divine bienveillance l'excite.

(1) Joan., XX, 13.
(2) *Ibid.*, 15.
(3) *Ibid.*, 16.
(4) *Spélonque*, grotte, en latin *Spelunca*.
(5) Matth., II.
(6) Luc., II.

Or, pour encore mieux magnifier ce souverain bien-aimé, l'âme va toujours *cherchant* la *face* d'icelui (1); c'est-à-dire, avec une attention toujours plus soigneuse et ardente, elle va remarquant toutes les particularités des beautés et perfections qui sont en lui, faisant un progrès continuel en cette douce recherche de motifs qui la puissent perpétuellement presser de se plaire de plus en plus en l'incompréhensible bonté qu'elle aime. Ainsi David cote par le menu les œuvres et merveilles de Dieu en plusieurs de ses psaumes célestes et l'amante sacrée arrange ès cantiques divins, comme une armée bien ordonnée, toutes les perfections de son époux, l'une après l'autre, pour provoquer son âme à la très sainte complaisance, afin de magnifier plus hautement son excellence, et d'assujettir encore tous les autres esprits à l'amour de son ami tant aimable (2).

CHAPITRE VIII

Comment la sainte bienveillance produit la louange du divin Bien-Aimé.

L'honneur, mon cher Théotime, n'est pas en celui que l'on honore, mais en celui qui honore. Car combien de fois arrive-t-il que celui que nous honorons n'en sait rien, et n'y a seulement pas pensé! Combien de fois louons-nous ceux qui ne nous connaissent pas ou qui dorment! Et toutefois, selon l'estime commune des hommes et leur ordinaire façon de concevoir, il semble que c'est

(1) Ps., XXVI, 13.
(2) Cant. cant., V, 10 et seq.

faire du bien à quelqu'un quand on lui fait de l'honneur, et qu'on lui donne beaucoup quand on lui donne des titres et des louanges ; et nous ne faisons pas difficulté de dire qu'une personne est riche d'honneur, de gloire, de réputation, de louange, encore qu'en vérité nous sachions bien que tout cela est hors de la personne honorée, et que bien souvent elle n'en reçoit aucune sorte de profit, suivant ce mot attribué au grand saint Augustin : O pauvre Aristote, tu es loué où tu es absent, et tu es brûlé où tu es présent ! Quel bien revient-il, je vous prie, à César et Alexandre le Grand de tant de vaines paroles que plusieurs vaines âmes emploient à leur louange ?

Dieu, comblé d'une bonté qui surmonte toute louange et tout honneur, ne reçoit aucun avantage ni surcroît de bien pour toutes les bénédictions que nous lui donnons ; il n'en est ni plus riche, ni plus grand, ni plus content, ni plus heureux : car son heur, son contentement, sa grandeur et ses richesses ne sont ni ne peuvent être que la divine infinité de sa bonté. Toutefois parce que, selon notre appréhension ordinaire, l'honneur est estimé l'un des plus grands effets de notre bienveillance envers les autres, et que par icelui, non seulement nous ne présupposons point d'indigence en ceux que nous honorons, mais plutôt nous protestons qu'ils abondent en excellence ; partant nous employons cette sorte de bienveillance envers Dieu, qui non seulement l'agrée, mais la requiert comme conforme à notre condition, et si propre pour témoigner l'amour respectueux que nous lui devons, que même il nous a ordonné de lui rendre et rapporter tout honneur et gloire.

Ainsi donc l'âme qui a pris une grande complaisance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut lui souhaiter aucun agrandissement de bonté, parce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut désirer ni même penser, elle désire au moins que son nom soit béni, exalté, loué, honoré et adoré de plus en plus, et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provoquer à ce saint exercice : et, comme une avette (1) sacrée, elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et excellences divines, recueillant d'icelle une douce variété de complaisances ; desquelles elle fait naître et compose le miel céleste de bénédictions, louanges et confessions honorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son bien-aimé, à l'imitation du grand Psalmiste, qui ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la divine bonté, immolait sur l'autel de son cœur l'hostie mystique des élans de sa voix par cantiques et psaumes d'admiration et bénédiction :

Mon cœur volant çà et là
Des ailes de sa pensée,
Ravi d'admiration,
D'une voix haut élancée,
Un sacrifice immola,
Sur la harpe bien sonnée
Chantant bénodiction
Au Seigneur Dieu de Sion.

Mais ce désir de louer Dieu que la sainte bienveillance excite en nos cœurs, Théotime, est insatiable ; car l'âme qui en est touchée, voudrait avoir des louanges infinies pour les donner à son

(1) *Avette* abeille.

bien-aimé, parce qu'elle voit que ses perfections sont plus qu'infinies, si que se trouvant bien éloignée de pouvoir satisfaire à son souhait, elle fait des extrêmes efforts d'affection pour en quelque sorte louer cette bonté toute louable, et ces efforts de bienveillance s'agrandissent admirablement par la complaisance : car à mesure que l'âme trouve Dieu bon, savourant de plus en plus la suavité d'icelui, et se complaisant en son infinie beauté, elle voudrait aussi relever plus hautement les louanges et bénédictions qu'elle lui donne. Or, à mesure aussi que l'âme s'échauffe à louer la douceur incompréhensible de Dieu, elle agrandit et dilate la complaisance qu'elle prend en icelle, et par cet agrandissement elle s'anime de plus fort à la louange. De sorte que l'affection de complaisance et celle de louange, par ces réciproques poussements (1) et mutuelles inclinations qu'elles font l'une à l'autre, s'entre-donnent des grands et continuels accroissements.

Ainsi les rossignols se complaisent tant en leur chant, au rapport de Pline, que pour cette complaisance quinze jours et quinze nuits durant ils ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçant de toujours mieux chanter à l'envi les uns des autres ; de sorte que lorsqu'ils se dégoisent (2) le mieux, ils y ont plus de complaisance, et cet accroissement de complaisance les porte à faire de plus grands efforts de mieux gringotter (3), augmentant tellement leur complaisance par leur chant, et leur chant par leur complaisance, que

(1) *Poussements*, poussées, efforts.
(2) *Dégoisent*, tirent des sons du gosier, gazouillent.
(3) *Gringotter*, fredonner.

maintes fois on les voit mourir, et leur gosier éclater à force de chanter; oiseaux dignes du beau nom de Philomèle, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la mélodie.

O Dieu! mon Théotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de louer son Dieu reçoit une douleur grandement délicieuse et une douceur grandement douloureuse, quand après mille efforts de louange il se trouve si court! Hélas! il voudrait, ce pauvre rossignol, toujours plus hautement lancer ses accents et perfectionner sa mélodie, pour mieux chanter les bénédictions de son cher bien-aimé. A mesure qu'il loue, il se plaît à louer, et à mesure qu'il se plaît à louer, il se déplaît de ne pouvoir encore mieux louer; et pour se contenter au mieux qu'il peut en cette passion, il fait toute sorte d'efforts entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenait au très glorieux saint François, qui emmi les plaisirs qu'il prenait à louer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jetait une grande affluence de larmes, et laissait souvent tomber de faiblesse ce que pour lors il tenait en main, demeurant comme un sacré Philomèle à cœur failli (1), et perdant souvent le respirer à force d'aspirer aux louanges de celui qu'il ne pouvait jamais assez louer.

Mais oyez une similitude agréable sur ce sujet, tirée du nom que ce saint amoureux donnait à ses religieux, car il les appelait cigales, à raison des louanges qu'ils rendaient à Dieu emmi la nuit. Les cigales, Théotime, ont leurs poitrines pleines de tuyaux, comme si elles étaient des orgues naturelles, et pour mieux chanter elles ne vivent

1) *A cœur failli*, en défaillance, évanoui.

que de la rosée, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la sucent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomac, par laquelle elles jettent aussi tous leurs sons avec tant de bruit qu'elles semblent n'être que voix. Or, l'amant sacré est comme cela, car toutes les facultés de son âme sont autant de tuyaux qu'il a en sa poitrine pour résonner (1) les cantiques et louanges du bien-aimé : sa dévotion au milieu de toutes est la langue de son cœur, selon saint Bernard, par laquelle il reçoit la rosée des perfections divines, les suçant et attirant à soi comme son aliment par la très sainte complaisance qu'il y prend, et par cette même langue de dévotion il fait toutes ses voix d'oraison, de louange, de cantiques, de psaumes, de bénédiction, selon le témoignage d'une des plus insignes cigales spirituelles qui ait jamais été ouïe, laquelle chantait ainsi :

Bénis Dieu, saintement poussée,
O mon âme ! et vous, mes esprits,
Que je n'aie aucune pensée
Ni force au dedans ramassée,
Qui du Seigneur taise le prix (2).

Car n'est-ce pas comme s'il eût dit : je suis une cigale mystique? Mon âme, mes esprits, mes pensées et toutes les facultés qui sont ramassées au dedans de moi sont orgues. O qu'à jamais tout cela bénisse le nom et retentisse les louanges de mon Dieu !

(1) *Résonner les cantiques*, et plus bas : *retentisse les louanges*, sont pris pour : faire résonner, retentir.
(2) Ps., CII, 1.

Ma bouche à jamais sera pleine
Du bruit de sa gloire hautaine,
Et n'aura bien qu'à le chanter;
La troupe d'ennuis oppressée,
Humble de cœur et de pensée,
Prendra plaisir à m'écouter (1).

CHAPITRE IX

Comme la bienveillance nous fait appeler toutes les créatures à la louange de Dieu.

Le cœur atteint et pressé du désir de louer plus qu'il ne peut la divine bonté, après divers efforts, sort maintes fois de soi-même pour convier toutes les créatures à le secourir en son dessein. Comme nous voyons avoir fait les trois enfants en la fournaise, en cet admirable cantique de bénédictions, par lequel ils excitent tout ce qui est au ciel, en la terre et sous terre, à rendre grâce à Dieu éternel en le louant et bénissant souverainement. Ainsi le glorieux Psalmiste, tout ému de la passion saintement déréglée qui le portait à louer Dieu, va sans ordre sautant du ciel à la terre et de la terre au ciel, appelant pêle-mêle les anges, les poissons, les monts, les eaux, les dragons, les oiseaux, les serpents, le feu, la grêle, les brouillards, assemblant par ses souhaits toutes les créatures, afin que toutes ensemble s'accordent à magnifier pieusement leur Créateur, les unes célébrant elles-mêmes les divines louanges, et les autres donnant le sujet de le louer par les merveilles de leurs différentes propriétés, lesquelles manifestent la grandeur de leur facteur, si que ce divin psalmiste royal ayant composé une grande quantité de psaumes avec cette inscription: *Louez*

(1) Ps., XXXIII, 2, 3.

Dieu; après avoir discouru parmi toutes les créatures pour leur faire les saintes semonces de bénir la majesté céleste, et parcouru une grande variété de moyens et instruments propres à la célébration des louanges de cette éternelle bonté; enfin, comme tombant en défaillance d'haleine, il conclut toute sa sacrée psalmodie par cet élan : *Tout esprit loue le Seigneur* (1), c'est-à-dire, tout ce qui a vie ne vive ni ne respire que pour le Créateur, selon l'encouragement qu'il avait donné ailleurs :

Sus donc, d'une bouche animée,
Célébrons tous la renommée
De l'Eternel, à qui mieux mieux :
Notre voix ensemble mêlée,
Bien haut sur la voûte étoilée,
Elève son nom glorieux (2).

Ainsi le grand saint François chanta le cantique du soleil et cent autres excellentes bénédictions, pour invoquer les créatures à venir aider son cœur tant alangouri, de quoi il ne pouvait à son gré louer le cher Sauveur de son âme. Ainsi la céleste épouse se sentant presque évanouie entre les violents essais qu'elle faisait de bénir et magnifier le bien-aimé roi de son cœur : Eh ! criait-elle à ses compagnes, ce divin époux *m'a menée* par la contemplation *en ses celliers à vin* (3), me faisant savourer les délices incomparables des perfections de son excellence, et je me suis tellement détrempée et saintement enivrée par la complaisance que j'ai prise en cet abîme de beauté, que mon âme va *languissante* (4), blessée

(1) Ps., CL, 6.
(2) Ps., XXXIII, 4.
(3) Cant. cant., II, 4.
(4) *Ibid.*

d'un désir amoureusement mortel, qui me presse de louer à jamais une si éminente bonté. Hélas ! venez, je vous supplie, au secours de mon pauvre cœur qui va tout maintenant définir (1), *soutenez-le* de grâce, et l'appuyez *de* toutes *fleurs ;* confortez-le, et *l'environnez de pommes ;* autrement il tombe pâmé (2).

La complaisance tire les suavités divines dedans le cœur, lequel se remplit si ardemment qu'il en est tout éperdu. Mais l'amour de la bienveillance fait sortir notre cœur de soi-même, et le fait exhaler en vapeurs de parfums délicieux, c'est-à-dire, en toutes sortes de saintes louanges, et n'en pouvant néanmoins tant pousser comme il désirerait : O, dit-il, que toutes les créatures viennent contribuer les *fleurs* de leurs bénédictions, les *pommes* de leurs actions de grâces, de leurs honneurs et de leurs adorations, afin que de toutes parts on sente les odeurs répandues à la gloire de Celui duquel l'infinie douceur surpasse tout honneur, et que nous ne pouvons jamais bien dignement magnifier.

C'est cette divine passion qui fait tant faire de prédications, qui fait passer entre tant de hasards les Xavier, les Berzée, les Antoine (3), cette multitude de jésuites, de capucins, et de religieux et autres ecclésiastiques de toutes sortes, ès Indes, au Japon, en Maragnan (4), afin de faire con-

(1) *Définir*, finir.
(2) Cant. cant., II. 5.
(3) *Xavier, Berzée, Antoine*, saint François Xavier, Berzée, Antoine Possevin, jésuites prédicateurs et auteurs des premiers temps de l'Institut.
(4) *Maragnan*, Maragnon, partie du fleuve des Amazones. (Amérique méridionale.)

naître, reconnaître et adorer le nom sacré de Jésus emmi ces grands peuples. C'est cette passion sainte qui fait tant écrire de livres de piété, tant fonder d'églises, d'autels, de maisons pieuses, et en somme qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zèle qui les consume et dévore.

CHAPITRE X

Comme le désir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel.

L'âme amoureuse voyant qu'elle ne peut assouvir le désir qu'elle a de louer son bien-aimé, tandis qu'elle vit entre les misères de ce monde, et sachant que les louanges qu'on rend au ciel à la divine bonté se chantent d'un air incomparablement plus agréable : O Dieu ! dit-elle, que les louanges répandues par ces bienheureux esprits devant le trône de mon Roi céleste sont louables ! que leurs bénédictions sont dignes d'être bénites ! O que de bonheur d'ouïr cette mélodie de la très sainte éternité, en laquelle par une très soueïve (1) rencontre de voix dissemblables et de tons dispareils, se font ces admirables accords esquels toutes les parties avançant les unes sur les autres par une suite continuelle et incompréhensible liaison de chasses (2), on entend de toutes parts retentir les perpétuels *alleluia !*

Voix, pour leur éclat, comparées aux *tonnerres*, aux trompettes, au *bruit des vagues* de la mer agitée ; mais voix qui aussi, pour leur incomparable douceur et suavité, sont comparées à la mé-

(1) *Souefve*, suave.
(2) *Chasses*, poursuites, reprises.

lodie des *harpes* (1) délicatement et délicieusement sonnées par la main des plus excellents joueurs ; et voix qui toutes s'accordent à dire le joyeux cantique pascal *alleluia, louez Dieu, amen, louez Dieu* (2). Car sachez Théotime, qu'*une voix sort du trône* divin (3), qui ne cesse de crier aux heureux habitants de la glorieuse Jérusalem céleste : *Dites à Dieu louange, ô vous qui êtes ses serviteurs et qui le craignez, grands et petits;* à quoi toute cette multitude innombrable des saints, les chœurs des anges et les chœurs des hommes assemblés, répond chantant de toute sa force, *alleluia, louez Dieu* (4). Mais quelle est cette voix admirable qui sortant du trône divin, annonce les *alleluia* aux élus, sinon la très sainte complaisance, laquelle étant reçue dedans l'esprit, leur fait ressentir la douceur des perfections divines, ensuite de laquelle naît en eux l'amoureuse bienveillance, source vive des louanges sacrées ? Ainsi, par effet (5), la complaisance procédant du trône, vient intimer les grandeurs de Dieu aux bienheureux, et la bienveillance les excite à répandre réciproquement devant le trône les parfums de louange. C'est pourquoi, par manière de réponse, ils chantent éternellement *alleluia,* c'est-à-dire : *louez Dieu.* La complaisance vient du trône dans le cœur, et la bienveillance va du cœur au trône.

O que ce temple est aimable où tout retentit

(1) Apoc., XIV, 2.
(2) Apoc., XIX, 1, 4.
(3) *Ibid.*, 5.
(4) *Ibid.*, 6.
(5) *Par effet,* en réalité.

en louange ! Que de douceur à ceux qui vivent en ce sacré séjour où tant de philomèles et rossignols célestes chantent avec cette sainte contention d'amour les cantiques d'éternelle suavité !

Le cœur donc qui ne peut en ce monde ni chanter, ni ouïr les louanges divines à son gré, entre en des désirs non pareils d'être délivré des liens de cette vie pour aller en l'autre où on loue si parfaitement le bien-aimé céleste, et ces désirs s'étant emparés du cœur, se rendent quelquefois si puissants et pressants dans la poitrine des amants sacrés, que bannissant tous autres désirs, ils mettent en dégoût toutes choses terrestres, et rendent l'âme tout alangourie et malade d'amour, voire même cette sainte passion passe aucunes fois si avant, que, si Dieu le permet, on en meurt.

Ainsi ce glorieux et séraphique amant saint François ayant longuement été travaillé de cette forte affection de louer Dieu, enfin en ses dernières années, après qu'il eut assurance, par une très spéciale révélation, de son salut éternel, il ne pouvait contenir sa joie, et s'allait de jour en jour consumant, comme si sa vie et son âme se fût évaporée, ainsi que l'encens, sur le feu des ardents désirs qu'il avait de voir son maître pour le louer incessamment ; en sorte que ces ardeurs prenant tous les jours de nouveaux accroissements, son âme sortit de son corps par un élan qu'elle fit vers le ciel : car la divine Providence voulut qu'il mourût en prononçant ces sacrées paroles Hé ! *tirez hors de cette prison mon âme,* ô Seigneur *afin que je bénisse votre nom ; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me rendiez* la tranquillité de

sirée (1). Théotime, voyez de grâce cet esprit, qui comme un céleste rossignol enfermé dans la cage de son corps, dans laquelle il ne peut chanter à souhait les bénédictions de son éternel amour, sait qu'il gazouillerait et pratiquerait mieux son beau ramage s'il pouvait gagner l'air pour jouir de sa liberté et de la société des autres philomèles entre les gaies et florissantes collines de la contrée bienheureuse. C'est pourquoi il exclame : Hélas ! ô Seigneur de ma vie, hé ! par votre bonté toute douce, délivrez-moi, pauvre que je suis, de la cage de mon corps, retirez-moi de cette petite prison, afin qu'affranchi de cet esclavage, je puisse voler où mes chers compagnons m'attendent là-haut au ciel, pour me joindre à leurs chœurs et m'environner de leur joie. Là, Seigneur, alliant ma voix aux leurs, je ferai avec eux une douce harmonie d'air et d'accents délicieux, chantant, louant et bénissant votre miséricorde. Cet admirable saint, comme un orateur qui veut finir et conclure tout ce qu'il a dit par quelque courte sentence, mit cette heureuse fin à tous ses souhaits et désirs, desquels ces dernières paroles furent l'abrégé, paroles auxquelles il attacha si fortement son âme, qu'il expira en les soupirant, mon Dieu ! Théotime, quelle douce et chère mort fut celle-ci, mort heureusement amoureuse, amour saintement mortel !

(1) Ps., CXLI, 8.

CHAPITRE XI

Comme nous pratiquons l'amour de bienveillance ès louanges que notre Rédempteur et sa Mère donnent à Dieu.

Nous allons donc montant en ce saint exercice de degré en degré, par les créatures que nous invitons à louer Dieu, passant des insensibles aux raisonnables et intellectuelles, et de l'Église militante à la triomphante, en laquelle nous nous relevons entre les anges et les saints, jusqu'à ce qu'au-dessus de tous nous ayons rencontré la très sainte Vierge, laquelle d'un air incomparable loue et magnifie la Divinité plus hautement, plus saintement et plus délicieusement que tout le reste des créatures ensemble ne saurait jamais faire.

Étant, il y a deux ans (1), à Milan, où la vénération des récentes mémoires du grand archevêque saint Charles m'avait attiré avec quelques-uns de nos ecclésiastiques, nous ouïmes en diverses églises plusieurs sortes de musique; mais en un monastère de filles nous ouïmes une religieuse de laquelle la voix était si admirablement délicieuse, qu'elle seule répandait incomparablement plus de suavité dans nos esprits que ne fit tout le reste ensemble, qui, quoique excellent, semblait néanmoins n'être fait que pour donner le lustre et rehausser la perfection et l'éclat de cette voix unique. Ainsi, Théotime, entre tous les cœurs des hommes et tous les cœurs des anges on entend cette voix hautaine de la très sainte Vierge, qui, relevée au-dessus de tout, rend plus de louange

(1) En 1614.

à Dieu que tout le reste des créatures. Aussi le Roi céleste la convie tout particulièrement à chanter : *Montre-moi ta face,* dit-il, *ô ma bien-aimée : que ta voix sonne à mes oreilles; car ta voix est toute douce, et ta face toute belle* (1).

Mais ces louanges que cette *Mère* d'honneur et *de belle dilection* (2), avec toutes les créatures ensemble, donne à la Divinité, quoique excellentes et admirables, sont néanmoins si infiniment inférieures au mérite infini de la bonté de Dieu, qu'elles n'ont aucune proportion avec icelui ; et partant, quoiqu'elles contentent grandement la sacrée bienveillance que le cœur amant a pour son bien-aimé, si est-ce qu'elles ne l'assouvissent pas. Il passe donc plus avant, et invite le Sauveur de louer et glorifier son Père éternel de toutes les bénédictions que son amour filial lui peut fournir. Et lors, Théotime, l'esprit arrive en un lieu de silence ; car nous ne savons plus faire autre chose qu'admirer. O quel cantique du Fils pour le Père ! ô que ce cher bien-aimé *est beau entre tous les enfants des hommes!* ô que sa voix est douce, comme procédante des *lèvres sur* lesquelles la plénitude de *la grâce est répandue* (3). Tous les autres sont parfumés, mais lui il est le parfum même ; les autres sont embaumés, mais lui il est le *baume répandu* (4). Le Père éternel reçoit les louanges des autres comme senteurs de fleurs particulières ; mais au sentir des bénédictions que le Sauveur lui donne, il s'écrie sans doute : *O voici l'odeur des*

(1) Cant. cant., II, XIV, 14.
(2) Eccl., XXIV, 24.
(3) Ps., XLIV, 3.
(4) Cant. cant., I, 2.

louanges *de mon Fils comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que* j'ai *bénit* (1). Oui, mon cher Théotime, toutes les bénédictions que l'Église militante et triomphante donne à Dieu, sont bénédictions angéliques et humaines : car si bien elles s'adressent au Créateur, toutefois elles procèdent de la créature ; mais celles du Fils, elles sont divines, car elles ne regardent pas seulement Dieu comme les autres, ains elles proviennent de Dieu ; car le Rédempteur est vrai Dieu ; elles sont divines, non seulement quant à leur fin, mais quant à leur origine ; divines, parce qu'elles tendent à Dieu ; divines, parce qu'elles procèdent de Dieu. Dieu provoque l'âme, et donne la grâce requise pour la production des autres louanges : mais celles du Rédempteur, lui qui est Dieu, les produit lui-même, c'est pourquoi elles sont infinies.

Celui qui le matin ayant ouï assez longuement autre les bocages voisins un gazouillement agréable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnerets et autres tels menus oiseaux, entendrait enfin un maître rossignol, qui en parfaite mélodie remplirait l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il préférerait ce seul chantre bocager à toute la troupe des autres. Ainsi, après avoir ouï toutes les louanges que tant de différentes créatures, à l'envi les unes des autres, rendent unanimement à leur créateur ; quand enfin on écoute celle du Sauveur, on y trouve une certaine infinité de mérites de valeur, de suavité qui surmonte toute espérance et attente du cœur ; et l'âme alors, comme réveillée d'un profond som-

(1) Gen., XXVII, 27.

meil, est tout à coup ravie par l'extrémité de la douceur de telle mélodie.

Eh ! je l'entends, ô la voix, *la voix de mon bien-aimé* (1) ! voix reine de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres voix ne sont qu'un muet et morne silence. Voyez comme ce cher ami s'élance, *le voici qui vient tressaillant ès* plus hautes *montagnes, outrepassant les collines* (2). Sa voix retentit au-dessus des séraphins et de toute créature ; il a la vue de *chevreuil* (3) pour pénétrer plus avant que nul autre en la beauté de l'objet sacré qu'il veut louer ; il aime la mélodie de la gloire et louange de son Père plus que tous ; c'est pourquoi il fait des tressaillements, des louanges et bénédictions au-dessus de tous. Tenez, *le voilà* ce divin amour du bien-aimé, comme *il est derrière le paroi* de son humanité (4) ; voyez qu'il se fait entrevoir par les plaies de son corps et l'ouverture de son flanc, comme *par des fenêtres* et comme par *un treillis* au travers duquel il nous *regarde*.

Oui, certes, Théotime, l'amour divin assis sur le cœur du Sauveur comme sur son trône royal, regarde par la fente de son côté percé tous les cœurs des enfants des hommes. Car ce cœur étant le roi des cœurs, tient toujours ses yeux sur les cœurs. Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voient et ne sont qu'entrevus, ainsi le divin amour de ce cœur, ou plutôt ce cœur du divin amour voit toujours clairement les nôtres et les regarde des yeux de sa dilection, mais nous ne le

(1) Cant., II, 8.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 9.
(4) *Ibid.*

voyons pas pourtant, seulement nous l'entrevoyons. Car, ô Dieu ! si nous le voyions ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour lui, puisque nous sommes mortels, comme lui-même mourut pour nous, tandis qu'il était mortel, et comme il en mourrait encore, si maintenant il n'était immortel. O si nous oyions ce divin cœur comme il chante d'une voix d'infinie douceur le cantique de louange à la divinité ! Quelle joie, Théotime, quels efforts de nos cœurs pour se lancer afin de le toujours ouïr ! Il nous y semond (1), certes, ce cher ami de nos âmes : *Sus, lève-toi,* dit-il, sors de toi-même, prends le vol devers moi, *ma colombe, ma très belle* (2), en ce céleste séjour où toutes choses sont joie, et ne respirent que louanges et bénédictions. Tout y *fleurit* (3), tout y répand de la douceur et du parfum : les *tourterelles,* qui sont les plus sombres de tous les oiseaux, *y résonnent* néanmoins leur ramage : viens, ma bien-aimée toute chère ; et pour me voir plus clairement, viens ès mêmes fenêtres par lesquelles je te regarde : viens considérer mon cœur *en la caverne* (4) de l'ouverture de mon flanc, qui fut faite lorsque mon corps, comme une maison réduite en *masure,* fut si piteusement démoli sur l'arbre de la croix, *viens* et *me montre ta face* (5). Eh ! je la vois maintenant sans que tu me la montres ; mais alors et je la verrai et tu me la montreras, car tu verras que je te vois : *fais que j'écoute ta voix* (6), car je la veux allier avec la

(1) *Semond,* excite.
(2) Cant. cant., II, 10.
(3) *Ibid.*, 12.
(4) *Ibid.*, 14.
(5) Cant. cant., III, 14.
(6) *Ibid.*

mienne, ainsi *ta face* sera belle, et *ta voix* très *agréable*. O quelle suavité à nos cœurs, quand nos voix unies et mêlées avec celle du Sauveur participeront à l'infinie douceur des louanges que ce Fils bien-aimé rend à son Père éternel !

CHAPITRE XII

De la souveraine louange que Dieu se donne à soi-même, et de l'exercice de bienveillance que nous faisons en icelle.

Toutes les actions humaines de notre Sauveur sont infinies en valeur et mérite, à raison de la personne qui les produit, qui est un même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Mais elles ne sont pas pourtant de nature et essence infinie. Car tout ainsi qu'étant en une chambre nous ne recevons pas la lumière selon la grandeur de la clarté du soleil qui la répand, mais selon la grandeur de la fenêtre par laquelle il la communique ; de même les actions humaines du Sauveur ne sont pas infinies, bien qu'elles soient d'infinie valeur ; d'autant qu'encore que la personne divine les fasse, elle ne les fait pas toutefois selon l'étendue de son infinité, mais selon la grandeur finie de son humanité par laquelle elle les fait. De sorte que comme les actions humaines de notre doux Sauveur sont infinies en comparaison des nôtres, aussi sont-elles finies en comparaison de l'essentielle infinité de la Divinité ; elles sont d'infinie valeur, estime et dignité, parce qu'elles procèdent d'une personne qui est Dieu ; mais elles sont d'essence et nature finie, parce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine, qui est finie. La louange donc

qui part du Sauveur, en tant qu'il est homme, n'étant pas de tout point infinie, elle ne peut correspondre de toutes parts à la grandeur infinie de la Divinité à laquelle elle est destinée.

C'est pourquoi après le premier ravissement d'admiration qui nous saisit quand nous avons rencontré une louange si glorieuse, comme est celle que le Sauveur donne à son Père, nous ne laissons pas de reconnaître que la Divinité est encore infiniment plus louable, qu'elle ne peut être louée ni par toutes les créatures, ni par l'humanité même du Fils éternel.

Si quelqu'un louait le soleil à cause de sa lumière, plus il s'élèverait vers icelui pour le louer, plus il le trouverait louable, parce qu'il y verrait toujours plus de splendeur. Que si c'est cette beauté de la lumière qui provoque les alouettes à chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent plus clairement à mesure qu'elles volent plus hautement, s'élevant également en chant et en vol jusqu'à tant que ne pouvant presque plus chanter, elles commencent à descendre de ton et de corps, rabaissant petit à petit leur vol comme leur voix. Ainsi, mon Théotime, à mesure que nous montons par bienveillance vers la Divinité pour entonner et ouïr ses louanges, nous voyons qu'il est toujours au-dessus de toute louange ; et finalement nous connaissons qu'il ne peut être loué selon qu'il mérite, sinon par lui-même qui seul peut dignement égaler sa souveraine bonté par une souveraine louange.

Alors nous exclamons : *Gloire soit au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit!* Et afin qu'on sache que ce n'est pas la gloire des louanges créées que nous

souhaitons à Dieu par cet élan, ains la gloire essentielle et éternelle qu'il a en lui-même, par lui-même, de lui-même, et qui est lui-même, nous ajoutons : *Ainsi qu'il l'avait au commencement, et maintenant et toujours ès siècles des siècles. Amen.*

Comme si nous disions par souhait : Qu'à jamais Dieu soit glorifié de la gloire qu'il avait avant toute créature en son infinie éternité et éternelle infinité! Pour cela nous ajoutons ce verset de gloire à chaque psaume et cantique, selon la coutume ancienne de l'Église orientale que le grand saint Jérôme supplia saint Damase pape de vouloir établir de deçà en Occident, pour protester que toutes les louanges humaines et angéliques sont trop basses pour dignement louer la divine bonté, et qu'afin qu'elle soit dignement louée, il faut qu'elle soit sa gloire, sa louange et sa bénédiction elle-même.

O Dieu, quelle complaisance, quelle joie à l'âme qui aime, de voir son désir assouvi, puisque son bien-aimé se loue, bénit et magnifie infiniment soi-même! Mais en cette complaisance naît derechef un nouveau désir de louer; car le cœur voudrait louer cette si digne louange que Dieu se donne à soi-même, l'en remerciant profondément, et rappelant derechef toutes choses à son secours pour venir avec lui glorifier la gloire de Dieu, bénir sa bénédiction infinie, et louer sa louange éternelle, si que par ce retour et répétition de louange sur louange il s'engage entre la complaisance et la bienveillance en un très heureux labyrinthe d'amour, tout abîmé en cette immense douceur, louant souverainement la Divinité de quoi

elle ne peut être assez louée que par elle-même. Et bien qu'au commencement l'âme amoureuse eût eu quelque sorte de désir de pouvoir assez louer son Dieu, si est-ce que revenant à soi elle proteste qu'elle ne voudrait pas le pouvoir assez louer, ains demeure en une très humble complaisance de voir que la divine bonté est si très infiniment louable, qu'elle ne peut être suffisamment louée que par sa propre infinité.

En cet endroit, le cœur ravi en admiration chante le cantique du silence sacré :

A votre divine excellence
On dédie dans Sion
L'Hymne d'admiration,
Qui ne se chante qu'en silence.

Car ainsi les séraphins d'Isaïe adorant Dieu et le louant (1), voilent leurs faces et leurs pieds pour confesser qu'ils n'ont nulle suffisance de le bien considérer ni de le bien servir ; car les pieds sur lesquels on va, représentent le service ; mais pourtant *ils volent de deux ailes* (2) par le continuel mouvement de la complaisance et de la bienveillance, et leur amour prend son repos en cette douce inquiétude.

Le cœur de l'homme n'est jamais tant inquiété que quand on empêche le mouvement par lequel il s'étend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvements libres ; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or, c'en est de même de l'amour de tous les séraphins et de tous les hommes séraphiques, car il a son repos en son continuel mouvement de com-

(1) Is., VI, 2.
(2) *Ibid.*

plaisance par lequel il tire Dieu en soi, comme le resserrant, et de bienveillance par lequel il s'étend et jette tout en Dieu. Cet amour donc voudrait bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mais *il replie les ailes* de ce désir *sur son visage* (1), confessant qu'il n'y peut réussir. Il voudrait aussi rendre quelque digne service, mais il *replie* le désir *sur ses pieds*, avouant qu'il n'en a pas le pouvoir, et ne lui reste que les *deux ailes* (2) de complaisance et bienveillance avec lesquelles il *vole* et s'élance vers Dieu.

(1) Is., VI, 2.
(2) *Ibid.*

LIVRE SIXIÈME

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAISON.

CHAPITRE PREMIER

Description de la théologie mystique, qui n'est autre chose que l'oraison.

Nous avons deux principaux exercices de notre amour envers Dieu : l'un affectif, et l'autre effectif, ou, comme dit saint Bernard, actif. Par celui-là nous affectionnons Dieu, et ce qu'il affectionne ; par celui-ci nous servons Dieu, et faisons ce qu'il ordonne. Celui-là nous joint à la bonté de Dieu, celui-ci nous fait exécuter ses volontés. L'un nous remplit de complaisance, de bienveillance, d'élans, de souhaits, de soupirs et d'ardeurs spirituelles, nous faisant pratiquer les sacrées infusions et mélanges de notre esprit avec celui de Dieu ; l'autre répand en nous la solide résolution, la fermeté de courage et l'inviolable obéissance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, agréer, approuver et embrasser tout ce qui provient de son bon plaisir. L'un nous fait plaire en Dieu, l'autre nous fait plaire à Dieu. Par l'un nous concevons, par l'autre nous produisons. Par

l'un nous *mettons* Dieu *sur* notre *cœur* (1), comme un étendard d'amour auquel toutes nos affections se rangent ; par l'autre nous le *mettons sur* nos *bras,* comme une épée de dilection par laquelle nous faisons tous les exploits des vertus (2).

Or, le premier exercice consiste principalement en l'oraison, en laquelle se passent tant de divers mouvements intérieurs, qu'il est impossible de les exprimer tous, non seulement à cause de leur quantité, mais aussi à raison de leur nature et qualité, laquelle etant spirituelle ne peut être que grandement déliée et presque imperceptible à nos entendements. Les chiens les plus sages et mieux dressés tombent souvent en défaut, perdant la piste et le sentiment pour la variété des ruses dont les cerfs usent, faisant les horvaris (3), redonnant le change et pratiquant mille malices pour s'échapper devant la meute, et nous perdons souvent de vue et de connaissance notre propre cœur en l'infinie diversité des mouvements par lesquels il se tourne en tant de façons et avec une si grande promptitude qu'on ne peut discerner ses erres (4).

Dieu seul est celui qui, par son infinie science, voit, sonde et pénètre tous les tours et contours de nos esprits ; il *entend nos pensées de loin,* il *trouve* tous nos *sentiers,* faufilans et détours : sa

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) *Ibid.*
(3) *Horvaris*, hourvaris. Ce mot, qui désigne certain cri des chasseurs pour ramener les chiens en défaut, se dit, par extension, des ruses des animaux chassés.
(4) *Erres*, errements, détours.

science est admirable, elle prévaut au-dessus de notre capacité, *et nous n'y pouvons atteindre* (1). Certes, si nos esprits voulaient faire retour sur eux-mêmes par les réfléchissements (2) et replis de leurs actions, ils entreraient en des labyrinthes esquels ils perdraient sans doute l'issue, et ce serait une attention insupportable de penser quelles sont nos pensées, considérer nos considérations, voir toutes nos vues spirituelles, discerner que nous discernons, nous ressouvenir que nous nous ressouvenons : ce seraient des entortillements que nous ne pourrions défaire. Ce traité est donc difficile, surtout à qui n'est pas homme de grande oraison.

Nous ne prenons pas ici le mot d'oraison pour la seule prière ou demande de quelque bien, répandue devant Dieu par les fidèles, comme saint Basile la nomme, mais comme saint Bonaventure, quand il dit que l'oraison, à parler généralement, comprend tous les actes de contemplation ; ou comme saint Grégoire Nyssène (3), quand il enseignait que l'oraison est un entretien et conversation de l'âme avec Dieu ; ou bien comme saint Chrysostome, quand il assure que l'oraison est un devis avec la divine majesté; ou enfin comme saint Augustin et saint Damascène, quand ils disent que l'oraison est une montée ou élèvement de l'esprit en Dieu. Que si l'oraison est un colloque, un devis, ou une conversation de l'âme avec Dieu, par icelle donc nous parlons à Dieu, et Dieu réciproquement parle à nous ; nous aspirons

(1) Ps., CXXXVIII, 3-6.
(2) *Réfléchissements*, réflexions.
(3) *Nyssène*, de Nysse.

à lui et respirons en lui ; et mutuellement il inspire en nous et respire sur nous.

Mais de quoi devisons-nous en l'oraison ? quel est le sujet de notre entretien ? Théotime, on n'y parle que de Dieu ; car de qui pourrait deviser et s'entretenir l'amour, que du bien-aimé ? Et pour cela l'oraison et la théologie mystique ne sont qu'une même chose. Elle s'appelle théologie, parce que comme la théologie spéculative a Dieu pour son objet, celle-ci aussi ne parle que de Dieu, avec trois différences : car, 1° celle-là traite de Dieu en tant qu'il est Dieu, et celle-ci en parle en tant qu'il est souverainement aimable, c'est-à-dire, celle-là regarde la divinité de la suprême bonté, et celle-ci la suprême bonté de la divinité ; 2° la spéculative traite de Dieu avec les hommes et entre les hommes, la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu même ; 3° la spéculative tend à la connaissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu, de sorte que celle-là rend ses écoliers savants, doctes et théologiens ; mais celle-ci rend les siens ardents, affectionnés, amateurs de Dieu, et Philothées ou Théophiles.

Or, elle s'appelle mystique, parce que la conversation y est toute secrète, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'âme que de cœur à cœur par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. Le langage des amants est si particulier que nul ne l'entend qu'eux-mêmes. *Je dors*, disait l'amante sacrée, *et mon cœur veille*, eh ! *voilà que mon bien-aimé* me parle (1). Qui eût pu deviner que cette épouse

(1) Cant. cant., v, 2.

étant endormie eût néanmoins devisé avec son époux ? Mais où l'amour règne, on n'a point besoin du bruit des paroles extérieures, ni de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entr'ouïr l'un l'autre. En somme l'oraison et théologie mystique n'est autre chose qu'une conversation par laquelle l'âme s'entretient amoureusement avec Dieu de sa très aimable bonté, pour s'unir et joindre à icelle.

L'oraison est une *manne,* pour l'infinité des goûts amoureux et des précieuses suavités qu'elle donne à ceux qui en usent ; mais elle est *secrète* (1), parce qu'elle *tombe avant la clarté* d'aucune science, *en la solitude* mentale (2) où l'âme traite seule à seule avec son Dieu. *Qui est celle-ci,* peut-on dire d'elle, *qui monte par le désert comme une nuée de parfums, de myrrhe, d'encens, et de toutes les poudres du parfumeur* (3) ? Aussi le désir du secret l'avait incitée de faire cette supplication à son époux : *Venez, mon bien-aimé, sortons aux champs, séjournons ès villages* (4) ; pour cela l'amante céleste est appelée tourterelle, oiseau qui se plaît ès lieux ombrageux et solitaires, esquels elle ne se sert de son ramage que pour son unique patron, ou le flattant tandis qu'il est en vie, ou le regrettant après sa mort. Pour cela au Cantique l'époux divin et l'épouse céleste représentent leurs amours par un continuel devis. Que si leurs amis et amies parlent parfois emmi leur entretien, ce n'est qu'à la déro-

(1) Apoc., II, 17.
(2) Exod., XVI, 13, 14.
(3) Cant. cant., III, 6.
(4) *Ibid.*, VII, 11.

bée, et de sorte qu'ils ne troublent point le colloque. Pour cela la bienheureuse mère Térèse de Jésus trouvait plus de profit au commencement ès mystères où notre Seigneur fut plus seul, comme au jardin des Olives, et lorsqu'il fut attendant la Samaritaine, car il lui était advis qu'étant seul il la devait plus tôt admettre auprès de lui.

L'amour désire le secret, et quoique les amants n'aient rien à dire de secret, ils se plaisent toutefois à le dire secrètement, et c'est en partie, si je ne me trompe, parce qu'ils ne veulent parler que pour eux-mêmes, et disant quelque chose à haute voix, il leur est advis que ce n'est plus pour eux seuls, partie (1), parce qu'ils ne disent pas les choses communes à la façon commune, ainsi avec des traits particuliers et qui ressentent la spéciale affection avec laquelle ils parlent. Le langage de l'amour est commun quant aux paroles ; mais quant à la manière et prononciation, il est si particulier que nul ne l'entend, sinon les amants. Le nom d'ami, étant dit en commun, n'est pas grand'chose, mais étant dit à part, en secret, à l'oreille, il veut dire merveille, et à mesure qu'il est dit plus secrètement, sa signification en est plus aimable. O Dieu ! quelle différence entre le langage de ces anciens amateurs de la divinité, Ignace, Cyprien, Chrysostome, Augustin, Hilaire, Ephrem, Grégoire, Bernard, et celui des théologiens moins amoureux ! Nous usons de leurs mêmes mots, mais entre eux c'étaient des mots pleins de chaleur et de la suavité

(1) *Partie*, en partie.

des parfums amoureux : parmi nous ils sont froids et sans aucune senteur.

L'amour ne parle pas seulement par la langue, mais par les yeux, les soupirs et contenances. Oui même le silence et la taciturnité lui tiennent lieu de parole. *Mon cœur vous l'a dit,* ô Seigneur, *ma face vous a cherché; ô Seigneur, je chercherai votre face* (1). *Mes yeux ont défailli, disant : Quand me consolerez-vous* (2)! *Exaucez ma prière, ô Seigneur, et déprécation : écoutez de vos oreilles mes larmes* (3). *Que la prunelle de ton œil ne se taise point* (4), disait le cœur désolé des habitants de Jérusalem à leur propre ville. Voyez-vous, Théotime, que le silence des amants affligés parle de la prunelle des yeux et par les larmes. Certes, en la théologie mystique, c'est le principal exercice de parler à Dieu et d'ouïr parler Dieu au fond du cœur, et parce que ce devis se fait par de très secrètes aspirations et inspirations, nous l'appelons colloque de silence : les yeux parlent aux yeux, et le cœur au cœur, et nul n'entend ce qui se dit que les amants sacrés qui parlent.

CHAPITRE II

De la méditation, premier degré de l'oraison ou théologie mystique.

Ce mot est grandement en usage dans les saintes Écritures, et ne veut dire autre chose

(1) Ps., XXVI, 8.
(2) Ps., CXVIII, 82.
(3) Ps., XXXVIII, 43.
(4) Thren., II, 18.

qu'une attentive et réitérée pensée propre à produire des affections ou bonnes ou mauvaises. Au premier psaume, l'homme est dit *bienheureux qui a sa volonté en la loi du Seigneur, et qui méditera en la loi d'icelui jour et nuit* (1). Mais au second psaume : *Pourquoi ont frémi les nations et les peuples? Pourquoi ont-ils médité des choses vaines* (2)? La méditation donc se fait pour le bien et pour le mal. Toutefois d'autant qu'en l'Écriture sainte le mot de méditation est employé ordinairement pour l'attention que l'on a aux choses divines afin de s'exciter à les aimer, il a été, par manière de dire, canonisé du commun consentement des théologiens, aussi bien que le nom d'ange et de zèle; comme au contraire celui de dol et de démon a été diffamé, si que maintenant, quand on nomme la méditation, on entend parler de celle qui est sainte, et par laquelle on commence la théologie mystique.

Or, toute méditation est une pensée, mais toute pensée n'est pas une méditation. Maintes fois nous avons des pensées auxquelles notre esprit s'attache sans dessein ni prétention quelconque, par manière de simple amusement, ainsi que nous voyons les mouches comme voler çà et là sur les fleurs sans en tirer chose aucune, et cette espèce de pensée, pour attentive qu'elle soit, ne peut porter le nom de méditation, ains doit être simplement appelée pensée. Quelquefois nous pensons attentivement à quelque chose pour apprendre ses causes, ses effets, ses qualités, et cette pensée s'appelle étude, en laquelle l'esprit fait comme les

(1) Ps., I, 2.
(2) Ps., II, 1

hannetons qui volettent sur les fleurs et les feuilles indistinctement, pour les manger et s'en nourrir. Mais quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mais pour nous affectionner à elles, cela s'appelle méditer, et cet exercice, méditation, auquel notre esprit, non comme une mouche par simple amusement, ni comme un hanneton pour manger et se remplir, mais comme une sacrée avette, va çà et là sur les fleurs des saints mystères pour en extraire le miel du divin amour.

Ainsi plusieurs sont toujours songeants et attachés à certaines pensées inutiles, sans savoir presque à quoi ils pensent : et ce qui est admirable, ils n'y sont attentifs que par inadvertance, et voudraient ne point avoir telles cogitations ; témoin celui qui disait : *Mes pensées se sont dissipées tourmentant mon cœur* (1). Plusieurs aussi étudient, et par une occupation très laborieuse se remplissent de vanité, ne pouvant résister à la curiosité ; mais il y en a peu qui s'emploient à méditer pour échauffer leur cœur au saint amour céleste. En somme la pensée et l'étude se font de toutes sortes de choses ; mais la méditation, ainsi que nous en parlons maintenant, ne regarde que les objets, la considération desquels nous peut rendre bons et dévots. Si que la méditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, réitérée ou entretenue volontairement en l'esprit afin d'exciter la volonté à des saintes et salutaires affections et résolutions.

La sainte parole explique certes admirablement

(1) Job., XVII, 11.

en quoi consiste la sainte méditation par une excellente similitude. Ezéchias voulant exprimer en son cantique l'attentive considération qu'il fait de son mal : *Je crierai*, dit-il, *comme un poussin d'hirondelle, et je méditerai comme une colombe* (1). Car, mon cher Théotime, si jamais vous y avez pris garde, les petits des hirondelles ouvrent grandement leur bec quand ils font leur piallement (2), et au contraire les colombes entre tous les oiseaux font leur grommellement à bec clos et enfermé, roulant leur voix dans le gosier et poitrine sans que rien en sorte que par manière de retentissement et résonnement, et ce petit grommellement leur sert également pour exprimer leurs douleurs comme pour déclarer leurs joies. Ezéchias donc, pour montrer qu'emmi son ennui il faisait plusieurs oraisons vocales : *Je crierai*, dit-il, *comme le poussin de l'hirondelle*, ouvrant ma bouche pour pousser, devant Dieu, plusieurs voix lamentables ; et pour témoigner d'autre part qu'il employait aussi la sainte oraison mentale : *Je méditerai*, ajoute-t-il, *comme la colombe*, roulant et contournant mes pensées dedans mon cœur par une attentive considération, afin de m'exciter à bénir et louer la souveraine miséricorde de mon Dieu, qui m'a retiré des portes de la mort, ayant compassion de ma misère. Ainsi, dit Isaïe, *nous rugirons* ou bruirons *comme des ours, et gémirons méditant comme des colombes* (3) ; le bruit des ours se rapportant aux exclamations par lesquelles on s'écrie en l'o-

(1) Is., XXXVIII, 14.
(2) *Piallement*, piaillement, cri plaintif.
(3) Isa., XXXIX, 11.

raison vocale, et les gémissements des colombes à la sainte méditation.

Mais afin qu'on sache que les colombes ne font pas leur grunement (1) seulement ès occasions de tristesse, ains encore en celles de la joie, l'époux sacré décrivant le printemps naturel pour exprimer les grâces du printemps spirituel : *La voix*, dit-il, *de la tourterelle a été ouïe en notre terre* (2), parce qu'au printemps la tourterelle commence à s'échauffer, ce qu'elle témoigne par son ramage qu'elle répand plus fréquemment; et tôt après : *Ma colombe, montre-moi ta face; que ta voix résonne à mes oreilles; car ta voix est douce, et ta face* très bienséante et *gracieuse* (3). Il veut dire, Théotime, que l'âme dévote lui est très agréable, quand elle se présente devant lui, et qu'elle médite comme la colombe, pour s'échauffer au saint amour spirituel. Ains celui qui avait dit : *Je méditerai comme la colombe* (4), exprimant sa conception d'une autre sorte : *Je repenserai*, dit-il, *devant vous*, ô mon Dieu, *toutes mes années en l'amertume de mon âme* (5); car méditer et repenser pour exciter les affections n'est qu'une même chose. Dont Moïse avertissant le peuple de repenser les faveurs reçues de Dieu, il ajoute cette raison : *Afin*, dit-il, *que tu observes ses commandements, et que tu chemines en ses voies, et que tu le craignes* (6). Et notre Seigneur même fait ce commandement

(1) *Grunement*, petit grognement, roucoulement.
(2) Cant. cant., II, 12.
(3) *Ibid.*, 14.
(4) Is., XXXVIII, 14.
(5) *Ibid.*, 15.
(6) Deut., VIII, 6.

à Josué : *Tu méditeras au livre de la loi jour et nuit, afin que tu gardes et fasses ce qui est écrit en icelui* (1). Ce qu'en l'un des passages est exprimé par le mot de *méditer*, est déclaré en l'autre par celui de *repenser*. Et pour montrer que la pensée réitérée de la méditation tend à nous émouvoir aux affections, résolutions et actions, il est dit, en l'un et l'autre passage, qu'il faut repenser et méditer en la loi pour l'observer et pratiquer. En ce sens l'Apôtre nous exhorte en cette sorte : *Repensez à celui qui a reçu une telle contradiction des pécheurs afin que vous ne vous lassiez, manquant de courage* (2). Quand il dit : *repensez*, c'est autant comme s'il disait : Méditez. Mais pourquoi veut-il que nous méditions la sainte Passion ? Non, certes, afin que nous devenions savants, mais afin que nous devenions patients et courageux au chemin du ciel. *O comme j'ai chéri votre loi, mon Seigneur !* dit David, *c'est tout le jour ma méditation* (3). Il médite en la loi, parce qu'il la chérit ; et il la chérit, parce qu'il la médite.

La méditation n'est autre chose que le ruminement mystique requis pour n'être point immonde, auquel une des dévotes bergères qui suivaient la sacrée Sulamite nous invite ; car elle assure que la sainte doctrine est comme *un vin précieux*, digne non seulement d'être *bu* par les pasteurs et docteurs, mais d'être soigneusement savouré, et, par manière de dire, mâché et *ruminé*. *Ton gosier*, dit-elle, dans lequel se forment les paroles saintes, *est un vin très bon, digne de mon bien-aimé,*

(1) Jos., I, 8.
(2) Ad Hebr., XII, *a.*
(3) Ps., CXVIII, 97

pour être bu de ses lèvres, et de ses dents pour être ruminé (1). Ainsi le bienheureux Isaac, comme un agneau net et pur, *sortait devers le soir aux champs pour* se retirer (2), conférer et exercer son esprit avec Dieu, c'est-à-dire, prier et méditer.

L'avette va voletant çà et là au printemps sur les fleurs, non à l'aventure, mais à dessein; non pour se récréer seulement à voir la gaie diaprure (3) du paysage, mais pour chercher le miel, lequel ayant trouvé, elle le suce et s'en charge; puis le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement en séparant la cire, et d'icelle faisant le bornal (4) dans lequel elle réserve le miel pour l'hiver suivant. Or, telle est l'âme dévote en méditation : elle va de mystère en mystère, non point à la volée, ni pour se consoler seulement à voir l'admirable beauté de ces divins objets; mais destinément et à dessein, pour trouver des motifs d'amour ou de quelque céleste affection; et les ayant trouvés, elle les tire à soi, elle les savoure, elle s'en charge; et les ayant réduits et colloqués dedans son cœur, elle met à part ce qu'elle voit de plus propre pour son avancement, faisant enfin des résolutions convenables pour le temps de la tentation. Ainsi la céleste amante, comme une abeille mystique, va voletant au Cantique des cantiques, tantôt sur les yeux, tantôt sur les lèvres, sur les joues, sur la chevelure de son bien-aimé, pour en tirer la suavité de mille affections amoureuses, remarquant par le menu tout ce

(1) Cant. cant., VII, 9.
(2) Gen., XXIV, 63.
(3) *Diaprure*, variété.
(4) *Bornal*, ruche, gâteau de cire.

qu'elle trouve de rare pour cela ; de sorte que tout ardente de la sacrée dilection, elle parle avec lui, elle l'interroge, elle l'écoute, elle soupire, elle aspire, elle l'admire ; comme lui de son côté la comble de contentement, l'inspirant, lui touchant et ouvrant le cœur, puis répandant en icelui des clartés, des lumières, des douceurs sans fin, mais d'une façon si secrète que l'on peut bien parler de cette sainte conversation de l'âme avec Dieu comme le sacré texte dit de celle de Dieu avec Moïse : Que *Moïse* étant seul sur le coupeau (1) de la montagne, il *parlait* à Dieu, *et Dieu lui répondait* (2).

CHAPITRE III

Description de la contemplation, et de la première différence qu'il y a entre icelle et la méditation.

Théotime, la contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines ; ce que vous entendrez aisément par la comparaison de la méditation avec elle.

Les petits mouchons (3) des abeilles s'appellent nymphes ou schadons (4) jusqu'à ce qu'ils fassent le miel, et lors on les appelle avettes ou abeilles. De même l'oraison s'appelle méditation jusqu'à ce qu'elle ait produit le miel de la dévotion : après cela elle se convertit en contemplation. Car comme

(1) *Coupeau*, sommet.
(2) Exod., XIX, 19.
(3) *Mouchons*, petites mouches.
(4) *Schadons*, en grec σχαδών, larve des abeilles.

les avettes parcourent le paysage de leur contrée pour le picorer çà et là et recueillir le miel, lequel ayant amassé, elles travaillent sur icelui pour le plaisir qu'elles prennent en sa douceur : ainsi nous méditons pour recueillir l'amour de Dieu, mais l'ayant recueilli, nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté pour la suavité que l'amour nous y fait trouver. Le désir d'obtenir l'amour divin nous fait méditer, mais l'amour obtenu nous fait contempler; car l'amour nous fait trouver une suavité si agréable en la chose aimée, que nous ne pouvons assouvir nos esprits de la voir et considérer.

Voyez la reine de Saba, Théotime, comme considérant par le menu la sagesse de Salomon en ses réponses, en la beauté de sa maison, en la magnificence de sa table, ès logis de ses serviteurs, en l'ordre que tous ceux de sa cour tenaient pour l'exercice de leurs charges, en leurs vêtements et maintiens, en la multitude des holocaustes qu'ils offraient en la maison du Seigneur, elle demeura tout éprise d'un ardent amour, qui convertit sa méditation en contemplation, par laquelle étant toute ravie hors de soi-même, elle dit plusieurs paroles d'extrême contentement. La vue de tant de merveilles engendra dans son cœur un extrême amour, et cet amour produisit un nouveau désir de voir toujours plus et jouir de la présence de celui auquel elle les avait vues, dont elle s'écrie : Hé ! que *bienheureux sont les serviteurs qui sont toujours autour de vous et oyent votre sapience* (1) ! Ainsi nous commençons quel-

(1) *Sapience*, sagesse, conversation savante. III Reg., x, 8.

quefois à manger pour exciter notre appétit, mais l'appétit étant réveillé, nous poursuivons à manger pour contenter l'appétit; et nous considérons au commencement la bonté de Dieu pour exciter notre volonté à l'aimer ; mais l'amour étant formé dans nos cœurs, nous considérons cette même bonté pour contenter notre amour qui ne se peut assouvir de toujours voir ce qu'il aime. Et en somme, la méditation est mère de l'amour, mais la contemplation est sa fille : c'est pourquoi j'ai dit que la contemplation était une attention amoureuse, car on appelle les enfants du nom de leurs pères, et non pas les pères du nom de leurs enfants.

Il est vrai, Théotime, que comme l'ancien Joseph fut la couronne et la gloire de son père, lui donna un grand accroissement d'honneurs et de contentement, et le fit rajeunir en sa vieillesse ; ainsi la contemplation couronne son père qui est l'amour, le perfectionne, et lui donne le comble d'excellence. Car l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, cette attention fait naître réciproquement un plus grand et fervent amour, lequel enfin est couronné de perfection lorsqu'il jouit de ce qu'il aime. L'amour nous fait plaire en la vue de notre bien-aimé, et la vue du bien-aimé nous fait plaire en son divin amour ; en sorte que par ce mutuel mouvement de l'amour à la vue, et de la vue à l'amour, comme l'amour rend plus belle la beauté de la chose aimée, aussi la vue d'icelle rend l'amour plus amoureux et délectable. L'amour, par une imperceptible faculté, fait paraître la beauté que l'on aime plus belle ; et la vue pareillement affine l'amour pour lui

faire trouver la beauté plus aimable : l'amour presse les yeux de regarder toujours plus attentivement la beauté bien-aimée, et la vue force le cœur de l'aimer toujours plus ardemment.

CHAPITRE IV

Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance, mais non par son excellence, de la connaissance de Dieu.

Mais qui a plus de force, je vous prie, ou l'amour pour faire regarder le bien-aimé, ou la vue pour le faire aimer ? Théotime, la connaissance est requise à la production de l'amour : car jamais nous ne saurions aimer ce que nous ne connaissons pas ; et à mesure que la connaissance attentive du bien s'augmente, l'amour aussi prend davantage de croissance, pourvu qu'il n'y ait rien qui empêche son mouvement. Mais néanmoins il arrive maintes fois que la connaissance ayant produit l'amour sacré, l'amour ne s'arrêtant pas dans les bornes de la connaissance qui est en l'entendement, passe outre et s'avance bien fort au delà d'icelle ; si qu'en cette vie mortelle nous pouvons avoir plus d'amour que de connaissance de Dieu, dont le grand saint Thomas assure que souvent les plus simples et les femmes abondent en dévotion, et sont ordinairement plus capables de l'amour divin que les habiles gens et savants.

Le fameux abbé de Saint-André de Verceil, maître de saint Antoine de Padoue, en ses commentaires sur saint Denis, répète plusieurs fois que l'amour pénètre où la science extérieure ne saurait atteindre, et dit que plusieurs évêques ont

jadis pénétré le mystère de la Trinité, quoiqu'ils ne fussent pas doctes, admirant sur ce propos son disciple saint Antoine de Padoue, qui, sans science mondaine, avait une si profonde théologie mystique, que comme un autre saint Jean-Baptiste on le pouvait nommer *une lampe luisante et ardente* (1). Le bienheureux frère Gilles, des premiers compagnons de saint François, dit un jour à saint Bonaventure : O que vous êtes heureux, vous autres doctes ! car vous savez maintes choses par lesquelles vous louez Dieu ; mais nous autres idiots, que ferons-nous ? et saint Bonaventure répondit : La grâce de pouvoir aimer Dieu suffit. — Mais, mon père, répliqua frère Gilles, un ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un lettré ? — Il le peut, dit saint Bonaventure ; ains je vous dis qu'une pauvre simple femme peut autant aimer Dieu qu'un docteur en théologie. Lors frère Gilles entrant en ferveur, s'écria : O pauvre et simple femme, aime ton Sauveur, et tu pourras être autant que frère Bonaventure, et là-dessus il demeura trois heures en ravissement.

La volonté, certes, ne s'aperçoit du bien que par l'entremise de l'entendement ; mais l'ayant une fois aperçu, elle n'a plus besoin de l'entendement pour pratiquer l'amour : car la force du plaisir qu'elle sent ou prétend sentir de l'union à son objet, l'attire puissamment à l'amour et au désir de la jouissance d'icelui, si que la connaissance du bien donne la naissance à l'amour, mais non pas la mesure, comme nous voyons que la connaissance d'une injure émeut la colère, laquelle, si

(1) Joan., v, 35.

elle n'est soudain étouffée, devient presque toujours plus grande que le sujet ne requiert; les passions ne suivant pas la connaissance qui les émeut, mais la laissant bien souvent en arrière, elles s'avancent sans mesure ni limite quelconque devers leur objet.

Or, cela arrive encore plus fortement en l'amour sacré, d'autant que notre volonté n'y est pas appliquée par une connaissance naturelle, mais par la lumière de la foi : laquelle nous assurant de l'infinité du bien qui est en Dieu, nous donne assez de sujet de l'aimer de tout notre pouvoir. Nous fouissons la terre pour trouver l'or et l'argent, employant une peine présente pour un bien qui n'est encore qu'espéré : de sorte que la connaissance incertaine nous met en un travail présent et réel. Puis à mesure que nous découvrons la veine de la minière, nous en cherchons toujours davantage et plus ardemment. Un bien petit sentiment (1) échauffe la meute à la quête : ainsi, cher Théotime, une connaissance obscure environnée de beaucoup de nuages, comme est celle de la foi, nous affectionne infiniment à l'amour de la bonté qu'elle nous fait apercevoir. Or, combien est-il vrai, selon que saint Augustin s'écriait, que les idiots ravissent les cieux, tandis que plusieurs savants s'abîment es enfers!

A votre avis, Théotime, qui aimerait plus la lumière, ou l'aveugle-né qui saurait tous les discours que les philosophes en font et toutes les louanges qu'ils lui donnent, ou le laboureur qui d'une vue bien claire sent et ressent l'agréable

(1) *Sentiment*, fumet

splendeur du beau soleil levant? Celui-là en a plus de connaissance, et celui-ci plus de jouissance, et cette jouissance produit un amour bien plus vif et animé, que ne fait la simple connaissance du discours : car l'expérience d'un bien nous le rend infiniment plus aimable que toutes les sciences qu'on en pourrait avoir. Nous commençons d'aimer par la connaissance que la foi nous donne de la bonté de Dieu, laquelle par après nous savourons et goûtons par l'amour; et l'amour aiguise notre goût, et notre goût affine notre amour : si que, comme nous voyons entre les efforts des vents les ondes s'entrepresser et s'élever plus haut comme à l'envi par la rencontre qu'elles font l'une de l'autre ; ainsi le goût du bien en rehausse l'amour, et l'amour en rehausse le goût, selon que la divine sagesse a dit : *Ceux qui me goûtent, auront encore appétit; et ceux qui me boivent, seront encore altérés* (1). Qui aima plus Dieu, je vous prie, ou le théologien Ocham que quelques-uns ont nommé le plus subtil des mortels, ou sainte Catherine de Gennes, femme idiote? Celui-là le connut mieux par science, celle-ci par expérience, et l'expérience de celle-ci la conduisit bien avant en l'amour séraphique, tandis que celui-là avec sa science demeura bien éloigné de cette si excellente perfection.

Nous aimons extrêmement les sciences avant que nous les sachions, dit saint Thomas, par la seule connaissance confuse et sommaire que nous en avons ; et il faut dire de même que la connaissance de la bonté divine applique notre volonté à

(1) Eccl., XXIV, 29.

l'amour ; mais depuis que la volonté est en train, son amour va de soi-même croissant par le plaisir qu'il sent de s'unir à ce souverain bien. Avant que les petits enfants aient tâté le miel et le sucre, on a de la peine à le leur faire recevoir en leurs bouches ; mais après qu'ils ont savouré sa douceur, ils l'aiment beaucoup plus qu'on ne voudrait, et pourchassent (1) éperdument d'en avoir toujours.

Il faut néanmoins avouer que la volonté attirée par la délectation qu'elle sent en son objet, est bien plus fortement portée à s'unir avec lui quand l'entendement de son côté lui en propose excellemment la bonté ; car elle y est alors tirée et poussée tout ensemble : poussée par la connaissance, tirée par la délectation ; si que la science n'est point de soi-même contraire, ains est fort utile à la dévotion ; et si elles sont jointes ensemble, elles s'entr'aident admirablement, quoiqu'il arrive fort souvent que par notre misère la science empêche la naissance de la dévotion, d'autant que la science enfle et enorgueillit : et l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruine totale de la dévotion. Certes, l'éminente science des Cyprien, Augustin, Hilaire, Chrysostome, Basile, Grégoire, Bonaventure, Thomas, a non seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur dévotion, comme réciproquement leur dévotion a non seulement rehaussé, mais extrêmement perfectionné leur science.

(1) *Pourchassent*, désirent

CHAPITRE V

Seconde différence entre la méditation et la contemplation.

La méditation considère par le menu et comme pièce à pièce les objets qui sont propres à nous émouvoir ; mais la contemplation fait une vue toute simple et ramassée sur l'objet qu'elle aime ; et la considération ainsi unie fait aussi un mouvement plus vif et fort. On peut regarder la beauté d'une riche couronne en deux sortes, ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres précieuses dont elle est composée l'une après l'autre ; ou bien, après avoir considéré ainsi toutes les pièces particulières, regardant tout l'émail d'icelle ensemble d'une seule et simple vue. La première sorte ressemble à la méditation, en laquelle nous considérons, par exemple, les effets de la miséricorde divine, pour nous exciter à son amour. Mais la seconde est semblable à la contemplation, en laquelle nous regardons d'un seul trait arrêté de notre esprit toute la variété des mêmes effets, comme une seule beauté composée de toutes ces pièces qui font un seul brillant de splendeur ! Nous comptons en méditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mystère ; mais en contemplant nous en faisons une somme totale. Les compagnes de l'épouse sacrée lui avaient demandé quel était son bien-aimé ; et elle leur répond, décrivant admirablement toutes les pièces de sa parfaite beauté : *Son teint est blanc et vermeil, sa tête d'or, ses cheveux comme un jeton de fleurs de*

palmes non encore du tout épanouies, ses yeux de colombe, ses joues comme petites tables, planches ou carreaux *de jardin, ses lèvres comme lis, parsemées de toutes odeurs, ses mains annelées de jacinthe, ses jambes comme colonnes de marbre* (1). Ainsi va-t-elle méditant cette souveraine beauté en détail, jusqu'à ce qu'enfin elle conclut par manière de contemplation, mettant toutes les beautés en une : *Son gosier*, dit-elle, *est très suave, et lui, il est tout désirable : et tel est mon bien-aimé, et il est mon cher ami* (2).

La méditation est semblable à celui qui odore (3) l'œillet, la rose, le romarin, le thym, le jasmin, la fleur d'orange, l'un après l'autre distinctement; mais la contemplation est pareille à celui qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs. Car celui-ci en un seul sentiment reçoit toutes les odeurs unies, que l'autre avait senties divisées et séparées : et n'y a point de doute que cette unique odeur qui provient de la confusion de toutes ces senteurs, ne soit elle seule plus suave et précieuse que les senteurs desquelles elle est composée, odorées séparément l'une après l'autre. C'est pourquoi le divin époux estime tant que sa bien-aimée le regarde d'*un* seul *œil*, et que sa chevelure soit si bien tressée qu'elle ne semble qu'*un* seul *cheveu* (4). Car qu'est-ce regarder l'époux d'un seul œil, que de le regarder d'une simple vue attentive, sans multiplier les regards? Et qu'est-ce porter ses cheveux ramassés, que de ne point ré-

(1) Cant. cant., v, 10 et seq.
(2) *Ibid.*, 16.
(3) *Odore*, flaire, sent l'odeur
(4) Cant. cant., IV.

pandre sa pensée en variété de considérations ? O que bienheureux sont ceux qui, après avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aimer Dieu, réduisant tous leurs regards en une seule vue et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrêtent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de saint Augustin ou de saint Bruno ; prononçant secrètement en leur âme, par une admiration permanente, ces paroles amoureuses : O bonté ! bonté ! ô bonté toujours ancienne et toujours nouvelle ! et à l'exemple du grand saint François, qui, planté sur ses genoux en oraison, passa toute la nuit en ces paroles : O Dieu ! vous êtes mon Dieu et mon tout ! les inculquant continuellement, au récit du bienheureux frère Bernard de Quinteval, qui l'avait ouï de ses oreilles.

Voyez saint Bernard, Théotime : il avait médité toute la Passion pièce à pièce, puis de tous les principaux points mis ensemble il en fit un bouquet d'amoureuse douleur ; et le mettant sur sa poitrine pour convertir sa méditation en contemplation, il s'écria : *Mon bien-aimé est un bouquet de myrrhe pour moi* (1).

Mais voyez encore plus dévotement le Créateur du monde, comme en la création il alla premièrement méditant sur la bonté de ses ouvrages pièce à pièce séparément : à mesure qu'il les voyait produits, *il vit*, dit l'Écriture, *que la lumière était bonne*, que le ciel et la terre étaient *une bonne chose* (2) ; puis les herbes et les plantes, le soleil, la lune et les étoiles ; les animaux, et en somme toutes les créatures, ainsi qu'il les créait l'une

(1) Cant. cant., I, 12.
(2) Gen., I.

après l'autre, jusqu'à ce qu'enfin tout l'univers étant accompli, la divine méditation, par manière de dire, se changea en contemplation : car regardant toute la bonté qui était en son ouvrage d'un seul trait de son œil, *il vit*, dit Moïse, *tout ce qu'il avait fait, et tout était très bon* (1). Les pièces différentes, considérées séparément par manière de méditation, étaient bonnes ; mais regardées d'une seule vue toutes ensemble par forme de contemplation, elles furent trouvées très bonnes ; comme plusieurs ruisseaux qui s'unissant font une rivière qui porte des plus grandes charges que la multitude des mêmes ruisseaux séparés n'eût su faire.

Après que nous avons ému (2) une grande quantité de diverses affections pieuses par la multitude des considérations dont la méditation est composée, nous assemblons enfin la vertu de toutes ces affections, lesquelles de la confusion et mélange de leurs forces font naître une certaine quintescence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procède ; d'autant qu'encore qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et propriété de toutes les autres, et se nomme affection contemplative.

Ainsi, dit-on entre les théologiens, que les anges plus élevés en gloire ont une connaissance de Dieu et des créatures beaucoup plus simple que leurs inférieurs, et que les espèces (3) ou idées par lesquelles ils voient, sont plus universelles ; en sorte que ce que les anges moins parfaits voient par plusieurs espèces et divers regards, les plus par

(1) Gen., I, 31.
(2) *Emu*, mis en mouvement, produit.
(3) *Espèces*, vues, images.

faits le voient par moins d'espèces et moins de traits de leur vue. Et le grand saint Augustin, suivi par saint Thomas, dit qu'au ciel nous n'aurons pas ces grandes vicissitudes, variétés, changements et retours de pensées et cogitations qui vont et reviennent d'objet en objet, et de chose à autre; ainsi qu'avec une seule pensée nous pourrons être attentifs à la diversité de plusieurs choses, et en recevoir la connaissance. Certes à mesure que l'eau s'éloigne de son origine, elle se divise et dissipe ses sillons, si avec un grand soin on ne la contient ensemble; et les perfections se séparent et partagent à mesure qu'elles sont éloignées de Dieu, qui est leur source; mais quand elles s'en approchent, elles s'unissent jusqu'à ce qu'elles soient abîmées en cette souverainement unique perfection, qui est *l'unité nécessaire et la meilleure partie que* Magdeleine *choisit, laquelle ne lui sera point ôtée* (1).

CHAPITRE VI

Que la contemplation se fait sans peine ; qui est la troisième différence entre icelle et la méditation.

Or, la simple vue de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons. Quelquefois nous regardons seulement à quelqu'une des perfections de Dieu, comme par exemple à son infinie bonté, sans penser aux autres attributs ou vertus d'icelui, comme un époux arrêtant simplement sa vue sur le beau teint de son épouse, qui par ce moyen re-

(1) Luc .,x, 42.

garderait voirement tout son visage, d'autant que le teint est répandu sur presque toutes les pièces d'icelui, et toutefois ne serait attentif ni aux traits, ni à la grâce, ni aux autres parties de la beauté ; car de même quelquefois l'esprit regardant la bonté souveraine de la Divinité, bien qu'il voie en icelle la justice, la sagesse, la puissance, il n'est néanmoins en attention que pour la bonté à laquelle la simple vue de la contemplation s'adresse. Quelquefois aussi nous sommes attentifs à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une vue simple et sans distinction, comme celui qui d'un trait d'œil passant sa vue dès la tête jusqu'aux pieds de son épouse richement parée, aurait attentivement tout vu en général et rien en particulier, ne sachant bonnement dire ni quel carcan (1), ni quelle robe elle portait, ni quelle contenance elle tenait, ou quel regard elle faisait, ains seulement que tout y est beau et agréable ; car ainsi par la contemplation on tire maintes fois un seul trait de simple considération sur plusieurs grandeurs et perfections divines tout ensemble, et n'en saurait-on toutefois dire chose quelconque en particulier, sinon que tout est parfaitement bon et beau. Et enfin nous regardons d'autres fois, non plusieurs ni une seule des perfections divines, ains seulement quelque action ou quelque œuvre divine à laquelle nous sommes attentifs, comme par exemple à l'acte de la miséricorde par lequel Dieu pardonne les péchés, ou à l'acte de la création, ou de la résurrection du Lazare, ou de la conversion de saint Paul ; ainsi

(1) *Carcan*, collet, vêtement, quelquefois collier de pierreries.

qu'un époux qui ne regarderait pas les yeux, ains seulement la douceur du regard que son épouse jette sur lui, ne considérerait point sa bouche, mais la suavité des paroles qui en sortent. Et lors, Théotime, l'âme fait une certaine saillie d'amour, non seulement sur l'action qu'elle considère, mais sur celui duquel elle procède : *Vous êtes bon,* Seigneur, *et en votre bonté apprenez-moi vos justifications* (1). Votre *gosier,* c'est-à-dire, la parole qui en provient, *est très suave,* et vous êtes *tout désirable* (2). Hélas ! *que vos paroles sont douces* à mes entrailles, *plus que le miel à ma bouche*(3) ! Ou bien avec saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu*(4) ! Et avec sainte Magdeleine : *Rabboni,* ah ! *mon Maître* (5) !

Mais en quelle des trois façons que l'on procède, la contemplation a toujours cette excellence, qu'elle se fait avec plaisir, d'autant qu'elle présuppose que l'on a trouvé Dieu et son saint amour, qu'on en jouit et qu'on s'y délecte en disant : *J'ai trouvé celui que mon âme chérit, je l'ai trouvé, et ne le quitterai point* (6). En quoi elle diffère d'avec la méditation, qui se fait presque toujours avec peine, travail et discours, notre esprit allant par icelle de considération en considération, cherchant en divers endroits ou le bien-aimé de son amour, ou l'amour de son bien-aimé. Jacob travaille en méditation pour avoir Rachel ; mais il se

(1) Ps., CXVIII, 68.
(2) Cant., V, 16.
(3) Ps., CXVIII, 103.
(4) Joan., XX, 28.
(5) *Ibid.*, 16.
(6) Cant. cant., III, 4.

réjouit avec elle, et oublie tout son travail en la contemplation. L'Époux divin, comme berger qu'il est, prépara un festin somptueux à la façon champêtre pour son épouse sacrée, lequel il décrit, en sorte que mystiquement il représentait tous les mystères de la rédemption humaine : *Je suis venu en mon jardin*, dit-il, *j'ai moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums, j'ai mangé mon bornal* (1) *avec mon miel, j'ai mêlé mon vin avec mon lait; mangez, mes amis, et buvez, et vous enivrez, mes très chers* (2). Théotime, hé! quand fut-ce, je vous prie, que notre Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint ès très pures, très humbles et très douces entrailles de sa mère, pleine de toutes les plantes fleurissantes des saintes vertus? Et qu'est-ce à notre Seigneur de moissonner sa myrrhe avec ses parfums, sinon assembler souffrances à souffrances jusqu'à la mort, et la mort de la croix, joignant par icelles mérites à mérites, trésors à trésors, pour enrichir ses enfants spirituels? Et comme mangea-t-il son bornal avec son miel, sinon quand il vécut d'une vie nouvelle, réunissant son âme plus douce que le miel à son corps percé et navré de plus de trous qu'un bornal (3)? Et lorsque montant au ciel il prit possession de toutes les circonstances et dépendances de sa divine gloire, que fit-il autre chose, sinon mêler le vin réjouissant de la gloire essentielle de son âme avec le lait délectable de la félicité parfaite de son corps, en une sorte encore plus excellente qu'il n'avait pas fait jusqu'à l'heure.

(1) V. p. 338.
(2) Cant. cant., v, 1.
(3) *Navré de plus de trous qu'un bornal*, percé de plus de blessures qu'une ruche n'a d'alvéoles.

Or, en tous ces divins mystères qui comprennent tous les autres, il y a de quoi bien *manger* et bien *boire* pour tous les *chers amis*, et de quoi *s'enivrer* pour les *très chers amis*. Les uns mangent et boivent, mais ils mangent plus qu'ils ne boivent, et ne s'enivrent pas ; les autres mangent et boivent, mais ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent, et ce sont ceux qui s'enivrent. Or, *manger*, c'est méditer ; car en méditant on mâche, tournant çà et là la viande spirituelle entre les dents de la considération pour l'émier (1), froisser et digérer, ce qui se fait avec quelque peine. *Boire*, c'est contempler, et cela se fait sans peine ni résistance, avec plaisir et coulamment. Mais s'enivrer, c'est contempler si souvent et si ardemment qu'on soit tout hors de soi-même pour être tout en Dieu Sainte et sacrée ivresse, qui, au contraire de la corporelle, nous aliène, non du sens spirituel, mais des sens corporels, qui ne nous hébète ni abêtit pas, ains nous angélise (2), et, par manière de dire, divinise ; qui nous met hors de nous, non pour nous ravaler et ranger avec les bêtes, comme fait l'ivresse terrestre, mais pour nous élever au-dessus de nous et nous ranger avec les anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous-mêmes, étant attentifs et occupés par amour à voir sa beauté, et nous unir à sa bonté.

Or, d'autant que pour parvenir à la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'ouïr la sainte parole, de faire des devis et colloques spirituels avec les autres à la façon des anciens

(1) *Emier*, émietter.
(2) *Nous angélise*, nous fait participer à la nature des anges.

anachorètes, de lire des livres dévots, de prier, méditer, chanter des cantiques, former de bonnes pensées; pour cela, la sainte contemplation étant la fin et le but auquel tous ces exercices tendent, ils se réduisent tous à elle, et ceux qui les pratiquent sont appelés contemplatifs; comme aussi cette sorte d'occupation est nommée vie contemplative, à raison de l'action de notre entendement par laquelle nous regardons la vérité de la beauté et bonté divine avec une attention amoureuse, c'est-à-dire, avec un amour qui nous rend attentifs, ou bien avec une attention qui provient de l'amour, et augmente l'amour que nous avons envers l'infinie suavité de notre Seigneur.

CHAPITRE VII

Du recueillement amoureux de l'âme en la contemplation.

Je ne parle pas ici, Théotime, du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la présence de Dieu, rentrant en eux-mêmes, et retirant, par manière de dire, leur âme dedans leur cœur pour parler à Dieu; car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui, nous provoquant à l'oraison, nous fait prendre ce moyen de la bien faire; de sorte que nous faisons nous-mêmes ce retirement de notre esprit. Mais le recueillement duquel j'entends parler ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour même, c'est-à-dire, nous ne le faisons pas nous-mêmes par élection, d'autant qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'avoir quand nous voulons,

et ne dépend pas de notre soin; mais Dieu le fait en nous quand il lui plaît par sa très sainte grâce. Celui, dit la bienheureuse mère Térèse, de Jésus, qui a laissé par écrit que l'oraison de recueillement se fait comme quand un hérisson ou une tortue se retire au dedans de soi, l'entendait bien, hormis que ces bêtes se retirent au dedans d'elles-mêmes quand elles veulent; mais le recueillement ne gît pas en notre volonté, ains il nous advient quand il plaît à Dieu de nous faire cette grâce.

Or, il se fait ainsi. Rien n'est si naturel au bien que d'unir et attirer à soi les choses qui le peuvent sentir, comme font nos âmes, lesquelles tirent toujours et se rendent à leur trésor, c'est-à-dire, à ce qu'elles aiment. Il arrive donc quelquefois que notre Seigneur répand imperceptiblement au fond du cœur une certaine douce suavité qui témoigne sa présence, et lors les puissances, voire même les sens extérieurs de l'âme, par un certain secret consentement, se retournent du côté de cette intime partie où est le très aimable et très cher époux; car tout ainsi qu'un nouvel essaim, ou jeton (3) de mouches à miel, lorsqu'il veut fuir et changer de pays, est rappelé par le son que l'on fait doucement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encore par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arrête par l'amorce de ces douceurs et entre dans la ruche qu'on lui a préparée, de même notre Seigneur prononçant quelque secrète parole de son amour, ou répandant l'odeur du vin de sa dilection plus délicieuse que le miel, ou bien éva-

(1) *Jeton*, essaim d'abeilles rejeté hors de la ruche.

porant les parfums de ses vêtements, c'est-à-dire, quelques sentiments de ses consolations célestes en nos cœurs, et par ce moyen leur faisant sentir sa très aimable présence, il retire à soi toutes les facultés de notre âme, lesquelles se ramassent autour de lui et s'arrêtent en lui comme en leur objet très désirable. Et comme qui mettrait un morceau d'aimant entre plusieurs aiguilles, verrait que soudain toutes les pointes se retourneraient du côté de leur aimant bien-aimé, et se viendraient attacher à lui, ainsi lorsque notre Seigneur fait sentir au milieu de notre âme sa très délicieuse présence, toutes nos facultés retournent leurs pointes de ce côté-là pour se venir joindre à cette incomparable douceur.

O Dieu ! dit l'âme alors, à l'imitation de saint Augustin, où vous allais-je cherchant, beauté très infinie ? Je vous cherchais dehors, et vous étiez au milieu de mon cœur. Toutes les affections de Magdeleine, et toutes ses pensées étaient épanchées autour du sépulcre de son Sauveur qu'elle allait quêtant çà et là, et bien qu'elle l'eût trouvé et qu'il parlât à elle, elle ne laisse pas de les laisser éparses, parce qu'elle ne s'apercevait pas de sa présence ; mais soudain qu'il l'eut appelée par son nom, la voilà qu'elle se ramasse et s'attache toute à ses pieds ; une seule parole la met en recueillement.

Imaginez-vous, Théotime, la très sainte Vierge notre Dame, lorsqu'elle eut conçu le Fils de Dieu, son unique amour. L'âme de cette mère bien-aimée se ramasse toute sans doute autour de cet enfant bien-aimé, et parce que ce divin ami était emmi ses entrailles sacrées, toutes les facultés de

son âme se retirent en elle-même, comme saintes avettes (1) dedans la ruche en laquelle était leur miel ; et à mesure que la divine grandeur s'est, par manière de dire, rétrécie et raccourcie dedans son sein virginal, son *âme* agrandissait et *magnifiait* (2) les louanges de cette infinie débonnaireté et son *esprit tressaillait de contentement* dedans son corps, comme saint Jean dedans celui de sa mère, autour de son Dieu qu'elle sentait (3). Elle ne lançait point ses pensées ni ses affections hors d'elle-même, puisque son trésor, ses amours et ses délices étaient au milieu de ses entrailles sacrées.

Or, ce même contentement peut être pratiqué par imitation entre ceux qui, ayant communié, sentent par la certitude de la foi ce que, *non la chair ni le sang*, mais le *Père* céleste leur *a révélé* (4), que leur Sauveur est en corps et en âme présent d'une très réelle présence à leur corps et à leur âme par ce très adorable sacrement ; car comme la mère perle, ayant reçu les gouttes de la fraîche rosée du matin, se resserre non seulement pour les conserver pures de tout le mélange qui s'en pourrait faire avec les eaux de la mer, mais aussi pour l'aise qu'elle ressent d'apercevoir l'agréable fraîcheur de ce germe que le ciel lui envoie : ainsi arrive-t-il à plusieurs saints et dévots fidèles, qu'ayant reçu le divin sacrement qui contient la rosée de toutes bénédictions célestes, leur âme se resserre, et toutes les facultés se recueillent

(1) *Avettes*, abeilles.
(2) Luc., I, 46, 47.
(3) *Ibid.*, 41.
(4) Matth., XVI, 17.

non seulement pour adorer ce roi souverain nouvellement présent d'une présence admirable à leurs entrailles, mais pour l'incroyable consolation et rafraîchissement spirituel qu'ils reçoivent de sentir par la foi ce germe divin de l'immortalité en leur intérieur. Où vous noterez soigneusement, Théotime, qu'en somme tout ce recueillement se fait par l'amour, qui, sentant la présence du bien-aimé par les attraits qu'il répand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'âme vers icelui par une très aimable inclination, par un très doux contournement et par un délicieux repli de toutes les facultés du côté du bien-aimé, qui les attire à soi par la force de sa suavité, avec laquelle il lie et tire les cœurs, comme on tire les corps par les cordes et liens matériels.

Mais ce doux recueillement de notre âme en soi-même ne se fait pas seulement par le sentiment de la présence divine au milieu de notre cœur, ains en quelle manière que ce soit que nous nous mettions en cette sacrée présence. Il arrive quelquefois que toutes nos puissances intérieures se resserrent et ramassent en elles-mêmes par l'extrême révérence et douce crainte qui nous saisit en considération de la souveraine majesté de celui qui nous est présent et nous regarde, ainsi que, pour distraits que nous soyons, si le pape ou quelque grand prince comparaît, nous revenons à nous-mêmes, et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la vue du soleil fait recueillir les fleurs de la Flambe (1), autrement appelée glay (2), parce

(1) *Flambe*, nom vulgaire de l'iris.
(2) *Glay*, pour glaïeul.

qu'elles se ferment et resserrent en elles-mêmes à la lueur du soleil, en l'absence duquel elles s'épanouissent et se tiennent ouvertes toute la nuit. C'en est de même en cette sorte de recueillement de laquelle nous parlons ; car à la seule présence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou dès le ciel, ou de quelque autre lieu hors de nous, bien que pour lors nous ne pensions pas à l'autre sorte de présence par laquelle il est en nous, nos facultés et puissances se ramassent et assemblent en nous-mêmes pour la révérence de sa divine majesté, que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

Certes je connais une âme à laquelle sitôt que l'on mentionnait quelque mystère ou sentence qui lui ramentevait (1) un peu plus expressément que l'ordinaire la présence de Dieu, tant en confession qu'en particulière conférence, elle rentrait si fort en elle-même, qu'elle avait peine d'en sortir pour parler et répondre ; en telle sorte qu'en son extérieur elle demeurait comme destituée de vie et tous les sens engourdis, jusques à ce que l'époux lui permit de sortir, qui était quelquefois assez tôt, et d'autres fois plus tard.

CHAPITRE VIII

Du repos de l'âme recueillie en son bien-aimé.

L'âme étant donc ainsi recueillie dedans elle-même en Dieu ou devant Dieu, se rend parfois si doucement attentive à la bonté de son bien-aimé,

(1) *Ramentevait*, rappelait.

qu'il lui semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et délicatement exercée : comme il arrive en certains fleuves qui coulent si doucement et également, qu'il semble à ceux qui les regardent, ou naviguent sur iceux, de ne voir ni sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les voit nullement ondoyer ni flotter. Et c'est cet aimable repos de l'âme que la bienheureuse vierge Térèse de Jésus appelle oraison de quiétude, non guère différente de ce qu'elle-même nomme sommeil des puissances, si toutefois je l'entends bien.

Certes, les amants humains se contentent parfois d'être auprès ou à la vue de la personne qu'ils aiment, sans parler à elle, et sans discourir à part eux ni d'elle ni de ses perfections; rassasiés, ce semble, et satisfaits de savourer cette bien-aimée présence, non par aucune considération qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoisement et repos que leur esprit prend en elle. *Mon bien-aimé m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein* (1). *Mon bien-aimé est à moi, et moi* je suis *à lui, qui paît entre les lis, tandis que le jour aspire* (2) *et que les ombres s'inclinent* (3). *Montrez-moi* donc, *ô l'ami de mon âme, où vous paissez, où vous couchez sur le midi* (4). Voyez-vous, Théotime, comme la sainte Sulamite se contente de savoir que son bien-aimé soit avec elle, ou en son parc, ou ailleurs, pourvu qu'elle

(1) Cant. cant., I, 12.
(2) *Aspire*, monte.
(3) Cant. cant., II, 16, 17
(4) *Ibid.*, I, 6.

sache où il est : aussi est-elle Sulamite toute paisible, toute tranquille et en repos.

Or, ce repos passe quelquefois si avant en sa tranquillité, que toute l'âme et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ni action quelconque, sinon la seule volonté; laquelle même ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'aise et la satisfaction que la présence du bien-aimé lui donne. Et ce qui est encore plus admirable, c'est que la volonté n'aperçoit point cette aise et ce contentement qu'elle reçoit, jouissant insensiblement d'icelui, d'autant qu'elle ne pense pas à soi, mais à celui la présence duquel (1) lui donne ce plaisir; comme il arrive maintes fois que, surpris d'un léger sommeil, nous entrevoyons seulement ce que nos amis disent autour de nous, ou ressentons les caresses qu'ils nous font, presque imperceptiblement, sans sentir que nous sentons.

Néanmoins l'âme qui en ce doux repos jouit de ce délicat sentiment de la présence divine, quoiqu'elle ne s'aperçoive pas de cette jouissance, témoigne toutefois clairement combien ce bonheur lui est précieux et aimable, quand on le lui veut ôter, ou que quelque chose l'en détourne : car alors la pauvre âme fait des plaintes, crie, voire quelquefois pleure comme un petit enfant qu'on a éveillé avant qu'il eût assez dormi, lequel par la douleur qu'il ressent de son réveil, montre bien la satisfaction qu'il avait en son sommeil. Dont le divin berger *adjure les filles de Sion, par les chevreuils et cerfs des campagnes*, qu'elles *n'éveillent*

(1) *Celui la présence duquel*, celui dont la présence.

point sa bien-aimée jusqu'à ce qu'elle le veuille (1), c'est-à-dire, qu'elle s'éveille d'elle-même. Non, Théotime, l'âme ainsi tranquille en son Dieu, ne quitterait pas ce repos pour tous les plus grands biens du monde.

Telle fut presque la quiétude de la très sainte Magdeleine, quand *assise aux pieds* de son Maître *elle écoutait sa* sainte *parole* (2). Voyez-la, je vous prie, Théotime : elle est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglote point, elle ne soupire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, tout empressée, passe et repasse dedans la salette (3); Marie n'y pense point. Et que fait-elle donc? Elle ne fait rien, ains *écoute*. Et qu'est-ce à dire, elle écoute? C'est-à-dire, elle est là comme un vaisseau d'honneur à recevoir goutte à goutte *la myrrhe* de suavité que *les lèvres* de son *bien-aimé distillaient* dans son cœur (4); et ce divin amant, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de cette bien-aimée, tança Marthe qui la voulait éveiller : *Marthe, Marthe, tu es* bien *embesognée, et te troubles après plusieurs choses : une seule chose néanmoins est requise : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (5). Mais quelle fut la partie ou portion de Marie? De demeurer en paix, en repos, en quiétude auprès de son doux Jésus.

Les peintres peignent ordinairement le bien-aimé saint Jean en la cène, non seulement repo-

(1) Cant. cant., VIII, 4.
(2) Luc., X, 39.
(3) *Salette*, petite salle.
(4) Cant. cant., V, 13.
(5) Luc., X, 41, 42.

sant, mais dormant sur la poitrine de son Maître, parce qu'il y fut assis à la façon des Levantins, en sorte que sa tête tendait vers le sein de son cher Maître, sur lequel comme il ne dormait pas du sommeil corporel, n'y ayant aucune vraisemblance en cela, aussi ne douté-je point que se trouvant si près de la source des douceurs éternelles, il n'y fît un profond, mystique et doux sommeil, comme un enfant d'amour qui, attaché au sein de sa mère, alaite (1) en dormant, et dort en alaitant. O Dieu! quelles délices à ce Benjamin, enfant de la joie du Sauveur, de dormir ainsi entre les bras de son Père; qui, le jour suivant, comme le Bénoni, enfant de douleur, le recommanda aux douces mamelles de sa mère! Rien n'est plus désirable au petit enfant, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que la poitrine de son père et le sein de sa mère.

Quand donc vous serez en cette simple et pure confiance filiale auprès de notre Seigneur, demeurez-y, mon cher Théotime, sans vous remuer nullement pour faire des actes sensibles, ni de l'entendement ni de la volonté; car cet amour simple de confiance, et cet endormissement amoureux de votre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allez cherchant çà et là pour votre goût. Il est mieux de dormir sur cette sacrée poitrine, que de veiller ailleurs où que ce soit.

(1) *Alaite*, s'allaite, puise le lait.

CHAPITRE IX

Comme ce repos sacré se pratique.

N'avez-vous jamais pris garde, Théotime, à l'ardeur avec laquelle les petits enfants s'attachent quelquefois au sein de leurs mères, quand ils ont faim? On les voit grommelant, serrer et presser la mamelle, suçant le lait si avidement, que même ils en donnent de la douleur à leurs mères. Mais après que la fraîcheur du lait a aucunement (1) apaisé la chaleur appétissante de leur petite poitrine, et que les agréables vapeurs qu'il envoie à leur cerveau commencent à les endormir, Théotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux, et céder petit à petit au sommeil, sans quitter néanmoins la mamelle, sur laquelle ils ne font nulle action que celle d'un lent et presque insensible mouvement de lèvres, par lequel ils tirent toujours le lait qu'ils avalent imperceptiblement : et cela ils le font sans y penser, mais non pas certes sans plaisir; car si on leur ôte la mamelle avant que le profond sommeil les ait accablés, ils s'éveillent et pleurent amèrement, témoignant, en la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avaient beaucoup de douceur en la possession. Or, il en est de même de l'âme qui est en repos et quiétude devant Dieu; car elle suce presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans opérer et sans faire chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté,

(1) *Aucunement*, en quelque façon.

qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouir de la présence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne, et qu'on lui veuille ôter la poupette (1), d'autant qu'elle semble endormie, elle montre bien alors qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas néanmoins pour celle-là ; car elle aperçoit le mal de cette séparation, et s'en fâche, montrant par là le plaisir qu'elle prenait, quoique sans y penser, au bien qu'elle possédait. La bienheureuse mère Térèse ayant écrit qu'elle trouvait cette similitude à propos, je l'ai ainsi voulu déclarer.

Mais dites-moi, Théotime, l'âme recueillie en son Dieu, pourquoi, je vous prie, s'inquiéterait-elle? N'a-t-elle pas sujet de s'accoiser (2) et demeurer en repos? car que chercherait-elle? Elle a trouvé celui qu'elle cherchait. Que lui reste-t-il plus, sinon de dire : *J'ai trouvé mon* cher *bien-aimé; je le tiens et ne le quitterai point* (3). Elle n'a plus besoin de s'amuser à discourir par l'entendement ; car elle voit d'une si douce vue son époux présent, que les discours lui seraient inutiles et superflus. Que si même elle ne le voit pas par l'entendement, elle ne s'en soucie point, se contentant de le sentir près d'elle par l'aise et satisfaction que la volonté en reçoit. Hé! la Mère de Dieu, notre dame et maîtresse, étant enceinte, ne voyait pas son divin Enfant : mais le sentant dedans ses en-

(1) *Pouponne*, enfant qui tette ; — *poupette*, sein.
(2) *S'accoiser*, se calmer.
(3) Cant. cant., III, 4.

trailles sacrées, vrai Dieu ! quel contentement en ressentait-elle ! Et sainte Elisabeth ne jouit-elle pas admirablement des fruits de la divine présence du Sauveur, sans le voir, au jour de la très sainte Visitation? L'âme non plus n'a aucun besoin, en ce repos, de la mémoire; car elle a présent son bien-aimé. Elle n'a pas aussi besoin de l'imagination : car qu'est-il besoin de se représenter en image, soit extérieure, soit intérieure, celui de la présence duquel on jouit? De sorte qu'enfin c'est la seule volonté qui attire doucement, et comme en tetant tendrement le lait de cette douce présence; tout le reste de l'âme demeurant en quiétude avec elle par la suavité du plaisir qu'elle prend.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour retirer et rappeler les avettes dans les ruches, mais on s'en sert encore pour les apaiser : car quand elles font des séditions et mutineries entr'elles, s'entretuant et défaisant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remède que de jeter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché; d'autant que les particuliers desquels il est composé, sentant cette suave et agréable odeur, s'apaisent, et s'occupant à la jouissance de cette douceur, demeurent accoisés et tranquilles. O Dieu éternel ! quand par votre douce présence vous jetez les odorants parfums dedans nos cœurs, parfums réjouissants plus que le vin délicieux et plus que le miel, alors toutes les puissances de nos âmes entrent en un agréable repos, avec un accoisement si parfait qu'il n'y a plus aucun sentiment que celui de la volonté, laquelle, comme l'odorat spirituel, de-

meure doucement engagée à sentir, sans s'en apercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu présent.

CHAPITRE X

Des divers degrés de cette quiétude, et comme il la faut conserver.

Il y a des esprits actifs, fertiles et foisonnants en considération : il y en a qui sont souples, repliants, et qui aiment grandement à sentir ce qu'ils font, qui veulent tout voir et éplucher ce qui se passe en eux, retournant perpétuellement leur vue sur eux-mêmes pour reconnaître leur avancement. Il y en a encore d'autres qui ne se contentent pas d'être contents, s'ils ne sentent, regardent et savourent leur contentement; et sont semblables à ceux qui étant bien vêtus contre le froid, ne penseraient pas l'être, s'ils ne savaient combien de robes ils portent; ou qui voyant leurs cabinets (1) pleins d'argent, ne penseraient pas être riches, s'ils ne savaient le compte de leurs écus.

Or, tous ces esprits sont ordinairement sujets d'être troublés en la sainte oraison. Car si Dieu leur donne le sacré repos de sa présence, ils le quittent volontairement pour voir comme ils se comportent en icelui, et pour examiner s'ils y ont bien du contentement, s'inquiétant pour savoir si leur tranquillité est bien tranquille, et leur quiétude bien quiète (2) : si que, en lieu d'occu-

(1) *Cabinets*, armoires, coffres.
(2) *Ouiète*, calme; — *si que*, tellement que.

per doucement leur volonté à sentir les suavités de la présence divine, ils emploient leur entendement à discourir sur les sentiments qu'ils ont; comme une épouse qui s'amuserait à regarder la bague avec laquelle elle aurait été épousée, sans voir l'époux même qui la lui aurait donnée. Il y a bien de la différence, Théotime, entre s'occuper en Dieu qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

L'âme donc à qui Dieu donne la sainte quiétude amoureuse en l'oraison, se doit abstenir, tant qu'elle peut, de se regarder soi-même ni son repos, lequel, pour être gardé, ne doit point être curieusement regardé : car qui l'affectionne trop, le perd; et la juste règle de le bien affectionner, c'est de ne point l'affecter (1). Et comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a ôté sa tête du sein de sa mère, y retourne tout incontinent, parce qu'il est fort mignard (2); ainsi faut-il que si nous nous apercevons d'être distraits par la curiosité de savoir ce que nous faisons en l'oraison, soudain nous remettions notre cœur en la douce et paisible attention de la présence de Dieu, de laquelle nous étions divertis.

Néanmoins il ne faut pas croire qu'il y ait aucun péril de perdre cette sacrée quiétude par les actions du corps ou de l'esprit qui ne se font ni par légèreté ni par indiscrétion. Car comme dit la bienheureuse mère Térèse, c'est une superstition d'être si jaloux de ce repos, que de ne vouloir ni tousser, ni cracher, ni respirer, de peur de le

(1) *Affecter*, atteindre, compromettre.
(2) *Mignard*, gracieux.

perdre, d'autant que Dieu qui donne cette paix, ne l'ôte pas pour tels mouvements nécessaires, ni pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont involontaires; et la volonté étant une fois bien amorcée à la présence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoique l'entendement ou la mémoire se soit échappé et débandé après des pensées étrangères et inutiles.

Il est vrai qu'alors la quiétude de l'âme n'est pas si grande comme si l'entendement et la mémoire conspiraient avec la volonté; mais toutefois elle ne laisse pas d'être une vraie tranquillité spirituelle, puisqu'elle règne en la volonté, qui est la maîtresse de toutes les autres facultés. Certes, nous avons vu une âme extrêmement attachée et jointe à Dieu, laquelle néanmoins avait l'entendement et la mémoire tellement libres de toute occupation intérieure, qu'elle entendait fort distinctement ce qui se disait autour d'elle, et s'en ressouvenait fort entièrement, encore qu'il lui fût impossible de répondre ni de se dépreadre de Dieu auquel elle était attachée par l'application de sa volonté : mais je dis tellement attachée, qu'elle ne pouvait être retirée de cette douce occupation sans en recevoir une grande douleur qui la provoquait à des gémissements, lesquels même elle faisait au plus fort de sa consolation et quiétude; comme nous voyons les petits enfants grommeler et faire des petits plaints (1) quand ils ont ardemment désiré le lait, et qu'ils commencent à teter; ou comme fit Jacob, qui en embrassant la belle et chaste Rachel, jetant un cri, pleura de la véhé-

(1) *Plaints*, plaintes.

mence de la consolation et tendreté qu'il sentait. Si que cette âme de laquelle je parle, ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, mémoire, ouïe et imagination libres, ressemblait, comme je pense, au petit enfant qui alaitant pourrait voir, ouïr et même remuer le bras, sans pour cela quitter son cher tétin.

Mais pourtant la paix de l'âme serait bien plus grande et plus douce, si on ne faisait point de bruit autour d'elle, et qu'elle n'eût aucun sujet de se mouvoir, ni quant au cœur, ni quant au corps; car elle voudrait bien être tout occupée en la suavité de cette présence divine; mais ne pouvant quelquefois s'empêcher d'être divertie ès autres facultés, elle conserve au moins la quiétude en la volonté, qui est la faculté par laquelle elle reçoit la jouissance du bien. Et notez qu'alors la volonté retenue en quiétude par le plaisir qu'elle prend en la présence divine, elle ne se remue point pour ramener les autres puissances qui s'égarent; d'autant que si elle voulait entreprendre cela, elle perdrait son repos, s'éloignant de son cher bien-aimé, et perdrait sa peine de courir çà et là pour attraper ces puissances volages, lesquelles aussi bien ne peuvent jamais être si utilement appelées à leur devoir que par la persévérance de la volonté en la sainte quiétude : car petit à petit toutes les facultés sont attirées par le plaisir que la volonté reçoit, et duquel elle leur donne certains ressentiments, comme des parfums qui les excitent à venir auprès d'elle pour participer au bien dont elle jouit.

CHAPITRE XI

Suite du discours des divers degrés de la sainte quiétude, et d'une excellente abnégation de soi-même qu'on y pratique quelquefois.

Suivant ce que nous avons dit, la sainte quiétude a donc divers degrés : car quelquefois elle est en toutes les puissances de l'âme, jointes et unies à la volonté ; quelquefois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunes fois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement ; d'autant qu'il arrive parfois que l'âme tire un contentement incomparable de sentir par certaines douceurs intérieures que Dieu lui est présent ; comme il advint à sainte Élisabeth, quand Notre Dame la visita (1) ; et d'autres fois l'âme a une certaine ardente suavité d'être en la présence de Dieu, laquelle pour lors lui est imperceptible ; comme il advint aux disciples pèlerins qui ne s'aperçurent bonnement de l'agréable plaisir dont ils étaient touchés, marchant avec notre Seigneur, sinon quand ils furent arrivés, et qu'ils l'eurent reconnu en la divine fraction du pain (2). Quelquefois non seulement l'âme s'aperçoit de la présence de Dieu, mais elle l'écoute parler par certaines clartés et persuasions intérieures qui tiennent lieu de paroles ; aucunes fois elle le sent parler et lui parle réciproquement, mais si secrètement, si doucement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la sainte paix et quiétude ; si que sans se

(1) Luc., I, 41.
(2) Id., XXIV, 30.

réveiller elle *veille* avec lui, c'est-à-dire, elle veille et parle à son bien-aimé avec autant de suave tranquillité et de gracieux repos, comme si elle *sommeillait* doucement (1). Et d'autres fois elle sent parler l'époux, mais elle ne saurait lui parler, parce que l'aise de l'ouïr, ou la révérence qu'elle lui porte, la tient en silence; ou bien parce qu'elle est en sécheresse et tellement alangourie d'esprit, qu'elle n'a de force que pour ouïr, et non pas pour parler; comme il arrive corporellement quelquefois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affaiblis par quelque maladie.

Mais enfin quelquefois ni elle n'ouït son bien-aimé, ni elle ne lui parle, ni elle ne sent aucun signe de sa présence, ains simplement elle sait qu'elle est en la présence de son Dieu, auquel il plaît qu'elle soit là. Imaginez-vous, Théotime, que le glorieux apôtre saint Jean eût dormi d'un sommeil corporel sur la poitrine de son cher Seigneur en la sainte cène, et qu'il se fût endormi par le commandement d'icelui. Certes, en ce cas-là, il eût été en la présence de son Maître sans le sentir en façon quelconque.

Et remarquez, je vous prie, qu'il faut plus de soin pour se mettre en la présence de Dieu, que pour y demeurer lorsque l'on s'y est mis; car, pour s'y mettre, il faut appliquer sa pensée, et la rendre actuellement attentive à cette présence, ainsi que je le dis en l'*Introduction*. Mais quand on s'est mis en cette présence, on s'y tient par plusieurs autres moyens, tandis que, soit par l'en-

(1) Cant. cant., v, 2.

tendement, soit par la volonté, on fait quelque chose en Dieu ou pour Dieu ; comme, par exemple, le regardant, ou quelque chose pour l'amour de lui, l'écoutant, ou ceux qui parlent pour lui, parlant à lui, ou à quelqu'un pour l'amour de lui, et faisant quelque œuvre, quelle qu'elle soit, pour son honneur et service. Ains on se maintient en la présence de Dieu, non seulement l'écoutant, ou le regardant, ou lui parlant, mais aussi attendant s'il lui plaira de nous regarder, de nous parler, ou de nous faire parler à lui ; ou bien encore ne faisant rien de tout cela, mais demeurant simplement où il lui plaît que nous soyons, et parce qu'il lui plaît que nous y soyons. Que si à cette simple façon de demeurer devant Dieu, il lui plaît d'ajouter quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'il est tout nôtre, ô Dieu, que ce nous est une grâce désirable et précieuse !

Mon cher Théotime, prenons encore la liberté de faire cette imagination (1). Si une statue que le sculpteur aurait nichée dans la galerie de quelque grand prince, était douée d'entendement, et qu'elle pût discourir et parler, et qu'on lui demandât : O belle statue, dis-moi pourquoi es-tu là dans cette niche ? Parce, répondrait-elle, que mon maître m'y a colloquée. Et si l'on y répliquait : Mais pourquoi y demeures-tu sans rien faire ? Parce, dirait-elle, que mon maître ne m'y a pas placée afin que je fisse chose quelconque, ains seulement afin que j'y fusse immobile. Que si derechef on la pressait en disant : Mais, pauvre statue, de quoi te sert-il d'être là de la sorte ? Eh,

(1) *Imagination*, exemple, figure.

Dieu ! répondrait-elle, je ne suis pas ici pour mon intérêt et service, mais pour obéir et servir à la volonté de mon seigneur et sculpteur, et cela me suffit. Et si on rechargeait (1) en cette sorte : Or, dis-moi donc, statue, je te prie, tu ne vois point ton maître, et comme prends-tu du contentement à le contenter? Non, certes, confesserait-elle, je ne le vois pas ; car j'ai des yeux non pas pour voir, comme j'ai des pieds non pas pour marcher ; mais je suis trop contente de voir que mon cher maître me voit ici, et prend plaisir de m'y voir. Mais si l'on continuait la dispute avec la statue, et qu'on lui dît : Mais ne voudrais-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a faite, afin de lui faire quelque autre meilleur service ? Sans doute elle le nierait, et protesterait qu'elle ne voudrait pas faire autre chose, sinon que son maître le voulût. Et quoi donc, conclurait-on, tu ne désires rien, sinon d'être une immobile statue, là dedans cette niche ? Non, certes, dirait enfin cette sage statue ; non je ne veux rien être sinon une statue, et toujours dedans cette niche, tandis que mon sculpteur le voudra, me contentant d'être ici et ainsi, puisque c'est le contentement de celui à qui je suis, et par qui je suis ce que je suis.

O vrai Dieu ! que c'est une bonne façon de se tenir en la présence de Dieu, d'être et de vouloir toujours et à jamais être en son bon plaisir ! Car ainsi, comme je pense, en toutes occurences, oui, même en dormant profondément, nous sommes

(1) *Si on rechargeait,* si on revenait à la charge, si on reprenait.

encore plus profondément en la très sainte présence de Dieu. Oui, certes, Théotime, car si nous l'aimons, nous nous endormons non seulement à sa vue, mais à son gré, et non seulement par sa volonté, mais selon sa volonté, et semble que ce soit lui-même notre créateur et sculpteur céleste qui nous jette là sur nos lits comme des statues dans leurs niches, afin que nous nichions dans nos lits, comme les oiseaux couchent dans leurs nids. Puis à notre réveil, si nous y pensons bien, nous trouvons que Dieu nous a toujours été présent, et que nous ne nous sommes pas non plus éloignés ni séparés de lui. Nous avons donc été là en la présence de son bon plaisir, quoique sans le voir et sans nous en apercevoir ; si que nous pourrions dire, à l'imitation de Jacob : *Vraiment*, j'ai dormi auprès de mon Dieu et entre les bras de sa divine présence et providence, *et je n'en savais rien* (1).

Or, cette quiétude en laquelle la volonté n'agit que par un très simple acquiescement au bon plaisir divin, voulant être en l'oraison sans aucune prétention que d'être à la vue de Dieu selon qu'il lui plaira, c'est une quiétude souverainement excellente, d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'intérêt, les facultés de l'âme n'y prenant aucun contentement, ni même la volonté, sinon en sa suprême pointe, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun contentement, sinon celui d'être sans contentement, pour l'amour du contentement et bon plaisir de son Dieu, dans lequel elle se repose ; car, en somme, c'est le comble de l'amoureuse extase de n'avoir pas sa volonté en son con-

(1) Gen. XXVIII, 16.

tentement, mais en celui de Dieu, ou de n'avoir pas son contentement en sa volonté, mais en celle de Dieu.

CHAPITRE XII

De l'écoulement ou liquéfaction de l'âme en Dieu.

Les choses humides et liquides reçoivent aisément les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ni solidité qui les arrête ou borne en elles-mêmes. Mettez de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrez qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau ; lequel, s'il est rond ou carré, la liqueur sera de même, n'ayant aucune limite ni figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'âme n'en est pas de même par nature, car elle a ses figures et ses bornes propres. Elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté ; et quand elle est arrêtée à ses inclinations et volontés propres, nous disons qu'elle est dure, c'est-à-dire, opiniâtre, obstinée. *Je vous ôterai*, dit Dieu, *votre cœur de pierre* (1), c'est-à-dire, je vous ôterai votre obstination. Pour faire changer de figure au caillou, au fer, au bois, il y faut la cognée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celui qui ne reçoit pas aisément les impressions divines, ains demeure en sa propre volonté emmi les inclinations qui accompagnent notre nature dépravée. Au contraire, un cœur doux, maniable

(1) Ezech., XXXVI, 26.

et traitable, est appelé un cœur fondu et liquéfié.

Mon cœur, dit David parlant en la personne de notre Seigneur sur la croix, mon cœur *est fait comme de la cire fondue au milieu de mes entrailles* (1). Cléopâtre, cette infâme reine d'Égypte, voulant enchérir sur tous les excès et toutes les dissolutions que Marc-Antoine avait faits en banquets, fit apporter, à la fin d'un festin qu'elle faisait à son tour, un bocal de fin vinaigre, dans lequel elle jeta une des perles qu'elle portait en ses oreilles, estimée deux cent cinquante mille écus ; puis la perle étant résolue, fondue et liquéfiée, elle l'avala, et eût encore enseveli dans le cloaque de son vilain estomac l'autre perle qu'elle avait en l'autre oreille, si Lucius Plautus ne l'eût empêchée. Le cœur du Sauveur, vraie perle orientale, uniquement unique et de prix inestimable, jeté au milieu d'une mer d'aigreurs incomparables au jour de sa Passion, se fondit en soi-même, se résolut, défit et écoula en douleur sous l'effort de tant d'angoisses mortelles ; mais l'amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encore bien plus promptement que toutes les autres passions.

Mon âme, dit l'amante sacrée, *s'est* toute *fondue à même que mon bien-aimé a parlé* (2). Et qu'est-ce à dire, elle *s'est fondue*, sinon elle ne s'est plus contenue en elle-même, ains s'est écoulée devers son divin amant? Dieu ordonna à Moïse qu'il *parlât au rocher, et qu'il produirait des eaux* (3) ; ce n'est donc pas merveille si lui-même fit fondre

(1) Ps., XXI, 15.
(2) Cant. cant., V, 6.
(3) Num., XX, 8

l'âme son amante, lorsqu'il lui parlait en sa douceur. Le baume est si épais de sa nature, qu'il n'est point fluide ni coulant, et plus il est gardé, plus il s'épaissit, et enfin s'endurcit, devenant rouge et transparent; mais la chaleur le dissout et le rend fluide. L'amour avait rendu l'époux fluide et coulant, dont l'épouse l'appelle *une huile répandue*. Et voilà que maintenant elle assure qu'elle-même est toute fondue d'amour: *Mon âme*, dit-elle, *s'est écoulée, lorsque mon bien-aimé a parlé* (1). L'amour de l'époux était dans son cœur et dans son sein, comme un vin nouveau bien puissant qui ne peut être retenu dans son tonneau, car il se répandait de toutes parts, et parce que l'âme suit son amour, après que l'épouse a dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, répandant des onguents précieux*, elle ajoute : *Votre nom est comme une huile répandue* (2). Et comme l'époux aurait répandu son amour et son âme dans le cœur de l'épouse, aussi l'épouse réciproquement verse son âme dans le cœur de l'époux. Et comme l'on voit qu'un bornal ou couteau (3) touché des rayons ardents sort de soi-même et quitte sa forme pour s'écouler devers l'endroit duquel les rayons le touchent; ainsi l'âme de cette amante s'écoula du côté de la voix de son bien-aimé, sortant d'elle-même et des limites de son être naturel, pour suivre celui qui lui parlait.

Mais comme se fait cet écoulement sacré de l'âme en son bien-aimé? Une extrême complai-

(1) Cant. cant., I, 2.
(2) *Ibid.*, 1, 2.
(3) *Bornal ou couteau*, ruche de cire.

sance de l'amant en la chose aimée produit une certaine impuissance spirituelle qui fait que l'âme ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soi-même. C'est pourquoi, comme un baume fondu qui n'a plus de fermeté ni de solidité, elle se laisse aller et écouler en ce qu'elle aime ; elle ne se jette pas par manière d'élancement, ni elle ne se serre pas par manière d'union, mais elle se va doucement coulant, comme une chose fluide et liquide, dedans la Divinité qu'elle aime. Et comme nous voyons que les nuées épaissies par le vent du midi, se fondant et convertissant en pluie, ne peuvent plus demeurer en elles-mêmes, ains tombent et s'écoulent en bas, se mêlant si intimement avec la terre qu'elles détrempent, qu'elles ne sont plus qu'une même chose avec icelle ; ainsi l'âme, laquelle, quoique aimante, demeurait encore en elle-même, sort par cet écoulement sacré et fluidité sainte, et se quitte soi-même, non seulement pour s'unir au bien-aimé, mais pour se mêler toute et se détremper avec lui.

Vous voyez donc bien, Théotime, que l'écoulement d'une âme en son Dieu n'est autre chose qu'une véritable extase, par laquelle l'âme est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute mêlée, absorbée et engloutie en son Dieu, dont il arrive que ceux qui parviennent à ce saint excès de l'amour divin, étant par après revenus à eux, ne voient rien en la terre qui les contente, et vivant en un extrême anéantissement d'eux-mêmes, demeurent fort alangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpétuellement au cœur la maxime de la bienheureuse vierge Térèse de Jésus : *Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien.* Et

semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand ami du bien-aimé, qui disait : *Je vis, mais non pas moi, ains Jésus-Christ vit en moi* (1) ; et *notre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (2). Car, dites-moi, je vous prie, Théotime, si une goutte d'eau élémentaire jetée dans un océan d'eau de naffe (3) était vivante et qu'elle pût parler et dire l'état auquel elle serait, ne crierait-elle pas de grande joie : O mortels, *je vis* voirement, mais je ne vis pas *moi-même*, *ains* cet océan *vit en moi*, et ma *vie est cachée en* cet abîme.

L'âme écoulée en Dieu ne meurt pas; car comme pourrait-elle mourir d'être abîmée en la vie ? Mais elle vit sans vivre en elle-même, parce que comme les étoiles, sans perdre leur lumière, ne luisent plus en la présence du soleil, ains le soleil luit en elles, et sont cachées en la lumière du soleil, aussi l'âme, sans perdre sa vie, ne vit plus étant mêlée avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Tels furent, je pense, les sentiments des grands bienheureux Philippe Nérius (4) et François Xavier, quand, accablés des consolations célestes, ils demandaient à Dieu qu'il se retirât pour un peu d'eux, puisqu'il voulait que leur vie parût auss encore un peu au monde, ce qui ne se pouvait tandis qu'elle était toute *cachée* et absorbée *en Dieu*.

(1) Gal., II, 20.
(2) Col., III, 3.
(3) *Naffe*, eau de senteur dont la base est la fleur d'oranger.
(4) *Philippe Nérius*, S. Philippe de Néri.

CHAPITRE XIII

De la blessure d'amour.

Tous ces mots amoureux sont tirés de la ressemblance qu'il y a entre les affections du cœur et les passions du corps. La tristesse, la crainte, l'espérance, la haine et les autres affections de l'âme n'entrent point dans le cœur que l'amour ne les y tire après soi. Nous ne haïssons le mal, sinon parce qu'il est contraire au bien que nous aimons : nous craignons le mal futur, parce qu'il nous privera du bien que nous aimons. Qu'un mal soit extrême, nous ne le haïssons néanmoins jamais, sinon à mesure que nous chérissons le bien auquel il est opposé. Qui n'aime pas beaucoup la chose publique, ne se met pas beaucoup en peine si elle se ruine : qui n'aime guère Dieu, ne hait non plus guère le péché. L'amour est la première, ains (1) le principe et l'origine de toutes les passions ; c'est pourquoi c'est lui qui entre le premier dans le cœur, et parce qu'il pénètre et perce jusqu'au fond de la volonté, où il a son siège, on dit qu'il blesse le cœur. Il est aigu, dit l'Apôtre de la France (2), et entre très intimement dans l'esprit. Les autres affections entrent voirement aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour ; car c'est lui qui, perçant le cœur, leur fait passage. Ce n'est que la pointe du dard qui blesse, le reste agrandit seulement la blessure et la douleur.

(1) *Ains*, même.
(2) *L'Apôtre de la France*, S. Denys l'Aréopagite.

Or, s'il blesse, il donne par conséquent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrés et rangés, et par leurs belles couronnes, représentent naïvement, ainsi que dit saint Grégoire, la très sainte charité, toute vermeille à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la variété des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des récompenses éternelles ; mais le suc des grenades, qui, comme nous savons, est si agréable aux sains et aux malades, est tellement mêlé d'aigreur et de douceur, qu'on ne saurait discerner s'il réjouit le goût ou bien parce qu'il a son aigreur doucette ou bien parce qu'il a une douceur aigrette (1). Certes, Théotime, l'amour est ainsi aigre-doux, et tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une douceur parfaitement douce, parce qu'il n'est pas parfait ni jamais purement rassasié et satisfait ; et néanmoins il ne laisse pas d'être grandement agréable, son aigreur affinant la suavité de sa douceur, comme sa douceur aiguise la grâce de son aigreur. Mais cela comme se peut-il faire? On a vu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gai, qui, ne prenant pas garde à soi, sent, bien avant que d'en sortir, que l'amour, se servant des regards, des maintiens, des paroles d'une imbécile et faible créature, comme d'autant de flèches, aura féru et blessé son chétif cœur, en sorte que le voilà tout triste, morne et étonné. Pourquoi, je vous prie, est-il triste ? C'est sans doute parce qu'il est

(1) *Aigreur doucette, douceur aigrette*, diminutifs pleins de charmes et qui ont vieilli.

blessé. Et qui l'a blessé ? L'amour. Mais puisque l'amour est enfant de la complaisance, comme peut-il blesser et donner de la douleur ? Quelquefois l'objet bien-aimé est absent ; et lors, mon cher Théotime, l'amour blesse le cœur par le désir qu'il excite, lequel, ne pouvant être satisfait, tourmente gratuitement l'esprit.

Si une abeille avait piqué un enfant, certes vous auriez beau lui dire : Ah ! mon enfant, l'abeille qui t'a piqué, c'est celle-là même qui fait le miel que tu trouves si bon. Car il est vrai, dirait-il, son miel est bien doux à mon goût, mais sa piqûre est bien douloureuse ; et tandis que son aiguillon est dedans ma joue, je ne puis m'accoiser, et ne voyez-vous pas que ma face en est toute enflée? Théotime, certes l'amour est une complaisance, et par conséquent il est fort agréable, pourvu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'aiguillon du désir ; mais quand il le laisse, il laisse avec icelui une grande douleur. Il est vrai que cette douleur provient de l'amour, et partant c'est une amiable (1) et aimable douleur. Oyez les élans douloureux, mais amoureux d'un amant royal : *Mon âme a soif de son Dieu fort et vivant.* Eh ! *quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ? Mes larmes m'ont servi de pain nuit et jour, tandis qu'on me dit : Où est ton Dieu* (2)? Ainsi la sacrée Sulamite toute détrempée en ses douleurs amoureuses, parlant aux filles de Jérusalem : Hélas ! dit-elle, *je vous conjure, si vous*

(1) *Amiable*, douce, qui plaît.
(2) Ps., LXI, 4.

rencontrez mon ami, annoncez-lui ma peine, parce que *je languis* toute blessée de son *amour* (1). *L'espérance différée afflige l'âme* (2).

Or, les douloureuses blessures de l'amour sont de plusieurs sortes : 1° Les premiers traits que nous recevons de l'amour s'appellent blessures, parce que le cœur, qui semblait sain, entier et tout à soi-même, tandis qu'il n'aimait pas, commence, lorsqu'il est atteint d'amour, à se séparer et diviser de soi-même pour se donner à l'objet aimé. Or cette division ne se peut faire sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2° Le désir pique et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous avons dit. 3° Mais, Théotime, parlant de l'amour sacré, il y a en la pratique d'icelui une sorte de blessure que Dieu lui-même fait quelquefois en l'âme, qu'il veut grandement perfectionner. Car il lui donne des sentiments admirables et des attraits nonpareils pour sa souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aimer, et lors elle s'élance de force comme pour voler plus haut vers son divin objet; mais demeurant courte, parce qu'elle ne peut pas tant aimer comme elle désire, ô Dieu ! elle sent une douleur qui n'a point d'égale. A même temps qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aimé, elle est aussi retenue puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses misères de cette vie mortelle et de sa propre impuissance ; elle désire

(1) Cant. cant., v, 8.
(2) Prov., XIII, 12.

des *ailes de colombe* pour *voler en son repos* (1), et elle n'en trouve point. La voilà donc rudement tourmentée entre la violence de ses élans et celle de son impuissance. *O misérable que je suis !* disait l'un de ceux qui ont expérimenté ce travail, *qui me délivrera du corps de cette mortalité* (2) ? Alors, si vous y prenez garde, Théotime, ce n'est pas le désir d'une chose absente qui blesse le cœur, car l'âme sent que son Dieu est présent, il l'a déjà *menée dans son cellier à vin, il a arboré* sur son cœur *l'étendard de son amour* (3) ; mais quoique déjà il la voie toute sienne, il la presse, et décoche de temps en temps mille et mille traits de son amour, lui montrant par des nouveaux moyens combien il est plus aimable qu'il n'est aimé : et elle qui n'a pas tant de force pour l'aimer, que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si imbéciles (4), en comparaison du désir qu'elle a pour aimer dignement celui que nulle force ne peut assez aimer ; hélas ! elle se sent outrée d'un tourment incomparable : car autant d'élans qu'elle fait pour voler plus haut en son désirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu désirant infiniment d'aimer, voit bien que néanmoins il ne peut ni assez aimer ni assez désirer. Or ce désir qui ne peut réussir, est comme un dard dans le flanc d'un esprit généreux ; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas que d'être aimable, d'autant que

(1) Ps., LIV, 7.
(2) Rom., IV, 24.
(3) Cant. cant., II, 4.
(4) *Imbéciles*, faibles, impuissants.

quiconque désire bien d'aimer aime aussi bien à désirer, et s'estimerait le plus misérable de l'univers s'il ne désirait continuellement d'aimer ce qui est si souverainement aimable. Désirant d'aimer, il reçoit de la douleur; mais aimant à désirer, il reçoit de la douceur.

Vrai Dieu! Théotime, que vais-je dire? les bienheureux qui sont en paradis voyant que Dieu est encore plus aimable qu'ils ne l'aiment, pâmeraient et périraient éternellement du désir de l'aimer davantage, si la très sainte volonté de Dieu n'imposait à la leur le repos admirable dont elle jouit; car ils aiment si souverainement cette souveraine volonté, que son vouloir arrête le leur et le contentement divin les contente, acquiesçant d'être bornés en leur amour par la volonté même de laquelle la bonté est l'objet de leur amour. Que si cela n'était, leur amour serait également délicieux et douloureux; délicieux pour la possession d'un si grand bien, douloureux pour l'extrême désir d'un plus grand amour. Dieu donc tirant continuellement, s'il faut ainsi dire, des sagettes (1) du carquois de son infinie beauté, blesse l'âme de ses amants, leur faisant clairement voir qu'ils ne l'aiment pas à beaucoup près de ce qu'il est aimable. Celui des mortels qui ne désire pas d'aimer davantage la divine bonté, il ne l'aime pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celui qui veut s'y arrêter comme si elle lui suffisait.

(1) *Sagettes*, flèches.

CHAPITRE XIV

De quelques autres moyens par lesquels le saint amour blesse les cœurs.

Rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour lui. Le pélican fait son nid en terre, dont les serpents viennent souvent piquer ses petits. Or quand cela arrive, le pélican, comme un excellent médecin naturel, de la pointe de son bec blesse de toutes parts ses pauvres poussins, pour, avec le sang, faire sortir le venin que la morsure des serpents a répandu par tous les endroits de leur corps ; et pour faire sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par conséquent il laisse ainsi mourir cette petite troupe pélicane. Mais les voyant morts, il se blesse soi-même et répand son sang sur eux, il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie ; son amour les a blessés, et soudain par ce même amour il se blesse soi-même (1). Jamais nous ne blessons un cœur de la blessure d'amour, que nous n'en soyons soudain blessés nous-mêmes. Quand l'âme voit son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une réciproque blessure. *Tu as blessé mon cœur* (2), dit le céleste amant à sa Sulamite ; et la Sulamite s'écrie : *Dites à mon bien-aimé que je suis blessée d'amour* (3). Les avettes ne blessent jamais qu'elles ne de-

(1) Toute cette comparaison du pélican est empruntée aux fables classiques.
(2) Cant. cant., IV, 9.
(3) *Ibid.*, V, 8.

meurent blessées à mort. Voyant aussi le Sauveur de nos âmes blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix, comme pourrions-nous n'être pas blessés pour lui ? mais je dis blessés d'une plaie d'autant plus douloureusement amoureuse, que la sienne a été amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne le pouvons tant aimer que son amour et sa mort le requièrent.

C'est encore une autre blessure d'amour, quand l'âme sent bien qu'elle aime son Dieu, et que néanmoins Dieu la traite comme s'il ne savait pas d'être aimé, ou comme s'il était en défiance de son amour. Car alors, mon cher Théotime, l'âme reçoit des extrêmes angoisses, lui étant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se défier d'elle.

Le pauvre saint Pierre avait et sentait son cœur tout rempli d'amour pour son Maître, et notre Seigneur dissimulant de le savoir : *Pierre*, dit-il, *m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* Eh ! *Seigneur*, répondit cet apôtre, *vous savez que je vous aime.* Mais, *Pierre, m'aimes-tu,* réplique le Sauveur? Mon cher Maître, dit l'apôtre, *je vous aime* certes, *vous le savez.* Et ce doux Maître, pour l'éprouver, et se défiant d'être aimé, Pierre, dit-il, *m'aimes-tu ?* Ah! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur, qui, grandement affligé, s'écrie amoureusement, mais douloureusement : Mon Maître, *vous savez toutes choses, vous savez* certes bien *que je vous aime* (1).

Un jour on faisait des exorcismes sur une personne possédée ; et le malin esprit étant pressé de dire quel était son nom : Je suis, répondit-il,

(1) Joan., XXI, 15 et seq.

ce malheureux privé d'amour; et soudain sainte Catherine de Gênes, qui était là présente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avait seulement ouï prononcer le mot de privation d'amour. Car, comme les démons haïssent si fort l'amour divin, qu'ils tremblent lorsqu'ils en voient le signe ou qu'ils en oyent le nom, c'est-à-dire, quand ils voient la croix et qu'ils oyent prononcer le nom de Jésus; ainsi ceux qui aiment fortement notre Seigneur, trémoussent de douleur et d'horreur quand ils voient quelque signe ou qu'ils entendent quelque parole qui représente la privation de ce saint amour.

Saint Pierre était bien assuré que notre Seigneur sachant tout, ne pouvait pas ignorer combien il était aimé de lui; mais parce que la répétition de cette demande: *M'aimes-tu?* a l'apparence de quelque défiance, saint Pierre s'en attriste grandement. Hélas! cette pauvre âme qui sent bien qu'elle est résolue de mourir plutôt que d'offenser son Dieu, mais ne sent pas néanmoins un seul brin de ferveur, ains au contraire une froideur extrême qui la tient tout engourdie et si faible qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles; cette âme, dis-je, Théotime, elle est toute blessée; car son amour est grandement douloureux de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'aime, la laissant comme une créature qui ne lui appartient pas, et lui est advis qu'emmi ses défauts, ses distractions et froideurs, notre Seigneur décoche contr'elle ce reproche: Comme peux-tu dire que tu m'aimes, puisque ton âme n'est pas avec moi? Ce qui lui est un dard de douleur au travers de son cœur,

mais un dard de douleur qui procède d'amour, car si elle n'aimait pas, elle ne serait pas affligée de l'appréhension qu'elle a de ne pas aimer.

Quelquefois cette blessure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir été jadis sans aimer Dieu. O que tard je vous ai aimée, beauté antique et nouvelle, disait ce saint qui avait été trente ans hérétique. La vie passée est en horreur à la vie présente de celui qui a passé sa vie précédente sans aimer la souveraine bonté.

L'amour même nous blesse quelquefois par la seule considération de la multitude de ceux qui méprisent l'amour de Dieu; si que nous pâmons de détresse pour ce sujet, comme faisait celui qui disait : *Mon zèle*, ô Seigneur, *m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis n'ont pas gardé ta loi* (1). Et le grand saint François, pensant ne point être entendu, pleurait un jour, sanglottait et se lamentait si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulût égorger; et le voyant tout seul, il lui demanda : Pourquoi cries-tu ainsi, pauvre homme? Hélas! dit-il, je pleure de quoi notre Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense. Et ces paroles dites, il recommença ses larmes; et ce bon personnage se mit aussi à gémir et pleurer avec lui.

Mais comme que ce soit (2), ceci est admirable ès blessures reçues par le divin amour que la douleur en est agréable, et tous ceux qui la sentent y consentent, et ne voudraient pas changer cette

(1) Ps., CXVIII, 139.
(2) *Comme que ce soit*, tel que cela est.

douleur à toute la douceur de l'univers. Il n'y a point de douleur emmi l'amour; ou s'il y a de la douleur, c'est une bien-aimée douleur. Un séraphin tenant un jour une flèche toute d'or de la pointe de laquelle sortait une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bienheureuse mère Térèse, et la voulant retirer, il semblait à cette vierge qu'on lui arrachait les entrailles ; la douleur étant si grande qu'elle n'avait plus de forces que pour jeter des faibles et petits gémissements, mais douleur pourtant si aimable, qu'elle eût voulu n'en être jamais délivrée. Telle fut la sagette d'amour que Dieu décocha dans le cœur de la grande sainte Catherine de Gênes, au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute changée et comme morte au monde et aux choses créées, pour ne vivre plus qu'au Créateur. *Le bien-aimé est un bouquet de myrrhe* amère, et ce bouquet amer est réciproquement le bien-aimé qui *demeure* chèrement colloqué *sur le sein* de la bien-aimée, c'est-à-dire, le plus aimé de tous les bien-aimés (1).

CHAPITRE XV

De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection.

C'est chose assez connue que l'amour humain a la force non seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusqu'à la mort, d'autant que comme la passion et tempérament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'âme et la tirer après soi, aussi les affections de l'âme ont une grande force pour remuer les humeurs et

(1) Cant. cant., I, 12.

changer les qualités du corps. Mais, outre cela, l'amour quand il est véhément, porte si impétueusement l'âme en la chose aimée, et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes ses autres opérations, tant sensitives qu'intellectuelles, si que pour nourrir cet amour et le seconder, il semble que l'âme abandonne tout autre soin, tout autre exercice, et soi-même encore. Dont Platon a dit que l'amour était pauvre, déchiré, nu, déchaux (1), chétif, sans maison, couchant dehors sur la dure ès portes, toujours indigent. Il est pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aimée; il est sans maison, parce qu'il fait sortir l'âme de son domicile pour suivre toujours celui qui est aimé; il est chétif, pâle, maigre et défait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger; il est nu et déchaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celle de la chose aimée; il couche dehors sur la dure, parce qu'il fait demeurer à découvert le cœur qui aime, lui faisant manifester ses passions par des soupirs, plaintes, louanges, soupçons, jalousies; il est tout étendu comme un gueux aux portes, parce qu'il fait que l'amant est perpétuellement attentif aux yeux et à la bouche de la personne qu'il aime, et toujours attaché à ses oreilles pour lui parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais rassasié : or, les yeux, les oreilles et la bouche sont les portes de l'âme. Et enfin c'est sa vie que d'être toujours indigent; car si une fois il est rassasié, il n'est plus ardent, et par conséquent il n'est plus amour

(1) *Déchaux*, sans chaussure.

Certes, je sais bien, Théotime, que Platon parlait ainsi de l'amour abject, vil et chétif des mondains; mais néanmoins ces propriétés ne laissent pas de se trouver en l'amour céleste et divin. Car voyez un peu ces premiers maîtres de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire, ces premiers docteurs du saint amour évangélique, et oyez ce que disait l'un d'entr'eux qui avait le plus de travail : *Jusques à maintenant*, dit-il, *nous avons faim et soif, et sommes nus, et sommes souffletés, nous sommes vagabonds, et nous sommes rendus comme les balayures de ce monde, et* comme *la raclure* ou pelure *de tous* (1). Comme s'il disait : Nous sommes tellement abjects, que si le monde est un palais, nous en sommes estimés les balayures; si le monde est une pomme, nous en sommes la raclure. Qui les avait réduits, je vous prie, à cet état, sinon l'amour? Ce fut l'amour qui jeta saint François nu devant son évêque, et le fit mourir nu sur la terre; ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie; ce fut l'amour qui envoya le grand saint François Xavier, pauvre, indigent, déchiré, çà et là parmi les Indes et entre les Japonais; ce fut l'amour qui réduisit le grand cardinal saint Charles, archevêque de Milan, à cette extrême pauvreté parmi toutes les richesses que sa naissance et sa dignité lui donnaient; que comme dit cet éloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole (2), il était comme un chien en la maison

(1) I Cor., IV, 11, 13.

(2) François Panigarole, de l'ordre de Saint-François, depuis évêque d'Asti, prononça l'oraison funèbre de S. Charles à ses obsèques.

de son maître, ne mangeant qu'un peu de pain, ne buvant qu'un peu d'eau et couchant sur un peu de paille.

Oyons de grâce la sainte Sulamite, comme elle s'écrie presqu'en cette sorte : Quoiqu'à raison de mille consolations que mon amour me donne, je sois *plus belle que les* riches *tentes de* mon *Salomon*, je veux dire plus belle que le ciel, qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé, si suis-je néanmoins toute *noire* (1), déchirée, poudreuse et toute gâtée de tant de blessures et de coups que ce même amour me donna. Eh! *ne prenez pas garde à mon teint;* car *je suis* voirement (2) *brune, d'autant que* mon bien-aimé, qui est mon *soleil*, a dardé les rayons de son amour sur moi : rayons qui éclairent par leur lumière, mais qui, par leur ardeur, m'ont rendue hâlée et noirâtre, et me touchant de leur splendeur ils m'ont *ôté ma couleur*. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel époux comme est mon roi ; mais cette même passion qui me tient lieu de *mère*, puisqu'elle seule m'a mariée, et non mes mérites, elle a des autres *enfants* qui *me donnent des assauts* et des travaux nonpareils, me réduisant à telle langueur, que comme d'un côté je ressemble à une reine qui est au côté de son roi, aussi de l'autre je suis comme une *vigneronne* qui dans une chétive cabane *garde* une vigne, et une vigne encore qui n'est pas sienne (3).

(1) Cant. cant., I, 4.
(2) *Voirement*, réellement.
(3) Cant. cant., I, 4.

Certes, Théotime, quand les blessures et plaies de l'amour sont fréquentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la plus aimable maladie d'amour. Qui pourrait jamais décrire les langueurs amoureuses des saintes Catherine de Sienne et de Gênes, ou de sainte Angèle de Foligny, ou de sainte Christine, ou de la bienheureuse mère Térèse, ou de saint Bernard, ou de saint François? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, soupirs, plaintes, langueurs, définements (1), pâmoisons amoureuses. Mais rien n'est si admirable en tout cela, que cette admirable communication que le doux Jésus lui fit de ses amoureuses et précieuses douleurs, par l'impression de ses plaies et stigmates. Théotime, j'ai souvent considéré cette merveille, et en ai fait cette pensée. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout séraphique, voyant la vive image de son Sauveur crucifié effigiée en un séraphin lumineux qui lui apparut sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne saurait imaginer, saisi d'une consolation et d'une compassion souveraine; car regardant ce beau miroir d'amour que les anges ne se peuvent jamais assouvir de regarder, hélas! il pâmait de douceur et de contentement. Mais voyant aussi d'autre part la vive représentation des plaies et blessures de son Sauveur crucifié, il sentit en son âme ce *glaive* impiteux qui *transperça la* sacrée *poitrine* de la Vierge mère au jour de la Passion (2), avec autant de douleur intérieure que s'il eût été crucifié avec son

(1) *Définements*, défaillances.
(2) Luc., XIII, 35.

cher Sauveur. O Dieu! Théotime, si l'image d'Abraham élevant le coup de la mort sur son cher fils unique pour le sacrifier, image faite par un peintre mortel, eut bien le pouvoir toutefois d'attendrir et faire pleurer le grand saint Grégoire, évêque de Nisse, toutes les fois qu'il la regardait; eh! combien fut extrême l'attendrissement du grand saint François quand il vit l'image de notre Seigneur se sacrifiant soi-même sur la croix! image que non une main mortelle mais la main maîtresse d'un séraphin céleste avait tirée et effigiée sur son propre original, représentant si vivement et au naturel le divin Roi des anges, meurtri, blessé, percé, froissé crucifié!

Cette âme donc ainsi amollie, attendrie et presque toute fondue en cette amoureuse douleur, se trouva par ce moyen extrêmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la mémoire était toute détrempée en la souvenance de ce divin amour, l'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées en l'image présente; l'entendement recevait les espèces (1) infiniment vives que l'imagination lui fournissait, et enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et conformer à la passion du bien-aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second crucifix. Or, l'âme comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur icelui, imprima les douleurs des plaies

(1) *Espèces*, images.

dont elle était blessée, ès endroits correspondants à ceux esquels son amant les avait endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, afin qu'elle pénètre jusqu'à l'extérieur. L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant saint François jusqu'à l'extérieur, et blessa le corps du même dard de douleur duquel il avait blessé le cœur.

Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui était dedans ne le pouvait pas bonnement faire : c'est pourquoi l'ardent séraphin, venant au secours, darda des rayons d'une clarté si pénétrante, qu'elle fit réellement en la chair les plaies extérieures du crucifix que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme. Ainsi le séraphin voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentait ses lèvres souillées, vint au nom de Dieu lui toucher et épurer les lèvres avec un charbon pris sur l'autel, secondant en cette sorte le désir d'icelui. La myrrhe produit sa stacte (1) et première liqueur comme par manière de sueur et de transpiration; mais afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut aider par l'incision. De même l'amour divin de saint François parut en toute sa vie comme par manière de sueur, car il ne respirait en toutes ses actions que cette sacrée dilection; mais pour en faire paraître tout à fait l'incomparable abondance, le céleste séraphin le vint inciser et blesser. Et afin que l'on sut que ses plaies étaient plaies de l'amour du ciel, elles furent faites non avec le fer, mais avec des rayons de lumière. O vrai Dieu! Théotime,

(1) *Stacte*, gomme, ou liquide résineux.

que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses ! car non seulement alors, mais tout le reste de sa vie ce pauvre saint alla toujours traînant et languissant comme bien malade d'amour.

Le bienheureux Philippe Nérius (1), âgé de quatre-vingts ans, eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour, que la chaleur se faisant faire place aux côtes, les élargit bien fort, et en rompit la quatrième et la cinquième, afin qu'il pût recevoir plus d'air pour le rafraîchir. Le bienheureux Stanislas Kostka, jeune garçon de quatorze ans, était si fort assailli de l'amour de son Sauveur, que maintes fois il tombait en défaillance, tout pâmé, et était contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide pour modérer la violence de l'ardeur qu'il sentait.

Et en somme, comme pensez-vous, Théotime, qu'une âme qui a une fois un peu à souhait tâté les consolations divines, puisse vivre en ce monde, mêlé de tant de misères, sans douleur et langueur presque perpétuelle ? On a maintes fois ouï ce grand homme de Dieu, François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyait être bien solitaire, en cette sorte : Eh ! mon Seigneur, non, de grâce, ne m'accablez pas d'une si grande affluence de consolations ; ou si par votre infinie bonté il vous plaît me faire ainsi abonder en délices, tirez-moi donc en paradis : car qui a une fois bien goûté en l'intérieur votre douceur, il lui est force de vivre en amertume tandis qu'il ne jouit pas

(1) S. Philippe de Néri.

de vous. Quand donc Dieu a donné un peu largement de ses divines douceurs à une âme, et qu'il les lui ôte, il la blesse par cette privation, et elle par après demeure languissante, soupirant avec David :

Hélas ! quand viendra le jour
Que la douceur d'un retour
M'ôtera cette souffrance (1) ?

Et avec le grand Apôtre : *O moi misérable homme! qui me délivrera du corps de cette mortalité* (2) ?

(1) Ps., XLI, 3.
(2) Rom., VII, 24.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

LIVRE PREMIER.

CONTENANT UNE PRÉPARATION A TOUT LE TRAITÉ.

CHAP. I. Que pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'âme à la volonté. 1

II. Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'âme. 5

III. Comme la volonté gouverne l'appétit sensuel. 9

IV. Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que même il gouverne la volonté, bien que la volonté ait aussi domination sur lui. 16

V. Des affections de la volonté. 20

VI. Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours. 24

VII. Description de l'amour en général. 28

VIII. Quelle est la convenance qui excite l'amour. 36

IX. Que l'amour tend à l'union. 40

X. Que l'union à laquelle l'amour prétend est spirituelle. 42

XI. Qu'il y a deux portions en l'âme et comment. 44

XII. Qu'en ces deux portions de l'âme, il y a quatre différents degrés de raison. 49

XIII. De la différence des amours. 54

XIV. Que la charité doit être nommée amour. 56

XV. De la convenance qui est entre Dieu et l'homme. 57

CHAP. XVI. Que nous avons une inclination d'aimer Dieu sur toutes choses. 61
XVII. Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer Dieu sur toutes choses. 64
XVIII. Que l'inclination naturelle que nous avons d'aimer Dieu n'est pas inutile. 68

LIVRE SECOND.

HISTOIRE DE LA GÉNÉRATION ET NAISSANCE CÉLESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAP. I. Que les perfections divines ne sont qu'une seule mais infinie perfection. 71
II. Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte, qui est sa propre divinité. 75
III. De la Providence divine en général. 80
IV. De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les créatures raisonnables. 86
V. Que la Providence céleste a pourvu aux hommes une rédemption très abondante. 90
VI. De quelques faveurs spéciales exercées en la rédemption des hommes par la divine Providence. 93
VII. Combien la Providence sacrée est admirable en la diversité des grâces qu'elle distribue aux hommes. 97
VIII. Combien Dieu désire que nous l'aimions. 101
IX. Comme l'amour éternel de Dieu envers nous prévient nos cœurs de son inspiration, afin que nous l'aimions. 105
X. Que nous repoussons bien souvent l'inspiration et refusons d'aimer Dieu. 109
XI. Qu'il ne tient pas à la divine Bonté que nous n'ayons un très excellent amour. 113
XII. Que les attraits divins nous laissent en pleine liberté de les suivre ou les repousser. 11
XIII. Des premiers sentiments d'amour que les attraits divins font en l'âme avant qu'elle ait la foi. 12
XIV. Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foi. 128

CHAP. XV. Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la sainte espérance. 131
XVI. Comme l'amour se pratique en l'espérance. 135
XVII. Que l'amour d'espérance est fort bon, quoique imparfait. 139
XVIII. Quand l'amour se pratique en la pénitence, et premièrement qu'il y a diverses sortes de pénitences. 143
XIX. Que la pénitence sans amour est imparfaite. 148
XX. Comme le mélange d'amour et de douleur se fait en la contrition. 151
XXI. Comme les attraits amoureux de notre Seigneur nous aident et accompagnent jusqu'à la foi et la charité. 158
XXII. Brièvе description de la charité. 162

LIVRE TROISIÈME.

DU PROGRÈS ET PERFECTION DE L'AMOUR.

CHAP. I. Que l'amour sacré peut être augmenté de plus en plus en un chacun de nous. 166
II. Combien notre Seigneur a rendu aisé l'accroissement de l'amour. 170
III. Comme l'âme, étant en charité, fait progrès en icelle. 174
IV. De la sainte persévérance en l'amour sacré. 182
V. Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don spécial de Dieu. 187
VI. Que nous ne saurions parvenir à la parfaite union d'amour avec Dieu en cette vie mortelle. 191
II. Que la charité des saints en cette vie mortelle égale, voire surpasse quelquefois celle des bienheureux. 194
III. De l'incomparable amour de la Mère de Dieu Notre-Dame. 197
IX Préparation au discours de l'union des bienheureux avec Dieu. 202

CHAP. X. Que le désir précédant accroîtra grandement l'union des bienheureux avec Dieu. 206
XI. De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la divinité. 208
XII. De l'union éternelle des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la naissance éternelle du Fils de Dieu. 212
XIII. De l'union des esprits bienheureux avec Dieu en la vision de la production du Saint-Esprit. 215
XIV. Que la sainte lumière de la gloire servira à l'union des esprits bienheureux avec Dieu. 218
XV. Que l'union des bienheureux avec Dieu aura des différents degrés. 221

LIVRE QUATRIÈME.

DE LA DÉCADENCE ET RUINE DE LA CHARITÉ.

CHAP. I. Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu, tandis que nous sommes en cette vie mortelle. 224
II. Du refroidissement de l'âme en l'amour sacré. 229
III. Comme on quitte le divin amour pour celui des créatures. 233
IV. Que l'amour sacré se perd en un moment. 238
V. Que la seule cause du manquement et refroidissement de la charité est en la volonté des créatures. 241
VI. Que nous devons reconnaître de Dieu tout l'amour que nous lui portons. 245
VII. Qu'il faut éviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la très sage providence de Dieu. 250
VIII. Exhortation à l'amoureuse soumission que nous devons aux décrets de la Providence divine. 256

CHAP. IX. D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintes fois en l'âme qui a perdu la sainte charité. 261
X. Combien cet amour imparfait est dangereux. 265
XI. Moyen pour reconnaître cet amour imparfait. 268

LIVRE CINQUIÈME.

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ, QUI SE FONT PAR COMPLAISANCE ET BIENVEILLANCE.

CHAP. I. De la sacrée complaisance de l'amour ; et premièrement, en quoi elle consiste. 272
II. Que par la sainte complaisance nous sommes rendus comme petits enfants aux mamelles de notre Seigneur. 276
III. Que la sacrée complaisance donne notre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpétuel désir en la jouissance. 282
IV. De l'amoureuse condoléance par laquelle la complaisance de l'amour est encore mieux déclarée. 288
V. De la condoléance et complaisance de l'amour en la Passion de notre Seigneur. 293
VI. De l'amour de bienveillance que nous exerçons envers notre Seigneur par manière de désir. 297
VII. Comme le désir d'exalter et magnifier Dieu nous sépare des plaisirs inférieurs, et nous rend attentifs aux perfections divines. 300
VIII. Comme la sainte bienveillance produit la louange du divin Bien-aimé. 303
IX. Comme la bienveillance nous fait appeler toutes les créatures à la louange de Dieu. 309
X. Comme le désir de louer Dieu nous fait aspirer au ciel. 312
XI. Comme nous pratiquons l'amour de bienveillance ès louanges que notre Rédempteur et sa Mère donnent à Dieu. 316

CHAP. XII. De la souveraine louange que Dieu se donne à soi-même, et de l'exercice de bienveillance que nous faisons en icelle. 321

LIVRE SIXIÈME.

DES EXERCICES DU SAINT AMOUR EN L'ORAISON.

CHAP. I. Description de la théologie mystique, qui n'est autre chose que l'oraison. 325
II. De la méditation, premier degré de l'oraison ou théologie mystique. 332
III. Description de la contemplation, et de la première différence qu'il y a entre icelle et la méditation. 339
IV. Qu'en ce monde l'amour prend sa naissance mais non pas son excellence de la connaissance de Dieu. 347
V. Seconde différence entre la méditation et la contemplation. 347
VI. Que la contemplation se fait sans peine, qui est la troisième différence entre icelle et la méditation. 351
VII. Du recueillement amoureux de l'âme en la contemplation. 356
VIII. Du repos de l'âme recueillie en son bien-aimé. 361
IX. Comme ce repos sacré se pratique. 366
X. Des divers degrés de cette quiétude, et comme il la faut conserver. 369
XI. Suite du discours des divers degrés de la sainte quiétude, et d'une excellente abnégation de soi-même qu'on y pratique quelquefois. 373
XII. De l'écoulement ou liquéfaction de l'âme en Dieu. 378
XIII. De la blessure d'amour. 383
XIV. De quelques autres moyens par lesquels le saint amour blesse les cœurs. 389
XV. De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection. 393

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

II

IMPRIMATUR

Parisiis, die 6 Augusti 1907.

G. LEFEBVRE
v. g.

Typographie Firmin-Didot et C^ie^. — Paris. — 1928.

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

PAR

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Évêque et prince de Genève
Instituteur de l'ordre de la Visitation
de Sainte-Marie

Nouvelle édition revue et annotée

PAR L'ABBÉ JULES BONHOMME
CURÉ DE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE GRENELLE, A PARIS

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et Fils, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90
—
1928

TRAITÉ

DE

L'AMOUR DE DIEU

LIVRE SEPTIÈME

DE L'UNION DE L'AME AVEC SON DIEU, QUI SE PARFAIT EN L'ORAISON.

CHAPITRE PREMIER

Comme l'amour fait l'union de l'âme avec Dieu en l'oraison.

Nous ne parlons pas ici de l'union générale du cœur avec son Dieu, mais de certains actes et mouvements particuliers que l'âme recueillie en Dieu fait par manière d'oraison, afin de s'unir et joindre de plus en plus à sa divine bonté ; car il y a, certes, différence entre unir et joindre une chose à l'autre, et serrer ou presser une chose contre une autre ou sur une autre, d'autant que pour joindre et unir il n'est besoin que d'une simple application d'une chose à l'autre en sorte qu'elles se touchent et soient ensemble, ainsi que nous joignons les vignes aux ormeaux et les jasmins aux treilles des berceaux que l'on fait ès jardins. Mais pour serrer et presser, il faut faire une application

forte qui accroisse et augmente l'union; de sorte que serrer, c'est intimement et fortement joindre, comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres, car il ne s'unit pas seulement, mais il se presse et serre si fort à eux, que même il pénètre et entre dans leurs écorces.

La comparaison de l'amour des petits enfants envers leur mère ne doit point être abandonnée, à cause de son innocence et pureté. Voyons donc ce beau petit enfant auquel sa mère assise présente son sein ; il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et pliant tout son petit corps dans ce giron et sur cette poitrine aimable. Et voyez réciproquement sa mère, comme le recevant elle le serre, et, par manière de dire, le colle à son sein, et le baisant, joint sa bouche à la sienne. Mais voyez derechef ce petit poupon appâté des caresses maternelles, comme de son côté il coopère à cette union d'entre sa mère et lui ; car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut par lui-même sur la poitrine et le visage de sa mère, et semble qu'il se veuille tout enfoncer et cacher dans ce sein agréable duquel il est extrait.

Or alors, Théotime, l'union est parfaite ; laquelle n'étant qu'une, ne laisse pas de procéder de la mère et de l'enfant, en sorte néanmoins qu'elle dépend toute de la mère ; car elle a attiré à soi l'enfant, elle l'a la première serré entre ses bras et pressé sur sa poitrine, et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eût pu se serrer et prendre si fort à sa mère. Mais toutefois ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son côté, et se joint de toute sa force au sein maternel, non seulement consentant à la douce union que sa mère prati-

que, mais y contribuant ses faibles efforts (1) de tout son cœur. Et je dis ses faibles efforts, parce qu'ils sont si imbéciles (2), qu'ils ressemblent presque plutôt des essais (3) d'union que non pas une union.

Ainsi donc, Théotime, notre Seigneur montrant le très aimable sein de son divin amour à l'âme dévote, il la tire toute à soi, la ramasse, et, par manière de dire, il replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa douceur plus que maternelle, puis brûlant d'amour, il serre l'âme, il la joint, la presse et colle sur ses lèvres de suavité et sur sa délicieuse poitrine, la *baisant du sacré baiser de sa bouche*, et lui faisant savourer ses *mamelles meilleures que le vin* (4). Alors l'âme, amorcée des délices de ses faveurs, non seulement consent et se prête à l'union que Dieu fait, mais de tout son pouvoir elle coopère, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus à la divine bonté; de sorte toutefois qu'elle reconnaît bien que son union et liaison à cette souveraine douceur dépend toute de l'opération divine, sans laquelle elle ne pourrait seulement pas faire le moindre essai du monde pour s'unir à icelle.

Quand on voit une exquise beauté regardée avec grande ardeur, ou une excellente mélodie écoutée avec une grande attention, ou un rare discours entendu avec grande contention, on dit que cette beauté-là tient collés sur soi les yeux des spectateurs, que cette musique tient attachées les

(1) *Contribuant ses efforts*, y apportant ses efforts.
(2) *Imbéciles*, impuissants.
(3) *Ressemblent des essais*, à des essais.
(4) Cant. cant., I, 1.

oreilles, que ce discours ravit les cœurs des auditeurs. Qu'est-ce à dire tenir collés les yeux, tenir attachées les oreilles et ravir les cœurs, sinon unir et joindre fort serrés les sens et puissances dont on parle à leurs objets? L'âme donc se serre et se presse sur son objet, quand elle s'y affectionne avec grande attention ; car le serrement n'est autre chose que le progrès et avancement de l'union et conjonction. Nous usons même de ce mot selon notre langage ès choses morales : Il me presse de faire ceci ou cela, il me presse de demeurer ; c'est-à-dire, il n'emploie pas seulement sa persuasion ou sa prière, mais il l'emploie avec contention et effort, comme firent les pèlerins en Emmaüs, qui non seulement supplièrent notre Seigneur, mais le pressèrent et serrèrent à force, *le contraignant* d'une amoureuse violence *d'arrêter* au logis avec eux (1).

Or, en l'oraison, l'union se fait souvent par manière de petits, mais fréquents élancements et avancements de l'âme en Dieu. Et si vous prenez garde aux petits enfants unis et joints au sein de leur mère, vous verrez que de temps en temps ils se pressent et serrent par de petits élans que le plaisir de teter leur donne. Ainsi en l'oraison le cœur uni à son Dieu fait maintes fois certaines recharges d'union par des mouvements avec lesquels il se serre et presse davantage en sa divine douceur : comme, par exemple, l'âme ayant longuement demeuré au sentiment d'union par lequel elle savoure doucement combien elle est heureuse d'être à Dieu ; enfin accroissant cette union par un serrement et élan cordial : Oui, Seigneur, dira-

(1) Luc., XXIV. 29.

t-elle, je suis vôtre toute, toute, toute sans exception ; ou bien : Eh ! Seigneur, je le suis, certes, et je le veux être toujours plus; ou bien, par manière de prière : O doux Jésus, eh ! tirez-moi toujours plus avant dans votre cœur afin que votre amour m'engloutisse, et que je sois du tout (1) abîmée en sa douceur !

Mais d'autres fois l'union se fait, non par des élancements répétés, ains par manière d'un continuel insensible pressement et avancement du cœur en la divine bonté ; car comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb, d'airain ou de pierre, quoiqu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre sur laquelle elle est posée, qu'enfin avec le temps on la trouve tout enterrée, à cause de l'inclination de son poids, qui par sa pesanteur la fait toujours tendre au centre : ainsi notre cœur étant une fois joint à son Dieu, s'il demeure en cette union et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement par un insensible progrès d'union, jusques à ce qu'il soit tout en Dieu, à cause de l'inclination sacrée que le saint amour lui donne de s'unir toujours davantage à la souveraine bonté; car, comme dit le grand apôtre de France (2), l'amour est une vertu unitive, c'est-à-dire, qui nous porte à la parfaite union du souverain bien. Et puisque c'est une vérité indubitable que le divin amour, tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement ou au moins une habitude active et tendante au mouvement ; lors même qu'il est parvenu à la simple union, il ne laisse pas d'agir,

(1) *Du tout*, entièrement.
(2) S. Denys l'Aréopagite.

quoique imperceptiblement, pour l'accroître et perfectionner de plus en plus.

Ainsi les arbres qui aiment à être transplantés, après qu'ils le sont, étendent leurs racines et se fourrent bien avant dans le sein de la terre qui est leur élément et leur aliment, nul ne s'apercevant de cela tandis qu'il se fait, ains seulement quand il est fait. Et le cœur humain transplanté du monde en Dieu par le céleste amour, s'il s'exerce fort en l'oraison, certes il s'étendra continuellement et se serrera à la Divinité, s'unissant de plus en plus à sa bonté, mais par des accroissements imperceptibles, desquels on ne remarque pas bonnement le progrès tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Si vous buvez quelque exquise liqueur, par exemple de l'eau impériale (1), la simple union d'icelle avec vous se fera à mesure que vous la recevrez; car la réception et l'union sont une même chose en cet endroit; mais par après, petit à petit, cette union s'agrandira par un progrès imperceptiblement sensible; car la vertu de cette eau, pénétrant de toutes parts, confortera le cerveau, revigorera le cœur, et étendra sa force sur tous vos esprits. Ainsi un sentiment de dilection, comme par exemple, *que Dieu est bon!* étant entré dedans le cœur, d'abord il fait l'union avec cette bonté, mais étant entretenu un peu longuement, comme un parfum précieux il pénètre de tous les côtés l'âme, il se répand et dilate dans notre volonté, et, par manière de dire, il s'incorpore avec notre esprit, se joignant et serrant de toutes parts

(1) *Eau impériale*, liqueur odorante, employée aussi en médecine, dans la composition de laquelle il entre du citron, de la cannelle, etc.

de plus en plus à nous et nous unissant à lui. Et c'est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées paroles au *miel* (1); car qui ne sait que la douceur du miel s'unit de plus en plus à notre sens par un progrès continuel de savourement, lorsque le tenant longuement en la bouche, ou que l'avalant tout bellement, sa saveur pénètre plus avant le sens de notre goût? Et de même, ce sentiment de la bonté céleste exprimé par cette parole de saint Bruno : *O bonté!* ou par celle de saint Thomas: *Mon Seigneur et mon Dieu!* ou par celle de Magdeleine : Eh ! *mon Maître!* ou par celle de saint François : *Mon Dieu et mon tout!* ce sentiment, dis-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'étend et s'enfonce par une intime pénétration en l'esprit, et de plus en plus le détrempe tout de sa saveur, qui n'est autre chose qu'accroître l'union, comme fait l'onguent précieux ou le baume, qui, tombant sur le coton, se mêle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec icelui, qu'enfin on ne saurait plus dire si le coton est parfumé ou s'il est parfum ; ni si le parfum est coton, ou le coton parfum. O qu'heureuse est une âme qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la présence de Dieu ! car son union avec la divine bonté croîtra perpétuellement, quoiqu'insensiblement, et détrempera tout l'esprit d'icelui de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la présence de Dieu en cet endroit, je n'entends pas parler du sentiment sensible, mais de celui qui réside en

(1) Ps., CXVII, 103

la cime et suprême pointe de l'esprit, où le divin amour règne et fait ses exercices principaux.

CHAPITRE II

Des divers degrés de la sainte union qui se fait en l'oraison.

L'union se fait quelquefois sans que nous y coopérions, sinon par une simple suite, nous laissant unir sans résistance à la divine bonté, comme un petit enfant amoureux du sein de sa mère, mais tellement alangouri (1), qu'il ne peut faire aucun mouvement pour y aller ni pour se serrer quand il y est, mais seulement est bien aise d'être pris et tiré entre les bras de sa mère et d'être pressé par elle sur sa poitrine.

Quelquefois nous coopérons, lorsqu'étant tirés, nous courons volontiers pour seconder la douce force de la bonté qui nous tire et nous serre à soi par son amour.

Quelquefois il nous semble que nous commençons à nous joindre et serrer à Dieu avant qu'il se joigne à nous, parce que nous sentons l'action de l'union de notre côté, sans sentir celle qui se fait de la part de Dieu, lequel toutefois sans doute nous prévient toujours, bien que toujours nous ne sentions pas sa prévention : car s'il ne s'unissait à nous, jamais nous ne nous unirions à lui ; il nous choisit et saisit toujours avant que nous le choisissions ni saisissions. Mais quand, suivant ses attraits imperceptibles, nous commençons à nous unir à lui, il fait quelquefois le progrès de notre union, secourant notre imbécillité, et se serrant insensi-

(1) *Alangouri*, languissant.

blement lui-même à nous, si que (1) nous le sentons qu'il entre et qu'il pénètre notre cœur par une suavité incomparable. Et quelquefois aussi, comme il nous a attirés insensiblement à l'union, il continue insensiblement à nous aider et secourir. Et nous ne savons comme une si grande union se fait, mais nous savons bien que nos forces ne sont pas assez grandes pour la faire, si que nous jugeons bien par là que quelque secrète puissance fait son insensible action en nous. Comme les nochers qui portent du fer, lorsque sous un vent fort faible ils sentent leurs vaisseaux cingler puissamment, connaissent qu'ils sont proche des montagnes de l'aimant, qui les tirent imperceptiblement, et voient en cette sorte un connaissable et perceptible avancement provenant d'un moyen inconnu et imperceptible : car ainsi lorsque nous voyons notre esprit s'unir de plus en plus à Dieu sous de petits efforts que notre volonté fait, nous jugeons bien que nous avons trop peu de vent pour cingler si fort, et qu'il faut que l'amant de nos âmes nous tire par l'influence secrète de sa grâce, laquelle il veut nous être imperceptible, afin qu'elle nous soit plus admirable, et que sans nous amuser à sentir ses attraits, nous nous occupions plus purement et simplement à nous unir à sa bonté.

Aucune fois (2) cette union se fait si insensiblement que notre cœur ne sent ni l'opération divine en nous, ni notre coopération ; ains il trouve la seule union insensiblement toute faite, à l'imitation de Jacob, qui, sans y penser, se trouva marié avec Lia, ou plutôt comme un autre Samson, mais plus

(1) *Si que*, à tel point que.
(2) *Aucune fois*, certaines fois.

heureux, il se trouve lié et serré des cordes de la sainte union, sans que nous nous en soyons aperçus.

D'autres fois nous sentons les serrements, l'union se faisant par des actions sensibles tant de la part de Dieu que de la nôtre.

Quelquefois l'union se fait par la seule volonté et en la seule volonté, et aucune fois l'entendement y a sa part, parce que la volonté le tire après soi et l'applique à son objet, lui donnant un plaisir spécial d'être fiché à le regarder ; comme nous voyons que l'amour répand une profonde et spéciale attention en nos yeux corporels, pour les arrêter à voir ce que nous aimons.

Quelquefois cette union se fait de toutes les facultés de l'âme, qui se ramassent toutes autour de la volonté, non pour s'unir elles-mêmes à Dieu, car elles n'en sont pas toutes capables, mais pour donner plus de commodité à la volonté de faire son union. Car si les autres facultés étaient appliquées une chacune à son objet propre, l'âme opérant par icelles, ne pourrait pas si parfaitement s'employer à l'action par laquelle l'union se fait avec Dieu. Telle est la variété des unions.

Voyez saint Martial (car ce fut, comme on dit, le bienheureux enfant duquel il est parlé en saint Marc, ch. IX.), notre Seigneur le prit, le leva et le tint assez longuement entre ses bras. O beau petit Martial ! que vous êtes heureux d'être saisi, pris, porté, uni, joint et serré sur la poitrine céleste du Sauveur et baisé de sa bouche sacrée, sans que vous y coopériez qu'en ne faisant pas résistance à recevoir ces divines caresses ! Au contraire, saint Siméon embrasse et serre notre Seigneur

sur son sein, sans que notre Seigneur fasse aucun semblant de coopérer à cette union, bien que, comme chante la très sainte Église, *le vieillard portait l'enfant, mais l'enfant gouvernait le vieillard* (1). Saint Bonaventure, touché d'une sainte humilité, non seulement ne s'unissait pas à notre Seigneur, ains se retirait de sa présence réelle, c'est-à-dire, du très saint sacrement de l'Eucharistie, quand un jour oyant messe, notre Seigneur se vint unir à lui, lui portant son divin sacrement. Or, cette union faite, eh Dieu ! Théotime, pensez de quel amour cette sainte âme serra son Sauveur sur son cœur ! A l'opposite, sainte Catherine de Sienne désirant ardemment notre Seigneur en la sainte communion, pressant et poussant son âme et son affection devers lui, il se vint joindre à elle, entrant en sa bouche avec mille bénédictions. Ainsi notre Seigneur commença l'union avec saint Bonaventure, et sainte Catherine sembla commencer celle qu'elle eut avec son Sauveur. La sacrée amante du Cantique parle comme ayant pratiqué l'une et l'autre sorte d'union : *Je suis toute à mon bien-aimé,* se dit-elle, *et son retour est devers moi* (2) ; car c'est autant que si elle disait : Je me suis unie à mon cher ami, et réciproquement il se retourne devers moi, pour, en s'unissant de plus en plus à moi, se rendre aussi tout mien. *Mon cher ami m'est un bouquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein* (3), et je le serrerai comme un bouquet de suavité. *Mon âme,* dit David, *s'est serrée à vous,* ô mon Dieu, et *votre main droite m'a*

(1) Luc., II., 28.
(2) Cant. cant., VII, 10.
(3) *Ibid.*, I., 12

empoigné et saisi (1). Mais ailleurs elle confesse d'être parvenue, disant : *Mon cher ami est tout à moi ; et moi je suis toute sienne* (2) ; nous faisons une sainte union par laquelle il se joint à moi et moi je me joins à lui. Et pour montrer que toujours toute l'union se fait par la grâce de Dieu qui nous tire à soi, et par ses attraits émeut notre âme et anime le mouvement de notre union envers lui, elle s'écrie comme tout impuissante : *Tirez-moi* (3) ; mais pour témoigner qu'elle ne se laissera pas tirer comme une pierre ou comme un forçat, ains qu'elle coopérera de son côté et mêlera son faible mouvement parmi les puissants attraits de son amant, *nous courrons*, dit-elle, *à l'odeur de vos parfums* (4). Et afin qu'on sache que si on la tire un peu fortement par la volonté, toutes les puissances de l'âme se porteront à l'union : *Tirez-moi*, dit-elle, *et nous courrons*. L'époux n'en tire qu'une, et plusieurs courent à l'union. La volonté est la seule que Dieu veut, mais toutes les autres puissances courent après elle pour être unies à Dieu avec elle.

A cette union le divin berger des âmes provoquait sa chère Sulamite. *Mettez-moi*, disait-il, *comme un sceau sur votre cœur, comme un cachet sur votre bras* (5). Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joint pas seulement, mais on le presse bien serré. Ainsi veut-il que nous nous unissions à lui d'une union si forte et pressée

(1) Ps., LXII, 9.
(2) Cant. cant., II, 16.
(3) *Ibid.*, I. 3.
(4) *Ibid.*
(5) Cant.Cant., VIII, 6.

que nous demeurions marqués de ses traits.

Le saint *amour du Sauveur nous presse* (1). O Dieu, quel exemple d'union excellente ! il s'était joint à notre nature humaine par grâce, comme une vigne à son ormeau, pour la rendre aucunement participante de son fruit. Mais voyant que cette union s'était défaite par le péché d'Adam, il fit une union plus serrée et pressante en l'Incarnation, par laquelle la nature humaine demeure à jamais jointe en unité de personne à la Divinité. Et afin que non seulement la nature humaine, mais tous les hommes pussent s'unir intimement à sa bonté, il institua le sacrement de la très sainte Eucharistie, auquel un chacun peut participer pour unir son Sauveur à soi-même réellement et par manière de viande (2). Théotime, cette union sacramentelle nous sollicite et nous aide à la spirituelle de laquelle nous parlons.

CHAPITRE III

Du souverain degré d'union par la suspension et ravissement.

Soit donc que l'union de notre âme avec Dieu se fasse imperceptiblement, soit qu'elle se fasse perceptiblement, Dieu en est toujours l'auteur, et nul ne peut s'unir à lui, s'il ne va à lui : nul ne peut aller à lui, s'il n'est tiré par lui, comme témoigne le divin époux, disant : *Nul ne peut venir à moi, sinon que mon Père le tire* (3) : ce que sa céleste épouse proteste aussi, disant : *Tirez-moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums* (4).

(1) II Cor., v. 14.
(2) *Viande*, chair, aliment en général.
(3) Joan., VI, 44.
(4) Cant. cant., I, 3.

Or, la perfection de cette union consiste en deux points : qu'elle soit pure et qu'elle soit forte. Ne puis-je pas m'approcher de quelqu'un pour lui parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de lui, pour odorer (1) les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur lui ? Et alors je m'approche voirement (2) de lui et je me joins à lui ; mais l'approchement et l'union n'est pas ma principale prétention, ains je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de lui et me joins à lui, non pour aucune autre fin que pour être proche de lui, et jouir de cette prochaineté et union ; c'est alors un approchement d'union pure et simple.

Ainsi plusieurs s'approchent de notre Seigneur, les uns pour l'ouïr, comme Magdeleine; les autres pour être guéris, comme l'hémorroïsse ; les autres pour l'adorer, comme les Mages ; les autres pour le servir, comme Marthe ; les autres pour vaincre leur incrédulité, comme saint Thomas ; les autres pour le parfumer, comme Magdeleine, Joseph, Nicodème. Mais sa divine Sulamite le cherche pour le trouver, et l'ayant trouvé, ne veut autre chose que de le tenir bien serré, et le tenant, ne jamais le quitter. *Je le tiens,* dit-elle, *et ne l'abandonnerai point* (3). Jacob, dit saint Bernard, tenant Dieu bien serré, le veut bien quitter, pourvu qu'il reçoive sa bénédiction ; mais la Sulamite ne le quittera pas, quelle bénédiction qu'il lui donne ; car elle ne veut pas les bénédictions de Dieu, elle

(1) *Odorer*, flairer.
(2) *Voirement*, vraiment.
(3) Cant. Cant., III., 4.

veut le Dieu des bénédictions, disant avec David : *Qu'y a-t-il au ciel pour moi, et que veux-je sur la terre, sinon vous ?* Vous êtes *le Dieu de mon cœur et mon partage à toute éternité* (1).

Ainsi fut la glorieuse *Mère auprès de la croix* de son Fils (2). « Eh ! que cherchez-vous, ô Mère de la vie, en ce mont de Calvaire et en ce lieu de mort ? — Je cherche, eût-elle dit, mon enfant, qui est la vie de ma vie. Et pourquoi le cherchez-vous ? — Pour être auprès de lui. — Mais maintenant il est parmi les tristesses de la mort. — Eh ! ce ne sont pas les allégresses que je cherche, c'est lui-même ; et partout mon cœur amoureux me fait rechercher d'être unie à cet aimable enfant, mon cher bien-aimé. En somme, la prétention de l'âme en cette union n'est autre que d'être avec son amant.

Mais quand l'union de l'âme avec Dieu est grandement très étroite et très serrée, elle est appelée par les théologiens inhésion (3) ou adhésion, parce que par icelle l'âme demeure prise, attachée, collée et affichée à la divine Majesté ; en sorte que malaisément peut-elle s'en déprendre et retirer. Voyez, je vous prie, cet homme pris et serré par attention à la suavité d'une harmonieuse musique, ou bien (ce qui est extravagant) à la niaiserie d'un jeu de cartes ; vous l'en voulez retirer et vous ne pouvez : quelles affaires qu'il ait au logis, on ne le peut arracher, il en perd même le boire et le manger. O Dieu ! Théotime, combien plus doit être attachée et serrée l'âme qui est amante de son Dieu, quand elle est unie à la di-

(1) Ps., LXXII. 25, 26.
(2) Joan., XIX. 25.
(3) *Inhésion*, attachement.

vinité de l'infinie douceur, et qu'elle est prise et éprise en cet objet d'incomparables perfections ! Telle fut celle du grand vaisseau d'élection, qui s'écriait : *Afin que je vive à Dieu, je suis affiché* (1) *à la croix avec Jésus-Christ* (2). Aussi proteste-t-il que rien, non pas *la mort* même, *ne le peut séparer* de son Maître (3). Et cet effet de l'amour fut même pratiqué entre David et Jonathas ; car il est dit que l'*âme de Jonathas fut collée à celle de David* (4). Aussi est-ce un axiome célébré par les anciens Pères, que l'amitié qui peut finir ne fut jamais vraie amitié, ainsi que j'ai dit ailleurs.

Voyez, je vous prie, Théotime, ce petit enfant attaché au sein et au col de sa mère. Si on le veut arracher de là pour le porter en son berceau parce qu'il est temps, il marchande et dispute tant qu'il peut pour ne point quitter ce sein tant aimable. Si on le fait déprendre d'une main, il s'accroche de l'autre, et si on l'enlève du tout, il se met à pleurer ; et tenant son cœur et ses yeux où il ne peut plus tenir son corps, il va réclamant sa chère mère, jusqu'à ce qu'à force de le bercer on l'ait endormi. Ainsi l'âme, laquelle, par l'exercice de l'union, est parvenue jusqu'à demeurer prise et attachée à la divine bonté, n'en peut être tirée presque que par force et avec beaucoup de douleur, on ne la peut faire déprendre : si on détourne son imagination, elle ne laisse pas de se tenir prise par son entendement ; que si on tire son entendement, elle se tient attachée par la volonté :

(1) *Affiché*, fixé.
(2) Galat., II, 19.
(3) Rom., VIII, 38, 39.
(4) I. Reg., XVIII, 1.

et si on la fait encore abandonner de la volonté par quelque distraction violente, elle se retourne de moment en moment du côté de son cher objet, duquel elle ne peut du tout se déprendre, renouant tant qu'elle peut les doux liens de son union avec lui par de fréquents retours qu'elle fait comme à la dérobée, expérimentant en cela la peine de saint Paul ; car elle est *pressée de deux* désirs (1), d'être délivrée de toute occupation extérieure pour demeurer en son intérieur avec Jésus-Christ, et d'aller néanmoins à l'œuvre de l'obéissance que l'union même avec lui enseigne être requise.

Or, la bienheureuse mère Térèse dit excellemment que l'union étant parvenue jusqu'à cette perfection que de nous tenir pris et attachés avec notre Seigneur, elle n'est point différente du ravissement, suspension ou pendement d'esprit ; mais qu'on l'appelle seulement union, ou suspension, ou pendement, quand elle est courte ; et quand elle est longue, on l'appelle extase ou ravissement, d'autant qu'en effet l'âme attachée à son Dieu si fermement et si serrée qu'elle n'en puisse pas aisément être déprise, elle n'est plus en soi-même, mais en Dieu : non plus qu'un corps crucifié n'est plus en soi-même, mais en la croix, et que le lierre attaché à la muraille n'est plus en soi, mais en la muraille.

Mais afin d'éviter toute équivoque, sachez, Théotime, que *la charité est un lien*, et un lien *de perfection* (2), et qui a plus de charité, il est plus étroitement uni et lié à Dieu. Or, nous ne parlons pas de cette union qui est permanente en nous,

(1) Philipp., I, 23.
(2) Coloss., III, 14.

par manière d'habitude, soit que nous dormions, soit que nous veillions : nous parlons de l'union qui se fait par l'action, et qui est un des exercices de la charité et dilection. Imaginez-vous donc que saint Paul, saint Denis, saint Augustin, saint Bernard, saint François, sainte Catherine de Gênes ou de Sienne sont encore en ce monde, et qu'ils dorment de lassitude après plusieurs travaux pris pour l'amour de Dieu. Représentez-vous d'autre part quelque bonne âme, mais non pas si sainte comme eux, qui fût en l'oraison d'union à même temps, je vous demande, mon cher Théotime, qui est plus uni, plus serré, plus attaché à Dieu, ou ces grands saints qui dorment, ou cette âme qui prie ? Certes, ce sont ces aimables amants ; car ils ont plus de charité, et leurs affections, quoiqu'en certaine façon dormantes, sont tellement engagées et prises à leur Maître, qu'elles en sont inséparables. Mais, ce me direz-vous, comment se peut-il faire qu'une âme qui est en l'oraison d'union, et même jusqu'à l'extase, soit moins unie à Dieu que ceux qui dorment, pour saints qu'ils soient ? Voici que je vous dis, Théotime Celle-là est plus avant en l'exercice de l'union, et ceux-ci sont plus avant en l'union : ceux-ci sont unis et ne s'unissent pas, puisqu'ils dorment, et celle-là s'unit, étant en l'exercice et pratique actuelle de l'union.

Au demeurant, cet exercice de l'union avec Dieu se peut même pratiquer par des courts et passagers, mais fréquents élans de notre cœur en Dieu par manière d'oraisons jaculatoires faites à cette intention : Ah ! Jésus, qui me donnera la grâce que je sois un seul esprit avec vous ? Enfin, Seigneur, rejetant la multiplicité des créatures, je ne veux

que votre unité. O Dieu, vous êtes le seul un et la seule unité nécessaire à mon âme ! Hélas ! cher ami de mon cœur, unissez ma pauvre unique âme à votre très unique bonté ! Eh ! vous êtes tout mien, quand serai-je tout vôtre ? l'aimant tire le fer et le serre. O Seigneur Jésus, mon amant, soyez mon tire-cœur ; serrez, pressez et unissez à jamais mon esprit sur votre paternelle poitrine ! Eh ! puisque je suis fait pour vous, pourquoi ne suis-je pas en vous ? Abîmez cette goutte d'esprit, que vous m'avez donnée, dedans la mer de votre bonté de laquelle elle procède. Ah ! Seigneur, puisque votre cœur m'aime, que ne me ravit-il à soi, puisque je le veux bien ? *Tirez-moi*, et *je courrai à la suite* de vos attraits (1), pour me jeter entre vos bras paternels, et n'en bouger jamais ès siècles des siècles. *Amen*.

CHAPITRE IV

Du ravissement, et de la première espèce d'icelui.

L'extase s'appelle ravissement, d'autant que par icelle Dieu nous attire et élève à soi, et le ravissement s'appelle extase, en tant que par icelui nous sortons et demeurons hors et au-dessus de nous-mêmes pour nous unir à Dieu. Et bien que les attraits par lesquels nous sommes attirés de la part de Dieu, soient admirablement doux, suaves et délicieux ; si est-ce qu'à cause de la force que la beauté et bonté divine a pour tirer à soi l'attention et application de l'esprit, il semble que non seulement elle nous élève, mais qu'elle nous

(1) Cant. cant., I, 3.

ravit et nous emporte, comme au contraire à raison du très volontaire consentement et ardent mouvement par lequel l'âme ravie s'écoule après les attraits divins, il semble que non seulement elle monte et s'élève, mais qu'elle se jette et s'élance hors de soi en la Divinité même. Et c'en est de même en la très infâme extase ou abominable ravissement qui arrive à l'âme, lorsque par les amorces des plaisirs charnels elle est mise hors de sa propre dignité spirituelle, et au-dessous de sa condition naturelle; car en tant que volontairement elle suit cette malheureuse volupté, et se précipite hors de soi-même, c'est-à-dire, hors de l'état spirituel, on dit qu'elle est en l'extase sensuelle; mais en tant que les appas sensuels la tirent puissamment, et, par manière de dire, l'entraînent dans cette basse et vile condition, on dit qu'elle est ravie et emportée hors de soi-même, parce que ces voluptés grossières la démettent de l'usage de la raison et intelligence avec une si furieuse violence, que, comme dit l'un des plus grands philosophes, l'homme étant en cet accident, semble être tombé en épilepsie, tant l'esprit demeure absorbé et comme perdu. O hommes! jusques à quand serez-vous si insensés que de vouloir ravaler votre dignité naturelle, descendant volontairement, et vous précipitant en la condition des bêtes brutes?

Mais, mon cher Théotime, quant aux extases sacrées, elles sont de trois sortes. L'une est de l'entendement, l'autre de l'affection, et la troisième de l'action: l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisième en l'œuvre; l'une se fait par l'admiration, l'autre par la dévotion, et

la troisième par l'opération. L'admiration se fait en nous par la rencontre d'une vérité nouvelle que nous ne connaissions pas, ni n'attendions pas de connaître. Et si à la nouvelle vérité que nous rencontrons, est jointe la beauté et bonté, l'admiration qui en provient est grandement délicieuse. Ainsi la reine de Saba trouvant en Salomon plus de véritable sagesse qu'elle n'avait pensé, elle demeura toute pleine d'admiration ; et les Juifs, voyant en notre Sauveur une science qu'ils n'eussent jamais cru, furent surpris d'une grande admiration. Quand donc il plaît à la divine bonté de donner à notre entendement quelque spéciale clarté, par le moyen de laquelle il vient à contempler les mystères divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevée, alors voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avait pu s'imaginer, il entre en admiration.

Or, l'admiration des choses agréables attache et colle fortement l'esprit à la chose admirée, tant à raison de l'excellence de la beauté qu'elle lui découvre, qu'à raison de la nouveauté de cette excellence, l'entendement ne se pouvant assez assouvir de voir ce qu'il n'a encore point vu, et qui est si agréable à voir. Et quelquefois, outre cela, Dieu donne à l'âme une lumière non seulement claire, mais croissante comme l'aube du jour ; et alors, comme ceux qui ont trouvé une minière d'or, fouillent toujours plus avant pour trouver toujours davantage de ce tant désiré métal, ainsi l'entendement va de plus en plus s'enfonçant à la considération et admiration de son divin objet : car ne plus ne moins que l'admiration a causé la philosophie et attentive recherche

des choses naturelles, elle a aussi causé la contemplation et théologie mystique ; et d'autant que cette admiration, quand elle est forte, nous tient hors et au-dessus de nous-mêmes par la vive attention et application de notre entendement aux choses célestes, elle nous porte par conséquent en l'extase.

CHAPITRE V

De la seconde espèce de ravissement.

Dieu attire les esprits à soi par sa souveraine beauté et incompréhensible bonté : excellences qui toutes deux ne sont néanmoins qu'une suprême divinité très uniquement belle et bonne tout ensemble. Tout se fait pour le bon et pour le beau ; toutes choses regardent vers lui, sont mues et contenues par lui, et pour l'amour de lui. Le bon et le beau est désirable, aimable et chérissable à tous : pour lui toutes choses font et veulent tout ce qu'elles opèrent et veulent. Et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle à soi toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parole qui veut dire appeler (1).

De même quant au bien, sa vraie image c'est la lumière, surtout en ce que la lumière recueille, réduit et convertit à soi tout ce qui est, dont le soleil entre les Grecs est nommé d'une parole (2) laquelle montre que toutes choses soient ramassées et serrées, rassemblant les dispersées, comme la bonté convertit à soi toutes choses, étant non seulement la souveraine unité, mais souveraine-

(1) Beau, en grec καλός, καλεῖν, appeler.
(2) Soleil, en grec ἥλιος.

ment unissante, d'autant que toutes choses la désirent comme leur principe, leur conservation et leur dernière fin ; de sorte qu'en somme le bon et le beau ne sont qu'une même chose, d'autant que toutes choses désirent le beau et le bon.

Ce discours, Théotime, est presque tout composé des paroles du divin saint Denis Aréopagite. Et certes, il est vrai que le soleil, source de la lumière corporelle, est la vraie image du bon et du beau ; car entre les créatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ni de beauté égale à celle du soleil. Or, la beauté et bonté du soleil consistent en sa lumière, sans laquelle rien ne serait beau et rien ne serait bon en ce monde corporel. Elle éclaire tout, comme belle ; elle échauffe et vivifie tout, comme bonne. En tant qu'elle est belle et claire, elle attire tous les yeux qui ont vue au monde ; en tant qu'elle est bonne et qu'elle échauffe, elle attire à soi tous les appétits et toutes les inclinations du monde corporel, car elle tire et élève les exhalaisons et vapeurs ; elle tire et fait sortir les plantes et les animaux de leurs origines, et ne se fait aucune production à laquelle la chaleur vitale de ce grand luminaire ne contribue. Ainsi Dieu, père de toute lumière, souverainement bon et beau, par sa beauté attire notre entendement à le contempler, et par sa bonté il attire notre volonté à l'aimer. Comme beau, comblant notre entendement de délices, il répand son amour, dans notre volonté ; comme bon, remplissant notre volonté de son amour, il excite notre entendement à le contempler ; l'amour nous provoquant à la contemplation, et la contemplation à l'amour, dont il s'ensuit que l'extase et le ravissement dépend totalement de l'a-

mour : car c'est l'amour qui porte l'entendement à la contemplation, et la volonté à l'union ; de manière qu'enfin il faut conclure, avec le grand saint Denis, que l'amour divin est extatique, ne permettant pas que les amants soient à eux-mêmes, ains à la chose aimée. A raison de quoi cet admirable apôtre saint Paul, étant en la possession de ce divin amour, et fait participant de sa force extatique, d'une bouche divinement inspirée : *Je vis*, dit-il, *non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi* (1). Ainsi, comme un vrai amoureux sorti hors de soi en Dieu, il vivait, non plus de sa propre vie, mais de la vie de son bien-aimé, comme souverainement aimable.

Or, ce ravissement d'amour se fait sur la volonté en cette sorte : Dieu la touche par ces attraits de suavité ; et lors, comme une aiguille touchée par l'aimant se tourne et remue vers le pôle, s'oubliant de son insensible condition, ainsi la volonté, atteinte de l'amour céleste, s'élance et porte en Dieu, quittant toutes ses inclinations terrestres, entrant par ce moyen en un ravissement, non de connaissance, mais de jouissance ; non d'admiration, mais d'affection ; non de science, mais d'expérience ; non de vue, mais de goût et de savourement.

Il est vrai que, comme j'ai déjà signifié, l'entendement entre quelquefois en admiration, voyant la sacrée délectation que la volonté a en son extase, apercevant l'entendement en admiration : de sorte que ces deux facultés s'entre-communiquent leurs ravissements, le regard de la beauté nous la faisant aimer, et l'amour nous la faisant regarder.

(1) Galat., II, 20.

On n'est guère souvent échauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit éclairé, ni éclairé qu'on n'en soit échauffé. L'amour fait facilement admirer, et l'admiration facilement aimer.

Toutefois les deux extases de l'entendement et de la volonté ne sont pas tellement appartenantes l'une à l'autre, que l'une ne soit bien souvent sans l'autre ; car, comme les philosophes ont eu plus de la connaissance que de l'amour du Créateur, aussi les bons chrétiens en ont maintes fois plus d'amour que de connaissance, et par conséquent l'excès de la connaissance n'est pas toujours suivi de celui de l'amour, non plus que l'excès de l'amour n'est pas toujours accompagné de celui de la connaissance, ainsi que j'ai remarqué ailleurs. Or, l'extase de l'admiration étant seule, ne nous fait pas meilleurs, suivant ce qu'en dit celui qui avait été ravi en extase jusqu'au troisième ciel : *Si je connaissais*, dit-il, *tous les mystères et toute la science, et que je n'aie pas la charité, je ne suis rien* (1) ; et partant le malin esprit peut extasier, s'il faut ainsi parler, et ravir l'entendement, lui représentant des merveilleuses intelligences qui le tiennent élevé et suspendu au-dessus de ses forces naturelles ; et par telles clartés il peut encore donner à la volonté quelque sorte d'amour vain, mou, tendre et imparfait, par manière de complaisance, satisfaction et consolation sensible. Mais de donner la vraie extase de la volonté, par laquelle elle s'attache uniquement et puissamment à la bonté divine, cela n'appartient qu'à cet esprit souverain, *par* lequel *la charité de Dieu est répandue dedans nos cœurs* (2).

(1) I Cor., XIII, 2.
(2) Rom., V, 5.

CHAPITRE VI

Des marques du bon ravissement, et de la troisième espèce d'icelui.

En effet, Théotime, on a vu en notre âge plusieurs personnes qui croyaient elles-mêmes, et chacun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extase; et enfin toutefois on découvrait que ce n'étaient qu'illusions et amusements diaboliques. Un certain prêtre du temps de saint Augustin se mettait en extase toujours quand il voulait, chantant ou faisant chanter certains airs lugubres et pitoyables, et ce pour seulement contenter la curiosité de ceux qui désiraient voir ce spectacle. Mais ce qui est admirable, c'est que son extase passait si avant, qu'il ne sentait même pas quand on lui appliquait le feu, sinon après qu'il était revenu à soi; et néanmoins si quelqu'un parlait un peu fort et à voix claire, il l'entendait comme de loin, et n'avait aucune respiration. Les philosophes mêmes ont reconnu certaines espèces d'extases naturelles faites par la véhémente application de l'esprit à la considération des choses plus relevées. C'est pourquoi il ne se faut pas étonner si le malin esprit, pour faire le singe (1), tromper les âmes, scandaliser les faibles, et *se transformer en esprit de lumière* (2), opère des ravissements en quelques âmes peu solidement instruites en la vraie piété.

Afin donc qu'on puisse discerner les extases divines d'avec les humaines et diaboliques, les ser-

(1) *Faire le singe*, imiter les bons esprits.
(2) II Cor., XI, 14.

viteurs de Dieu ont laissé plusieurs documents. Mais quant à moi, il me suffira pour mon propos de vous proposer deux marques de la bonne et sainte extase. L'une est que l'extase sacrée ne se prend ni attache jamais tant à l'entendement qu'à la volonté, laquelle elle émeut, échauffe et remplit d'une puissante affection envers Dieu; de manière que si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus spéculative qu'affective, elle est grandement douteuse et digne de soupçon. Je ne dis pas qu'on ne puisse avoir des ravissements, des visions même prophétiques, sans avoir la charité; car je sais bien que comme on peut avoir la charité sans être ravi et sans prophétiser, aussi peut-on être ravi et prophétiser sans avoir la charité; mais je dis que celui qui en son ravissement a plus de clarté en l'entendement pour admirer Dieu, que de chaleur en la volonté pour l'aimer, il doit être sur ses gardes; car il y a danger que cette extase ne soit fausse, et ne rende l'esprit plus enflé qu'édifié, le mettant voirement comme *Saül, Balaam* et *Caïphe, entre les Prophètes* (1), mais le laissant néanmoins entre les réprouvés.

La seconde marque des vraies extases consiste en la troisième espèce d'extase que nous avons marquée ci-dessus; extase toute sainte, tout aimable, et qui couronne les deux autres: et c'est l'extase de l'œuvre et de la vie. L'entière observation des commandements de Dieu n'est pas dans l'enclos des forces humaines, mais elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de l'esprit humain, comme très conforme à la raison et lu-

(1) I Reg., x, 11; Num., xxii; Joan., xi, 51.

mière naturelle; de sorte que vivant selon les commandements de Dieu, nous ne sommes pas pour cela hors de notre inclination naturelle. Mais, outre les commandements divins, il y a des inspirations célestes pour l'exécution desquelles il ne faut pas seulement que Dieu nous élève au-dessus de nos forces, mais aussi qu'il nous tire au-dessus des instincts et des inclinations de notre nature, d'autant qu'encore que ces inspirations ne sont pas contraires à la raison humaine, elles l'excèdent toutefois, la surmontent, et sont au-dessus d'icelle : de sorte que lors nous ne vivons pas seulement une vie civile, honnête et chrétienne, mais une vie surhumaine, spirituelle, dévote et extatique ; c'est-à-dire, une vie qui est en toute façon hors et au-dessus de notre condition naturelle.

Ne point dérober, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vain, aimer et honorer son père, ne point tuer, c'est vivre selon la raison naturelle de l'homme. Mais quitter tous nos biens, aimer la pauvreté, l'appeler et tenir en qualité de très délicieuse maîtresse ; tenir les opprobres, mépris, abjections, persécutions, martyres, pour des félicités et béatitudes ; se contenir dans les termes d'une absolue chasteté, et enfin vivre parmi le monde et en cette vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde, et contre le courant du fleuve de cette vie par des ordinaires résignations, renoncements et abnégations de nous-mêmes, ce n'est pas vivre humainement, mais surhumainement; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous. Et parce que nul ne peut sortir en cette façon au-dessus de soi-même, *si le Père* éternel *ne*

le tire (1), partant cette sorte de vie doit être un ravissement continuel et une extase perpétuelle d'action et d'opération.

Vous êtes morts, disait le grand Apôtre aux Colossiens, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (2). La mort fait que l'âme ne vit plus en son corps ni en l'enclos d'icelui. Que veut donc dire, Théotime, cette parole de l'Apôtre : *Vous êtes morts?* C'est comme s'il eût dit : Vous ne vivez plus en vous-mêmes, ni dedans l'enclos de votre propre condition naturelle ; votre âme ne vit plus selon elle-même, mais au-dessus d'elle-même. Le phénix est phénix (3) en cela qu'il anéantit sa propre vie à la faveur des rayons du soleil, pour en avoir une plus douce et vigoureuse, cachant, pour ainsi dire, sa vie sous les cendres. Les bigats (4) et vers à soie changent leur être, et de vers se font papillons; les abeilles naissent vers, puis deviennent nymphes, marchant sur leurs pieds, et enfin deviennent mouches volantes. Nous en faisons de même, Théotime, si nous sommes spirituels ; car nous quittons notre vie humaine, pour vivre d'une autre vie plus éminente au-dessus de nous-mêmes, *cachant* toute cette vie nouvelle en *Dieu avec Jésus-Christ,* qui seul la voit, la connaît, et la donne. Notre vie nouvelle, c'est l'amour céleste qui vivifie et anime notre âme, et cet amour est tout *caché en Dieu,* et ès choses divines *avec Jésus-Christ.* Car puisque, comme disent les lettres sacrées de l'Évangile, après que Jésus-Christ

(1) Joan., VI, 44.
(2) Coloss., III, 3
(3) *Le phénix*... fable antique.
(4) *Les bigats*, de l'italien *bigatto*, ver à soie.

se fut un peu laissé voir à ses disciples en montant là haut au ciel, enfin *une nuée* l'environna, qui l'*ôta* et cacha *de devant leurs yeux* (1). Jésus-Christ donc est caché au ciel en Dieu : or, Jésus-Christ est notre amour, et notre amour est la vie de notre âme ; donc notre *vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*, et *quand Jésus-Christ, qui est* notre amour, et par conséquent notre *vie* spirituelle, *viendra paraître* au jour du jugement, *alors* nous *apparaîtrons avec lui en gloire* (2); c'est-à-dire, Jésus-Christ notre amour nous glorifiera, nous communiquant sa félicité et splendeur.

CHAPITRE VII

Comme l'amour est la vie de l'âme, et suite du discours de la vie extatique.

L'âme est le premier acte et principe de tous les mouvements vitaux de l'homme; et, comme parle Aristote, elle est le principe par lequel nous vivons, sentons et entendons; dont il s'ensuit que nous connaissons la diversité des vies selon la diversité des mouvements; en sorte même que les animaux qui n'ont point de mouvement naturel, sont du tout (3) sans vie. Ainsi, Théotime, l'amour est le premier acte et principe de notre vie dévote ou spirituelle par lequel nous vivons, sentons et nous émouvons ; et notre vie spirituelle est telle que sont nos mouvements affectifs; et un cœur qui n'a point de mouvement et d'affection, il n'a point d'amour ; comme au contraire un cœur qui a de l'amour,

(1) Act., I, 9.
(2) Coloss., V,
(3) *Du tout*, entièrement.

n'est point sans mouvement affectif. Quand donc nous avons colloqué notre amour en Jésus-Christ, nous avons par conséquent mis en lui notre vie spirituelle. Or, il est caché maintenant en Dieu au ciel, comme Dieu fut caché en lui tandis qu'il était en terre. C'est pourquoi notre vie est cachée en lui; et quand il paraîtra en gloire, notre vie et notre amour paraîtra de même avec lui en Dieu. Ainsi saint Ignace, au rapport de saint Denis, disait que son amour était crucifié, comme s'il eût voulu dire : Mon amour naturel et humain, avec toutes les passions qui en dépendent, est attaché sur la croix : je l'ai fait mourir comme un amour mortel qui faisait vivre mon cœur d'une vie mortelle, et comme mon Sauveur fut crucifié et mourut selon sa vie mortelle pour ressusciter à l'immortelle, aussi je suis mort avec lui sur la croix selon mon amour naturel qui était la vie mortelle de mon âme, afin que je ressuscitasse à la vie surnaturelle d'un amour qui, pouvant être exercé au ciel, est aussi par conséquent immortel.

Quand donc on voit une personne qui, en l'oraison, a des ravissements par lesquels elle sort et monte au-dessus de soi-même en Dieu, et néanmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est-à-dire, ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu par abnégation des convoitises mondaines, et mortification des volontés et inclinations naturelles par une intérieure douceur, simplicité, humilité, et surtout par une continuelle charité; croyez, Théotime, que tous ces ravissements sont grandement douteux et périlleux; ce sont ravissements propres à faire admirer les hommes, mais non pas à les sanctifier. Car quel bien peut avoir une âme

d'être ravie à Dieu par l'oraison, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Etre au-dessus de soi-même en l'oraison, et au-dessous de soi en la vie et opération, être angélique en la méditation, et bestial en la conversation, c'est *clocher de part et d'autre, jurer en Dieu, et* jurer *en Melchon* (1); et en somme, c'est une vraie marque que tels ravissements et telles extases ne sont que des amusements et tromperies du malin esprit. Bienheureux sont ceux qui vivent une vie surhumaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient point ravis au-dessus d'eux-mêmes en l'oraison. Plusieurs saints sont au ciel qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation ; car combien de martyrs et de grands saints et saintes voyons-nous en l'histoire, n'avoir jamais eu en l'oraison autre privilège que celui de la dévotion et ferveur! Mais il n'y eut jamais saint qui n'ait eu l'extase et ravissement de la vie et de l'opération, se surmontant soi-même et ses inclinations naturelles.

Et qui ne voit, Théotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et opération de laquelle le grand Apôtre parle principalement quand il dit : *Je vis, mais non plus moi, ains Jésus-Christ vit en moi* (2)? Car il l'explique lui-même en autres termes aux Romains, disant que *notre vieil homme est crucifié ensemblement avec Jésus-Christ* (3), que nous som-

(1) III Reg., XVIII, 21. — Sophon,. I, 5. *Melchon* ou *Melchom*, la même idole des païens que Moloch.

(2) Galat., II, 20.

(3) Rom., VI, 6.

mes *morts au péché* (1) avec lui, et que de même nous sommes ressuscités avec lui pour *marcher en nouveauté de vie* (2), afin de ne *plus servir au péché* (3). Voilà deux hommes représentés en un chacun de nous, Théotime, et par conséquent deux vies, l'une du vieil homme, qui est une vieille vie, comme on dit de l'aigle, qui, étant devenue vieille, va traînant ses plumes et ne peut plus prendre son vol ; l'autre vie est de l'homme nouveau, qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle, laquelle déchargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer, en prend des nouvelles, et s'étant rajeunie, vole en la nouveauté de ses forces.

En la première vie, nous vivons selon le vieil homme, c'est-à-dire, selon les défauts, faiblesses et infirmités que nous avons contractés par le péché de notre premier père, Adam, et partant nous vivons au péché d'Adam, et notre vie est une vie mortelle, ains la même mort. En la seconde vie, nous vivons selon l'homme nouveau, c'est-à-dire, selon les grâces, faveurs, ordonnances et volontés de notre Sauveur, et par conséquent nous vivons au salut et à la rédemption, et cette nouvelle vie est une vie vive, vitale et vivifiante. Mais quiconque veut parvenir à la nouvelle vie, il faut qu'il passe par la mort de la vieille, *crucifiant sa chair avec* tous *les vices et* toutes *les convoitises* d'icelle (4), et l'ensevelissant sous les eaux du saint baptême ou de la pénitence, comme Naaman qui

(1) Rom. VI, 11.
(2) *Ibid.*, 4.
(3) *Ibid.*, 6.
(4) Galat., V, 24.

noya et ensevelit sous les eaux du Jourdain sa vieille vie lépreuse et infecte, pour vivre une vie nouvelle, saine et nette ; car on pouvait bien dire de cet homme qu'il n'était plus le vieux Naaman lépreux et infect, ains un Naaman nouveau, net, sain et honnête, parce qu'il était mort à la lèpre et vivait à la santé et netteté.

Or, quiconque est ressuscité à cette nouvelle vie du Sauveur, il ne vit plus ni à soi, ni pour soi, ni en soi, ains à son Sauveur, en son Sauveur, et pour son Sauveur. *Estimez*, dit saint Paul, *que vous êtes vraiment morts au péché, et vivants à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur* (1).

CHAPITRE VIII

Admirable exhortation de saint Paul à la vie extatique et surhumaine.

Mais enfin saint Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui fut jamais fait, ce me semble, pour nous porter tous à l'extase et ravissement de la vie et opération. Oyez, Théotime, je vous prie, soyez attentif et pesez la force et efficace des ardentes et célestes paroles de cet apôtre tout ravi et transporté de l'amour de son maître. Parlant donc de soi-même (et il en faut autant dire d'un chacun de nous) : *La charité*, dit-il, *de Jésus-Christ nous presse* (2). Oui, Théotime, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour. Si un homme sait d'être aimé de qui que ce soit, il est pressé d'aimer réciproquement ; mais si c'est un homme vulgaire

(1) Rom., VI, 11.
(2) II Cor., V, 14

qui est aimé d'un grand seigneur, certes il est bien plus pressé ; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage ! Et maintenant, je vous prie, sachant que Jésus-Christ, vrai Dieu éternel, tout-puissant, nous a aimés jusqu'à vouloir souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix, ô mon cher Théotime ! n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est tout aimable et amiable (1) ? Mais comme est-ce que ce divin amant nous presse ? *La charité de Jésus-Christ nous presse*, dit son apôtre, *estimant ceci*. Qu'est-ce à dire *estimant ceci ?* C'est-à-dire, que la charité du Sauveur nous presse, lors principalement que nous estimons, considérons, pesons, méditons et sommes attentifs à cette résolution de la foi. Mais quelle résolution ? Voyez, je vous prie, Théotime, comme il va gravement, fichant et poussant sa conception dans nos cœurs : *estimant ceci*, dit-il. Et quoi? *Que si un est mort pour tous, donc tous sont morts, et Jésus-Christ est mort pour tous* (2). Il est vrai, certes, si un Jésus-Christ est mort pour tous, donc tous sont morts en la personne de cet unique Sauveur qui est mort pour eux, et sa mort leur doit être imputée, puisqu'elle a été endurée pour eux et en leur considération.

Mais que s'ensuit-il de cela ? Il m'est advis que j'oye (3) cette bouche apostolique comme un tou-

(1) *Amiable*, douce, gracieuse.
(2) II Cor., v, 14.
(3) *Il m'est advis que j'oye*, il me semble que j'entends.

nerre qui exclame aux oreilles de nos cœurs ; il s'ensuit donc, ô chrétiens ! ce que Jésus-Christ a désiré de nous en mourant pour nous. Mais qu'est-ce qu'il a désiré de nous ? sinon que nous nous conformassions à lui : *afin*, dit l'Apôtre, *que ceux qui vivent ne vivent plus* désormais *à eux-mêmes, ains à celui qui est mort et ressuscité pour eux* (1). Vrai Dieu ! Théotime, que cette conséquence est forte en matière d'amour ! Jésus-Christ est mort pour nous, il nous a donné la vie par sa mort, nous ne vivons que parce qu'il est mort ; il est mort pour nous, à nous et en nous. Notre vie n'est donc plus nôtre, mais à celui qui nous l'a acquise par sa mort : nous ne devons donc plus vivre à nous, mais à lui ; non en nous, mais en lui ; non pour nous, mais pour lui. Une jeune fille de l'île de Sestos (2) avait nourri une petite aigle avec le soin que les enfants ont accoutumé d'employer en telles occupations ; l'aigle devenue grande commença petit à petit à voler et chasser aux oiseaux selon son instinct naturel ; puis, s'étant rendue plus forte, elle se rua sur les bêtes sauvages, sans jamais manquer d'apporter toujours fidèlement sa proie à sa chère maîtresse, comme en reconnaissance de la nourriture qu'elle avait reçue d'icelle. Or, advint que cette jeune demoiselle mourut un jour, tandis que la pauvre aigle était au pourchas (3), et son corps, selon la coutume de ce temps et de ce pays-là, fut mis sur un bûcher en public pour être brûlé ; mais ainsi que la flamme

(1) Cor., v, 15.
(2) Probablement Sestos, ville de Thrace, sur l'Hellespont, vis-à-vis d'Abydos. *Géogr. anc.*
(3) *Au pourchas*, à la poursuite, à la chasse.

du feu commençait à le saisir, l'aigle survint à grands traits d'ailes, et voyant cet inopiné et triste spectacle, outrée de douleur, elle lâcha ses serres, et abandonnant sa proie, se vint jeter sur sa pauvre chère maîtresse, et la couvrant de ses ailes, comme pour la défendre du feu, ou pour l'embrasser de pitié, elle demeura ferme et immobile, mourant et brûlant courageusement avec elle ; l'ardeur de son affection ne pouvant céder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour se rendre victime et holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maîtresse l'était de la mort et des flammes.

Ah ! Théotime, quel essor nous fait prendre cette aigle ! Le Sauveur nous a nourris dès notre tendre jeunesse, ainsi il nous a formés et reçus comme une aimable nourrice, entre les bras de sa divine providence, dès l'instant de notre conception. Il nous a rendus siens par le baptême, et nous a nourris tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incompréhensible ; et pour nous acquérir la vie il a supporté la mort, et nous a repus de sa propre chair et de son propre sang. Eh ! que reste-t-il donc ? quelle conclusion avons-nous plus à prendre, mon cher Théotime, sinon *que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, ains à celui qui est mort pour eux* (1) ? c'est-à-dire, que nous consacrions au divin amour de la mort de notre Sauveur tous les moments de notre vie, rapportant à sa gloire toutes nos proies, toutes nos conquêtes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pensées et toutes nos af-

(1) II Cor., v, 15.

fections. Voyons-le, Théotime, ce divin Rédempteur étendu sur la croix comme sur son bûcher d'honneur, où il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux que la mort même, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour même. Eh ! que ne nous jetons-nous en esprit sur lui, pour mourir sur la croix avec lui, qui, pour l'amour de nous, a bien voulu mourir ? Je le tiendrai, devrions-nous dire, si nous avions la générosité de l'aigle, et ne le quitterai jamais; je mourrai avec lui et brûlerai dedans les flammes de son amour : un même feu consumera ce divin Créateur et sa chétive créature. Mon Jésus *est tout mien, et moi je suis toute sienne* (1), je vivrai et mourrai sur sa poitrine, *ni la mort ni la vie ne me séparera jamais* de lui (2). Ainsi donc se fait la sainte extase du vrai amour quand nous ne vivons plus selon les raisons et inclinations humaines, mais au-dessus d'icelles, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos âmes.

CHAPITRE IX

Du suprême effet de l'amour affectif, qui est la mort des amants, et premièrement de ceux qui moururent en amour.

L'amour est fort comme la mort (3). La mort sépare l'âme du mourant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde : l'amour sacré sépare l'âme de l'amant d'avec son corps et d'avec toutes

(1) Cant. cant., III, 16.
(2) Rom., VIII, 38, 39.
(3) Cant. cant., VIII, 16.

les choses du monde ; et il n'y a point d'autre différence, sinon en ce que la mort fait toujours par effet ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or je dis ordinairement, Théotime, parce que quelquefois l'amour sacré est bien si violent, que même par effet il cause la séparation du corps et de l'âme, faisant mourir les amants d'une mort très heureuse qui vaut mieux que cent vies.

Comme c'est le propre des réprouvés de mourir en péché, aussi est-ce le propre des élus de mourir en l'amour et grâce de Dieu ; mais cela toutefois advient différemment. Le juste ne meurt jamais à l'imprévu ; car c'est avoir bien pourvu à sa mort que d'avoir persévéré en la justice chrétienne jusqu'à la fin. Mais il meurt bien quelquefois de mort subite ou soudaine. C'est pourquoi l'Église toute sage ne nous fait pas simplement requérir, ès litanies, d'être délivrés de mort soudaine, mais de mort soudaine et imprévue : pour être soudaine, elle n'en est pas pire, sinon (1) qu'elle soit encore imprévue. Si des esprits faibles et vulgaires eussent vu le feu du ciel tomber sur saint Siméon Stylite, et le tuer, qu'eussent-ils pensé, sinon des pensées de scandale ? Mais l'on n'en doit toutefois point faire d'autre, sinon que ce grand saint s'étant immolé très parfaitement à Dieu en son cœur déjà tout consumé d'amour, le feu vint du ciel pour faire l'holocauste et le brûler du tout (2) ; car l'abbé Julien, éloigné d'une journée, vit l'âme d'icelui montant au ciel, et fit jeter

(1) *Si non que*, à moins que.
(2) *Du tout*, entièrement.

de l'encens à même heure pour en rendre grâces à Dieu. Le bienheureux Hommebon (1), Crémonois, oyant un jour la sainte messe, planté sur ses deux genoux en extrême dévotion, ne se leva point à l'évangile, selon la coutume ; et pour cela ceux qui étaient autour de lui le regardèrent, et virent qu'il était trépassé. Il y a eu de notre âge de très grands personnages en vertu et doctrine, que l'on a trouvés morts les uns en un confessionnal, les autres oyant le sermon ; et même on en a vu quelques-uns tomber morts au sortir de la chaire où ils avaient prêché avec grande ferveur : morts toutes soudaines, mais non imprévues. Et combien de gens de bien voit-on mourir apoplectiques, léthargiques, et en mille sortes fort subitement, et des autres mourir en rêveries et frénésie, hors de l'usage de raison ! et tous ceux-ci avec les enfants baptisés, sont décédés en grâce et par conséquent en l'amour de Dieu. Mais comm pouvaient-ils décéder en l'amour de Dieu, puisqu même ils ne pensaient pas en Dieu lors de leu trépas ?

Les savants hommes, Théotime, ne perdent pa leur science en dormant ; autrement ils seraien ignorants à leur réveil, et faudrait qu'ils retour nassent à l'école. Or c'en est de même de toute les habitudes de prudence, de tempérance, de fo d'espérance, de charité : elles sont toujours dedan l'esprit des justes, bien qu'ils n'en fassent pa toujours les actions. En un homme dormant, semble que toutes ses habitudes dorment ave

(1) *Hommebon* ou Hommobon de Crémone mourut 13 novembre 1197, en assistant à genoux à la messe.

lui, et qu'elles se réveillent aussi avec lui. Ainsi donc l'homme juste mourant subitement, ou accablé d'une maison qui lui tombe dessus, ou tué par la foudre, ou suffoqué d'un catarrhe, ou bien mourant hors de son bon sens par la violence de quelque fièvre chaude, il ne meurt certes pas en l'exercice de l'amour divin ; mais il meurt néanmoins en l'amour d'icelui, dont le Sage a dit : *Le juste, s'il est prévenu de la mort, il sera en réfrigère* (1) ; car il suffit, pour obtenir la vie éternelle, de mourir en l'état et l'habitude de l'amour et charité.

Plusieurs saints néanmoins sont morts non seulement en charité et avec l'habitude de l'amour céleste, mais aussi en l'action et pratique d'icelui. Saint Augustin mourut en l'exercice de la sainte contrition, qui n'est pas sans amour ; saint Jérôme exhortant ses chers enfants à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu ; saint Ambroise, tout ravi, devisant doucement avec son Sauveur soudain après avoir reçu le très divin sacrement de l'autel ; saint Antoine de Padoue, après avoir récité une hymne à la glorieuse Vierge mère, et parlant en grande joie avec le Sauveur ; saint Thomas d'Aquin joignant les mains, élevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix, et prononçant, par manière d'élans, avec grande ferveur, ces paroles du Cantique, qui étaient les dernières qu'il avait exposées : *Venez, ô mon cher bien-aimé, et sortons ensemble aux champs* (2). Tous les Apôtres et

(1) Sap., IV, 7. — *En réfrigère, in refrigerio* dans le texte, lieu du rafraîchissement par opposition aux flammes de l'enfer.

(2) Cant. cant., VII, 11.

presque tous les martyrs sont morts en priant Dieu : le bienheureux et vénérable Bède ayant su par révélation l'heure de son trépas, alla à vêpres (et c'était le jour de l'Ascension), et se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siège, sans maladie quelconque, finit sa vie au même instant qu'il finit de chanter vêpres, comme justement pour suivre son maître montant au ciel, afin d'y jouir du beau matin de l'éternité qui n'a point de vêpres (1). Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, homme si docte et si pieux, que, comme dit Sixtus Senensis (2), on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la piété, ou sa piété par la doctrine, ayant expliqué les cinquante propriétés de l'amour divin marquées au Cantique des cantiques, trois jours après montrant un visage et un cœur fort vifs, expira, prononçant et répétant plusieurs fois, par manière d'oraison jaculatoire, ces saintes paroles tirées du même Cantique : O Dieu, votre *dilection est forte comme la mort* (3). Saint Martin, comme chacun sait, mourut si attentif à l'exercice de dévotion, qu'il ne se peut rien dire de plus. Saint Louis, ce grand roi entre les saints, et grand saint entre les rois, frappé de pestilence, ne cessa jamais de prier : puis ayant reçu le divin viatique, étendant les bras en croix, les yeux fixés au ciel, expira, soupirant ardemment ces paroles d'une parfaite confiance amoureuse : Eh ! Seigneur, *j'entrerai en votre maison, je vous adorerai en votre*

(1) *Vêpres*, soir.
(2) *Sixtus Senensis*, Sixte de Sienne. V. t. I^er^, préface.
(3) Cant. cant., VIII, 6.

saint temple, et bénirai votre nom (1). Saint Pierre Célestin, tout détrempé en des cruelles afflictions qu'on ne peut bonnement dire, étant arrivé à la fin de ses jours, se mit à chanter comme un cygne sacré le dernier des psaumes, et acheva son chant et sa vie en ces amoureuses paroles : *Que tout esprit loue le Seigneur* (2)! L'admirable et sainte Eusèbe, surnommée l'Étrangère, mourut à genoux en une fervente prière ; saint Pierre le martyr, écrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de la foi pour laquelle il mourait, et disant ces paroles : Seigneur, *je recommande mon esprit en vos mains* (3) ; et le grand apôtre des Japonais, François Xavier, tenant et baisant l'image du crucifix, et répétant à tout coup ces élans d'esprit : O Jésus, le Dieu de mon cœur !

CHAPITRE X

De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin.

Tous les martyrs, Théotime, moururent pour l'amour divin : car quand on dit que plusieurs sont morts pour la foi, on ne doit pas entendre que ç'ait été pour la foi morte, ains pour la foi vivante, c'est-à-dire, animée de la charité. Aussi la confession de la foi n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foi, comme c'est un acte de la volonté et de l'amour de Dieu. Et c'est pourquoi

(1) Ps., v, 8.
(2) Ps., cl, 6.
(3) Ps., xxx. 6

le grand saint Pierre, gardant la foi dans son âme au jour de la Passion, perdit néanmoins la charité, ne voulant pas avouer de bouche pour son maître celui qu'il reconnaissait pour tel en son cœur. Mais pourtant il y a eu des martyrs qui moururent expressément pour la charité seule : comme le grand précurseur du Sauveur, qui fut martyrisé pour la correction fraternelle ; et les glorieux princes des apôtres, saint Pierre et saint Paul, mais principalement saint Paul, moururent pour avoir converti à la sainteté et chasteté les femmes que l'infâme Néron avait débauchées ; les saints évêques Stanislas et Thomas de Cantorbéry furent aussi tués pour un sujet qui ne regardait pas la foi, mais la charité. Et enfin une grande partie de saintes vierges et martyres furent massacrées pour le zèle qu'elles eurent à garder la chasteté, que la charité leur avait fait dédier à l'époux céleste.

Mais il y en a entre les amants sacrés qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin, que ce saint feu les dévore, et consume leur vie. Le regret quelquefois empêche si longuement les affligés de boire, de manger, de dormir, qu'enfin affaiblis et alangouris (1), ils meurent, et lors le vulgaire dit qu'ils sont morts de regret : mais ce n'est pas la vérité, car ils meurent de défaillance de forces et d'inanition. Il est vrai que cette défaillance leur étant arrivée à cause du regret, il faut avouer que s'ils ne sont pas morts de regret, ils sont morts à cause du regret et par le regret. Ainsi, mon cher Théotime,

(1) *Alangouris*, alanguis, languissants.

quand l'ardeur du saint amour est grande, elle donne tant d'assauts au cœur, elle le blesse si souvent, elle lui cause tant de langueurs, elle le porte en des extases et ravissements si fréquents, que par ce moyen l'âme presque tout occupée en Dieu, ne pouvant fournir assez d'assistance à la nature pour faire la digestion et nourriture convenable, les forces animales et vitales commencent à manquer petit à petit, la vie s'accourcit, et le trépas arrive.

O Dieu! Théotime, que cette mort est heureuse! Que douce est cette amoureuse sagette (1), qui, nous blessant de cette plaie incurable de la sacrée dilection, nous rend pour jamais languissants et malades d'un battement de cœur si pressant, qu'enfin il faut mourir. De combien pensez-vous que ces sacrées langueurs, et les travaux supportés pour la charité, avançassent les jours aux divins amants, comme à sainte Catherine de Sienne, à saint François, au petit Stanislas Kostka, à saint Charles, et à plusieurs centaines d'autres, qui moururent si jeunes? Certes, quant à saint François, dès qu'il eut reçu les saintes (2) stigmates de son maître, il eut de si fortes et pénibles douleurs, tranchées, convulsions et maladies, qu'il ne lui demeura que la peau et les os, et semblait plutôt une anatomie, ou une image de la mort, qu'un homme vivant et respirant encore.

(1) *Sagette*, flèche.
(2) *Saintes* pour saints.

CHAPITRE XI

Que quelques-uns entre les divins amants moururent encore d'amour.

Tous les élus donc, Théotime, meurent en l'habitude de l'amour sacré ; mais quelques-uns, outre cela, meurent en l'exercice de ce saint amour ; les autres pour cet amour ; et d'autres par ce même amour. Mais ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques-uns meurent d'amour ; et c'est lorsque non seulement l'amour blesse l'âme, en sorte qu'il la met en langueur, mais quand il la transperce, donnant son coup droit dans le milieu du cœur, et si fortement qu'il pousse l'âme dehors de son corps ; ce qui se fait ainsi : L'âme attirée puissamment par les suavités divines de son bien-aimé, pour correspondre de son côté à ses doux attraits, elle s'élance de force et tant qu'elle peut devers ce désirable ami attrayant ; et ne pouvant tirer son corps après soi, plutôt que de s'arrêter avec lui parmi les misères de cette vie, elle le quitte et se sépare, volant seule comme une belle colombelle (1) dans le sein délicieux de son céleste époux. Elle s'élance en son bien-aimé, et son bien-aimé la tire et ravit à soi ; et comme l'époux *quitte père et mère* pour *se joindre* à sa bien-aimée (2), ainsi cette chaste épouse quitte la chair pour s'unir à son bien-aimé. Or c'est le plus violent effet que l'amour fasse en une âme, et qui requiert auparavant une grande nudité (3)

(1) *Colombelle*, jeune colombe.
(2) Gen., II, 24.
(3) *Nudité*, dépouillement.

de toutes les affections qui peuvent tenir le cœur attaché ou au monde ou au corps ; en sorte que comme le feu ayant séparé petit à petit l'essence de sa masse, et l'ayant du tout épurée, fait enfin sortir la quintessence : aussi le saint amour ayant retiré le cœur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut, il en fait par après sortir l'âme, afin que, par cette mort précieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle.

Le grand saint François, qui en ce sujet de l'amour céleste me revient toujours devant les yeux, ne pouvait pas échapper qu'il ne mourût par l'amour, à cause de la multitude et grandeur des langueurs, extases et défaillances que sa dilection envers Dieu lui donnait ; mais outre cela, Dieu qui l'avait exposé à la vue de tout le monde comme un miracle d'amour, voulut que non seulement il mourût pour l'amour, ains qu'il mourût encore d'amour. Car voyez, je vous supplie, Théotime, son trépas. Se voyant sur le point de son départ, il se fit mettre nu sur la terre ; puis ayant reçu un habit en aumône, duquel on le vêtit, il harangua ses frères, les animant à l'amour et crainte de Dieu et de l'Église, fit lire la passion du Sauveur, puis commença avec une ardeur extrême à prononcer le psaume CXLI : *J'ai crié de ma voix au Seigneur, j'ai supplié de ma voix le Seigneur* (1) ; et ayant prononcé ces dernières paroles : O Seigneur, *tirez mon âme de la prison, afin que je bénisse votre saint nom ; les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me guerdonnicz* (2), il expira

(1) Ps., CXLI, 2.
(2) *Ibid.*, 8. — *Guerdonniez*, récompensiez.

l'an quarante-cinquième de son âge. Qui ne voit, je vous prie, Théotime, que cet homme séraphique, qui avait tant désiré d'être martyrisé et de mourir pour l'amour, mourut enfin d'amour, ainsi que je l'ai expliqué ailleurs ?

Sainte Magdeleine ayant, l'espace de trente ans, demeuré en la grotte que l'on voit encore en Provence, ravie tous les jours sept fois, et élevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter les sept heures canoniques en leur chœur ; enfin un jour de dimanche elle vint à l'église, en laquelle son cher évêque saint Maximin la trouvant en contemplation, les yeux pleins de larmes et les bras élevés, il la communia ; et tôt après elle rendit son bienheureux esprit, qui derechef alla pour jamais aux pieds de son Sauveur jouir de *la meilleure part* qu'elle avait déjà *choisie* en ce monde (1).

Saint Basile avait fait une étroite amitié avec un grand médecin, juif de nation et de religion, en l'intention de l'attirer à la foi de notre Seigneur : ce que toutefois il ne put oncques faire, jusques à ce que rompu de jeûnes, veilles et travaux, étant arrivé à l'article de la mort, il s'enquit du médecin quelle opinion il avait de sa santé, le conjurant de lui dire franchement ; ce que le médecin fit, et lui ayant tâté le pouls : Il n'y a plus, dit-il, aucun remède ; devant que le soleil soit couché, vous trépasserez. Mais que direz-vous, répliqua alors le malade, si je suis encore demain en vie ? Je me ferai chrétien, je vous le promets, dit le médecin. Le saint pria donc Dieu, et impétra (2)

(1) Luc., x, 43.
(2) *Impétra*, obtint.

la prolongation de sa vie corporelle en faveur de la spirituelle de son médecin, lequel ayant vu cette merveille, se convertit ; et saint Basile se levant courageusement du lit, alla à l'église, et le baptisa avec toute sa famille ; puis étant revenu en sa chambre et remis dans son lit, après s'être assez longuement entretenu par l'oraison avec notre Seigneur, il exhorta saintement les assistants à servir Dieu de tout leur cœur ; et enfin voyant les anges venir à lui, prononçant avec extrême suavité ces paroles : Mon Dieu, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains, il expira ; et le pauvre médecin converti le voyant trépassé, l'embrassant et fondant en larmes sur icelui : O grand Basile, serviteur de Dieu, dit-il, en vérité si vous eussiez voulu, vous ne fussiez non plus (1) mort aujourd'hui qu'hier. Qui ne voit que cette mort fut toute d'amour ? Et la bienheureuse mère Térèse de Jésus révéla, après son trépas, qu'elle était morte d'un assaut et impétuosité d'amour qui avait été si violent, que la nature ne le pouvant supporter, l'âme s'en était allée vers le bien-aimé, objet de ses affections.

CHAPITRE XII

Histoire merveilleuse du trépas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet (2).

Outre ce qui a été dit, j'ai trouvé une histoire, laquelle pour être extrêmement admirable, n'en

(1) *Non plus,* pas plus.
(2) *Sur le mont d'Olivet,* la montagne des Oliviers, *in monte Oliveti* du texte latin.

est que plus croyable aux amants sacrés, puisque, comme dit le saint apôtre, *la charité croit* très volontiers *toutes choses* (1), c'est-à-dire, elle ne pense pas aisément qu'on mente ; et s'il n'y a des marques apparentes de fausseté en ce qu'on lui représente, elle ne fait pas difficulté de les croire, mais surtout quand ce sont choses qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu ; d'autant que la charité, qui est reine souveraine des vertus, se plaît, à la façon des princes, ès choses qui servent à la gloire de son empire et domination. Et bien que le récit que je veux faire ne soit ni tant publié, ni si bien témoigné, comme la grandeur de la merveille qu'il contient le requerrait, il ne perd pas pour cela sa vérité ; car, comme dit excellemment saint Augustin, à peine sait-on les miracles, pour magnifiques qu'ils soient, au lieu même où ils se font, et encore que ceux qui les ont vus les racontent, on a peine de les croire : mais ils ne laissent pas pour cela d'être véritables ; et, en matière de religion, les âmes bien faites ont plus de suavité à croire les choses esquelles il y a plus de difficulté et d'admiration.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla donc un jour outre mer en Palestine, pour visiter les saints lieux esquels notre Seigneur avait fait les œuvres de notre rédemption ; et pour commencer dignement ce saint exercice, avant toutes choses, il se confessa et communia dévotement : puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth où l'ange annonça à la Vierge très sainte la très sacrée in-

(1) I Cor., XIII, 4, 7.

carnation, et où se fit la très adorable conception du Verbe éternel ; et là ce digne pèlerin se mit à contempler l'abîme de la bonté céleste qui avait daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de la perdition. De là il passa en Bethléem au lieu de la nativité, où l'on ne saurait dire combien de larmes il répandit, contemplant celles desquelles le Fils de Dieu, petit enfant de la Vierge, avait arrosé ce saint étable (1), baisant et rebaisant cent fois cette terre sacrée, et léchant la poussière sur laquelle la première enfance du divin poupon avait été reçue. De Bethléem il alla en Bethabara (2), et passa jusqu'au petit lieu de Béthanie, où se ressouvenant que notre Seigneur s'était dévêtu pour être baptisé, il se dépouilla aussi lui-même, et entrant dans le Jourdain, se lavant et buvant des eaux d'icelui, il lui était advis d'y voir son Sauveur recevant le baptême par la main de son précurseur, et le Saint-Esprit descendant visiblement sur icelui sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts, d'où, ce lui semblait, descendait la voix du Père éternel, disant : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé auquel je me complais* (3). De Béthanie il va dans le désert, et y voit, des yeux de son esprit, le Sauveur jeûnant, combattant et vainquant l'ennemi, puis les anges qui le servent de viandes admirables. De là il va sur la montagne de Thabor, où il voit le Sauveur transfiguré ; puis en la montagne de Sion, où il voit, ce lui semble encore, notre Seigneur

(1) *Ce saint* étable, le masculin pour le féminin.
(2) *Bethabara*, ville de la tribu de Benjamin où vint Josué.
(3) Matth., XVII, 5.

agenouillé dans le cénacle, lavant les pieds aux disciples, et leur distribuant par après son divin corps en la sacrée Eucharistie. Il passe le torrent de Cédron, et va au jardin de Gethsémani, où son cœur se fond ès larmes d'une très aimable douleur, lorsqu'il s'y représente son cher Sauveur suer le sang en cette extrême agonie qu'il y souffrait, puis tôt après, lié, garrotté et mené en Hiérusalem, où il s'achemine aussi, suivant partout les traces de son bien-aimé ; et le voit en imagination, traîné çà et là chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode, fouetté, baffoué, craché (1), couronné d'épines, présenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant, fait la pitoyable rencontre de sa mère toute détrempée de douleur et des dames de Hiérusalem pleurantes sur lui. Il monte enfin ce dévot pèlerin sur le mont Calvaire, où il voit en esprit la croix étendue sur terre, et notre Seigneur que l'on renverse, que l'on cloue pieds et mains sur icelle très cruellement. Il contemple de suite comme on lève la croix et le crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroits de son divin corps. Il regarde la pauvre sacrée Vierge toute transpercée du *glaive* de douleur (2) ; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il écoute les sept paroles avec un amour non pareil ; et enfin le voit mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et montrant par l'ouverture de la plaie son cœur divin ; puis ôté de la croix et porté au sépulcre, où il va le suivant ;

(1) *Craché*, couvert de crachats.
(2) Luc., II, 35.

jetant une mer de larmes sur les lieux détrempés du sang de son Rédempteur : si qu'il entre dans le sépulcre, et ensevelit son cœur auprès du corps de son Maître ; puis ressuscitant avec lui, il va en Emmaüs, et voit tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples ; et enfin revenant sur le mont Olivet où se fit le mystère de l'Ascension, et là voyant les dernières marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles, et baisant mille et mille fois avec des soupirs d'un amour infini, il commença à retirer à soi toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut décocher sa flèche ; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : O Jésus, dit-il, mon doux Jésus, je ne sais plus où vous chercher et suivre en terre. Eh ! Jésus, Jésus, mon amour, accordez donc à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille après vous là-haut ; et avec ces ardentes paroles, il lança quant et quant (1) son âme au ciel, comme une sacrée sagette, que comme divin archer il tira au blanc de son très heureux objet.

Mais ses compagnons et serviteurs qui virent ainsi subitement tomber comme mort ce pauvre amant, étonnés de cet accident, coururent de force au médecin, qui venant trouva qu'en effet il était trépassé ; et pour faire jugement assuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelle humeur était le défunt, et il apprit qu'il était d'un naturel tout doux, aimable, dévot à merveille, et

(1) *Quant et quant*, pour quand et quand, avec, en même temps.

grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoi, sans doute, dit le médecin, son cœur s'est donc éclaté d'excès et de ferveur d'amour. Et afin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir et trouva ce brave cœur ouvert avec ce sacré mot gravé au dedans d'icelui : Jésus mon amour! L'amour donc fit en ce cœur l'office de la mort, séparant l'âme du corps sans concurrence d'aucune autre cause. Et c'est saint Bernardin de Sienne, auteur fort docte et fort saint, qui fait ce récit au premier de ses sermons de l'Ascension.

Certes, un autre auteur presque du même âge, qui a célé son nom par humilité, mais qui serait néanmoins digne d'être nommé, en un livre qu'il a intitulé *Miroir des spirituels*, raconte une autre histoire encore plus admirable ; car il dit qu'ès quartiers de Provence il y avait un seigneur grandement adonné à l'amour de Dieu et à la dévotion du très saint Sacrement de l'autel. Or, un jour étant extrêmement affligé d'une maladie qui lui donnait des vomissements continuels, on lui apporta la divine communion, laquelle n'osant recevoir à cause du danger qu'il y avait de la rejeter, il supplia son curé de la lui mettre sur la poitrine, et le signer avec icelle du signe de la croix, ce qui fut fait, et en un moment, cette poitrine enflammée du saint amour se fendit, et tira dedans soi le céleste aliment dans lequel était le bien-aime, et à même temps expira. Je vois bien à la vérité que cette histoire est grandement extraordinaire, et qui mériterait un témoignage du plus grand poids; mais après la très véritable histoire du cœur fendu de sainte Claire de Monfalcon, que tout le monde peut voir encore maintenant, et

celle des stigmates de saint François qui est très assurée, mon âme ne trouve rien de malaisé à croire parmi les effets du divin amour.

CHAPITRE XIII

Que la très sacrée Vierge mère de Dieu mourut d'amour pour son fils.

On ne peut quasi pas bonnement douter que le grand saint Joseph ne fût trépassé avant la Passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eût pas recommandé sa mère à saint Jean. Et comme pourrait-on donc imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bien-aimé, ne l'assistât à l'heure de son passage? *Bienheureux sont les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde* (1). Hélas! combien de douceur, de charité et de miséricorde furent exercées par ce bon père nourricier envers le Sauveur lorsqu'il naquit petit enfant au monde! Et qui pourrait donc croire qu'icelui sortant de ce monde, ce divin Fils ne lui rendit la pareille au *centuple* (2), le comblant de suavités célestes? Les cigognes sont un vrai portrait de la mutuelle piété des enfants envers les pères, et des pères envers les enfants; car comme ce sont des oiseaux passagers, elles portent leurs pères et mères vieux en leurs passages, ainsi qu'étant encore petites leurs pères et mères les avaient portées en même occasion. Quand le Sauveur était encore petit, le grand Joseph son père nourricier, et la très glo-

(1) Matth., v, 7
(2) Matth., xix, 29.

rieuse Vierge sa mère l'avaient porté maintes fois, et spécialement au passage qu'ils firent de Judée en Egypte, et d'Egypte en Judée. Eh ! qui doutera donc que ce saint père, parvenu à la fin de ses jours, n'ait réciproquement été porté par son divin nourrisson, au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour de là le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son ascension? Un saint qui avait tant aimé en sa vie ne pouvait mourir que d'amour : car son âme ne pouvant à souhait aimer son cher Jésus entre les distractions de cette vie, et ayant achevé le service qui était requis au bas âge d'icelui, que restait-il sinon qu'il dît au Père éternel : *O Père! j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée en charge* (1)? et puis au Fils : O mon enfant! comme votre père céleste remit votre corps entre mes mains au jour de votre venue au monde, ainsi en ce jour de mon départ de ce monde je remets mon esprit entre les vôtres.

Telle, comme je pense, fut la mort de ce grand patriarche, homme choisi pour faire les plus tendres et amoureux offices qui furent ni seront jamais faits à l'endroit du Fils de Dieu, après ceux qui furent pratiqués par sa céleste épouse, vraie mère naturelle de ce même fils, de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour, mort la plus noble de toutes, et due par conséquent à la plus noble vie qui fût oncques entre les créatures, mort de laquelle les anges mêmes désireraient de mourir, s'ils étaient capables de mort. Si les

(1) Joan., XVII, 4.

premiers chrétiens furent dits n'avoir qu'*un cœur et une âme* (1), à cause de leur parfaite mutuelle dilection, si saint Paul ne vivait plus lui-même, ains Jésus-Christ vivait en lui, à raison de l'extrême union de son cœur à celui de son Maître, par laquelle son âme était comme morte en son cœur qu'elle animait, pour vivre dans le cœur de son divin Sauveur ; ô vrai Dieu, combien est-il plus véritable que la sacrée Vierge et son Fils n'avaient qu'une âme, qu'un cœur et qu'une vie ; en sorte que cette sacrée mère, vivant, ne vivait pas elle, mais son Fils vivait en elle ! Mère la plus amante et la plus aimée qui pouvait jamais être, mais amante et aimée d'un amour incomparablement plus éminent que celui de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mère unique et de fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous autres noms en matière d'amour. Et je dis de mère unique et d'enfant unique, parce que tous les autres enfants des hommes partagent la reconnaissance de leur production entre le père et la mère. Mais en celui-ci comme toute sa naissance humaine dépendit de sa seule mère, laquelle seule contribua (2) ce qui était requis à la vertu du Saint-Esprit pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut dû et rendu tout l'amour qui provient de la production, de sorte que ce fils et cette mère furent unis d'une union d'autant plus excellente qu'elle a un nom différent en amour par-dessus tous les autres noms ; car à qui de tous les séra-

(1) Act., IV, 32.
(2) *Contribua*, fournit, donna.

phins appartient-il de dire au Sauveur : Vous êtes mon vrai fils, et je vous aime comme mon vrai fils? et à qui de toutes les créatures fut-il jamais dit par le Sauveur : Vous êtes ma vraie mère, et je vous aime comme ma vraie mère; vous êtes ma vraie mère toute mienne, et je suis votre vrai fils tout vôtre? Si donc un serviteur amant osa bien dire, et le dit en vérité, qu'il n'avait point d'autre vie que celle de son maître, hélas! combien hardiment et ardemment devait exclamer cette mère : Je n'ai point d'autre vie que la vie de mon fils, ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne! Car ce n'était plus union, ains unité de cœur, d'âme et de vie entre cette mère et ce fils.

Or, si cette mère vécut de la vie de son Fils, elle mourut aussi de la mort de son Fils; car quelle (1) est la vie, telle est la mort. Le phénix, comme on dit, étant fort envieilli, ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques sur lesquels, comme sur son lit d'honneur, il va finir ses jours; car lorsque le soleil au fort de son midi jette ses rayons plus ardents, ce tout unique oiseau, pour contribuer à l'ardeur du soleil un surcroît d'action, ne cesse point de battre des ailes sur son bûcher jusqu'à ce qu'il lui ait fait prendre feu, et, brûlant avec icelui, il se consume et meurt entre ses flammes odorantes. De même, Théotime, la Vierge mère ayant assemblé en son esprit, par une vive et continuelle mémoire, tous les plus aimables mystères de la vie et mort de son Fils, et recevant toujours à droit

(1) *Quelle. . telle*, pour telle, telle, *quālis talis*, en latin.

fil (1) parmi cela les plus ardentes inspirations que son Fils soleil de justice, jetât sur les humains au plus fort du midi de sa charité, puis d'ailleurs faisant aussi de son côté un perpétuel mouvement de contemplation ; enfin le feu sacré de divin amour la consuma toute comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut, son âme étant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son Fils. O mort amoureusement vitale! ô amour vitalement mortel !

Plusieurs amants sacrés furent présents à la mort du Sauveur, entre lesquels ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de douleur : car l'amour alors était tout détrempé en la douleur, et la douleur en l'amour : et tous ceux qui pour leur Sauveur étaient passionnés d'amour, furent amoureux de sa passion et douleur ; mais la douce mère, qui aimait plus que tous, fut plus que tous *outre-percée* du *glaive* de douleur (2). La douleur du Fils fut alors une épée tranchante qui passa au travers du cœur de la mère, d'autant que ce cœur de mère était collé, joint et uni à son Fils d'une union si parfaite que rien ne pouvait blesser l'un qu'il ne navrât aussi vivement l'autre. Or, cette poitrine maternelle étant ainsi blessée d'amour, non seulement ne chercha pas la guérison de sa blessure, mais aima sa blessure plus que toute guérison, gardant chèrement les traits de douleur qu'elle avait reçus, à cause de l'amour qui les avait décochés dans son cœur, et désirant continuellement d'en mourir, puisque son Fils en était

(1) *A droit fil*, directement.
(2) Luc., II, 35.

mort, qui, comme dit toute l'Ecriture sainte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfait pour tous les péchés du monde.

CHAPITRE XIV

Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille.

On dit d'un côté que Notre-Dame révéla à sainte Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impétueux du divin amour; mais sainte Brigitte et saint Jean Damascène témoignent qu'elle mourut d'une mort extrêmement paisible; et l'un et l'autre est vrai, Théotime.

Les étoiles sont merveilleusement belles à voir, et jettent des clartés agréables; mais si vous y avez pris garde, c'est par brillements (1), étincellements et élans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantaient la lumière avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté étant faible ne puisse pas agir si continuellement avec égalité, soit que nos yeux imbéciles ne fassent pas leur vue constante et ferme à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsi, pour ordinaire, les saints qui moururent d'amour sentirent une grande variété d'accidents et de symptômes de dilection avant que d'en venir au trépas, force élans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies, et semblait que leur amour

(1) *Brillements*, éclats soudains.

enfantât par effort et à plusieurs reprises leur bienheureuse mort : ce qui se fit à cause de la débilité de leur amour, non encore absolument parfait, qui ne pouvait pas continuer sa dilection avec une égale fermeté.

Mais ce fut tout autre chose en la très sainte Vierge ; car comme nous voyons croître la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, ains par une certaine dilatation et croissance continue, qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vraiment on la voit croître en clarté, mais si également que nul n'aperçoit aucune interruption, séparation ou discontinuation de ses accroissements ; ainsi le divin amour croissait à chaque moment dans le cœur virginal de notre glorieuse Dame, mais par des croissances douces, paisibles et continues, sans agitation, ni secousse, ni violence quelconque. Ah ! non, Théotime, il ne faut pas mettre une impétuosité d'agitation en ce céleste amour du cœur maternel de la Vierge ; car l'amour, de soi-même, est doux, gracieux, paisible et tranquille. Que s'il fait quelquefois des assauts, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est parce qu'il trouve de la résistance. Mais quand les passages de l'âme lui sont ouverts sans opposition ni contrariété, il fait ses progrès paisiblement avec une suavité nonpareille. Ainsi donc la sainte dilection employait sa force dans le cœur virginal de sa mère sacrée, sans effort ni violente impétuosité, d'autant qu'elle ne trouvait ni résistance ni empêchement quelconque ; car comme l'on voit les grands fleuves faire des bouillons et rejaillissements avec grand bruit ès endroits raboteux, esquels les rochers font des

bancs et écueils, qui s'opposent et empêchent l'écoulement des eaux, ou au contraire se trouvant en la plaine ils coulent et flottent doucement sans effort, de même le divin amour trouvant ès âmes humaines plusieurs empêchements et résistances, comme à la vérité toutes en ont, quoique différemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et différents efforts, afin de se faire faire place, ou du moins outre-passer ces obstacles.

Mais en la Vierge sacrée, tout favorisait et secondait le cours de l'amour céleste. Les progrès et accroissements d'icelui se faisaient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des créatures, progrès néanmoins infiniment doux, paisibles et tranquilles. Non, elle ne se pâma pas d'amour ni de compassion auprès de la croix de son Fils, encore qu'elle eût alors le plus ardent et plus douloureux accès d'amour qu'on puisse imaginer ; car bien que l'accès fût extrême, si fut-il toutefois également fort et doux tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paisible, composé d'une chaleur aiguë, mais suave.

Je ne dis pas, Théotime, qu'en l'âme de la très-sainte Vierge il n'y eût deux portions, et par conséquent deux appétits : l'un selon l'esprit et la raison supérieure, l'autre selon les sens et la raison inférieure ; en sorte qu'elle pouvait sentir des répugnances et contrariétés de l'un à l'autre appétit ; car ce travail se trouva même en notre Seigneur son Fils : mais je dis qu'en cette céleste mère toutes les affections étaient si bien rangées et ordonnées que le divin amour exerçait en elle

son empire et sa domination très paisiblement, sans être troublée par la diversité des volontés ou appétits, ni par la contrariété des sens ; parce que les répugnances de l'appétit naturel, ni les mouvements des sens n'arrivaient jamais jusqu'au péché, non pas même jusqu'au péché véniel ; ains au contraire tout cela était saintement et fidèlement employé au service du saint amour pour l'exercice des autres vertus, lesquelles pour la plupart ne peuvent être pratiquées qu'entre les difficultés, oppositions et contradictions.

Les épines, selon l'opinion vulgaire, sont non seulement différentes, mais aussi contraires aux fleurs, et semble que, s'il n'y en avait point au monde, la chose en irait mieux : qui a fait penser à saint Ambroise que sans le péché il n'en serait point. Mais toutefois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des haies et clôtures autour des champs et jeunes arbres, auxquels elles servent de défenses et remparts contre les animaux. Ainsi la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les misères du genre humain, excepté celles qui tendent immédiatement au péché, elle les employa très utilement pour l'exercice et accroissement des saintes vertus de force, tempérance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion ; de sorte qu'elles ne donnaient aucun empêchement, ains beaucoup d'occasions à l'amour céleste de se renforcer par des continuels exercices et avancements ; et chez elle, Magdeleine ne se divertit (1) point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amou-

(1) *Divertit*, détourne.

reuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir : elle a choisi l'amour de son Fils, et rien ne le lui ôte.

L'aimant, comme chacun sait, Théotime, tire naturellement à soi le fer par une vertu secrète et très admirable ; mais pourtant cinq choses empêchent cette opération : 1° la trop grande distance de l'un à l'autre ; 2 s'il y a quelque diamant entre deux ; 3° si le fer est engraissé ; 4° s'il est frotté d'un ail ; 5° si le fer est trop pesant. Notre cœur est fait pour Dieu, qui l'allèche continuellement, et ne cesse de jeter en lui les attraits de son céleste amour. Mais cinq choses empêchent la sainte attraction d'opérer : 1° le péché qui nous éloigne de Dieu ; 2° l'affection aux richesses ; 3° les plaisirs sensuels ; 4° l'orgueil et vanité ; 5° l'amour-propre avec la multitude des passions déréglées qu'il produit, et qui sont en nous un pesant fardeau, lequel nous accable. Or, nul de ces empêchements n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge : 1° toujours préservée de tout péché ; 2 toujours très pauvre de cœur ; 3° toujours très pure ; 4° toujours très humble ; 5° toujours maîtresse paisible de toutes ses passions, et tout exempte de la rébellion que l'amour-propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoi, comme le fer, s'il était quitte de tous empêchements et même de sa pesanteur, serait attiré fortement, mais doucement et d'une attraction égale par l'aimant, en sorte néanmoins que l'attraction serait toujours plus active et plus forte à mesure que l'un serait plus près de l'autre, et que le mouvement serait plus proche de sa fin ; ainsi la très sainte Mère n'ayant rien en soi qui empêchât

l'opération du divin amour de son Fils, elle s'unissait avec icelui d'une union incomparable, par des extases douces, paisibles et sans efforts; extases esquelles la partie sensible ne laissait pas de faire ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'union de l'esprit : comme réciproquement la parfaite application de son esprit ne donnait pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de cette Vierge fut plus douce qu'on ne se peut imaginer, son Fils *l'attirant* suavement *à l'odeur de ses parfums* (1); et elle s'écoulant très amiablement après la senteur sacrée d'iceux dedans le sein de la bonté de son Fils. Et bien que cette sainte âme aimât extrêmement son très saint, très pur et très aimable corps ; si le quitta-t-elle néanmoins sans peine ni résistance quelconque, comme la chaste Judith, quoiqu'elle aimât grandement les habits de pénitence et de viduité, les quitta néanmoins et s'en dépouilla avec plaisir pour se revêtir de ses habits nuptiaux, quand elle alla se rendre victorieuse d'Holopherne ; ou comme Jonathas, quand, pour l'amour de David, il se dépouilla de ses vêtements. L'amour avait donné près de la croix à cette divine épouse les suprêmes douleurs de la mort ; certes il était raisonnable qu'enfin la mort lui donnât les souveraines délices de l'amour.

(1) Cant. cant., I, 3.

FIN DU SEPTIÈME LIVRE.

LIVRE HUITIÈME

DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ PAR LEQUEL NOUS UNISSONS NOTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR SES COMMANDEMENTS, CONSEILS ET INSPIRATIONS.

CHAPITRE PREMIER

De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaisance.

Comme *la bonne terre* ayant reçu *le grain*, le rend en sa saison *au centuple* (1), ainsi le cœur qui a pris de la complaisance en Dieu ne se peut empêcher de vouloir réciproquement donner à Dieu une autre complaisance. Nul ne nous plaît à qui nous ne désirions de plaire. Le vin frais rafraîchit pour un temps ceux qui le boivent; mais soudain qu'il a été échauffé par l'estomac dans lequel il entre, il l'échauffe réciproquement; et plus l'estomac lui donne de chaleur, plus il lui en rend. Le véritable amour n'est jamais ingrat, il tâche de complaire à ceux esquels il se complaît; et de là vient la conformité des amants qui nous fait être tels que ce que nous aimons. Le très dévot et très sage roi Salomon devint idolâtre

(1) Luc., VIII, 8.

et fou, quand il aima les femmes idolâtres et folles, et eut autant d'idoles que ces femmes en avaient. L'Écriture appelle pour cela efféminés les hommes qui aiment éperdument les femmes pour leur sexe, parce que l'amour les transforme d'hommes en femmes quant aux mœurs et humeurs.

Or, cette transformation se fait insensiblement par la complaisance, laquelle étant entrée en nos cœurs, en engendre une autre pour donner à celui de qui nous l'avons reçue. On dit qu'il y a ès Indes un petit animal terrestre qui se plaît tant avec les poissons et dans la mer, qu'à force de venir souvent nager avec eux, enfin il devient poisson ; et d'animal terrestre, il est rendu tout à fait animal marin. Ainsi à force de se plaire en Dieu on devient conforme à Dieu, et notre volonté se transforme en celle de la divine Majesté par la complaisance qu'elle y prend. L'amour, dit saint Chrysostome, ou il trouve, ou il fait la ressemblance ; l'exemple de ceux que nous aimons a un doux et imperceptible empire et une autorité insensible sur nous : il est forcé de les quitter ou de les imiter. Celui qui, attiré de la suavité des parfums, entre en la boutique d'un parfumeur, en recevant le plaisir qu'il prend à sentir ces odeurs, il se parfume soi-même ; et au sortir de là il donne part aux autres du plaisir qu'il a reçu, répandant entre eux la senteur des parfums qu'il a contractée. Avec le plaisir que notre cœur prend en la chose aimée, il tire à soi les qualités d'icelle ; car la délectation ouvre le cœur, comme la tristesse le resserre ; dont l'Écriture sacrée use souvent du mot de dilater, en

lieu de celui de réjouir. Or, le cœur se trouvant ouvert par le plaisir, les impressions des qualités desquelles le plaisir dépend, entrent aisément en l'esprit ; et avec elles les autres encore qui sont au même sujet, bien qu'elles nous déplaisent, ne laissent pas d'entrer en nous parmi la presse du plaisir ; comme celui qui *sans robe nuptiale* (1) entra au festin parmi ceux qui étaient parés. Ainsi les disciples d'Aristote se plaisaient à parler bègue comme lui, et ceux de Platon tenaient les épaules courbées à son imitation..... En somme, le plaisir que l'on a en la chose, est un certain fourrier (2), qui fourre dans le cœur amant les qualités de la chose qui plaît. Et pour cela la sacrée complaisance nous transforme en Dieu que nous aimons ; et à mesure qu'elle est grande, la transformation est plus parfaite. Ainsi les saints qui ont grandement aimé, ont été fort vitement et parfaitement transformés, l'amour transportant et transmettant les mœurs et humeurs de l'un des cœurs en l'autre.

Chose étrange, mais véritable : s'il y a deux luths unisones (3), c'est-à-dire, de même son et accord, l'un près de l'autre, et que l'on joue d'un d'iceux, l'autre, quoiqu'on ne le touche point, ne laissera pas de résonner comme celui duquel on joue, la convenance de l'un à l'autre, comme par un amour naturel, faisant cette correspondance. Nous avons répugnance d'imiter ceux que nous haïssons, ès choses mêmes qui sont bonnes ; et les

(1) Matth., XXII, 12.
(2) *Fourrier* désigne ici, ce que l'auteur explique lui-même, celui qui fourre, qui introduit.
(3) *Unisones*, à l'unisson.

Lacédémoniens ne voulurent pas suivre le bon conseil d'un méchant homme, sinon après qu'un homme de bien l'aurait prononcé. Au contraire, on ne peut s'empêcher de se conformer à ce qu'on aime. Le grand Apôtre dit, comme je pense en ce sens, que *la loi n'est point mise aux justes* (1) ; car, en vérité, le juste n'est juste, sinon parce qu'il a le saint amour, et s'il a l'amour, il n'a pas besoin qu'on le presse par la rigueur de la loi, puisque l'amour est le plus pressant docteur et solliciteur pour persuader au cœur qu'il possède l'obéissance aux volontés et intentions du bien-aimé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruit, sans prévôt, ni sergents, par cette mutuelle complaisance par laquelle, comme nous nous plaisons en Dieu, nous désirons aussi réciproquement de lui plaire. L'amour est l'abrégé de toute la théologie, qui rend très saintement docte l'ignorance des Paul, des Antoine, des Hilarion, des Siméon, des François, sans livres, sans précepteurs, sans art. En vertu de cet amour, la bien-aimée peut dire en assurance : *Mon bien-aimé est tout mien*, par la complaisance de laquelle il me plaît et me paît ; *et moi je suis toute à lui* (2) par bienveillance de laquelle je lui plais et le repais. Mon cœur se paît de se plaire en lui, et le sien se paît de quoi je lui plais pour lui ; tout ainsi qu'un sacré berger il me paît, comme sa chère brebis, entre les lis de ses perfections esquelles je me plais ; et pour moi, comme sa chère brebis, je le pais du fait de mes affections, par lesquelles je lui veux

(1) I Tim., I, 9.
(2) Cant. cant., II, 16.

plaire. Quiconque se plaît véritablement en Dieu, désire de plaire fidèlement à Dieu, et, pour lui plaire, de se conformer à lui.

CHAPITRE II.

De la conformité de soumission qui procède de l'amour de bienveillance.

La complaisance attire donc en nous les traits des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le miroir reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mais selon la capacité et mesure de sa glace, si que nous sommes ainsi rendus conformes à Dieu.

Mais outre cela, l'amour de bienveillance nous donne cette sainte conformité par une autre voie. L'amour de complaisance tire Dieu dedans nos cœurs ; mais l'amour de bienveillance jette nos cœurs en Dieu, et par conséquent toutes nos actions et affections, les lui dédiant et consacrant très amoureusement : car la bienveillance désire à Dieu tout l'honneur, toute la gloire et toute la reconnaissance qu'il est possible de lui rendre, comme un certain bien extérieur qui est dû à sa bonté.

Or, ce désir se pratique selon la complaisance que nous avons en Dieu, en la façon qui s'ensuit. Nous avons eu une extrême complaisance à voir que Dieu est souverainement bon ; et partant nous désirons, par l'amour de bienveillance, que tous les amours qu'il nous est possible d'imaginer, soient employés à bien aimer cette bonté. Nous

nous sommes plu en la souveraine excellence de la perfection de Dieu; ensuite de cela nous désirons qu'il soit souverainement loué, honoré et adoré. Nous nous sommes délectés à considérer comme Dieu est non seulement le premier principe, mais aussi la dernière fin, auteur, conservateur et seigneur de toutes choses; à raison de quoi nous souhaitons que tout lui soit soumis par une souveraine obéissance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaite, droite, juste et équitable; et à cette considération nous désirons qu'elle soit la règle et la loi souveraine de toutes choses, et qu'elle soit suivie, servie et obéie par toutes les autres volontés.

Mais notez, Théotime, que je ne traite pas ici de l'obéissance qui est due à Dieu parce qu'il est notre seigneur et maître, notre père et bienfaiteur : car cette sorte d'obéissance appartient à la vertu de justice, et non pas à l'amour. Non, ce n'est pas cela dont je parle à présent : car encore qu'il n'y eût ni enfer pour punir les rebelles, ni paradis pour récompenser les bons, et que nous n'eussions nulle sorte d'obligations ni de devoir à Dieu (et ceci soit dit par imagination de chose impossible, et qui n'est presque pas imaginable); si est-ce toutefois que (1) l'amour de bienveillance nous porterait à rendre toute obéissance et soumission à Dieu par élection et inclination, voire même par une douce violence amoureuse, en considération de la souveraine bonté, justice et droiture de la divine volonté.

Voyons-nous pas, Théotime, qu'une fille, par

(1) *Si est-ce que*, toujours est-il que.

une libre élection qui procède de l'amour de bienveillance, s'assujettit à un époux, auquel d'ailleurs elle n'avait aucun devoir; qu'un gentilhomme se soumet au service d'un prince étranger, ou bien jette sa volonté ès mains du supérieur de quelque ordre de religion auquel il se rangera?

Ainsi donc se fait la conformité de notre cœur avec celui de Dieu, lorsque par la sainte bienveillance nous jetons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, afin qu'elles soient par icelle pliées et maniées à son gré, moulées et formées selon son bon plaisir. Et en ce point consiste la très profonde obéissance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'être excitée par menaces ou récompenses, ni par aucune loi ou par quelque commandement; car elle prévient tout cela, se soumettant à Dieu pour la seule très parfaite bonté qui est en lui, à raison de laquelle il mérite que toute volonté lui soit obéissante, sujette et soumise, se conformant et unissant à jamais en tout et partout à ses intentions divines.

CHAPITRE III

Comme nous nous devons conformer à la divine volonté que l'on appelle signifiée.

Nous considérons quelquefois la volonté de Dieu en elle-même; et la voyant toute sainte et toute bonne, il nous est aisé de la louer, bénir et adorer, et de sacrifier notre volonté et toutes celles des autres créatures à son obéissance, par cette divine exclamation : *Votre volonté soit faite*

en la terre comme au ciel (1). D'autres fois nous considérons la volonté de Dieu en ses effets particuliers, comme ès événements qui nous touchent, et ès occurrences qui nous arrivent; et finalement en la déclaration et manifestation de ses intentions. Et, bien qu'en vérité sa divine majesté n'ait qu'une très unique et très simple volonté, si est-ce que nous la marquons de noms différents, suivant la variété des moyens par lesquels nous la connaissons; variété selon laquelle nous sommes aussi diversement obligés de nous conduire à icelle.

La doctrine chrétienne nous propose clairement les vérités que Dieu veut que nous croyions, les biens qu'il veut que nous espérions, les peines qu'il veut que nous craignions, ce qu'il veut que nous aimions, les commandements qu'il veut que nous fassions et les conseils qu'il désire que nous suivions. Et tout cela s'appelle la volonté signifiée de Dieu, parce qu'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit cru, espéré, craint, aimé et pratiqué.

Or, d'autant que cette volonté signifiée de Dieu procède par manière de désir, et non par manière de vouloir absolu, nous pouvons ou la suivre par obéissance, ou lui résister par désobéissance, car Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard (2) : il veut que nous puissions résister, il désire que nous ne résistions pas, et permet néanmoins que nous résistions si nous voulons. Que nous puissions résister, cela dépend de notre naturelle condition et liberté; que nous résistions,

(1) Matth., VI, 10.
(2) *Pour ce regard*, dans ce but

cela dépend de notre malice ; que nous ne résistions pas, c'est selon le désir de la divine bonté. Quand donc nous résistons, Dieu ne contribue rien à notre désobéissance ; ains *laissant* notre volonté *en la main* (1) de son franc arbitre, il permet qu'elle choisisse le mal. Mais quand nous obéissons, Dieu contribue son secours, son inspiration et sa grâce. Car la permission est une action de la volonté, qui de soi-même est bréhaigne (2), stérile, inféconde, et, par manière de dire, c'est une action passive, qui ne fait rien, ains laisse faire. Au contraire, le désir est une action active, féconde, fertile, qui excite, semond (3) et presse. C'est pourquoi Dieu désirant que nous suivions sa volonté signifiée, il nous sollicite, exhorte, incite, inspire, aide et secourt ; mais permettant que nous résistions, il ne fait autre chose que de simplement nous laisser faire ce que nous voulons, selon notre libre élection, contre son désir et intention. Et toutefois ce désir est un vrai désir : car comme peut-on exprimer plus naïvement le désir que l'on a qu'un ami fasse bonne chère, que de préparer un bon et excellent festin, comme fit ce roi de la parabole évangélique ; puis l'inviter, presser et presque contraindre, par prières, exhortations et poursuites, de venir s'asseoir à table et de manger ? Certes, celui qui, à vive force, ouvrirait la bouche à un ami, lui fourrerait la viande dans le gosier, et la lui ferait avaler, il ne lui donnerait pas un festin de courtoisie, mais le traiterait en bête, et comme un

(1) Eccl., xv, 14.
(2) *Bréhaigne*, stérile, qui ne produit pas.
(3) *Semond*, reprend.

chapon qu'on veut engraisser. Cette espèce de bienfait veut être offert par semonces, remontrances et sollicitations, et non violemment et forcément exercé. C'est pourquoi il se fait par manière de désir, et non de vouloir absolu. Or, c'en est de même de la volonté signifiée de Dieu; car par icelle Dieu désire d'un vrai désir que nous fassions ce qu'il déclare ; et à cette occasion il nous fournit tout ce qui est requis, nous exhortant et pressant de l'employer. En ce genre de faveur on ne peut rien désirer de plus. Et comme les rayons de soleil ne laissent pas d'être vrais rayons, quand ils sont rejetés et repoussés par quelque obstacle ; aussi la volonté signifiée de Dieu ne laisse pas d'être vraie volonté de Dieu, encore qu'on lui résiste, et bien qu'elle ne fasse pas tant d'effets comme si on la secondait.

La conformité donc de notre cœur à la volonté signifiée de Dieu consiste en ce que nous voulions tout ce que la divine bonté nous signifie être de son intention, croyant selon sa doctrine, espérant selon ses promesses, craignant selon ses menaces, aimant et vivant selon ses ordonnances et avertissements, à quoi tendent les protestations que si souvent nous en faisons ès saintes cérémonies ecclésiastiques. Car pour cela nous demeurons debout tandis qu'on lit les leçons de l'Évangile, comme prêts à obéir à la sainte signification de la volonté de Dieu, que l'Évangile contient. Pour cela nous baisons le livre à l'endroit de l'Évangile, comme adorant la sainte parole qui déclare la volonté céleste. Pour cela plusieurs saints et saintes portaient sur leurs poitrines anciennement l'Évangile en écrit, comme

un épithème (1) d'amour, ainsi qu'on lit de sainte Cécile; et de fait on trouva celui de saint Matthieu sur le cœur de saint Barnabé trépassé, écrit de sa propre main. Ensuite de quoi, ès anciens conciles, on mettait au milieu de l'assemblée de tous les évêques un grand trône, et sur icelui le livre des saints Évangiles, qui représentait la personne du Sauveur, roi, docteur, directeur, esprit et unique cœur des conciles et de toute l'Église : tant on honorait la signification de la volonté de Dieu exprimée en ce divin livre. Certes, le grand miroir de l'ordre pastoral, saint Charles, archevêque de Milan, n'étudiait jamais dans l'Écriture sainte, qu'il ne se mît à genoux et tête nue, pour témoigner le respect avec lequel il fallait entendre et lire la volonté de Dieu signifiée.

CHAPITRE IV

De la conformité de notre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver.

Dieu nous a signifié en tant de sortes et par tant de moyens qu'il voulait que nous fussions tous sauvés, que nul ne le peut ignorer. A cette intention, il nous a faits à son image et semblance (2) par la création, et s'est fait à notre image et semblance par l'incarnation ; après laquelle il a souffert la mort pour racheter toute la race des hommes et la sauver : ce qu'il fit avec tant d'amour, que, comme raconte le grand saint Denis apôtre de la France, il dit un jour au saint homme Carpus (3) qu'il était prêt à pâtir encor

(1) *Epithème*, médicament topique.
(2) *Semblance*, ressemblance.
(3) *Carpus*, v. t. Ier p. 328.

une fois pour sauver les hommes, et que cela lui serait agréable, s'il se pouvait faire sans le péché d'aucun homme.

Or, bien que tous ne se sauvent pas, cette volonté néanmoins ne laisse pas d'être une vraie volonté de Dieu, qui agit en nous selon la condition de sa nature et de la nôtre : car sa bonté le porte à nous communiquer libéralement le secours de sa grâce, afin que nous parvenions au bonheur de sa gloire; mais notre nature requiert que sa libéralité nous laisse en liberté de nous en prévaloir pour nous sauver, ou de le mépriser pour nous perdre.

J'ai demandé une chose, disait le Prophète, *et c'est celle-là que je requerrai à jamais : que je voie la volupté du Seigneur et que je visite son temple* (1). Mais quelle est la volupté de la souveraine bonté, sinon de se répandre et communiquer ses perfections? Ceters, ses *délices sont d'être avec les enfants des hommes* (2), pour verser ses grâces sur eux. Rien n'est si agréable et délicieux aux gens libres que de faire leur volonté. Notre *sanctification est la volonté de Dieu* (3), et notre salut son bon plaisir : or, il n'y a nulle différence entre le bon plaisir et la bonne volupté, ni par conséquent donc entre la bonne volupté et la bonne volonté divine; ains la volonté que Dieu a pour le bien des hommes est appelée *bonne* (4), parce qu'elle est aimable, propice, favorable, agréable, délicieuse : et comme les Grecs, après saint Paul,

(1) Ps., XXVI, 4.
(2) Prov., VIII, 31.
(3) I Thess., IV, 3.
(4) Rom., XII, 2.

ont dit : c'est une vraie philanthropie, c'est-à-dire, une bienveillance ou volonté tout amoureuse envers les hommes.

Tout le temple céleste de l'Église triomphante et militante résonne (1) de toutes parts les cantiques de ce doux amour de Dieu envers nous. Et le corps très sacré du Sauveur, comme un temple très saint de sa divinité, est tout paré de marques et enseignes de cette bienveillance. C'est pourquoi, en visitant le temple divin, nous voyons ces aimables délices que son cœur prend à nous favoriser.

Regardons donc cent fois le jour cette amoureuse volonté de Dieu; et fondant notre volonté dans icelle, écrions (2) dévotement : O bonté d'infinie douceur, que votre volonté est aimable, que vos faveurs sont désirables ! Vous nous avez créés pour la vie éternelle ; et votre poitrine maternelle, enflée des mamelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en lait de miséricorde, soit pour pardonner aux pénitents, soit pour perfectionner les justes. Hé ! pourquoi donc ne collons-nous pas nos volontés à la vôtre, comme les petits enfants s'attachent au sein de leur mère, pour sucer le lait de vos éternelles bénédictions ?

Théotime, nous devons vouloir notre salut ainsi que Dieu le veut : or, il veut notre salut par manière de désir, et nous le devons aussi incessamment désirer ensuite de son désir. Non seulement il veut, mais en effet il nous donne tous les moyens requis pour nous faire parvenir

(1) *Résonne*, fait retentir.
(2) *Ecrions*, écrions-nous, disons.

au salut ; et nous, ensuite du désir (1) que nous avons d'être sauvés, nous devons non seulement vouloir, mais en effet accepter toutes les grâces qu'il nous a préparées et qu'il nous offre. Il suffit de dire : Je désire d'être sauvé ; mais il ne suffit pas de dire : Je désire embrasser les moyens convenables pour y parvenir; ains il faut d'une résolution absolue, vouloir et embrasser les grâces que Dieu nous départ : car il faut que notre volonté corresponde à celle de Dieu. Et d'autant qu'elle nous donne les moyens de nous sauver, nous les devons recevoir comme nous devons désirer le salut, ainsi qu'elle nous le désire, et parce qu'elle le désire.

Mais il arrive maintes fois que les moyens de parvenir au salut, considérés en bloc ou en général, sont agréables à notre cœur, et regardés en détail et particulier, ils lui sont effroyables. Car n'avons-nous pas vu le pauvre saint Pierre disposé à recevoir en général toutes sortes de peines, et la mort même, pour suivre son maître? et néanmoins quand ce vint au fait et au prendre, pâlir, trembler et renier son maître à la voix d'une simple servante? Chacun pense pouvoir *boire le calice* de notre Seigneur avec lui (2); mais quand on nous le présente par effet (3), on s'enfuit, on quitte tout. Les choses représentées particulièrement font une impression plus forte, et blessent plus sensiblement l'imagination. C'est pourquoi en l'*Introduction* nous avons donné par avis qu'après les affections générales on fît des

(1) *Ensuite du désir*, outre le désir.
(2) Matth., xx, 22.
(3) *Par effet*, en réalité.

résolutions particulières en la sainte oraison. David acceptait en particulier des afflictions comme un acheminement à sa perfection, quand il chantait en cette sorte : O qu'il *m'est bon*, Seigneur, *que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos justifications* (1) ! Ainsi furent les apôtres *joyeux* ès tribulations, de quoi ils avaient la faveur *d'endurer des ignominies pour le nom* de leur Sauveur (2).

CHAPITRE V

De la conformité de notre volonté à celle de Dieu qui nous est signifiée par ses commandements.

Le désir que Dieu a de nous faire observer ses commandements est extrême, ainsi que toute l'Écriture témoigne. Et comme le pouvait-il mieux exprimer que par les grandes récompenses qu'il propose aux observateurs de sa loi, et les étranges supplices dont il menace les violateurs d'icelle ? C'est pourquoi David exclame : O Seigneur ! *vous avez ordonné que vos commandements soient trop plus* (3) *observés* (4).

Or, l'amour de complaisance regardant ce désir divin, veut complaire à Dieu en l'observant : l'amour de bienveillance, qui veut tout soumettre à Dieu, soumet par conséquent nos désirs et nos volontés à celle-ci que Dieu nous a signifiée ; et de là provient non seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandements que David

(1) Ps., CXVIII, 71.
(2) Act., V, 41.
(3) *Trop plus*, au delà, de la manière la plus complète.
(4) Ps., CXVIII, 4.

exalte d'un style extraordinaire au psaume 118, qu'il semble n'avoir fait que pour ce sujet :

> Que j'aime votre loi d'un très ardent amour !
> C'est tout mon entretien, j'en parle tout le jour.
> O Seigneur ! je chéris vos très saints témoignages
> Plus que l'or et l'éclat du topaze doré.
> Que doux à mon palais sont vos sacrés langages !
> Pour moi fade est le miel, s'il leur est comparé (1).

Mais pour exciter ce saint et salutaire amour des commandements, nous devons contempler leur beauté, laquelle est admirable. Car comme il y a des œuvres qui sont mauvaises parce qu'elles sont défendues, et des autres qui sont défendues parce qu'elles sont mauvaises ; aussi y en a-t-il qui sont bonnes parce qu'elles sont commandées, et des autres qui sont commandées parce qu'elles sont bonnes et très utiles; de sorte que toutes sont très bonnes et très aimables, parce que le commandement donne la bonté aux unes qui n'en auraient point autrement, et donne un surcroît de bonté aux autres, qui sans être commandées ne laisseraient pas d'être bonnes.

Nous ne recevons pas le bien en bonne part quand il nous est présenté par une main ennemie. Les Lacédémoniens ne voulurent pas suivre un fort sain et salutaire conseil d'un méchant homme, jusqu'à ce qu'un homme de bien le leur redit. Au contraire, le présent n'est jamais qu'agréable quand un ami le fait : les plus doux commandements deviennent âpres si un cœur tyran et cruel les impose, et ils deviennent très aimables quand l'amour les ordonne : le service de Jacob lui semblait une royauté, parce qu'il procédait de l'amour.

(1) Ps.. CXVIII, 97, 127, 130.

O que doux et désirable est le joug de la loi céleste qu'un roi si aimable a établie sur nous !

Plusieurs observent les commandements comme on avale les médecines, plus crainte de mourir damnés que pour le plaisir de vivre au gré du Sauveur. Ains comme il y a des personnes qui, pour agréable que soit un médicament, ont du contre-cœur à le prendre, seulement parce qu'il porte le nom de médicament; aussi y a-t-il des âmes qui ont en horreur les actions commandées, seulement parce qu'elles sont commandées ; et s'est trouvé tel homme, ce dit-on, qui ayant doucement vécu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre-vingts ans sans en sortir, soudain qu'on lui eut enjoint de par le roi d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs que de sa vie il n'avait désirés.

Au contraire, le cœur amoureux aime les commandements ; et plus ils sont de chose difficile, plus il les trouve doux et agréables, parce qu'il complaît plus parfaitement au bien-aimé et lui rend plus d'honneur. Il *lance* et chante des *hymnes* d'allégresse, *quand* Dieu lui *enseigne ses* commandements et *justifications* (1). Et comme le pèlerin qui va gaiement chantant en son voyage, ajoute voirement la peine du chant à celle du marcher, et néanmoins en effet par surcroît de peine il se désennuie et allège du travail du chemin ; aussi l'amant sacré trouve tant de suavité aux commandements, que rien ne lui donne tant d'haleine et de soulagement en cette vie mortelle que la gracieuse charge des préceptes de son Dieu. Dont le saint Psalmiste s'écrie : O Seigneur, *vos justifi-*

(1) Ps., CXVIII, 171.

cations ou commandements *me sont des* douces *chansons en ce lieu de mon pélerinage* (1). On dit que les mulets et chevaux chargés de figues (2) succombent incontinent au faix et perdent toutes leurs forces. Plus douces que les figues est la loi du Seigneur; mais l'homme brutal qui s'est rendu *comme le cheval et mulet, esquels il n'y a point d'entendement* (3), perd le courage et ne peut trouver des forces pour porter cet aimable faix. Au contraire, comme une branche d'agnus-castus (4) empêche de lassitude le voyageur qui la porte, aussi la croix, la mortification, le joug, la loi du Sauveur, qui est le vrai agneau chaste, est une charge qui délasse, qui soulage et récrée les cœurs qui aiment sa divine majesté. On n'a point de travail en ce qui est aimé ; ou s'il y a du travail, c'est un travail bien-aimé : le travail mêlé du saint amour est un certain aigre-doux plus agréable au goût qu'une pure douceur.

Le divin amour nous rend donc ainsi conformes à la volonté de Dieu, et nous fait soigneusement observer ses commandements en qualité de désir absolu de sa majesté à laquelle nous voulons plaire ; si que cette complaisance prévient par sa douce et aimable violence la nécessité d'obéir que la loi nous impose, convertissant cette nécessité en vertu de dilection, et toute la difficulté en délectation.

(1) Ps., LIV.
(2) Croyance populaire du temps, sans doute.
(3) Ps., XXXI, 9.
(4) *Agnus castus*, gattilier, arbrisseau aromatique auquel on attribuait anciennement des propriétés qui lui faisaient donner ce nom d'*agneau chaste*.

CHAPITRE VI.

De la conformité de notre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseils.

Le commandement témoigne une volonté fort entière et pressante de celui qui ordonne; mais le conseil ne nous représente qu'une volonté de souhait. Le commandement nous oblige, le conseil nous incite seulement. Le commandement rend coupables les transgresseurs ; le conseil rend seulement moins louables ceux qui ne le suivent pas. Les violateurs des commandements méritent d'être damnés: ceux qui négligent les conseils méritent seulement d'être moins glorifiés. Il y a différence entre commander et recommander. Quand on commande, on use d'autorité pour obliger; quand on recommande, on use d'amitié pour induire et provoquer. Le commandement impose nécessité; le conseil et recommandation nous incite à ce qui est de plus grande utilité. Au commandement correspond l'obéissance, et la créance au conseil. On suit le conseil afin de plaire, et le commandement pour ne pas déplaire. C'est pourquoi l'amour de complaisance qui nous oblige de plaire au bien-aimé, nous porte par conséquent à la suite de ses conseils ; et l'amour de bienveillance qui veut que toutes les volontés et affections lui soient soumises, fait que nous voulons, non seulement ce qu'il ordonne, mais ce qu'il conseille et à quoi il exhorte ; ainsi que l'amour et respect qu'un enfant fidèle porte à son bon père, le fait résoudre de vivre, non seulement selon les commandements qu'il impose, mais encore selon les désirs et inclinations qu'il manifeste.

Le conseil se donne voirement en faveur de celui qu'on conseille, afin qu'il soit parfait. *Si tu veux être parfait*, dit le Sauveur, *va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres et me suis* (1).

Mais le cœur amoureux ne reçoit pas le conseil pour son utilité, ains pour se conformer au désir de celui qui conseille, et rendre l'hommage qui est dû à sa volonté. Et partant il ne reçoit les conseils, sinon ainsi que Dieu le veut ; et Dieu ne veut pas qu'un chacun observe tous les conseils, ains seulement ceux qui sont convenables selon la diversité des personnes, des temps, des occasions et des forces, ainsi que la charité le requiert ; car c'est elle qui, comme reine de toutes les vertus, de tous les commandements, de tous les conseils, et en somme de toutes les lois et de toutes les actions chrétiennes, leur donne à tous et à toutes le rang, l'ordre, le temps et la valeur.

Si ton père ou ta mère ont une vraie nécessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas temps alors de pratiquer le conseil de la retraite en un monastère ; car la charité t'ordonne que tu ailles en effet exécuter ce commandement d'*honorer*, servir, aider et secourir *ton père* ou *ta mère* (2). Tu es un prince par la postérité duquel les sujets de la couronne qui t'appartient doivent être conservés en paix, et assurés contre la tyrannie, sédition et guerre civile : l'occasion donc d'un si grand bien t'oblige de produire en un saint mariage des légitimes successeurs. Ce n'est pas perdre la chasteté, ou au moins c'est la perdre chastement, que de la sacrifier au bien public en faveur

(1) Matth., x, 21.
(2) Ex., xxix, 12.

de la charité. As-tu une santé faible, inconstante, qui a besoin de grands supports? Ne te charge donc pas volontairement de la pauvreté effectuelle; car la charité te le défend. Non seulement la charité ne permet pas aux pères de famille de tout vendre pour donner aux pauvres, mais leur ordonne d'assembler honnêtement ce qui est requis pour l'éducation et sustentation de la femme, des enfants et serviteurs; comme aussi aux rois et princes d'avoir des trésors qui, provenus d'une juste épargne et non de tyranniques inventions servent comme de salutaires préservatifs contre les ennemis visibles. Saint Paul ne conseille-t-il pas aux mariés, passé le temps de l'oraison, de *retourner* (1) au train bien réglé du devoir nuptial ?

Les conseils sont tous donnés pour la perfection du peuple chrétien, mais non pas pour celle de chaque chrétien en particulier. Il y a des circonstances qui les rendent quelquefois impossibles, quelquefois inutiles, quelquefois périlleux, quelquefois nuisibles à quelques-uns, qui est une des intentions pour lesquelles notre Seigneur dit de l'un d'iceux ce qu'il veut être entendu de tous : *Qui le peut prendre, qu'il le prenne* (2); comme s'il disait, ainsi que saint Jérôme expose : Qui peut gagner et emporter l'honneur de la chasteté comme un prix de réputation, qu'il le prenne ; car il est exposé à ceux qui courront vaillamment. Tous donc ne peuvent pas, c'est-à-dire, il n'est pas expédient à tous d'observer tous les conseils, lesquels étant donnés en faveur de la charité,

(1) I Cor., VII, 5.
(2) Matth., XIX, 12.

elle sert de règle et de mesure à l'exécution d'iceux.

Quand donc la charité l'ordonne, on tire les moines et religieux des cloîtres pour en faire des cardinaux, des prélats, des curés; voire même on les réduit quelquefois au mariage pour le repos des royaumes, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Que si la charité fait sortir des cloîtres ceux qui par vœu solennel s'y étaient attachés, à plus forte raison, et pour moindre sujet, on peut, par l'autorité de cette même charité, conseiller à plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se marier, voire de prendre les armes et aller à la guerre, qui est une profession si dangereuse.

Or, quand la charité porte les uns à la pauvreté, et qu'elle en retire les autres, quand elle en pousse les uns au mariage, les autres à la continence; qu'elle enferme l'un dans le cloître, et en fait sortir l'autre, elle n'a pas besoin d'en rendre raison à personne; car elle a la plénitude de la puissance en la loi chrétienne, selon qu'il est écrit : *La charité peut toutes choses* (1); elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit : *La charité ne fait rien en vain* (2). Que si quelqu'un veut contester, et lui demander pourquoi elle fait ainsi, elle répondra hardiment : *Parce que le Seigneur en a besoin* (3); tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu; tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas même à son bien-aimé, duquel elle n'est pas servante, mais épouse. Pour cela on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice

(1) I Cor., XIII.
(2) *Ibid.*, 4.
(3) Matth., XXI, 3.

des conseils; car aux uns elle ordonnera la chasteté, et non la pauvreté; aux autres l'obéissance, et non la chasteté; aux autres le jeûne, et non l'aumône; aux autres l'aumône, et non le jeûne; aux autres la solitude, et non la charge pastorale; aux autres la conversation, et non la solitude. En somme, c'est une eau sacrée par laquelle le jardin de l'Église est fécondé, et bien qu'elle n'ait qu'une couleur sans couleur, les fleurs néanmoins qu'elle fait croître ne laissent pas d'avoir une chacune sa couleur différente. Elle fait des martyrs plus vermeils que la rose, des vierges plus blanches que le lis : aux uns elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucis du mariage; employant diversement les conseils pour la perfection des âmes qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduite.

CHAPITRE VII

Que l'amour de la volonté de Dieu signifiée ès commandements nous porte à l'amour des conseils.

O Théotime! que cette volonté divine est aimable! ô qu'elle est amiable (1) et désirable! ô loi toute d'amour et toute pour l'amour! Les Hébreux, par le mot de paix, entendent l'assemblage et comble de tous biens, c'est-à-dire, la félicité; et le Psalmiste s'écrie : *Qu'une paix plantureuse abonde à ceux qui aiment la loi* de Dieu, *et* que *nul choppement* (2) *ne leur arrive* (3); comme s'il voulait dire : O Seigneur! que de suavité en l'amour de vos

(1) *Amiable*, douce.
(2) *Choppement*, action de chopper, heurter en marchant.
(3) Ps., CXVIII, 165

sacrés commandements! toute douceur délicieuse saisit le cœur qui est saisi de la dilection de votre loi. Certes ce grand roi, qui avait son cœur fait selon le cœur de Dieu, savourait si fort la parfaite excellence des ordonnances divines, qu'il semble que ce soit un amoureux épris de la beauté de cette loi, comme de la chaste épouse et reine de son cœur, ainsi qu'il appert par les continuelles louanges qu'il lui donne.

Quand l'épouse céleste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin époux : *Votre nom*, lui dit-elle, *est un onguent répandu* (1); comme si elle disait : Vous êtes si excellemment parfumé, qu'il semble que vous soyez tout parfum, et qu'il soit à propos de vous appeler onguent et parfum, plutôt qu'oint et parfumé. Ainsi l'âme qui aime Dieu, est tellement transformée en la volonté divine, qu'elle mérite plutôt d'être nommée volonté de Dieu, qu'obéissante ou sujette à la volonté divine ; dont Dieu dit par Isaïe qu'il appellera l'Église chrétienne d'*un nom nouveau que la bouche du Seigneur nommera* (2), marquera et gravera dans le cœur de ses fidèles ; puis expliquant ce nom, il dit que ce sera *Ma volonté en icelle* (3); comme s'il disait qu'entre ceux qui ne sont pas chrétiens, un chacun a sa volonté propre au milieu de son cœur; mais parmi les vrais enfants du Sauveur, chacun quittera sa volonté, et il n'y aura plus qu'une volonté maîtresse, régente et universelle, qui animera, gouvernera et dressera toutes les âmes, tous les cœurs et toutes les volontés; et le nom

(1) Cant. cant., I, 2.
(2) Is., LXII, 2.
(3) *Ibid.*, 4.

d'honneur des chrétiens ne sera autre chose, sinon la volonté de Dieu en eux : volonté qui règnera sur toutes les volontés, et les transformera toutes en soi ; de sorte que les volontés des chrétiens et la volonté de notre Seigneur ne soient plus qu'une seule volonté. Ce qui fut parfaitement vérifié en la primitive Église, lorsque, comme dit le glorieux saint Luc, *en la multitude des croyants il n'y avait qu'un cœur et qu'une âme* (1) : car il n'entend pas parler du cœur qui fait vivre nos corps, ni de l'âme qui anime ces cœurs d'une vie humaine ; mais il parle du cœur qui donne la vie céleste à nos âmes, et de l'âme qui anime nos cœurs de la vie surnaturelle : cœur et âme très unique des vrais chrétiens, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu. *La vie*, dit le Psalmiste, *est en la volonté* de Dieu (2), non seulement parce que notre vie temporelle dépend de la volonté divine, mais aussi d'autant que notre vie spirituelle gît en l'exécution d'icelle, par laquelle Dieu vit et règne en nous, et nous fait vivre et subsister en lui. Au contraire, le méchant, *dès le siècle*, c'est-à-dire toujours, a *rompu le joug* de la loi de Dieu, et a dit : *Je ne servirai point* (3). C'est pourquoi Dieu dit qu'il l'a *appelé, dès le ventre* de sa mère, *transgresseur* et rebelle (4) : et parlant au roi de Tyr, lui reproche qu'il avait *mis son cœur comme le cœur de Dieu* (5) ; car l'esprit révolté veut que son cœur soit maître de soi-même, et que sa propre

(1) Act., IV, 32.
(2) Ps., XXIX, 6.
(3) Jer., II, 20.
(4) Is., XLVIII, 8.
(5) Ezech., XXVIII, 2.

volonté soit souveraine comme la volonté de Dieu. Il ne veut pas que la volonté divine règne sur la sienne, ains veut être absolu et sans dépendance quelconque. O Seigneur éternel, ne le permettez pas, ains faites que jamais *ma volonté ne soit faite, mais la vôtre* (1). Hélas! nous sommes en ce monde, non point pour faire nos volontés, mais celle de votre bonté qui nous y a mis. *Il fut écrit* de vous, ô Sauveur de mon âme! que vous *fissiez la volonté* (2) de votre Père éternel; et par le premier vouloir humain de votre âme, à l'instant de votre conception, vous embrassâtes amoureusement cette loi de la volonté divine, et la mîtes *au milieu* de votre *cœur* (3) pour y régner et dominer éternellement. Eh! qui fera la grâce à mon âme qu'elle n'ait point de volonté que la volonté de Dieu?

Or, quand notre amour est extrême à l'endroit de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de faire seulement la volonté divine qui nous est signifiée ès commandements, mais nous nous rangeons encore à l'obéissance des conseils, lesquels ne nous sont donnés que pour plus parfaitement observer les commandements, auxquels aussi ils se rapportent, ainsi que dit excellemment saint Thomas. O combien excellente est l'observation de la défense des injustes voluptés en celui qui a même renoncé aux plus justes et légitimes délices: ô combien celui-là est éloigné de convoiter le bien d'autrui, qui rejette toutes richesses, et celles mêmes que saintement il pourrait garder! Que celui-ci est bien éloigné de vouloir préférer sa

(1) Luc., XXXII, 42.
(2) Ps., XXXIX, 8, 9.
(3) *Ibid.*

volonté à celle de Dieu, qui, pour faire la volonté de Dieu, s'assujettit à celle d'un homme.

David était un jour en son préside (1), et la garnison des Philistins en Bethléem. Or il fit un souhait, disant : *O si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne qui est à la porte de Bethléem* (2)! Et voilà qu'il n'eut pas plus tôt dit le mot, que trois vaillants chevaliers partent de là, main et tête baissées, traversent l'armée ennemie, vont à la citerne de Bethléem, puisent de l'eau, et l'apportent à David : lequel voyant le hasard auquel ces gentilshommes s'étaient mis pour contenter son appétit, *ne voulut point boire* cette eau conquise au péril de leur sang et de leur vie, *ains la répandit en oblation* au Père éternel (3). Eh! voyez, je vous prie, Théotime, quelle ardeur de ces chevaliers au service et contentement de leur maître! ils volent et fendent la presse des ennemis avec mille dangers de se perdre, pour assouvir un seul simple souhait que le roi leur témoigne. Le Sauveur étant en ce monde déclara sa volonté en plusieurs choses par manière de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par manière de souhait : car il loua fort la chasteté, la pauvreté, l'obéissance et résignation parfaite, l'abnégation de la propre volonté, la viduité, le jeûne, la prière ordinaire; et ce qu'il dit de la chasteté, que qui en pourrait emporter le prix, qu'il le prînt, il l'a ainsi dit de tous les autres conseils. A ce souhait, les plus vaillants chrétiens se sont mis à la course; et forçant toutes les ré-

(1) *Son préside*, son camp, sa tente.
(2) II Reg., XXIII, 15.
(3) *Ibid.*, 16.

pugnances, convoitises et difficultés, ont atteint à la sainte perfection, se rangeant à l'étroite observance des désirs de leur roi, obtenant par ce moyen la couronne de gloire.

Certes, ainsi que témoigne le divin Psalmiste, Dieu n'exauce pas seulement l'oraison de ses fidèles, ains il exauce même encore le seul désir d'iceux, et *la seule préparation qu'ils font en leurs cœurs* pour prier (1) : tant il est favorable et propice à faire la volonté de ceux qui l'aiment. Et pourquoi donc réciproquement ne serons-nous si jaloux de suivre la sacrée volonté de notre Seigneur, que nous fassions non seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il témoigne d'agréer et souhaiter? Les âmes nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein, que de savoir que le bien-aimé le désire. *Mon âme,* dit l'une d'icelles, *s'est écoulée soudain que mon ami a parlé* (2).

CHAPITRE VIII

Que le mépris des conseils évangéliques est un grand péché.

Les paroles par lesquelles notre Seigneur nous exhorte de tendre et prétendre à la perfection, sont si fortes et pressantes, que nous ne saurions dissimuler l'obligation que nous avons de nous engager à ce dessein. *Soyez saints,* dit-il, *parce que je suis saint* (3). *Qui est saint, qu'il soit encore davantage sanctifié, et qui est juste, qu'il soit encore plus justifié* (4). *Soyez parfaits, ainsi que votre*

(1) Ps., IX, 38.
(2) Cant. cant., V, 5.
(3) Levit., XI, 44
(4) Apoc., XXII, 11.

Père céleste est parfait (1). Pour cela, le grand saint Bernard écrivant au glorieux saint Guarin, abbé d'Aux (2), duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en ce diocèse : L'homme juste, dit-il, ne dit jamais : C'est assez ; il a toujours faim et soif de la justice.

Certes, Théotime, quant aux biens temporels, rien ne suffit à celui auquel ce qui suffit ne suffit pas : car qu'est-ce qui peut suffire à un cœur auquel la suffisance n'est pas suffisante ? Mais quant aux biens spirituels, celui n'en a pas ce qui lui suffit (3), auquel il suffit d'avoir ce qui lui suffit ; et la suffisance n'est pas suffisante, parce que la vraie suffisance ès choses divines consiste en partie au désir de l'affluence. Dieu, au commencement du monde, commanda à la terre de *germer l'herbe verdoyante faisant sa semence, et tout arbre fruitier faisant son fruit, un chacun selon son espèce, qui ait aussi sa semence en soi-même* (4).

Et ne voyons-nous pas par expérience que les plantes et fruits n'ont pas leur juste croissance et maturité, que quand elles portent leurs graines et pepins, qui leur servent de géniture (5) pour la production de plantes et d'arbres de pareille sorte ? Jamais vertus n'ont leur juste stature et suffisance, qu'elles ne produisent en nous des désirs de faire progrès, qui, comme semences spirituelles, servent en la production de nouveaux

(1) Matth., v, 48.
(2) *Aux*, Notre-Dame des Alpes, monastère du diocèse de Genève, fondé en 1133.
(3) *Celui n'en a pas*, pour celui-là n'en a pas. La construction de la phrase est évidemment tourmentée.
(4) Gen., I, 11.
(5) *Géniture*, famille, enfants.

degrés de vertus. Et me semble que la terre de notre cœur a commandement de germer les plantes des vertus qui portent les fruits des saintes œuvres, une chacune selon son genre, et qui ait les semences des désirs et desseins de toujours multiplier et avancer en perfection. Et la vertu qui n'a point la graine ou le pepin de ces désirs, elle n'est pas en sa suffisance et maturité. « O donc, » dit saint Bernard au fainéant, tu ne veux pas » t'avancer en la perfection? — Non. — Et tu ne » veux pas non plus empirer? — Non de vrai. — Et » quoi donc tu ne veux être ni pire ni meilleur? » Hélas ! pauvre homme, tu veux être ce qui ne » peut être. Rien voirement (1) n'est stable ni » ferme en ce monde ; mais de l'homme il en est » dit encore plus particulièrement que *jamais il* » *ne demeure en un état* (2). Il faut donc ou qu'il » s'avance, ou qu'il retourne en arrière. »

Or, je ne dis pas, non plus que saint Bernard, que ce soit péché de ne pratiquer pas les conseils. Non certes, Théotime : car c'est la propre différence du commandement au conseil, que le commandement nous oblige sous peine de péché. et le conseil nous invite sans peine de péché. Néanmoins je dis bien que c'est un grand péché de mépriser la prétention à la perfection chrétienne, et encore plus de mépriser la semonce par laquelle notre Seigneur nous y appelle: mais c'est une impiété insupportable de mépriser les conseils et moyens d'y parvenir que notre Seigneur nous marque. C'est une hérésie de dire que notre Seigneur ne nous a pas bien conseillés,

(1) *Voirement*, à la vérité.
(2) Job, XIV, 2.

et un blasphème de dire à Dieu : *Retire-toi de nous, nous ne voulons pas la science de tes voies* (1). Mais c'est une irrévérence horrible contre celui qui avec tant d'amour et de suavité nous invite à la perfection, de dire : Je ne veux pas être saint ni parfait, ni avoir plus de part en votre bienveillance, ni suivre les conseils que vous me donnez pour faire progrès en icelle.

On peut bien, sans pécher, ne suivre pas les conseils, pour l'affection que l'on a ailleurs : comme, par exemple, on peut bien ne vendre pas ce que l'on a, et ne le donner pas aux pauvres, parce qu'on n'a pas le courage de faire un si grand renoncement ; on peut bien aussi se marier, parce qu'on aime une femme, ou qu'on n'a pas assez de force en l'âme pour entreprendre la guerre qu'il faut faire à la chair. Mais de faire profession de ne vouloir point suivre les conseils, ni aucun d'iceux, cela ne se peut faire sans mépris de celui qui les donne. De ne suivre pas le conseil de virginité, afin de se marier, cela n'est pas malfait ; mais de se marier pour préférer le mariage à la chasteté, comme font les hérétiques, c'est un grand mépris ou du conseiller ou du conseil. Boire du vin contre l'avis du médecin, quand on est vaincu de la soif ou de la fantaisie d'en boire, ce n'est pas proprement mépriser le médecin ni son avis, mais dire : Je ne veux point suivre l'avis du médecin ; il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de lui. Or, quant aux hommes, on peut souvent mépriser leur conseil, et ne mépriser pas ceux qui le donnent, parce que ce n'est pas mépriser un homme, d'estimer

(1) Job, XXI, 14.

qu'il ait erré. Mais quant à Dieu, rejeter son conseil et le mépriser, cela ne peut provenir que de l'estime que l'on fait qu'il n'a pas bien conseillé ; ce qui ne peut être pensé que par esprit de blasphème ; comme si Dieu n'était pas assez sage pour savoir, ou assez bon pour vouloir bien conseiller. Et c'en est de même des conseils de l'Église, laquelle, à raison de la continuelle assistance du Saint-Esprit, qui l'enseigne et conduit en toute vérité, ne peut jamais donner de mauvais avis.

CHAPITRE IX

Suite du discours commencé. Comme chacun doit aimer, quoique non pas pratiquer, tous les conseils évangéliques ; et comme néanmoins chacun doit pratiquer ce qu'il peut.

Encore que tous les conseils ne puissent, ni doivent être pratiqués par chaque chrétien en particulier, si est-ce qu'un chacun est obligé de les aimer tous, parce qu'ils sont tous très bons. Si vous avez la migraine, et que l'odeur du musc vous nuise, laisserez-vous pour cela d'avouer que cette senteur soit bonne et agréable ? Si une robe d'or ne vous est pas advenante, direz-vous qu'elle ne vaut rien ? Si une bague n'est pas pour votre doigt, la jetterez-vous pour cela dans la boue ? Louez donc, Théotime, et aimez chèrement tous les conseils que Dieu a donnés aux hommes. O que béni soit à jamais l'ange du grand conseil, avec tous les avis qu'il donne, et les exhortations qu'il fait aux humains ! *Le cœur est réjoui par les onguents et bonnes senteurs*, dit Salomon, *et par*

les bons conseils de l'ami, l'âme est adoucie (1). Mais de quel ami et de quels conseils parlons-nous ? O Dieu! c'est de l'ami des amis, et ses conseils sont plus aimables que le miel ! L'ami, c'est le Sauveur; ses conseils sont pour le salut.

Réjouissons-nous, Théotime, quand nous verrons des personnes entreprendre la suite des conseils que nous ne pouvons ou ne devons pas observer : prions pour eux, bénissons-les, favorisons-les et les aidons ; car la charité nous oblige de n'aimer pas seulement ce qui est bon pour nous, mais d'aimer encore ce qui est bon pour le prochain.

Nous témoignerons assez d'aimer tous les conseils, quand nous observerons dévotement ceux qui nous seront convenables ; car tout ainsi que celui qui croit un article de foi d'autant que Dieu l'a révélé par sa parole annoncée et déclaré par l'Eglise, ne saurait mécroire (2) les autres ; et celui qui observe un commandement pour le vrai amour de Dieu, est tout prêt à observer les autres quand l'occasion s'en présentera ; de même celui qui aime et estime un conseil évangélique, parce que Dieu l'a donné, il ne peut qu'il n'estime consécutivement tous les autres, puisqu'ils sont aussi de Dieu. Or, nous pouvons aisément en pratiquer plusieurs, quoique non pas tous ensemble ; car Dieu en a donné plusieurs, afin que chacun en puisse observer quelques-uns, et il n'y a jour que nous n'en ayons quelque occasion.

La charité requiert-elle que, pour secourir votre père ou votre mère vous demeuriez chez eux ;

(1) Prov., XXVII, 9.
(2) *Mécroire*, refuser de croire.

conservez néanmoins l'amour et l'affection à votre retraite, ne tenez votre cœur au logis paternel qu'autant qu'il faut pour y faire ce que la charité vous ordonne. N'est-il pas expédient, à cause de votre qualité, que vous gardiez la parfaite chasteté ; gardez-en donc au moins ce que, sans faire tort à la charité, vous en pourrez garder. Qui ne peut faire le tout, qu'il fasse quelque partie. Vous n'êtes pas obligé de rechercher celui qui vous a offensé, car c'est à lui de revenir à soi, et venir à vous pour vous donner satisfaction, puisqu'il vous a prévenu par injure et outrage ; mais allez néanmoins, Théotime, faites ce que le Sauveur vous conseille, prévenez-le au bien, rendez-lui bien pour mal, *jetez sur sa tête* et sur son cœur *un brasier ardent* de témoignages de charité (1) qui le brûle tout, et le force de vous aimer. Vous n'êtes pas obligé par la rigueur de la loi de donner à tous les pauvres que vous rencontrez, ains seulement à ceux qui en ont très grand besoin ; mais ne laissez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontiers à tous les indigents que vous trouverez, autant que votre condition et que les véritables nécessités de vos affaires vous le permettront. Vous n'êtes pas obligé de faire aucun vœu, mais faites-en pourtant quelques-uns qui seront jugés propres par votre père spirituel pour votre avancement en l'amour divin. Vous pouvez librement user du vin dans les termes de la bienséance ; mais, selon le conseil de saint Paul à Timothée, n'en prenez que ce qu'il faut pour soulager votre estomac.

(1) Rom., XII, 20.

Il y a divers degrés de perfection ès conseils : de prêter aux pauvres, hors la très grande nécessité, c'est le premier degré du conseil de l'aumône, et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encore de donner tout, et enfin encore plus haut de donner sa personne, en la vouant au service des pauvres. L'hospitalité, hors l'extrême nécessité, est un conseil : recevoir l'étranger est le premier degré d'icelui ; mais aller sur les avenues des chemins pour les semondre (1), comme faisait Abraham, c'est un degré plus haut, et encore plus de se loger ès lieux périlleux, pour retirer, aider et servir les passants : en quoi excella ce grand saint Bernard de Menthon, originaire de ce diocèse, lequel, étant issu d'une maison fort illustre, habita plusieurs années entre les jougs (2) et cimes de nos Alpes, y assembla plusieurs compagnons, pour attendre, loger, secourir, délivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passants, qui mourraient souvent entre les orages, les neiges et froidures, sans les hôpitaux que ce grand ami de Dieu établit et fonda ès deux monts, qui pour cela sont appelés de son nom, Grand-Saint-Bernard, au diocèse de Sion, et Petit-Saint-Bernard, en celui de Tarentaise. Visiter les malades qui ne sont pas en extrême nécessité, c'est une louable charité ; les servir est encore meilleur ; mais se dédier à leur service, c'est l'excellence de ce conseil, que les clercs de la Visitation des infirmes exercent par leur propre institut ; et plusieurs dames en divers lieux, à l'imitation de ce grand saint Samson, gen-

(1) *Semondre*, exhorter, reprendre.
(2) *Jougs*, en latin *juga*, sommets, quelquefois chaînes de montagnes.

tilhomme et médecin romain, qui, en la ville de Constantinople, où il fut prêtre, se dédia tout à fait, avec une admirable charité, au service des malades, en un hôpital qu'il y commença, et que l'empereur Justinien éleva et paracheva ; à l'imitation des saintes Catherine de Sienne et de Gênes, de sainte Elisabeth de Hongrie, et des glorieux amis de Dieu, saint François et le bienheureux Ignace de Loyola, qui, au commencement de leurs ordres, firent cet exercice avec ardeur et utilité spirituelle incomparable.

Les vertus ont donc une certaine étendue de perfection, et, pour l'ordinaire, nous ne sommes pas obligés de les pratiquer en l'extrémité de leur excellence : il suffit d'entrer si avant en l'exercice d'icelles, qu'en effet on y soit. Mais de passer outre, et s'avancer en la perfection, c'est un conseil ; les actes héroïques des vertus n'étant pas pour l'ordinaire commandés, ains seulement conseillés. Que si, en quelque occasion, nous nous trouvons obligés de les exercer, cela arrive pour des occurrences rares et extraordinaires, qui les rendent nécessaires à la conservation de la grâce de Dieu. Le bienheureux portier de la prison de Sébaste, voyant l'un des quarante qui étaient lors martyrisés perdre le courage et la couronne du martyre, se mit en sa place, sans que personne le poursuivît, et fut ainsi le quarantième de ces glorieux et triomphants soldats de notre Seigneur. Saint Adauctus, voyant que l'on conduisait saint Félix au martyre : Et moi, dit-il, sans être pressé de personne, je suis aussi bien chrétien que celui-ci, adorant le même Sauveur; puis baisant saint Félix, s'achemina avec lui au martyre, et eut la tête tranchée. Mille des

anciens martyrs en firent de même; et pouvant également éviter et subir le martyre sans pécher, ils choisirent de le subir généreusement plutôt que de l'éviter loisiblement (1). En ceux-ci donc le martyre fut un acte héroïque de la force et constance qu'un saint excès d'amour leur donna. Mais quand il est force d'endurer le martyre, ou renoncer à la foi, le martyre ne laisse pas d'être martyre, et un excellent acte d'amour et de force; néanmoins je ne sais s'il le faut nommer acte héroïque, n'étant pas choisi par aucun excès d'amour, ains par la nécessité de la loi, qui en ce cas le commande. Or, en la pratique des actes héroïques de la vertu consiste la parfaite imitation du Sauveur, qui, comme dit le grand saint Thomas, eut dès l'instant de sa conception toutes les vertus en un degré héroïque; et certes, je dirais volontiers plus qu'héroïque, puisqu'il n'était pas simplement plus qu'homme, mais infiniment plus qu'homme, c'est-à-dire, vrai Dieu.

CHAPITRE X

Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations; et premièrement, de la variété des moyens par lesquels Dieu nous inspire.

Les rayons du soleil éclairent en échauffant, et échauffent en éclairant. L'inspiration est un rayon céleste qui porte dans nos cœurs une lumière chaleureuse, par laquelle il nous fait voir le bien, et nous échauffe au pourchas (2) d'icelui. Tout ce qui a vie sur terre s'engourdit au froid de l'hiver; mais au retour de la chaleur vitale du printemps tout

(1) *Loisiblement*, comme ils en avaient le loisir.
(2) *Pourchas*, recherche ardente.

reprend son mouvement. Les animaux terrestres courent plus vitement, les oiseaux volent plus hautement et chantent plus gaiement, et les plantes poussent leurs feuilles et leurs fleurs très agréablement. Sans l'inspiration, nos âmes vivraient paresseuses, percluses et inutiles; mais à l'arrivée des divins rayons de l'inspiration, nous sentons une lumière mêlée d'une chaleur vivifiante, laquelle éclaire notre entendement, réveille et anime notre volonté, lui donnant la force de vouloir et faire le bien appartenant au salut éternel. Dieu ayant formé le corps humain *du limon de la terre*, ainsi que dit Moïse, il *inspira* en icelui *la respiration de vie, et il fut fait en âme vivante* (1), c'est-à-dire en âme qui donnait vie, mouvement et opération au corps; et ce même Dieu éternel souffle et pousse les inspirations de la vie surnaturelle en nos âmes, afin que, comme dit le grand Apôtre, elles soient *faites en esprit vivifiant* (2), c'est-à-dire, en esprit qui nous fasse vivre, mouvoir, sentir et ouvrer les œuvres de la grâce; en sorte que celui qui nous a donné l'être, nous donne aussi l'opération. L'haleine de l'homme échauffe les choses esquelles elle entre, témoin l'enfant de la Sunamite, sur la bouche duquel le prophète Élisée ayant mis la sienne, et haléné sur icelui, sa chair s'échauffa; et l'expérience est toute manifeste. Mais quant au souffle de Dieu, non seulement il échauffe, ains il éclaire parfaitement, d'autant que l'esprit divin est une lumière infinie, duquel le souffle vital est appelé inspiration; d'autant que par icelui cette suprême

(1) Gen., II, 7.
(2) I Cor., XV, 45.

bonté halène et inspire en nous les désirs et intentions de son cœur.

Or, les moyens d'inspirer dont elle use sont infinis. Saint Antoine, saint François, saint Anselme et mille autres, recevaient souvent des inspirations par la vue des créatures. Le moyen ordinaire, c'est la prédication; mais quelquefois ceux auxquels la parole ne profite pas, sont instruits par la tribulation, selon le dire du prophète : *L'affliction donnera intelligence à l'ouïe*, c'est-à-dire, ceux qui par l'ouïe des menaces célestes sur les méchants ne se corrigent pas, apprendront la vérité par l'événement et les effets, et deviendront sages sentant l'affliction. Sainte Marie Égyptienne fut inspirée par la vue d'une image de Notre-Dame; saint Antoine oyant l'évangile qu'on lit à la messe; saint Augustin, oyant le récit de la vie de saint Antoine; le duc de Gandie, voyant l'impératrice morte; saint Pacôme, voyant un exemple de charité; le bienheureux Ignace de Loyola, lisant la vie des saints; saint Cyprien (ce n'est pas le grand évêque de Carthage, ains un autre qui fut laïc, mais glorieux martyr) fut touché voyant le diable confesser son impuissance sur ceux qui se confient en Dieu. Lorsque j'étais jeune, à Paris, deux écoliers, dont l'un était hérétique, passant la nuit au faubourg Saint-Jacques en une débauche, ouïrent sonner les matines des chartreux; et l'hérétique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnait, il lui fit entendre avec quelle dévotion on célébrait les offices sacrés en ce saint monastère. O Dieu, dit-il, que l'exercice de ces religieux est différent du nôtre! ils font celui des anges, et nous celui des bêtes brutes; et voulant voir par expérience,

le jour suivant, ce qu'il avait appris par le récit de son compagnon, il trouva ces pères dans leurs formes (1), rangés comme des statues de marbre en une suite de niches immobiles, à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ils faisaient avec une attention et dévotion vraiment angélique, selon la coutume de ce saint ordre; si que ce pauvre jeune homme, tout ravi d'admiration, demeura pris en la consolation extrême qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmi les catholiques, et se résolut, comme il fit par après, de se ranger dans le giron de l'Eglise, vraie et unique épouse de Celui qui l'avait visité de son inspiration, dans l'infâme litière de l'abomination en laquelle il était.

O que bienheureux sont ceux qui tiennent leurs cœurs ouverts aux saintes inspirations! car jamais ils ne manquent de celles qui leur sont nécessaires pour bien et dévotement vivre en leurs conditions, et pour saintement exercer les charges de leurs professions. Car comme Dieu donne, par l'entremise de la nature, à chaque animal les instincts qui lui sont requis pour sa conservation et pour l'exercice de ses propriétés naturelles; aussi, si nous ne résistons pas à la grâce de Dieu, il donne à chacun de nous les inspirations nécessaires pour vivre, opérer, et nous conserver en la vie spirituelle. Hé! *Seigneur*, disait le fidèle Eliézer, *voici que je suis près de cette fontaine d'eau; et les filles de cette cité sortiront pour puiser de l'eau. La jeune fille donc à laquelle je dirai : Penchez votre cruche, afin que je boive, et elle répondra : Buvez, ains je donnerai encore à boire à vos chameaux; c'est celle-là qu*

(1) *Formes*, stalles de chœur

vous avez préparée pour votre serviteur Isaac (1). Théotime, Éliézer ne se laisse entendre de désirer de l'eau que pour sa personne ; mais la belle Rébecca, obéissant à l'inspiration que Dieu et sa débonnaireté lui donnaient, s'offre d'abreuver encore les chameaux. Pour cela elle fut rendue épouse du saint Isaac, belle-fille du grand Abraham, et grand'mère du Sauveur. Les âmes certes qui ne se contentent pas de faire ce que par les commandements et conseils le divin époux requiert d'elles, mais sont promptes à suivre les sacrées inspirations, ce sont celles que le Père éternel a préparées pour être épouses de son Fils bien-aimé. Et quant à son Éliézer, parce qu'il ne peut autrement discerner entre les filles de Haran, ville de Nachor, celle qui était destinée au fils de son maître, Dieu la lui fait connaître par inspiration. Quand nous ne savons que faire, et que l'assistance humaine nous manque en nos perplexités, Dieu alors nous inspire. Et si nous sommes humblement obéissants, il ne permet point que nous errions. Or, je ne dis rien de plus de ces inspirations nécessaires, pour en avoir souvent parlé en cet œuvre, et encore en l'*Introduction à la vie dévote*.

CHAPITRE XI

De l'union de notre volonté à celle de Dieu ès inspirations qui sont données pour la pratique extraordinaire des vertus, et de la persévérance en la vocation, première marque de l'inspiration.

Il y a des inspirations qui tendent seulement à une extraordinaire perfection des exercices ordinaires de la vie chrétienne. La charité envers les

(1) Gen., XXIV, 12, 13, 14.

pauvres malades est un exercice ordinaire des vrais chrétiens, mais exercice ordinaire qui fut pratiqué en perfection extraordinaire par saint François et sainte Catherine de Sienne, quand ils léchaient et suçaient les ulcères des lépreux et chancreux; et par le glorieux saint Louis, quand il servait à genoux et tête nue les malades, dont un abbé de Cîteaux demeura tout éperdu d'admiration, le voyant en cette posture manier et agencer un misérable ulcéré de plaies horribles et chancreuses. Comme encore c'était une pratique bien extraordinaire de ce saint monarque de servir à table les pauvres les plus vils et abjects, et manger les restes de leurs potages. Saint Jérôme, recevant en son hôpital de Béthléem les pèlerins d'Europe qui fuyaient la persécution des Goths, ne leur lavait pas seulement les pieds, mais s'abaissait jusque-là que de laver encore et de frotter les jambes de leurs chameaux; à l'exemple de Rébecca dont nous parlions naguères, qui non seulement puisa de l'eau pour Eliézer, mais aussi pour ses chameaux. Saint François ne fut pas seulement extrême en la pratique de la pauvreté, comme chacun sait, mais il le fut encore en celle de la simplicité. Il racheta un agneau, de peur qu'on ne le tuât, parce qu'il représentait Notre-Seigneur. Il portait respect presque à toutes créatures, en contemplation de leur Créateur, par une non accoutumée, mais très prudente simplicité. Telles fois il s'est amusé à retirer les vermisseaux du chemin, afin que quelqu'un ne les foulât au passage, se ressouvenant que son Sauveur s'était parangonné (1) au vermisseau. Il appelait les créatures ses frères et sœurs, par certaine

(1) *Parangonné*, comparé.

considération admirable que le saint amour lui suggérait. Saint Alexis, seigneur de très noble extraction, pratiqua excellemment l'abjection de soi-même, demeurant dix-sept ans inconnu chez son propre père à Rome en qualité de pauvre pèlerin. Toutes ces inspirations furent, pour des exercices ordinaires, pratiquées néanmoins en perfection extraordinaire. Or, en cette sorte d'inspiration, il faut observer les règles que nous avons données pour les désirs en notre *Introduction*. Il ne faut pas vouloir suivre plusieurs exercices à la fois et tout à coup; car souvent l'ennemi tâche de nous faire entreprendre et commencer plusieurs desseins, afin qu'accablés de trop de besogne nous n'achevions rien et laissions tout imparfait. Quelquefois mêmement, il nous suggère la volonté d'entreprendre, de commencer quelque excellente besogne, laquelle il prévoit que nous n'accomplirons pas, pour nous détourner d'en poursuivre une moins excellente que nous eussions aisément achevée; car il ne se soucie point qu'on fasse force desseins et commencements, pourvu qu'on n'achève rien. Il ne veut pas empêcher, non plus que Pharaon, que les mystiques femmes d'Israël, c'est-à-dire les âmes chrétiennes, enfantent des mâles, pourvu qu'avant qu'ils croissent on les tue. Au contraire, dit le grand saint Jérôme, entre les chrétiens, on n'a pas tant d'égard au commencement qu'à la fin. Il ne faut pas tant avaler de viande qu'on ne puisse faire la digestion de ce que l'on en prend. L'esprit séducteur nous arrête au commencement et nous fait contenter du printemps fleuri : mais l'esprit divin ne nous fait regarder le commencement que pour parvenir à la

fin, et ne nous fait réjouir des fleurs du printemps que pour la prétention de jouir des fruits de l'été et de l'automne.

Le grand saint Thomas est d'opinion qu'il n'est pas expédient de beaucoup consulter et longuement délibérer sur l'inclination que l'on a d'entrer dans une bonne et bien formée religion; et il a raison : car la religion étant conseillée par notre Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations? Il suffit d'en faire une bonne avec quelque peu de personnes qui soient bien prudentes et capables de telle affaire, et que nous puissent aider à prendre une courte et solide résolution. Mais dès que nous avons délibéré et résolu, et en ce sujet, et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut être fermes et invariables, sans se laisser nullement ébranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien, car bien souvent, dit le glorieux saint Bernard, le malin esprit nous donne le change, et, pour nous détourner d'achever un bien, il nous en propose un autre qui semble meilleur, lequel, après que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfaire, il en présente un troisième. se contentant que nous fassions plusieurs commencements, pourvu que nous ne fassions point de fin. Il ne faut pas même passer d'une religion en une autre, sans des motifs grandement considérables, dit saint Thomas après l'abbé Nestorius rapporté par Cassian.

J'emprunte au grand saint Anselme, écrivant à Lauzon, une belle similitude. Comme un arbrisseau souvent transplanté ne saurait prendre racine ni par conséquent venir à sa perfection, et rendre

le fruit désiré; ainsi l'âme qui transplante son cœur de dessein en dessein ne saurait profiter ni prendre la juste croissance de sa perfection, puisque la perfection ne consiste pas en commencements, mais en accomplissements. Les animaux sacrés d'Ezéchiel allaient *où l'impétuosité de l'esprit* les portait, *et ne se retournaient point en marchant, mais un chacun* s'avançait *cheminant devant sa face* (1). Il faut aller où l'inspiration nous pousse, et ne point se revirer ni retourner en arrière, ains marcher du côté où Dieu a contourné notre face, sans changer de visée. Qui est en bon chemin, qu'il se sauve. Il arrive que l'on quitte quelquefois le bien pour chercher le mieux, et que laissant l'un on ne trouve pas l'autre. Mieux vaut la possession d'un petit trésor trouvé que la prétention d'un plus grand qu'il faut aller chercher.

L'inspiration est suspecte qui nous pousse à quitter un vrai bien que nous avons présent, pour en pourchasser un meilleur à venir. Un jeune homme portugais, nommé François Bassus, était admirable, non seulement en l'éloquence divine, mais en la pratique des vertus, sous la discipline du bienheureux Philippe Nérius, en sa congrégation de l'Oratoire de Rome. Or, il crut d'être inspiré de quitter cette sainte société pour se rendre en une religion formelle (2), et enfin se résolut à cela. Mais le bienheureux Philippe, assistant à sa réception en l'ordre de Saint-Dominique, pleurait amèrement; dont étant interrogé par François-

(1) Ezech., I. 12.
(2) *Religion formelle*, un ordre religieux proprement dit.

Marie Tauruse, qui depuis fut archevêque de Sienne et cardinal, pourquoi il jetait des larmes : Je déplore, dit-il, la perte de tant de vertus. Et de fait, ce jeune homme si excellemment sage et dévot en la congrégation, sitôt qu'il fut en la religion, devint tellement inconstant et volage, qu'agité de divers désirs de nouveautés et changements, il donna par après de grands et fâcheux scandales.

Si l'oiseleur va droit au nid de la perdrix, elle se présentera à lui et contrefera l'errénée (1) et boiteuse, et se lançant comme pour faire grand vol, se laissera tout à coup tomber, comme si elle n'en pouvait plus, afin que le chasseur s'amusant après elle, et croyant qu'il la pourra aisément prendre, soit diverti de rencontrer ses petits hors du nid; puis comme il l'a quelque temps suivie, et qu'il cuide l'attraper, elle prend l'air et s'échappe. Ainsi notre ennemi voyant un homme qui, inspiré de Dieu, entreprend une profession et manière de vivre propre à son avancement en l'amour céleste, il lui persuade de prendre une autre voie de plus grande perfection en apparence, et l'ayant dévoyé de son premier chemin, il lui rend petit à petit impossible la suite du second, et lui en propose un troisième, afin que l'occupant en la recherche continuelle de divers et nouveaux moyens pour se perfectionner, il l'empêche d'en employer aucun, et par conséquent de parvenir à la fin pour laquelle il les cherche, qui est la perfection. Les jeunes chiens à tous rencontres quittent la meute et tirent au change ; mais les vieux, qui sont sages,

(1) *Errénée*, ou plutôt *érénée*, pour éreintée.

ne prennent jamais le change, ains suivent toujours les erres (1) sur lesquelles ils sont. Qu'un chacun donc ayant trouvé la très sainte volonté de Dieu en sa vocation, demeure saintement et amoureusement en icelle, y pratiquant les exercices convenables selon l'ordre de la discrétion, et avec le zèle de la perfection.

CHAPITRE XII

De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu ès inspirations qui sont contre les lois ordinaires, et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration.

Il se faut donc comporter ainsi, Théotime, ès inspirations qui ne sont extraordinaires que d'autant qu'elles nous incitent à pratiquer avec une extraordinaire ferveur et perfection les exercices ordinaires du chrétien. Mais il y a d'autres inspirations que l'on appelle extraordinaires, non seulement parce qu'elles font avancer l'âme au delà du train ordinaire, mais aussi parce qu'elles la portent à des actions contraires aux lois, règles et coutumes communes de la très sainte Église, et qui partant sont plus admirables qu'imitables. La sainte demoiselle que les historiens appellent Eusèbe l'étrangère, quitta Rome, sa patrie, et s'habillant en garçon avec deux autres filles, s'embarqua pour aller outre mer, et passa en Alexandrie, et de là en l'île de Cô (2), où se voyant en assurance, elle reprit les habits de son sexe, et se re-

(1) *Erres*, traces et route d'un cerf.
(2) *Cô*, Cos.

mettant sur mer, elle alla au pays de Carie, en la ville de Mylassa, où le grand Paul qui l'avait trouvée en Cô, et l'avait prise sous sa conduite spirituelle, la mena, et où par après étant devenu évêque, il la gouverna si saintement qu'elle dressa un monastère, et s'employa au service de l'Église en l'office qu'en ce temps-là on appelait de diacresse (1), avec tant de charité, qu'elle mourut enfin toute sainte, et fut reconnue pour telle par une grande multitude de miracles que Dieu fit par ses reliques et intercessions. De s'habiller des habits du sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsi déguisé au voyage avec des hommes, cela est non seulement au delà, mais contraire aux règles ordinaires de la modestie chrétienne. Un jeune homme donna un coup de pied à sa mère, et touché de vive repentance s'en vint confesser à saint Antoine de Padoue, qui, pour lui imprimer plus vivement en l'âme l'horreur de son péché, lui dit entr'autres choses : Mon enfant, le pied qui a servi d'instrument à votre malice, pour un si grand forfait, mériterait d'être coupé : ce que le garçon prit si à cœur, qu'étant de retour chez sa mère, ravi du sentiment de sa contrition, il se coupa le pied. Les paroles du saint n'eussent pas eu cette force selon leur portée ordinaire, si Dieu n'y eût ajouté son inspiration, mais inspiration si extraordinaire qu'on croirait que ce fut plutôt une tentation, si le miracle de la réunion de ce pied coupé, fait par la bénédiction du saint, ne l'eût autorisée. Saint Paul, premier ermite, saint Antoine, sainte Marie Égyptiaque, ne se sont pas

(1) *Diacresse*, diaconesse.

abîmés en ces vastes solitudes, privés d'ouïr la messe, de communier et de se confesser, et privés, jeunes gens qu'ils étaient encore, de conduite et de toute assistance, sans une forte inspiration. Le grand Siméon Stylite fit une vie qu'homme du monde n'eût pu penser ni entreprendre sans l'instinct et l'assistance céleste. Saint Jean, évêque, surnommé le Silentiaire, quittant son évêché à l'insu de tout son clergé, alla passer le reste de ses jours au monastère de Laura, sans qu'on pût oncques avoir de ses nouvelles : cela n'était-ce pas contre les règles de la très sainte résidence ? Et le grand saint Paulin, qui se vendit pour racheter l'enfant d'une pauvre veuve, comme le pouvait-il faire selon les lois ordinaires, puisqu'il n'était pas sien, ains à son église et au public par la consécration épiscopale ? Ces filles et femmes qui, poursuivies pour leur beauté, défigurèrent leurs visages par des blessures volontaires, afin de garder leur chasteté sous la faveur d'une sainte laideur, ne faisaient-elles pas chose, ce semble, défendue?

Or, une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulièrement des extraordinaires, c'est la paix et la tranquillité du cœur qui les reçoit; car l'esprit divin est voirement violent, mais d'une violence douce, suave et paisible. Il vient comme *un vent impétueux* (1) et comme un foudre céleste, mais il ne renverse point les apôtres, il ne les trouble point : la frayeur qu'ils reçoivent de son bruit est momentanée, et se trouve soudain suivie d'une douce assurance. C'est pourquoi ce feu *s'assied sur un chacun*

(1) Act., II, 2.

d'iceux (1), comme y prenant et donnant son sacré repos; et comme le Sauveur est appelé paisible ou pacifique Salomon, aussi son épouse est appelée Sulamite, tranquille et fille de paix : et la voix, c'est-à-dire l'inspiration de l'époux, ne l'agite ni la trouble nullement, ains l'attire si suavement qu'il la fait doucement fondre, et comme écouler son âme en lui : *Mon âme*, dit-elle, *s'est fondue, quand mon bien-aimé a parlé* (2). Et bien qu'elle soit belliqueuse et guerrière, si est-ce que (3) tout ensemble elle est tellement paisible, qu'emmi les armées et batailles, elle continue les accords d'une mélodie nonpareille. *Que verrez-vous*, dit-elle, *en la Sulamite, sinon les chœurs des armées* (4)? Ses armées sont des chœurs, c'est-à-dire des accords de chantres; et ses chantres sont des armées, parce que les armes de l'Église et de l'âme dévote ne sont autre chose que les oraisons, les hymnes, les cantiques et les psaumes. Ainsi les serviteurs de Dieu qui ont eu les plus hautes et relevées inspirations, ont été les plus doux et paisibles de l'univers : Abraham, Isaac et Jacob. Moïse est qualifié *le plus débonnaire d'entre tous* les hommes (5); David est recommandé par sa mansuétude.

Au contraire, l'esprit malin est turbulent, âpre, remuant; et ceux qui suivent ses suggestions infernales, cuidant que ce soient inspirations célestes, sont ordinairement connaissables, parce

(1) Act., I, 3.
(2) Cant. cant., V, 6.
(3) *Si est-ce que*, toujours est-il que
(4) Cant. cant., VII, 1.
(5) Num., XII, 3.

qu'ils sont inquiets, têtus, fiers, entrepreneurs et remueurs d'affaires, qui, sous le prétexte de zèle, renversent tout sens dessus dessous, censurent tout le monde, tancent un chacun, blâment toutes choses : gens sans conduite, sans condescendance, qui ne supportent rien, exerçant les passions de l'amour-propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin.

CHAPITRE XIII

Troisième marque de l'inspiration, qui est la sainte obéissance à l'Église et aux supérieurs.

A la paix et douceur du cœur est inséparablement conjointe la très sainte humilité. Mais je n'appelle pas humilité ce cérémonieux assemblage de paroles, de gestes, de baisements de terre, de révérences, d'inclinations, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment intérieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain. Car tout cela n'est qu'un vain amusement des faibles esprits, et doit plutôt être nommé fantôme d'humilité, qu'humilité.

Je parle d'une humilité noble, réelle, moelleuse, solide, qui nous rend souples à la correction, maniables et prompts à l'obéissance. Tandis que l'incomparable Siméon Stylite était encore novice à Tolède (1), il se rendit impliable (2) à l'avis de

(1) *Tolède :* ainsi écrit dans S. François de Sales pour Thélède ou Télède, monastère de Syrie, près du mont Coryphée, où S. Siméon passa plusieurs années.
(2) *Impliable*, qui ne plie pas, inflexible, indocile.

ses supérieurs qui le voulaient empêcher de pratiquer tant d'étranges rigueurs par lesquelles il sévissait désordonnément contre soi-même; si que enfin il fut pour cela chassé du monastère, comme peu susceptible de la mortification du cœur, et trop adonné à celle du corps. Mais étant par après rappelé et devenu plus dévot et plus sage en la vie spirituelle, il se comporta bien d'une autre façon, ainsi qu'il témoigna en l'action suivante. Car lorsque les ermites épars parmi les déserts voisins d'Antioche surent la vie extraordinaire qu'il faisait sur sa colonne, en laquelle il semblait être ou un ange terrestre ou un homme céleste, ils lui envoyèrent un député d'entr'eux, auquel ils donnèrent ordre de lui parler de leur part en cette sorte : Pourquoi est-ce, Siméon, que laissant le grand chemin de la vie dévote frayé par tant de grands et saints devanciers, vous en suivez un autre inconnu aux hommes, et tant éloigné de tout ce qui a été vu et ouï jusqu'à présent? Quittez, Siméon, cette colonne, et rangez-vous meshui (1) avec les autres à la façon de vivre et la méthode de servir Dieu usitée par les bons pères prédécesseurs. Que si Siméon acquiesçait à leur avis, et pour condescendre à leur volonté se montrait prompt à vouloir descendre, ils donnèrent charge au député de lui laisser la liberté de persévérer en ce genre de vie jà commencé; d'autant que par son obéissance, disaient ces bons pères, on pourra bien connaître qu'il a entrepris cette sorte de vie par l'inspiration divine : mais si au contraire il résistait, et que, méprisant leur exhorta-

(1) *Meshui*, aujourd'hui.

tion, il voulût suivre sa propre volonté, ils résolurent qu'il le fallait retirer par force, et lui faire abandonner sa colonne. Le député donc étant venu à la colonne, il n'eut pas sitôt fait son ambassade, que le grand Siméon, sans délai, sans réserve, sans réplique quelconque, se print à vouloir descendre avec une obéissance et humilité digne de sa rare sainteté. Ce que voyant le délégué : Arrêtez, dit-il, ô Siméon, demeurez là, persévérez constamment, et ayez bon courage, poursuivez vaillamment votre entreprise : votre séjour sur cette colonne est de Dieu.

Mais voyez, Théotime, je vous prie, comme ces anciens et saints anachorètes, en leur assemblée générale, ne trouvent point de marque plus assurée de l'inspiration céleste en un sujet si extraordinaire, comme fut la vie de ce grand Stylite, que de le voir simple, doux et maniable sous les lois de la très sainte obéissance : aussi Dieu, bénissant la soumission de ce grand homme, lui donna la grâce de persévérer trente ans entiers sur une colonne haute de trente-six coudées, après avoir déjà été sept ans sur les autres colonnes de six, de douze et de vingt pieds de hauteur, et ayant auparavant été dix ans sur une petite pointe de rocher au lieu appelé la Mandre (1). Ainsi cet oiseau de paradis, vivant en l'air sans toucher terre, fut un spectacle d'amour pour les anges, et d'admiration pour les humains. Tout est assuré en l'obéissance, tout est suspect hors de l'obéissance.

(1) *La Mandre*, montagne de Syrie, placée, disent les historiens, près du bourg de Télanisse.

Quand Dieu jette des inspirations dans un cœur, la première qu'il répand c'est celle de l'obéissance. Mais y eut-il jamais une plus illustre et sensible inspiration que celle qui fut donnée au glorieux saint Paul? Or, le chef principal d'icelle fut qu'il allât en la cité, en laquelle il apprendrait par la bouche d'Ananie ce qu'il avait à faire ; et cet Ananie, homme grandement célèbre, était, comme dit saint Dorothée, évêque de Damas. Quiconque dit qu'il est inspiré, et refuse d'obéir aux supérieurs et suivre leurs avis, il est un imposteur. Tous les prophètes et prédicateurs qui ont été inspirés de Dieu, ont toujours aimé l'Eglise, toujours adhéré à sa doctrine, toujours aussi été approuvés par icelle, et n'ont jamais rien annoncé si fortement que cette vérité : que *les lèvres du prêtre gardaient la science, et* qu'on devait *requérir la loi de sa bouche* (1). De sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des inspirations célestes, si elles ne sont reconnues et approuvées par les pasteurs, qui sont de la mission ordinaire ; car ainsi s'accordent Moïse et les prophètes. Saint François, saint Dominique, et les autres pères des ordres religieux, vinrent au service des âmes par une inspiration extraordinaire, mais ils se soumirent d'autant plus humblement et cordialement à la sacrée hiérarchie de l'Église. En somme, les trois meilleures et plus assurées marques des légitimes inspirations sont la persévérance, contre l'inconstance et légèreté ; la paix et douceur du cœur, contre les inquiétudes

(1) Malach., II, 7.

et empressements, l'humble obéissance ; contre l'opiniâtreté et bizarrerie.

Et pour conclure tout ce que nous avons dit de l'union de notre volonté à celle de Dieu qu'on appelle signifiée, presque toutes les herbes qui ont les fleurs jaunes, et même la chicorée sauvage qui les a bleues, les tournent toujours du côté du soleil, et suivent ainsi son contour ; mais l'héliotropium (1) ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encore toutes ses feuilles à la suite de ce grand luminaire ; de même tous les élus tournent la fleur de leur cœur, qui est l'obéissance aux commandements du côté de la volonté divine ; mais les âmes vivement éprises du saint amour ne regardent pas seulement cette divine bonté par l'obéissance aux commandements, ains aussi par l'union de toutes leurs affections, suivant le contour de ce divin soleil en tout ce qu'il leur commande, conseille et inspire, sans réserve ni exception quelconque; dont elles peuvent dire avec le sacré Psalmiste : Seigneur, *vous avez empoigné ma main droite, et m'avez conduit en votre volonté, et m'avez recueilli avec beaucoup de gloire. J'ai été fait comme un cheval envers vous, et je suis toujours avec vous* (2); car comme un cheval bien dressé se manie aisément, doucement et justement, en toutes façons, par l'écuyer qui le monte, aussi l'âme amante est si souple à la volonté de Dieu, qu'il en fait tout ce qu'il veut.

(1) *Héliotropium*, tournesol.
(2) Ps., LXII, 23, 24.

CHAPITRE XIV

Brièvе méthode pour connaître la volonté de Dieu.

Saint Basile dit que la volonté de Dieu nous est témoignée par ses ordonnances ou commandements, et que lors il n'y a rien à délibérer ; car il faut faire simplement ce qui est ordonné : mais que pour le reste il est en notre liberté de choisir à notre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas faire tout ce qui est loisible, ains seulement ce qui est expédient ; et qu'enfin, pour bien discerner ce qui est convenable, il faut ouïr l'avis du sage père spirituel.

Mais, Théotime, je vous avertis d'une tentation ennuyeuse qui arrive maintes fois aux âmes qui ont un grand désir de suivre en toutes choses ce qui est plus selon la volonté de Dieu ; car l'ennemi en toutes occurrences, les met en doute si c'est la volonté de Dieu qu'elles fassent une chose plutôt qu'une autre ; comme, par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'ami, ou qu'elles ne mangent pas, qu'elles prennent des habits gris ou noirs, qu'elles jeûnent le vendredi ou le samedi, qu'elles aillent à la récréation ou qu'elles s'en abstiennent, en quoi elles consument beaucoup de temps ; et tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement le loisir de faire plusieurs biens, desquels l'exécution serait plus à la gloire de Dieu, que ne saurait être le discernement du bien et du mieux auquel elles se sont amusées.

On n'a pas accoutumé de peser la menue monnaie, ains seulement les pièces d'importance. Le trafic (1) serait trop ennuyeux et mangerait trop de temps s'il fallait peser les sols, les liards, les deniers et les pites (2). Ainsi ne doit-on pas peser toutes sortes de menues actions pour savoir si elles valent mieux que les autres. Il y a même bien de la superstition à vouloir faire cet examen : car à quel propos mettra-t-on en difficulté s'il est mieux d'ouïr la messe en une église qu'en une autre, de filer que de coudre, de donner l'aumône à un homme qu'à une femme? Ce n'est pas bien servir un maître d'employer autant de temps à considérer ce qu'il faut faire, comme à faire ce qui est requis. Il faut mesurer notre attention à l'importance de ce que nous entreprenons : ce serait un soin déréglé de prendre autant de peine à délibérer pour faire un voyage d'une journée, comme pour celui de trois ou quatre cents lieues.

Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de longue conséquence, de quelque œuvre de longue haleine, ou de quelque dépense bien grande, le changement de séjour, l'élection des conversations, et telles semblables choses, méritent qu'on pense sérieusement ce qui est plus selon la volonté divine. Mais ès menues actions journalières, esquelles même la faute n'est ni de conséquence, ni irréparable, qu'est-il besoin de faire l'embesogné (3), l'attentif et l'empêché à faire des

(1) *Trafic*, commerce en général.
(2) *Pites*, petite monnaie de cuivre, frappée à Poitiers, lat. *Pictavum*, valant le quart d'un denier.
(3) *Embesogné*, fort occupé à une besogne.

importunes consultations? A quel propos me mettrai-je en dépense pour apprendre si Dieu aime mieux que je dise le rosaire ou l'office de Notre-Dame, puisqu'il ne saurait y avoir tant de différence entre l'un et l'autre qu'il faille pour cela faire une grande enquête? que j'aille plutôt à l'hôpital visiter les malades qu'à vêpres, que j'aille plutôt au sermon qu'en une église où il y a indulgence? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande délibération. Il faut aller tout à la bonne foi et sans subtilité en telles occurrences; et, comme dit saint Basile, faire librement ce que bon nous semblera, pour ne point lasser notre esprit, perdre le temps, et nous mettre en danger d'inquiétude, scrupule et superstition. Or, j'entends toujours quand il n'y a pas grande disproportion entre une œuvre et l'autre, et qu'il ne se rencontre point de circonstance considérable d'une part plus que de l'autre.

Es choses mêmes de conséquence, il faut être bien humble, et ne point penser de trouver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours. Mais après avoir demandé la lumière du Saint-Esprit, appliqué notre considération à la recherche de son bon plaisir, pris le conseil de notre directeur, et, s'il y échoit, de deux ou trois autres personnes spirituelles, il se faut résoudre et déterminer au nom de Dieu, et ne faut plus par après révoquer en doute notre choix, mais le cultiver et soutenir dévotement, paisiblement et constamment. Et bien que les difficultés, tentations et diversités d'événements qui se rencon-

trent au progrès de l'exécution de notre dessein, nous pourraient donner quelque défiance d'avoir bien choisi, il faut néanmoins demeurer fermes, et ne point regarder tout cela, ains considérer que si nous eussions fait un autre choix, nous eussions peut-être trouvé cent fois pis : outre que nous ne savons pas si Dieu veut que nous soyons exercés en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. La résolution étant saintement prise, il ne faut jamais douter de la sainteté de l'exécution : car, s'il ne tient à nous, elle ne peut manquer; faire autrement, c'est une marque d'un grand amour-propre ou d'enfance, faiblesse ou niaiserie d'esprit.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.

LIVRE NEUVIÈME

DE L'AMOUR DE SOUMISSION, PAR LEQUEL NOTRE VOLONTÉ S'UNIT AU BON PLAISIR DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De l'union de notre volonté avec la volonté divine qu'on appelle volonté de bon plaisir.

Rien ne se fait, hormis le péché, que par la volonté de Dieu, qu'on appelle volonté absolue et de bon plaisir, que personne ne peut empêcher, et laquelle ne nous est point connue que par les effets, qui, étant arrivés, nous manifestent que Dieu les a voulus et desseignés (1).

1° Considérons en bloc, Théotime, tout ce qui a été, qui est, et qui sera; et tout ravis d'étonnement, nous serons contraints d'exclamer, à l'imitation du Psalmiste : O Seigneur, *je vous louerai, parce que vous êtes excessivement magnifié; vos œuvres sont merveilleuses, et mon âme le reconnaît trop plus* (2). *Votre science est admirable au-dessus*

(1) *Desseignés,* marqués dans ses desseins.
(2) *Trop plus,* au delà du nécessaire.

de moi, elle prévaut, et je ne puis y atteindre (1). Et de là nous passerons à la très sainte complaisance, nous réjouissant de quoi Dieu est si infini en sagesse, puissance et bonté, qui sont les trois propriétés divines, desquelles l'univers n'est qu'un petit essai et comme une montre.

2° Voyons les hommes et les anges, et toute cette variété de natures, de qualités, conditions, facultés, affections, passions, grâces et privilèges que la suprême Providence a établie en la multitude innombrable de ces intelligences célestes et des personnes humaines, esquelles est si admirablement exercée la justice et miséricorde divine; et nous ne pourrons nous contenir de chanter avec une joie pleine de respect et de crainte amoureuse :

> J'ai pour objet de mon cantique
> La justice et le jugement;
> Je vous consacre ma musique,
> O Dieu tout juste et tout clément (2) !

Théotime, nous devons avoir une extrême complaisance de voir comme Dieu exerce sa miséricorde par tant de diverses faveurs qu'il distribue aux anges et aux hommes, au ciel et en la terre, et comme il pratique sa justice par une infinie variété de peines et châtiments : car sa justice et sa miséricorde sont également aimables et admirables en elles-mêmes, puisque l'une et l'autre ne sont autre chose qu'une même très unique bonté et divinité. Mais d'autant que les effets de sa justice nous sont âpres et pleins d'amertume, il les

(1) Ps. CXXXVIII, 6, 14.
(2) Ps., C, 1.

adoucit toujours par le mélange de ceux de sa miséricorde, et fait qu'emmi (1) les eaux du déluge de sa juste indignation, l'olive verdoyante soit conservée, et que l'âme dévote, comme une chaste colombe, l'y puisse enfin trouver, si toutefois elle veut bien amoureusement méditer à la façon des colombes. Ainsi la mort, les afflictions, les sueurs, les travaux dont notre vie abonde, qui, par la juste ordonnance de Dieu, sont les peines du péché, sont aussi, par sa douce miséricorde, des échelons pour monter au ciel, des moyens pour profiter en la grâce et des mérites pour obtenir la gloire. Bienheureuse sont la pauvreté, la faim, la soif, la tristesse, la maladie, la mort, la persécution : car ce sont voirement (2) des équitables punitions de nos fautes, mais punitions tellement tempérées, et, comme parlent les médecins, tellement aromatisées de la suavité, débonnaireté et clémence divine, que leur amertume est très aimable. Chose étrange, mais véritable, Théotime! si les damnés n'étaient aveuglés de leur obstination et de la haine qu'ils ont contre Dieu, ils trouveraient de la consolation en leurs peines et verraient la miséricorde divine admirablement mêlée avec les flammes qui les brûlent éternellement. Si que (3) les saints, considérant, d'une part, les tourments des damnés si horribles et effroyables, ils en louent la justice divine, et s'écrient :

> Vous êtes juste, ô Dieu! vous êtes équitable ;
> La justice à jamais règne en vos jugements (4).

(1) *Emmi*, parmi.
(2) *Voirement*, certainement.
(3) *Si que*, tellement que.
(4) Ps., CXVIII, 137.

Mais voyant d'autre part que ces peines, quoique éternelles et incompréhensibles, sont toutefois moindres de beaucoup que les coulpes et crimes pour lesquels elles sont infligées, ravis de l'infinie miséricorde de Dieu : O Seigneur, diront-ils, que vous êtes bon ! puisque, au plus fort de votre ire, vous ne pouvez contenir le torrent de vos miséricordes, qu'elles n'écoulent leurs eaux dans les impiteuses flammes de l'enfer.

Vous n'avez oublié la bonté de votre âme,
Non pas même jetant les damnés dans la flamme
De l'enfer éternel, emmi votre fureur,
Vous n'avez su garder votre sainte douceur;
De répandre les traits de sa compassion
Emmi les justes coups de la punition.

3° Venons par après à nous-mêmes en particulier, et voyons une quantité de biens intérieurs et extérieurs, comme aussi un nombre très grand de peines intérieures et extérieures que la Providence divine nous a préparées selon sa très sainte justice et miséricorde; et comme ouvrant les bras de notre consentement, embrassons tout cela très amoureusement, acquiesçant à sa très sainte volonté, et chantant à Dieu, par manière d'un hymne d'éternel acquiescement : *Votre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (1). Oui, Seigneur, votre volonté soit faite en la terre, où nous n'avons point de plaisir sans mélange de quelque douleur, point de rose sans épines, point de jour sans la suite d'une nuit, point de printemps sans qu'il soit précédé de l'hiver, en la terre, Seigneur, où les consolations sont rares, et les travaux innombrables. O Dieu!

(1) Matth., VI, 10

néanmoins que votre volonté soit faite, non seulement en l'exécution de vos commandements, conseils et inspirations qui doivent être pratiqués par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peines qui doivent être reçues en nous, afin que votre volonté fasse par nous, pour nous, en nous et de nous, tout ce qu'il lui plaira.

CHAPITRE II

Que l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu se fait principalement ès tribulations.

Les peines, considérées en elles-mêmes, ne peuvent être aimées ; mais regardées en leur origine, c'est-à-dire, en la providence et volonté divine qui les ordonne, elles sont infiniment aimables. Voyez la verge de Moïse en terre, c'est un serpent effroyable : voyez-la en la main de Moïse, c'est une baguette de merveilles. Voyez les tribulations en elles-mêmes, elles sont affreuses : voyez-les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des délices. Combien de fois nous est-il arrivé d'avoir à contre-cœur les remèdes et médicaments tandis que le médecin ou l'apothicaire les présentait, et que nous étant offerts par quelque main bien-aimée, l'amour surmontant l'horreur, nous les recevions avec joie ! Certes, ou l'amour ôte l'âpreté du travail, ou il rend le sentiment aimable. On dit qu'en Béotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paraissent tout d'or : mais ôtez-les de ces eaux qui sont le lieu de leur origine, ils ont la couleur naturelle des autres poissons. Les afflictions sont comme cela. Si nous les regardons hors de la vo-

lonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle; mais qui les considère en ce bon plaisir éternel, elles sont toutes d'or, aimables et précieuses plus qu'il ne se peut dire.

Si le grand Abraham eût vu la nécessité de tuer son fils hors la volonté de Dieu, pensez, Théotime, combien de peines et de convulsions de cœur il eût souffertes : mais la voyant dans le bon plaisir de Dieu, elle lui est toute d'or, et il l'embrasse tendrement. Si les martyrs eussent vu leurs tourments hors ce bon plaisir, comment eussent-ils pu chanter entre les fers et les flammes? Le cœur vraiment amoureux aime le bon plaisir, non seulement ès consolations, mais aussi ès afflictions; ains il l'aime plus en la croix ès peines et travaux, parce que c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir l'amant pour la chose aimée.

Les stoïciens, particulièrement le bon Épictète, colloquaient toute leur philosophie à s'abstenir et soutenir, à se déporter (1) et supporter, à s'abstenir et se déporter des plaisirs, voluptés et honneurs terrestres, à soutenir et supporter les injures, travaux et incommodités. Mais la doctrine chrétienne, qui est la seule vraie philosophie, a trois principes sur lesquels elle établit tout son exercice : l'abnégation de soi-même, qui est bien plus que de s'abstenir des plaisirs; porter sa croix, qui est bien plus que de la supporter; suivre notre Seigneur, non seulement en ce qui est de renoncer à soi-même et porter sa croix, mais aussi en ce qui est de la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

(1) *Se déporter*, se désister.

Mais toutefois on ne témoigne point tant l'amour en l'abnégation ni en l'action, comme on fait en la passion. Certes, le Saint-Esprit marque en l'Écriture sainte le plus haut point de l'amour de notre Seigneur envers nous en la mort et passion qu'il a soufferte pour nous.

1° Aimer la volonté de Dieu ès consolations, c'est un bon amour, quand en vérité on aime la volonté de Dieu, et non pas la consolation en laquelle elle est ; néanmoins c'est un amour sans contradiction, sans répugnance, et sans effort : car qui n'aimerait une si digne volonté en un sujet si agréable?

2° Aimer la volonté divine en ses commandements, conseils et inspirations, c'est un second degré d'amour plus parfait : car il nous porte à renoncer et quitter notre propre volonté, et nous fait abstenir et déporter de plusieurs voluptés, mais non pas de toutes.

3° Aimer les souffrances et afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut point de la très sainte charité : car en cela il n'y a rien d'aimable que la seule volonté divine ; il y a une grande contradiction de la part de notre nature : et non seulement on quitte toutes les voluptés, mais on embrasse les tourments et travaux.

Le malin ennemi savait bien que c'était le dernier affinement de l'amour, quand après avoir ouï de la bouche de Dieu que Job était juste, droiturier (1), craignant Dieu, fuyant le péché et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose, en comparaison de la souffrance des af-

(1) *Droiturier*, qui suit le droit chemin.

flictions par lesquelles il fit le dernier et le plus grand essai de l'amour de ce grand serviteur de Dieu ; et pour les rendre extrêmes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfants, de l'abandonnement de tous ses amis, d'une arrogante contradiction de ses plus grands confédérés (1) et de sa femme, mais contradiction pleine de mépris, moqueries et reproches, à quoi il ajouta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une plaie universelle, cruelle, infecte, horrible.

Or, voilà toutefois le grand Job, comme roi des misérables de la terre, assis sur un fumier, comme sur le trône de la misère, paré de plaies, d'ulcères, de pourriture, comme de vêtements royaux assortissants à la qualité de sa royauté ; avec une si grande abjection et anéantissement, que s'il n'eût parlé, on ne pouvait discerner si Job était un homme réduit en fumier, ou si le fumier était une pourriture en forme d'homme. Or le voilà, dis-je, le grand Job qui s'écrie : *Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en recevrons-nous pas aussi bien les maux* (2) ? O Dieu, que cette parole est de grand amour ! Il pense, Théotime, que c'est de la main de Dieu qu'il a reçu les biens, témoignant qu'il n'avait pas tant estimé les biens parce qu'ils étaient biens, comme parce qu'ils provenaient de la main du Seigneur. Ce qu'étant ainsi, il conclut que donc il faut supporter amoureusement les adversités, puisqu'elles procèdent de la même main

(1) *Confédérés*, alliés.
(2) Job., II, 10.

du Seigneur, également aimable lorsqu'elle distribue les afflictions, comme quand elle donne les consolations. Les biens sont volontiers reçus de tous; mais de recevoir les maux, il n'appartient qu'à l'amour parfait, qui les aime d'autant plus, qu'ils ne sont aimables que pour le respec de la main qui les donne.

Le voyageur qui a peur de faillir le droit chemin, marchant en doute, va regardant çà et là le pays où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considérer s'il ne se fourvoie point. Mais celui qui est assuré de sa route, va gaiement, hardiment et vitement. Ainsi certes, l'amour voulant aller à la volonté de Dieu parmi les consolations, il va toujours en crainte, de peur de prendre le change ; et qu'en lieu d'aimer le bon plaisir de Dieu, il n'aime le plaisir propre qui est en la consolation. Mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en assurance : car l'affliction n'étant nullement aimable en elle-même, il est bien aisé de ne l'aimer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont à tous coups en défaut au printemps, et n'ont quasi nul sentiment, parce que les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur, qu'elle outre-passe celle du cerf ou du lièvre. Parmi le printemps des consolations, l'amour n'a presque nulle reconnaissance du bon plaisir de Dieu, parce que le plaisir sensible de la consolation jette tant d'attraits dedans le cœur, qu'il en est diverti de l'attention qu'il devrait avoir à la volonté de Dieu. Notre Seigneur ayant donné le choix à sainte Catherine de Sienne d'une couronne d'or et d'une couronne

d'épines, elle choisit celle-ci, comme plus conforme à l'amour. C'est une marque assurée de l'amour, dit la bienheureuse Angèle de Foligny, que de vouloir souffrir, et le grand Apôtre s'écrie qu'*il ne se glorifie qu'en la croix, en l'infirmité*, en la persécution (1).

CHAPITRE III

De l'union de notre volonté au bon plaisir divin, ès afflictions spirituelles, par la résignation.

L'amour de la croix nous fait entreprendre des afflictions volontaires, comme, par exemple, les jeûnes, veilles, cilices et autres macérations de la chair, et nous fait renoncer aux plaisirs, honneurs et richesses, et l'amour en ces exercices est tout agréable au bien-aimé. Toutefois il l'est encore davantage quand nous recevons avec patience, doucement et agréablement les peines, tourments et tribulations, en considération de la volonté divine qui nous les envoie. Mais l'amour est alors en son excellence quand nous ne recevons pas seulement avec douceur et patience les afflictions, ains nous les chérissons, nous les aimons et les caressons à cause du bon plaisir divin duquel elles procèdent.

Or, entre tous les essais de l'amour parfait, celui qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles, est sans doute le plus fin et le plus relevé. La bienheureuse Angèle de Foligny fait une admirable description des

(1) Gal., VI, 14 ; II, Cor., XII, 5.

peines intérieures, esquelles quelquefois elle s'était trouvée, disant que son âme était en tourment, comme un homme qui, pieds et mains liés, serait pendu par le col, et ne serait pourtant pas étranglé, mais demeurerait en cet état entre mort et vif, sans espérance de secours, ne pouvant ni se soutenir de ses pieds, ni s'aider de ses mains, ni crier de la bouche, ni même soupirer ou plaindre. Il est ainsi, Théotime. L'âme est quelquefois tellement pressée d'afflictions intérieures, que toutes ses facultés et puissances en sont accablées par la privation de tout ce qui la peut alléger, et par l'appréhension et impression de tout ce qui la peut attrister. Si qu'à l'imitation de son Sauveur, elle *commence à s'ennuyer, à craindre* (1), à s'épouvanter, puis *à s'attrister* (2); d'une tristesse pareille à celle des mourants, dont elle peut bien dire : *Mon âme est triste jusques à la mort* (3) ; et du consentement de tout son intérieur elle désire, demande et supplie que, *s'il est possible, ce calice soit éloigné* d'elle (4), ne lui restant plus que la fine suprême pointe de l'esprit, laquelle, attachée au cœur et bon plaisir de Dieu, dit par un très simple acquiescement : O Père éternel, *mais toutefois ma volonté ne soit pas faite, ains la vôtre* (5). Et c'est l'importance que l'âme fait cette résignation parmi tant de troubles, entre tant de contradictions et répugnances, qu'elle ne s'aperçoit presque pas de la faire ; au moins lui était-il advis que c'est

(1) Marc., XIV, 33.
(2) Matth., XXVI, 37.
(3) *Ibid.*, 38.
(4) *Ibid.*, 39.
(5) Luc., XXII, 42.

si languidement (1), que ce ne soit pas de bon cœur, ni comme il est convenable, puisque ce qui se passe alors pour le bon plaisir divin, se fait non seulement sans plaisir et contentement, mais contre tout le plaisir et contentement de tout le reste du cœur, auquel l'amour permet bien de se plaindre, au moins de ce qu'il ne se peut pas plaindre, et de dire toutes les lamentations de Job et de Jérémie, mais à la charge que toujours le sacré acquiescement se fasse dans le fond de l'âme, en la suprême et plus délicate pointe de l'esprit, et cet acquiescement n'est pas tendre ni doux, ni presque pas sensible, bien qu'il soit véritable, fort, indomptable et très amoureux, et semble qu'il soit retiré au fin bout de l'esprit comme dans le donjon de la forteresse où il demeure courageux, quoique tout le reste soit pris et pressé de tristesse. Et plus l'amour en cet état est dénué de tout secours, abandonné de toute l'assistance des vertus et facultés de l'ame, plus il en est estimable de garder si constamment sa fidélité.

Cette union et conformité au bon plaisir divin se fait où par la sainte résignation, ou par la très sainte indifférence. Or, la résignation se pratique par manière d'effort et de soumission : on voudrait bien vivre au lieu de mourir : néanmoins, puisque c'est le bon plaisir de Dieu qu'on meure, on acquiesce. On voudrait vivre, s'il plaisait à Dieu ; et, de plus, on voudrait qu'il plût à Dieu de faire vivre. On meurt de bon cœur, mais on vivrait

(1) *Languidement*, faiblement, nonchalamment,

encore plus volontiers ; on passe d'assez bonne volonté, mais on demeurerait encore plus affectionément. Job en ses travaux fait l'acte de résignation : *Si nous avons reçu les biens*, dit-il, *de la main de Dieu, pourquoi ne soutiendrions-nous les peines* et travaux qu'il nous envoie (1) ? Voyez, Théotime, qu'il parle de soutenir, supporter, endurer. *Comme il a plu au Seigneur, ainsi a-t-il été fait : le nom du Seigneur soit béni* (2) ! Ce sont des paroles de résignation et acceptation, par manière de souffrance et de patience.

CHAPITRE IV

De l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu, par l'indifférence.

La résignation préfère la volonté de Dieu à toutes choses ; mais elle ne laisse pas d'aimer beaucoup d'autres choses outre la volonté de Dieu. Or, l'indifférence est au-dessus de la résignation, car elle n'aime rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Certes le cœur le plus indifférent du monde peut être touché de quelque affection, tandis qu'il ne sait encore pas où est la volonté de Dieu. Eliézer étant arrivé à la fontaine de Haran, vit bien la vierge Rébecca, et la trouva sans doute *trop plus belle* (3) *et agréable* (4); mais pourtant il demeura en indifférence jusqu'à

(1) Job, II, 10.
(2) Job. I, 21.
(3) *Trop plus belle*, excessivement belle.
(4) Gen., XXIV, 16.

ce que, par le signe que Dieu lui avait inspiré, il connût que la volonté divine l'avait *préparée au fils de* son *maître* ; car alors il lui donna *les pendants d'oreilles et les bracelets d'or* (1). Au contraire, si Jacob n'eût aimé en Rachel que l'alliance de Laban, à laquelle son père Isaac l'avait obligé, il eût autant aimé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre étaient également filles de Laban ; et par conséquent la volonté de son père eût été aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre. Mais parce que, outre la volonté de son père, il voulait satisfaire à son goût particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fâcha d'épouser Lia, et la prit à contre-cœur par résignation.

Le cœur indifférent n'est pas comme cela : car sachant que la tribulation, quoiqu'elle soit laide comme une autre Lia, ne laisse pas d'être fille, et fille bien-aimée du bon plaisir divin, il l'aime autant que la consolation, laquelle néanmoins en elle-même est plus agréable ; ains il aime encore plus la tribulation, parce qu'il ne voit rien d'aimable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendrai-je que l'eau ? Ains je l'aimerai mieux dans le verre : parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau même, laquelle j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit présentée en la tribulation ou en la consolation, puisqu'en l'une et en l'autre

(1) Gen., XXIV, 22.

je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle y paraît d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce très saint bon plaisir éternel.

Héroïque, ains plus qu'héroïque l'indifférence de l'incomparable saint Paul : *Je suis pressé*, dit-il aux Philippiens, *de deux côtés, ayant désir d'être délivré de ce corps, et d'être avec Jésus-Christ, chose trop meilleure; mais aussi de demeurer en cette vie pour vous* (1). En quoi il fut imité par le grand évêque saint Martin, qui, parvenu à la fin de sa vie, pressé d'un extrême désir d'aller à son Dieu, ne laissa pas pourtant de témoigner qu'il demeurerait aussi volontiers entre les travaux de sa charge, pour le bien de son cher troupeau, comme si après avoir chanté ce cantique :

Que vos pavillons souhaitables,
O Dieu des armées redoutables !
Hélas ! à bon droit sont aimés !
Mon âme fond d'ardeur extrême,

Et mes sens se pâment de même
Après vos parvis réclamés ;
Mon cœur bondit, ma chair ravie
Saute après vous, Dieu de la vie (2);

il vînt par après faire cette exclamation : O Seigneur ! néanmoins, si je suis encore requis au service du salut de votre peuple, je ne refuse point le travail : votre volonté soit faite. Admirable indifférence de l'Apôtre ! admirable celle de cet homme apostolique ! Ils voient le paradis ouvert pour eux, ils voient mille travaux en terre, l'un et l'autre leur est indifférent au choix, et il

(1) Philipp., I, 23, 24.
(2) Ps., LXXXIII, I, 2, 3.

n'y a que la volonté de Dieu qui puisse donner le contrepoids à leurs cœurs. Le paradis n'est point plus aimable que les misères de ce monde, si le bon plaisir divin est également là et ici. Les travaux leur sont un paradis, si la volonté divine se trouve en iceux ; et le paradis un travail, si la volonté de Dieu n'y est pas. Car, comme dit David, ils ne demandent ni au ciel ni en la terre que de voir le bon plaisir de Dieu accompli. O Seigneur ! *qu'y a-t-il au ciel pour moi, ou que veux-je en terre, sinon vous* (1) ?

Le cœur indifférent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon plaisir éternel : un cœur sans choix, également disposé à tout, sans aucun autre objet de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour ès choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoi, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a plus. Le bon plaisir de Dieu est au mariage et en la virginité : mais parce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifférent choisit la virginité, quand elle lui devrait coûter la vie, comme elle fit à la chère fille spirituelle de saint Paul, sainte Thècle, à sainte Cécile, à sainte Agathe et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celui du pauvre ; le cœur indifférent choisira ce parti. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience

(1) Ps., LXXII, 25

pratiquée entre les tribulations; l'indifférent préfère celle-ci, car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon plaisir de Dieu est le souverain objet de l'âme indifférente; partout où elle le voit, elle *court à l'odeur de ses parfums* (1), et cherche toujours l'endroit où il y en a plus, sans considération d'aucune autre chose. Il est conduit par la divine volonté comme par un lien très aimable ; et partout où elle va il la suit : il aimerait mieux l'enfer avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. Oui même il préférerait l'enfer au paradis, s'il savait qu'en celui-là il y eût un peu plus du bon plaisir divin qu'en celui-ci : en sorte que si, par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation (2), il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation.

CHAPITRE V

Que la sainte indifférence s'étend à toutes choses.

L'indifférence se doit pratiquer ès choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laideur, la faiblesse, la force ; ès choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses ; ès variétés de la vie spirituelle, comme sécheresses, consolations, goûts, aridités ; ès actions, ès souffrances, et en somme

(1) Cant. cant. I, 3.
(2) *Sa salvation*, son salut.

en toutes sortes d'événements. Job, quant à la vie naturelle, fut ulcéré d'une plaie la plus horrible qu'on eût vue. Quant à la vie civile, il fut moqué, bafoué, vilipendé, et par ses plus proches ; en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, pressures (1), convulsions, angoisses, ténèbres et de toutes sortes d'intolérables douleurs intérieures, ainsi que ses plaintes et lamentations font foi. Le grand Apôtre nous annonce une générale indifférence, pour *nous montrer vrais serviteurs de Dieu, en fort grande patience ès tribulations, ès nécessités, ès angoisses, ès blessures, ès prisons, ès séditions, ès travaux, ès veilles, ès jeûnes ; en chasteté, en science, en longanimité et suavité au Saint-Esprit, en charité non feinte, en parole de vérité, en la vertu de Dieu ; par les armes de justice à droite et à gauche, par la gloire et par l'abjection, par l'infamie et bonne renommée ; comme séducteurs, et toutefois véritables* (2), *comme inconnus, et toutefois reconnus ; comme mourants, et toutefois vivants ; comme châtiés, et toutefois non tués ; comme tristes, et toutefois toujours joyeux ; comme pauvres, et toutefois enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien, et toutefois possédant toutes choses* (3).

Voyez, je vous prie, Théotime comme la vie des apôtres était affligée : selon le corps, par les blessures ; selon le cœur, par les angoisses ; selon le monde, par l'infamie et les prisons ; et parmi tout cela, ô Dieu, quelle indifférence ! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs

(1) *Pressures*, oppressions.
(2) *Véritables*, disant la vérité, sincères.
(3) II Cor., VI, 4 et suiv

morts sont vitales et leurs déshonneurs honorables : c'est-à-dire, ils sont joyeux d'être tristes, contents d'être pauvres, revigorés de vivre entre les périls de la mort, et glorieux d'être avilis, parce que telle était la volonté de Dieu.

Et parce qu'elle était plus reconnue ès souffrances qu'ès actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier, disant : *Paraissons en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience, ès tribulations, ès nécessités, ès angoisses,* et puis enfin, *en chasteté, en prudence, en longanimité* (1).

Ainsi notre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, battu, fouetté, bafoué et tourmenté avec une ignominie extraordinaire ; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruels et sensibles tourments que l'on puisse imaginer ; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, épouvantements, angoisses, délaissements et oppressions intérieures qui n'en eurent ni n'en auront jamais de pareilles. Car encore que la suprême portion de son âme fût souverainement jouissante de la gloire éternelle, si est-ce que l'amour empêchait cette gloire de répandre ses délices ni ès sentiments, ni en l'imagination, ni en la raison inférieure, laissant ainsi tout le cœur exposé à la merci de la tristesse et angoisse.

Ézéchiel vit *le simulacre d'une main qui le saisit par un seul flocquet* (2) *de cheveux de sa tête,* l'Es-

(1) II Cor., VI, 4, 5.
(2) *Flocquet,* petite touffe.

vant entre le ciel et la terre (1). Notre Seigneur aussi élevé en la croix entre la terre et le ciel, n'était, ce semble, tenu de la main de son Père que par l'extrême pointe de l'esprit, et, par manière de dire, par un seul cheveu de sa tête, qui touché de la douce main du Père éternel, recevait une souveraine affluence de félicité, tout le reste demeurant abîmé dans la tristesse et ennui. C'est pourquoi il s'écrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé* (2)?

On dit que le poisson qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempêtes tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luisante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsi emmi la mer des passions dont notre Seigneur fut accablé, toutes les facultés de son âme demeurèrent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peines, hormis la pointe de l'esprit, qui, exempte de tout travail, était toute claire et resplendissante de gloire et félicité. O que bienheureux est l'amour qui règne dans la cime de l'esprit des fidèles, tandis qu'ils sont entre les vagues et les flots des tribulations intérieures !

CHAPITRE VI

De la pratique de l'indifférence amoureuse ès choses du service de Dieu.

On ne connaît presque point le bon plaisir divin que par les événements ; et tandis qu'il nous

(1) Ezech., VIII, 3.
(2) Matth. XXVII 46.

est inconnu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu qui nous est manifestée ou signifiée. Mais soudain que le bon plaisir de sa divine majesté comparaît, il faut aussitôt se ranger amoureusement à son obéissance.

Ma mère ou moi-même (car c'est tout un) (1) sommes au lit malades ; que sais-je si Dieu veut que la mort s'ensuive ? Certes, je n'en sais rien ; mais je sais bien pourtant qu'en attendant l'événement que son bon plaisir a ordonné, il veut, par sa volonté déclarée, que j'emploie les remèdes convenables à la guérison. Je le ferai donc fidèlement, sans rien oublier de ce que bonnement je pourrai contribuer à cette intention. Mais si c'est le bon plaisir divin que le mal, victorieux des remèdes, apporte enfin la mort, soudain que j'en serai certifié par l'événement, j'acquiescerai amoureusement en la pointe de mon esprit, nonobstant toute la répugnance des puissances inférieures de mon âme. *Oui*, Seigneur, je le veux bien, ce dirai-je, *parce que tel a été votre bon plaisir* (2) ; il vous a ainsi plu, et il me plaît ainsi à moi qui suis très humble serviteur de votre volonté.

Mais si le bon plaisir divin m'était déclaré avant l'événement d'icelui, comme au grand saint Pierre la façon de sa mort, au grand saint Paul ses liens et prisons, à Jérémie la destruction de sa chère Hiérusalem, à David la mort de son fils ; alors il faudrait unir à l'instant notre volonté à

(1) Madame de Boisy, mère du saint auteur, mourut en 1609.

(2) Matth., II, 26.

celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham, et comme lui, s'il nous était commandé, entreprendre l'exécution du décret éternel en la mort même de nos enfants. Admirable union de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu ! qui croyant que ce fût le bon plaisir divin qu'il sacrifiât son enfant, le voulut et entreprit si fortement : admirable celle de la volonté de l'enfant qui se soumit si doucement au glaive paternel, pour faire vivre le bon plaisir de son Dieu au prix de sa propre mort.

Mais notez, Théotime, un trait de la parfaite union d'un cœur indifférent avec le bon plaisir divin. Voyez Abraham l'épée au poing, le bras relevé, prêt à donner le coup de mort à son cher unique enfant. Il fait cela pour plaire à la volonté divine, et voyez à même temps un ange qui, de la part de cette même volonté, l'arrête tout court, et soudain il retient son coup, également prêt à sacrifier son fils et à ne le sacrifier pas, la vie et la mort d'icelui lui étant indifférentes en la présence de Dieu. Quand Dieu lui ordonne de sacrifier cet enfant, il ne s'attriste point; quand il l'en dispense, il ne s'en réjouit point. Tout est pareil à ce grand cœur, pourvu que la volonté de son Dieu soit servie.

Oui, Théotime; car Dieu bien souvent, pour nous exercer en cette sainte indifférence, nous inspire des desseins fort relevés, desquels pourtant il ne veut pas le succès ; et lors, comme il nous faut hardiment, courageusement et constamment commencer et suivre l'ouvrage tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doucement et tranquillement à l'événement de l'entreprise,

tel qu'il plaît à Dieu nous le donner. Saint Louis, par inspiration, passe la mer pour conquérir la terre sainte: le succès fut contraire, et il acquiesce doucement. J'estime plus la tranquillité de cet acquiescement que la magnanimité du dessein. Saint François va en Égypte pour y convertir les infidèles, ou mourir martyr entre les infidèles, telle fut la volonté de Dieu ; il revient néanmoins sans avoir fait ni l'un ni l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut également la volonté de Dieu que saint Antoine de Padoue désirât le martyre, et qu'il ne l'obtînt pas. Le bienheureux Ignace de Loyola ayant, avec tant de travaux, mis sur pied la compagnie de Jésus, de laquelle il voyait tant de beaux fruits, et en prévoyait encore de plus beaux à l'avenir, eut néanmoins le courage de se promettre que, s'il la voyait dissiper, qui serait le plus âpre déplaisir, dans demi-heure après il en serait résolu (1) et s'accoiserait en la volonté de Dieu. Ce docte et saint prédicateur d'Andalousie, Jean Avila, ayant dessein de dresser une compagnie de prêtres réformés pour le service de la gloire de Dieu, en quoi il avait déjà fait un grand progrès, lorsqu'il vit celle des jésuites en campagne, qui lui sembla suffire pour cette saison-là, il arrêta court son dessein avec une douceur et une humilité nonpareille. O que bienheureuses sont telles âmes, hardies et fortes aux entreprises que Dieu leur inspire, souples et douces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi ! Ce sont des traits d'une indifférence très parfaite, de cesser de

(1) *Il en serait résolu.* il en aurait pris son parti.

faire un bien quand il plaît à Dieu, et de s'en retourner de moitié chemin, quand la volonté de Dieu, qui est notre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister de quoi, à son avis, Dieu n'accomplissait pas sa prophétie sur Ninive. Jonas fit la volonté de Dieu, annonçant la subversion de Ninive ; mais il mêla son intérêt et sa volonté propre avec celle de Dieu : c'est pourquoi, quand il voit que Dieu n'exécute pas sa prédiction selon la rigueur des paroles dont il avait usé en l'annonçant, il s'en fâche et murmure indignement. Que s'il eût eu pour seul motif de ses actions le bon plaisir de la divine volonté, il eût été aussi content de le voir accompli en la rémission de la peine que Ninive avait méritée, comme de le voir satisfait en la punition de la coulpe que Ninive avait commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manions réussisse ; mais il n'est pas raisonnable que Dieu fasse toutes choses à notre gré. S'il veut que Ninive soit menacée, et que néanmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoi Jonas s'en plaint-il ?

Mais si cela est ainsi, il ne faudra donc rien affectionner, ains laisser les affaires à la merci des événements ? Pardonnez-moi, Théotime ; il ne faut rien oublier de tout ce qui est requis pour faire bien réussir les entreprises que Dieu nous met en main ; mais à la charge que, si l'événement est contraire, nous le recevrons doucement et tranquillement : car nous avons commandement d'avoir un grand soin des choses qui regardent la gloire de Dieu, et qui sont en notre charge ; mais nous ne sommes pas obligés ni

chargés de l'événement, car il n'est pas en notre pouvoir. *Ayez soin de lui* (1), fut-il dit au maître d'étable, en la parabole du pauvre homme mi-mort entre Hiérusalem et Hiérico. Il n'est pas dit, remarque saint Bernard : Guéris-le, mais: Aie soin de lui. Ainsi, les apôtres avec une affection nonpareille, prêchèrent premièrement aux Juifs, bien qu'ils sussent qu'enfin il les faudrait quitter comme une terre infructueuse, et se retourner du côté des Gentils. C'est à nous de bien *planter* et bien *arroser ;* mais de *donner l'accroissement* (2), cela n'appartient qu'à Dieu.

Le grand Psalmiste fait cette prière au Sauveur, comme par une acclamation de joie et de présage de victoire : O Seigneur, *par votre beauté et bonne grâce, bandez votre arc, marchez heureusement* (3), et montez à cheval ; comme s'il voulait dire que, par les traits de son amour, décochés dans les cœurs humains, il se rendrait maître des hommes, pour les manier à son gré, tout ainsi qu'un cheval bien dressé. O Seigneur, vous êtes le chevalier royal, qui tournez à toutes mains les esprits de vos fidèles amants; vous les poussez quelquefois à toute bride, et ils courent à toute outrance ès entreprises que vous leur inspirez ; et puis, quand il vous semble bon, vous les faites parer au milieu de la carrière au plus fort de leur course.

Mais derechef, si l'entreprise faite par inspiration périt par la faute de ceux à qui elle était confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut

(1) Luc., x, 35.
(2) I Cor., III, 6.
(3) Ps., XLIV, 5, 6.

acquiescer à la volonté de Dieu? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empêche l'événement, ains ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vrai, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenue par la volonté de Dieu, car Dieu n'est pas auteur du péché; mais c'est bien pourtant la volonte divine que ta faute soit suivie de la défaite et du manquement de ton entreprise en punition de ta faute : car si sa bonté ne lui peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peine que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David péchât, mais il lui infligea bien la peine due à son péché. Il ne fut pas la cause du péché de Saül, mais oui bien qu'en punition la victoire périt entre les mains d'icelui.

Quand donc il arrive que les desseins sacrés ne réussissent pas en punition de nos fautes, il faut également détester la faute par une solide repentance, et accepter la peine que nous en avons; car comme le péché est contre la volonté de Dieu, aussi la peine est selon sa volonté.

CHAPITRE VII

De l'indifférence que nous devons pratiquer en ce qui regarde notre avancement ès vertus.

Dieu nous a ordonné de faire tout ce que nous pourrons pour acquérir les saintes vertus : n'oublions donc rien pour bien réussir dans cette sainte entreprise. Mais après que nous aurons *planté* et *arrosé*, sachons que c'est à Dieu de *don-*

ner l'accroissement (1) aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoi il faut attendre le fruit de nos désirs et travaux de sa divine providence. Que si nous ne sentons pas le progrès et avancement de nos esprits en la vie dévote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix, que toujours la tranquillité règne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos âmes, et partant il y faut fidèlement vaquer. Mais quant à l'abondance de la prise et de la moisson, laissons-en le soin à notre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cueillette, mais oui bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquiétons point pour nous voir toujours novices en l'exercice des vertus; car au monastère de la vie dévote chacun s'estime toujours novice, et toute la vie y est destinée à la probation, n'y ayant point de plus évidente marque d'être non seulement novice, mais digne d'expulsion et réprobation, que de penser et se tenir pour profès; car selon la règle de cet ordre-là, non la solennité, mais l'accomplissement des vœux rend les novices profès. Or, les vœux ne sont jamais accomplis, tandis qu'il y a quelque chose à faire pour l'observance d'iceux; et l'obligation de servir Dieu et faire progrès en son amour, dure toujours jusqu'à la mort. Voire mais (2), me dira quelqu'un, si je connais que c'est par ma faute que mon avancement ès vertus est retardé, comme pourrai-je m'empêcher de m'en attrister et inquié-

(1) 1 Cor., III, 6.
(2) *Voire mais*, mais pourtant

ter? J'ai dit ceci en l'*Introduction à la vie dévote ;* mais je le redis volontiers, parce qu'il ne peut jamais être assez dit. Il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiète, non découragée. Connaissez-vous que votre retardement au chemin des vertus est provenu de votre coulpe (1), or sus, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa miséricorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-lui-en pardon, confessez votre faute, et criez-lui merci à l'oreille même de votre confesseur, pour en recevoir l'absolution ; mais cela fait, demeurez en paix, et ayant détesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de votre avancement au bien.

Hélas ! mon Théotime, les âmes qui sont en purgatoire, y sont sans doute pour leurs péchés, qu'elles ont détestés et détestent souverainement : mais quant à l'abjection et peine qui leur en reste d'être arrêtées en ce lieu-là, et privées pour un temps de la jouissance de l'amour bienheureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent dévotement le cantique de la justice divine : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement équitable* (2). Attendons donc en patience notre avancement ; et en lieu de nous inquiéter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en faire plus à l'avenir.

Voyez cette bonne âme, je vous prie : elle a

(1) *Coulpe*, faute formelle.
(2) Ps., LXVII, 137.

grandement désiré et tâché de s'affranchir de la colère, en quoi Dieu l'a favorisée ; car il l'a rendue quitte de tous les péchés qui procèdent de la colère. Elle mourrait plutôt que de dire un seul mot injurieux, ou de lâcher un seul trait de haine. Néanmoins elle est encore sujette aux assauts et premiers mouvements de cette passion, qui sont certains élans, ébranlements et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaïque appelle trémoussements, disant : *Trémoussez-vous et ne veuillez point pécher*, où notre sacrée version a dit : *Courroucez-vous, et ne veuillez point pécher* (1), qui en est effet une même chose : car le prophète ne veut dire, sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers *trémoussements* de la colère, nous gardions bien de nous laisser emporter plus avant en cette passion, d'autant que nous *pécherions*. Or, bien que ces premiers élans et trémoussements ne soient aucunement péché, néanmoins la pauvre âme qui en est souvent atteinte, se trouble, s'afflige, s'inquiète, et pense bien faire de s'attrister, comme si c'était l'amour de Dieu qui la provoquât à cette tristesse ; et cependant, Théotime, ce n'est pas l'amour céleste qui fait ce trouble, car il ne se fâche que pour le péché ; c'est notre amour propre qui voudrait que nous fussions exempts de la peine et du travail que les assauts de l'ire (2) nous donnent. Ce n'est pas la coulpe qui nous déplaît en ces élans de la colère, car il n'y a du

(1) Ps., IV, 5.
(2) *Ire*, colère.

tout point de péché ; c'est la peine d'y résister qui nous inquiète.

Ces rébellions de l'appétit sensuel, tant en l'ire qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour notre exercice, afin que nous pratiquions la vaillance spirituelle en leur résistant. C'est le Philistin que les vrais Israélites doivent toujours combattre, sans que jamais ils le puissent abattre ; ils le peuvent affaiblir, mais non pas anéantir. Il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit toujours avec nous ; il est certes exécrable et détestable, d'autant qu'il est issu du péché et tend perpétuellement au péché. C'est pourquoi, comme nous sommes appelés *terre*, parce que nous sommes *extraits de la terre*, et que nous *retournerons en terre* (1), ainsi cette rébellion est appelée par le grand Apôtre péché, comme provenue du péché et tendante au péché, quoiqu'elle ne nous rende nullement coupables, sinon quand nous la secondons et lui obéissons (2). Dont le même apôtre nous avertit de faire en sorte que ce mal-là *ne règne point en notre corps mortel pour obéir aux convoitises d'icelui* (3). Il ne nous défend pas de sentir le péché, mais seulement d'y consentir ; il n'ordonne pas que nous empêchions le péché de venir en nous et d'y être, mais il commande qu'il n'y *règne* pas. Il est en nous quand nous sentons la rébellion de l'appétit sensuel ; mais il ne règne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le médecin n'ordonnera jamais au fébricitant (4) de

(1) Gen., III, 19.
(2) Rom., VII.
(3) Rom., VI, 12.
(4) *Fébricitant*, qui a la fièvre.

n'avoir pas soif, car ce serait une impertinence trop grande ; mais il lui dira bien qu'il s'abstienne de boire, encore qu'il ait soif. Jamais on ne dira à une femme enceinte qu'elle n'ait pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir, mais on lui dira bien qu'elle die ses appétits, afin que, s'ils sont de chose nuisible, on divertisse son imagination, et que telle fantaisie ne règne pas en sa cervelle.

L'aiguillon de la chair, messager de Satan (1), piquait rudement le grand saint Paul pour le faire précipiter au péché. Le pauvre apôtre souffrait cela comme une injure honteuse et infâme, c'est pourquoi il l'appelait un *soufflettement* (2) et bafouement, et priait Dieu qu'il lui plût de l'en délivrer ; mais Dieu lui répondit : O Paul, *ma grâce te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité ;* à quoi ce grand homme acquiesçant : *Donc*, dit-il, *volontiers je me glorifierai en mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi* (3). Mais, remarquez, de grâce, que la rébellion sensuelle est en cet admirable vaisseau d'élection, lequel, recourant au remède de l'oraison, nous montre qu'il nous faut combattre par ce même moyen les tentations que nous sentons. Remarquez encore que si notre Seigneur permet ces cruelles révoltes en l'homme, ce n'est pas toujours pour le punir de quelque péché, ains pour manifester la force et vertu de l'assistance et grâce divine, et remarquez enfin que non seulement

(1) II Cor., XII, 7.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 9.

nous ne devons pas nous inquiéter en nos tentations ni en nos infirmités ; mais nous devons nous glorifier d'être infirmes, afin que la vertu divine paraisse en nous, soutenant notre faiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation ; car le glorieux apôtre appelle ses *infirmités* les élans et rejetons d'impureté qu'il sentait, et dit qu'il se glorifiait en icelles, parce que si bien il les sentait par sa misère, néanmoins par la miséricorde de Dieu il n'y consentait pas.

Certes, comme j'ai dit ci-dessus, l'Église condamna l'erreur de certains solitaires qui disaient qu'en ce monde nous pouvions être parfaitement exempts des passions d'ire, de convoitise, de crainte et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemis, Dieu veut que nous les repoussions. Vivons donc courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrant avec patience d'être assaillis, et tâchant avec vaillance de faire tête et résistance aux assaillants.

CHAPITRE VIII

Comme nous devons unir notre volonté à celle de Dieu en la permission des péchés.

Dieu hait souverainement le péché, et néanmoins il le permet très sagement pour laisser agir la créature raisonnable selon la condition de la nature, et rendre les bons plus raisonnables, quand, pouvant violer la loi, ils ne violent pas. Adorons donc et bénissons cette sainte permission. Mais puisque la Providence qui permet le péché le hait infiniment, détestons-le avec elle, haïssons-le, dé-

sirant de tout notre pouvoir que le péché permis ne soit point commis; et ensuite de ce désir, employons tous les remèdes qu'il nous sera possible pour empêcher la naissance, le progrès et le règne du péché, à l'imitation de notre Seigneur, qui ne cesse d'exhorter, promettre, menacer, défendre, commander et inspirer parmi nous, pour détourner notre volonté du péché, en tant qu'il se peut faire sans lui ôter sa liberté.

Mais quand le péché est commis, faisons tout ce qui est en nous, afin qu'il soit effacé, comme notre Seigneur, qui assura Carpus (1), ainsi qu'il a été ci-devant noté, que s'il était requis, il subirait derechef la mort pour délivrer une seule âme du péché. Que si le pécheur s'obstine, pleurons, Théotime, soupirons, prions pour lui avec le Sauveur de nos âmes, qui, ayant jeté maintes larmes toute sa vie sur les pécheurs et sur ceux qui les représentaient, mourut enfin les yeux couverts de pleurs et son corps tout détrempé de sang, regrettant la perte des pécheurs. Cette affection toucha si vivement David, qu'il en tomba à cœur failli (2) : *La pamoison*, dit-il, *m'a saisi pour les pécheurs abandonnant votre loi* (3). Et le grand Apôtre proteste qu'il a *au cœur une douleur continuelle* pour l'obstination des Juifs (4).

Cependant, pour obstinés que les pécheurs puissent être, ne perdons point courage de les aider et servir; car que savons-nous si par aventure ils feront pénitence et seront sauvés? Bien-

(1) *Carpus*, Voir p. 97.
(2) *A cœur failli*, en défaillance.
(3) Ps., CXVIII., 53.
(4) Rom., IX. 2.

heureux est celui qui peut dire à ses prochains comme saint Paul : *Je n'ai cessé ni jour ni nuit en vous admonestant un chacun de vous avec larmes* (1), *et partant je suis net du sang de tous; car je ne me suis point épargné que je ne vous aie annoncé tout le bon plaisir de Dieu* (2). Tandis que nous sommes dans les bornes de l'espérance que le pécheur se puisse amender, qui sont toujours de même étendue que celles de sa vie, il ne faut jamais le rejeter, ains prier pour lui, et l'aider autant que son malheur le permettra.

Mais en fin finale, après que nous avons pleuré sur les obstinés, et que nous leur avons rendu le devoir de charité, pour essayer de les retirer de perdition, il faut imiter notre Seigneur et les apôtres; c'est-à-dire, divertir notre esprit de là, le retourner sur des autres objets et à d'autres occupations plus utiles à la gloire de Dieu. *Il fallait,* disaient les apôtres aux Juifs, *vous annoncer premièrement la parole de Dieu; mais d'autant que vous la rejetez et vous tenez pour indignes du règne de Jésus-Christ, voici que nous nous retournons du côté des Gentils* (3). *On vous ôtera,* dit le Sauveur, *le royaume de Dieu, et il sera donné à une nation qui en fera du fruit* (4). Car on ne saurait s'amuser à pleurer trop longuement les uns, que ce ne fût en perdant le temps propre et requis à procurer le salut des autres. L'Apôtre certes dit, *qu'il a une douleur continuelle de la perte des Juifs;* mais c'est comme nous disons que nous bénissons Dieu en

(1) Act., xx, 31.
(2) Act., xxvi, 37.
(3) Act., xiii, 46.
(4) Matth., xxi, 43.

tout temps, car cela ne veut dire autre chose sinon que nous le bénissons fort souvent et en toute occasion : et de même *le glorieux saint Paul avait une continuelle douleur en* son *cœur* (1), à cause de la réprobation des Juifs, parce qu'à toutes occasions il regrettait leur malheur.

Au reste, il faut adorer, aimer et louer à jamais la justice vengeresse et punissante de notre Dieu, comme nous aimons sa miséricorde; parce que l'une et l'autre est fille de sa bonté. Car par sa grâce il nous veut faire bons, comme très bon, ains souverainement bon qu'il est ; par sa justice il veut châtier le péché, parce qu'il le hait : or, il le hait, parce qu'étant souverainement bon, il déteste le souverain mal, qui est l'iniquité. Et notez, pour conclusion, que jamais Dieu ne retire sa miséricorde de nous que par l'équitable vengeance de sa justice punissante, et jamais nous n'échappons à la rigueur de sa justice que par sa miséricorde justifiante ; et toujours, ou punissant, ou gratifiant, son bon plaisir est adorable, aimable et digne d'éternelle bénédiction. Ainsi le juste qui chante les louanges de sa miséricorde pour ceux qui seront sauvés, se réjouira de même quand il verra la vengeance : les bienheureux approuveront avec allégresse le jugement de la damnation des réprouvés, comme celui du salut des élus, et les anges ayant exercé leur charité envers les hommes qu'ils ont en garde, demeureront en paix, les voyant obstinés ou même damnés. Il faut donc acquiescer à la volonté divine, et lui baiser avec une dilection et révérence égale la main droite de sa miséricorde et la main gauche de sa justice.

(1) Rom., IX, 2.

CHAPITRE IX

Comme la pureté de l'indifférence se doit pratiquer ès actions de l'amour sacré.

Un musicien des plus excellents de l'univers et qui jouait parfaitement du luth, devint en peu de temps si extrêmement sourd, qu'il ne lui resta plus aucun usage de l'ouïe; néanmoins il ne laissa pas pour cela de chanter et manier son luth délicatement à merveille, à cause de la grande habitude qu'il en avait, et que sa surdité ne lui avait pas ôtée. Mais parce qu'il n'avait aucun plaisir en son chant, ni au chant du luth, d'autant qu'étant privé de l'ouïe il n'en pouvait apercevoir la douceur et beauté, il ne chantait plus ni ne sonnait du luth que pour contenter un prince duquel il était né sujet, et auquel il avait une extrême inclination de complaire, accompagnée d'une infinie obligation pour avoir été nourri dès sa jeunesse chez lui. C'est pourquoi il avait un plaisir nonpareil de lui plaire, et quand son prince lui témoignait d'agréer son chant, il était tout ravi de contentement. Mais il arrivait quelquefois que le prince, pour essayer l'amour de cet aimable musicien, lui commandait de chanter, et soudain le laissant là en sa chambre, il s'en allait à la chasse; mais le désir que le chantre avait de suivre ceux de son maître, lui faisait continuer aussi attentivement son chant, comme si le prince eût été présent, quoiqu'en vérité il n'avait aucun plaisir à chanter : car il n'avait ni le plaisir de la mélodie, duquel sa surdité le privait, ni celui de plaire au prince, puisque le prince étant absent ne jouis-

sait pas de la douceur des beaux airs qu'il chantait.

Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est disposé
De sonner un cantique à ton los (1) composé :
Mon âme et mon esprit volontiers se range
A chanter ta louange.
Sus donc, ma gloire ! il se faut réveiller :
Harpe et psaltérion, cessez de sommeiller (2).

Certes le cœur humain est le vrai chantre du cantique de l'amour sacré, et il est lui-même la harpe et le psaltérion. Or, ce chantre s'écoute soi-même pour l'ordinaire, et prend un grand plaisir d'ouïr la mélodie de son cantique, c'est-à-dire, notre cœur aimant Dieu savoure les délices de cet amour, et prend un contentement nonpareil d'aimer un objet tant aimable. Voyez, je vous prie, Théotime, ce que je veux dire. Les jeunes petits rossignols s'essayent de chanter au commencement pour imiter les grands ; mais étant façonnés et devenus maîtres, ils chantent pour le plaisir qu'ils prennent en leur propre gazouillement, et s'affectionnent si passionément à cette délectation, ainsi que j'ai dit ailleurs, qu'à force de pousser leur voix, leur gosier s'éclate, dont ils meurent. Ainsi nos cœurs, au commencement de leur dévotion, aiment Dieu pour s'unir à lui, lui être agréables, et l'imiter en ce qu'il nous a aimés éternellement ; mais petit à petit étant duicts (3) et exercés au saint amour, ils prennent imperceptiblement le change, et en lieu d'aimer Dieu pour plaire à Dieu, ils commencent d'aimer pour le

(1) *Los*, du latin *laus*, louange.
(2) Ps., LVI, 8, 9.
(3) *Duicts*, instruits, lat. *ducti*.

plaisir qu'ils ont eux-mêmes ès exercices du saint amour; et en lieu qu'ils étaient amoureux de Dieu, ils deviennent amoureux de l'amour qu'ils lui portent, ils sont affectionnés à leurs affections, et ne se plaisent plus en Dieu, mais au plaisir qu'ils ont en son amour, se contentant en cet amour, en tant qu'il est à eux, qu'il est dans leur esprit, et qu'il en procède. Car encore que cet amour sacré s'appelle amour de Dieu, parce que Dieu est aimé par icelui, il ne laisse pas d'être nôtre, parce que nous sommes les amants qui aimons par icelui. Et c'est là le sujet du change: car en lieu d'aimer ce saint amour, parce qu'il tend à Dieu qui est l'aimé, nous l'aimons parce qu'il procède de nous qui sommes les amants. Or, qui ne voit qu'ainsi faisant ce n'est plus Dieu que nous cherchons, ains que nous revenons à nous-mêmes, aimant l'amour en lieu d'aimer le bien-aimé; aimant, dis-je, cet amour, non pour le bon plaisir et contentement de Dieu, mais pour le plaisir et contentement que nous en tirons nous-mêmes? Ce chantre donc qui chantait au commencement à Dieu et pour Dieu, chante maintenant plus à soi-même et pour soi-même que pour Dieu; et s'il prend plaisir à chanter, ce n'est plus tant pour contenter à l'oreille de son Dieu, que pour contenter la sienne. Et d'autant que le cantique de l'amour divin est le plus excellent de tous, il l'aime aussi davantage, non à cause de l'excellence divine qui est louée; mais parce que l'air du chant en est plus délicieux et agréable.

CHAPITRE X

Moyens de connaître le change au sujet de ce saint amour.

Vous connaîtrez bien cela, Théotime; car si ce rossignol mystique chante pour contenter Dieu, il chantera le cantique qu'il saura être le plus agréable à la divine Providence. Mais s'il chante pour le plaisir que lui-même prend en la mélodie de son chant, il ne chantera pas le cantique qui est le plus agréable à la bonté céleste, ains celui qui est le plus à son gré de lui-même, et duquel il pense tirer plus de plaisir. De deux cantiques qui seront voirement l'un et l'autre divins, il se peut bien faire que l'un sera chanté parce qu'il est divin, et l'autre parce qu'il est agréable. Rachel et Lia sont également épouses de Jacob ; mais l'une est aimée de lui en qualité d'épouse seulement, et l'autre en qualité de belle. Le cantique est divin ; mais le motif qui nous le fait chanter, c'est la délectation spirituelle que nous en prétendons.

Ne vois-tu pas, dira-t-on à cet évêque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmi son troupeau, lequel en vertu de son saint amour il te recommande par trois fois de paître en la personne du grand saint Pierre qui fut le premier des pasteurs? Que me répondras-tu ? Qu'à Rome, qu'à Paris il y a plus de délices spirituelles, et qu'on y peut pratiquer le divin amour avec plus de suavité. O Dieu! ce n'est donc pas pour vous plaire que cet homme veut chanter, c'est pour le plaisir qu'il prend à

cela; ce n'est pas vous qu'il cherche en l'amour; c'est le contentement qu'il a ès exercices du saint amour. Les religieux voudraient chanter le cantique des pasteurs, et les mariés celui des religieux, afin, ce disent-ils, de pouvoir mieux aimer et servir Dieu. Eh! vous vous trompez, mes chers amis; ne dites pas que c'est pour mieux aimer et servir Dieu : ô nenni certes, c'est pour mieux servir votre propre contentement, lequel vous aimez plus que le contentement de Dieu. La volonté de Dieu est en la maladie aussi bien et presque ordinairement mieux qu'en la santé. Que si nous aimons mieux la santé, ne disons pas que c'est pour tant mieux servir Dieu : car qui ne voit que c'est la santé que nous cherchons en la volonté de Dieu, et non pas la volonté de Dieu en la santé?

Il est malaisé, je le confesse, de regarder longuement et avec plaisir la beauté d'un miroir, qu'on ne s'y regarde, ains qu'on ne se plaise à s'y regarder soi-même ; mais il y a pourtant de la différence entre le plaisir que l'on prend à regarder un miroir parce qu'il est beau, et l'aise que l'on a de regarder dans un miroir, parce qu'on s'y voit. Il est aussi sans doute malaisé d'aimer Dieu qu'on aime quant et quant (1) le plaisir que l'on prend en son amour : mais néanmoins il y a bien à dire entre le contentement que l'on a d'aimer Dieu parce qu'il est beau, et celui que l'on a de l'aimer parce que son amour nous est agréable. Or, il faut tâcher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le plaisir

(1) *Quant et quant*, avec.

qu'il y a en la beauté de son amour. Celui qui priant Dieu s'aperçoit qu'il prie, n'est pas parfaitement attentif à prier; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie pour penser à la prière par laquelle il le prie. Le soin même que nous avons à n'avoir point de distractions, nous sert souvent de fort grande distraction; la simplicité ès actions spirituelles est la plus recommandable. Voulez-vous regarder Dieu, regardez-le donc et soyez attentif à cela; car si vous réfléchissez et retournez vos yeux de dessus vous-même pour voir la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus lui que vous regardez, c'est votre maintien, c'est vous-même. Celui qui est en une fervente oraison, ne sait s'il est en oraison ou non, car il ne pense pas à l'oraison qu'il fait, ains à Dieu à qui il la fait. Qui est en l'ardeur de l'amour sacré, il ne retourne point son cœur sur soi-même pour regarder ce qu'il fait, ains le tient arrêté et occupé en Dieu auquel il applique son amour. Le chantre céleste prend tant de plaisir de plaire à son Dieu, qu'il ne prend nul plaisir en la mélodie de sa voix, sinon parce qu'elle plaît à son Dieu.....

Vous verrez, Théotime, cet homme qui prie Dieu, ce vous semble, avec tant de dévotion, et qui est si ardent aux exercices de l'amour céleste; mais attendez un peu, et vous verrez si c'est Dieu qu'il aime. Hélas! soudain que la suavité et satisfaction qu'il prenait en l'amour cessera, et que les sécheresses arriveront, il quittera tout là, il ne priera plus qu'en passant. Or, si c'était Dieu qu'il aimait, pourquoi eût-il cessé de l'aimer, puisque Dieu est toujours Dieu? C'était donc la consola-

tion de Dieu qu'il aimait, et non pas le Dieu de consolation. Plusieurs certes ne se plaisent point en l'amour divin, sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible, et feraient volontiers comme les petits enfants, auxquels quand on donne du miel sur un morceau de pain, ils lèchent et sucent le miel, et jettent par après le pain ; car si la suavité était séparable de l'amour, ils quitteraient l'amour et tireraient la suavité. C'est pourquoi ils suivent l'amour à cause de la suavité, laquelle quand ils n'y rencontrent pas, ils ne tiennent compte de l'amour. Mais telles gens sont exposés à beaucoup de dangers : ou de retourner en arrière quand les goûts et consolations leur manquent, ou de s'amuser à des vaines suavités bien éloignées du véritable amour, et prendre le miel d'Héraclée pour celui de Narbonne.

CHAPITRE XI

De la perplexité du cœur qui aime sans savoir qu'il plaît au bien-aimé.

Le chantre duquel j'ai parlé, étant devenu sourd, n'avait nul contentement à chanter, que celui de voir aucunes fois son prince attentif à l'ouïr et y prendre plaisir. O que bienheureux est le cœur qui aime Dieu, sans aucun autre plaisir que celui qu'il prend de plaire à Dieu ! car quel plaisir peut-on jamais avoir plus pur et plus parfait que celui que l'on prend dans le plaisir de la Divinité ? Néanmoins ce plaisir de plaire à Dieu n'est pas, à proprement parler, l'amour divin, ains seulement un fruit d'icelui, qui en peut être

séparé, ainsi qu'un citron de son citronnier. Car, comme j'ai dit, notre musicien chantait toujours, sans tirer aucun plaisir de son chant, puisque la surdité l'en empêchait ; et maintes fois il chantait aussi sans avoir le plaisir de plaire à son prince, parce que le prince, lui ayant commandé de chanter, se retirait ou allait à la chasse, sans prendre ni le loisir ni le plaisir de l'ouïr.

Tandis, ô Dieu ! que je vois votre douce face qui témoigne d'agréer le chant de mon amour, hélas ! que je suis consolé ! car y a-t-il aucun plaisir qui égale le plaisir de bien plaire à son Dieu ? Mais quand vous retirez vos yeux de moi, et que je n'aperçois plus la douce faveur de la complaisance que vous preniez en mon cantique, vrai Dieu, que mon âme est en grande peine ! mais sans cesser pourtant de vous aimer fidèlement, et de chanter continuellement l'hymne de sa dilection, non pour aucun plaisir qu'elle y trouve, car elle n'en a point, ains chante pour le pur amour de votre volonté.

On a vu tel enfant malade manger courageusement, avec un incroyable dégoût, ce que sa mère lui donnait, pour le seul désir qu'il avait de la contenter ; et alors il mangeait sans prendre aucun plaisir en la viande, mais non pas sans un autre plaisir plus estimable et relevé, qui était le plaisir de plaire à sa mère et de la voir contenter. Mais l'autre qui, sans voir sa mère, pour la seule connaissance qu'il avait de sa volonté, prenait tout ce qu'on lui apportait de sa part, il mangeait sans aucun plaisir, car il n'avait ni le plaisir de manger, ni le contentement de voir le plaisir de sa mère, ains mangeait simplement et purement pour

faire la volonté d'icelle. La seule satisfaction d'un prince présent, ou de quelque personne fortement aimée, fait délicieuses les veillées, les peines, les sueurs, et rend les hasards désirables : mais il n'y a rien de si triste que de servir un maître qui n'en sait rien, ou, s'il le sait, ne fait nul semblant d'en savoir gré ; et faut bien en ce cas-là que l'amour soit puissant, puisqu'il se soutient lui seul, sans être appuyé d'aucun plaisir ni d'aucune prétention.

Ainsi arrive-t-il quelquefois que nous n'avons nulle consolation ès exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sourds, nous n'oyons pas notre propre voix, ni ne pouvons jouir de la suavité de notre chant ; ains au contraire outre cela nous sommes pressés de mille craintes, troublés de mille tintamares que l'ennemi fait autour de notre cœur, nous suggérant que peut-être ne sommes-nous point agréables à notre maître, et que notre amour est inutile, oui même qu'il est faux et vain, puisqu'il ne produit point de consolation. Or alors, Théotime, nous travaillons non seulement sans plaisir, mais avec un extrême ennui, ne voyant ni le bien de notre travail, ni le contentement de celui pour qui nous travaillons.

Mais ce qui accroît le mal en cette occurrence, c'est que l'esprit et suprême pointe de la raison ne nous peut donner aucune sorte d'allégement ; car cette pauvre portion supérieure de la raison étant tout environnée des suggestions que l'ennemi lui fait, elle est même tout alarmée, et se trouve assez embesognée à se garder d'être surprise d'aucun consentement au mal ; de sorte qu'elle ne peut

faire aucune sortie pour désengager la portion inférieure de l'esprit. Et bien qu'elle n'ait pas perdu le courage, elle est pourtant si terriblement attaquée, que si elle est sans coulpe (1), elle n'est pas sans peine ; car, pour comble de son ennui, elle est privée de la générale consolation que l'on a presque toujours en tous les autres maux de ce monde, qui est l'espérance qu'ils ne seront pas perdurables, et que l'on en verra la fin, si que (2) le cœur en ces ennuis spirituels tombe en une certaine impuissance de penser à leur fin, et par conséquent d'être allégé par l'espérance. La foi certes, résidante en la cime de l'esprit, nous assure bien que ce trouble finira, et que nous jouirons un jour du repos, mais la grandeur du bruit et des cris que l'ennemi fait dans le reste de l'âme en la raison inférieure, empêche que les avis et remontrances de la foi ne sont presque point entendus, et ne nous demeure en l'imagination que ce triste présage : Hélas ! je ne serai jamais joyeux.

O Dieu ! mon cher Théotime, mais c'est alors qu'il faut témoigner une invincible fidélité envers le Sauveur, le servant purement pour l'amour de sa volonté, non seulement sans plaisir, mais parmi ce déluge de tristesses, d'horreurs, de frayeurs et d'attaques, comme fit sa glorieuse mère et saint Jean au jour de sa passion, qui entre tant de blasphèmes, de douleurs et de détresses mortelles, demeurèrent fermes en l'amour, lors même que le Sauveur, ayant retiré toute sa sainte joie

(1) *Coulpe*, faute.
(2) *Si que*, tellement que.

dans la cime de son esprit, ne répandait ni allégresse ni consolation quelconque en son divin visage, et que ses yeux alangouris et couverts des ténèbres de la mort ne jetaient plus que des regards de douleur, comme aussi le soleil des rayons d'horreur et d'affreuses ténèbres.

CHAPITRE XII

Comme, entre ces travaux intérieurs. l'âme ne connaît pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trépas très aimable de la volonté.

Le grand saint Pierre étant à la veille d'être martyrisé, l'ange vint en la prison, qu'il remplit toute de splendeur, éveilla saint Pierre, le fit lever, ceindre, chausser, vêtir, lui ôta les liens et menotes, le tira hors de la prison, et le mena au travers de la première et seconde garde jusqu'à la porte de fer qui menait en la ville, laquelle s'ouvrit devant eux ; et ayant passé une rue, l'ange laissa-là le glorieux saint Pierre en pleine liberté. Voilà une grande variété d'actions fort sensibles : et saint Pierre néanmoins qui avait été éveillé avant toutes choses, ne pensait pas que ce qui se faisait par l'ange fût vrai, ains estimait que ce fût une vision imaginaire. Il était éveillé et ne pensait pas l'être ; il s'était chaussé et vêtu, et ne savait pas qu'il l'eût fait ; il marchait et n'estimait pas de marcher ; il était délivré et ne le croyait pas ; et cela d'autant que la merveille de sa délivrance fut si grande qu'elle occupait son esprit, en telle sorte qu'encore qu'il eût assez de sentiment et de connaissance pour faire ce qu'il faisait,

néanmoins il n'en avait pas assez pour connaître qu'il le faisait réellement et tout de bon ; il voyait bien l'ange, mais il ne s'apercevait pas que ce fût d'une vraie et naturelle vision ; c'est pourquoi il n'avait nulle consolation de sa délivrance jusqu'à ce qu'en revenant à soi : *Maintenant*, dit-il, *je connais en vérité que Dieu a envoyé son ange, et m'a délivré de la main d'Hérodes et de toute l'attente du peuple juif* (1).

Or, il en est de même, Théotime, d'une âme qui est grandement chargée d'ennuis intérieurs; car, bien qu'elle ait le pouvoir de croire, d'espérer et d'aimer Dieu, et qu'en vérité elle le fasse ; toutefois elle n'a pas la force de bien discerner si elle croit, espère et chérit son Dieu, d'autant que la détresse l'occupe et accable si fort qu'elle ne peut faire aucun retour sur soi-même pour voir ce qu'elle fait ; et c'est pourquoi il lui est advis qu'elle n'a ni foi, ni espérance, ni charité, ains seulement des fantômes et inutiles impressions de ces vertus-là, qu'elle sent presque sans les sentir, et comme étrangères, non comme domestiques de son âme. Que si vous y prenez garde, vous trouverez que nos esprits sont toujours en pareil état quand ils sont puissamment occupés de quelque violente passion; car ils font plusieurs actions comme en songe, et desquelles ils ont si peu de sentiment, qu'il ne leur est presque pas avis que ce soit en vérité que les choses se passent. C'est pourquoi le sacré Psalmiste exprime la grandeur de la consolation que les Israélites eurent au retour de la captivité de Babylone, en ces paroles :

(1) Act., XII, 11.

Lorsqu'il plut au Seigneur de Sion le servage
En liberté changer,
Un tel ravissement surprit notre courage,
Que nous pensions songer.

Et comme porte la sainte version latine, après les Septante : *Nous fûmes faits comme consolés* (1) ; c'est-à-dire, l'admiration de la grandeur du bien qui nous arriva était si excessive, qu'elle nous empêchait de bien sentir la consolation que nous reçûmes ; et nous était advis que nous ne fussions pas véritablement consolés, et que nous n'eussions pas une consolation en vérité, ains seulement en figure et en songe.

Tels sont donc les sentiments de l'âme laquelle est entre les angoisses spirituelles qui rendent l'amour extrêmement pur et net ; car, étant privé de tout plaisir par lequel il puisse être attaché à son Dieu, il nous joint et unit à Dieu immédiatement, volonté à volonté, cœur à cœur, sans aucune entremise de contentement ou prétention. Hélas ! Théotime, que le pauvre cœur est affligé, quand, comme abandonné de l'amour, il regarde partout et ne le trouve point, ce lui semble ! Il ne le trouve point ès sens extérieurs, car ils n'en sont pas capables ; ni en l'imagination, qui est cruellement tourmentée de diverses impressions ; ni en la raison troublée de mille obscurités de discours et appréhensions étranges ; et bien qu'enfin elle le trouve en la cime et suprême pointe de l'esprit où cette divine dilection réside, si est-ce néanmoins qu'elle le méconnaît, et lui est advis que ce n'est pas lui, parce que la grandeur de

(1) Ps., CXXV, 1.

ennuis et des ténèbres l'empêche de sentir sa douceur. Elle le voit sans le voir, et le rencontre sans le connaître, comme si c'était en songe et en image. Ainsi Magdeleine ayant rencontré son cher maître, n'en reçoit aucun allégement, d'autant qu'elle ne pensait pas que ce fût lui, ains seulement le jardinier (1).

Mais que peut donc faire l'âme qui est en cet état ? Théotime, elle ne sait plus comme se maintenir entre tant d'ennuis, et n'a plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu, à l'imitation du doux Jésus, qui étant arrivé au comble des peines de la croix que le Père lui avait préfigées (2), et ne pouvant plus résister à l'extrémité de ses douleurs, fit comme le cerf, qui hors d'haleine et accablé de la meute, se rendant à l'homme, jette les derniers abois la larme à l'œil. Car ainsi ce divin Sauveur proche de sa mort, et jetant les derniers soupirs avec un grand cri et force larmes : Hélas ! dit-il, *ô mon Père, je recommande mon esprit en vos mains* ; parole, Théotime, qui fut la dernière de toutes, et par laquelle le Fils bien-aimé donna le souverain témoignage de son amour envers son père. Quand donc tout nous défaut, quand nos ennuis sont en leur extrémité, cette parole, ce sentiment, ce renoncement de notre âme entre les mains de notre Sauveur, ne nous peut manquer. Le Fils recommanda son esprit au Père en cette dernière et incomparable détresse, et nous, lorsque les convulsions des peines spirituelles nous ôtent toute autre

(1) Joan., xx.
(2) *Préfigées*, fixées d'avance.

sorte d'allégements et de moyens de résister, recommandons notre esprit ès mains de ce Fils éternel, qui est notre vrai père ; et baissant la tête de notre acquiescement à son bon plaisir, consignons-lui toute notre volonté.

CHAPITRE XIII

Comme la volonté étant morte à soi vit purement dans la volonté de Dieu.

Nous parlons avec une propriété toute particulière de la mort des hommes en notre langage français ; car nous l'appelons trépas, et les morts trépassés ; signifiant que la mort entre les hommes n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose sinon outrepasser les confins de cette vie mortelle pour aller à l'immortelle. Certes notre volonté ne peut jamais mourir, non plus que notre esprit ; mais elle outrepasse quelquefois les limites de sa vie ordinaire, pour vivre toute en la volonté divine : c'est lorsqu'elle ne sait ni ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans réserve au bon plaisir de la divine Providence, se mêlant et détrempant tellement avec ce bon plaisir, qu'elle ne paraît plus, mais est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu, où elle vit, non plus elle-même, ains la volonté de Dieu vit en elle.

Que devient la clarté des étoiles, quand le soleil paraît sur notre horizon ? Elle ne périt certes pas ; mais elle est ravie et engloutie dans la souveraine lumière du soleil, avec laquelle elle est heureuse-

ment mêlée et conjointe. Et que devient la volonté humaine, quand elle est entièrement abandonnée au bon plaisir divin? Elle ne périt pas tout à fait; mais elle est tellement abîmée et mêlée avec la volonté de Dieu, qu'elle ne paraît plus, et n'a plus aucun vouloir séparé de celui de Dieu. Imaginez-vous, Théotime, le glorieux et non jamais assez loué saint Louis, qui s'embarque et fait voile pour aller outre-mer, et voyez que la reine sa chère femme s'embarque avec Sa Majesté. Or, qui eût demandé à cette brave princesse : Où allez-vous, madame? elle eût sans doute répondu : Je vais où le roi va. Et qui eût derechef demandé : Mais savez-vous bien, madame, où le roi va? elle eût aussi répondu : Il me l'a dit en général, et néanmoins je n'ai aucun souci de savoir où il va, ains seulement d'aller avec lui. Que si on eût répliqué : Donc, madame, vous n'avez point de dessein en ce voyage? Non, eût-elle dit, je n'en ai point d'autre que d'être avec mon cher seigneur et mari. Voire mais (1), lui eût-on pu dire, il va en Égypte pour passer en Palestine; il logera à Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux; n'avez-vous pas intention, madame, d'y aller aussi? A cela elle eût répondu : Non vraiment, je n'ai nulle intention, sinon d'être auprès de mon roi, et les lieux où il va me sont indifférents et de nulle considération, sinon en tant qu'il y sera; je vais sans désir d'aller, car je n'affectionne rien que la présence du roi. C'est donc le roi qui va, et qui veut le voyage, et quant à moi, je ne vais pas, je suis; je ne veux pas le voyage, ains la seule présence du

(1) *Voire mais,* mais pourtant.

roi ; le séjour, le voyage et toute sorte de diver sités m'étant tout à fait indifférents.

Certes, si on demande à quelque serviteur qu est à la suite de son maître, où il va, il ne doi pas répondre qu'il va en tel ou tel lieu, ain seulement qu'il suit son maître ; car il ne va nulle part par sa volonté, ains seulement par celle de so maître. Ainsi, mon Théotime, une volonté résigné en celle de son Dieu ne doit avoir aucun vouloir ains suivre simplement celui de Dieu. Et comm celui qui est dans un navire ne se remue pas de son mouvement propre, ains se laisse seulemen mouvoir selon le mouvement du vaisseau dan lequel il est ; de même le cœur qui est embarqué dans le bon plaisir divin, ne doit avoir aucu autre vouloir que celui de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lors le cœur ne dit plus : *Votre volonté soit faite, et non la mienne,* car il n'a plus aucune volonté à renoncer, ains il dit ces paroles Seigneur, je remets ma volonté entre vos mains comme si sa volonté n'était plus en sa disposition ains en celle de la divine Providence ; de sorte que ce n'est pas proprement comme les serviteurs suivent leurs maîtres : car encore que le voyage se fasse par la volonté de leur maître, leur suite toutefois se fait par leur propre volonté particulière, bien qu'elle soit une volonté suivante et servante, soumise et assujettie à celle de leur maître ; si que (1) tout ainsi que le maître et le serviteur sont deux, aussi la volonté du maître et celle du serviteur sont deux. Mais la volonté qui est morte à soi-même pour vivre en celle de Dieu

(1) *Si que,* tellement que.

elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non seulement conforme et sujette, mais toute anéantie en elle-même et convertie en celle de Dieu ; comme on dirait d'un petit enfant qui n'a point encore l'usage de sa volonté pour vouloir ni aimer chose quelconque que le sein et le visage de sa chère mère ; car il ne pense nullement à vouloir ni aimer chose quelconque, sinon d'être entre les bras de sa mère, avec laquelle il pense être une même chose, et n'est nullement en souci d'accommoder sa volonté à celle de sa mère ; car il ne sent point la sienne, et ne cuide pas (1) d'en avoir une, laissant le soin à sa mère d'aller, de faire et de vouloir ce qu'elle trouvera bon pour lui.

C'est, certes, la souveraine perfection de notre volonté que d'être ainsi unie à celle de notre souverain bien, comme fut celle du saint qui disait : *O Seigneur, vous m'avez conduit et mené à votre volonté ;* car que voulait-il dire, sinon qu'il n'avait nullement employé sa volonté pour se conduire, s'étant simplement laissé guider et mener à celle de son Dieu ?

CHAPITRE XIV

Éclaircissement de ce qui a été dit touchant le trépas de notre volonté.

Il est croyable que la très sainte Vierge Notre-Dame recevait tant de contentement de porter son cher petit Jésus entre ses bras, que le conten-

(1) *Ne cuide pas*, n'a pas souci.

tement empêchait la lassitude, ou du moins rendait la lassitude agréable; car, si de porter une branche d'agnus-castus (1) soulage les voyageurs et les délasse, quel allégement ne recevait pas la glorieuse Mère de porter l'Agneau de Dieu immaculé! Que si parfois elle le laissait marcher sur ses pieds avec elle, le tenant par la main, ce n'était pas qu'elle n'eût mieux aimé de l'avoir pendant à son col sur sa poitrine; mais elle le faisait pour l'exercer à former ses pas et à cheminer lui-même. Et nous autres, Théotime, comme petits enfants du Père céleste, nous pouvons aller avec lui en deux sortes; car nous pouvons aller premièrement marchant des pas de notre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenant toujours de la main de notre obéissance celle de son intention divine, et la suivant partout où elle nous conduit, qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté; car puisqu'il veut que je fasse ce qu'il m'ordonne, il veut que j'aie le pouvoir de le faire. Dieu m'a signifié qu'il voulait que je sanctifiasse le jour du repos; puisqu'il veut que je le fasse, il veut donc que je le veuille faire, et que pour cela j'aie mon propre vouloir, par lequel je suive le sien, me conformant et correspondant à icelui. Mais nous pouvons aussi aller avec notre Seigneur sans avoir aucun vouloir propre, nous laissant simplement porter à son bon plaisir divin comme un petit enfant entre les bras de sa mère, par une certaine sorte de consentement admirable qui se peut appeler union, ou plutôt unité de notre

(1) *Agnus-castus*, voir, p. 83.

volonté avec celle de Dieu. Et c'est la façon avec laquelle nous devons tâcher de nous comporter en la volonté du bon plaisir divin, d'autant que les effets de cette volonté du bon plaisir procèdent purement de sa providence, et sans que nous les fassions, ils nous arrivent. Il est vrai que nous pouvons bien vouloir qu'ils arrivent selon la volonté de Dieu, et ce vouloir est très bon ; mais nous pouvons bien aussi recevoir les événements du bon plaisir céleste par une très simple tranquillité de notre volonté, qui, ne voulant chose quelconque, acquiesce simplement à tout ce que Dieu veut être fait en nous, sur nous et de nous.

Si on eût demandé au doux enfant Jésus, étant porté entre les bras de sa mère, où il allait, n'eût-il pas eu raison de répondre : Je ne vais pas, c'est ma mère qui va pour moi? et qui lui eût demandé : Mais au moins n'allez-vous pas avec votre mère? n'eût-il pas eu raison de dire : Non, je ne vais nullement ; ou si je vais là par où ma mère me porte, je n'y vais pas avec elle, ni par mes propres pas ; ains j'y vais par les pas de ma mère, par elle et en elle? Et qui lui eût répliqué : Mais au moins, ô très cher divin enfant, vous voulez bien vous laisser porter à votre douce mère? *Non fait* (1) *certes*, eût-il pu dire : *Je ne veux rien de tout cela ;* ains comme ma toute bonne mère marche pour moi, aussi elle veut pour moi ; je lui laisse également le soin et d'aller et de vouloir aller pour moi où bon lui semblera ; et comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne

(1) *Non fait*, par opposition à *si fait*.

veux que par son vouloir; et dès que je me trouve entre ses bras, je n'ai aucune attention ni à vouloir, ni à ne vouloir pas, laissant tout autre soin à ma mère, hormis celui d'être sur son sein, de sucer ses sacrées mamelles, et de me tenir bien attaché à son col très aimable, pour la baiser amoureusement *des baisers de ma bouche* (1). Et afin que vous le sachiez, tandis que je suis parmi les délices de ces saintes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est advis que ma mère est un arbre de vie, et que je suis en elle comme son fruit, que je suis son propre cœur au milieu de sa poitrine, ou son âme au milieu de son cœur; c'est pourquoi, comme son marcher suffit pour elle et pour moi, sans que je me mêle de faire aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moi, sans que je fasse aucun vouloir pour ce qui est d'aller ou de venir; aussi ne prends-je point garde si elle va vite ou tout bellement; ni si elle va d'un côté ou d'autre; ni je ne m'enquiers nullement où elle veut aller, me contentant que, comme que ce soit, je suis toujours entre ses bras, joignant ses aimables mamelles, où je me *repais comme entre les lis* (2). O divin enfant de Marie, permettez à ma chétive âme ces élans de dilection. Or allez donc, ô cher petit enfant très aimable, ou plutôt n'allez pas, mais demeurez ainsi saintement collé à la poitrine de votre douce mère; allez toujours en elle et par elle ou avec elle; et n'allez jamais sans elle pendant que vous êtes enfant. *O que bienheureux est le sein qui vous*

(1) Cant., cant. I, 1.
(2) *Ibid.*, II, 2.

a porté, et les mamelles que vous avez sucées (1)!

Le Sauveur de nos âmes eut l'usage de raison dès l'instant de sa conception au sein de sa mère, et pouvait faire tous ces discours; oui, même le glorieux saint Jean, son précurseur, dès le jour de la sainte visitation.

Et bien que l'un et l'autre, pendant ce temps-là et celui de l'enfance, jouît de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses; si est-ce qu'ils laissèrent le soin, en ce qui était de leur conduite extérieure, à leurs mères de faire et vouloir pour eux ce qui était requis.

Théotime, nous devons être comme cela, nous rendant pliables et maniables au bon plaisir divin comme si nous étions de cire, ne nous amusant point à souhaiter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et faire à Dieu pour nous ainsi qu'il lui plaira : *jetant en lui toute notre sollicitude, d'autant qu'il a soin de nous* (2), ainsi que dit le saint Apôtre.

Et notez qu'il dit : *toute notre sollicitude,* c'est-à-dire, autant celle que nous avons de recevoir les événements, comme celle de vouloir ou de ne vouloir pas; car il aura soin du succès de nos affaires, et de vouloir pour nous ce qui sera le meilleur.

Cependant employons chèrement notre soin

(1) Luc., II, 27.
(2) I Petr., V, 7.

à bénir Dieu de tout ce qu'il fera, à l'exemple de Job, disant : *Le Seigneur m'a donné beaucoup, le Seigneur me l'a ôté : le nom du Seigneur soit béni* (1).

Non, Seigneur, je ne veux aucun événement, car je vous le laisse vouloir pour moi tout à votre gré; mais en lieu de vouloir les événements, je vous bénirai de quoi vous les aurez voulus.

O Théotime, que cette occupation de notre volonté est excellente, quand elle quitte le soin de vouloir et choisir les effets du bon plaisir divin, pour louer et remercier ce bon plaisir de tels effets!

CHAPITRE XV

Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmi les peines intérieures et extérieures de cette vie, en suite de l'indifférence et trépas de la volonté.

Bénir Dieu et le remercier pour tous les événements que sa providence ordonne, c'est à la

(1) Job, I, 21.

vérité une occupation toute sainte ; mais si tandis que nous laissons le soin à Dieu de vouloir et faire ce qui lui plaît en nous, sur nous et de nous, sans être attentifs à ce qui se passe, quoique nous le sentions bien, nous pouvions divertir notre cœur et appliquer notre attention en la bonté et douceur divine ; la bénissant, non en ses effets ni ès événements qu'elle ordonne, mais en elle-même et en sa propre excellence, nous ferions sans doute un exercice beaucoup plus éminent.

Démétrius tenant le siège devant Rhodes, Protogène (1) qui était en une petite maison des faubourgs, ne cessa jamais de travailler, mais avec tant d'assurance et de repos d'esprit, qu'encore qu'on lui tînt presque toujours l'épée à la gorge, il fit l'excellent chef-d'œuvre d'un satyre admirable qui s'égayait à jouer du flageolet. O Dieu, quelles âmes, qui, entre toutes sortes d'accidents, tiennent toujours leur attention et affection sur la bonté éternelle pour l'honorer et chérir à jamais!

La fille d'un excellent médecin et chirurgien, étant en fièvre continue, et sachant que son père l'aimait uniquement, disait à l'une de ses amies : Je sens beaucoup de peine, mais pourtant je ne pense point aux remèdes ; car je ne sais pas ce qui pourrait servir à ma guérison. Je pourrais désirer une chose, et il m'en faudrait une autre. Ne gagné-je donc pas mieux de laisser tout ce soin à mon père, qui sait, qui peut et qui veut pour moi tout ce qui est requis à ma santé? J'aurais tort d'y penser, car il y pensera assez pour moi ;

(1) *Protogène*, peintre célèbre, vivait à Rhodes vers 336 av. J.-C. Son mérite fut surtout mis en lumière par Apelle

j'aurais tort de vouloir quelque chose, car il voudra assez tout ce qui me sera profitable. Seulement donc j'attendrai qu'il veuille ce qu'il jugera expédient, et ne m'amuserai qu'à le regarder quand il sera près de moi, à lui témoigner mon amour filial, et lui faire connaître ma confiance parfaite. Et sur ces paroles, elle s'endormit, tandis que son père, jugeant à propos de la saigner, disposa ce qui était requis, et venant à elle, ainsi qu'elle se réveilla, après l'avoir interrogée comme elle se trouvait de son sommeil, il lui demanda si elle ne voulait pas bien être saignée pour guérir. Mon père, répondit-elle, je suis vôtre : je ne sais ce que je dois vouloir pour guérir, c'est à vous de vouloir et faire pour moi tout ce qui vous semblera bon; car, quant à moi, il me suffit de vous aimer et honorer de tout mon cœur, comme je fais. Voilà donc qu'on lui bande le bras, et que le père même porte la lancette sur la veine : mais tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais cette aimable fille ne regarda son bras piqué, ni son sang sortir de la veine; ains tenant les yeux arrêtés sur le visage de son père, elle ne disait autre chose, sinon parfois tout doucement : Mon père m'aime bien, et moi je suis toute sienne; et quand tout fut fait, elle ne le remercia point, mais seulement répéta encore une fois les mêmes paroles de son affection et confiance filiale.

Or, dites-moi maintenant, mon ami Théotime, cette fille ne témoigna-t-elle pas un amour plus attentif et plus solide envers son père, que si elle eût eu beaucoup de soin de lui demander des remèdes à son mal, de regarder comme on lui ouvrait la veine, ou comme le sang coulait, de lui

dire beaucoup de paroles de remerciement? Il n'y a certes doute quelconque en cela : car si elle eût pensé à soi, qu'eût-elle gagné, sinon d'avoir souci inutile, puisque son père en avait assez pour elle? Regardant son bras, qu'eût-elle fait, sinon recevoir de la frayeur? Et remerciant son père, quelle vertu eût-elle pratiquée, sinon celle de la gratitude? N'a-t-elle pas donc mieux fait de s'occuper toute ès démonstrations de son amour filial, infiniment plus agréable au père que toute autre vertu?

Mes yeux sont toujours au Seigneur, car il désengagera mes pieds des filets et des pièges (1). Es-tu tombé dans les filets des adversités; eh! ne regarde pas ton aventure, ni les pièges esquels tu es pris : regarde Dieu, et le laisse faire, il aura soin de toi. *Jette ta pensée sur lui,* et il *te nourrira* (2). Pourquoi te mêles-tu de vouloir ou ne vouloir pas les événements et accidents du monde, puisque tu ne sais pas ce que tu dois vouloir, et que Dieu voudra toujours assez pour toi tout ce que tu pourras vouloir sans que tu t'en mettes en peine? Attends donc en repos d'esprit les effets du bon plaisir divin, et que son vouloir te suffise, puisqu'il est toujours très bon; car ainsi ordonna-t-il à sa bien-aimée sainte Catherine de Sienne : Pense en moi, lui dit-il, et je penserai pour toi.

Il est fort malaisé de bien exprimer cette extrême indifférence de la volonté humaine, qui est ainsi réduite et trépassée en la volonté de Dieu; car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce à celle de Dieu, puisque l'acquiescement

(1) Ps., XXIV, 13
(2) Ps., LIV, 23.

est un acte de l'âme qui déclare son consentement. Il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ni qu'elle reçoit, d'autant qu'accepter et recevoir sont certaines actions qu'on peut, en certaine façon, appeler actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive. Il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est une action de la volonté, et par conséquent un certain vouloir oisif qui ne veut voirement rien faire, mais veut pourtant laisser faire. Il me semble donc plutôt que l'âme qui est en cette indifférence, et qui ne veut rien, ains laisse vouloir à Dieu ce qui lui plaira, doit être dite avoir sa volonté en une simple et générale attente, d'autant qu'attendre ce n'est pas faire ou agir, ains demeurer exposé à quelque événement. Et si vous y prenez garde, l'attente de l'âme est vraiment volontaire : et toutefois ce n'est pas une action, mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera : et lorsque les événements sont arrivés et reçus, l'attente se convertit en consentement ou acquiescement; mais avant la venue d'iceux, en vérité l'âme est en une simple attente, indifférente à tout ce qu'il plaira à la volonté divine d'ordonner.

Notre Sauveur exprime ainsi l'extrême soumission de la volonté humaine à celle de son Père éternel : *Le Seigneur Dieu*, dit-il, *a ouvert mon oreille*, c'est-à-dire m'a annoncé son bon plaisir touchant la multitude des travaux que je dois souffrir; *et moi*, dit-il par après, *je ne contredis point, je ne me retire point en arrière*. Qu'est-ce à dire *je ne contredis point, je ne me retire point en arrière* (1)? sinon : Ma volonté est une simple attente

(1) Is., L, 5.

et demeure disposée à tout ce que celle de Dieu ordonnera; ensuite de quoi *je baille* et abandonne *mon corps à la merci de ceux qui le battront, et mes joues à ceux qui les pelleront* (1), préparé à tout ce qu'ils voudront faire de moi. Mais voyez, je vous prie, Théotime, que tout ainsi que notre Sauveur, après l'oraison de résignation qu'il fit au jardin des Olives, et sa prise, se laissa manier et mener au gré de ceux qui le crucifièrent, avec un abandonnement admirable de son corps et de sa vie entre leurs mains, aussi mit-il son âme et sa volonté, par une indifférence très parfaite, ès mains de son Père éternel. Car bien qu'il dit : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné* (2)? ce fut pour nous faire savoir les véritables amertumes et peines de son âme, et non pour contrevenir à la très sainte indifférence en laquelle il était, ainsi qu'il montra bientôt après, concluant toute sa vie et sa passion par ces incomparables paroles : *Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains* (3).

CHAPITRE XVI

Du dépouillement parfait de l'âme unie à la volonté de Dieu.

Représentons-nous le doux Jésus, Théotime, chez Pilate, où, pour l'amour de nous, les gens d'armes, ministres de la mort, le dévêtirent de ses habits l'un après l'autre; et non contents de cela, lui ôtèrent encore sa peau, la déchirant à

(1) Is., L, 6.— *Les pelleront.* Le texte latin dit: *vellentibus*, ceux qui enlèvent le poil.
(2) Matth., XXVII, 46.
(3) Luc., XXIII, 46.

coups de verges et de fouets : comme par après son âme fut dépouillée de son corps, et le corps de sa vie, par la mort qu'il souffrit en la croix; mais trois jours passés, par sa très sainte résurrection, l'âme se revêtit de son corps glorieux, et le corps de sa peau immortelle, et s'habilla de vêtements différents, ou en pèlerin, ou en jardinier, ou d'autre sorte, selon que le salut des hommes et la gloire de son Père le requéraient. L'amour fit tout cela, Théotime ; et c'est l'amour aussi qui entrant en une âme afin de la faire heureusement mourir à soi et revivre à Dieu, la fait dépouiller de tous les désirs humains et de l'estime de soi-même, qui n'est pas moins attachée à l'esprit que la peau à la chair, et la dénue (1) enfin des affections plus aimables : comme sont celles qu'elle avait aux consolations spirituelles, aux exercices de piété et à la perfection des vertus, qui semblaient être la propre vie de l'âme dévote.

Alors, Théotime, l'âme a raison de s'écrier : *J'ai ôté mes habits, comme m'en revêtirai-je* (2)? *J'ai lavé mes pieds* de toute sorte d'affections, *comme les souillerais-je* derechef? *Nue je suis sortie* de la main de Dieu, *et nue j'y retournerai. Le Seigneur m'avait donné* beaucoup de désirs, *le Seigneur me* les *a ôtés, que son saint nom soit béni* (3). Oui, Théotime, le même Seigneur qui nous fait désirer les vertus en notre commencement, et qui nous les fait pratiquer en toutes occurrences, c'est lui-même qui nous ôte l'affec-

(1) *La dénue*, la dépouille.
(2) Cant. cant., v, 3.
(3) Job., I, 21.

tion des vertus et de tous les exercices spirituels, afin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon plaisir de sa divine majesté. Car, comme la belle et sage Judith avait voirement dans ses cabinets (1) ses beaux habits de fête, et néanmoins ne les affectionnait point, ni ne s'en para jamais en sa viduité, sinon quand inspirée de Dieu elle alla ruiner Holopherne; ainsi, quoique nous ayons appris la pratique des vertus et les exercices de dévotion, si est-ce que nous ne les devons point affectionner, ni en revêtir notre cœur, sinon à mesure que nous savons que c'est le bon plaisir de Dieu. Et comme Judith demeura toujours en habits de deuil, sinon en cette occasion en laquelle Dieu voulut qu'elle se mît en pompe, aussi devons-nous paisiblement demeurer revêtus de notre misère et abjection parmi nos imperfections et faiblesses, jusqu'à ce que Dieu nous exalte à la pratique des excellentes actions.

On ne peut longuement demeurer en cette privation, dépouillé de toute sorte d'affections. C'est pourquoi, selon l'avis du saint Apôtre, après que nous avons *ôté les vêtements du vieil* Adam, il se faut *revêtir des habits du nouvel homme* (2), c'est-à-dire, de Jésus-Christ; car ayant tout renoncé (3), voire même les affections des vertus, pour ne vouloir ni de celles-là, ni d'autres quelconques, qu'autant que le bon plaisir divin portera, il nous faut revêtir derechef de plusieurs affections,

(1) *Voirement dans ses cabinets*, certainement dans ses armoires.
(2) Coloss., III, 9, 10.
(3) *Ayant tout renoncé*, ayant renoncé à tout.

et peut-être des mêmes que nous avons renoncées et résignées (1) ; mais il s'en faut derechef revêtir, non plus parce qu'elles nous sont agréables, utiles, honorables, et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mêmes, ains parce qu'elles sont agréables à Dieu, utiles à son honneur, et destinées à sa gloire.

Eliézer portait des pendants d'oreilles, des bracelets et des vêtements neufs pour la fille que Dieu avait préparée au fils de son maître ; et par effet il les donna à la vierge Rebecca, sitôt qu'il connut qu'elle était celle-là. Il faut des habits neufs à l'épouse du Sauveur. Si pour l'amour de lui elle s'est dépouillée de l'affection ancienne qu'elle avait à ses parents (2), au pays, à la maison, aux amis, il faut qu'elle en prenne une toute nouvelle, affectionnant tout cela en son rang, non plus selon les considérations humaines, mais parce que l'époux céleste le veut, le commande et l'entend, et qu'*il a mis* un tel *ordre en la charité* (3). Si on s'est dénué de la vieille affection aux consolations spirituelles, aux exercices de la dévotion, à la pratique des vertus, voire même à notre propre avancement en la perfection, il se faut revêtir d'une autre affection toute nouvelle, aimant toutes ces grâces et faveurs célestes, non plus parce qu'elles perfectionnent et ornent notre esprit, mais parce que le nom de notre Seigneur en est sanctifié, que son royaume en est enrichi, et son bon plaisir glorifié.

Ainsi saint Pierre s'habille dans la prison, non

(1) *Résignées*, abandonnées.
(2) Ps., XLIV, 11, 12.
(3) Cant. cant., II, 12, 4.

par son élection, mais à mesure que l'ange le lui commande (1). Il met sa ceinture, puis ses sandales, puis ses autres vêtements. Et le glorieux saint Paul, dépouillé en un moment de toutes affections, *Seigneur*, dit-il, *que voulez-vous que je fasse* (2)? c'est-à-dire, que vous plaît-il que j'affectionne, puisque me jetant à terre vous avez fait mourir ma volonté propre? Eh! Seigneur, mettez votre bon plaisir en sa place, et *m'enseignez de faire votre volonté; car vous êtes mon Dieu* (3). Théotime, quiconque a tout quitté pour Dieu, ne doit rien reprendre que comme Dieu le veut; il ne nourrit plus son corps, sinon comme Dieu l'ordonne, afin qu'il serve à l'esprit; il n'étudie plus que pour servir le prochain et sa propre âme, selon l'intention divine; il pratique les vertus, non selon qu'elles sont plus à son gré, mais selon que Dieu le désire.

Dieu commanda au prophète Isaïe de se dépouiller, et il le fit; marchant et prêchant en cette sorte, ou trois jours entiers, comme quelques-uns disent, ou trois ans, comme les autres pensent: puis il reprit ses habits quand le terme que Dieu lui avait préfigé (4) fut passé. Ainsi se faut-il dénuer de toutes affections, petites et grandes, et faut souvent examiner notre cœur pour voir s'il est bien prêt à se dévêtir, comme fit Isaïe, de tous ses habits; puis reprendre aussi, quand il est temps, les affections convenables du service de la charité, afin de mourir en croix nus avec notre

(1) Act., XII, 8.
(2) *Ibid.*, IX, 6.
(3) Ps., CXLII, 10.
(4) *Préfigé*, fixé d'avance

divin Sauveur, et ressusciter par après en un nouvel homme avec lui. *L'amour est fort comme la mort* (1), pour nous faire tout quitter : il est magnifique comme la résurrection, pour nous parer de gloire et d'honneur.

(1) Cant. cant., VIII, 6.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.

LIVRE DIXIÈME

DU COMMANDEMENT D'AIMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

CHAPITRE PREMIER

De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aimer sur toutes choses.

L'homme est la perfection de l'univers, l'esprit est la perfection de l'homme; l'amour, celle de l'esprit; et la charité, celle de l'amour. C'est pourquoi l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela, Théotime, consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin que le Sauveur nomme *le premier et le très grand commandement* (1). Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines, et à toutes les saintes Écritures. Tout est fait pour ce céleste amour, et tout se rapporte à icelui. De l'arbre sacré de ce commandement dépendent tous les conseils, exhortations, inspirations et les autres commandements, comme ses fleurs; et la vie éternelle, comme son fruit : et tout ce qui ne tend

(1) Matth., xxii, 38.

point à l'amour éternel, tend à la mort éternelle. Grand commandement duquel la parfaite pratique dure en la vie éternelle, ains n'est autre chose que la vie éternelle.

Mais voyez, Théotime, combien cette loi d'amour est aimable. Eh ! Seigneur Dieu, ne suffisait-il pas qu'il vous plût de nous permettre ce divin amour, comme Laban permit celui de Rachel à Jacob, sans qu'il vous plût encore de nous y semondre (1) par exhortations, de nous y pousser par vos commandements? Mais non, bonté divine; afin que ni votre grandeur, ni notre bassesse, ni prétexte quelconque ne nous retardât de vous aimer, vous nous le commandez. Le pauvre Appelles ne se pouvant garder d'aimer, n'osait toutefois aimer la belle Compaspé, parce qu'elle appartenait au grand Alexandre. Mais quand il eut congé de l'aimer, combien s'en estimait-il obligé à celui qui le lui permettait ! Il ne savait s'il devait plus aimer ou cette belle Compaspé qu'un si grand empereur lui avait quittée, ou ce grand empereur qui lui avait quitté une si belle Compaspé.

O vrai Dieu ! si nous le savions entendre, mon cher Théotime, quelle obligation aurions-nous à ce souverain bien, qui non seulement nous permet, mais nous commande de l'aimer ! Hélas, ô Dieu ! je ne sais pas si je dois plus aimer votre infinie beauté qu'une si divine bonté m'ordonne d'aimer, ou votre divine bonté qui m'ordonne d'aimer une si très infinie beauté. O beauté, combien êtes-vous aimable, m'étant octroyée par une si immense bonté ! O bonté, que vous êtes ai-

(1) *Semondre*, exciter.

mable de me communiquer une si éminente beauté!

Dieu, au jour du jugement, imprimera ès esprits des damnés l'appréhension de la perte qu'ils feront, en une façon admirable; car la divine majesté leur fera clairement voir la souveraine beauté de sa face et les trésors de sa bonté; et, à la vue de cet abîme infini de délices, la volonté, par un effort extrême, se voudra lancer sur icelui, pour s'unir à lui et jouir de son amour; mais ce sera pour néant (1), d'autant qu'elle sera comme une femme qui, entre les douleurs de l'enfantement, après avoir enduré des violentes tranchées, des convulsions cruelles et des détresses insupportables, meurt enfin sans pouvoir enfanter; car à mesure que la claire et belle connaissance de la divine beauté aura pénétré les entendements de ces esprits infortunés, la divine justice ôtera tellement la force à la volonté, qu'elle ne pourra nullement aimer cet objet que l'entendement lui proposera et représentera être tant aimable; et cette vue, qui devait engendrer un si grand amour en la volonté, en lieu de cela, y fera naître une tristesse infinie, laquelle sera rendue éternelle par la souvenance, qui demeurera à jamais en ces âmes perdues, de la souveraine beauté qu'elles auront vue, souvenance stérile de tout bien, ains fertile de travaux (2), de peines, de tourments et de désespoirs immortels: d'autant qu'en la volonté se trouvera tout en emble une impossibilité, ains une effroyable et éternelle aversion et répugnance d'aimer cette tant

(1) *Pour néant,* pour rien, en vain.
(2) *Ains fertile de travaux,* mais féconde en travaux.

désirable excellence ; si que les misérables damnés demeureront à jamais en une rage désespérée do savoir une perfection si souverainement aimable, sans en pouvoir jamais avoir ni la jouissance ni l'amour; parce que, tandis qu'ils l'ont pu aimer, ils ne l'ont pas voulu. Ils brûleront d'une soif d'autant plus violente, que le souvenir de cette source des eaux de la vie éternelle aiguisera leurs ardeurs ; ils mourront immortellement, *comme des chiens*, d'une *faim* (1) d'autant plus véhémente, que leur mémoire en affinera (2) l'insatiable cruauté par le souvenir du festin duquel ils auront été privés.

> Car alors, frémissant de rage,
> Le pervers tout sec deviendra :
> Mais, quoi que brasse (3) en son courage
> Le méchant, tout lui défaudra (4).

Certes, je ne voudrais pas assurer que cette vue de la beauté de Dieu que les malheureux auront, comme en éloïse (5), et à guise d'un éclair, doive être de même clarté que celle des bienheureux : mais elle sera pourtant si claire, qu'*ils verront le Fils de l'homme en sa majesté, ils verront celui qu'ils ont percé* (6), et, par la vue de cette gloire, connaîtront la grandeur de leur perte. Si Dieu avait défendu à l'homme de l'aimer, que de regrets ès âmes généreuses ! Que ne feraient-elles

(1) Ps., LVIII, 7.
(2) *Affinera*, aiguisera.
(3) *Quoi que brasse... le méchant*, quelque projet, quelque désir que forme le méchant.
(4) Ps., III, 10.
(5) *Éloïse*, *éloyse*, éclair, clarté; du latin *elucere;* en languedocien : *liaus*, *lieus*, *eslious*.
(6) Matth., XXIV, 30. — Joan., XIX, 37.

pas pour en obtenir la permission! David entra au hasard d'un combat extrêmement rude pour avoir la fille du roi. Et qu'est-ce que ne fit pas Jacob pour pouvoir épouser Rachel, et le prince Sichem pour avoir Dina en mariage? Les damnés s'estimeraient bienheureux, s'ils pensaient de pouvoir quelquefois aimer Dieu; et les bienheureux s'estimeraient damnés, s'ils croyaient de pouvoir être une fois privés de cet amour sacré.

Eh! vrai Dieu! combien est désirable la suavité de ce commandement, Théotime, puisque si la divine volonté le faisait aux damnés, ils seraient en un moment délivrés de leur plus grand malheur, et que les bienheureux ne sont bienheureux que par la pratique d'icelui! O amour céleste, que vous êtes aimable à nos âmes! et que bénie soit à jamais la bonté laquelle nous commande avec tant de soin qu'on l'aime, quoique son amour soit si désirable et nécessaire à notre bonheur, que sans icelui nous ne puissions être que malheureux.

CHAPITRE II

Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel mais est toutefois donné aux fidèles de ce monde.

Si aucune *loi n'est imposée au juste* (1), parce que, prévenant la loi, et sans avoir besoin d'être sollicité par icelle, il fait la volonté de Dieu par l'instinct de la charité qui règne en son âme, combien devons-nous estimer les bienheureux du paradis, libres et exempts de toute sorte de com-

(1) I Tim., I, 9.

mandements, puisque de la jouissance en laquelle ils sont de la souveraine beauté et bonté du bien-aimé, coule et procède une douce mais inévitable nécessité en leurs esprits d'aimer éternellement la très sainte Divinité ! Nous aimerons Dieu au ciel, Théotime, non comme liés et obligés par la loi, mais comme attirés et ravis par la joie que cet objet si parfaitement aimable donnera à nos cœurs. Alors la force du commandement cessera pour faire place à la force du contentement, qui sera le fruit et le comble de l'observation du commandement. Nous sommes donc destinés au contentement qui nous est promis en la vie immortelle par ce commandement qui nous est fait en cette vie mortelle, en laquelle nous sommes, à la vérité, obligés de l'observer très étroitement, puisque c'est la loi fondamentale que le roi Jésus a donnée aux citoyens de la Hiérusalem militante pour leur faire mériter la bourgeoisie (1) et la joie de la Hiérusalem triomphante.

Certes, là-haut au ciel nous aurons un cœur tout libre de passions, une âme tout épurée de distractions, un esprit affranchi de contradictions, et des forces exemptes de répugnances ; et partant nous y aimerons Dieu par une perpétuelle et non jamais interrompue dilection, ainsi qu'il est dit de ces quatre animaux sacrés, qui, représentant les évangélistes, *sans cesser ni jour ni nuit* (2), louaient continuellement la Divinité. O Dieu ! quelle joie, quand établis en ces éternels tabernacles, nos esprits seront en ce mouvement perpé-

(1) *Bourgeoisie*, droit de cité.
(2) Apoc., IV, 8.

tuel, emmi lequel ils auront le repos tant désiré de leur éternelle dilection !

Heureux qui loge en ta maison,
Il te loue en toute saison (1).

Mais il ne faut pas prétendre à cet amour si extrêmement parfait en cette vie mortelle ; car nous n'avons pas encore ni le cœur, ni l'âme, ni l'esprit, ni les forces des bienheureux. Il suffit que nous aimions de tout le cœur et de toutes les forces que nous avons. Tandis que nous sommes petits enfants, nous sommes sages comme petits enfants, nous parlons en petits enfants, nous aimons comme petits enfants (2) ; mais quand nous serons parfaits là-haut au ciel, nous serons quittes de notre enfance, et aimerons Dieu parfaitement. Et ne faut pas non plus, Théotime, que pendant l'enfance de notre vie mortelle nous laissions de faire ce qui est en nous selon qu'il nous est commandé, puisque non seulement nous le pouvons, mais il est très aisé, tout ce commandement étant de l'amour et de l'amour de Dieu, qui étant souverainement bon, est souverainement aimable.

CHAPITRE III

Comme tout le cœur étant employé en l'amour sacré, on peut néanmoins aimer Dieu différemment, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu.

Qui dit tout, ne forclôt (3) rien, et toutefois un homme ne laissera pas d'être tout à Dieu, tout à son père, tout à sa mère, tout au prince, tout à la république, tout à ses enfants, tout à ses amis ;

(1) Ps., LXXXIII, 5.
(2) I Cor., XIII, 11.
(3) *Forclôt*, n'exclut.

en sorte qu'étant tout à un chacun, il sera encore tout à tous. Or, cela est ainsi d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns, n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres.

L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il aime : il est donc souverainement donné à Dieu, lorsqu'il aime souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsi donné, il ne doit rien aimer qui puisse ôter son cœur à Dieu. Or, jamais aucun amour n'ôte nos cœurs à Dieu, sinon celui qui lui est contraire.

Sara ne se fâche point de voir Ismaël autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se joue point à le heurter et piquer ; et la divine bonté ne s'offense point de voir en nous des autres amours auprès du sien, tandis qu'ils conservent envers lui la révérence et soumission qui lui est due.

Certes, Théotime, là-haut en paradis, Dieu se donnera tout à nous, et non pas en partie, puisque c'est un tout qui n'a point de partie ; mais il se donnera pourtant diversement, et avec autant de différences qu'il y aura de bienheureux ; ce qui se fera ainsi parce que se donnant tout à tous, et tout à un chacun, il ne se donnera jamais totalement ni à pas un en particulier, ni à tous en général. Or, nous nous donnerons à lui selon la mesure qu'il se donnera à nous ; car nous le verrons voirement tous *face à face* (1), ainsi qu'il est en sa beauté, et l'aimerons de cœur à cœur, ainsi qu'il est en sa bonté ; mais tous toutefois ne le verront pas avec une égale clarté, ni ne l'aimeront pas avec une égale suavité ; ains un chacun

(1) I Cor., XIII, 12.

le verra et l'aimera selon la particulière mesure de gloire que la divine Providence lui a préparée. Nous aurons tous également la plénitude de ce divin amour, mais les plénitudes pourtant seront inégales en perfection. Le miel de Narbonne est tout doux, si est bien (1) celui de Paris : tous deux sont pleins de douceur, mais l'un néanmoins est plein d'une meilleure, plus fine et plus forte douceur; et bien que l'un et l'autre soit tout doux, ni l'un ni l'autre n'est pas toutefois totalement doux. Je fais hommage au prince souverain, et je le fais encore au subalterne ; j'engage donc envers l'un et envers l'autre toute ma fidélité, et toutefois je ne l'engage pas totalement ni à l'un ni à l'autre ; car en celle que je prête au souverain, je n'exclus pas celle du subalterne, et en celle du subalterne je ne comprends pas celle du souverain. Que si au ciel, où ces paroles : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur* (2), seront si excellemment pratiquées, on aura des grandes différences en l'amour, ce n'est pas merveille si en cette vie mortelle il y en a beaucoup.

Théotime, non seulement entre ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur il y en a qui l'aiment plus, et les autres moins ; mais une même personne se surpasse maintes fois soi-même en ce souverain exercice de la dilection de Dieu sur toutes choses. Appelles faisait mieux une fois qu'autre ; il se surmontait aucune fois soi-même : car bien qu'il mît ordinairement tout son art et toute son attention à peindre Alexandre le Grand, si est-ce qu'il ne l'y mettait pas toujours

(1) *Si est bien*, ainsi est bien, également.
(2) Deut., VI, 5.

totalement, ni si entièrement, qu'il ne lui restât des autres efforts par lesquels il n'employait pas ni un plus grand artifice, ni une plus grande affection ; mais il l'employait plus vivement et parfaitement. Il appliquait toujours tout son esprit à bien faire ces tableaux d'Alexandre, parce qu'il l'appliquait sans réserve ; mais il l'appliquait aucune fois plus fortement et plus heureusement. Qui ne sait que l'on profite en ce saint amour, et que la fin des saints est comblée d'un plus parfait amour que le commencement ?

Or, selon la manière de parler des saintes Écritures, faire quelque chose de tout son cœur, ne veut dire autre chose, sinon la faire de bon cœur sans réserve : O Seigneur ! disait David, *je vous ai cherché de tout mon cœur. J'ai crié de tout mon cœur : Seigneur, exaucez-moi* (1). Et la sacrée parole témoigne que vraiment il avait suivi Dieu de tout son cœur ; et nonobstant cela elle ne laisse pas de dire qu'Ezéchias *n'eut point son semblable parmi les rois de Juda, ni devant, ni après lui ; qu'il s'unit à Dieu, et ne se détourna pas de lui* (2) ; puis traitant de Josias, elle dit, qu'*il n'y eut aucun roi devant lui qui fût semblable, qui se retournât au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force, selon toute la loi de Moïse ; nul aussi après lui ne s'éleva de semblable* (3). Voyez donc, Théotime, je vous prie ; voyez comme David, Ezéchias et Josias aimèrent Dieu de tout leur cœur, et que néanmoins ils ne l'aimèrent pas tous trois également, puisque aucun des trois n'eut son sem-

(1) Ps., CXVIII, 10, 145.
(2) IV Reg. XVIII, 5, 6.
(3) *Ibid.*, XXIII, 25.

blable en cet amour, ainsi que dit le sacré texte. Tous trois l'aimèrent un chacun de tout son cœur, mais pas un d'entre eux, ni tous trois ensemble, ne l'aimèrent totalement, ains chacun en sa façon particulière : si que, comme tous trois furent semblables en ce qu'ils donnèrent un chacun tout son cœur, aussi furent-ils dissemblables tous trois en la manière de le donner; ains il n'y a point de doute que David pris à part ne fût grandement dissemblable à soi-même en cet amour, et qu'avec son second *cœur* que Dieu *créa net et pur* en lui, et avec son *esprit droit* que Dieu *renouvela en ses entrailles* (1) par la très sainte pénitence, il ne chantât beaucoup plus mélodieusement le cantique de sa dilection, qu'il n'avait jamais fait avec son cœur et son esprit premier.

Tous les vrais amants sont égaux, en ce que tous donnent tout leur cœur à Dieu et de toute leur force; mais ils sont inégaux, en ce qu'ils le donnent tous diversement et avec des différentes façons, dont les uns donnent tout leur cœur, de toute leur force, moins parfaitement que les autres. Qui le donne tout par le martyre, qui tout par la virginité, qui tout par la pauvreté, qui tout par l'action, qui tout par la contemplation, qui tout par l'exercice pastoral; et tous le donnant tout par l'observance des commandements, les uns pourtant le donnent avec moins de perfection que les autres.

Oui même Jacob, qui était appelé le *Saint* de Dieu en Daniel, et que Dieu proteste d'avoir *aimé*, confesse lui-même qu'il avait *servi* Laban de *toutes*

(1) Ps., L, 12.

ses forces (1). Et pourquoi avait-il servi Laban, sinon pour avoir Rachel qu'il aimait de toutes ses forces? Il sert Laban de toutes ses forces, il sert Dieu de toutes ses forces, il aime Rachel de toutes ses forces, il aime Dieu de toutes ses forces, mais il n'aime pas pour cela Rachel comme Dieu, ni Dieu comme Rachel. Il aime Dieu comme son Dieu, sur toutes choses, et plus que soi-même; il aime Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes, et comme lui-même. Il aime Dieu de l'amour absolument et souverainement suprême, et Rachel du suprême amour nuptial. Et l'un des amours n'est point contraire à l'autre, puisque celui de Rachel ne viole point les privilèges et avantages souverains de celui de Dieu.

De sorte, Théotime, que le prix de l'amour que nous portons à Dieu, dépend de l'éminence et excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aimons, en ce que nous l'aimons pour sa souveraine infinie bonté, comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or une goutte de cet amour vaut mieux, a plus de force, et mérite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent être ès cœurs des hommes et parmi les chœurs des anges : car tandis que cet amour vit, il règne et tient le sceptre sur toutes affections, faisant préférer Dieu en sa volonté à toutes choses indifféremment, universellement, et sans réserve.

(1) Daniel, III, 35. — Rom., IX, 13. — Gen., XXXI, 6

CHAPITRE IV

De deux degrés de perfection avec lesquels ce commandement peut être observé en cette vie mortelle.

Tandis que le grand roi Salomon, jouissant encore de l'esprit divin, composait le sacré Cantique des cantiques, il avait, selon la permission de ce temps-là, une grande variété de dames et damoiselles dédiées à son amour en diverses conditions et sous des différentes qualités. Car, premièrement, il y en avait une qui était uniquement l'unique amie, toute parfaite, toute rare, comme une singulière colombe avec laquelle les autres n'entraient point en comparaison, et que pour cela il appela de son nom, Sulamite (1). Secondement, il en avait soixante, qui, après celle-là, tenaient le premier degré d'honneur et d'estime, et qui furent nommées reines; outre lesquelles il y avait, en troisième lieu, encore quatre-vingts dames qui n'étaient voirement pas reines, mais qui pourtant avaient part au lit royal en qualité d'honorables et légitimes amies. Et finalement il y avait des jeunes damoiselles sans nombre réservées pour être mises en la place des précédentes à mesure qu'elles viendraient à défaillir.

Or, sur l'idée de ce qui se passait en son palais, il décrivit les diverses perfections des âmes qui à l'avenir devaient adorer, aimer et servir le grand roi pacifique Jésus-Christ notre Seigneur; entre lesquelles il y en a qui, étant nouvellement délivrées de leurs péchés, et bien résolues d'aimer Dieu, sont néanmoins encore novices, appren-

(1) *Sulamite*, en hébreu, parfaite.

tisses (1), tendres et faibles; si qu'elles aiment voirement la divine suavité, mais avec mélange d'autant d'autres différentes affections, que leur amour sacré étant encore comme en son enfance, elles aiment avec notre Seigneur quantité de choses superflues, vaines et dangereuses. Et comme un phénix nouvellement éclos de sa cendre, n'ayant encore que des petites plumes fluettes et des poils follets, ne peut faire que des petits élans, par lesquels il doit être dit sauter plutôt que voler; ainsi ces tendres jeunes âmes nouvellement nées dans la cendre de leur pénitence, ne peuvent encore pas prendre l'essor, et voler au plein air de l'amour sacré, retenues dans une multitude de mauvaises inclinations et habitudes dépravées que les péchés de la vie passée leur ont laissées. Elles sont néanmoins vivantes, animées et emplumées de l'amour et de l'amour vrai, autrement elles n'eussent pas quitté le péché; mais amour néanmoins encore faible et jeune, qui, environné d'une quantité d'autres amours, ne peut pas produire tant de fruit comme il ferait s'il possédait entièrement le cœur.

Tel fut l'enfant prodigue, quand quittant l'infâme compagnie, ou la garde des pourceaux entre lesquels il avait vécu, il vint ès bras de son père, à demi nu et tout souillé des ordures qu'il avait contractées parmi ces vilains animaux. Car qu'est-ce quitter les pourceaux, sinon se retirer des péchés? Et qu'est-ce venir tout déchiré, drilleux (2) et infecté, sinon avoir encore l'affection

(1) *Apprentisses*, apprenties.
(2) *Drilleux*, en haillons; *drilles* signifie vieux chiffons.

embarrassée des habitudes et inclinations qui tendent au péché? Mais cependant il avait la vie de l'âme, qui est l'amour; et comme un phénix renaissant de sa cendre, il se trouva nouvellement ressuscité : *il était mort*, dit son père, et *il est revenu à vie* (1), il est ravivé. Or, ces âmes sont nommées jeunes filles au Cantique, d'autant qu'ayant senti l'odeur du nom de l'époux, qui ne respire que salut et pardon, elles l'aiment d'un amour vrai, mais amour qui, comme elles, est en sa tendre jeunesse, d'autant que tout ainsi que les jeunes fillettes aiment voirement bien leurs époux si elles en ont, mais ne laissent pas d'aimer grandement les bagues et bagatelles, leurs compagnes, avec lesquelles elles s'amusent éperdument à jouer; danser et folâtrer, s'entretenant avec les petits oiseaux, petits chiens, écurieux (2) et autres tels jouets, aussi ces âmes jeunes et novices aiment certes bien l'époux sacré, mais avec une multitude de distractions et divertissements volontaires : de sorte que l'aimant par-dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser à plusieurs choses qu'elles n'aiment pas selon lui, ains outre lui, hors de lui et sans lui. Certes comme les menus déréglements en paroles, en gestes, en habits, en passe-temps et folâtreries, ne sont pas, à proprement parler, contre la volonté de Dieu; aussi ne sont-ils pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Mais il y a des âmes qui ayant déjà fait quelques progrès en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avaient aux choses dangereuses,

(1) Luc., xv, 32.
(2) *Ecurieux*, écureuils

et néanmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parce qu'elles affectionnent avec excès et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles aiment. Dieu voulait qu'Adam aimât tendrement Ève, mais non pas aussi si tendrement que, pour lui complaire, il violât l'ordre que sa divine majesté lui avait donné. Il n'aima donc pas une chose superflue, ni de soi-même dangereuse; mais il l'aima avec superfluité et dangereusement. L'amour de nos parents, amis, bienfaiteurs, est de soi-même selon Dieu, mais nous ne les pouvons aimer excessivement; comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soient, et nos exercices de piété (que toutefois nous devons tant affectionner) peuvent être aimés déréglément, lorsque l'on les préfère à l'obéissance et au bien plus universel, ou que l'on les affectionne en qualité de dernière fin, bien qu'ils ne soient que des moyens et acheminements à notre filiale prétention, qui est le divin amour. Et ces âmes qui n'aiment rien que ce que Dieu veut qu'elles aiment, mais qui excèdent en la façon d'aimer, aiment voirement la divine bonté sur toutes choses, mais non pas en toutes choses : car les choses mêmes qu'il leur est non seulement permis, mais ordonné d'aimer selon Dieu, elles ne les aiment pas seulement selon Dieu, ains pour des causes et motifs qui ne sont pas certes contre Dieu, mais bien hors de Dieu; de sorte qu'elles ressemblent au phénix, qui ayant ses premières plumes, et commençant à renforcer, se guinde (1) déjà en plein air, mais n'a pourtant pas encore assez de forces pour demeurer longuement au

(1) *Se guinde,* se porte en haut, s'élève, monte

vol, dont il descend souvent prendre terre pour s'y reposer. Tel fut le pauvre jeune homme, qui ayant *observé les commandements* de Dieu *dès son bas âge* (1), ne désirait pas les biens d'autrui, mais il affectionnait trop tendrement ceux qu'il avait. C'est pourquoi quand notre Seigneur lui conseilla de *les donner aux pauvres* (2), il devint tout triste et mélancolique. Il n'aimait rien que ce qu'il lui était loisible d'aimer; mais il l'aimait d'un amour superflu et trop serré. Ces âmes donc, Théotime, aiment voirement trop ardemment et avec superfluité, mais elles n'aiment point les superfluités, ains seulement ce qu'il faut aimer. Et pour cela elles jouissent du lit nuptial du Salomon céleste, c'est-à-dire, des unions, des recueillements et des repos amoureux dont il a été parlé aux livres V et VI; mais elles n'en jouissent pas en qualité d'épouses, parce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes, fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unions de l'époux, étant occupées et diverties pour aimer hors de lui et sans lui ce qu'elles ne doivent aimer qu'en lui et pour lui

CHAPITRE V

De deux autres degrés de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aimer Dieu sur toutes choses.

Or, il y a des autres âmes qui n'aiment ni les superfluités ni avec superfluité, ains aiment seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut. Ames heureuses, puisqu'elles aiment Dieu, et leurs amis en Dieu, et leurs ennemis pour Dieu. Elles aiment

(1) Matth., XIX, 20
(2) *Ibid.*, 21, 22.

plusieurs choses avec Dieu, mais pas une sinon en Dieu et pour Dieu ; c'est Dieu qu'elles aiment, non seulement sur toutes choses, mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu ; semblables au phénix parfaitement rajeuni et revigoré, que l'on ne voit jamais qu'en l'air ou sur les coupeaux (1) des monts qui sont en l'air. Car ainsi ces âmes n'aiment rien, si ce n'est en Dieu, quoique toutefois elles aiment plusieurs choses avec Dieu et Dieu avec plusieurs choses. Saint Luc récite que notre Seigneur invita à sa suite un jeune homme qui l'aimait voirement bien fort, mais il aimait encore grandement son père, et pour cela voulait retourner à lui (2) ; et notre Seigneur lui retranche cette superfluité d'amour, et l'excite à un amour plus pur, afin que non seulement il aime notre Seigneur plus que son père, mais qu'il n'aime son père qu'en notre Seigneur. *Laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts ; mais quant à toi* (qui as trouvé la vie) *va et annonce le royaume de Dieu* (3). Et ces âmes, comme vous voyez, Théotime, ayant une si grande union avec l'époux, elles méritent bien de participer à son rang, et d'être reines comme il est roi, puisqu'elles lui sont toutes dédiées sans division ni séparation quelconque, n'aimant rien hors de lui et sans lui, ains seulement en lui et pour lui.

Mais enfin au-dessus de toutes ces âmes il y en a une très uniquement unique, qui est la reine des reines, la plus aimante, la plus aimable et la plus aimée de toutes les amies du divin époux,

(1) *Coupeaux*, sommets.
(2) Luc., IX, 59.
(3) *Ibid.*, 60.

qui non seulement aime Dieu sur toutes choses et en toutes choses, mais n'aime que Dieu en toutes choses ; de sorte qu'elle n'aime pas plusieurs choses, ains une seule chose, qui est Dieu. Et parce que c'est Dieu seul qu'elle aime en tout ce qu'elle aime, elle l'aime également partout, selon que le bon plaisir d'icelui le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Esther qu'Assuérus aime, pourquoi l'aimera-t-il plus lorsqu'elle est parfumée et parée, que lorsqu'elle est en son habit ordinaire ? Si ce n'est que mon Sauveur que j'aime, pourquoi n'aimerai-je pas autant la montagne de Calvaire que celle de Thabor, puisqu'il est aussi véritablement en l'une qu'en l'autre? Et pourquoi ne dirai-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre : *Il est bon d'être ici* (1) ? J'aime le Sauveur en *Egypte* (2), sans aimer l'Égypte ; pourquoi ne l'aimerai-je pas au festin de *Simon le lépreux* (3), sans aimer le festin ? Et si je l'aime entre les *blasphèmes* (4) qu'on répand sur lui, sans aimer les blasphèmes, pourquoi ne l'aimerai-je pas parfumé de l'*onguent* (5) précieux de Magdeleine, sans aimer ni l'onguent ni la senteur ? C'est le vrai signe que nous n'aimons que Dieu en toutes choses, quand nous l'aimons également en toutes choses, puisque, étant toujours égal à soi-même, l'inégalité de notre amour envers lui ne peut avoir origine que de la considération de quelque chose qui n'est pas lui.

(1) Matth., XVII, 4.
(2) Matth., II, 15.
(3) Matth., XXVI, 6.
(4) Matth., XXVII, 39.
(5) Matth., XXVI, 7.

Or, cette sacrée amante n'aime non plus son roi avec tout l'univers, que s'il était tout seul sans univers; parce que tout ce qui est hors de Dieu, et n'est pas Dieu, ne lui est rien. Ame toute pure, qui n'aime pas même le paradis, sinon parce que l'époux y est aimé, mais l'époux si souverainement aimé en son paradis, que s'il n'y avait point de paradis à donner, il n'en serait ni moins aimable, ni moins aimé par cette courageuse amante, qui ne sait pas aimer le paradis de son époux, ains seulement son époux de paradis, et qui ne prise pas moins le Calvaire, tandis que son époux y est crucifié, que le ciel où il est glorifié. Celui qui pèse une des petites boulettes du cœur de sainte Claire de Montefalco y trouve autant de poids comme il en trouve les pesant toutes trois ensemble (1). Ainsi le grand amour trouve Dieu autant aimable lui seul que toutes les créatures avec lui ensemble, d'autant qu'il n'aime toutes les créatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces âmes si parfaites, il y en a si peu, que chacune d'icelles est appelée *unique de sa mère* (2), qui est la Providence divine. Elle est dite *unique colombe* (3), qui pourtant n'aime que son colombeau. Elle est nommée *parfaite* (4), parce qu'elle

(1) Sainte Claire de Montefalcone. Il est rapporté dans la Vie de cette sainte religieuse qu'après sa mort, en 1308, ses sœurs ayant ouvert son corps, trouvèrent dans son cœur l'image de Jésus-Christ en croix, et dans le fiel trois petites boules, égales de poids entre elles, chacune cependant pesantautant que les autres, ce qui fut considéré comme une image de la Trinité.

(2) Cant., VI, 8.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

est rendue par amour une même chose avec la souveraine perfection, dont elle peut dire avec une très humble vérité : *Je ne suis que pour mon bien-aimé, et il est tout tourné devers moi* (1).

Or, il n'y a que la très sainte Vierge notre Dame qui soit parfaitement parvenue à ce degré d'excellence en l'amour de son cher bien-aimé : car elle est une *colombe* si uniquement *unique* en dilection, que toutes les autres étant mises auprès d'elle en parangon (2), méritent plutôt le nom de corneilles que de colombes. Mais laissant cette non-pareille reine en son incomparable éminence, on a certes vu des âmes qui se sont tellement trouvées en l'état de ce pur amour, qu'en comparaison des autres, elles pouvaient tenir rang de reines, de *colombes uniques*, et de parfaites amies de l'époux. Car, je vous prie, Théotime, que devait être celui qui de tout son cœur chantait à Dieu :

> Dans le ciel, sinon toi, qui me peut être cher,
> Et que veux-je ici bas, sinon toi rechercher (3)?

Et celui qui s'écriait : *J'ai estimé toutes choses boue et fange, afin de m'acquérir Jésus-Christ* (4), ne témoigna-t-il pas qu'il n'aimait rien hors de son maître, et qu'il aimait son maître hors de toutes choses? Et quel pouvait être le sentiment de ce grand amant qui soupirait toute la nuit : *Mon Dieu est pour moi toutes choses?* Tels furent saint Augustin, saint Bernard, les deux saintes Catherine de Sienne et de Gênes et plusieurs

(1) Cant., VII, 10.
(2) *Parangon*, parallèle, comparaison.
(3) Ps., LXXII, 25.
(4) Philipp., III, 8.

autres, à l'imitation desquels un chacun peut aspirer à ce divin degré d'amour. Ames rares et singulières qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oiseaux de ce monde, non pas même avec le phénix qui est si uniquement rare, ains sont seulement représentées par cet oiseau que, pour son excellente beauté et noblesse, on dit n'être pas de ce monde, ains du paradis dont il porte le nom. Car ce bel oiseau, dédaignant la terre, ne la touche jamais, vivant toujours en l'air, de sorte que lors même qu'il veut se délasser, il ne s'attache aux arbres que par de petits filets, auxquels il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut ni voler ni reposer (1). Et de même ces grandes âmes n'aiment pas, à proprement parler, les créatures en elles-mêmes, ains en leur créateur et leur créateur en icelles. Que si elles s'attachent par la loi de la charité à quelque créature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale prétention de leur amour. Si que trouvant Dieu ès créatures, et les créatures en Dieu, elles aiment Dieu, et non les créatures, comme ceux qui pêchent aux perles, trouvant les perles dans les huîtres, n'estiment toutefois leur pêche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eut, comme je pense, jamais créature mortelle qui aimât l'époux céleste de ce seul amour si parfaitement pur, sinon la Vierge, qui fut son épouse et mère tout ensemble. Ains au contraire, quant à la pratique de ces

(1) *Oiseau de paradis*, oiseau remarquable par son plumage, dont les premiers apportés d'Océanie en Europe donnèrent lieu à ces fables que l'auteur prend ici comme terme de comparaison.

quatre différences d'amour, on ne saurait guère vivre qu'on ne passe de l'un à l'autre. Les âmes qui, comme jeunes filles, sont encore embarrassées de plusieurs affections vaines et dangereuses, ne laissent pas d'avoir quelquefois des sentiments de l'amour plus pur et plus suprême ; mais parce que ce ne sont que des étoiles et éclairs passagers, on ne peut pas dire que ces âmes soient pour cela hors de l'état des jeunes filles novices et apprentisses. Et de même il arrive quelquefois aux âmes qui sont au rang des uniques et parfaites amantes, qu'elles se démettent et relâchent bien fort, voire même jusqu'à commettre de grandes imperfections et des fâcheux péchés véniels, comme on voit en plusieurs dissensions assez aigres survenues entre des grands serviteurs de Dieu, oui même entre quelques-uns des divins apôtres, que l'on ne peut nier être tombés en quelques imperfections par lesquelles la charité n'était pas certes violée, mais oui bien toutefois la ferveur d'icelle. Or, d'autant néanmoins que ces grandes âmes aimaient pour l'ordinaire Dieu de l'amour parfaitement pur, on ne doit laisser de dire qu'elles ont été en l'état de la parfaite dilection. Car comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruit vénéneux, mais oui bien du fruit vert ou véreux et taré du gui et de la mousse ; ainsi les grands saints ne produisent jamais aucun péché mortel, mais oui bien des actions inutiles, mal mûres, âpres, rudes et mal assaisonnées : et lors il faut confesser que ces arbres sont fructueux, autrement ils ne seraient pas bons ; mais il ne faut pas nier non plus que quelques-uns de leurs fruits ne soient infructueux : car

qui niera que les chatons (1) et le gui des arbres ne soient un fruit infructueux? et qui niera que les menues colères, et les petits excès de joie, de risée, de vanité et autres telles passions, ne soient des mouvements inutiles et illégitimes? Et toutefois *le juste* en produit *sept fois* (2), c'est-à-dire, bien souvent.

CHAPITRE VI

Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amants.

Ayant tant de divers degrés d'amour entre les vrais amants, il n'y a néanmoins qu'un seul commandement d'amour qui oblige généralement et également un chacun d'une toute pareille et totalement égale obligation, quoiqu'il soit observé différemment et avec une infinie variété de perfections, n'y ayant peut-être point d'âmes en terre, non plus que d'anges au ciel, qui aient entre elles une parfaite égalité de dilection; puisque, comme *une étoile est différente d'avec l'autre étoile en clarté* (3), ainsi en sera-t-il parmi les bienheureux ressuscités, où chacun chante un cantique de gloire, et reçoit *un nom que nul ne sait, sinon celui qui le reçoit* (4). Mais quel est donc le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous également, universellement et toujours?

Ç'a été un trait de la providence du Saint-Es-

(1) *Chatons et gui*, plantes parasites qui croissent sur certains arbres.
(2) Prov., XXIV, 16.
(3) I Cor., XV, 41.
(4) Apoc., II, 17.

prit, qu'en notre version ordinaire que sa divine majesté a canonisée et sanctifiée par le concile de Trente, le céleste commandement d'aimer est exprimé par le mot de dilection plutôt que par celui d'aimer. Car bien que la dilection soit un amour, si est-ce qu'elle n'est pas un simple amour, ains un amour accompagné de choix et de dilection, ainsi que la parole même le porte, comme remarque le très glorieux saint Thomas. Car ce commandement nous enjoint un amour élu entre mille, comme le *bien-aimé* de cet amour *est exquis entre mille* (1), ainsi que la bien-aimée Sulamite l'a remarqué au Cantique. C'est l'amour qui doit prévaloir sur tous nos amours, et régner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu requiert de nous, qu'entre tous nos amours le sien soit plus cordial, dominant sur tout notre cœur; le plus affectionné, occupant toute notre âme; le plus général, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout notre esprit; et le plus ferme, exerçant toute notre force et vigueur. Et parce que par icelui nous choisissons et élisons Dieu pour le souverain objet de notre esprit, c'est un amour de souveraine élection ou une élection de souverain amour.

Vous savez, Théotime, qu'il y a plusieurs espèces d'amours : comme, par exemple, il y a un amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de société, d'obligation, de dépendance, et cent autres, qui tous sont différents en excellence, et tellement proportionnés à leurs objets, qu'on ne peut bonnement les adresser ou approprier aux autres. Qui aimerait son père d'un amour seulement frater-

(1) Cant. cant., v, 10.

nel, certes il ne l'aimerait pas assez : qui aimerait sa femme seulement comme son père, il ne l'aimerait pas convenablement : qui aimerait son laquais d'un amour filial, il commettrait une impertinence. L'amour est comme l'honneur : tout ainsi que les honneurs se diversifient selon la variété des excellences pour lesquelles on honore, aussi les amours sont différents selon la diversité des bontés pour lesquelles on aime. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parce que la bonté de Dieu est la bonté non pareille. *Écoute, Israël: ton Dieu est seul Seigneur*, et partant *tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton entendement et de toute ta force* (1). Parce que Dieu est seul Seigneur, et que sa bonté est infiniment éminente au-dessus de toute bonté, il le faut aimer d'un amour relevé, excellent et puissant au-dessus de toute comparaison. C'est cette suprême dilection qui met Dieu en telle estime dedans nos âmes, et fait que nous prisons si hautement le bien de lui être agréables, que nous le préférons et affectionnons sur toutes choses. Or, ne voyez-vous pas, Théotime, que quiconque aime Dieu de cette sorte, il a toute son âme et toute sa force dédiée à Dieu, puisque toujours et à jamais en toutes occurrences il préférera la bonne grâce de Dieu à toutes choses, et sera toujours prêt à quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté? Et c'est en somme l'amour d'excellence, ou l'excellence de l'amour qui est commandé à tous les mortels en général et à chacun

(1) Deut., VI, 4, 5

d'iceux en particulier dès lors qu'ils ont le franc usage de la raison : amour suffisant pour un chacun, et nécessaire à tous pour être sauvés.

CHAPITRE VII

Eclaircissement du chapitre précédent.

On ne connaît pas toujours clairement ni jamais tout à fait certainement, au moins d'une certitude de foi, si on a le vrai amour de Dieu requis pour être sauvé ; mais on ne laisse pas pourtant d'en avoir plusieurs marques, entre lesquelles la plus assurée et presque infaillible paraît quand quelque grand amour des créatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu. Car alors si l'amour divin est en l'âme, il fait paraître la grandeur du crédit et de l'autorité qu'il a sur la volonté, montrant par effet que non seulement il n'a point de maître, mais que même il n'a point de compagnon ; réprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faisant obéir en ses intentions. Quand la malheureuse troupe des esprits diaboliques, s'étant révoltée contre son créateur, voulut attirer à sa faction la sainte compagnie des esprits bienheureux, le glorieux saint Michel, animant ses compagnons à la fidélité qu'ils devaient à leur Dieu, criait à haute voix (mais d'une façon angélique) parmi la céleste Hiérusalem : *Qui est comme Dieu ?* Et par ce mot il renversa le félon Lucifer avec sa suite, qui se voulait égaler à la divine majesté ; et de là, comme on dit, le nom fut imposé à saint Michel, puisque Michel ne veut dire autre chose sinon, *Qui est comme Dieu ?* Et lorsque les amours des choses créées

veulent tirer nos esprits à leur parti pour nous rendre désobéissants à la divine majesté, si le grand amour divin se trouve en l'âme, il fait tête (1), comme un autre saint Michel, et assure les puissances et forces de l'âme au service de Dieu par ce mot de fermeté *Qui est comme Dieu ?* Quelle bonté y a-t-il ès créatures qui doive attirer le cœur humain à se rébeller contre la souveraine bonté de son Dieu?

Lorsque le saint et brave gentilhomme Joseph connut que l'amour de sa maîtresse tendait à la ruine de celui qu'il devait à son maître : Ah ! dit-il, Dieu m'en garde de violer le respect que je dois à mon maître, qui se confie tant en moi ! *Comment donc pourrai-je perpétrer ce crime, et pécher contre mon Dieu* (2) ? Tenez, Théotime, voilà trois amours dans le cœur de l'aimable Joseph car il aime sa dame, son maître et son Dieu ; mais lorsque celui de sa dame s'oppose à celui de son maître, il le quitte tout court et s'enfuit, comme s'il eût aussi quitté celui de son maître, s'il eût été contraire à celui de son Dieu. Entre tous les amours, celui de Dieu doit être tellement préféré, qu'on soit disposé à les quitter tous pour celui-ci seul.

Sara donna sa servante Agar à son mari Abraham, selon l'usage légitime de ce temps-là ; mais Agar *étant devenue mère, méprisa* grandement sa *dame* Sara (3). Jusqu'à cela on n'eût presque su discerner quel était le plus grand amour en Abraham, ou celui qu'il portait à Sara, ou celui qu'il

(1) *Il fait tête*, il résiste en face.
(2) Gen., XXXIX, 8, 9
(3) Gen., XVI, 4.

avait pour Agar ; car il en usait avec Agar comme avec Sara, et de plus Agar avait l'avantage de la fertilité. Mais quand ce vint à mettre ces deux amours en comparaison, le bon Abraham fit bien voir lequel était le plus fort ; car Sara ne lui eut pas plus tôt remontré que Agar la méprisait, qu'il lui répondit : Agar *ta chambrière est en ta puissance, fais-en comme tu voudras* (1). Si que Sara *affligea* dès lors tellement cette pauvre Agar, qu'elle fut contrainte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne saurait discerner quel est le principal amour de notre cœur ; car ce cœur humain tire maintes fois très affectionnément dans le lit de sa complaisance l'amour des créatures ; ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la créature, que ceux de la dilection envers son Créateur. Et la sacrée dilection toutefois ne laisse pas d'exceller au-dessus de tous les autres amours, ainsi que les événements font voir quand la créature s'oppose au Créateur ; car alors nous prenons le parti de la dilection sacrée, et lui soumettons toutes nos autres affections.

Il y a souvent différence ès choses sacrées entre la grandeur et la bonté. Une des perles de Cléopâtre valait mieux que le plus haut de nos rochers mais celui-ci est bien plus grand, l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur. On demande quelle est la plus excellente gloire d'un prince, ou celle qu'il acquiert en la guerre par les armes, ou celle qu'il mérite en la paix par la justice ; et il me semble que la gloire militaire est plus grande,

(1) Gen., XVI, 6

et l'autre est meilleure ; ainsi qu'entre les instruments, les tambours et trompettes font plus de bruit, mais les luths et les épinettes (1) font plus de mélodie : le son des uns est plus fort, et l'autre plus suave et spirituel. Une once de baume ne répandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huile d'aspic (2), mais la senteur du baume sera toujours meilleure et plus aimable.

Il est vrai, Théotime, vous verrez une mère tellement embesognée de son enfant, qu'il semble qu'elle n'ait aucun autre amour que celui-là ; elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le baiser, plus de poitrine que pour l'allaiter, ni plus de soin que pour l'élever, et semble que le mari ne lui soit plus rien au prix de cet enfant. Mais s'il fallait venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verrait bien qu'elle estime plus le mari, et que si bien l'amour de l'enfant était le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre néanmoins était le plus excellent, le plus fort et le meilleur. Ainsi quand un cœur aime Dieu en considération de son infinie bonté, pour peu qu'il ait de cette excellente dilection, il préférera la volonté de Dieu à toutes choses, et, en toutes les occasions qui se présenteront, il quittera tout pour se conserver en la grâce de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse séparer ; de sorte qu'encore

(1) *Luths et épinettes.* — *Luth*, instrument du genre de la guitare, avec un plus grand nombre de cordes ; *épinette*, instrument à clavier, dont les cordes étaient mises en vibration par un bec de plume. Le clavecin et puis le piano l'ont remplacé.

(2) *Aspic*, espèce de lavande, dont on fait une *huile* par distillation.

que ce divin amour ne presse ni n'attendrisse toujours pas tant le cœur comme les autres amours, si est-ce qu'ès occurrences il fait des actions si relevées et si excellentes, qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. Les lapines ont une fertilité incomparable, les éléphantes ne font jamais qu'un éléphanteau ; mais ce seul éléphanteau vaut mieux que tous les lapins du monde. Les amours que l'on a pour les créatures foisonnent bien souvent en multitude de productions ; mais quand l'amour sacré fait son œuvre, il le fait si éminent qu'il surpasse tout ; car il fait préférer Dieu à toutes choses sans réserve.

CHAPITRE VIII

Histoire mémorable pour faire bien concevoir en quoi gît la force et excellence de l'amour sacré.

O mon cher Théotime, que la force de cet amour de Dieu sur toutes choses doit donc avoir une grande étendue ! Il doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes les difficultés et préférer l'honneur de la bienveillance de Dieu à toutes choses ; mais je dis *à toutes choses* absolument, sans exception ni réserve quelconque, et dis ainsi avec un grand soin, parce qu'il se trouve des personnes qui quitteraient courageusement les biens, l'honneur et la vie propre pour notre Seigneur, lesquelles néanmoins ne quitteraient pas pour lui quelque autre chose de beaucoup moindre considération.

Du temps des empereurs Valérianus et Gallus, il y avait à Antioche un prêtre nommé Saprice, et un homme séculier nommé Nicéphore, lesquels,

à raison de l'extrême et longue amitié qu'ils avaient eue ensemble, étaient estimés frères ; et néanmoins il advint qu'enfin, pour je ne sais quel sujet, cette amitié défaillit, et, selon la coutume, elle fut suivie d'une haine encore plus ardente, laquelle régna quelque temps entre eux, jusqu'à ce que Nicéphore, reconnaissant sa faute, fit trois divers essais de se réconcilier avec Saprice, auquel, tantôt par les uns, tantôt par les autres de leurs amis communs, il faisait porter de sa part toutes les paroles de satisfaction et de soumission qu'on pouvait désirer. Mais Saprice, impliable à ses semonces (1), refusa toujours la réconciliation avec autant de fierté, comme Nicéphore la demandait avec beaucoup d'humilité ; de manière qu'enfin le pauvre Nicéphore, estimant que si Saprice le voyait prosterné devant lui et requérant le pardon, il en serait plus vivement touché, il le va trouver chez lui, et se jetant courageusement à ses pieds : Mon père, lui dit-il, eh ! pardonnez-moi, je vous supplie, pour l'amour de notre Seigneur. Mais cette humilité fut méprisée et rejetée comme les précédentes.

Cependant voilà une âpre persécution qui s'élève contre les chrétiens, en laquelle Saprice, entr'autres, étant appréhendé, fit merveilles à souffrir mille et mille tourments pour la confession de la foi, et spécialement lorsqu'il fut roulé et agité très rudement dans un instrument fait exprès à guise de la vis d'un pressoir, sans que jamais il perdît sa constance, dont le gouverneur d'Antioche étant extrêmement irrité, il le con-

(1) *Impliable à ses semonces*, ne se pliant pas, ne se rendant pas à ses exhortations.

damna à la mort ; ensuite de quoi il fut tiré hors de la prison en public, pour être mené au lieu où il devait recevoir la glorieuse couronne du martyre. Ce que Nicéphore n'eut pas plus tôt aperçu, que soudain il accourut, et ayant rencontré son Saprice, se prosternant en terre : Hélas ! criait-il à haute voix, ô martyr de Jésus-Christ, pardonnez-moi, car je vous ai offensé. De quoi Saprice ne tenant compte, le pauvre Nicéphore gagna vitement le devant par une autre rue, vint derechef en même humilité, le conjurant de lui pardonner, en ces termes : O martyr de Jésus-Christ, pardonnez l'offense que je vous ai faite comme homme que je suis, sujet à faillir ; car voilà que désormais une couronne vous est donnée par notre Seigneur que vous n'avez point renié, ains avez confessé son saint nom devant plusieurs témoins. Mais Saprice, continuant en sa fierté, ne lui répondit pas un seul mot ; ains les bourreaux seulement, admirant la persévérance de Nicéphore : Oncques, lui dirent-ils, nous ne vîmes un si grand fou ; cet homme va mourir tout maintenant, qu'as-tu besoin de son pardon ? A quoi répondant Nicéphore : Vous ne savez pas, dit-il, ce que je demande au confesseur de Jésus-Christ, mais Dieu le sait.

Or tandis Saprice arriva au lieu du supplice, où Nicéphore derechef s'étant jeté en terre devant lui : Je vous supplie, disait-il, ô martyr de Jésus-Christ, de me vouloir pardonner ; car il est écrit : *Demandez, et il vous sera octroyé* (1) ; paroles lesquelles ne surent oncques fléchir le cœur félon et rebelle du misérable Saprice, qui, refusant obsti-

(1) Matth., VII, 7.

nément de faire miséricorde à son prochain, fut aussi, par le juste jugement de Dieu, privé de la très glorieuse palme du martyre ; car les bourreaux lui commandant de se mettre à genoux, afin de lui trancher la tête, il commença à perdre courage et de capituler avec eux, jusques à leur faire en fin finale cette déplorable et honteuse soumission. Eh ! de grâce, ne me coupez pas la tête, je m'en vais faire ce que les empereurs ordonnent, et sacrifier aux idoles. Ce que oyant le pauvre Nicéphore, la larme à l'œil, il se print à crier : Ah ! mon cher frère, ne veuillez pas, je vous prie, ne veuillez pas transgresser la loi et renier Jésus-Christ ; ne le quittez pas, je vous supplie, et ne perdez pas la céleste couronne que vous avez acquise par tant de travaux et de tourments. Mais hélas ! ce lamentable prêtre, venant à l'autel du martyre, pour y consacrer sa vie à Dieu éternel, ne s'était pas souvenu de ce que le prince des martyrs avait dit : *Si tu apportes ton offrande à l'autel, et tu te ressouviens, y étant, que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, et va premièrement te réconcilier à ton frère, et alors revenant tu présenteras ton oblation* (1). C'est pourquoi Dieu repoussa son présent, et retira sa miséricorde de lui, permit que non seulement il perdît le souverain bonheur du martyre, mais qu'encore il se précipitât au malheur de l'idolâtrie; tandis que l'humble et doux Nicéphore, voyant cette couronne du martyre vacante par l'apostasie de l'endurci Saprice, touché d'une excellente et extraordinaire inspiration, se pousse hardiment pour l'obtenir, disant aux archers et bourreaux :

(1) Matth., v, 23, 24.

Je suis, mes amis, je suis en vérité chrétien, et crois en Jésus-Christ, que celui-ci a renié ; mettez-moi donc, je vous prie, en sa place, et tranchez-moi la tête. De quoi les archers s'étonnant infiniment, ils en portèrent la nouvelle au gouverneur, qui ordonna que Saprice fût mis en liberté, et que Nicéphore fût supplicié, et cela advint le 9 février environ l'an 260 de notre salut, ainsi que récitent (1) Métaphraste et Surius. Histoire effroyable et digne d'être grandement pesée pour le sujet dont nous parlons ; car avez-vous vu, mon cher Théotime, ce courageux Saprice, comme il était hardi et ardent à maintenir la foi, comme il souffre mille tourments, comme il est immobile et ferme en la confession du nom du Sauveur, tandis qu'on le roule et fracasse dans cet instrument fait à mode de vis, et comme il est tout prêt à recevoir le coup de la mort pour accomplir le point le plus éminent de la foi divine, préférant l'honneur de Dieu à sa propre vie! Et néanmoins parce que d'ailleurs il préféra à la volonté divine la satisfaction que son cruel courage prend en la haine de Nicéphore, il demeure court en sa course ; et lorsqu'il est sur le point d'acconsuivre (2) et gagner le prix de la gloire par le martyre, il s'abat malheureusement, et se rompt le col, donnant de la tête dans l'idolâtrie.

Il est donc vrai, mon Théotime, que ce ne nous est pas assez d'aimer Dieu plus que notre propre vie, si nous ne l'aimons généralement, absolument, et sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons ou pouvons affectionner.

(1) *Récitent*, racontent.
(2) *Acconsuivre*, atteindre

Mais, ce me direz-vous, notre Seigneur a-t-il pas assigné l'extrémité de l'amour qu'on peut avoir pour lui, quand il dit que *plus grande charité ne peut-on avoir que d'exposer sa vie pour ses amis* (1)? Il est certes vrai, Théotime, qu'entre les particuliers actes et témoignages de l'amour divin, il n'y en a point de si grand que de subir la mort pour la gloire de Dieu. Néanmoins il est vrai aussi que ce n'est qu'un seul acte et un seul témoignage qui est voirement le chef-d'œuvre de la charité, mais outre lequel il y en a aussi plusieurs autres que la charité requiert de nous, et les requiert d'autant plus ardemment et fortement, que ce sont des actes plus aisés, plus communs et ordinaires à tous les amants, et plus généralement nécessaires à la conservation de l'amour sacré. O misérable Saprice! oseriez-vous bien dire que vous aimiez Dieu comme il faut aimer Dieu, puisque vous ne préfériez pas sa volonté à la passion de la haine et rancune que vous aviez contre le pauvre Nicéphore? Vouloir mourir pour Dieu, c'est le plus grand, mais non pas certes le seul acte de la dilection que nous devons à Dieu; et vouloir ce seul acte, en rejetant les autres, ce n'est pas charité, c'est vanité. La charité n'est point bizarre, et toutefois elle le serait extrêmement, si voulant plaire au bien-aimé ès choses d'extrême difficulté, elle permettait qu'on lui déplût ès choses plus faciles. Comme peut vouloir mourir pour Dieu celui qui ne veut pas vivre selon Dieu?

Un esprit bien réglé ayant volonté de subir la mort pour un ami, subirait sans doute toute autre

(1) Joan., xv, 13.

chose, puisque celui-là doit avoir tout méprisé, qui auparavant a méprisé la mort. Mais l'esprit humain est faible, inconstant et bizarre ; c'est pourquoi quelquefois les hommes choisissent plutôt de mourir que de subir d'autres peines beaucoup plus légères, et donnent volontiers leur vie pour des satisfactions extrêmement niaises, puériles et vaines. Agrippine ayant appris que l'enfant qu'elle portait serait voirement (1) empereur, mais qu'il la ferait par après mourir : qu'il me tue, dit-elle, pourvu qu'il règne. Voyez, je vous prie, le désordre de ce cœur follement maternel: elle préfère la dignité de son fils à sa vie. Caton et Cléopâtre aimèrent mieux souffrir la mort que de voir le contentement et la gloire de leurs ennemis en leur prise ; et Lucrèce choisit de se donner impiteusement (2) la mort, plutôt que de supporter injustement la honte d'un fait auquel, ce semble, elle n'avait point de coulpe. Combien y a-t-il de gens qui mourraient volontiers pour leurs amis, qui néanmoins ne voudraient pas vivre en leur service, et obéir à leurs autres volontés ! Tel expose sa vie, qui n'exposerait pas sa bourse. Et quoiqu'il s'en trouve plusieurs qui, pour la défense de l'ami, engagent leurs vies, il ne s'en trouve qu'un en un siècle qui voulût engager sa liberté, ou perdre une once de la plus vaine et inutile réputation ou renommée du monde, pour qui que ce soit.

(1) *Voirement*, certainement.
(2) *Impiteusement*, impitoyablement.

CHAPITRE IX

Confirmation de ce qui a été dit par une comparaison notable.

Vous savez, Théotime, quelle fut l'affection de Jacob pour sa Rachel. Et que ne fit-il pas pour en témoigner la grandeur, la force et la fidélité, dès lors qu'il l'eut saluée auprès du puits de l'abreuvoir ? car jamais oncques plus il ne cessa de l'aimer ; et pour l'avoir en mariage, il servit avec une ardeur nonpareille sept ans entiers, lui étant encore advis que ce ne fût rien, tant l'amour adoucissait les travaux qu'il supportait pour cette bien-aimée, de laquelle étant par après frustré, il servit encore derechef sept ans durant pour l'obtenir, tant il était constant, loyal et courageux en sa dilection. Puis enfin l'ayant obtenue, il négligea toutes autres affections, ne tenant même presqu'aucun compte du devoir qu'il avait à Lia, sa première épouse, femme de grand mérite, et bien digne d'être chérie, et du mépris de laquelle Dieu même eut compassion, tant il était remarquable.

Or, après tout cela, qui suffisait pour assujettir la plus fière fille du monde à l'amour d'un amant si fidèle, c'est une honte certes de voir la faiblesse que Rachel fit paraître en l'affection qu'elle avait pour Jacob. La pauvre Lia n'avait plus aucun lien d'amour avec Jacob que celui de sa fertilité, par laquelle elle lui avait donné quatre enfants mâles, le premier desquels, nommé Ruben, étant allé aux champs en temps de moisson, il y trouva

des mandragores (1), lesquelles il cueillit, et dont par après, étant de retour au logis, il fit présent à sa mère. Ce que voyant Rachel, *Faites-moi part*, dit-elle à Lia, je vous prie, ma sœur, *des mandragores que votre fils vous a données*. Mais *vous semble-t-il*, répondit Lia, *que ce soit peu d'avantage pour vous de m'avoir ravi mon mari, si vous n'avez encore les mandragores de mon enfant ?* Or sus, répliqua Rachel, *donnez-moi donc les mandragores, et qu'en échange mon mari soit avec vous* (2). La condition fut acceptée. Et comme Jacob revenait des champs sur le soir, Lia lui alla au-devant, et puis toute comblée de joie : Ce sera ce soir, lui dit-elle, mon cher seigneur, mon ami, que vous serez pour moi : car j'ai acquis ce bonheur par le moyen des mandragores de mon enfant ; et sur cela lui fit le récit de la convention passée entre elle et sa sœur. Mais Jacob, que l'on sache, ne sonna mot quelconque, étonné, comme je pense, et saisi de cœur, entendant l'imbécillité et l'inconstance de Rachel, qui pour si peu de chose avait cédé à sa sœur l'honneur et la douceur de sa présence.

Et toutefois revenant à nous, ô vrai Dieu ! combien de fois faisons-nous des élections infiniment plus honteuses et misérables ! Le grand saint Augustin prit un jour plaisir de voir et contempler à loisir des mandragores, pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avait si

(1) *Mandragores*, plantes de la famille des Solanées, auxquelles on a attribué des propriétés merveilleuses auxquelles l'auteur fait allusion un peu plus loin, et dont la racine a des effets narcotiques et stupéfiants.

(2) Gen., xxx, 14 et seq.

ardemment désirées; et il trouva qu'elles étaient voirement belles à la vue et d'agréable senteur, mais du tout (1) insipides et sans goût. Or Pline raconte que, quand les chirurgiens en présentent le jus à boire à ceux sur lesquels ils veulent faire quelque incision, afin de leur rendre le coup insensible, il arrive maintes fois que la seule odeur fait l'opération, et endort suffisamment les patients. C'est pourquoi la mandragore est une plante charmeresse, qui enchante les yeux, les douleurs, les regrets et toutes les passions par le sommeil. Au reste, qui en prend trop longuement l'odeur, en devient muet; et qui en boit largement, meurt sans remède.

Théotime, les pompes, richesses et délectations mondaines peuvent-elles mieux être représentées? Elles ont une apparence attrayante : mais qui mord dans ces pommes, c'est-à-dire, qui sonde leur nature, n'y trouve ni goût ni contentement. Néanmoins elles charment et endorment à la vanité de leur odeur ; et la renommée que les enfants du monde leur donnent, étourdit et assomme ceux qui s'y amusent trop attentivement, ou qui les prennent trop abondamment. Or, c'est pour de telles mandragores, chimères et fantômes de contentement que nous quittons les amours de l'Époux céleste. Et comment donc pouvons-nous dire que nous l'aimons sur toutes choses, puisque nous préférons à sa grâce de si chétives vanités?

N'est-ce pas une lamentable merveille de voir David, si grand à surmonter la haine, si coura-

(1) *Du tout*, entièrement, absolument.

geux à pardonner l'injure, être néanmoins si furieusement injurieux en l'amour, que non content de posséder justement une grande multitude de femmes, il va uniquement usurper et ravir celle du pauvre Urie ; et par une lâcheté insupportable, afin de prendre plus à soi l'amour de la femme, il donne cruellement la mort au mari ? qui n'admirera le cœur de saint Pierre, si hardi entre les soldats armés, que lui seul de toute la troupe de son maître met le fer au poing et frappe puis peu après est si couard (1) entre les femmes, qu'à la seule parole d'une servante, il renie et déteste son maître ? Et comme peut-on trouver si étrange que Rachel quittât son Jacob pour des pommes de mandragore, puisque Adam et Eve quittèrent bien la grâce pour une pomme qu'un serpent leur offre à manger ?

En somme, Théotime, je vous dis ce mot digne d'être noté : Les hérétiques sont hérétiques, et en portent le nom, parce qu'entre les articles de la foi ils choisissent à leur goût et à leur gré ceux que bon leur semble pour les croire, rejetant les autres et les désavouant ; et les catholiques sont catholiques, parce que sans choix et sans élection quelconque ils embrassent avec égale fermeté, et sans exception, toute la foi de l'Église. Or, il en est de même ès articles de la charité. C'est hérésie en la dilection sacrée de faire choix entre les commandements de Dieu, pour en vouloir pratiquer les uns et violer les autres. *Celui qui a dit : Tu ne seras point luxurieux, a dit aussi : Tu ne useras point. Que si tu ne commets point la luxure,*

(1) *Couard*, lâche.

mais tu commets l'homicide (1), ce n'est donc pas pour l'amour de Dieu que tu n'es pas luxurieux, mais c'est par quelque autre motif qui te fait choisir ce commandement plutôt que l'autre ; choix qui fait l'hérésie en matière de charité. Si quelqu'un me disait qu'il ne me veut pas couper un bras pour l'amour qu'il me porte, et néanmoins me venait arracher un œil, ou me rompre la tête, ou me percer le corps de part en part : Eh ! ce dirais-je, comme me dites-vous que c'est par amour que vous ne me coupez pas un bras, puisque vous m'arrachez un œil qui ne m'est pas moins précieux, ou que vous me donnez votre épée à travers le corps, qui m'est encore plus dangereux ? C'est une vraie maxime, que le bien provient d'une cause vraiment entière, et le mal de chaque défaut (2). Pour faire un acte de vraie charité, il faut qu'il procède d'un amour entier, général et universel, qui s'étende à tous les commandements divins. Que si nous manquons d'amour en un seul commandement, notre amour n'est plus entier ni universel ; et le cœur dans lequel il est, ne peut être dit vraiment amant, ni par conséquent vraiment bon.

CHAPITRE X

Comme nous devons aimer la divine bonté souverainement plus que nous-mêmes.

Aristote a eu raison de dire que le bien est voirement aimable, mais à un chacun principalement son bien propre, de sorte que l'amour que

(1) Jac., II, 11.
(2) Axiome de l'École : Bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu.

ous avons envers autrui provient de celui que ous avons envers nous-mêmes. Car comme pou- ait dire autre chose un philosophe, qui non seu- ement n'aima pas Dieu, mais ne parla même resque jamais de l'amour de Dieu? Amour de ieu néanmoins qui précède tout amour de nous- nêmes, voire selon l'inclination naturelle de otre volonté, ainsi que j'ai déclaré au premier vre.

La volonté certes est tellement dédiée, et s'il aut ainsi dire, elle est tellement consacrée à la onté, que si une bonté infinie lui est montrée airement, il est impossible, sans miracle, qu'elle e l'aime souverainement. Ainsi les bienheureux ont ravis et nécessités, quoique non forcés, d'ai- ner Dieu, duquel ils voient clairement la souve- aine beauté ; ce que l'Écriture montre assez, uand elle compare le contentement qui comble es cœurs de ces glorieux habitants de la Hiérusa- m céleste, à un torrent et *fleuve impétueux* (1) ; uquel on ne peut empêcher les ondes qu'elles e s'épanchent sur les plaines qu'elles rencon- ent.

Mais en cette vie mortelle, Théotime, nous ne ommes pas nécessités de l'aimer si souveraine- ent, d'autant que nous ne le connaissons pas si airement. Au ciel, où nous le verrons face à face, ous l'aimerons cœur à cœur ; c'est-à-dire, comme ous verrons tous, un chacun selon sa mesure, nfinité de sa beauté d'une vue souverainement aire, aussi serons-nous ravis en l'amour de son finie bonté, d'un ravissement souverainement rt, auquel nous ne voudrons ni ne pourrons

(1) Ps., CIV, 5.

vouloir faire jamais aucune résistance. Mais ici bas en terre, où nous ne voyons pas cette souveraine bonté en sa beauté, ains l'entrevoyons seulement entre nos obscurités, nous sommes à la vérité inclinés et alléchés, mais non pas nécessités de l'aimer plus que nous-mêmes ; ains plutôt au contraire, quoique nous ayons cette sainte inclination naturelle d'aimer la Divinité sur toutes choses, nous n'avons pas néanmoins la force de la pratiquer, si cette même Divinité ne répand surnaturellement dans nos cœurs sa très sainte charité.

Or, il est vrai pourtant que, comme la claire vue de la Divinité produit infailliblement la nécessité de l'aimer plus que nous-mêmes, aussi l'entrevue, c'est-à-dire, la connaissance naturelle de la Divinité, produit infailliblement l'inclination et tendresse à l'aimer plus que nous-mêmes. Eh ! de grâce, Théotime, la volonté, toute destinée à l'amour du bien, comme en pourrait-elle tant soit peu connaître un souverain, sans être de même tant soit peu inclinée à l'aimer souverainement ? Entre tous les biens qui ne sont pas infinis, notre volonté préférera toujours en son amour celui qui lui est plus proche, et surtout le sien propre ; mais il y a si peu de proportion entre l'infini et le fini, que notre volonté, qui connaît un bien infini, est sans doute ébranlée, inclinée et incitée de préférer l'amitié de l'abîme de cette bonté infinie à toute sorte d'autre amour, et à celui-là encore de nous-mêmes.

Mais surtout cette inclination est forte parce que nous sommes plus en Dieu qu'en nous-mêmes, nous vivons plus en lui qu'en nous, et som-

es tellement de lui, par lui, pour lui et à lui,
ie nous ne saurions, de sens rassis, penser ce que
ous lui sommes et ce qu'il nous est, que nous ne
yons forcés de crier : Je suis vôtre, Seigneur,
ne dois être qu'à vous; mon âme est vôtre, et
doit vivre que par vous ; ma volonté est vôtre,
ne doit aimer que pour vous ; mon amour est
tre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous dois
mer comme mon premier principe, puisque je
is de vous ; je vous dois aimer comme ma fin
mon repos, puisque je suis pour vous ; je vous
ois aimer plus que mon être, puisque mon être
bsiste par vous ; je vous dois aimer plus que
oi-même, puisque je suis tout à vous et en
us.

Que s'il y avait ou pouvait avoir quelque sou-
raine bonté de laquelle nous fussions indépen-
ants, pourvu que nous pussions nous unir à elle
r amour, encore serions-nous, incités à l'aimer
us que nous-mêmes, puisque l'infinité de sa
avité serait toujours souverainement plus forte
ur attirer notre volonté à son amour que
utes les autres bontés, et même que la nôtre
opre.

Mais si par imagination de choses impossibles,
y avait une infinie bonté à laquelle nous n'eus-
ons nulle sorte d'appartenance, et avec laquelle
us ne pussions avoir aucune union ni commu-
cation, nous l'estimerions certes plus que nous-
êmes : car nous connaîtrions qu'étant infinie,
e serait plus estimable et aimable que nous;
par conséquent nous pourrions faire de sim-
es souhaits de la pouvoir aimer. Mais, à propre-
ent parler, nous ne l'aimerions pas, puisque

l'amour regarde l'union ; et beaucoup moins pour rions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amitié, et l'amitié ne peut être que réciproque, ayant pour fondement la commu nication, et pour fin l'union. Ce que je dis ains pour certains esprits chimériques et vains, qu sur des imaginations impertinentes roulent bie souvent des discours mélancoliques qui les affli gent grandement. Mais quant à nous, Théotime mon cher ami, nous voyons bien que nous n pouvons pas être vrais hommes sans avoir incli nation d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, n vrais chrétiens, sans pratiquer cette inclination Aimons plus que nous-mêmes celui qui nous es plus que tout et plus que nous-mêmes. *Amen* il est vrai (1).

CHAPITRE XI

Comme la très sainte charité produit l'amour du prochain.

Comme Dieu *créa l'homme à son image et sem blance* (2), aussi a-t-il ordonné un amour pou l'homme à l'image et semblance de l'amou qui est dû à sa divinité. *Tu aimeras*, dit-il, *le Sei gneur ton Dieu de tout ton cœur : c'est le premie et le plus grand commandement. Or, le second es semblable à icelui : Tu aimeras ton prochain comm toi-même* (3). Pourquoi aimons-nous Dieu, Théo time ? La cause pour laquelle on aime Dieu, di saint Bernard, c'est Dieu même ; comme s'il di sait que nous aimons Dieu parce qu'il est l

(1) *Amen : il est vrai*, c'est ainsi qu'il doit en être.
(2) Gen., I, 26.
(3) Matth., XXII, 37 et seq.

ès souveraine et très infinie bonté. Pourquoi
ous aimons-nous nous-mêmes en charité ? Certes,
est parce que nous sommes l'image et sem-
ance de Dieu. Et puisque tous les hommes ont
tte même dignité, nous les aimons aussi comme
ous-mêmes, c'est-à-dire, en qualité de très
intes et vivantes images de la divinité : car
est en cette qualité-là, Théotime, que nous
partenons à Dieu d'une si étroite alliance et
une si aimable dépendance, qu'il ne fait nulle
fficulté de se dire notre père, et nous nommer
s enfants ; c'est en cette qualité que nous som-
es capables d'être unis à sa divine essence par
jouissance de sa souveraine bonté et félicité ;
est en cette qualité que nous recevons sa grâce,
que nos esprits sont associés au sien très saint ;
ndus, par manière de dire, participants de sa
vine nature, comme dit saint Pierre (1). Et c'est
nc ainsi que la même charité qui produit les
tes de l'amour de Dieu, produit quand et
and (2) ceux de l'amour du prochain. Et tout
nsi que Jacob vit qu'une même échelle touchait
ciel et la terre, servant également aux anges
ur descendre, comme pour monter ; nous sa-
ns aussi qu'une même dilection s'étend à chérir
eu et aimer le prochain, nous relevant à l'union
notre esprit avec Dieu, et nous ramenant à
moureuse société des prochains. En sorte tou-
fois que nous aimons le prochain en tant qu'il
t à l'image et semblance de Dieu, créé pour
mmuniquer avec la divine bonté, participer à
grâce et jouir de sa gloire.

(1) II Petr., I, 4.
(2) *Quand et quand*, en même temps.

Théotime, aimer le prochain par charité, c'est aimer Dieu en l'homme, ou l'homme en Dieu ; c'est chérir Dieu seul pour l'amour de lui-même et la créature pour l'amour d'icelui. Le jeune Tobie accompagné de l'ange Raphaël, ayant abordé Raguel, son parent, auquel néanmoins il était inconnu, Raguel ne l'eut pas plus tôt regardé, dit la sainte Écriture, que se retournant devers Anne sa femme : *Tenez*, dit-il, *voyez combien ce jeune homme est semblable à mon cousin;* et ayant dit cela, il les interrogea : *D'où êtes-vous, jeunes gens mes chers frères?* A quoi ils répondirent : *Nous sommes de la tribu de Nephtali, de la captivité de Ninive.* Et il leur dit : *Connaissez-vous Tobie mon frère ?* Oui, nous le connaissons, dirent-ils. Et Raguel s'étant mis à dire beaucoup de bien de lui, l'ange lui dit : *Tobie duquel vous vous enquérez, il est propre père de celui-ci.* Lors Raguel s'avança et le baisant avec beaucoup de larmes, et pleurant sur le col d'icelui : *Bénédiction sur toi, mon Enfant*, dit-il, *car tu es fils d'un bon et très bon personnage* (1) ; *et la* bonne dame *Anne, femme de* Raguel, *avec Sara, sa fille, se mirent aussi à pleurer de* tendreté d'amour. Ne remarquez-vous pas que Raguel, sans connaître le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le baise, pleure d'amour sur lui ? D'où provient cet amour, sinon de celui qu'il portait au vieil Tobie le père, que cet enfant ressemblait (2) si fort ? *Béni sois-tu*, dit-il, *mais pourquoi?* Non point, certes, parce que tu es un bon jeune homme, car cela je ne le sais pas encore ;

(1) Tob., VII, 1 et seq.
(2) *Que cet enfant ressemblait*, auquel cet enfant ressemblait.

ais *parce que tu es fils* et ressembles à ton père, ui est *un très homme de bien.*

Hé ! vrai Dieu, Théotime, quand nous voyons n prochain créé à l'image et semblance de Dieu, e devrions-nous pas dire les uns aux autres : enez, voyez cette créature comme elle ressemble u Créateur ? Ne devrions-nous pas nous jeter sur on visage, la caresser et pleurer d'amour pour lle? Ne devrions-nous pas lui donner mille et ille bénédictions ? Et quoi donc, pour l'amour 'elle ? Non certes ; car nous ne savons pas si elle st digne d'amour ou de haine en elle-même. Et ourquoi donc, ô Théotime ? Pour l'amour de ieu, qui l'a formée à son image et semblance, t par conséquent rendue capable de participer à a bonté, en la grâce et en la gloire ; pour l'amour e Dieu, dis-je, de qui elle est, à qui elle est, ar qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, t qu'elle lui ressemble d'une façon toute parti- ulière. Et c'est pourquoi, non seulement le divin mour commande maintes fois l'amour du pro- hain, mais il le produit et répand lui-même dans e cœur humain, comme sa ressemblance et son nage ; puisque tout ainsi que l'homme est image de Dieu, de même l'amour sacré de homme envers l'homme est la vraie image de amour céleste de l'homme envers Dieu. Mais ce iscours de l'amour du prochain requiert un traité part, que je supplie le souverain amant des ommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus xcellents serviteurs, puisque le comble de l'a- nour de la divine bonté du Père céleste consiste n la perfection de l'amour de nos frères et com- agnons.

CHAPITRE XII

Comme l'amour produit le zèle.

Comme l'amour tend au bien de la chose aimée, ou s'y complaisant, si elle l'a, ou le lui désirant et pourchassant, si elle ne l'a pas ; aussi il produit la haine par laquelle il fuit le mal contraire à la chose aimée, ou désirant et pourchassant de l'éloigner d'icelle, si elle l'a déjà, ou le divertissant et empêchant de venir, si elle ne l'a pas encore. Que si le mal ne peut ni être empêché ni être éloigné, l'amour, au moins, ne laisse pas de le faire haïr et détester. Quand donc l'amour est ardent, et qu'il est parvenu jusques à vouloir ôter, éloigner et divertir ce qui est opposé à la chose aimée, on l'appelle zèle ; de sorte que, à proprement parler, le zèle n'est autre chose sinon l'amour qui est en ardeur, ou plutôt l'ardeur qui est en amour. Et partant, quel est l'amour, tel est le zèle (1) qui en est l'ardeur : si l'amour est bon, le zèle en est bon ; si l'amour est mauvais, le zèle en est mauvais. Or, quand je parle du zèle, j'entends encore parler de la jalousie ; car la jalousie est une espèce de zèle, et si je ne me trompe, il n'y a que cette différence entre l'un et l'autre, que le zèle regarde tout le bien de la chose aimée, pour éloigner le mal contraire ; et la jalousie regarde le bien particulier de l'amitié, pour repousser tout ce qui s'y oppose.

Quand donc nous aimons ardemment les choses mondaines et temporelles, la beauté, les honneurs,

(1) *Quel... tel,* pour : tel est l'amour, tel est le zèle. Formule latine : *qualis.. talis.*

s richesses, les rangs, ce zèle, c'est-à-dire, l'ar-
eur de cet amour, se termine pour l'ordinaire
n envie, parce que ces basses choses sont si pe-
tes, particulières, bornées, finies et imparfaites,
ue quand l'un les possède, l'autre ne les peut
ntièrement posséder ; de sorte qu'étant com-
uniquées à plusieurs, la communication en est
oins parfaite pour un chacun. Mais quand en
articulier nous aimons ardemment d'être aimés,
zèle, ou bien l'ardeur de cet amour, devient
lousie, d'autant que l'amitié humaine, quoiqu'elle
oit vertu, si est-ce qu'elle a cette imperfection à
aison de notre imbécillité, qu'étant départie à
lusieurs, la part d'un chacun en est moindre. C'est
ourquoi l'ardeur ou zèle que nous avons d'être
imés, ne peut souffrir que nous ayons des rivaux
t compagnons ; et si nous nous imaginons d'en
voir, nous entrons soudain en la passion de ja-
ousie, laquelle, certes, a bien quelque ressem-
lance avec l'envie, mais ne laisse pas pour cela
'être fort différente d'avec elle.

1° L'envie est toujours injuste, mais la jalousie
st quelquefois juste, pourvu qu'elle soit modérée ;
ar les mariés, par exemple, n'ont-ils pas raison
'empêcher que leur amitié ne reçoive diminu-
on par le partage ?

2° Par l'envie nous nous attristons que le pro-
ain ait un bien plus grand ou pareil au nôtre,
ncore qu'il ne nous ôte rien de ce que nous avons ;
n quoi l'envie est déraisonnable, nous faisant
stimer que le bien du prochain soit notre mal.
ais la jalousie n'est nullement marrie (1) que le
rochain ait du bien, pourvu que ce ne soit

(1) *Marrie*, peinée.

pas le nôtre; car le jaloux ne serait pas marri que son compagnon fût aimé des autres femmes, pourvu que ce ne fût pas de la sienne. Voire même, à proprement parler, on n'est pas jaloux d'un rival, sinon après qu'on estime d'avoir acquis l'amitié de la personne aimée; que si avant cela il y a quelque passion, ce n'est pas jalousie, mais envie.

3° Nous ne présupposons pas de l'imperfection en celui que nous envions, ains au contraire nous l'estimons avoir le bien que nous lui envions; mais nous présupposons bien que la personne de laquelle nous sommes jaloux soit imparfaite, changeante, corruptible et variable.

4° La jalousie procède de l'amour; l'envie, au contraire, provient du manquement d'amour.

5° La jalousie n'est jamais qu'en matière d'amour; mais l'envie s'étend en toutes matières de biens, d'honneur, de faveurs, de beauté. Que si quelquefois on est envieux de l'amour qui est porté à quelqu'un, ce n'est pas pour l'amour, ains pour les fruits qui en dépendent. Un envieux se soucie peu que son compagnon soit aimé du prince, pourvu qu'il ne soit pas favorisé ni gratifié ès occurrences.

CHAPITRE XIII

Comme Dieu est jaloux de nous.

Dieu dit ainsi : *Je suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux* (1). *Le Seigneur a pour son nom Jaloux* (2).

(1) Deut., v, 9.
(2) Exod., xxxiv, 14.

Dieu donc est jaloux, Théotime ; mais quelle est sa jalousie ? Certes elle semble d'abord être une jalousie de convoitise, telle qu'est celle des maris pour leurs femmes ; car il veut que nous soyons tellement siens, que nous ne soyons en façon quelconque à personne qu'à lui. *Nul*, dit-il, *ne peut servir deux maîtres* (1). Il demande tout notre cœur, toute notre âme, tout notre esprit, toutes nos forces. Pour cela même il s'appelle notre époux, et nos âmes ses épouses; et nomme toutes sortes d'éloignements de lui *fornication*, *adultère*. Et si (2) il a raison, ce grand Dieu tout uniquement bon, de vouloir très parfaitement tout notre cœur. Car nous avons un cœur petit, qui ne peut pas assez fournir d'amour pour aimer dignement la divine bonté ; n'est-il pas donc convenable que ne lui pouvant donner tout l'amour qu'il serait requis, il lui donne pour le moins tout celui qu'il peut ? Le bien qui est souverainement aimable ne doit-il pas être souverainement aimé ? Or, aimer souverainement, c'est aimer totalement.

Cette jalousie néanmoins que Dieu a pour nous, n'est pas en effet une jalousie de convoitise, ains de souveraine amitié ; car ce n'est pas son intérêt que nous l'aimions, c'est le nôtre. Notre amour lui est inutile, mais il nous est de grand profit, et s'il lui est agréable, c'est parce qu'il nous est profitable ; car, étant le souverain bien, il se plaît à se communiquer par son amour, sans que bien quelconque lui en puisse revenir, dont il s'écrie, se plaignant des pécheurs par manière de jalousie : *Ils m'ont laissé, moi qui suis*

(1) Matth., VI, 24.
(2) *Et si*, et, en réalité.

la source d'eau vive, et se sont foui des citernes, citernes dissipées et crevassées, qui ne peuvent retenir les eaux (1). Voyez un peu, Théotime, je vous prie, comme ce divin amant exprime délicatement la noblesse et générosité de sa jalousie. *Ils m'ont laissé*, dit-il, *moi qui suis la source d'eau vive;* comme s'il disait : Je ne me plains pas de quoi ils m'ont quitté pour aucun dommage que leur abandonnement me puisse apporter; car quel dommage peut recevoir une source vive, si on n'y vient pas puiser de l'eau? laissera-t-elle pour cela de ruisseler et flotter sur la terre? Mais je regrette leur malheur, de quoi m'ayant *laissé ils se sont* amusés à *des puits sans eaux*. Que si par pensée de chose impossible, ils eussent pu rencontrer quelque autre fontaine d'eau vive, je supporterais aisément leur départie (2) d'avec moi, puisque je n'ai nulle prétention en leur amour que celle de leur bonheur. Mais me quitter pour périr, m'abandonner pour se précipiter, c'est cela qui me fait étonner et fâcher sur leur folie. C'est donc pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aimions, parce que nous ne pouvons cesser de l'aimer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous lui ôtons de nos affections, nous le perdons.

Mets-moi, dit le divin berger à la Sulamite, *mets-moi comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras* (3). Sulamite, certes, avait son cœur tout plein de l'amour céleste de son cher amant, lequel, quoiqu'il ait tout, ne se contente

(1) Jer., II, 13.
(2) *Départie*, séparation, éloignement.
(3) Cant. cant., VIII, 6.

is, mais par une sacrée défiance de jalousie veut
ıcore être sur le cœur qu'il possède, et le *cache-*
r de soi-même, afin que rien ne sorte de l'a-
our qui est pour lui, et que rien n'y entre qui
ıisse y faire du mélange ; car il n'est pas as-
uvi de l'affection dont l'âme de sa Sulamite est
ımblée, si elle n'est invariable, toute pure, toute
ique pour lui. Et pour ne jouir pas seulement
es affections de notre cœur, ains aussi des effets
opérations de nos mains, il veut être encore
ımme *un cachet sur* notre *bras* droit, afin qu'il
e s'étende et ne soit employé que pour les
uvres de son service.

Et la raison de cette demande de l'amant divin
t que, comme la mort est si forte qu'elle sépare
ıme de toutes choses et de son corps même
ıssi l'amour sacré, parvenu jusques au degré du
le, divise et éloigne l'âme de toutes autres af-
ctions, et l'épure de tout mélange, d'autant
ı'il n'est pas seulement *aussi fort que la mort*,
ns il est âpre, inexorable, *dur* et impiteux (1
châtier le tort qu'on lui fait, quand on reçoit
vec lui des rivaux, *comme l'enfer est* (2) violent à
unir les damnés. Et tout ainsi que l'enfer, plein
horreur, de rage et de félonie, ne reçoit aucun
ıélange d'amour ; aussi l'amour jaloux ne reçoit
ıcun mélange d'autre affection, voulant que
ut soit pour le bien-aimé. Rien n'est si doux
ue le colombeau, mais rien si impétueux que lui
ıvers sa colombelle, quand il y a quelque ja-
usie. Si jamais vous y avez pris garde, vous au-
z vu, Théotime, que ce débonnaire animal,

(1) *Impiteux*, sans pitié.
(2) Cant. cant., VIII, 6.

revenant de l'essor (1), et trouvant sa partie avec ses compagnons, il ne se peut empêcher de ressentir un peu de défiance qui le rende âpre et bizarre ; de sorte que d'abord il la vient environner grommelant, trépignant et la frappant à traits d'ailes, quoiqu'il sache bien qu'elle est fidèle, et qu'il la voie toute blanche d'innocence.

Un jour sainte Catherine de Sienne était en un ravissement qui ne lui ôtait pas l'usage des sens ; et tandis que Dieu lui faisait voir des merveilles, un sien frère passa près d'elle, qui, faisant du bruit, la divertit, en sorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Cette petite distraction, survenue à l'imprévu, ne fut pas un péché ni une infidélité, ains une seule ombre de péché et une seule image d'infidélité. Et néanmoins la très sainte mère de l'Époux céleste l'entança si fort, et le glorieux saint Paul lui en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. Et David rétabli en grâce par un parfait amour, comme fut-il traité pour le seul péché véniel qu'il commit faisant faire le dénombrement de son peuple (2) ?

Mais, Théotime, qui veut voir cette jalousie délicatement et excellemment exprimée, il faut qu'il lise les enseignements que la séraphique sainte Catherine de Gênes a faits pour déclarer les propriétés du pur amour, entre lesquelles elle inculque et presse fort celle-ci : que l'amour parfait, c'est-à-dire l'amour étant parvenu jusqu'au zèle, ne peut souffrir l'entremise ou interposition, ni le mélange

(1) *Essor*, se dit du vol de l'oiseau qui s'est écarté et va revenir.

(2) II Reg., XXIV.

l'aucune autre chose, non pas même des dons de Dieu, voire jusqu'à cette rigueur qu'il ne permet pas qu'on affectionne le paradis, sinon pour y aimer plus parfaitement la bonté de celui qui le donne ; de sorte que *les lampes* de ce pur amour n'ont point d'huile, de lumignon, ni de fumée ; elles sont toutes *feu et flamme* que rien du monde ne *peut éteindre* (1) ; et ceux qui ont ces *lampes ardentes en leurs mains* (2), ont la très sainte crainte des chastes épouses, non pas celle des femmes adultères. Celles-là craignent, et celles-ci aussi, mais différemment, dit saint Augustin. La chaste épouse craint l'absence de son époux, l'adultère craint la présence du sien : celle-là craint qu'il s'en aille, et celle-ci craint qu'il demeure : celle-là est si fort amoureuse, qu'elle en est toute jalouse ; celle-ci n'est point jalouse, parce qu'elle n'est pas amoureuse ; celle-ci craint l'être châtiée, et celle-là craint de n'être pas assez aimée. Ainsi en vérité elle ne craint pas, à proprement parler, de n'être pas aimée, comme font les autres jalouses qui s'aiment elles-mêmes et veulent être aimées, mais elle craint de n'aimer pas assez celui qu'elle voit être tant aimable que nul ne le peut assez dignement aimer selon la grandeur de l'amour qu'il mérite, ainsi que j'ai dit naguère. C'est pourquoi elle n'est pas jalouse d'une jalousie intéressée, mais d'une jalousie pure qui ne procède d'aucune convoitise, ains d'une noble et simple amitié ; jalousie laquelle par après s'étend jusqu'au prochain, avec l'amour duquel elle procède. Car puisque nous aimons le prochain

(1) Cant. cant., VIII, 6, 7.
(2) Luc., XII, 35.

pour Dieu comme nous-mêmes, nous sommes aussi jaloux de lui pour Dieu comme nous le sommes de nous-mêmes; de sorte que nous voudrions bien mourir pour l'empêcher de périr.

Or, comme le zèle est une ardeur enflammée, ou une inflammation ardente de l'amour, il a aussi besoin d'être sagement et prudemment pratiqué. Autrement, sous prétexte d'icelui, on violerait les termes de la modestie ou discrétion, et serait aisé de passer du zèle à la colère, et d'une juste affection à une inique passion. C'est pourquoi n'étant pas ici le lieu de marquer les conditions du zèle, mon Théotime, je vous avertis que pour l'exécution d'icelui vous ayez toujours recours à celui que Dieu vous a donné pour votre conduite en la vie dévote.

CHAPITRE XIV

Du zèle ou jalousie que nous avons pour notre Seigneur.

Un chevalier désira qu'un peintre fameux lui fît un cheval courant; et le peintre le lui ayant présenté sur le dos, et comme se vautrant, le chevalier commençait à se courroucer, quand le peintre retournant l'image sens dessus dessous : Ne vous fâchez pas, monsieur, dit-il, pour changer la posture d'un cheval courant en celle d'un cheval se vautrant, il ne faut que renverser le tableau. Théotime, qui veut bien voir quel zèle ou quelle jalousie nous devons avoir pour Dieu, il ne faut sinon bien exprimer la jalousie que nous avons pour les choses humaines, et puis la renverser; car telle devra être celle que Dieu requiert de nous pour lui.

Imaginez-vous, Théotime, la comparaison qu'il y a entre ceux qui jouissent de la lumière du soleil, et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe. Ceux-là ne sont point envieux ni jaloux les uns des autres, car ils savent bien que cette lumière-là est très suffisante pour tous, que la jouissance de l'un n'empêche point la jouissance de l'autre, et que chacun ne la possède pas moins, encore que tous la possèdent généralement, que si un chacun lui seul la possédait en particulier. Mais quant à la clarté d'une lampe, parce qu'elle est petite, courte et insuffisante pour plusieurs, chacun la veut avoir en sa chambre ; et qui l'a est envié des autres. Le bien des choses mondaines est si chétif et vil, que quand l'un en jouit, il faut que l'autre en soit privé ; et l'amitié humaine est si courte et infirme, qu'à mesure qu'elle se communique aux uns, elle s'affaiblit d'autant pour les autres; c'est pourquoi nous sommes jaloux et lâchés quand nous y avons des corivaux et compagnons. Le cœur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infini, que tous le peuvent posséder, sans qu'un chacun pour cela le possède moins, cette infinité ne pouvant être épuisée, quoiqu'elle remplisse tous les esprits de l'univers ; car après que tout en est comblé, son infinité lui demeure toujours tout entière, sans diminution quelconque. Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs, que s'il ne regardait qu'elle seule. Et Dieu ne répand pas moins son amour sur une âme, encore qu'il en aime une infinité d'autres, que s'il n'aimait que celle-là seule, la force de sa dilection ne diminuant point pour la multitude des

rayons qu'elle répand, ains demeurant toujours toute pleine de son immensité.

Mais en quoi donc consiste le zèle ou la jalousie que nous devons avoir pour la divine bonté? Théotime, son office est premièrement de haïr, fuir, empêcher, détester, rejeter, combattre et abattre, si l'on peut, tout ce qui est contraire à Dieu, c'est-à-dire, à sa volonté, à sa gloire et à la sanctification de son nom. *J'ai haï l'iniquité*, dit David, *et l'ai abominée* (1). *Ceux que vous haïssez, ô Seigneur! ne les haïssais-je pas? et ne séchais-je pas de regret sur vos ennemis* (1)? *Mon zèle m'a fait pâmer, parce que mes ennemis ont oublié vos paroles* (3). *Au matin je tuais tous les pécheurs de la terre, afin de ruiner et exterminer tous les ouvriers d'iniquité* (4). Voyez, je vous prie, Théotime, ce grand roi; de quel zèle il est animé, et comme il emploie les passions de son âme au service de la sainte jalousie. Il ne *hait* pas simplement l'iniquité, mais *l'abomine, il sèche* de détresse en la voyant, il *tombe en défaillance* et définiment (5) de cœur; il la persécute, il la renverse et l'*extermine*. Ainsi Phynées, outré d'un saint zèle, transperça saintement d'un coup de glaive cet effronté Israélite et cette vilaine Madianite qu'il trouva en l'infâme trafic de leur passion (6). Ainsi le zèle qui dévorait le cœur de notre Sauveur, fit qu'il éloigna, et quand et quand (7) vengea l'irrévé-

(1) Ps., CXVIII, 163.
(2) Ps., CXXXVIII, 21.
(3) Ps., CXVIII, 139.
(4) Ps., C, 8.
(5) *Définement de cœur*, faiblesse mortelle.
(6) Num., XXV, 8.
(7) *Quand et quand*, en même temps.

ence et profanation que ces vendeurs et acheurs faisaient dans le temple (1).

Le zèle, en second lieu, nous rend ardemment aloux pour la pureté des âmes, qui sont épouses le Jésus-Christ, selon le dire du saint Apôtre aux Corinthiens : *Je suis jaloux de vous, de la jalousie le Dieu : car je vous ai promis à un homme afin de ous représenter comme une vierge chaste à Jésus-hrist* (2). Eliézer eût été extrêmement piqué de alousie, s'il eût vu la chaste et belle Rebecca, u'il conduisait pour être épousée au fils de son eigneur, en quelque péril ; et sans doute il eût u dire à cette sainte demoiselle : *Je suis jaloux e vous, de la jalousie* que j'ai pour mon maître ; *ar je vous ai fiancée à un homme pour vous présenter comme une vierge chaste* au fils de mon seigneur braham. Ainsi veut dire le glorieux saint Paul à es Corinthiens : J'ai été envoyé de Dieu à vos mes pour traiter le mariage d'une éternelle union ntre son Fils notre Sauveur et vous ; *je vous ai romis* à lui *pour vous représenter, ainsi qu'une ierge chaste*, à ce divin époux ; et voilà pourquoi *e suis jaloux*, non de ma jalousie, mais de la jaousie de Dieu, au nom duquel j'ai traité avec ous.

Cette jalousie, Théotime, faisait mourir et âmer tous les jours ce saint apôtre : *Je meurs*, it-il, *tous les jours pour votre gloire* (3). *Qui est nfirme, que je ne sois aussi infirme ? Qui est scanalisé, que je ne brûle* (4) ? Voyez, disent les anciens, voyez quel amour, quel soin et quelle ja-

(1) Joan., XI, 14, 15.
(2) II Cor., II, 2.
(3) I Cor., XV, 31.
(4) II Cor., XI, 29.

lousie une mère poule a pour ses poussins (car notre Seigneur n'a pas estimé cette comparaison indigne de son Évangile). La poule est une poule, c'est-à-dire, un animal sans courage ni générosité quelconque tandis qu'elle n'est pas mère; mais quand elle l'est devenue, elle a un cœur de lion, toujours la tête levée, toujours les yeux hagards; toujours elle va roulant sa vue de toutes parts, pour peu qu'il y ait apparence de péril pour ses petits : il n'y a ennemi aux yeux duquel elle ne se jette pour la défense de sa chère couvée, pour laquelle elle a un souci continuel, qui la fait toujours aller glossant (1) et plaignant. Que si quelqu'un de ses poussins périt, quels regrets! quelle colère! c'est la jalousie des pères et mères pour leurs enfants, des pasteurs pour leurs ouailles, des frères pour leurs frères. Quel zèle des enfants de Jacob quand ils surent que Dina avait été déshonorée! Quel zèle de Job sur l'appréhension et crainte qu'il avait que ses enfants n'offensassent Dieu! Quel zèle de saint Paul pour ses frères selon la chair, et pour ses enfants selon Dieu, pour lesquels il avait désiré d'être exterminé, comme criminel d'anathème et d'excommunication (2)! Quel zèle de Moïse envers son peuple, pour lequel il veut bien en certaine façon être rayé du livre de vie (3)!

En la jalousie humaine, nous craignons que la chose aimée ne soit possédée par quelque autre; mais le zèle que nous avons envers Dieu, fait qu'au contraire nous redoutons sur toutes choses

(1) *Glossant*, gloussant.
(2) Rom., IX, 2, 3.
(3) Exod., XXXII, 32.

ie nous ne soyons pas assez entièrement possé-
is par icelui. La jalousie humaine nous fait ap-
réhender de n'être pas assez aimés ; la jalousie
rétienne nous met en peine de n'aimer pas
ssez. C'est pourquoi la sainte Sulamite s'écriait : *le bien-aimé de mon âme, montrez-moi où vous
poser au midi, afin que je ne m'égare, et que je
uille à la suite des troupeaux de vos compagnons* (1). *le craint de n'être pas toute à son sacré berger, et
être tant soit peu amusée après ceux qui se veulent
ndre ses rivaux.* Car elle ne veut qu'en façon
monde les plaisirs, les honneurs et les biens
térieurs puissent occuper un seul brin de son
ncur, qu'elle a tout dédié à son cher Sauveur.

CHAPITRE XV

Avis pour la conduite du saint zèle.

D'autant que le zèle est une ardeur et véhé-
nce d'amour, il a besoin d'être sagement con-
it, autrement il violerait les termes de la mo-
stie et de la discrétion ; non pas certes que le
in amour, pour véhément qu'il soit, puisse être
essif en soi-même, ni ès mouvements ou incli-
ions qu'il donne aux esprits ; mais parce qu'il
ploie à l'exécution de ses projets l'entendement,
ordonnant de chercher les moyens de les faire
ssir, et la hardiesse ou colère pour surmonter
difficultés qu'il rencontre, il advient très sou-
t que l'entendement propose et fait prendre
voies trop âpres et violentes, et que la colère
audace étant une fois émue, et ne se pouvant
tenir dans les limites de la raison, emporte le

(1) Cant. cant., I, 6.

cœur dans le désordre, en sorte que le zèle est par ce moyen exercé indiscrètement et déréglément ; ce qui le rend mauvais et blâmable. David envoya Joab avec son armée contre son déloyal et rebelle enfant Absalon, lequel il défendit sur toutes choses qu'on ne touchât point, ordonnant qu'en toutes occurrences on eût soin de le sauver. Mais Joab étant en besogne, échauffé à la poursuite de la victoire, tua lui-même de sa main le pauvre Absalon, sans avoir égard à tout ce que le roi lui avait dit. Le zèle de même emploie la colère contre le mal, et lui ordonne toujours très expressément qu'en détruisant l'iniquité et le péché, elle sauve, s'il se peut, le pécheur et l'inique. Mais elle, étant une fois en fougue comme un cheval fort en bouche et bigearre (1), elle se dérobe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare (2) jamais qu'au défaut d'haleine. Ce bon père de famille que notre Seigneur décrit en l'Évangile, connut bien que les serviteurs ardents et violents sont coutumiers d'outre-passer l'intention de leur maître, car les siens s'offrant à lui pour aller sarcler son champ, afin d'en arracher l'ivraie : *Non,* leur dit-il, je ne le veux pas, *de peur que d'aventure avec l'ivraie vous ne tiriez aussi le froment* (3). Certes, Théotime, la colère est un serviteur qui étant puissant, courageux et grand entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup de besogne ; mais il est si ardent, si remuant, si inconsidéré et impétueux, qu'il ne fait aucun bien que pour l'ordi-

(1) *Bigearre*, bizarre, qui s'écarte de la voie, extravagant.
(2) *Pare*, cède, s'arrête.
(3) Matth., XIII, 28, 29.

naire il ne fasse quand et quand (1) plusieurs maux. Or, ce n'est pas bon ménage, disent nos gens des champs, de tenir des paons en la maison ; car encore qu'ils chassent aux araignées et en défont le logis, ils gâtent toutefois tant les couverts (2) et les toits, que leur utilité n'est pas comparable au dégât qu'ils font. La colère est un secours donné de la nature à la raison, et employé par la grâce au service du zèle pour l'exécution de ses desseins, mais secours dangereux et peu désirable ; car si elle vient forte, elle se rend maîtresse, renversant l'autorité de la raison, et les lois amoureuses du zèle. Que si elle vient faible, elle ne fait rien que le seul zèle ne fît lui seul sans elle ; et toujours elle tient en une juste crainte que se renforçant elle ne s'empare du cœur et du zèle, les soumettant à sa tyrannie, tout ainsi qu'un feu artificiel qui en un moment embrase un édifice, et ne sait-on comme l'éteindre. C'est un acte de désespoir de mettre dans une place un secours étranger qui se peut rendre le plus fort.

L'amour-propre nous trompe souvent, et nous donne le change, exerçant ses propres passions sous le nom du zèle. Le zèle s'est jadis servi aucune fois de la colère ; et maintenant la colère se sert en contre-change du nom de zèle, pour, sous icelui, tenir à couvert son ignominieux déréglement. Or, je dis qu'elle se sert du nom de zèle, parce qu'elle ne saurait se servir du zèle en lui-même, d'autant que c'est le propre de toutes les vertus, mais surtout de la charité, de laquelle le zèle est une dépendance, d'être si bonne que nul n'en peut abuser.

(1) *Quand et quand*, en même temps.
(2) *Couverts*, les constructions couvertes.

Un pécheur fameux vint un jour se jeter aux pieds d'un bon et digne prêtre, protestant avec beaucoup de soumission qu'il venait pour trouver le remède à ses maux, c'est-à-dire, pour recevoir la sainte absolution de ses fautes. Un certain moine nommé Démophile, estimant à son avis que ce pauvre pénitent s'approchât trop du saint autel, entra en une colère si violente, que se ruant sur lui à grands coups de pieds, il le poussa et chassa hors de là, injuriant outrageusement le bon prêtre qui, selon son devoir, avait doucement recueilli ce pauvre repentant ; puis courant à l'autel, il en ôta les choses très saintes qui y étaient et les emporta, de peur, comme il voulait faire accroire, que par l'approchement du pécheur, le lieu n'eût été profané. Or, ayant fait ce bel exploit de zèle, il ne resta pas là, mais en fit grande fête au grand saint Denis Aréopagite par une lettre qu'il lui en écrivit, de laquelle il reçut une excellente réponse digne de l'esprit apostolique dont ce grand disciple de saint Paul était animé. Car il lui fit voir clairement que son zèle avait été indiscret, imprudent et impudent tout ensemble, d'autant qu'encore que le zèle de l'honneur dû aux choses saintes soit bon et louable, si est-ce (1) qu'il avait été pratiqué contre toute raison, sans considération ni jugement quelconque, puisqu'il avait employé les coups de pieds, les outrages, injures et reproches en un lieu, en une occasion, et contre des personnes qu'il devait honorer, aimer et respecter; si que le zèle ne pouvait être bon, étant exercé avec un si grand désordre. Mais

(1) *Si est-ce que*, pourtant il...

en cette même réponse ce grand saint récite (1) un autre exemple admirable d'un grand zèle procédé d'une âme fort bonne, gâtée néanmoins et viciée par l'excès de la colère qu'elle avait excitée :

Un païen avait séduit et fait retourner à l'idolâtrie un chrétien candiot, nouvellement converti à la foi. Carpus, homme éminent en pureté et sainteté de vie, et lequel, il y a grande apparence, avait été évêque de Candie, en conçut un si grand courroux, qu'oncques il n'en avait souffert de tel, et se laissa porter si avant en cette passion, que s'étant levé à minuit pour prier selon sa coutume, il concluait à part soi qu'il n'était pas raisonnable que les hommes impies vécussent davantage, priant par grande indignation la divine justice de faire mourir d'un coup de foudre ces deux pécheurs ensemble, le païen séducteur et le chrétien séduit. Mais voyez, Théotime, ce que Dieu fit pour corriger l'âpreté de la passion dont le pauvre Carpus était outré. Premièrement, il lui fit voir comme à un autre saint Étienne le ciel tout ouvert, et Jésus-Christ notre Seigneur assis sur un grand trône, environné d'une multitude d'anges qui lui assistaient en forme humaine ; puis il vit en bas la terre ouverte comme un horrible et vaste gouffre, et les deux dévoyés, auxquels il avait souhaité tant de mal, sur le bord de ce précipice, tremblants et presque pâmés d'effroi, à cause qu'ils étaient prêts à tomber dedans, attirés d'un côté par une multitude de serpents, qui sortant de l'abîme s'entortillaient à leurs jambes, et avec leurs queues les chatouillaient et provoquaient à la chute ; et, de l'autre côté, cer-

(1) *Récite*, raconte.

tains hommes les poussaient et frappaient pour les faire tomber, si qu'ils semblaient être sur le point d'être abîmés dans ce précipice. Or, considérez, je vous prie, mon Théotime, la violence de la passion de Carpus. Car, comme il racontait par après lui-même à saint Denis, il ne tenait compte de contempler notre Seigneur et les anges qui se montraient au ciel, tant il prenait plaisir de voir en bas la détresse effroyable de ces deux misérables chétifs (1), se fâchant seulement de ce qu'ils tardaient tant à périr, et partant s'essayait de les précipiter lui-même; ce que ne pouvant sitôt faire, il s'en dépitait et les maudissait, jusqu'à ce qu'enfin levant les yeux au ciel, il vit le doux et très pitoyable Sauveur, qui, par une extrême pitié et compassion de ce qui se passait, se leva de son trône, et descendant jusqu'au lieu où étaient ces deux pauvres misérables, leur tendait sa main secourable, à même temps que les anges aussi, qui d'un côté, qui d'autre, les retenaient pour les empêcher de tomber dans cet épouvantable gouffre; et pour conclusion, l'aimable et débonnaire Jésus s'adressant au courroucé Carpus : Tiens, Carpus, dit-il, frappe désormais sur moi ; car je suis prêt à pâtir encore une fois pour sauver les hommes; et cela me serait agréable, s'il se pouvait faire sans le péché des autres hommes. Mais, au surplus, avise ce qui te serait meilleur, ou d'être en ce gouffre avec les serpents, ou de demeurer avec les anges qui sont si grands amis des hommes. Théotime, le saint homme Carpus avait raison d'entrer en zèle pour ces deux hommes, et son zèle avait justement excité la

(1) *Chétifs*, méchants, de l'italien *cattivo*.

colère contre eux, mais la colère étant émue, avait laissé la raison et le zèle en derrière, outrepassant toutes les bornes et limites du saint amour, et par conséquent du zèle qui en est la ferveur. Elle avait converti la haine du péché en haine du pécheur, et la très douce charité en une furieuse cruauté.

Ainsi y a-t-il des personnes qui ne pensent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zèle si on n'a pas beaucoup de colère, n'estimant pas de pouvoir rien accommoder s'ils ne gâtent tout, bien qu'au contraire le vrai zèle ne se serve presque jamais de la colère : car comme on n'applique pas le fer et le feu aux malades que lorsqu'on ne peut faire autrement, aussi le saint zèle n'emploie la colère qu'ès extrêmes nécessités.

CHAPITRE XVI

Que l'exemple de plusieurs saints, qui semblent avoir exercé leur zèle avec colère, ne fait rien contre l'avis du chapitre précédent.

Il est vrai certes, mon ami Théotime, que Moïse, Phinées, Élie, Mathathias et plusieurs grands serviteurs de Dieu, se servirent de la colère pour exercer leur zèle en beaucoup d'occasions signalées; mais notez, je vous prie, que c'était aussi des grands personnages, qui savaient bien manier leurs passions et ranger leur colère, pareils à ce brave capitaine de l'Évangile qui *disait à ses soldats : Allez, et ils allaient; Venez, et ils venaient* (1). Mais nous autres, qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvements : notre che-

(1) Matth., VIII, 9

val n'est pas si bien dressé, que nous le puissions pousser et faire parer (1) à notre guise. Les chiens sages et bien appris tirent pays (2), ou retournent sur eux-mêmes, selon que le piqueur leur parle : mais les jeunes chiens apprentis s'égarent et sont désobéissants. Les grands saints qui ont rendu sages leurs passions à force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur colère à toute main, la lancer et la tirer, ainsi que bon leur semble. Mais nous autres qui avons des passions indomptées, toutes jeunes, ou du moins mal apprises, nous ne pouvons lâcher notre ire (3) qu'avec péril de beaucoup de désordre ; parce qu'étant une fois en campagne, on ne la peut plus retenir ni ranger comme il serait requis.

Saint Denis parlant à ce Démophile, qui voulait donner le nom du zèle à sa rage et furie : Celui, dit-il, qui veut corriger les autres, doit premièrement avoir soin d'empêcher que la colère ne déboute la raison de l'empire et domination que Dieu lui a donné de l'âme, et qu'elle n'excite une révolte, sédition et confusion dans nous-mêmes. De façon que nous n'approuvons pas vos impétuosités poussées d'un zèle indiscret, quand mille fois vous répéteriez Phinées et Élie : car telles paroles ne plurent pas à Jésus-Christ quand elles lui furent dites par ses disciples, qui n'avaient pas encore participé de ce doux et bénin esprit. Phinées, Théotime, voyant un certain malheureux Israélite offenser Dieu avec une Moabite, il les tua

(1) *Faire parer*, arrêter, terme de manège.
(2) *Tirent pays*, avancent.
(3) *Ire*, colère.

tous deux. Élie avait prédit la mort d'Ochosias, lequel indigné de cette prédiction, envoya deux capitaines l'un après l'autre, avec chacun cinquante soldats, pour le prendre, et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel qui les dévora. Or, un jour que notre Seigneur passait en Samarie, il envoya en une ville pour y faire prendre son logis; mais les habitants, sachant que notre Seigneur était Juif de nation, et qu'il allait en Hiérusalem, ne le voulurent pas loger. *Ce que voyant saint Jean et saint Jacques, ils dirent à* notre Seigneur : *Voulez-vous que nous commandions au feu qu'il descende et qu'il les brûle ?* et notre Seigneur *se retournant devers eux, les tança, disant : Vous ne savez de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver* (1). C'est cela donc, Théotime, que veut dire saint Denis à Démophile, qui alléguait l'exemple de Phinées et d'Élie : car saint Jean et saint Jacques, qui voulaient imiter Élie à faire descendre le feu du ciel sur les hommes, furent repris par notre Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zèle étaient doux, débonnaires et gracieux ; qu'il n'employait l'indignation ou le courroux que très rarement, lorsqu'il n'y avait plus d'espérance de pouvoir profiter autrement. Saint Thomas d'Aquin, ce grand astre de la théologie, étant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastère de Fosse-Neuve, ordre de Citeaux, les religieux le prièrent de leur faire une briève exposition du sacré Cantique des cantiques, à l'imitation de saint Bernard. Et il leur répondit : Mes chers pères, don-

(1) Luc., IX, 54 et seq.

nez-moi l'esprit de saint Bernard, et j'interpréterai ce divin cantique comme saint Bernard. De même certes, si on nous dit, à nous autres petits chrétiens, misérables, imparfaits et chétifs : Servez-vous de l'ire et de l'indignation en votre zèle, comme Phinées, Élie, Mathathias, saint Pierre et Paul; nous devons répondre : Donnez-nous l'esprit de la perfection et du pur zèle avec la lumière intérieure de ces grands saints, et nous nous animerons de colère comme eux. Ce n'est pas le fait de tout le monde de savoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grands saints étaient inspirés de Dieu immédiatement, et partant pouvaient bien employer leur colère sans péril ; car le même esprit qui les animait à ces exploits, tenait aussi les rênes de leur juste courroux, afin qu'il n'outre-passât les limites qu'il leur avait préfigées (1). Une ire qui est inspirée ou excitée par le Saint-Esprit, n'est plus l'ire de l'homme, et c'est l'*ire de l'homme* qu'il faut fuir, puisque, comme dit le glorieux saint Jacques, elle *n'opère point la justice de Dieu* (2). Et d'effet, quand ces grands serviteurs de Dieu employaient la colère, c'était pour des occurrences si solennelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avait nul danger d'excéder la coulpe par la peine (3).

Parce qu'une fois le grand saint Paul appelle les *Galates insensés*, représente aux Candiots (4)

(1) *Préfigées*, fixées d'avance.
(2) Jac., 1, 20.
(3) *La coulpe par la peine*, la faute par le châtiment.
(4) *Candiots*, habitants de Candie, les *Crétois*.

leurs mauvaises inclinations, et *résiste en face* (1) au glorieux saint Pierre, son supérieur, faut-il prendre la licence d'injurier les pécheurs, blâmer les nations, contrôler et censurer nos conducteurs et prélats? Certes, chacun n'est pas saint Paul pour savoir faire les choses à propos. Mais les esprits aigres, chagrins, présomptueux et médisants, servant à leurs inclinations, humeurs, aversions et outrecuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zèle, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brûler à ses propres passions. Le zèle du salut des âmes fait désirer la prélature, à ce que dit cet ambitieux; fait courir çà et là le moine destiné au chœur, à ce que dit cet esprit inquiet; fait faire des rudes censures et murmurations contre les prélats de l'Église et contre les princes temporels, à ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zèle, et on ne voit point de zèle, ains seulement des médisances, des colères, des haines, des envies et des inquiétudes d'esprit et de langue.

On peut pratiquer le zèle en trois façons : premièrement, en faisant des grandes actions de justice pour repousser le mal, et cela n'appartient qu'à ceux qui ont les offices publics de corriger, censurer et reprendre en qualité de supérieurs, comme les princes, magistrats, prélats, prédicateurs; mais parce que cet office est respectable, chacun l'entreprend, chacun veut s'en mêler. Secondement, on use du zèle en faisant des actions de grande vertu, pour donner bon exemple, suggérant les remèdes au mal, exhortant à les employer, opérant le bien opposé au mal qu'on

(1) Gal., III, 1; Tit., I, 12 et seq.; Gal., II, 11.

désire exterminer, ce qui appartient à chacun, et néanmoins peu de gens le veulent faire. Enfin on cherche le zèle très excellemment en souffrant et pâtissant beaucoup pour empêcher et détourner le mal, et presque nul ne veut cette sorte de zèle. Le zèle spécieux est ambitionné, c'est celui auquel chacun veut employer son talent, sans prendre garde que ce n'est pas le zèle que l'on y cherche, mais la gloire et l'assouvissement de l'outrecui dance, colère, chagrin et autres passions.

Certes, le zèle de notre Seigneur parut principalement à mourir sur la croix pour détruire la mort et le péché des hommes; en quoi il fut souverainement imité par cet admirable vaisseau d'élection et de dilection (1), ainsi que le représente le grand saint Grégoire Nazianzène (2) en paroles dorées; car parlant de ce saint apôtre : « Il com-» bat pour tous, dit-il, il répand des prières pour » tous, il est passionné de jalousie envers tous, il est » enflammé pour tous; ains même il a osé plus » que cela pour ses frères selon la chair; en sorte » que, pour dire aussi moi-même ceci fort hardi-» ment, il désire par charité qu'iceux soient mis » en sa place auprès de Jésus-Christ (3). O excel-» lence de courage et de ferveur d'esprit incroya-» ble! il imite Jésus-Christ, qui *pour nous fut* » *fait malédiction, qui prit nos infirmités et porta* » *nos maladies* (4), ou, afin que je parle plus » sobrement, lui, le premier, après le Sauveur, ne » refuse pas de souffrir et d'être réputé impie à

(1) Act., IX, 15.
(2) *Nazianzène,* de Nazianze.
(3) Rom., IX, 3.
(4) Gal., III, 13; Matth., VIII, 17.

» leur occasion. » Ainsi donc, Théotime, comme notre Sauveur fut fouetté, condamné, crucifié en qualité d'homme voué, destiné et dédié à porter et supporter les opprobres, ignominies et punitions dues à tous les pécheurs du monde, et à servir de sacrifice général pour le péché, ayant été fait comme anathème, séparé et abandonné de son Père éternel; de même aussi, selon la véritable doctrine de ce grand Nazianzène, le glorieux apôtre saint Paul désira d'être comblé d'ignominie, crucifié, séparé, abandonné et sacrifié pour le péché des Juifs, afin de porter pour eux l'anathème et la peine qu'ils méritaient. Et comme notre Sauveur porta de telle sorte les péchés du monde, et fut fait tellement anathème, sacrifié pour le péché, et délaissé de son Père, qu'il ne laissa pas d'être perpétuellement le *Fils bien-aimé auquel le Père prenait son bon plaisir* (1); aussi le saint apôtre désira bien d'être anathème et séparé de son maître, pour être abandonné d'icelui, et délaissé à la merci des opprobres et punitions dues aux Juifs; mais il ne désira pas pourtant jamais d'être privé de la charité et grâce de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvait jamais *séparer* (2); c'est-à-dire, il désira d'être traité comme un homme séparé de Dieu; mais il ne désira pas d'en être par effet séparé, ni privé de sa grâce, car cela ne peut être saintement désiré. Ainsi l'épouse céleste confesse que *l'amour étant fort comme la mort* (3), laquelle sépare l'âme du corps, le *zèle*, qui est un amour ardent, est

(1) Matth., XVII, 5.
(2) Rom., VIII, 39.
(3) Cant. cant., VIII, 6

encore bien plus *fort ;* car il ressemble à *l'enfer* (1), qui sépare l'âme de la vue de notre Seigneur : mais jamais il n'est dit, ni ne se peut dire, que l'amour ou le zèle soit semblable au péché, qui seul sépare de la grâce de Dieu. Et comme se pourrait-il faire que l'ardeur de l'amour pût faire désirer d'être séparé de la grâce, puisque l'amour est la grâce même, ou du moins ne peut être sans la grâce ? Or, le zèle du grand saint Paul fut pratiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit saint Paul, je veux dire saint Paulin, qui, pour ôter un esclave de son esclavage, se rendit esclave lui-même, sacrifiant sa liberté pour la rendre à son prochain.

O que bienheureux est, dit saint Ambroise, celui qui sait la discipline du zèle ! Très facilement, dit saint Bernard, le diable se jouera de ton zèle, si tu négliges la science. Que donc ton zèle soit enflammé de charité, embelli de science, affermi de constance. Le vrai zèle est enfant de la charité, car c'en est l'ardeur ; c'est pourquoi, comme elle, il est *patient, bénin*, sans trouble, sans contention, sans haine, *sans envie, se réjouissant de la vérité* (2). L'ardeur du vrai zèle est pareille à celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et très affectionné au pourchas (3), mais sans colère, sans ire, sans trouble ; car si le travail des chasseurs était colère, ireux (4), chagrin, il ne serait pas si aimé ni affectionné. Et de même le vrai zèle a des ardeurs extrêmes, mais constantes,

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) I Cor., XIII, 4, 6.
(3) *Pourchas*, recherche, poursuite.
(4) *Ireux*, irrité, courroucé.

fermes, douces, laborieuses, également aimables et infatigables; tout au contraire le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager, également impétueux et inconstant

CHAPITRE XVII

Comme notre Seigneur pratiqua tous les plus excellents actes de l'amour.

Ayant si longuement parlé des actes sacrés du divin amour, afin que plus aisément et saintement vous en conserviez la mémoire, je vous en présente un recueil et abrégé. *La charité de Jésus-Christ nous presse* (1), dit le grand Apôtre. Oui, certes, Théotime, elle nous force et violente par son infinie douceur, pratiquée en tout l'ouvrage de notre rédemption, auquel *s'est apparue la bénignité et amour de Dieu* (2) envers les hommes; car qu'est-ce que ce divin amant ne fit pas en matière d'amour?

1° Il nous aima d'amour de complaisance, car ses *délices furent d'être avec les enfants des hommes* (3) et d'attirer l'homme à soi, se rendant homme lui-même. 2° Il nous aima d'amour de bienveillance, jetant sa propre divinité en l'homme, en sorte que l'homme fût Dieu. 3° Il s'unit à nous par une conjonction incompréhensible, en laquelle il adhéra et se serra à notre nature si fortement, indissolublement et infiniment, que jamais rien ne fut si étroitement joint et pressé à l'humanité, qu'est maintenant la très sainte divinité en la personne du Fils de Dieu. 4° Il s'écoula tout en

(1) II Cor., v, 14.
(2) Tit., III, 4.
(3) Prov., VIII, 31

nous, et, par manière de dire, fondit sa grandeur pour la réduire à la forme et figure de notre petitesse, dont il est appelé source d'eau vive, rosée et pluie du ciel. 5° Il a été en extase, non seulement en ce que, comme dit saint Denis, à cause de l'excès de son amoureuse bonté, il devient en certaine façon hors de soi-même, étendant sa providence sur toutes choses, et se trouvant en toutes choses ; mais aussi en ce que, comme dit saint Paul, il s'est en quelque sorte quitté soi-même, il s'est vidé de soi-même, il s'est épuisé de sa grandeur, de sa gloire, il s'est démis du trône de son incompréhensible majesté, et, s'il faut ainsi parler, *il s'est anéanti soi-même* (1) pour venir à notre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de sa bonté, nous élever à sa dignité, et nous donner le divin être d'enfants de Dieu ; et Celui duquel si souvent il est écrit : *Je vis moi-même, dit le Seigneur* (2), il a pu dire par après, selon le langage de son apôtre : *Je vis moi-même, non plus moi-même, mais* l'homme *vit en moi* (3). *Ma vie, c'est* l'homme ; *et mourir* pour l'homme, *c'est mon profit* (4). Ma *vie est cachée* avec l'homme *en Dieu* (5). Celui qui habitait en soi-même, habite maintenant en nous, et celui qui était vivant ès siècles dans le sein de son Père éternel, fut par après mortel dans le giron de sa mère temporelle ; celui qui vivait éternellement de sa vie divine, vécut temporellement de la vie humaine, et celui qui jamais éternellement n'a-

(1) Philipp., II, 7.
(2) Ezech., XXXIII, 11.
(3) Gal., II, 20.
(4) Philipp., I, 21.
(5) Col., III, 3.

vait été que Dieu, sera éternellement à jamais encore homme, tant l'amour de l'homme a ravi Dieu et l'a tiré à l'extase (1). 6° Il admira souvent par dilection (2), comme il fit le centenier et la Cananée. 7° Il contempla le jeune homme qui avait jusqu'à l'heure gardé les commandements, et désirait d'être acheminé à la perfection. 8° Il prit une amoureuse quiétude en nous, et même avec quelque suspension de sens, emmi le sein de sa mère et en son enfance. 9° Il a eu des tendretés (3) envers les petits enfants, qu'il prenait entre ses bras et dorlotait amoureusement; envers Marthe et Magdeleine, envers le Lazare, qu'il pleura, comme sur la cité de Hiérusalem. 10° Il fut animé d'un zèle nonpareil, qui, comme dit saint Denis, se convertit en jalousie; détournant, en tant qu'il fut en lui, tout mal de sa bien-aimée nature humaine, au péril, ains au prix de sa propre vie ; chassant le diable, prince de ce monde, qui semblait être son rival et compagnon. 11° Il eut mille et mille langueurs amoureuses; car d'où pouvaient procéder ces divines paroles : *Je dois être baptisé de baptême, et comme suis-je* angoissé (4) et *pressé jusqu'à ce que je l'accomplisse* (5)? Il voyait l'heure d'être baptisé en son sang, et languissait jusqu'à ce qu'il le fût : l'amour qu'il nous portait le pressant, afin de nous voir délivrés par sa mort de la mort éternelle. Ainsi fut-il triste, et sua le sang de détresse, au jardin des

(1) *Tiré à l'extase*, élevé jusqu'à l'extase.
(2) *Par dilection*, par amour, comme pour le centenier et la Cananéenne.
(3) *Tendretés*, tendresses.
(4) *Suis-je angoissé*, suis-je dans l'angoisse.
(5) Luc., XII. 50.

Olives, non seulement pour l'extrême douleur que son âme sentait en la partie inférieure de sa raison, mais aussi pour l'extrême amour qu'il nous portait en la supérieure portion d'icelle ; la douleur lui donnant horreur de la mort, et l'amour lui donnant un extrême désir d'icelle ; en sorte qu'un très âpre combat et une cruelle *agonie* se fit entre le désir et l'horreur de la mort ; jusques à grande *effusion de sang,* qui coula comme d'une source, *ruisselant jusques à terre* (1).

12° Enfin, Théotime, ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie charité qu'il avait envers nous, et par la force et vertu de l'amour ; c'est-à-dire, il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car bien que les cruels supplices fussent très suffisants pour faire mourir qui que ce fût, si est-ce que la mort ne pouvait jamais entrer dans la vie de Celui qui *tient les clefs* de la vie et *de la mort* (2), si le divin amour qui manie ces clefs n'eût ouvert les portes à la mort, afin qu'elle allât saccager ce divin corps et lui ravir la vie ; l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendait mort. Ce fut par élection, et non par la force du mal, qu'il mourut. *Nul ne m'ôte ma vie,* dit-il, *mais je la laisse* et quitte *moi-même. J'ai puissance de la quitter et de la prendre derechef moi-même* (3). *Il fut offert,* dit Isaïe, *parce qu'il le voulut* (4); et partant il n'est pas dit que son esprit s'en alla,

(1) Luc., XXII, 43, 44.
(2) Apoc., I, 18.
(3) Joan., X, 18.
(4) Is., LIII, 7.

le quitta et se sépara de lui, mais au contraire qu'il *mit son esprit dehors* (1), l'expira, le rendit et le *remit ès mains de* son *Père* éternel (2) ; si que saint Athanase remarque qu'il *baissa la tête* (3) pour mourir, afin de consentir et pencher à la venue de mort, laquelle autrement n'eût osé s'approcher de lui ; et *criant à pleine voix* (4), il remet son esprit à son Père, pour montrer que, comme il avait assez de force et d'haleine pour ne point mourir, il avait aussi tant d'amour, qu'il ne pouvait plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvaient jamais éviter la mort, ni prétendre à la vraie vie. C'est pourquoi la mort du Sauveur fut un vrai sacrifice, et sacrifice d'holocauste que lui-même offrit à son Père pour notre rédemption. Encore que les peines et douleurs de sa passion fussent si grandes et fortes, que tout autre homme en fût mort, si est-ce que quant à lui il n'en fût jamais mort, s'il n'eût voulu, et que le feu de son infinie charité n'eût consumé sa vie. Il fut donc le sacrificateur lui-même qui s'offrit à son Père, et s'immola en amour, à l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour.

Mais, Théotime, gardez bien pourtant de dire que cette mort amoureuse du Sauveur ne soit faite par manière de ravissement. Car l'objet pour lequel sa charité le porta à la mort, n'était pas tant aimable qu'il pût ravir à soi cette divine âme, laquelle sortit donc de son corps par manière

(1) Matth., XXVII, 50.
(2) Luc., XXIII, 46.
(3) Joan., XIX, 30.
(4) Luc., XXIII, 46.

nez-moi l'esprit de saint Bernard, et j'interpréterai ce divin cantique comme saint Bernard. De même certes, si on nous dit, à nous autres petits chrétiens, misérables, imparfaits et chétifs : Servez-vous de l'ire et de l'indignation en votre zèle, comme Phinées, Élie, Mathathias, saint Pierre et Paul; nous devons répondre : Donnez-nous l'esprit de la perfection et du pur zèle avec la lumière intérieure de ces grands saints, et nous nous animerons de colère comme eux. Ce n'est pas le fait de tout le monde de savoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grands saints étaient inspirés de Dieu immédiatement, et partant pouvaient bien employer leur colère sans péril ; car le même esprit qui les animait à ces exploits, tenait aussi les rênes de leur juste courroux, afin qu'il n'outre-passât les limites qu'il leur avait préfigées (1). Une ire qui est inspirée ou excitée par le Saint-Esprit, n'est plus l'ire de l'homme, et c'est l'*ire de l'homme* qu'il faut fuir, puisque, comme dit le glorieux saint Jacques, elle *n'opère point la justice de Dieu* (2). Et d'effet, quand ces grands serviteurs de Dieu employaient la colère, c'était pour des occurrences si solennelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avait nul danger d'excéder la coulpe par la peine (3).

Parce qu'une fois le grand saint Paul appelle les *Galates insensés*, représente aux Candiots (4)

(1) *Préfigées*, fixées d'avance.
(2) Jac., 1, 20.
(3) *La coulpe par la peine*, la faute par le châtiment.
(4) *Candiots*, habitants de Candie, les *Crétois*.

leurs mauvaises inclinations, et *résiste en face* (1) au glorieux saint Pierre, son supérieur, faut-il prendre la licence d'injurier les pécheurs, blâmer les nations, contrôler et censurer nos conducteurs et prélats? Certes, chacun n'est pas saint Paul pour savoir faire les choses à propos. Mais les esprits aigres, chagrins, présomptueux et médisants, servant à leurs inclinations, humeurs, aversions et outrecuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zèle, et chacun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brûler à ses propres passions. Le zèle du salut des âmes fait désirer la prélature, à ce que dit cet ambitieux; fait courir çà et là le moine destiné au chœur, à ce que dit cet esprit inquiet; fait faire des rudes censures et murmurations contre les prélats de l'Église et contre les princes temporels, à ce que dit cet arrogant. Il ne se parle que de zèle, et on ne voit point de zèle, ains seulement des médisances, des colères, des haines, des envies et des inquiétudes d'esprit et de langue.

On peut pratiquer le zèle en trois façons : premièrement, en faisant des grandes actions de justice pour repousser le mal, et cela n'appartient qu'à ceux qui ont les offices publics de corriger, censurer et reprendre en qualité de supérieurs, comme les princes, magistrats, prélats, prédicateurs; mais parce que cet office est respectable, chacun l'entreprend, chacun veut s'en mêler. Secondement, on use du zèle en faisant des actions de grande vertu, pour donner bon exemple, suggérant les remèdes au mal, exhortant à les employer, opérant le bien opposé au mal qu'on

(1) Gal., III, 1; Tit., I, 12 et seq.; Gal., II, 11.

désire exterminer, ce qui appartient à chacun, et néanmoins peu de gens le veulent faire. Enfin on cherche le zèle très excellemment en souffrant et pâtissant beaucoup pour empêcher et détourner le mal, et presque nul ne veut cette sorte de zèle. Le zèle spécieux est ambitionné, c'est celui auquel chacun veut employer son talent, sans prendre garde que ce n'est pas le zèle que l'on y cherche, mais la gloire et l'assouvissement de l'outrecui dance, colère, chagrin et autres passions.

Certes, le zèle de notre Seigneur parut principalement à mourir sur la croix pour détruire la mort et le péché des hommes; en quoi il fut souverainement imité par cet admirable vaisseau d'élection et de dilection (1), ainsi que le représente le grand saint Grégoire Nazianzène (2) en paroles dorées; car parlant de ce saint apôtre : « Il com-» bat pour tous, dit-il, il répand des prières pour » tous, il est passionné de jalousie envers tous, il est » enflammé pour tous; ains même il a osé plus » que cela pour ses frères selon la chair; en sorte » que, pour dire aussi moi-même ceci fort hardi-» ment, il désire par charité qu'iceux soient mis » en sa place auprès de Jésus-Christ (3). O excel-» lence de courage et de ferveur d'esprit incroya-» ble! il imite Jésus-Christ, qui *pour nous fut* » *fait malédiction, qui prit nos infirmités et porta* » *nos maladies* (4), ou, afin que je parle plus » sobrement, lui, le premier, après le Sauveur, ne » refuse pas de souffrir et d'être réputé impie à

(1) Act., IX, 15.
(2) *Nazianzène,* de Nazianze.
(3) Rom., IX, 3.
(4) Gal., III, 13; Matth., VIII, 17.

» leur occasion. » Ainsi donc, Théotime, comme notre Sauveur fut fouetté, condamné, crucifié en qualité d'homme voué, destiné et dédié à porter et supporter les opprobres, ignominies et punitions dues à tous les pécheurs du monde, et à servir de sacrifice général pour le péché, ayant été fait comme anathème, séparé et abandonné de son Père éternel; de même aussi, selon la véritable doctrine de ce grand Nazianzène, le glorieux apôtre saint Paul désira d'être comblé d'ignominie, crucifié, séparé, abandonné et sacrifié pour le péché des Juifs, afin de porter pour eux l'anathème et la peine qu'ils méritaient. Et comme notre Sauveur porta de telle sorte les péchés du monde, et fut fait tellement anathème, sacrifié pour le péché, et délaissé de son Père, qu'il ne laissa pas d'être perpétuellement le *Fils bien-aimé auquel le Père prenait son bon plaisir* (1); aussi le saint apôtre désira bien d'être anathème et séparé de son maître, pour être abandonné d'icelui, et délaissé à la merci des opprobres et punitions dues aux Juifs; mais il ne désira pas pourtant jamais d'être privé de la charité et grâce de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvait jamais *séparer* (2); c'est-à-dire, il désira d'être traité comme un homme séparé de Dieu; mais il ne désira pas d'en être par effet séparé, ni privé de sa grâce, car cela ne peut être saintement désiré. Ainsi l'épouse céleste confesse que *l'amour étant fort comme la mort* (3), laquelle sépare l'âme du corps, le *zèle*, qui est un amour ardent, est

(1) Matth., XVII, 5.
(2) Rom., VIII, 39.
(3) Cant. cant., VIII, 6

encore bien plus *fort ;* car il ressemble à *l'enfer* (1), qui sépare l'âme de la vue de notre Seigneur : mais jamais il n'est dit, ni ne se peut dire, que l'amour ou le zèle soit semblable au péché, qui seul sépare de la grâce de Dieu. Et comme se pourrait-il faire que l'ardeur de l'amour pût faire désirer d'être séparé de la grâce, puisque l'amour est la grâce même, ou du moins ne peut être sans la grâce ? Or, le zèle du grand saint Paul fut pratiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit saint Paul, je veux dire saint Paulin, qui, pour ôter un esclave de son esclavage, se rendit esclave lui-même, sacrifiant sa liberté pour la rendre à son prochain.

O que bienheureux est, dit saint Ambroise, celui qui sait la discipline du zèle ! Très facilement, dit saint Bernard, le diable se jouera de ton zèle, si tu négliges la science. Que donc ton zèle soit enflammé de charité, embelli de science, affermi de constance. Le vrai zèle est enfant de la charité, car c'en est l'ardeur ; c'est pourquoi, comme elle, il est *patient, bénin*, sans trouble, sans contention, sans haine, *sans envie, se réjouissant de la vérité* (2). L'ardeur du vrai zèle est pareille à celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et très affectionné au pourchas (3), mais sans colère, sans ire, sans trouble ; car si le travail des chasseurs était colère, ireux (4), chagrin, il ne serait pas si aimé ni affectionné. Et de même le vrai zèle a des ardeurs extrêmes, mais constantes,

(1) Cant. cant., VIII, 6.
(2) I Cor., XIII, 4, 6.
(3) *Pourchas*, recherche, poursuite.
(4) *Ireux*, irrité, courroucé.

fermes, douces, laborieuses, également aimables et infatigables; tout au contraire le faux zèle est turbulent, brouillon, insolent, fier, colère, passager, également impétueux et inconstant

CHAPITRE XVII

Comme notre Seigneur pratiqua tous les plus excellents actes de l'amour.

Ayant si longuement parlé des actes sacrés du divin amour, afin que plus aisément et saintement vous en conserviez la mémoire, je vous en présente un recueil et abrégé. *La charité de Jésus-Christ nous presse* (1), dit le grand Apôtre. Oui, certes, Théotime, elle nous force et violente par son infinie douceur, pratiquée en tout l'ouvrage de notre rédemption, auquel *s'est apparue la bénignité et amour de Dieu* (2) envers les hommes ; car qu'est-ce que ce divin amant ne fit pas en matière d'amour?

1° Il nous aima d'amour de complaisance, car ses *délices furent d'être avec les enfants des hommes* (3) et d'attirer l'homme à soi, se rendant homme lui-même. 2° Il nous aima d'amour de bienveillance, jetant sa propre divinité en l'homme, en sorte que l'homme fût Dieu. 3° Il s'unit à nous par une conjonction incompréhensible, en laquelle il adhéra et se serra à notre nature si fortement, indissolublement et infiniment, que jamais rien ne fut si étroitement joint et pressé à l'humanité, qu'est maintenant la très sainte divinité en la personne du Fils de Dieu. 4° Il s'écoula tout en

(1) II Cor., v, 14.
(2) Tit., III, 4.
(3) Prov., VIII, 31

nous, et, par manière de dire, fondit sa grandeur pour la réduire à la forme et figure de notre petitesse, dont il est appelé source d'eau vive, rosée et pluie du ciel. 5° Il a été en extase, non seulement en ce que, comme dit saint Denis, à cause de l'excès de son amoureuse bonté, il devient en certaine façon hors de soi-même, étendant sa providence sur toutes choses, et se trouvant en toutes choses ; mais aussi en ce que, comme dit saint Paul, il s'est en quelque sorte quitté soi-même, il s'est vidé de soi-même, il s'est épuisé de sa grandeur, de sa gloire, il s'est démis du trône de son incompréhensible majesté, et, s'il faut ainsi parler, *il s'est anéanti soi-même* (1) pour venir à notre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de sa bonté, nous élever à sa dignité, et nous donner le divin être d'enfants de Dieu ; et Celui duquel si souvent il est écrit : *Je vis moi-même, dit le Seigneur* (2), il a pu dire par après, selon le langage de son apôtre : *Je vis moi-même, non plus moi-même, mais* l'homme *vit en moi* (3). *Ma vie, c'est* l'homme ; *et mourir* pour l'homme, *c'est mon profit* (4). Ma *vie est cachée* avec l'homme *en Dieu* (5). Celui qui habitait en soi-même, habite maintenant en nous, et celui qui était vivant ès siècles dans le sein de son Père éternel, fut par après mortel dans le giron de sa mère temporelle ; celui qui vivait éternellement de sa vie divine, vécut temporellement de la vie humaine, et celui qui jamais éternellement n'a-

(1) Philipp., II, 7.
(2) Ezech., XXXIII, 11.
(3) Gal., II, 20.
(4) Philipp., I, 21.
(5) Col., III, 3.

vait été que Dieu, sera éternellement à jamais encore homme, tant l'amour de l'homme a ravi Dieu et l'a tiré à l'extase (1). 6° Il admira souvent par dilection (2), comme il fit le centenier et la Cananée. 7° Il contempla le jeune homme qui avait jusqu'à l'heure gardé les commandements, et désirait d'être acheminé à la perfection. 8° Il prit une amoureuse quiétude en nous, et même avec quelque suspension de sens, emmi le sein de sa mère et en son enfance. 9° Il a eu des tendretés (3) envers les petits enfants, qu'il prenait entre ses bras et dorlotait amoureusement; envers Marthe et Magdeleine, envers le Lazare, qu'il pleura, comme sur la cité de Hiérusalem. 10° Il fut animé d'un zèle nonpareil, qui, comme dit saint Denis, se convertit en jalousie; détournant, en tant qu'il fut en lui, tout mal de sa bien-aimée nature humaine, au péril, ains au prix de sa propre vie ; chassant le diable, prince de ce monde, qui semblait être son rival et compagnon. 11° Il eut mille et mille langueurs amoureuses; car d'où pouvaient procéder ces divines paroles : *Je dois être baptisé de baptême, et comme suis-je* angoissé (4) et *pressé jusqu'à ce que je l'accomplisse* (5)? Il voyait l'heure d'être baptisé en son sang, et languissait jusqu'à ce qu'il le fût : l'amour qu'il nous portait le pressant, afin de nous voir délivrés par sa mort de la mort éternelle. Ainsi fut-il triste, et sua le sang de détresse, au jardin des

(1) *Tiré à l'extase*, élevé jusqu'à l'extase.
(2) *Par dilection*, par amour, comme pour le centenier et la Cananéenne.
(3) *Tendretés*, tendresses.
(4) *Suis-je angoissé*, suis-je dans l'angoisse.
(5) Luc., XII. 50.

Olives, non seulement pour l'extrême douleur que son âme sentait en la partie inférieure de sa raison, mais aussi pour l'extrême amour qu'il nous portait en la supérieure portion d'icelle ; la douleur lui donnant horreur de la mort, et l'amour lui donnant un extrême désir d'icelle ; en sorte qu'un très âpre combat et une cruelle *agonie* se fit entre le désir et l'horreur de la mort ; jusques à grande *effusion de sang,* qui coula comme d'une source, *ruisselant jusques à terre* (1).

12° Enfin, Théotime, ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie charité qu'il avait envers nous, et par la force et vertu de l'amour ; c'est-à-dire, il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car bien que les cruels supplices fussent très suffisants pour faire mourir qui que ce fût, si est-ce que la mort ne pouvait jamais entrer dans la vie de Celui qui *tient les clefs* de la vie et *de la mort* (2), si le divin amour qui manie ces clefs n'eût ouvert les portes à la mort, afin qu'elle allât saccager ce divin corps et lui ravir la vie ; l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendait mort. Ce fut par élection, et non par la force du mal, qu'il mourut. *Nul ne m'ôte ma vie,* dit-il, *mais je la laisse* et quitte *moi-même. J'ai puissance de la quitter et de la prendre derechef moi-même* (3). *Il fut offert,* dit Isaïe, *parce qu'il le voulut* (4); et partant il n'est pas dit que son esprit s'en alla,

(1) Luc., XXII, 43, 44.
(2) Apoc., I, 18.
(3) Joan., X, 18.
(4) Is., LIII, 7.

le quitta et se sépara de lui, mais au contraire qu'il *mit son esprit dehors* (1), l'expira, le rendit et le *remit ès mains de* son *Père* éternel (2) ; si que saint Athanase remarque qu'il *baissa la tête* (3) pour mourir, afin de consentir et pencher à la venue de mort, laquelle autrement n'eût osé s'approcher de lui ; et *criant à pleine voix* (4), il remet son esprit à son Père, pour montrer que, comme il avait assez de force et d'haleine pour ne point mourir, il avaît aussi tant d'amour, qu'il ne pouvait plus vivre sans faire revivre par sa mort ceux qui sans cela ne pouvaient jamais éviter la mort, ni prétendre à la vraie vie. C'est pourquoi la mort du Sauveur fut un vrai sacrifice, et sacrifice d'holocauste que lui-même offrit à son Père pour notre rédemption. Encore que les peines et douleurs de sa passion fussent si grandes et fortes, que tout autre homme en fût mort, si est-ce que quant à lui il n'en fût jamais mort, s'il n'eût voulu, et que le feu de son infinie charité n'eût consumé sa vie. Il fut donc le sacrificateur lui-même qui s'offrit à son Père, et s'immola en amour, à l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour.

Mais, Théotime, gardez bien pourtant de dire que cette mort amoureuse du Sauveur ne soit faite par manière de ravissement. Car l'objet pour lequel sa charité le porta à la mort, n'était pas tant aimable qu'il pût ravir à soi cette divine âme, laquelle sortit donc de son corps par manière

(1) Matth., XXVII, 50.
(2) Luc., XXIII, 46.
(3) Joan., XIX, 30.
(4) Luc., XXIII, 46.

d'extase, poussée et lancée par l'affluence et force de l'amour; comme l'on voit la myrrhe pousser dehors sa première liqueur par sa seule abondance, sans qu'on la presse ni tire aucunement, selon ce que lui-même disait, ainsi que nous avons remarqué : *Personne ne m'ôte* ni ravit *mon âme. mais je la donne volontairement* (1). O Dieu, Théotime, quel brasier pour nous enflammer à faire les exercices du saint amour pour le Sauveur tout bon, voyant qu'il les a si amoureusement pratiqués pour nous qui sommes si mauvais ! Cette *charité* donc *de Jésus-Christ nous presse* (2).

(1) Joan., x, 18.
(2) II Cor., v, 14.

FIN DU DIXIÈME LIVRE.

LIVRE ONZIÈME

DE LA SOUVERAINE AUTORITÉ QUE L'AMOUR SACRÉ TIENT SUR TOUTES LES VERTUS, ACTIONS ET PERFECTIONS DE L'AME

CHAPITRE PREMIER

Combien toutes les vertus sont agréables à Dieu.

La vertu est si aimable de sa nature, que Dieu la favorise partout où il la voit. Les païens, quoique ennemis de sa divine majesté, pratiquaient parfois quelques vertus humaines et civiles, desquelles la condition n'était pas au-dessus des forces de l'esprit raisonnable. Or, vous pouvez penser, Théotime, combien cela était peu de chose. Certes encore que ces vertus eussent beaucoup d'apparence, si est-ce qu'en effet elles étaient de peu de valeur, à cause de la bassesse de l'intention de ceux qui les pratiquaient, qui ne travaillaient presque que pour l'honneur, ainsi que dit saint Augustin, ou pour quelque autre prétention fort légère, comme est celle de l'entretien de la société civile, ou pour quelque petite inclination qu'ils avaient au bien, laquelle ne rencontrant point de grande contrariété, les portait à des

menues actions de vertu, comme par exemple, à s'entre-saluer, à secourir les amis, vivre sobrement, ne point dérober, servir fidèlement les maîtres, payer les gages aux ouvriers. Et toutefois, quoique cela fût ainsi mince et environné de plusieurs imperfections, Dieu en savait gré à ces pauvres gens, et les en récompensait abondamment.

Les sages-femmes auxquelles Pharaon donna charge de faire périr tous les mâles des Israélites, étaient sans doute Egyptiennes et païennes (1) : car s'excusant de quoi elles n'avaient pas exécuté la volonté du roi : *Les femmes hébreuses* (2), disaient-elles, *ne sont pas comme les Egyptiennes, car elles savent l'art de recevoir les enfants ; et devant que nous allions à elles, elles ont enfanté* (3). Excuse qui n'eût pas été à propos, si ces sages-femmes eussent été Hébreuses ; et n'est pas croyable que Pharaon eût donné une commission si impiteuse (4) contre les Hébreuses à des femmes hébreuses de même nation et religion : et aussi Josèphe témoigne qu'en effet elles étaient Egyptiennes. Or, tout Egyptiennes et païennes qu'elles étaient, elles *craignirent* d'offenser *Dieu* (5) par une cruauté si barbare et dénaturée, comme eût été celle du massacre de tant de petits enfants. De quoi la divine douceur leur sut si bon gré, qu'elle leur *édifia des maisons* (6), c'est-à-dire, les rendit plantureuses en enfants et en biens temporels.

(1) Exod., I, 15.
(2) *Hébreuses*, des Hébreux, juives
(3) Exod., I, 19.
(4) *Impiteuse*, impitoyable.
(5) Exod., I, 17.
(6) *Ibid.*, 21.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, avait combattu en une guerre juste contre la ville de Tyr que la justice divine voulait châtier. Et Dieu dit à Ezéchiel, qu'en récompense il *donnerait l'Egypte* en proie *à Nabuchodonosor* et à son armée ; *parce*, dit Dieu, *qu'ils ont travaillé pour moi* (1). Donc, ajoute saint Jérôme au commentaire, nous apprenons que, si les païens mêmes font quelque bien, ils ne sont point laissés sans salaire par le jugement de Dieu. Ainsi Daniel exhorta Nabuchodonosor infidèle de *racheter ses péchés par aumônes* (2), c'est-à-dire, de se racheter des peines temporelles dues à ses péchés, dont il était menacé. Voyez-vous donc, Théotime, combien il est vrai que Dieu fait état des vertus, encore qu'elles soient pratiquées par des personnes qui sont d'ailleurs mauvaises? S'il n'eût agréé la miséricorde des sages-femmes et la justice de la guerre des Babyloniens, eût-il pris le soin, je vous prie, de les salarier? Et si Daniel n'eût su que l'infidélité de Nabuchodonosor n'empêcherait pas que Dieu n'agréât ses aumônes, pourquoi les lui eût-il conseillées? Certes, l'Apôtre nous assure que les païens qui *n'ont pas la loi, font naturellement ce qui appartient à la loi* (3). Et quand ils le font, qui peut douter qu'ils ne fassent bien, et que Dieu n'en fasse compte? Les païens connurent que le mariage était bon et nécessaire, ils virent qu'il était convenable d'élever les enfants ès arts, en l'amour de la patrie, en la vie civile, et ils le firent. Or, je vous laisse à penser si Dieu ne

(1) Ezech., XXIX, 19, 20.
(2) Daniel., IV, 24.
(3) Rom., II, 14.

trouvait pas bon cela, puisqu'il avait donné la lumière de la raison et l'instinct naturel à cette intention.

La raison naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous : les fruits qui en proviennent, ne peuvent être que bons; fruits qui, en comparaison de ceux qui procèdent de la grâce, sont à la vérité de très petit prix, mais non pas pourtant de nul prix; puisque Dieu les a prisés, et pour iceux a donné des récompenses temporelles; ainsi que, selon le grand saint Augustin, il salaria les vertus morales des Romains de la grande étendue et magnifique réputation de leur empire.

Le péché rend sans doute l'esprit malade, qui partant ne peut pas faire des grandes et fortes opérations, mais oui bien des petites ; car toutes les actions des malades ne sont pas malades, encore parle-t-on, encore voit-on, encore ouït-on, encore boit-on. L'âme qui est en péché peut faire des biens, qui, étant naturels, sont récompensés de salaires naturels; étant civils, sont payés de monnaie civile et humaine, c'est-à-dire, par des commodités temporelles. Le pécheur n'est pas en la condition des diables, desquels la volonté est tellement détrempée et incorporée au mal, qu'elle ne peut vouloir aucun bien. Non, Théotime, le pécheur en ce monde n'est pas ainsi ; il est là emmi le chemin entre *Hiérusalem et Hiéricho, blessé* à mort, mais non pas encore mort ; car, dit l'Évangile, il est *laissé à moitié vivant* (1) : et comme il est à moitié vif, il peut aussi faire des actions à moitié vives. Il ne saurait voirement (2)

(1) Luc., x, 30.
(2) *Voirement*, certes.

narcher, ni se lever, ni crier à l'aide, non pas même parler, sinon languidement (1), à cause de on cœur failli; mais il peut bien ouvrir les yeux, remuer les doigts, soupirer, dire quelque parole le plainte; actions faibles, et nonobstant lesquelles il mourrait misérablement sur son sang, si le *miséricordieux Samaritain* ne lui eût appliqué on *huile et son vin, et* ne l'eût *emporté au logis* (2) pour le faire panser et traiter à ses propres dépens.

La naturelle raison est grandement blessée, et comme à moitié morte par le péché : c'est pourquoi ainsi mal en point, elle ne peut observer tous les commandements, qu'elle voit bien pourtant être convenables. Elle connaît son devoir, mais elle ne peut le rendre; et ses yeux ont plus de clarté pour lui montrer le chemin, que ses jambes de force pour l'entreprendre.

Le pécheur peut voirement bien observer quelques-uns des commandements par-ci, par-là, ains il peut même les observer tous pour quelque peu de temps, lorsqu'il ne se présente point de sujet relevé auquel il faille pratiquer les vertus commandées, ou de tentation pressante de commettre le péché défendu; mais que le pécheur puisse vivre longtemps en son péché sans en ajouter des nouveaux, certes cela ne se peut sans une spéciale protection de Dieu. Car les ennemis de l'homme sont ardents, remuants et en perpétuelle action pour le précipiter; et quand ils voient qu'il n'arrive point d'occasion de pratiquer

(1) *Languidement*, du latin *languide*, languissamment.

(2) Luc., x, 33, 34

les vertus ordonnées, ils suscitent mille tentations pour nous faire tomber ès choses prohibées ; et lors la nature sans la grâce ne se peut garantir du précipice. Car si nous vainquons, *Dieu nous donne la victoire par Jésus-Christ* (1), ainsi que dit saint Paul. *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation* (2). Si notre Seigneur disait seulement : *Veillez*, nous penserions pouvoir assez faire de nous-mêmes ; mais quand il ajoute : *Priez*, il montre que s'il ne *garde* nos âmes au temps de la tentation, *en vain veilleront ceux qui* les *gardent* (3).

CHAPITRE II

Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus agréables à Dieu qu'elles ne le sont de leur propre nature.

Les maîtres des choses rustiques admirent la franche innocence et pureté des petites fraises parce qu'encore qu'elles rampent sur la terre et soient continuellement foulées par les serpents, lézards et autres bêtes venimeuses, si est-ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, n'acquièrent aucune qualité maligne, signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont donc les vertus humaines, Théotime ; lesquelles, quoiqu'elles soient en un cœur bas, terrestre et grandement occupé du péché, elles ne sont néanmoins aucunement infectées de la ma-

(1) I Cor., XV, 57.
(2) Matth., XXVI, 41.
(3) Ps., CXXVI, 1.

lice d'icelui, étant d'une nature si franche et innocente, qu'elle ne peut être corrompue par la société de l'iniquité, selon qu'Aristote même a dit que la vertu était une habitude de laquelle aucun ne peut abuser. Que si les vertus étant ainsi bonnes en elles-mêmes ne sont pas récompensées d'un loyer (1) éternel, lorsqu'elles sont pratiquées par les infidèles ou par ceux qui sont en péché, il ne s'en faut nullement étonner, puisque le cœur duquel elles procèdent n'est pas capable du bien éternel, s'étant d'ailleurs détourné de Dieu, et que l'héritage céleste appartenant au Fils de Dieu, nul n'y doit être associé qui ne soit en lui et son frère adoptif; laissant à part que la convention par laquelle Dieu promet le paradis, ne regarde que ceux qui sont en sa grâce, et que les vertus des pécheurs n'ont aucune dignité ni valeur que celle de leur nature, qui par conséquent, ne les peut relever au mérite des récompenses surnaturelles, lesquelles pour cela même sont appelées surnaturelles, d'autant que la nature et tout ce qui en dépend ne peut ni les donner ni les mériter.

Mais les vertus qui se trouvent ès amis de Dieu, quoiqu'elles ne soient que morales et naturelles selon leur propre condition, sont néanmoins anoblies et relevées à la dignité d'œuvres saintes, à cause de l'excellence du cœur qui les produit.

C'est une des propriétés de l'amitié, qu'elle rend agréable l'ami et tout ce qui est en lui de bon et d'honnête. L'amitié répand sa grâce et faveur sur toutes les actions de celui que l'on aime, pour peu qu'elles en soient susceptibles :

(1) *Un loyer*, un salaire

les aigreurs des amis sont des douceurs, les douceurs des ennemis sont des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur ami de Dieu sont dédiées à Dieu. Car le cœur qui s'est donné soi-même, comme n'a-t-il pas donné tout ce qui dépend de lui-même ? Qui donne l'arbre sans réserve, ne donne-t-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruits ? *Le juste fleurira comme la palme, il croîtra comme le cèdre du Liban. Plantés en la maison du Seigneur, ils fleuriront ès parvis de la maison de notre Dieu* (1). Puisque le juste est *planté en la maison* de Dieu, ses feuilles, ses fleurs et ses fruits y croissent, et sont dédiés au service de sa majesté. Il est *comme l'arbre planté près le courant des eaux, qui porte son fruit en son temps; ses feuilles mêmes ne tombent point, tout ce qu'il fait prospère* (2). Non seulement les *fruits* de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mais les *feuilles* mêmes des vertus morales et naturelles tirent une spéciale prospérité de l'amour du cœur qui les produit. Si vous entez un rosier, et que dedans la fente de la tige vous mettiez un grain de musc, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez donc votre cœur par la sainte pénitence, et mettez l'amour de Dieu dans la fente, puis entant sur icelui telle vertu que vous voudrez, les œuvres qui en proviendront seront parfumées de sainteté, sans qu'il soit besoin d'autre soin pour cela.

Les Spartes ayant ouï une très belle sentence de la bouche d'un méchant homme, n'estimèrent

(1) Ps., CXI, 13, 14
(2) Ps., I, 3.

pas qu'elle dût être reçue, si premièrement elle n'était prononcée par la bouche d'un homme de bien. Pour donc la rendre digne de réception, ils ne firent autre chose que de la faire derechef proférer par un homme vertueux. Si vous voulez rendre sainte la vertu humaine et morale d'Épictète, de Socrate ou de Demades (1), faites-la seulement pratiquer par une âme vraiment chrétienne, c'est-à-dire, qui ait l'amour de Dieu. Ainsi Dieu *regarda* au bon *Abel* premièrement, et puis *à ses offrandes* (2); en sorte que les offrandes prirent leur grâce et dignité, devant les yeux de Dieu, de la bonté et piété de celui qui les présentait. O bonté souveraine de ce grand Dieu, laquelle favorise tant ses amants, qu'elle chérit leurs moindres petites actions, pour peu qu'elles soient bonnes, et les anoblit excellemment, leur donnant le titre et la qualité de saintes ! Eh! c'est en contemplation de son Fils bien-aimé, duquel il veut honorer les enfants adoptifs, sanctifiant tout ce qui est de bon en eux, les os, les cheveux, les vêtements, les sépulcres et jusques à *l'ombre* (3) de leurs corps, la foi, l'espérance, l'amour, la religion, oui même la sobriété, la courtoisie, l'affabilité de leurs cœurs.

Donc, mes chers frères, dit l'Apôtre, *soyez stables et immobiles, abondants en* toutes *œuvres du Seigneur, sachant que votre travail ne* sera *point inutile en notre Seigneur* (4). Et notez, Théotime, que toute œuvre vertueuse doit être estimée *œuvre du Seigneur*, voire même quand elle serait

(1) *Demades*, orateur et phil. athénien, cité par Cicéron.
(2) Gen., IV, 4.
(3) Act., V, 15.
(4) I Cor., XV, 53.

pratiquée par un infidèle : car sa divine majesté dit à Ezéchiel que Nabuchodonosor et son armée avaient *travaillé pour* lui (1), parce qu'ils avaient fait une guerre légitime et juste contre les Tyriens; montrant assez par là que la justice des injustes est sienne, tend à lui et lui appartient; bien que les injustes qui font la justice, ne soient pas siens, ne tendent pas à lui et ne lui appartiennent pas. Car comme ce grand prophète et prince Job, quoiqu'il fût issu de race païenne, et habitant de *la terre Hus* (2), ne laissa pas d'appartenir à Dieu; ainsi les vertus morales, quoique provenues d'un cœur pécheur, ne laissent pas d'appartenir à Dieu. Mais quand ces mêmes vertus se trouvent en un cœur vraiment chrétien, c'est-à-dire, doué du saint amour, alors non seulement elles appartiennent à Dieu, mais elles ne sont *point inutiles en notre Seigneur*, ains sont rendues fructueuses et précieuses devant les yeux de sa bonté. Ajoutez à un homme la charité, dit saint Augustin (3), tout profite ; ôtez-en la charité, tout le reste ne profite plus. Et *à ceux qui aiment Dieu, toutes choses coopèrent en bien*, dit l'Apôtre (4).

CHAPITRE III

Comme il y a des vertus que la présence du divin amour relève à une plus haute excellence que les autres.

Mais il y a des vertus qui, à raison de leur naturelle alliance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir

(1) Ezech., XXIX, 20.
(2) Job., I, 1.
(3) Serm. *L, de Verb. Domini.*
(4) Rom., VIII, 28

la précieuse influence de l'amour sacré, et par conséquent la communication de la dignité et valeur d'icelui. Telles sont la foi et l'espérance, qui, avec la charité, regardent immédiatement Dieu; et la religion avec la pénitence et dévotion, qui s'emploient à l'honneur de sa divine majesté. Car ces vertus, par leur propre condition, ont un si grand rapport à Dieu, et sont si susceptibles des impressions de l'amour céleste, que, pour les faire participer à la sainteté d'icelui, il ne faut sinon qu'elles soient auprès de lui, c'est-à-dire, en un cœur qui aime Dieu. Ainsi, pour donner le goût de l'olive aux raisins, il ne faut que planter la vigne entre les oliviers : car sans s'entre-toucher aucunement, par le seul voisinage ces plantes feront un réciproque commerce de leurs saveurs et propriétés, tant elles ont une grande inclination et étroite convenance l'une envers l'autre.

Certes, toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre triste (1), et quelques autres de naturel monstrueux, toutes, dis-je, se réjouissent, épanouissent et s'embellissent à la vue du soleil, par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons. Mais toutes les fleurs jaunes, et surtout celle que les Grecs ont appelée héliotropium, et nous tourne-soleil (2), non seulement reçoivent de la joie et complaisance en la présence du soleil, mais suivent, par un amiable (3) contour, les attraits de ses rayons, le regardant et se retournant devers lui depuis son levant jusques à son couchant.

(1) *Arbre triste*. nyctanthe, arbrisseau de la famille des jasminées, croît au Malabar. Ses fleurs jaunâtres ne s'ouvrent que la nuit.

(2) *Tourne-soleil*, tournesol.

(3) *Amiable*, gracieux.

Ainsi toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la présence de l'amour sacré ; mais la foi, l'espérance, la crainte de Dieu, la piété, la pénitence, et toutes les autres vertus, qui d'elles-mêmes tendent particulièrement à Dieu et à son honneur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont élevées à une grande valeur ; mais elles se penchent totalement vers lui, s'associant avec lui, le suivant et servant en toutes occasions. Car enfin, mon cher Théotime, la parole sacrée attribue une certaine propriété et force de sauver, de sanctifier et de glorifier, à la foi, à l'espérance, à la piété, à la crainte de Dieu, à la pénitence, qui témoigne bien que ce sont des vertus de grand prix, et qu'étant pratiquées en un cœur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et saintes que les autres, lesquelles de leur nature n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celui qui s'écrie : *Si j'ai toute la foi, en sorte* même *que je transporte les montagnes, et je n'ai point la charité, je ne suis rien* (1), il montre bien certes qu'avec la charité cette foi lui profiterait grandement. La charité donc est une vertu nonpareille, qui n'embellit pas seulement le cœur auquel elle se trouve, mais bénit et sanctifie aussi toutes les vertus qu'elle rencontre en icelui, par sa seule présence, les embaumant et parfumant de son odeur céleste, par le moyen de laquelle elles sont rendues de grand prix devant Dieu ; ce qu'elle fait néanmoins beaucoup plus excellemment en la foi, en l'espérance, et ès

(1) I Cor., XIII, 2.

autres vertus qui d'elles-mêmes ont une nature tendante à la piété.

C'est pourquoi, Théotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement pratiquer celles de la religion et révérence envers les choses divines, celles de la foi, de l'espérance et de la très sainte crainte de Dieu, parlant souvent des choses célestes, pensant et aspirant à l'éternité, hantant les églises et services sacrés, faisant des lectures dévotes, observant les cérémonies de la religion chrétienne ; car le saint amour se nourrit à souhait parmi ces exercices, et répand sur iceux plus abondamment ses grâces et propriétés qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines, ainsi que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tombe, mais plus que toutes incomparablement celle de l'aspalatus (1).

CHAPITRE IV

Comme le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement.

Rachel, après avoir grandement désiré d'être mère, fut rendue fertile par deux moyens, dont elle eut aussi des enfants de deux différentes façons. Car au commencement de son mariage se croyant stérile, elle employa sa servante Bala pour donner à son cher Jacob, lui disant : *J'ai Bala ma chambrière, prenez-la en mariage, afin qu'elle enfante sur mes genoux, et que j'aie des enfants*

(1) *Aspalatus*, sparte épineux, sorte de genêt. Quant à l'influence de l'arc-en-ciel sur le parfum des plantes, elle n'est pas prouvée.

d'elle (1). Et il arriva selon son souhait : car Bala conçut et mit au monde plusieurs enfants sur les genoux de Rachel, qui les recevait comme véritablement siens, d'autant qu'ils lui venaient de deux personnes, dont la première lui appartenait par la loi du mariage, et l'autre par obligation de service, et d'autant encore que c'avait été par son ordonnance et volonté que sa servante Bala en était devenue mère. Mais elle eut par après deux enfants issus et procréés d'elle-même, à savoir Joseph et le cher Benjamin (2).

Je vous dis maintenant, mon cher Théotime, que la charité et dilection sacrée, plus belle cent fois que Rachel, mariée à l'esprit humain, souhaite sans cesse de produire de saintes opérations. Que si au commencement elle n'en peut avoir elle-même, de sa propre extraction, par l'union sacrée qui lui est uniquement propre, elle appelle les autres vertus, comme ses fidèles servantes, et les associe à son mariage, commandant au cœur de les employer, afin que d'elles il fasse naître des saintes opérations, mais opérations qu'elle ne laisse pas d'adopter et estimer siennes, parce qu'elles sont produites par son ordre et commandement, et d'un cœur qui lui appartient, d'autant que, comme nous avons déclaré ailleurs, l'amour est maître du cœur, et par conséquent de toutes les œuvres des autres vertus faites par son consentement.

Mais outre cela, cette divine dilection ne laisse pas d'avoir deux actes issus proprement et extraits d'elle-même, dont l'un est l'amour effectif, qui,

(1) Gen., XXX, 3.
(2) Gen., XXXIII, 23, et XXXV, 18.

comme un autre Joseph, usant de la plénitude de l'autorité royale, soumet et range tout le peuple de nos facultés, puissances, passions et affections à la volonté de Dieu, afin qu'il soit aimé, obéi et servi sur toutes choses, rendant par ce moyen exécuté le grand commandement céleste : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces* (1). L'autre est l'amour affectif ou affectueux, qui, comme un petit Benjamin, est grandement délicat, tendre, agréable et aimable; mais en cela plus heureux que Benjamin, que la charité sa mère ne meurt pas en le produisant, ains prend, ce semble, une nouvelle vie par la suavité qu'elle en ressent.

Ainsi donc, Théotime, les actions vertueuses des enfants de Dieu appartiennent toutes à la sacrée dilection : les unes, parce qu'elle-même les produit de sa propre nature; les autres, d'autant qu'elle les sanctifie par sa vitale présence, et les autres enfin par l'autorité et le commandement dont elle use sur les autres vertus, desquelles elle les fait naître. Et celles-ci, comme elles ne sont pas à la vérité si éminentes en dignité que les actions proprement et immédiatement issues de la dilection, aussi excellent-elles incomparablement au-dessus des actions qui ont toute leur sainteté de la seule présence et société de la charité.

Un grand général d'armée ayant gagné une signalée bataille aura sans doute tout l'honneur de la victoire, et non sans cause : car il aura combattu lui-même en tête de l'armée, pratiquant plusieurs beaux faits d'armes, et pour le reste il

(1) Deut., VI, 5, et Matth., XXII, 37.

aura disposé l'armée, puis ordonné et commandé tout ce qui aura été exécuté ; si qu'il (1) est estimé d'avoir tout fait, ou par soi-même en combattant de ses propres mains, ou par sa conduite en commandant aux autres. Que si même quelques troupes amies surviennent à l'imprévu et se joignent à l'armée, on ne laissera pas que d'attribuer l'honneur de leur action au général, parce qu'encore qu'elles n'aient pas reçu ses commandements, elles l'ont néanmoins servi, et suivi ses intentions. Mais pourtant, après qu'on lui a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pièces à chaque partie de l'armée, en disant ce que l'avant-garde, le corps et l'arrière-garde ont fait : comme les Français, les Italiens, les Allemands, les Espagnols se sont comportés ; oui même on loue les particuliers qui se seront signalés au combat. Ainsi entre toutes les vertus, mon cher Théotime, la gloire de notre salut et de notre victoire sur l'enfer est déférée à l'amour divin, qui comme prince et général de toute l'armée des vertus, fait tous les exploits par lesquels nous obtenons le triomphe. Car l'amour sacré a ses actions propres, issues et procédées de lui-même, par lesquelles il fait des miracles d'armes sur nos ennemis ; puis, outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui pour cette cause sont nommées actes commandés ou ordonnés de l'amour. Que si enfin quelques vertus font leurs opérations sans son commandement, pourvu qu'elles servent à son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas que de les avouer siennes. Or, néanmoins,

(1) *Si que*, tellement que.

quoiqu'en gros nous disions, après le divin Apôtre, que *la charité souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout* (1), et en somme qu'elle fait tout; si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la louange du salut des bienheureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chacun : car nous disons que la foi en a sauvé les uns, l'aumône quelques autres ; la tempérance, l'oraison, l'humilité, l'espérance, la chasteté, les autres ; parce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saints. Mais toujours réciproquement aussi, après qu'on a élevé ces vertus particulières, il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré, qui à toutes donne la sainteté qu'elles ont. Car que veut dire autre chose le glorieux Apôtre inculquant que *la charité est bénigne, patiente*, qu'*elle croit tout, espère tout, supporte tout* (2), sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter, et à l'espérance d'espérer, et à la foi de croire ? Il est vrai, Théotime, qu'avec cela il signifie encore que l'amour est l'âme et la vie de toutes les vertus, comme s'il voulait dire que la patience n'est pas assez patiente, ni la foi assez fidèle, ni l'espérance assez confiante, ni la débonnaireté assez douce, si l'amour ne les anime et vivifie. Et c'est cela même que nous fait entendre ce même *vaisseau d'élection* (3), quand il dit que *sans la charité rien ne lui profite*, et qu'il *n'est rien* (4), car c'est comme s'il disait que sans l'amour il n'est

(1) I Cor., XIII, 7.
(2) I Cor., XIII, 4, 7.
(3) Act., IX, 15.
(4) I Cor., XIII, 2, 3.

ni patient, ni débonnaire, ni constant, ni fidèle, ni espérant, ainsi qu'il est convenable pour être serviteur de Dieu, qui est le vrai et désirable être de l'homme.

CHAPITRE V

Comme l'amour sacré mêle sa dignité parmi les autres vertus, en perfectionnant la leur particulière.

J'ai vu à Tivoli, dit Pline, un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portait toutes sortes de fruits : car en une branche on trouvait des cerises, en une autre des noix, et ès autres des raisins, des figues, des grenades, des pommes, et généralement toutes espèces de fruits. Cela, Théotime, était admirable ; mais il l'est bien plus encore de voir en l'homme chrétien la divine dilection sur laquelle toutes les vertus sont entées : de manière que comme l'on pouvait dire de cet arbre, qu'il était cerisier, pommier, noyer, grenadier ; aussi l'on peut dire de la charité, qu'elle est patiente, douce, vaillante, juste, ou plutôt qu'elle est la patience, la douceur et la justice même.

Mais le pauvre arbre de Tivoli ne dura guères, comme le même Pline témoigne : car cette variété de productions tarit incontinent son humeur radicale et le dessécha, en sorte qu'il en mourut, où au contraire la dilection se renforce et revigore de faire force fruits en l'exercice de toutes les vertus ; ains, comme ont remarqué nos saints Pères, elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et ne cesse de presser le cœur auquel elle se trouve, comme Rachel faisait de son mari

disant : *Donnez-moi des enfants, autrement je mourrai* (1).

Or, les fruits des arbres entés sont toujours selon la greffe : car si la greffe est de pommier, elle jettera des pommes; si elle est de cerisier, elle jettera des cerises : en sorte néanmoins que toujours ces fruits-là tiennent du goût du tronc. Et de même, Théotime, nos actes prennent leur nom et leur espèce des vertus particulières desquelles ils sont issus, mais ils tirent de la sacrée charité le goût de leur sainteté ; aussi la charité est la racine et source de toute sainteté en l'homme. Et comme la tige communique sa saveur à tous les fruits que les greffes produisent, en telle sorte que chaque fruit ne laisse pas de garder la propriété naturelle de la greffe d'où il est procédé; ainsi la charité répand tellement son excellence et dignité ès actions des autres vertus, que néanmoins elle laisse à une chacune d'icelles la valeur et bonté particulière qu'elle a de sa condition naturelle.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et de leur grâce parmi les ténèbres de la nuit ; mais au matin, le soleil rendant ces mêmes fleurs visibles et agréables, n'égale pas toutefois leurs beautés et leurs grâces, et sa clarté, répandue également sur toutes, les fait néanmoins inégalement claires et éclatantes, selon que plus ou moins elles se trouvent susceptibles des effets de sa splendeur, et la lumière du soleil, pour égale qu'elle soit sur la violette et sur la rose, n'égalera jamais pourtant la beauté de celle-là à la beauté de celle-ci, ni la grâce d'une marguerite à celle

(1) Genes., XXX, 1.

du lis. Mais pourtant si la lumière du soleil était fort claire sur la violette, et fort obscurcie par les brouillards sur la rose, alors sans doute elle rendrait plus agréable aux yeux la violette que la rose. Ainsi, mon Théotime, si avec une égale charité l'un souffre la mort du martyre et l'autre la faim du jeûne, qui ne voit que le prix de ce jeûne ne sera pas pour cela égal à celui du martyre? Non, Théotime; car qui oserait dire que le martyre en soi-même ne soit pas plus excellent que le jeûne? Que s'il est plus excellent, la charité survenante ne lui ôtant pas l'excellence qu'il a, ains la perfectionnant, lui laissera par conséquent les avantages qu'il avait naturellement sur le jeûne. Certes, nul homme de bon sens n'égalera la chasteté nuptiale à la virginité, ni le bon usage des richesses à l'entière abnégation d'icelles. Et qui oserait aussi dire que la charité survenante à ces vertus leur ôtât leurs propriétés et privilèges, puisqu'elle n'est pas une vertu détruisante et appauvrissante, ains bonifiante, vivifiante et enrichissant tout ce qu'elle trouve de bon ès âmes qu'elle gouverne? Ains tant s'en faut que l'amour céleste ôte aux vertus les prééminences et dignités qu'elles ont naturellement, qu'au contraire ayant cette propriété de perfectionner les perfections qu'elle rencontre, à mesure qu'elle trouve des plus grandes perfections, elle les perfectionne plus grandement; comme le sucre ès confitures assaisonne tellement les fruits de sa douceur, que les adoucissant tous, il les laisse néanmoins inégaux en goût et suavité, selon qu'ils sont inégalement savoureux de leur nature, et jamais il ne rend les pêches et les noix ni si douces ni si

agréables que les abricots et les myrobalans (1).

Il est vrai toutefois que si la dilection est ardente, puissante et excellente en un cœur, elle enrichira et perfectionnera aussi davantage toutet les œuvres des vertus qui en procéderont. On peu souffrir la mort et le feu pour Dieu sans avoir la charité, ainsi que saint Paul présuppose (2), et que je déclare ailleurs : à plus forte raison on la peut souffrir avec une petite charité. Or, je dis, Théotime, qu'il se peut bien faire qu'une fort petite vertu ait plus de valeur en une âme où l'amour sacré règne ardemment, que le martyre même en une âme où l'amour est alangouri, faible et lent. Ainsi les menues vertus de Notre-Dame, de saint Jean et des autres grands saints, étaient de plus grand prix devant Dieu que les plus relevées de plusieurs saints inférieurs ; comme beaucoup de petits élans amoureux des séraphins sont plus enflammés que les plus relevés des anges du dernier ordre ; ainsi que le chant des rossignols apprentis est plus harmonieux incomparablement que celui des chardonnerets les mieux appris.

Pireicus, à la fin de ses ans, ne peignait qu'en petit volume et choses de peu, comme boutiques de barbier, de cordonnier, petits ânes chargés d'herbes, et semblables menus fatras ; ce qu'il faisait, comme Pline pense, pour assoupir sa grande renommée, dont enfin on l'appela peintre de basse étoffe ; et néanmoins la grandeur de son art paraissait tellement en ses bas ouvrages, qu'on les vendait plus que les grandes besognes des

(1) *Myrobalans*, fruits desséchés du badamier, qu'on apporte de l'Amérique et de l'Inde.
(2) I Cor., XIII, 3.

autres. Ainsi, Théotime, les petites simplicités, abjections et humiliations, esquelles les grands saints se sont tant plu pour se musser (1) et mettre leur cœur à l'abri contre la vaine gloire, ayant été faites avec une grande excellence de l'art et de l'ardeur du céleste amour, ont été trouvées plus agréables devant Dieu que les grandes ou illustres besognes de plusieurs autres qui furent faites avec peu de charité et de dévotion.

L'épouse sacrée blesse son époux *avec un seul de ses cheveux* (2), desquels il fait tant d'état, qu'il les compare aux *troupeaux des chèvres de Galaad* (3), et n'a pas plus tôt loué les yeux de sa dévote amante, qui sont les parties les plus nobles de tout le visage, que soudain il loue la chevelure, qui est la plus frêle, vile et abjecte, afin que l'on sût qu'en une âme éprise du divin amour, les exercices qui semblent fort chétifs, sont néanmoins grandement agréables à sa divine majesté.

CHAPITRE VI

De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de lui-même, et à celles qui procèdent des autres vertus.

Mais, ce me direz-vous, quelle est cette valeur, je vous prie, que le saint amour donne à nos actions? O mon Dieu, Théotime, certes, je n'aurais pas l'assurance de le dire, si le Saint-Esprit ne l'avait lui-même déclaré en termes fort exprès, par le grand apôtre saint Paul, qui parle ainsi : *Ce qui à présent est momentané et léger de notre*

(1) *Se musser*, se cacher.
(2) Cant. cant., IV, 9.
(3) *Ibid.*, VI, 4.

tribulation, opère en nous sans mesure en la sublimité un poids éternel de gloire (1). Pour Dieu ! pesons ces paroles : *Nos tribulations, qui sont si légères qu'elles passent en un moment, opèrent en nous le poids solide et stable de la gloire.* Voyez, de grâce, ces merveilles. *La tribulation produit la gloire, la légèreté* donne le *poids*, et les *moments* opèrent *l'éternité;* mais qui peut donner tant de vertu à ces *moments* passagers et à ces *tribulations* si *légères ?* L'écarlate et la pourpre, ou fin cramoisi violet, est un drap grandement précieux et royal ; mais ce n'est pas à raison de la laine, ains à cause de la teinture. Les œuvres des bons chrétiens sont de si grande valeur, que pour icelles on nous donne le ciel ; mais, Théotime, ce n'est pas parce qu'elles procèdent de nous, et sont la laine de nos cœurs, ains parce qu'elles sont teintes au sang du Fils de Dieu : je veux dire que c'est d'autant que le Sauveur sanctifie nos œuvres par le mérite de son sang.

Le sarment, uni et joint au cep, porte du fruit, non en sa propre vertu, mais en la vertu du cep. Or, nous sommes unis par la charité à notre Rédempteur comme les membres au chef; c'est pourquoi nos fruits et bonnes œuvres, tirant leur valeur d'icelui, méritent la vie éternelle. La baguette d'Aaron était sèche, incapable de fructifier d'elle-même; mais lorsque le nom du grand prêtre fut écrit sur icelle, en une nuit elle jeta ses *feuilles*, ses fleurs *et ses fruits* (2). Nous sommes, quant à nous, branches sèches, inutiles, infructueuses, qui *ne sommes pas suffisants de penser*

(1) II Cor., IV, 17.
(2) Num., XVII, 8.

quelque chose de nous-mêmes, comme de nous-mêmes; mais toute notre suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers idoines (1) et capables de sa volonté ; et partant, soudain que par le saint amour le nom du Sauveur, grand *évêque de nos âmes* (2), est gravé en nos cœurs, nous commençons à porter des fruits délicieux pour la vie éternelle. Et comme les graines qui ne produiraient d'elles-mêmes que des melons de goût fade, en produisent des sucrins et muscats (3), si elles sont détrempées en l'eau sucrée ou musquée ; ainsi nos cœurs, qui ne sauraient pas projeter une seule bonne pensée pour le service de Dieu, étant détrempés en la sacrée dilection par le Saint-Esprit qui habite en nous, ils produisent des actions sacrées qui tendent et nous portent à la gloire immortelle. Nos œuvres, comme provenantes de nous, ne sont que des chétifs roseaux, mais ces *roseaux* deviennent *d'or* par la charité, et avec iceux on *arpente* la *Hiérusalem* (4) céleste, qu'on nous donne à cette mesure ; car tant aux hommes qu'aux anges on distribue la gloire selon la charité et les actions d'icelle ; de sorte que la *mesure de l'ange* est celle-là même de l'homme (5) ; et Dieu a rendu et *rendra à chacun selon ses œuvres* (6), comme toute l'Ecriture divine nous enseigne, laquelle nous assigne la félicité et joie

(1) *Idoines, idonei*, aptes. — II Cor., III, 5.
(2) I Petr., II, 25.
(3) *Sucrins, muscats*, ayant le goût du sucre et le parfum du musc.
(4) Apoc., XXI, 15.
(5) *Ibid.*, 17.
(6) Apoc., XXII, 12.

éternelle du ciel pour récompense des travaux et bonnes actions que nous aurons pratiquées en terre.

Récompense magnifique et qui ressent la grandeur du maître que nous servons, lequel, à la vérité, Théotime, pouvait, s'il lui eût plu, exiger très justement de nous notre obéissance et service, sans nous proposer aucun loyer ni salaire, puisque nous sommes siens par mille titres très légitimes, et que nous ne pouvons rien faire qui vaille qu'en lui, par lui, pour lui, et qui ne soit de lui. Mais sa bonté néanmoins n'en a pas ainsi disposé ; ains, en considération de son Fils notre Sauveur, a voulu traiter avec nous de prix fait ; nous recevant à gages, et s'engageant de promesses vers nous qu'il nous salariera, selon nos œuvres, de salaires éternels. Or, ce n'est pas que notre service lui soit ni nécessaire ni utile, car après que nous avons *fait tout ce qu'il* nous *a commandé* (1), nous devons néanmoins avouer par une très humble vérité ou véritable humilité qu'en effet *nous sommes serviteurs* très *inutiles* et très infructueux à notre maître, qui à cause de son essentielle surabondance de bien, ne peut recevoir aucun profit de nous, ains convertissant toutes nos œuvres à notre propre avantage et commodité, il fait que nous le servons autant inutilement pour lui, que très utilement pour nous, qui par de si petits travaux gagnons de si grandes récompenses.

Il n'était donc pas obligé de nous payer notre service, s'il ne l'eût promis. Mais ne pensez pas pourtant, Théotime, qu'en cette promesse il ait

(1) Luc., XVII, 10.

tellement voulu manifester sa bonté, qu'il ait oublié de glorifier sa sagesse, puisque au contraire il y a observé fort exactement les règles de l'équité, mêlant admirablement la bienséance avec la libéralité : car nos œuvres sont voirement extrêmement petites, et nullement comparables à la gloire en leur quantité ; mais elles lui sont néanmoins fort proportionnées en qualité à raison du Saint-Esprit, qui, habitant en nos cœurs par la charité, les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis, que les mêmes œuvres, qui sont toutes nôtres, sont encore mieux toutes siennes, parce que, comme il les produit en nous, nous les produisons réciproquement en lui ; comme il les opère en nous, nous coopérons aussi avec lui.

Or, le Saint-Esprit habite en nous si nous sommes membres vivants de Jésus-Christ, qui, à raison de cela, disait à ses disciples : *Qui demeure en moi, et moi en lui, icelui porte beaucoup de fruit* (1). Et c'est, Théotime, parce que qui demeure en lui, il participe à son divin esprit, lequel est au milieu du cœur humain comme une vive source qui *rejaillit* et pousse ses eaux *jusqu'en la vie éternelle* (2). Ainsi l'*huile* de bénédiction, *versée* sur le Sauveur comme *sur le chef* de l'Église tant militante que triomphante, *se répand sur* la société des bienheureux, qui, comme la *barbe* sacrée de ce divin maître, sont toujours attachés à sa face glorieuse, et distille encore sur la compagnie des fidèles, qui, comme vêtements, sont joints et unis par dilection à sa divine majesté ; l'une et l'autre

(1) Joan., XV, 5.
(2) Joan., IV, 14.

troupe, comme composée de *frères* germains, ayant à cette occasion sujet de s'écrier : *O que c'est une chose bonne et agréable de voir les frères bien ensemble ! c'est comme l'onguent qui descend en la barbe, la barbe d'Aaron, et jusques au bord de son vêtement* (1).

Ainsi donc nos œuvres, comme un petit grain de moutarde, ne sont aucunement comparables en grandeur avec l'arbre de la gloire qu'elles produisent; mais elles ont pourtant la vigueur et vertu de l'opérer, parce qu'elles procèdent du Saint-Esprit, qui par une admirable infusion de sa grâce en nos cœurs, rend nos œuvres siennes, les laissant nôtres tout ensemble, d'autant que nous sommes membres d'un chef duquel il est l'esprit, et entés sur un arbre duquel il est la divine humeur. Et parce qu'en cette sorte il agit en nos œuvres, et qu'en certaine façon nous opérons ou coopérons en son action, il nous laisse pour notre part tout le mérite et profit de nos services et bonnes œuvres, et nous lui en laissons aussi tout l'honneur et toute la louange, reconnaissant que le commencement, le progrès et la fin de tout le bien que nous faisons, dépend de sa miséricorde, par laquelle il est venu à nous et nous a prévenus; il est venu en nous et nous a assistés; il est venu avec nous et nous a conduits, *achevant* ce qu'il avait *commencé* (2). Mais, ô Dieu ! Théotime, que cette bonté est miséricordieuse sur nous en ce partage ! Nous lui donnons la gloire de nos louanges, hélas ! et lui nous donne la gloire de sa jouissance; et en somme par ces légers et passa-

(1) Ps., CXXXII, 1, 2.
(2) Philipp., I, 6.

gers travaux nous acquérons des biens perdurables à toute éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII

Qué les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres.

On dit que le cœur est la première partie de l'homme, qui reçoit la vie par l'union de l'âme ; et l'œil, la dernière : comme au contraire, quand on meurt naturellement, l'œil commence le premier à mourir, et le cœur le dernier. Or, quand le cœur commence à vivre avant que les autres parties soient animées, sa vie, certes, est fort débile, tendre et imparfaite ; mais à mesure qu'elle s'établit plus entièrement dans le reste du corps, elle est aussi plus vigoureuse en chaque partie, et particulièrement au cœur ; et l'on voit que la vie étant intéressée (1) en quelque membre, elle s'alangourit en tous les autres. Si un homme est navré (2) au pied ou au bras, tout le reste en est incommodé, ému, occupé et altéré. Si nous avons mal à l'estomac, les yeux, la voix, tout le visage s'en ressent; tant il y a de convenance entre toutes les parties de l'homme pour la jouissance de la vie naturelle.

Toutes les vertus ne s'acquièrent pas ensemblement en un instant, ains les unes après les autres, à mesure que la raison, qui est comme l'âme de notre cœur, s'empare tantôt d'une passion, tantôt de l'autre, pour la modérer et gouverner. Et pour l'ordinaire cette vie de notre âme prend son commencement dans le cœur de nos passions;

(1) *Intéressée*, atteinte, compromise.
(2) *Navré*, blessé.

qui est l'amour ; et s'étendant sur toutes les autres, elle vivifie enfin l'entendement même par la contemplation : comme au contraire la mort morale ou spirituelle fait sa première entrée en l'âme par l'inconsidération. *La mort entre par les fenêtres* (1), dit le sacré texte, et son dernier effet consiste à ruiner le bon amour; lequel périssant, toute la vie morale est morte en nous.

Encore bien donc qu'on puisse avoir quelques vertus séparées des autres, si est-ce néanmoins que ce ne peut être que des vertus languissantes, imparfaites et débiles ; d'autant que la raison, qui est la vie de notre âme, n'est jamais satisfaite ni à son aise dans une âme, qu'elle n'occupe et possède toutes les facultés et passions d'icelle ; et lorsqu'elle est offensée et blessée en quelqu'une de nos passions ou affections, toutes les autres perdent leur force et vigueur, et s'alangourissent étrangement.

Voyez-vous, Théotime, toutes les vertus sont vertus par la convenance ou conformité qu'elles ont à la raison ; et une action ne peut être dite vertueuse, si elle ne procède de l'affection que le cœur porte à l'honnêteté et beauté de la raison. Si l'amour de la raison possède et anime un esprit, il fera tout ce que la raison voudra en toutes occurrences, et par conséquent il pratiquera toutes les vertus. Si Jacob aimait Rachel, en considération de ce qu'elle était fille de Laban, pourquoi méprisait-il Lia, qui était non seulement fille, ains fille aînée de Laban ? Mais parce qu'il aimait Rachel à cause de la beauté qu'il trouva en elle, jamais il ne sut tant aimer la pau-

(1) Jerem., IX. 21.

vre Lia, quoique féconde et sage fille, d'autant qu'elle n'était pas si belle à son gré. Qui aime une vertu pour l'amour de la raison et honnêteté qui reluit, il les aimera toutes, puisqu'en toutes il trouvera ce même sujet; et les aimera plus ou moins chacune, selon que la raison y paraîtra plus ou moins resplendissante. Qui aime la libéralité, et n'aime pas la chasteté, il montre bien qu'il n'aime pas la libéralité pour la beauté de la raison : car cette beauté est encore plus grande en la chasteté; et où la cause est plus forte, les effets devraient être plus forts. C'est donc un signe évident que ce cœur-là n'est pas porté à la libéralité par le motif et la considération de la raison ; dont il s'ensuit que cette libéralité, qui semble être vertu, n'en a que l'apparence, puisqu'elle ne procède pas de la raison, qui est le vrai motif des vertus, ains de quelqu'autre motif étranger. Il suffit bien vraiment à un enfant d'être né dans le mariage pour porter parmi le monde le nom, les armes et les qualités du mari de sa mère ; mais pour en porter le sang et la nature, il faut que non seulement il soit né dans le mariage, ains aussi du mariage. Les actions ont le nom, les armes et marques des vertus, parce que, naissant d'un cœur doué de raison, il est advis qu'elles soient raisonnables, mais pourtant elles n'en ont ni la substance ni la vigueur, si elles proviennent d'un motif étranger et adultère, et non de la raison. Il se peut donc bien faire que quelques vertus soient en un homme, auquel les autres manqueront ; mais ce seront ou des vertus naissantes, encore toutes tendres et comme des fleurs en bouton, ou des

vertus périssantes, mourantes, et comme des fleurs flétrissantes (1) : car en somme les vertus ne peuvent avoir leur vraie intégrité et suffisance, qu'elles ne soient toutes ensemble, ainsi que toute la philosophie et la théologie nous assurent.

Je vous prie, Théotime, quelle prudence peut avoir un homme intempérant, injuste et poltron, puisqu'il choisit le vice, et laisse la vertu? Et comme peut-on . être juste sans être prudent, fort et tempérant, puisque la justice n'est autre chose qu'une perpétuelle, forte et constante volonté de rendre à chacun ce qui lui appartient, et que la science par laquelle le droit s'administre est nommée jurisprudence ; et que, pour rendre à chacun ce qui lui appartient, il nous faut vivre sagement et modestement, et empêcher les désordres de l'intempérance en nous, afin de nous rendre ce qui nous appartient à nous-mêmes? Et le mot de *vertu* ne signifie-t-il pas une force et vigueur appartenante à l'âme en propriété, ainsi que l'on dit les herbes et pierres précieuses avoir telle et telle vertu ou propriété?

Mais la prudence n'est-elle pas imprudente en l'homme intempérant? La force sans prudence, justice et tempérance, n'est pas une force, mais une forcenerie (2) ; et la justice est injuste en l'homme poltron qui ne l'ose pas rendre, en l'intempérant qui se laisse emporter aux passions, et en l'imprudent qui ne sait pas discerner entre le droit et le tort. La justice n'est pas justice, si elle n'est prudente, forte et tempérante ; ni la prudence n'est pas prudence, si elle n'est

(1) *Flétrissantes*, qui se flétrissent.
(2) *Forcenerie*, violence, libertinage.

tempérante, juste et forte ; ni la force n'est pas force, si elle n'est juste, prudente et tempérante ; ni la tempérance n'est pas tempérance, si elle n'est prudente, forte et juste : et en somme une vertu n'est pas vertu parfaite, si elle n'est accompagnée de toutes les autres.

Il est bien vrai, Théotime, qu'on ne peut pas exercer toutes les vertus ensemble, parce que les sujets ne s'en présentent pas tout à coup ; ains il y a des vertus que quelques-uns des plus saints n'ont jamais eu occasion de pratiquer. Car saint Paul, premier ermite, par exemple, quel sujet pouvait-il avoir d'exercer le pardon des injures, l'affabilité, la magnificence, la débonnaireté? Mais toutefois telles âmes ne laissent pas d'être tellement affectionnées à l'honnêteté de la raison, qu'encore qu'elles n'aient pas toutes les vertus quant à l'effet, elles les ont toutes quant à l'affection, étant prêtes et disposées à suivre et servir la raison en toutes occurrences, sans exception ni réserve.

Il y a certaines inclinations qui sont estimées vertus, et ne le sont pas, ains des faveurs et avantages de la nature. Combien y a-t-il de personnes qui, par leur condition naturelle, sont sobres, simples, douces, taciturnes (1), voire même chastes et honnêtes ! Or, tout cela semble être vertu, et n'en a toutefois pas le mérite ; non plus que les mauvaises inclinations ne sont dignes d'aucun blâme, jusques à ce que sur telles humeurs naturelles nous ayons enté le libre et volontaire consentement. Ce n'est pas vertu de ne manger guère par nature, mais oui bien de s'abstenir par élection : ce n'est pas vertu d'être

(1) *Taciturnes*, sachant garder le silence.

taciturne par inclination, mais oui bien de se taire par raison. Plusieurs pensent avoir les vertus quand ils n'exercent pas les vices contraires. Celui qui ne fut onc assailli, se peut voirement vanter de n'avoir pas été fuyard, mais non pas d'avoir été vaillant : celui qui n'est pas affligé, se peut louer de n'être pas impatient, mais non pas d'être patient. Ainsi semble-t-il à plusieurs d'avoir des vertus, qui n'ont toutefois que des bonnes inclinations ; et parce que ces inclinations sont les unes sans les autres, il est advis que les vertus le soient aussi.

Certes, le grand saint Augustin, en une épître qu'il écrit à saint Jérôme, montre que nous pouvons avoir quelque sorte de vertu sans avoir les autres, et que néanmoins nous n'en pouvons point avoir de parfaites sans les avoir toutes ; mais que quant aux vices, on peut avoir les uns sans avoir les autres, ains il est impossible de les avoir tous ensemble : de sorte qu'il ne s'ensuit pas que qui a perdu toutes les vertus, ait par conséquent tous les vices ; puisque presque toutes les vertus ont deux vices opposés, non seulement contraires à la vertu, mais aussi contraires entre eux-mêmes. Qui a perdu la vaillance par la témérité, ne peut avoir à même temps le vice de couardise ; et qui a perdu la libéralité par la prodigalité, ne peut aussi à même temps être blâmé de chicheté (1). Catilina, dit saint Augustin, était sobre, vigilant, patient à souffrir le froid, le chaud et la faim ; c'est pourquoi il lui était advis, et à ses complices, qu'il fût grandement constant ; mais cette force n'était pas prudente, puisqu'il choisissait le

(1) *Chicheté*, parcimonie, avarice.

mal au lieu du bien ; elle n'était pas tempérante, car il se relâchait à de vilaines ordures ; elle n'était pas juste, puisqu'il conjurait contre sa patrie ; elle n'était donc pas une constance, mais une opiniâtreté, laquelle, pour tromper les sots, portait le nom de constance.

CHAPITRE VIII.

Comme la charité comprend toutes les vertus.

Un fleuve sortait du lieu de délices pour arroser le paradis terrestre, et de là se séparait en quatre chefs (1). Or, l'homme est en un lieu de délices où Dieu fait sourdre le fleuve de la raison et lumière naturelle pour arroser tout le paradis de notre cœur ; et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est-à-dire, prend quatre courants selon les quatre régions de l'âme.

Car, premièrement, sur l'entendement qu'on appelle pratique, c'est-à-dire, qui discerne les actions qu'il convient faire ou fuir, la lumière naturelle répand la prudence qui incline notre esprit à sagement juger du mal que nous devons éviter et chasser, et du bien que nous devons faire et pourchasser.

Secondement, sur notre volonté elle fait saillir la justice, qui n'est autre chose qu'un perpétuel et ferme vouloir de rendre à chacun ce qui lui est dû.

Troisièmement, sur l'appétit de convoitise elle fait couler la tempérance, qui modère les passions qui y sont.

(1) *Chefs*, ruisseaux principaux devenant d'autres fleuves.

(2) Genes., II, 10.

Quatrièmement, et sur l'appétit irascible, ou de la colère, elle fait flotter la force, qui bride et manie tous les mouvements de l'ire (1).

Or, ces quatre fleuves ainsi séparés se divisent par après en plusieurs autres, afin que toutes les actions humaines puissent être bien dressées à l'honnêteté et félicité naturelle. Mais, outre cela, Dieu voulant enrichir les chrétiens d'une spéciale faveur, il fait sourdre sur la cime de la partie supérieure de leur esprit une fontaine surnaturelle, que nous appelons grâce, laquelle comprend voirement la foi et l'espérance, mais qui consiste toutefois en la charité, qui purifie l'âme de tous péchés, puis l'orne et l'embellit d'une beauté très délectable, et enfin épanche ses eaux sur toutes les facultés et opérations d'icelle, pour donner à l'entendement une prudence céleste, à la volonté une sainte justice, à l'appétit de convoitise une tempérance sacrée, et à l'appétit irascible une force dévote ; afin que tout le cœur humain tende à l'honnêteté et félicité surnaturelle, qui consiste en l'union avec Dieu. Que si ces quatre courants et fleuves de la charité rencontrent en une âme quelqu'une des quatre vertus naturelles, ils la réduisent à leur obéissance, se mêlant avec elle pour la perfectionner, comme l'eau de senteur perfectionne l'eau naturelle quand elles sont mêlées ensemble. Mais si la sainte dilection ainsi répandue ne trouve point les vertus naturelles en l'âme, alors elle-même fait toutes les opérations selon que les occasions le requièrent.

Ainsi l'amour céleste trouvant plusieurs vertus en saint Paul, saint Ambroise, saint Denis, saint

(1) *Ire*, emportement.

Pacôme, il répandit sur icelle une agréable clarté, les réduisant toutes à son service. Mais en la Magdeleine, en sainte Marie Égyptiaque, au bon larron, et en cent autres tels pénitents qui avaient été grands pécheurs, le divin amour ne trouvant aucune vertu, fit la fonction et les œuvres de toutes les vertus, se rendant en iceux patient, doux, humble et libéral. Nous semons ès jardins une grande variété de graines, et les couvrons toutes de terre; comme les ensevelissant jusques à ce que le soleil plus fort les fasse lever et, par manière de dire, ressusciter lorsqu'elles produisent leurs feuilles et leurs fleurs, avec de nouvelles graines, une chacune selon son espèce, en sorte qu'une seule chaleur céleste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle trouve cachées dans le sein de la terre.

Certes, mon Théotime, Dieu a répandu en nos âmes les semences de toutes les vertus, lesquelles néanmoins sont tellement couvertes de notre imperfection et faiblesse, qu'elles ne paraissent point, ou fort peu, jusqu'à ce que la vitale chaleur de la dilection sacrée les vienne animer et ressusciter : produisant par icelles les actions de toutes les vertus; si que comme la manne contenait en soi la variété des saveurs de toutes les viandes, et en excitait le goût dans la bouche des Israélites, ainsi l'amour céleste comprend en soi la diversité des perfections de toutes les vertus, d'une façon si éminente et si relevée qu'elle en produit toutes les actions en temps et lieu selon les occurrences. Josué défit certes vaillamment les ennemis de Dieu par la bonne conduite des armées qu'il eut en charge; mais Samson les défaisait encore plus

lorieusement, qui de sa propre main avec des
nâchoires d'ânes en tuait à milliers. Josué, par
on commandement et bon ordre, employant
a valeur de ses troupes, faisait des merveilles ;
nais Samson par sa propre force, sans employer
ucune autre, faisait des miracles. Josué avait les
orces de plusieurs soldats sous soi ; mais Sam-
on les avait en soi, et pouvait lui seul autant
ue Josué et plusieurs soldats avec lui eussent pu
ous ensemble. L'amour céleste excelle en l'une
t l'autre façon, car trouvant des vertus en une
me (et pour l'ordinaire au moins y trouve-t-il la
oi, l'espérance et la pénitence), il les anime, il
eur commande, il les emploie heureusement au
ervice de Dieu ; et pour le reste des vertus qu'il
e trouve pas, il fait lui-même leurs fonctions,
yant autant et plus de force lui seul qu'elles ne
uraient avoir toutes ensemble.

Certes le grand Apôtre ne dit pas seulement
ue la charité nous donne la patience, bénignité,
onstance, simplicité ; mais il dit qu'elle-même
le est patiente, bénigne, constante (1) ; et c'est
propre des suprêmes vertus entre les anges et
s hommes de pouvoir, non seulement ordonner
ux inférieures qu'elles opèrent, mais aussi de
ouvoir elles-mêmes faire ce qu'elles commandent
ux autres. L'évêque donne les charges de toutes
s fonctions ecclésiastiques, d'ouvrir l'église, d'y
·e, exorciser, éclairer, prêcher, baptiser, sacri-
·r, communier, absoudre ; et lui-même aussi
ut faire et fait tout cela, ayant en soi une vertu
minente qui comprend toutes les autres inférieu-
s. Ainsi saint Thomas, en considération de ce

(1) I Cor., XIII, 4.

que saint Paul assure que la charité est patiente, bénigne et forte : La charité, dit-il, fait et accomplit les œuvres de toutes les vertus. Et saint Ambroise, écrivant à Démétrius, appelle la patience et les autres vertus membres de la charité ; et le grand saint Augustin dit que l'amour de Dieu comprend toutes les vertus, et fait toutes leurs opérations en nous. Voici ses paroles : « Ce qu'on » dit que la vertu est divisée en quatre (il entend » les quatre vertus cardinales), on le dit, ce me » semble, à raison des diverses affections qui pro- » viennent de l'amour : de manière que je ne fe- » rai nul doute de définir ces quatre vertus, en » sorte que la tempérance soit l'amour qui se » donne tout entier à Dieu ; la force, un amour » qui supporte volontiers toutes choses pour Dieu ; » la justice, une force servant Dieu seul, et pour » cela commandant droitement à tout ce qui » est sujet à l'homme ; la prudence, un amour » qui choisit ce qui lui est profitable pour » s'unir avec Dieu, et rejette ce qui lui est nuisi- » ble (1). » Celui donc qui a la charité, a son esprit revêtu d'une belle robe nuptiale, laquelle, comme celle de Joseph, est parsemée de toute la variété des vertus ; ou plutôt il a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus : et par ainsi *la charité est patiente, bénigne ; elle n'est point envieuse*, mais bonteuse ; *elle ne fait point de légèretés*, ains elle est prudente ; *elle ne s'enfle point d'orgueil*, ains elle est humble ; *elle n'est point ambitieuse* ou *dédaigneuse*, ains aimable et affable ; elle n'est point pointilleuse *à vouloir ce qui lui appar-*

(1) *De moribus eccl.*, c. XIV.

tient, ains franche et condescendante ; *elle ne s'irrite point*, ains est paisible ; *elle ne pense aucun mal*, ains est débonnaire ; *elle ne se réjouit point sur le mal*, ains se réjouit avec la vérité et en la vérité ; *elle souffre tout*, *elle croit* aisément *tout ce* qu'on lui dit de bien, sans aucune opiniâtreté, contention ni défiance ; *elle espère tout bien* du prochain, sans jamais perdre courage de lui procurer son salut ; *elle soutient tout* (1), attendant sans inquiétude ce qui lui est promis. Et pour conclusion, la charité est le fin or et enflammé que notre Seigneur conseillait à l'évêque de Laodicée (2) d'acheter, lequel contient le prix de toutes choses, qui peut tout et qui fait tout.

CHAPITRE IX

Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré.

La charité est donc le *lien de perfection* (3), puisqu'en elle et par elle sont contenues et assemblées toutes les perfections de l'âme, et que sans elle non seulement on ne saurait avoir l'assemblage entier des vertus, mais on ne peut même sans elle avoir la perfection d'aucune vertu. Sans le ciment et mortier qui lie les pierres et murailles, tout l'édifice se dissout ; sans les nerfs, muscles et tendons, tout le corps serait défait ; et sans la charité, les vertus ne peuvent s'entretenir les unes aux autres. Notre-Seigneur lie toujours l'accomplissement des commandements à la charité. *Qui a mes commandements*, dit-il, *et les observe, c'est celui qui m'aime. Celui qui ne m'aime*

(1) I Cor., XIII, 4, 5, 6, 7.
(2) Apoc., III, 18.
(3) Coloss., III, 14.

pas, ne garde pas mes commandements. Si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles (1). Ce que répétant le disciple bien-aimé : *Qui observe les commandements de Dieu*, dit-il, *la charité de Dieu est parfaite en icelui; et celle-ci est la charité de Dieu, que nous gardions ses commandements* (2). Or, qui aurait toutes les vertus, garderait tous les commandements; car, qui aurait la vertu de religion, observerait les trois premiers commandements; qui aurait la piété, observerait le quatrième; qui aurait la mansuétude et débonnaireté, observerait le cinquième; par la chasteté on garderait le sixième; par la libéralité on éviterait de violer le septième; par la vérité on ferait le huitième, et par la parcimonie et pudicité on observerait le neuvième et dixième. Que si on ne peut garder les commandements sans la charité, à plus forte raison ne peut-on sans icelle avoir toutes les vertus.

On peut certes bien avoir quelque vertu, et demeurer quelque peu de temps sans offenser Dieu, encore que l'on n'ait pas le divin amour. Mais tout ainsi que nous voyons parfois des arbres arrachés de terre faire quelques productions, non toutefois parfaites ni pour longtemps; de même un cœur séparé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement.

Toutes les vertus séparées de la charité sont fort imparfaites, puisqu'elles ne peuvent sans icelle parvenir à leur fin, qui est de rendre l'homme heureux. Les abeilles sont en leur naissance des

(1) Joan., XIV, 21, 24, 25.
(2) I Joan., II, 5, V, 3.

petits chardons et vermisseaux (1), sans pieds, sans ailes et sans formes; mais par succession de temps elles se changent et deviennent petites mouches; puis enfin quand elles sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alors on dit qu'elles sont avettes formées, faites et parfaites, parce qu'elles ont ce qu'il faut pour voler et faire le miel. Les vertus ont leur commencement, leurs progrès et leur perfection, et je ne nie pas que sans la charité elles ne puissent naître, voire même faire progrès; mais qu'elles aient leur perfection pour porter le titre de vertus faites, formées et accomplies, cela dépend de la charité qui, leur donne la force de voler en Dieu et recueillir de la miséricorde d'icelui le miel du vrai mérite et de la sanctification des cœurs esquels elles se trouvent.

La charité est entre les vertus comme le soleil entre les étoiles; elle leur distribue à toutes leur clarté et beauté. La foi, l'espérance, la crainte et pénitence viennent ordinairement devant elle en l'âme pour lui préparer le logis; et comme elle est arrivée, elles lui obéissent et la servent comme tout le reste des vertus, et elle les anime, les orne et vivifie toutes par sa présence.

Les autres vertus se peuvent réciproquement entr'aider et s'exciter mutuellement en leurs œuvres et exercices; car qui ne sait que la chasteté requiert et excite la sobriété, et que l'obéissance nous porte à la liberté, à l'oraison, à l'humilité? Or, par cette communication qu'elles ont entr'elles elles participent aux perfections les unes des autres; car la chasteté observée par l'obéis-

(1) *Chardons*, du grec *Schadon*, larve des abeilles, guêpes, etc.

sance a double dignité, à savoir la sienne propre et celle de l'obéissance : ains elle a plus de celle de l'obéissance que de la sienne propre. Car comme Aristote dit que celui qui dérobait pour pouvoir commettre la fornication, était plus fornicateur que larron, d'autant que son affection tendait toute à la fornication, et ne se servait du larcin que comme d'un passage pour y parvenir ; ainsi, qui observe la chasteté pour obéir, il est plus obéissant que chaste, puisqu'il emploie la chasteté au service de l'obéissance. Mais pourtant du mélange de l'obéissance avec la chasteté ne peut réussir une vertu accomplie et parfaite, puisque la dernière perfection, qui est l'amour, leur manque à toutes deux ; de sorte que si même il se pouvait faire que toutes les vertus se trouvassent ensemble eu un homme, et que la seule charité lui manquât, cet assemblage de vertus serait voirement un corps très parfaitement accompli de toutes ses parties, tel que fut celui d'Adam, quand Dieu de sa main maîtresse le forma du limon de la terre, mais corps néanmoins qui serait sans mouvement, sans vie et sans grâce, jusqu'à ce que Dieu *inspirât en icelui le spiracle* (1) *de vie* (2), c'est-à-dire, la sacrée charité, sans laquelle rien ne nous profite.

Au demeurant, la perfection de l'amour divin est si souveraine, qu'elle perfectionne toutes les vertus, et ne peut être perfectionnée par icelles, non pas même par l'obéissance, qui est celle laquelle peut le plus répandre de perfection sur les autres. Car, encore bien que l'amour soit com-

(1) *Spiracle*, souffle, du lat. *spiraculum*.
(2) Gen., II, 7.

mandé, et qu'en aimant nous pratiquions l'obéissance, si est-ce néanmoins que l'amour ne tire pas sa perfection de l'obéissance, ains de la bonté de celui qu'il aime; d'autant que l'amour n'est pas excellent parce qu'il est obéissant, mais parce qu'il aime un bien excellent. Certes, en aimant, nous obéissons, comme en obéissant nous aimons; mais si cette obéissance est si excellemment aimable, c'est parce qu'elle tend à l'excellence de l'amour; et sa perfection dépend, non de ce qu'en aimant nous obéissons, mais de ce qu'en obéissant nous aimons. De sorte que tout ainsi que Dieu est également la dernière fin de tout ce qui est bon, comme il en est la première source, de même l'amour, qui est l'origine de toute bonne affection, en est pareillement la dernière fin et perfection.

CHAPITRE X

Digression sur l'imperfection des vertus des païens.

Ces anciens sages du monde firent jadis des magnifiques discours à l'honneur des vertus morales, oui même en faveur de la religion. Mais ce que Plutarque a observé ès stoïciens, est encore plus à propos pour tout le reste des païens. Nous voyons, dit-il, des navires qui portent des inscriptions fort illustres. Il y en a qu'on appelle Victoire, les autres Vaillance, les autres Soleil; mais pour cela elles ne laissent pas d'être sujettes aux vents et aux vagues. Ainsi les stoïciens se vantent d'être exempts de passions, sans peur, sans tristesse, sans ire, gens immuables et invariables; mais en effet, ils sont sujets au trouble, à l'inquiétude, à l'impétuosité et autres impertinences.

Pour Dieu! Théotime, je vous prie, quelle vertu

pouvaient avoir ces gens-là, qui volontairement, et comme à prix fait, renversaient toutes les lois de la religion? Sénèque avait fait un livre contre les superstitions, dans lequel il avait repris l'impiété païenne avec beaucoup de liberté. Or, cette liberté, dit le grand saint Augustin (1), se trouva en ses écrits, et non pas en sa vie, puisque même il conseilla que l'on rejetât de cœur la superstition, mais qu'on ne laissât pas de la pratiquer ès actions; car voici ses paroles : « lesquelles su-» perstitions le sage observera comme comman-» dées par les lois, non pas comme agréables aux » dieux. » Comme pouvaient être vertueux ceux qui, comme rapporte saint Augustin, estimaient que le sage se devait tuer quand il ne pouvait ou ne devait plus supporter les calamités de cette vie, et toutefois ne voulaient pas avouer que les calamités fussent misérables, ni les misères calamiteuses, ains maintenaient que le sage était toujours heureux et sa vie bienheureuse? « O quelle » vie bienheureuse, dit saint Augustin, pour la-» quelle éviter on a même recours à la mort! Si » elle est bienheureuse, que n'y demeurez-vous? » Aussi celui d'entre les stoïciens et capitaines qui, pour s'être tué lui-même en la ville d'Utique, afin d'éviter une calamité qu'il estimait indigne de sa vie, a été tant loué par les cervelles profanes, fit cette action avec si peu de véritable vertu, que, comme dit saint Augustin (2), il ne témoigna pas un courage qui voulût éviter la déshonnêteté, mais une âme infirme qui n'eut pas l'assurance d'attendre l'adversité; car, s'il eût estimé chose

(1) *De civit.*, lib. XIX, c. IV.
(2) *Ibid.*, lib. I, c., XXII et XXIII.

infâme de vivre sous la victoire de César, pourquoi eût-il commandé d'espérer en la douceur de César? Comme n'eût-il conseillé à son fils de mourir avec lui, si la mort était meilleure et plus honnête que la vie? Il se tua donc, ou parce qu'il envia à César la gloire qu'il eût eue de lui donner la vie, ou parce qu'il appréhenda la honte de vivre sous un vainqueur qu'il haïssait; en quoi il peut être loué d'un gros et, encore à l'aventure, grand courage, mais non pas d'un sage, vertueux et constant esprit. La cruauté qui se pratique sans émotion et de sang-froid, est la plus cruelle de toutes, et c'en est de même du désespoir; car celui qui est le plus lent, le plus délibéré, le plus résolu, est aussi le moins excusable et le plus désespéré.

Et quant à Lucrèce (afin que nous n'oubliions pas aussi les valeurs du sexe moins courageux), ou elle fut chaste parmi la violence et le forcement du fils de Tarquinius, ou elle ne le fut pas. Si Lucrèce ne fut pas chaste, pourquoi loue-t-on donc la chasteté de Lucrèce? Si Lucrèce fut chaste et innocente en cet accident-là, Lucrèce ne fut-elle pas méchante de tuer l'innocente Lucrèce? Si elle fut adultère, pourquoi est-elle tant louée? Si elle fut pudique, pourquoi fut-elle tuée? Mais elle craignait l'opprobre et la honte de ceux qui eussent pu croire que la déshonnêteté qu'elle avait soufferte violemment tandis qu'elle était en vie, eût aussi été soufferte volontairement, si après icelle elle fût demeurée en vie; elle eût peur qu'on l'estimât complice du péché, si ce qui avait été fait en elle vilainement était supporté par elle patiemment. Eh donc! faut-il pour fuir

la honte et l'opprobre qui dépend de l'opinion des hommes, accabler l'innocent et tuer le juste? Faut-il maintenir l'honneur aux dépens de la vertu, et la réputation au péril de l'équité? Telles furent les vertus des plus vertueux païens envers Dieu et envers eux-mêmes.

Et pour les vertus qui regardent le prochain, ils foulèrent aux pieds et fort effrontément, par leurs lois mêmes, la principale, qui est la piété. Car Aristote, le plus grand cerveau d'entre eux, prononce cette horrible et très impiteuse sentence (1) : « Touchant l'exposition, c'est-à-dire, l'abandon» nement des enfants ou leur éducation, la loi » soit telle : Qu'il ne faut rien nourrir de ce qui » est privé de quelque membre. Et quant aux » autres enfants, si les lois et coutumes de la cité » défendent qu'on n'abandonne pas les enfants, » et que le nombre des enfants se multiplie à » quelqu'un, en sorte qu'il en ait déjà au double » de la portée de ses facultés, il faut prévenir, et » procurer l'avortement. » Sénèque (2), ce sage tant loué : « Nous tuons, dit-il, les monstres ; et nos » enfants, s'ils sont manqués, débiles, imparfaits » ou monstrueux, nous les rejetons et abandon» nons. » De sorte que ce n'est pas sans cause que Tertullien (3) reproche aux Romains qu'ils exposaient leurs enfants aux ondes, au froid, à la faim et aux chiens, et cela non par force de pauvreté ; car, comme il dit, les présidents mêmes et magistrats pratiquaient cette dénaturée cruauté. O vrai Dieu, Théotime, quels vertueux

(1) *Pol.*, lib. VII, c. XVI.
(2) *De ira*, lib. I, c. XV.
(3) *Apol.*, c. IX.

voilà ! et quels sages pouvaient être ces gens qui enseignaient une si cruelle et brutale sagesse ? Hélas ! dit le grand Apôtre, *croyant d'être sages, ils ont été faits insensés, et leur fol esprit a été obscurci; gens abandonnés au sens réprouvé* (1) ! Ah ! quelle horreur qu'un si grand philosophe conseille l'avortement ; c'est devancer l'homicide, dit Tertullien, d'empêcher un homme conçu de naître ; et saint Ambroise, reprenant les païens de cette même barbarie : On ôte, dit-il, en cette sorte, la vie aux enfants avant qu'on la leur ait donnée.

Certes, si les païens ont pratiqué quelques vertus, ç'a été pour la plupart en faveur de la gloire du monde, et par conséquent ils n'ont eu de la vertu que l'action, et non pas le motif et l'intention. Or, la vertu n'est pas vraie vertu, si elle n'a la vraie intention. La convoitise humaine a fait la force des païens, dit le concile d'Orange (2), et la charité divine a fait celle des chrétiens. Les vertus des païens, dit saint Augustin, ont été non vraies, mais vraisemblables, parce qu'elles ne furent pas exercées pour la fin convenable, mais pour des fins périssables. Fabricius sera moins puni que Catilina, non pas que celui-là fût bon, mais parce que celui-ci fût pire ; non que Fabricius eût des vraies vertus, mais parce qu'il ne fut pas si éloigné des vraies vertus. Si qu'au jour du jugement les vertus des païens les défendront, non afin qu'ils soient sauvés, mais afin qu'ils ne soient pas tant damnés. Un vice était ôté par un autre vice entre les païens ; les vices se faisant place les uns aux autres, sans en laisser aucune à

(1) Rom., I, 12.
(2) Conc. Araus., c. XVII.

la vertu, et pour ce seul unique vice de la vaine gloire ils réprimaient l'avarice et plusieurs autres vices. Voire même quelques fois ils méprisaient la vanité par vanité, dont l'un d'entre eux qui semblait le plus éloigné de la vanité, foulant aux pieds le lit bien paré de Platon : Que fais-tu, Diogène? lui dit Platon. Je foule, répondit-il, le faste de Platon. Il est vrai, répliqua Platon, tu le foules, mais par un autre faste. Si Sénèque fut vain, on le peut recueillir de ses derniers propos; car la fin couronne l'œuvre, et la dernière heure les juge toutes. Quelle vanité, je vous prie ! étant sur le point de mourir, il dit à ses amis qu'il n'avait pu jusqu'à l'heure les remercier assez dignement, et que partant il leur voulait laisser un légat (1) de ce qu'il avait en soi de plus agréable et de plus beau, et que s'ils le gardaient soigneusement, ils en recevraient de grandes louanges, ajoutant que ce magnifique légat (1) n'était autre chose que l'image de sa vie. Voyez-vous, Théotime, comme les abois de cet homme sont puants de vanité. Ce ne fut pas l'amour de l'honnêteté, mais l'amour de l'honneur qui poussa ces sages mondains à l'exercice des vertus, et leurs vertus de même furent aussi différentes des vraies vertus comme l'amour de l'honnêteté et l'amour du mérite d'avec l'amour de la récompense. Ceux qui servent les princes pour l'intérêt font ordinairement des services plus empressés, plus ardents et sensibles; mais ceux qui servent par amour les font plus nobles, plus généreux, et par conséquent plus estimables.

(1) *Légat*, legs, héritage.

Les escarboucles (1) et rubis sont appelés par les Grecs de deux noms contraires : car ils les nomment pyropes et apyropes, c'est-à-dire de feu et sans feu, ou bien enflammés et sans flamme ; ils les nomment ignés, de feu, charbons ou escarboucles, parce qu'ils ressemblent au feu en lueur et splendeur; mais ils les appellent sans feu, ou, pour dire ainsi, ininflammables, parce que non seulement leur lueur n'a nulle chaleur, mais ils ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui les puisse échauffer. Ainsi nos anciens pères ont appelé les vertus des païens vertus et non-vertus tout ensemble : vertus, parce qu'elles en ont la lueur et l'apparence ; non-vertus, parce que non seulement elles n'ont pas eu cette chaleur vitale de l'amour de Dieu, qui seule les pouvait perfectionner, mais elles n'en étaient pas susceptibles, puisqu'elles étaient en des sujets infidèles. Y ayant de ce temps-là, dit saint Augustin, deux Romains grands en vertus, César et Caton, la vertu de Caton fut de beaucoup plus approchante de la vraie vertu que celle de César. Et ayant dit en quelque lieu que les philosophes destitués de la vraie piété avaient resplendi en lumière de vertu, il s'en dédit au livre de ses rétractations, estimant que cette louange était trop grande pour des vertus si imparfaites, comme furent celles des païens, qui en vérité ressemblent à ces vers à feu et luisants, qui ne sont luisants qu'emmi la nuit, et le jour venu perdent leur lueur; car de même ces vertus païennes ne sont vertus qu'en comparaison des vices, mais, en com-

(1) *Escarboucle*, pierre précieuse d'un rouge foncé.

paraison des vertus des vrais chrétiens, ne méritent nullement le nom de vertus.

Parce néanmoins qu'elles ont quelque chose de bon, elles peuvent être comparées aux pommes véreuses, car elles ont la couleur et ce peu de substance qui leur reste aussi bonnes que les vertus entières ; mais le ver de la vanité est au milieu qui les gâte. C'est pourquoi qui en veut user doit séparer le bon d'avec le mauvais. Je veux bien, Théotime, qu'il y eût quelque fermeté de courage en Caton, et que cette fermeté fût louable en soi, mais qui veut se prévaloir de son exemple, il faut que ce soit en un juste et bon sujet, non pas se donnant la mort, mais la souffrant lorsque la vraie vertu le requiert, non pour la vanité de la gloire, mais pour la gloire de la vérité, comme il advint à nos martyrs, qui, avec des courages invincibles, firent tant de miracles de constance et valeur, que les Caton, les Horace, les Sénèque, les Lucrèce, les Arrie (1) ne méritent certes nulle considération en comparaison, témoin les Laurent, les Vincent, les Vitaux (2), les Erasme, les Eugène, les Sébastien, les Agathe, les Agnès, Catherine, Perpétue, Félicité, Symphorose, Natalie, et mille milliers d'autres qui me font tous les jours admirer les admirateurs des vertus païennes, non tant parce qu'ils admirent désordonnément les vertus imparfaites des païens, comme parce qu'ils n'admirent point les vertus très parfaites des chrétiens, vertus cent fois plus dignes d'admiration, et seules dignes d'imitation.

(1) Arrie, dame romaine qui se poignarda pour encourager Pœtus, son mari, condamné à mort, à prévenir lui-même son supplice.

(2) *Vitaux*, S. Vital.

CHAPITRE XI

Comme les actions humaines sont sans valeur lorsqu'elles sont faites sans le divin amour.

Le grand ami de Dieu Abraham n'eut de Sara, sa femme principale, que son très cher fils unique Isaac, qui seul aussi fut son héritier universel, et bien qu'il eût encore son Ismaël d'Agar, et plusieurs autres enfants de Cétura, ses femmes servantes et moins principales, si est-ce toutefois qu'il ne leur donna sinon quelques présents et légats (1), pour les déjeter et exhéréder (2), d'autant que n'étant pas avoués de la femme principale, ils ne pouvaient pas aussi lui succéder. Or, ils ne furent pas avoués, parce que, quant aux enfants de Cétura, ils naquirent tous après la mort de Sara ; et pour le regard (3) d'Ismaël, quoique sa mère Agar l'eût conçu par l'autorité de Sara, sa maîtresse, toutefois se voyant grosse, elle la méprisa (4), et ne mit pas cet enfant au monde sur les genoux d'icelle, comme Bala mit les siens sur les genoux de Rachel. Théotime, il n'y a que les enfants, c'est-à-dire, les actes de la très sainte charité, qui soient *héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ* (5), et les enfants ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses genoux par son commandement, ou au moins sous les ailes et la faveur de sa présence. Mais quand les vertus morales, ou même les vertus sur-

(1) *Legats*, legs.
(2) Pour les *déjeter et exhéréder*, rejeter et déshériter.
(3) *Pour le regard*, pour ce qui regarde, au sujet de.
(4) Gen., XVI, 4.
(5) Rom., VIII, 17.

naturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de saint Augustin, et quelquefois parmi les mauvais catholiques, elles n'ont nulle valeur pour le paradis, non pas même l'aumône, quand elle nous porterait à distribuer toute notre substance aux pauvres (1), ni le martyre non plus, quand nous *livrerions* notre *corps* aux flammes *pour être brûlé* (2). Non, Théotime, sans la *charité*, dit l'Apôtre, tout cela *ne servirait de rien* (3), ainsi que nous montrerons plus amplement ailleurs.

Or, il y a de plus quand, en la production des vertus morales, la volonté se rend désobéissante à sa dame, qui est la charité, comme quand par l'orgueil, la vanité, l'intérêt temporel, ou par quelqu'autre mauvais motif, les vertus sont détournées de leur propre nature ; certes, alors ces actions sont chassées et bannies de la maison d'Abraham et de la société de Sara, c'est-à-dire, elles sont privées du fruit et des privilèges de la charité, et par conséquent demeurent sans valeur ni mérite. Car ces actions-là, ainsi infectées d'une mauvaise intention, sont en effet plus vicieuses que vertueuses, puisqu'elles n'ont de la vertu que le corps extérieur, l'intérieur appartenant au vice qui leur sert de motif : témoin les jeûnes, offrandes et autres actions du Pharisien (4).

Mais enfin, outre tout cela, comme les Israélites vécurent paisiblement en Égypte durant la vie

(1) I Cor., XIII, 3.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) Luc., XVIII, 12.

de Joseph et de Lévi, et soudain après la mort de Lévi furent tyranniquement réduits en servitude, d'où provient le proverbe des Juifs : L'un des frères trépassé, les autres sont oppressés, selon qu'il est rapporté en la grande chronologie des Hébreux publiée par le savant archevêque d'Aix Gilbert Genebrard (1), que je nomme par honneur et avec consolation, pour avoir été son disciple, quoique inutilement, lorsqu'il était lecteur royal à Paris, et qu'il exposait le Cantique des cantiques ; de même les mérites et fruits des vertus tant morales que chrétiennes subsistent très doucement et tranquillement en l'âme tandis que la sacrée dilection y vit et règne ; mais à même que la dilection divine y meurt, tous les mérites et fruits des autres vertus meurent quant et quant (2); et ce sont ces œuvres que les théologiens appellent mortifiées, parce que étant nées en vie sous la faveur de la dilection, et comme un Ismaël en la famille d'Abraham, elles perdent par après la vie et le droit d'hériter par la désobéissance et rébellion suivante de la volonté humaine qui est leur mère.

O Dieu, Théotime, quel malheur ! *si le juste se détourne de sa justice, et qu'il fasse l'iniquité, on n'aura plus mémoire de toutes ses justices, il mourra en son péché* (3), dit notre Seigneur en Ezéchiel.

(1) Gilbert Genebrard, archevêque d'Aix de 1591 à 1597, homme remarquable par son érudition, a laissé un nombre considérable d'ouvrages, surtout sur les livres hébraïques. Il se montra partisan exagéré de la Ligue et ne cessa de déclamer contre Henri IV, qui le relégua dans son prieuré de Semur-en-Auxois, où il mourut.

(2) *Quant et quant*, en même temps.

(3) Ezech., XVIII, 24

De sorte que le péché mortel ruine tout le mérite des vertus : car quant à celles qu'on pratique tandis qu'il règne en l'âme, elles naissent tellement mortes qu'elles sont à jamais inutiles pour la prétention de la vie éternelle ; et quant à celles que l'on a pratiquées avant qu'il fût commis, c'est-à-dire, tandis que la dilection sacrée vivait en l'âme, leur valeur et mérite périt et meurt soudain à son arrivée, ne pouvant conserver leur vie après la mort de la charité qui la leur avait donnée. Le lac que les profanes appellent communément Asphaltite, et les auteurs sacrés mer Morte, a une malédiction si grande que rien ne peut vivre de ce que l'on y met. Quand les poissons du fleuve Jordain l'approchent, ils meurent promptement, s'ils ne rebroussent contre mont (1); les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que leurs fruits aient l'apparence et forme extérieure, pareille aux fruits des autres contrées, néanmoins quand on les veut arracher, on trouve que ce ne sont qu'écorces et pelures pleines de cendres qui s'en vont au vent ; marques des infâmes péchés pour la punition desquels cette contrée, peuplée de quatre cités plantureuses, fut jadis convertie en cet abîme de puanteur et d'infection ; et rien aussi ne peut, ce semble, mieux représenter le malheur du péché, que ce lac abominable qui prit son origine du plus exécrable désordre que la chair humaine puisse commettre. Le péché donc, comme une mer morte et mortelle, tue tout ce qui l'aborde : rien n'est vivant de tout ce qui naît en l'âme qu'il occupe, ni de tout ce qui croît autour de lui. O Dieu, nullement, Théotime ; car

(1) *Contre mont*, en amont.

non seulement le péché est une œuvre morte, mais elle est tellement pestilente et vénéneuse, que les plus excellentes vertus de l'âme pécheresse ne produisent aucune action vivante ; et quoique quelquefois les actions des pécheurs aient une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutefois qu'écorces pleines de vent et de poussière, regardées voirement, et même récompensées par la bonté divine de quelques présents temporels qui leur sont donnés comme aux enfants des chambrières ; mais écorces pourtant qui ne sont ni ne peuvent être savourées ni goûtées par la divine justice pour être salariées de loyer (1) éternel ; elles périssent sur leurs arbres, et ne peuvent être conservées en la main de Dieu, parce qu'elles sont vides de vraie valeur, comme il est dit dans l'Apocalypse à l'évêque de Sardes, lequel était *estimé* un arbre *vivant*, à cause de plusieurs vertus qu'il pratiquait ; et néanmoins il était mort (2) ; parce qu'étant en péché, ses vertus n'étaient pas des vrais fruits vivants, mais des écorces mortes et des amusements pour les yeux, non des pommes savoureuses utiles à manger. De sorte que nous pouvons tous lancer cette véritable voix, à l'imitation du saint Apôtre : *Sans la charité, je ne suis rien, rien ne me profite* (3) ; et celle-ci avec saint Augustin : Mettez dans un cœur la charité, tout profite ; ôtez du cœur la charité, rien ne profite.

Or, je dis, rien ne profite pour la vie éternelle, quoique, comme nous disons ailleurs, les œuvres

(1) *Loyer*, récompense.
(2) Apoc., III, 1.
(3) I Cor., XIII, 2, 3.

vertueuses des pécheurs ne soient pas inutiles pour la vie temporelle ; mais, Théotime mon ami, *Que profite-t-il à l'homme, s'il gagne tout le monde* temporellement, *et qu'il perde son âme* éternellement (1) ?

CHAPITRE XII

Comme le saint amour revenant en l'âme fait revivre toutes les œuvres que le péché avait fait périr.

Les œuvres donc que le pécheur fait tandis qu'il est privé du saint amour, ne profitent jamais pour la vie éternelle, et pour cela sont appelées œuvres mortes ; mais les bonnes œuvres du juste sont au contraire nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et vivifie de sa dignité. Que si par après elles perdent leur vie et valeur par le péché survenant, elles sont dites œuvres amorties, éteintes, ou mortifiées seulement, mais non pas œuvres mortes, si principalement on a égard aux élus. Car comme le Sauveur parlant de la petite Thabite, fille de Jaïrus, dit qu'elle *n'était pas morte, ains dormait seulement* (2), parce que soudain devant être ressuscitée, sa mort serait de si peu de durée, qu'elle ressemblerait plutôt un sommeil qu'une vraie mort : ainsi les œuvres des justes, et surtout des élus, que le péché survenu fait mourir, ne sont pas dites œuvres mortes, ains seulement amorties, mortifiées, assoupies ou pâmées ; parce qu'au prochain retour de la sainte dilection, elles doivent, ou du moins peuvent bientôt revivre et ressusciter. Le retour du péché ôte la vie au cœur et à toutes ses œuvres, le retour de la grâce rend

(1) Matth., XVI, 26.
(2) Marc., V, 39.

la vie au cœur et à toutes ses œuvres. Un hiver rigoureux amortit toutes les plantes de la campagne, en sorte que, s'il durait toujours, elles aussi toujours demeureraient en cet état de mort. Le péché, triste et très effroyable hiver de l'âme, amortit toutes les saintes œuvres qu'il y trouve : et s'il durait toujours, jamais rien ne reprendrait ni vie ni vigueur. Mais comme au retour du beau printemps non seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre à la faveur de cette belle et féconde saison, germent et bourgeonnent agréablement chacune selon sa qualité ; mais aussi les vieilles plantes que l'âpreté de l'hiver précédent avait flétries, desséchées et amorties, reverdissent, se revigorent et reprennent leur vertu et leur vie : de même le péché étant aboli, et la grâce du divin amour revenant en l'âme, non seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printemps apporte, germent et produisent beaucoup de mérites et de bénédictions ; mais les œuvres fanées et flétries sous la rigueur de l'hiver du péché passé, comme délivrées de leur ennemi mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et, comme ressuscitées, fleurissent derechef, et fructifient en mérites pour la vie éternelle. Telle est la toute-puissance du céleste amour, ou l'amour de la céleste toute-puissance. *Si l'impie se détourne de son impiété, et qu'il fasse jugement et justice, il vivifiera son âme. Convertissez-vous et faites pénitence de vos iniquités, et l'iniquité ne vous sera point à ruine, dit le Seigneur* tout-puissant (1). Et qu'est-ce à dire, *l'iniquité ne vous sera point à ruine*, sinon que les *ruines* qu'elle avait faites

(1) Ezech., XVIII, 27, 30.

seront réparées? Ainsi, outre mille caresses que l'enfant prodigue reçut de son père, il fut rétabli avec avantage en tous ses ornements et en toutes les grâces, faveurs et dignités qu'il avait perdues (1). Et Job, image innocente du pécheur pénitent, reçoit enfin *au double de tout ce qu'il avait eu* (2). Certes le très saint concile de Trente veut que l'on anime les pénitents retournés en la sacrée dilection de Dieu éternel, par ces paroles de l'Apôtre : *Abondez en tout bon œuvre, sachant que votre travail n'est point inutile en notre Seigneur* (3); *car Dieu n'est pas injuste pour oublier votre œuvre et la dilection que vous avez montrée en son nom* (4). Dieu donc n'oublie pas les œuvres de ceux qui, ayant perdu la dilection par le péché, la recouvrent par la pénitence. Or, Dieu oublie les œuvres quand elles perdent leur mérite et leur sainteté par le péché survenant, et s'en ressouvient quand elles retournent en vie et valeur par la présence du saint amour. De sorte même qu'afin que les fidèles soient récompensés de leurs bonnes œuvres, tant par l'accroissement de la grâce et de la gloire future, que par l'effectuelle jouissance de la vie éternelle, il n'est pas nécessaire que l'on ne retombe point au péché, ains suffit, selon le sacré concile, que l'on trépasse en la grâce et charité de Dieu.

Dieu a promis des récompenses énernelles aux œuvres de l'homme juste; mais *si le juste se détourne de sa justice* par le péché, Dieu n'aura plus de mémoire des justices et bonnes œuvres

(1) Luc., XV, 22.
(2) Job., XLII, 10.
(3) I Cor., XV, 58.
(4) Hebr., VI, 10.

qu'il avait faites (1). Que si néanmoins par après ce pauvre homme tombé en péché se relève et retourne en l'amour divin par pénitence, Dieu ne se ressouviendra plus de son péché ; et s'il ne se ressouvient plus du péché, il se ressouviendra donc des bonnes œuvres précédentes, et de la récompense qu'il leur avait promise; puisque le péché, qui seul les avait ôtées de la mémoire divine, est totalement effacé, aboli, anéanti; si qu'alors la justice de Dieu oblige sa miséricorde, ou plutôt la miséricorde de Dieu oblige sa justice de regarder derechef les bonnes œuvres passées comme si jamais il ne les avait oubliées : autrement le sacré pénitent n'eût pas osé dire à son maître : *Rendez-moi l'allégresse de votre salutaire* (2), et me confirmez de votre *esprit principal* (3). Car, comme vous voyez, non seulement il requiert une *nouveauté d'esprit* et de cœur, mais il prétend qu'on lui rende *l'allégresse* (4) que le péché lui avait ravie. Or, cette allégresse n'est autre chose que le *vin* du céleste amour, qui *réjouit le cœur de l'homme* (5).

Il n'est pas du péché en cet endroit comme des œuvres de charité. Car les œuvres du juste ne sont pas effacées, abolies ou anéanties par le péché survenant, ains elles sont seulement oubliées. Mais le péché du méchant n'est pas seulement oublié, ains il est effacé, nettoyé, aboli, anéanti par la sainte pénitence : c'est pourquoi le péché sur-

(1) Ezech., XVIII, 24.
(2) *Votre salutaire*, l'assistance salutaire de votre grâce.
(3) Ps., L, 14.
(4) *Ibid.*, 12.
(5) Ps., CIII, 15

venant au juste ne fait pas revivre les péchés autrefois pardonnés, d'autant qu'ils ont été tout à fait anéantis; mais l'amour revenant en l'âme du pénitent, fait bien revivre les saintes œuvres d'autrefois, parce qu'elles n'étaient pas abolies, ains seulement oubliées. Et cet oubli des bonnes œuvres des justes, après qu'ils ont quitté leur justice et dilection, consiste en ce qu'elles nous sont rendues inutiles tandis que le péché nous rend incapables de la vie éternelle qui est leur fruit : et partant sitôt que par le retour de la charité nous sommes remis au rang des enfants de Dieu, et par conséquent rendus susceptibles de la gloire immortelle, Dieu se ressouvient de nos bonnes œuvres anciennes, et elles nous sont derechef rendues fructueuses. Il n'est pas raisonnable que le péché ait autant de force contre la charité, comme la charité en a contre le péché ; car le péché procède de notre faiblesse, et la charité de la puissance divine. *Si le péché abonde* en malice pour ruiner, *la grâce surabonde* pour réparer (1) ; et *la miséricorde* de Dieu, par laquelle il efface le péché, *s'exalte* toujours, et se rend glorieusement triomphante *contre* la rigueur du *jugement* (2) par lequel Dieu avait oublié les bonnes œuvres qui précédaient le péché. Ainsi toujours ès guérisons corporelles que notre Seigneur donnait par miracle, non seulement il rendait la santé, mais il ajoutait des bénédictions nouvelles, faisant exceller la guérison au-dessus de la maladie ; tant il est bon envers les hommes.

Que les guêpes, taons ou mouchons et tels petits

(1) Rom., v, 20.
(2) Jac., II, 13.

animaux nuisibles, étant morts, puissent revivre et ressusciter, je ne l'ai jamais ni vu, ni lu, ni ouï dire; mais que les chères avettes (1), mouches si vertueuses, puissent ressusciter, chacun le dit, et je l'ai maintes fois lu. On dit (ce sont les paroles de Pline) que gardant les corps morts des mouches à miel qu'on a noyées dans la maison, tout l'hiver, et les remettant au soleil le printemps suivant, couvertes de cendres de figuier, elles ressuscitent et seront bonnes comme auparavant (2). Que les iniquités et œuvres malignes puissent revivre après que par la pénitence elles ont été noyées et abolies, certes, mon Théotime, jamais l'Écriture, ni aucun théologien ne l'a dit, que je sache ; ains le contraire est autorisé par la sacrée parole et par le commun consentement de tous les docteurs. Mais que les œuvres saintes, qui, comme douces abeilles, font le miel du mérite, étant noyées dans le péché, puissent par après revivre quand, couvertes des cendres de la pénitence, on les remet au soleil de la grâce et charité, tous les théologiens le disent et enseignent bien clairement; et lors il ne faut pas douter qu'elles ne soient utiles et fructueuses comme avant le péché. Lorsque Nabuzardan détruisit Hiérusalem, et qu'Israël fut mené en captivité, le feu sacré de l'autel fut caché dans un puits, où il se convertit en boue ; mais cette boue tirée du puits et remise au soleil lors du retour de la captivité, le feu mort ressuscita, et cette boue fut convertie en flammes (3). Quand l'homme juste est rendu es-

(1) *Avettes*, abeilles.

(2) Les observations de Pline ne sont pas confirmées par la science.

(3) II Mach., I, 19 et seq.

clave du péché, toutes les bonnes œuvres qu'il avait faites sont misérablement oubliées et réduites en boue ; mais au sortir de la captivité, lorsque par la pénitence il retourne en la grâce de la dilection divine, ses bonnes œuvres précédentes sont tirées du puits de l'oubli, et, touchées des rayons de la miséricorde céleste, elles revivent et se convertissent en flammes aussi claires que jamais elles furent, pour être remises sur l'autel sacré de la divine approbation, et avoir leur première dignité, leur premier prix et leur première valeur.

CHAPITRE XIII

Comme nous devons réduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour.

Les bêtes, ne pouvant connaître la fin de leurs actions, tendent voirement à leur fin, mais n'y prétendent pas, car prétendre, c'est tendre à une chose par dessein avant que d'y tendre par effet : elles jettent leurs actions à leur fin ; mais elles ne projettent point, ains suivent leurs instincts sans élection ni intention. Mais l'homme est tellement maître de ses actions humaines et raisonnables, qu'il les fait toutes pour quelque fin, et les peut destiner à une ou plusieurs fins particulières, ainsi que bon lui semble : car il peut changer la fin naturelle d'une action, comme quand il jure pour tromper, puisqu'au contraire la fin du serment est d'empêcher la tromperie ; et peut ajouter à la fin naturelle d'une action quelqu'autre sorte de fin, comme quand, outre l'intention de secourir le pauvre, à laquelle l'aumône tend,

il ajoute l'intention d'obliger l'indigent à la pareille.

Or, nous ajoutons quelquefois une fin de moindre perfection que n'est celle de notre action, quelquefois aussi nous ajoutons une fin d'égale ou semblable perfection, et parfois encore une fin plus éminente et plus relevée. Car outre le secours du souffreteux, auquel l'aumône tend spécialement, ne peut-on pas prétendre, premièrement, d'acquérir son amitié; secondement, d'édifier le prochain, tiercement, de plaire à Dieu? qui sont trois diverses fins, dont la première est moindre, la seconde n'est pas presque plus excellente, et la troisième est beaucoup plus excellente que la fin ordinaire de l'aumône : si que nous pouvons, comme vous voyez, donner diverses perfections à nos actions, selon la variété des motifs, fins et intentions que nous prenons en les faisant.

Soyez bons changeurs, dit le Sauveur. Prenons donc bien garde, Théotime, de ne point changer les motifs et la fin de nos actions qu'avec avantage et profit, et de ne rien faire en ce trafic que par bon ordre et raison. Tenez, voilà cet homme qui entre en charge pour servir le public et pour acquérir de l'honneur; s'il a plus de prétention de s'honorer que de servir la chose publique, ou qu'il soit également désireux de l'un et de l'autre, il a tort, et ne laisse pas d'être ambitieux ; car il renverse l'ordre de la raison, égalant ou préférant son intérêt au bien public. Mais si prétendant pour sa fin principale de servir le public, il est bien aise aussi parmi cela d'accroître l'honneur de sa famille, certes, on ne le saurait blâ-

mer; parce que non seulement ses deux prétentions sont honnêtes, mais elles sont bien rangées. Cet autre se communie à Pâques pour ne point être blâmé de son voisinage et pour obéir à Dieu: qui doute qu'il ne fasse impertinemment, égalant ou préférant le respect humain à l'obéissance qu'il doit à Dieu? Je puis jeûner le carême, ou par charité, afin de plaire à Dieu; ou par obéissance, parce l'Église l'ordonne; ou par sobriété ou par diligence, pour mieux étudier; ou par prudence, afin de faire quelque épargne requise; ou par chasteté, afin de tromper le corps; ou par religion, pour mieux prier. Or, si je veux, je puis assembler toutes ces intentions, et jeûner pour tout cela; mais, en ce cas, il faut tenir bonne police à ranger ses motifs. Car si je jeûnais principalement pour épargner plus que pour obéir à l'Église, plus pour bien étudier que pour plaire à Dieu, qui ne voit que je pervertis le droit et l'ordre, préférant mon intérêt à l'obéissance de l'Église et au contentement de mon Dieu? Jeûner pour épargner est bon, jeûner pour obéir à l'Église est meilleur, jeûner pour plaire à Dieu est très bon: mais encore qu'il semble que de trois biens on ne puisse pas composer un mal, si est-ce que qui les colloquerait en désordre, préférant le moindre au meilleur, il ferait sans doute un déréglement blâmable.

Un homme qui n'invite qu'un de ses amis, n'offense nullement les autres; mais s'il les invite tous, et qu'il donne les premières séances aux moindres, reculant les plus honorables au bas bout, n'offense-t-il pas ceux-ci et ceux-là tout ensemble? ceux-ci, parce qu'il les déprime con-

tre la raison ; ceux-là, parce qu'il les fait paraître sots. Ainsi, faire une action pour un seul motif raisonnable, pour petit qu'il soit, la raison n'en est point offensée ; mais qui veut avoir plusieurs motifs, il les doit ranger selon leurs qualités, autrement il commet péché : car le désordre est un péché, comme le péché est un désordre. Qui veut plaire à Dieu et à notre Dame fait très bien ; mais qui voudrait plaire à notre Dame également ou plus qu'à Dieu, il commettrait un déréglement insupportable, et on lui pourrait dire ce qui fut dit à Caïn : Si vous avez bien offert, mais avez mal partagé ; cessez, vous avez péché (1). Il faut donner à chaque fin le rang qui lui convient, et par conséquent le souverain à celle de plaire à Dieu.

Or, le souverain motif de nos actions, qui est celui du céleste amour, a cette souveraine propriété, qu'étant plus pur, il rend l'action qui en provient plus pure ; si que les anges et saints du paradis n'aiment chose aucune pour autre fin quelconque que pour celle de l'amour de la divine bonté, et par le motif de lui vouloir plaire. Ils s'entr'aiment voirement tous très ardemment, ils nous aiment aussi, ils aiment les vertus, mais tout cela pour plaire à Dieu seulement. Ils suivent et pratiquent les vertus, non en tant qu'elles sont belles et aimables, mais en tant qu'elles sont agréables à Dieu. Ils aiment leur félicité, non en tant qu'elle est à eux, mais en tant qu'elle plaît à Dieu. Oui même ils aiment l'amour duquel ils aiment Dieu, non parce qu'il est en eux, mais parce qu'il tend à Dieu, non parce qu'il leur est doux, mais parce qu'il plaît à Dieu ; non parce qu'ils

(1) Genes., IV, 7.

l'ont et le possèdent, mais parce que Dieu le leur donne et qu'il y prend son bon plaisir.

CHAPITRE XIV

Pratique de ce qui a été dit au chapitre précédent.

Purifions donc, Théotime, tant que nous pourrons, toutes nos intentions ; et puisque nous pouvons répandre sur toutes les actions des vertus le motif sacré du divin amour, pourquoi ne le ferons-nous pas, rejetant ès occurrences toutes sortes de motifs vicieux, comme la vaine gloire et l'intérêt propre, et considérant tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se présente alors, afin de choisir celui du saint amour, qui est le plus excellent de tous, pour en arroser et détremper tous les autres ? Par exemple, si je veux m'exposer vaillamment aux hasards de la guerre, je le puis, considérant divers motifs ; car le motif naturel de cette action, c'est celui de la force et vaillance à laquelle il appartient de faire entreprendre par raison les choses périlleuses ; mais outre celui-ci, j'en puis avoir plusieurs autres, comme celui d'obéir au prince que je sers, celui de l'amour envers le public, celui de la magnanimité qui me fait plaire en la grandeur de cette action. Or, venant donc à l'action, je me pousse au péril, prévenu pour tous ces motifs : mais pour les relever tous au degré de l'amour divin et les purifier parfaitement, je dirai en mon âme, de tout mon cœur : O Dieu éternel, qui êtes le très cher amour de mes affections ! si la vaillance, l'obéissance au prince, l'amour de la patrie

et la magnanimité ne vous étaient agréables, je ne suivrais jamais leurs mouvements que je sens maintenant ; mais parce que ces vertus vous plaisent, j'embrasse cette occasion de les pratiquer, et ne veux seconder leur instinct et inclination, sinon parce que vous les aimez, et que vous le voulez.

Vous voyez bien, mon cher Théotime, qu'en ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres motifs de l'odeur et sainte suavité de l'amour, puisque nous ne les suivons pas en qualité de motifs simplement vertueux, mais en qualité de motifs voulus, agréés, aimés et chéris de Dieu. *Qui dérobe pour ivrogner, il est plus ivrogne que larron,* selon Aristote : et celui donc qui exerce la vaillance, l'obéissance, l'affection envers sa patrie, la magnanimité pour plaire à Dieu, il est plus amoureux divin que vaillant, obéissant, bon citoyen et magnanime ; parce que toute sa volonté en cet exercice aboutit et vient fondre dans l'amour de Dieu, n'employant tous les autres motifs que pour parvenir à cette fin. Nous ne disons pas que nous allons à Lyon, mais à Paris, quand nous n'allons à Lyon que pour aller à Paris ; ni que nous allons chanter, mais que nous allons servir Dieu, quand nous n'allons chanter que pour servir Dieu.

Que si quelquefois nous sommes touchés de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenait d'aimer la chasteté à cause de sa belle et tant agréable pureté, soudain sur ce motif il faut répandre celui du divin amour, en cette sorte : O très honnête et délicieuse blancheur de la chasteté, que vous êtes aimable, puisque vous

êtes tant aimée par la divine bonté ! puis se retournant vers le Créateur : Hé ! Seigneur, je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et pratiquer en icelle votre bon plaisir, et les délices que vous y prenez. Et lorsque nous entrons ès exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout notre cœur : *Oui, Père éternel, je le ferai, parce qu'ainsi a-t-il été agréable de toute éternité devant vous* (1). En cette sorte faut-il animer toutes nos actions de ce bon plaisir céleste, aimant principalement l'honnêteté et beauté des vertus, parce qu'elle est agréable à Dieu : car, mon cher Théotime, il se trouve des hommes qui aiment éperdument la beauté de quelques vertus, non seulement sans aimer la charité, mais avec mépris de la charité.

Origène, certes, et Tertullien aimèrent tellement la blancheur de la chasteté, qu'ils violèrent les plus grandes règles de la charité ; l'un ayant choisi de commettre l'idolâtrie plutôt que de souffrir une horrible vilenie, de laquelle les tyrans voulaient souiller son corps ; l'autre se séparant de la très chaste Église catholique sa mère, pour mieux établir selon son gré la chasteté de sa femme. Qui ne sait qu'il y a eu des pauvres de Lyon (2) qui, pour louer avec excès la mendicité, se firent hérétiques, et de mendiants devinrent de faux bélitres (3) ? Qui ne sait la vanité

(1) Matth., XI, 26.

(2) *Pauvres de Lyon*, membres d'une secte vaudoise qui prit naissance à Lyon au XII^e^ siècle.

(3) *Faux bélitres*. On nommait anciennement bélitre les quatre ordres mendiants. *Faux bélitres*, seraient de faux mendiants ; belistrerie, métier de fainéant.

des enthousiastes, messalliens, euchites (1), qui quittèrent la dilection pour vanter l'oraison? Qui ne sait qu'il y a eu des hérétiques qui, pour exalter la charité envers les pauvres, déprimaient la charité envers Dieu, attribuant tout le salut des hommes à la vertu de l'aumône, selon que saint Augustin le témoigne, quoique le saint Apôtre exclame que qui *donne tout son bien aux pauvres, et n'a pas la charité, cela ne lui profite point* (2)?

Dieu a *mis sur moi l'étendard de sa charité* (3), dit la sacrée Sulamite. L'amour, Théotime, est l'étendard en l'armée des vertus; elles se doivent toutes ranger à lui, c'est le seul drapeau sous lequel notre Seigneur les fait combattre, lui qui est le vrai général de l'armée. Réduisons donc toutes les vertus à l'obéissance de la charité; aimons les vertus particulières, mais principalement parce qu'elles sont agréables à Dieu; aimons excellemment les vertus plus excellentes, non parce qu'elles sont excellentes, mais parce que Dieu les aime plus excellemment. Ainsi le saint amour vivifiera toutes les vertus, les rendant toutes amantes, aimables et suraimables.

CHAPITRE XV

Comme la charité comprend en soi les dons du Saint-Esprit.

Afin que l'esprit humain suive aisément les

(1) *Enthousiastes*, nom générique des sectes d'illuminés; *Messaliens*, petite secte dissidente en Russie; *Euchites*, nom d'une secte ancienne qui regardait la prière comme seule nécessaire au salut.

(2) I Cor., XIII, 3.

(3) Cant. cant., II, 4.

mouvements et instincts de la raison, pour parvenir au bonheur naturel qu'il peut prétendre vivant selon les lois de l'honnêteté, il a besoin premièrement de la tempérance, pour réprimer les inclinations insolentes de la sensualité ; secondement, de la justice, pour rendre à Dieu, au prochain et à soi-même ce qu'il est obligé ; tiercement, de la force, pour vaincre les difficultés qu'on sent à faire le bien, et repousser le mal ; quatrièmement, de la prudence, pour discerner quels sont les moyens plus propres pour parvenir au bien et à la vertu ; cinquièmement, de la science, pour connaître le vrai bien auquel il faut aspirer et le vrai mal qu'il faut rejeter ; sixièmement, de l'entendement, pour bien pénétrer les premiers et principaux fondements ou principes de la beauté et excellence de l'honnêteté ; septièmement et en fin finale, de la sapience, pour contempler la Divinité, première source de tout bien. Telles sont les qualités par lesquelles l'esprit est rendu doux, obéissant et pliable aux lois de la raison naturelle qui est en nous.

Ainsi, Théotime, le Saint-Esprit qui habite en nous, voulant rendre notre âme souple, maniable et obéissante à ses divins mouvements et célestes inspirations, qui sont les lois de son amour, en l'observation desquelles consiste la félicité surnaturelle de cette vie présente, il nous donne sept propriétés et perfections pareilles presque aux sept que nous venons de réciter, qui, en l'Écriture sainte et ès livres des théologiens, sont appelées dons du Saint-Esprit.

Or, ils ne sont pas seulement inséparables de

la charité, ains, toutes choses bien considérées, et à proprement parler, ils sont les principales vertus, propriétés et qualités de la charité ; car, 1° la sapience n'est autre chose en effet que l'amour qui savoure, goûte et expérimente combien Dieu est doux et suave ; 2° l'entendement n'est autre chose que l'amour attentif à considérer et pénétrer la beauté des vérités de la foi, pour y connaître Dieu en lui-même, et puis de là en descendant le considérer ès créatures ; 3° la science, au contraire, n'est autre chose que le même amour qui nous tient attentifs à nous connaître nous-mêmes et les créatures, pour nous faire remonter à une plus parfaite connaissance du service que nous devons à Dieu ; 4° le conseil est aussi l'amour, en tant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles pour bien choisir les moyens propres à servir Dieu saintement ; 5° la force est l'amour qui encourage et anime le cœur pour exécuter ce que le conseil a déterminé devoir être fait ; 6° la piété est l'amour qui adoucit le travail et nous fait cordialement, agréablement et d'une affection filiale employer aux œuvres qui plaisent à Dieu notre Père ; et 7° pour conclusion, la crainte n'est autre chose que l'amour en tant qu'il nous fait fuir et éviter ce qui est désagréable à la divine majesté.

Ainsi, Théotime, la charité nous sera une autre *échelle* de Jacob, composée des sept dons du Saint-Esprit, comme autant d'échelons sacrés par lesquels les hommes angéliques *monteront* de la terre au ciel pour s'aller unir à la poitrine de Dieu tout-puissant, et descendront (1) du ciel en terre

(1) Gen., XXVIII, 12.

pour venir prendre le prochain par la main et le conduire au ciel ; car montant au premier échelon, la crainte nous fait quitter le mal ; au deuxième, la piété nous excite à vouloir faire le bien ; au troisième, la science nous fait connaître le bien qu'il faut faire et le mal qu'il faut fuir ; au quatrième, par la force nous prenons courage contre toutes les difficultés qu'il y a en notre entreprise ; au cinquième, par le conseil nous choisissons les moyens propres à cela, au sixième, nous unissons notre entendement à Dieu pour voir et pénétrer les traits de son infinie beauté ; et au septième, nous joignons notre volonté à Dieu, pour savourer et expérimenter les douceurs de son incompréhensible bonté, car sur le sommet de cette échelle, Dieu étant penché devers nous, il nous donne le baiser d'amour et nous fait teter les sacrées mamelles de sa suavité, *meilleures que le vin* (1).

Mais si ayant délicieusement joui de ces amoureuses faveurs, nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain à ce même bonheur, du premier et plus haut degré où nous avons rempli notre volonté d'un zèle très ardent, et avons parfumé notre âme des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, où notre entendement prend une clarté nonpareille, et fait provision des conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divines ; de là, nous venons au troisième, où, par le don du conseil nous avisons par quels moyens nous inspirerons dans l'esprit des prochains le goût et l'estime de la divine suavité ;

(1) Cant., I, 1.

au quatrième, nous nous encourageons, recevant une sainte force pour surmonter les difficultés qui peuvent être en ce dessein ; au cinquième, nous commençons à prêcher par le don de science, exhortant les âmes à la suite (1) des vertus et à la fuite des vices ; au sixième, nous tâchons de leur imprimer la sainte piété, afin que, reconnaissant Dieu pour le père très aimable, ils lui obéissent avec une crainte filiale ; et au dernier degré, nous les pressons de craindre les jugements de Dieu, afin que, mêlant cette crainte d'être damnés avec la révérence filiale, ils quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous.

La charité cependant comprend les sept dons et ressemble à une belle fleur de lis qui a six feuilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux martelets d'or de la sapience, qui poussent en nos cœurs les goûts et savourements amoureux de la bonté du Père notre créateur, de la miséricorde du Fils notre rédempteur, et de la suavité du Saint-Esprit notre sanctificateur. Et je mets ainsi cette double crainte ès deux degrés, pour accorder toutes les traductions avec la sainte et sacrée édition ordinaire : car, si en l'hébreu le mot de crainte est répété par deux fois, ce n'est pas sans mystère, ains pour montrer qu'il y a un don de crainte filiale qui n'est autre chose que le don de piété, et un don de la crainte servile qui est le commencement de tout notre acheminement à la souveraine sagesse.

(1) *Suite*, poursuite.

CHAPITRE XVI

De la crainte amoureuse des épouses : suite du discours commencé.

Ah ! *Jonathas mon frère*, disait David, tu étais *aimable sur* (1) *l'amour des femmes* (2). Et c'est comme s'il eût dit : Tu méritais un plus grand amour que celui des femmes envers leurs maris. Toutes choses excellentes sont rares. Imaginez-vous, Théotime, une épouse de cœur colombin, qui ait la perfection de l'amour nuptial, son amour est incomparable, non seulement en excellence mais aussi en une grande variété de belles affections et qualités qui l'accompagnent. Il est non seulement chaste, mais pudique ; il est fort, mais gracieux ; il est violent, mais tendre ; il est ardent, mais respectueux ; généreux, mais craintif ; hardi, mais obéissant ; et sa crainte est toute mêlée d'une délicieuse confiance.

Telle certes est la crainte de l'âme qui a l'excellente dilection ; car elle s'assure tant de la souveraine bonté de son époux, qu'elle ne craint pas de le perdre, mais elle craint bien toutefois de ne jouir pas assez de sa divine présence, et que quelque occasion ne le fasse absenter pour un seul moment ; elle a bien confiance de ne lui déplaire jamais, mais elle craint de ne lui plaire pas autant que l'amour le requiert : son amour est trop courageux pour entrer voire même au seul soupçon d'être jamais en sa disgrâce, mais il est aussi si attentif qu'elle craint de ne lui être pas assez unie ; oui même l'âme arrive quelquefois à

(1) *Sur*, au-dessus de.
(2) II Reg., I, 26.

tant de perfection, qu'elle ne craint plus de n'être pas assez unie à lui, son amour l'assurant qu'elle le sera toujours ; mais elle craint que cette union ne soit pas si pure, simple et attentive, comme son amour lui fait prétendre. C'est cette admirable amante qui voudrait ne point aimer les goûts, les délices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'être divertie pour peu que ce soit de l'unique amour qu'elle porte à son bien-aimé, protestant que c'est lui-même et non ses biens qu'elle recherche, et criant à cette intention : Eh ! *montrez-moi, mon bien-aimé, où vous paissez et reposez au midi, afin que je ne me divertisse point après* les plaisirs qui sont hors de vous (1).

De cette sacrée crainte des divines épouses furent touchées ces grandes âmes de saint Paul, saint François, sainte Catherine de Gênes, et autres, qui ne voulaient aucun mélange en leurs amours, mais tâchaient de le rendre si pur, si simple, si parfait, que ni les consolations ni les vertus mêmes ne tinssent aucune place entre leur cœur et Dieu ; en sorte qu'elles pouvaient dire : *Je vis, mais* non plus moi-même, ains Jésus-Christ vit en moi : *Mon Dieu m'est toutes choses* (2) : Ce qui n'est point Dieu, ne m'est rien : Jésus-Christ est ma vie : Mon amour est crucifié ; et telles autres paroles d'un sentiment extatique.

Or, la crainte initiale, non des apprentis, procède du vrai amour, mais amour encore tendre, faible et commençant. La crainte filiale procède de l'amour ferme, solide et déjà tendant à la

(1) Cant. cant., I, 6.
(2) Gal., II, 20.

perfection ; mais la crainte des épouses provien de l'excellence et perfection amoureuse déjà tou acquise : et quant aux craintes serviles et mer cenaires, elles ne procèdent voirement pas d l'amour, mais elles précèdent ordinairement l'a mour pour lui servir de fourrier, ainsi que nou avons dit ailleurs, et sont bien souvent très utile à son service. Vous verrez toutefois, Théotime une honnête dame qui, ne voulant *pas manger so pain en oisiveté* (1), non plus que celle que Salo mon a tant louée, couchera la soie en une belli variété de couleurs sur un satin bien blanc, pou faire une broderie de plusieurs belles fleur qu'elle rehaussera par après fort richement d'o et d'argent selon les assortiments convenables Cet ouvrage se fait à l'aiguille, qu'elle passe par tout où elle veut coucher la soie, l'or et l'argent. mais néanmoins l'aiguille n'est point mise dan le satin pour y être laissée, ains seulement pou y introduire la soie, l'or et l'argent, et leur fai passage : de façon qu'à mesure que ces chose entrent dans le fond, l'aiguille en est tirée et e sort. Ainsi la divine bonté voulant coucher e l'âme humaine une grande diversité de vertu et les rehausser enfin de son amour sacré, el se sert de l'aiguille de la crainte servile et me cenaire de laquelle pour l'ordinaire nos cœu sont premièrement piqués, mais pourtant el n'y est pas laissée ; ains à mesure que les vert sont tirées et couchées en l'âme, la crainte se vile et mercenaire en sort, selon le dire du bie aimé disciple, que la *charité parfaite pousse*

(1) Prov., xxxi, 27.

rainte dehors (1). Oui de vrai, Théotime, car les raintes d'être damné et perdre le paradis sont ffroyables et angoisseuses (2), et comme sauaient-elles demeurer avec la sacrée dilection, ui est toute douce, toute suave ?

CHAPITRE XVII

Comme la crainte servile demeure avec le divin amour.

Toutefois, encore que la dame dont nous avons arlé ne veuille pas laisser l'aiguille en l'ourage quand il sera fait, si est-ce que tandis u'elle y a quelque chose à faire, si elle est conrainte de se divertir pour quelqu'autre occurrence, lle laissera l'aiguille piquée dans l'œillet, la rose u la pensée qu'elle brode, pour la trouver plus à ropos quand elle retournera pour ouvrer. De même, Théotime, tandis que la Providence diine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de on saint amour en nos âmes, elle y laisse touours la crainte servile ou mercenaire, jusqu'à e que la charité étant parfaite, elle ôte cette iguille piquante, et la remet, par manière e dire, en son peloton. En cette vie donc en laquelle notre charité ne sera jamais si parfaite u'elle soit exempte de péril, nous avons toujours esoin de la crainte, et lorsque nous tressaillons e joie par amour, nous devons trembler d'apréhension par la crainte.

Prenez instruction de ce qu'il vous faut faire :
En crainte, et sans orgueil, servez le Tout-Puissant ;
Egayez-vous en lui ; mais, vous esiouissant.
Que votre cœur soumis en trembiant le revère (3).

(1) I Joan., IV, 18.
(2) *Angoisseuses*, pleines d'angoisses.
(3) Ps., II, 10, 11.

Le grand père Abraham envoya son serviteur Eliéser pour prendre une femme à son enfant unique Isaac. Eliéser va, et par inspiration céleste fit choix de la belle et chaste Rebecca, laquelle il amena avec soi ; mais cette sage demoiselle quitta Eliéser sitôt qu'elle eut rencontré Isaac, et, étant introduite en la chambre de Sara, elle demeura son épousé à jamais. Dieu envoie souvent la crainte servile, comme un autre Eliéser (Eliéser aussi veut dire *aide de Dieu*), pour traiter le mariage entre elle et l'amour sacré. Que si l'âme vient sous la conduite de la crainte, ce n'est pas qu'elle la veuille épouser ; car, en effet, sitôt que l'âme rencontre l'amour, elle s'unit à lui, et quitte la crainte.

Mais comme Eliéser, étant de retour, demeura dans la maison au service d'Isaac et de Rebecca ; de même la crainte nous ayant amenés au saint amour, elle demeure avec nous pour servir ès occurrences et l'amour et l'âme amoureuse. Car l'âme, quoique juste, se voit maintes fois attaquée par des tentations extrêmes ; et l'amour, tout courageux qu'il est, a fort à faire à se bien maintenir, à raison de la condition de la place en laquelle il se trouve, qui est le cœur humain, variable et sujet à la mutinerie des passions. Alors donc, Théotime, l'amour emploie la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemi. Le brave prince Jonathas, allant à charge sur les Philistins, emmi les ténèbres de la nuit, voulut voir son écuyer avec soi : et ceux qu'il ne tuait pas, *son écuyer les tuait* (1). Et l'amour en voulant faire quelque entreprise hardie, il ne se sert pas seule-

(1) I Reg., XIV, 1, 13

ment de ses propres motifs, ains aussi des motifs de la crainte servile et mercenaire. Et les tentations que l'amour ne défait pas, la crainte d'être damné les renverse. Si la tentation d'orgueil, d'avarice ou de quelque plaisir voluptueux m'attaque : Eh! ce dirai-je, serait-il bien possible que pour des choses si vaines mon cœur voulût quitter la grâce de son bien-aimé? Mais si cela ne suffit pas, l'amour excitera la crainte. Eh! ne vois-tu pas, misérable cœur, que secondant cette tentation, les effroyables flammes de l'enfer t'attendent, et que tu perds l'héritage éternel du paradis? On se sert de tout ès extrêmes nécessités, comme le même Jonathas fit, quand passant ces âpres rochers qui étaient entre lui et les Philistins, il ne se servait pas seulement de ses pieds, mais gravissait et grimpait à belles mains (1), comme il pouvait.

Tout ainsi donc que les nochers qui partent sous un vent favorable en une saison propice, n'oublient pourtant jamais les cordages, ancres et autres choses requises en temps de fortune et parmi la tempête ; aussi, quoique le serviteur de Dieu jouisse du repos et de la douceur du saint amour, il ne doit jamais être dépourvu de la crainte des jugements divins, pour s'en servir entre les orages et assauts des tentations. Outre que, comme la pelure d'une pomme, qui est de peu d'estime en soi-même, sert toutefois grandement à conserver la pomme qu'elle couvre ; aussi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa propre condition au regard de l'amour, lui est

(1) I Reg., XIV, 13.

néanmoins grandement utile à sa conservation pendant les hasards de cette vie mortelle. Et comme celui qui donne une grenade la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'écorce comme une dépendance d'icelle; de même, bien que le Saint-Esprit, entre ses dons sacrés, confère celui de la crainte amoureuse aux âmes des siens, afin qu'elles craignent Dieu en piété, comme leur père et leur époux, si est-ce toutefois qu'il ne laisse pas de leur donner encore la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsi Joseph envoyant à son père plusieurs charges de toutes les richesses d'Égypte, ne lui donna pas seulement les trésors comme principaux présents, mais aussi les ânes qui les portaient.

Or, bien que la crainte servile et mercenaire soit grandement utile pour cette vie mortelle, si est-ce qu'elle est indigne d'avoir place en l'éternelle, en laquelle il y aura une assurance sans crainte, une paix sans défiance, un repos sans souci. Mais les services néanmoins que ces craintes servantes et mercenaires auront rendus à l'amour, y seront récompensés : de sorte que si ces craintes, comme des autres Moïse et Aaron, n'entrent pas en la terre de promission, leur postérité néanmoins et leurs ouvrages y entreront. Et quant aux craintes des enfants et des épouses, elles y tiendront leur rang et leur grade, non pour donner aucune défiance ou perplexité à l'âme, mais pour lui faire admirer et révérer avec soumission l'incompréhensible majesté de ce père tout-puissant et de cet époux de gloire.

Le respect au Seigneur porté
Est saint, rempli de pureté,
Sa crainte en tout siècle est durable,
Tout ainsi que sa majesté
Est à jamais très adorable.

CHAPITRE XVIII

Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile et mercenaire.

Les éclairs, tonnerres, foudres, tempêtes, inondations, tremble-terres (1) et autres tels accidents inopinés excitent même les plus indévots à craindre Dieu ; et la nature prévenant le discours en telles occurrences, pousse le cœur, les yeux et les mains même devers le ciel pour réclamer le secours de la très sainte Divinité, selon le sentiment commun du genre humain, qui est, dit Tite-Live, que ceux qui servent la Divinité prospèrent, et ceux qui la méprisent sont affligés. En la tourmente qui fit périller (2) Jonas, les mariniers *craignirent d'une grande crainte, et crièrent* soudain un chacun *à son Dieu* (3). Ils ignoraient, dit saint Hiérome, la vérité ; mais ils reconnaissaient la Providence, et crurent que c'était par jugement céleste qu'ils se trouvaient en ce danger ; comme les Maltois, lorsqu'ils virent saint Paul *échappé* du naufrage, être attaqué par la vipère, crurent que c'était par *vengeance* divine (4). Aussi les tonnerres, tempêtes, foudres sont appelés voix du Seigneur par le Psalmiste, qui dit de plus qu'elles *font la parole d'icelui* (5), parce qu'elles annoncent

(1) *Tremble-terres*, tremblements de terre.
(2) *Fit périller*, mit en péril.
(3) Jon., I, 5.
(4) Act., XXVIII, 4.
(5) Ps., CXLVIII, 8.

sa crainte, et sont comme ministres de sa justice. Et ailleurs souhaitant que la divine majesté se fasse redouter à ses ennemis : *Lancez*, dit-il, *des éclairs, et vous les dissiperez; décochez vos dards, et vous les troublerez* (1), où il appelle les foudres *sagettes* (2) et dards du Seigneur. Et devant le Psalmiste la bonne mère de Samuel avait déjà chanté que *les ennemis* mêmes, *de Dieu le craindraient*, d'autant qu'*il tonnerait sur eux dès le ciel* (3). Certes, Platon en son Gorgias et ailleurs témoigne qu'entre les païens il y avait quelque sentiment de crainte, non seulement pour les châtiments que la souveraine justice de Dieu pratique en ce monde, mais aussi pour les punitions qu'il exerce en l'autre vie sur les âmes de ceux qui ont des péchés incurables. Tant l'instinct de craindre la Divinité est gravé profondément en la nature humaine.

Mais cette crainte toutefois pratiquée par manière d'élan, ou sentiment naturel, n'est ni louable ni vitupérable (4) en nous, puisqu'elle ne procède pas de notre élection. Elle est néanmoins un effet d'une très bonne cause, et cause d'un très bon effet; car elle provient de la connaissance naturelle que Dieu nous a donnée de sa providence, et nous fait reconnaître combien nous dépendons de la toute-puissance souveraine, nous incitant à l'implorer; et, se trouvant en une âme fidèle, elle lui fait beaucoup de bien. Les chrétiens, parmi les étonnements que les tonnerres, tempêtes et autres

(1) Ps., CXLIII, 6.
(2) *Sagettes*, flèches.
(3) I Reg., II, 10.
(4) *Vitupérable*, blâmable.

périls naturels leur apportent, invoquent le nom sacré de Jésus et de Marie, font le signe de la croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foi, d'espérance et de religion. Le glorieux saint Thomas d'Aquin, étant naturellement sujet à s'effrayer quand il tonnait, soulait (1) dire, par manière d'oraison jaculatoire, les divines paroles que l'Église estime tant : *Le Verbe a été fait chair* (2). Sur cette crainte donc le divin amour fait maintes fois des actes de complaisance et de bienveillance : *Je vous bénirai*, Seigneur, *car vous êtes terriblement magnifié* (3) : Que chacun vous craigne, ô Seigneur! O grands de la terre, *entendez, servez Dieu en crainte, et tressaillez pour lui en tremblement* (4).

Mais il y a une autre crainte qui prend origine de la foi, laquelle nous apprend qu'après cette vie mortelle il y a des supplices effroyablement éternels, ou éternellement effroyables, pour ceux qui en ce monde auront offensé la divine majesté et seront décédés sans être reconciliés avec elle; qu'à l'heure de la mort les âmes seront jugées du jugement particulier, et à la fin du monde tous comparaîtront ressuscités pour être derechef jugés au jugement universel. Car ces vérités chrétiennes, Théotime, frappent le cœur qui les considère, d'un épouvantement extrême. Et comme pourrait-on se représenter ces horreurs éternelles sans frémir et trembler d'appréhension? Or, quand ces sentiments de crainte prennent tellement place

(1) *Soulait*, avait coutume de.
(2) Joan., I, 14.
(3) Ps., CXXXVIII, 14
(4) Ps., XI, 10, 12.

dans nos cœurs, qu'ils en bannissent et chassent l'affection et volonté du péché, comme le sacré concile de Trente parle, certes ils sont grandement salutaires. *Nous avons conçu* de votre crainte, ô Dieu, et *enfanté l'esprit de salut* (1), est-il dit en Isaïe : c'est-à-dire, votre face courroucée nous a épouvantés, et nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de pénitence qui est l'esprit de salut, ainsi que le Psalmiste avait dit : Mes os n'ont point de paix (2), ains tremblent devant la face de votre ire.

Notre Seigneur qui était venu pour nous apporter la loi d'amour, ne laisse pas de nous inculquer cette crainte : *Craignez*, dit-il, *celui qui peut jeter le corps et l'âme en la géhenne* (3). Les Ninivites, par les menaces de leur subversion et damnation, firent pénitence, et leur pénitence fut agréable à Dieu (4) ; et en somme cette crainte est comprise ès dons du Saint-Esprit, comme plusieurs anciens Pères ont remarqué.

Que si la crainte ne forclôt (5) pas la volonté de pécher, ni l'affection au péché, certes elle est méchante et pareille à celle des diables, qui cessent souvent de nuire, de peur d'être tourmentés par l'exorcisme, sans cesser néanmoins de désirer et vouloir le mal qu'ils méditent à jamais ; pareille à celle du misérable forçat, qui voudrait manger le cœur du comite (6), quoiqu'il n'ose quitter la rame de peur d'être battu ; pareille à la crainte de ce

(1) Is., XXVI, 18.
(2) Ps., XXXVII, 4.
(3) Matth., X, 28.
(4) Joan., XV, 5, 3.
(5) *Forclôt*, exclut.
(6) *Comite*, officier proposé à la chiourme des galères.

grand hérésiarque du siècle passé, qui confesse d'avoir haï Dieu d'autant qu'il punissait les méchants. Certes celui qui aime le péché et le voudrait volontiers commettre malgré la volonté de Dieu, encore qu'il ne le veuille commettre craignant seulement d'être damné, il a une crainte horrible et détestable. Car bien qu'il n'ait pas la volonté de venir à l'exécution du péché, il a néanmoins l'exécution en sa volonté, puisqu'il le voudrait faire, si la crainte ne le tenait; et c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux effets.

A cette crainte on en peut ajouter une autre, certes moins malicieuse, mais autant inutile, comme fut celle du juge Félix, qui oyant parler du jugement divin, fuit *tout épouvanté* (1), et toutefois ne laissa pas pour cela de continuer en son avarice; et celle de Balthasar, qui voyant cette *main prodigieuse qui écrivait sa condamnation contre le paroi,* fut tellement effrayé qu'il *changea de visage, et les jointures de ses reins se desserraient, et ses genoux trémoussants s'entre-heurtaient l'un à l'autre* (2), et néanmoins ne fit point pénitence. Or, de quoi sert-il de craindre le mal, si par la crainte on ne se résout de l'éviter ?

La crainte donc de ceux qui, comme esclaves, observent la loi de Dieu pour éviter l'enfer, est fort bonne. Mais beaucoup plus noble et désirable est la crainte des chrétiens mercenaires, qui comme serviteurs à gages travaillent fidèlement, non pas certes principalement pour aucun amour qu'ils aient encore envers leurs maîtres, mais pour être salariés de la récompense qui leur est promise.

(1) Act., XXIV, 25.
(2) Dan., V, 5, 6.

O si *l'œil* pouvait *voir*, si *l'oreille* pouvait *ouïr*, ou qu'il pût *monter au cœur de l'homme ce que Dieu a préparé à ceux qui le servent* (1)! hé, quelle appréhension aurait-on de violer les commandements divins, de peur de perdre ces récompenses immortelles! Quelles larmes, quels gémissements jetterait-on, quand par le péché on les aurait perdues! Or, cette crainte néanmoins serait blâmable, si elle renfermait en soi l'exclusion du saint amour. Car qui dirait : Je ne veux point servir Dieu pour aucun amour que je lui veuille porter, mais seulement pour avoir les récompenses qu'il promet, il ferait un blasphème, préférant la récompense au maître, le bienfait au bienfaiteur, l'héritage au père, et son propre profit à Dieu tout-puissant, ainsi que nous avons plus amplement montré au livre second.

Mais enfin, quand nous craignons d'offenser Dieu, non point pour éviter la peine de l'enfer ou la perte du paradis, mais seulement parce que Dieu étant notre très bon père, nous lui devons honneur, respect, obéissance ; alors notre crainte est filiale, d'autant qu'un enfant bien né n'obéit pas à son père en considération du pouvoir qu'il a de punir sa désobéissance, ni aussi parce qu'il le peut exhéréder (2), ains seulement parce qu'il est son père ; en sorte qu'encore que le père serait vieil, faible et pauvre, il ne laisserait pas de le servir avec égale diligence; ains, comme la pieuse cigogne (3), il l'assisterait avec plus de soin et d'affection; ainsi que Joseph, voyant le bonhomme

(1) I Cor., II, 9.

(2) *Exhéréder*, deshériter.

(3) *La pieuse cigogne.* Les Romains avaient fait de cet oiseau l'emblème de la piété filiale.

Jacob son père, vieux, nécessiteux et réduit sous son sceptre, il ne laissa pas de l'honorer, servir et révérer avec une tendreté plus filiale, et telle que ses frères l'ayant reconnue, estimèrent qu'elle opérerait encore après sa mort, et l'employèrent pour obtenir pardon de lui, disant : *Votre père a commandé que nous vous disions de sa part : Je vous prie d'oublier le crime de vos frères, et la malice qu'ils ont exercée envers vous* (1). Ce que ayant ouï, il se prit à pleurer, tant son cœur filial fut attendri, les désirs et volontés de son père décédé étant représentés. Ceux-là donc craignent Dieu d'une affection filiale, qui ont peur de lui déplaire purement et simplement, parce qu'il est leur Père très doux, très bénin et très aimable.

Toutefois quand il arrive que cette crainte filiale est jointe, mêlée et détrempée avec la crainte servile de la damnation éternelle ou bien avec la crainte mercenaire de perdre le paradis, elle ne laisse pas d'être fort agréable à Dieu, et s'appel. crainte initiale c'est-à-dire crainte des apprent.. qui entrent ès exercices de l'amour divin. Car comme les jeunes garçons qui commencent à monter à cheval, quand ils sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoux, ains se prennent à belles mains à la selle ; mais quand ils sont un peu plus exercés ils se tiennent seulement en leurs serres (2) : de même les novices et apprentis au service de Dieu, se trouvant éperdus parmi les assauts que leurs ennemis leur livrent au commencement, ils ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mais

(1) Gen., L, 16, 17.
(2) *En leurs serres*, en serrant les jambes.

aussi de la mercenaire et servile, et se tiennent comme ils peuvent pour ne point déchoir de leur prétention.

CHAPITRE XIX

Comme l'amour sacré comprend les douze fruits du Saint-Esprit, avec les huit béatitudes de l'Évangile.

Le glorieux saint Paul dit ainsi : *Or le fruit de l'Esprit est la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté* (1). Mais voyez, Théotime, que ce divin apôtre comptant ces douze fruits du Saint-Esprit, il ne les met que pour un seul fruit ; car il ne dit pas : les fruits de l'esprit sont la charité, la joie; mais seulement : le fruit de l'Esprit est la charité, la joie. Or voici le mystère de cette façon de parler. La charité de Dieu est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné (2) : certes, la charité est l'unique fruit du Saint-Esprit; mais parce que ce fruit a une infinité d'excellentes propriétés, l'Apôtre qui en veut representer quelques-unes par manière de montre, parle de cet unique fruit comme de plusieurs, à cause de la multitude des propriétés qu'il contient en son unité : il parle réciproquement de tous ces fruits comme d'un seul, à cause de l'unité en laquelle est comprise cette variété. Ainsi qui dirait : Le fruit de la vigne c'est le raisin, le moût, le vin, l'eau-de-vie, la liqueur *réjouissant le cœur de l'homme* (3), le breuvage confortant l'estomac, il ne voudrait pas dire que

(1) Gal., v, 22, 23.
(2) Rom., v, 5.
(3) Ps., CIII, 5.

ce fussent des fruits de différentes espèces, ains seulement qu'encore que ce ne soit qu'un seul fruit, il a néanmoins une quantité de diverses propriétés selon qu'il est employé diversement.

L'Apôtre donc ne veut dire autre chose, sinon que le fruit du Saint-Esprit est la charité ; laquelle est joyeuse, paisible, patiente, bénigne, bonteuse (1), longanime, douce, fidèle, modeste, continente, chaste, c'est-à-dire, que le divin amour donne une joie et consolation intérieure avec une grande paix de cœur qui se conserve dans les adversités par la patience, et qui nous rend gracieux et bénis à secourir le prochain par une bonté cordiale envers icelui, bonté qui n'est point variable, ains constante et persévérante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue étendue, au moyen de quoi nous sommes rendus doux, affables et condescendants envers tous, supportant leurs humeurs et imperfections, en leur gardant une loyauté parfaite, témoignant une simplicité accompagnée de confiance, tant en nos paroles qu'en nos actions, vivant modestement et humblement, retranchant toutes superfluité et tous désordres au boire, manger, vêtir, coucher, jeux, passe-temps et autres telles convoitises voluptueuses par une sainte continence, et réprimant surtout les inclinations et séditions de la chair par une soigneuse chasteté, afin que toute notre personne soit occupée en la divine dilection, tant intérieurement par la joie, paix, patience, longanimité, bonté et loyauté comme aussi extérieurement par la bénignité, mansuétude, modestie, continence et chasteté.

(1) *Bonteuse*, bonne

Or, la dilection est appelée fruit, en tant qu'elle nous délecte, et que nous jouissons de sa délicieuse suavité comme d'une vraie pomme de paradis, recueillie de l'arbre de vie, qui est le Saint-Esprit enté sur nos esprits humains, et habitant en nous par sa miséricorde infinie. Mais quand non seulement nous nous réjouissons en cette divine dilection, et jouissons de la délicieuse douceur, ains que nous établissons toute notre gloire en icelle comme en la couronne de notre bonheur; alors elle n'est pas seulement un fruit doux à notre gosier, mais elle est une béatitude et félicité très désirable; non seulement parce qu'elle nous assure la félicité de l'autre vie, mais parce qu'en celle-ci elle nous donne un contentement lequel est si fort, que ni les eaux des tribulations et les fleuves des persécutions ne le peuvent éteindre; ains non seulement il ne périt pas, mais il s'enrichit parmi les pauvretés, il s'agrandit ès abjections et humilités, il se réjouit entre les larmes, il se renforce d'être abandonné de la justice et privé de l'assistance d'icelle, lorsque le réclamant, nul ne lui en donne; il se récrée emmi la compassion et commisération, lorsqu'il est environné des misérables et souffreteux; il se délecte de renoncer à toutes sortes de délices sensuelles et mondaines, pour obtenir la pureté et netteté de cœur; il fait vaillance d'assoupir les guerres noires et dissensions, et de mépriser les grandeurs et réputation temporelles; il se revigore d'endurer toutes sortes de souffrances, et tient que sa vraie vie consiste à mourir pour le bien-aimé.

De sorte, Théotime, qu'en somme la très sainte

dilection est une vertu, un don, un fruit et une béatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obéissants aux inspirations intérieures que Dieu nous donne par ses commandements et conseils, en l'exécution desquels on pratique toutes vertus, dont la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la dilection nous rend souples et maniables aux inspirations intérieures, qui sont comme les commandements et conseils secrets de Dieu, à l'exécution desquels sont employés les sept dons du Saint-Esprit, si que la dilection est le don des dons. En qualité de fruit, elle nous donne un goût et plaisir extrême en la pratique de la vie dévote, qui se sent ès douze fruits du Saint-Esprit, et partant elle est le fruit des fruits. En qualité de béatitude, elle nous fait prendre à faveur extrême et singulier honneur les affronts, calomnies, vitupères (1) et opprobres que le monde nous fait, et nous fait quitter renoncer et rejeter toute autre gloire, sinon celle qui procède du bien-aimé crucifix, pour laquelle nous nous glorifions en l'abjection, abnégation et anéantissement de nous-mêmes, ne voulant autres marques de majesté que la couronne d'épine, du crucifix, le sceptre de son roseau, le mantelet de mépris qui lui fut imposé et le trône de sa croix, sur lequel les amoureux sacrés ont plus de contentement, de joie, de gloire et de félicité, que jamais Salomon n'eut sur son trône d'ivoire.

Ainsi la dilection est maintes fois représentée par la grenade, qui, tirant ses propriétés du grenadier, peut être dite la vertu d'icelui, comme encore elle semble être son don qu'il offre à

(1) *Vitupères*, du lat. reproches.

l'homme par amour, et son fruit, puisqu'elle est mangée pour récréer le goût de l'homme; et enfin elle est, par manière de dire, sa gloire et béatitude, puisqu'elle porte la couronne et diadème.

CHAPITRE XX

Comme le divin amour emploie toutes les passions et afflictions de l'âme, et les réduit à son obéissance.

L'amour est la vie de notre cœur. Et comme le contre-poids donne le mouvement à toutes les pièces mobiles d'une horloge, ainsi l'amour donne à l'âme tous les mouvements qu'elle a. Toutes nos affections suivent notre amour, et selon icelui nous désirons, nous nous délectons, nous espérons et désespérons, nous craignons, nous nous encourageons; nous haïssons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en colère, nous triomphons. Ne voyons-nous pas les hommes qui ont donné leur cœur en proie à l'amour vil et abject des femmes; comme ils ne désirent que selon cet amour, ils n'ont plaisir qu'en cet amour, ils n'espèrent ni ne désespèrent que pour ce sujet, ils ne craignent ni n'entreprennent que pour cela, ils n'ont à contre-cœur ni ne fuient que ce qui les en détourne, ils ne s'attristent que de ce qui les en prive, ils n'ont de colère que par jalousie, ils ne triomphent que par cette infamie. C'en est de même des amateurs des richesses et ambitieux de l'honneur; car ils sont rendus esclaves de ce qu'ils aiment, et n'ont plus de cœur en leurs poitrines, ni d'âmes en leurs cœurs, ni d'affections en leurs âmes que pour cela.

Quand donc le divin amour régne dans nos cœurs, il s'assujettit royalement tous les autres amours de la volonté, et par conséquent toutes les affections d'icelle, parce que naturellement elles suivent les amours; puis il dompte l'amour sensuel, et le réduisant à son obéissance, il tire aussi après icelui toutes les passions sensuelles; car, en somme, cette sacrée dilection est l'eau salutaire de laquelle Notre-Seigneur disait : *Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, il n'aura jamais soif* (1). Non vraiment, Théotime, qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment, il n'aura plus ni désir, ni crainte, ni espérance, ni courage, ni joie, que pour Dieu, et tous ses mouvements seront accoisés (2) en ce seul amour céleste.

L'amour divin et l'amour propre sont dedans notre cœur, comme Jacob et Ésaü dans le sein de Rébecca; ils ont une antipathie et répugnance fort grande l'un à l'autre, et *s'entre-choquent* (3) dedans le cœur continuellement, dont la pauvre s'écrie : Hélas ! *moi misérable, qui me délivrera du corps de cette mort* (4), afin que le seul amour de mon Dieu règne paisiblement en moi? Mais il faut pourtant que nous ayons courage, espérant en la parole du Seigneur qui promet en commandant, et commande en promettant la victoire à son amour, et semble qu'il dit à l'âme ce qu'il fit dire à Rébecca : *Deux nations sont en ton sein, et deux peuples seront séparés dans tes entrailles, et*

(1) Joan., IV, 18.
(2) *Accoisés*, calmés, reposés.
(3) Gen., XXV, 22.
(4) Rom., VII, 24

l'un des peuples surmontera l'autre et l'aîné servira au moindre (1); car comme Rébecca n'avait que deux enfants en son sein, mais parce que d'iceux devaient naître deux peuples, il est dit qu'elle avait deux nations en son sein. Aussi l'âme, ayant dedans son cœur deux amours, a par conséquent deux grandes peuplades de mouvements, affections et passions : et comme les deux enfants de Rébecca, par la contrariété de leurs mouvements, lui donnaient des grandes convulsions et douleurs d'entrailles ; aussi les deux amours de notre âme donnent des grands travaux à notre cœur : et comme il fut dit qu'entre les deux enfants de cette dame *le plus grand servirait le moindre*, aussi a-t-il été ordonné que des deux amours de notre cœur le sensuel servira le spirituel, c'est-à-dire, que l'amour propre servira l'amour de Dieu.

Mais quand fut-ce que l'aîné des peuples qui étaient dans le sein de Rébecca servit le puîné? Certes, ce ne fut jamais que lorsque David subjugua en guerre les Iduméens ; et que Salomon les maîtrisa en paix. O quand sera-ce donc que l'amour sensuel servira l'amour divin? Ce sera lors, Théotime, que l'amour armé, parvenu jusqu'au zèle, servira nos passions par la mortification, et bien plus lorsque là-haut au ciel l'amour bienheureux possédera toute notre âme en paix.

Or, la façon avec laquelle l'amour divin doit subjuguer l'appétit sensuel est pareille à celle dont Jacob usa, quand pour bon usage et commencement de ce qui devait arriver par après, Ésaü sortant du sein de sa mère, Jacob *l'empoigna*

(1) Gen., xxv, 23.

par le pied (1), comme pour l'enjamber, supplanter et tenir sujet, ou, comme on dit, l'attacher par le pied, à guise d'un oiseau de proie, tel qu'Ésaü fut en qualité de chasseur (2) et terrible homme car ainsi l'amour divin voyant naître en nous quelque passion ou affection naturelle, il doit soudain la prendre par le pied et la ranger à son service. Mais qu'est-ce à dire la prendre par le pied ? C'est la lier et assujettir au dessein de Dieu. Ne voyez-vous pas comme Moïse transformait le serpent en baguette, le saisissant seulement par la queue (3) ? Certes, de même donnant une bonne fin à nos passions, elles prennent la qualité des vertus.

Mais donc quelle méthode doit-on tenir pour ranger les affections et passions au service du divin amour ? Les médecins méthodiques ont toujours en bouche cette maxime que les contraires sont guéris par leurs contraires, et les Spagyriques (4) célèbrent une sentence opposée à celle-là, disant que les semblables sont guéris par leurs semblables. Or, comme que c'en soit, nous savons que deux choses font disparaître la lumière des étoiles, l'obscurité des brouillards de la nuit et la plus grande lumière du soleil ; et de même nous combattons les passions, ou leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des plus

(1) Gen., XXV, 25.
(2) Ibid., XXVII.
(3) Exod., IV, 4.
(4) *Les Spagyriques*, médecins guérissant par la chimie, du nom de Spagyre donné à cette science, par Paracelse. Les méthodiques suivent l'axiôme d'Hippocrate : *Contraria contrariis curantur*. Les spagyriques seraient les précurseurs de l'homéopathie.

grandes affections de leur sorte. S'il m'arrive quelque vaine espérance, je puis résister, lui opposant ce juste découragement : O homme insensé ! sur quels fondements bâtis-tu cette espérance ? Ne vois-tu pas que ce grand auquel tu espères est aussi près de la mort que toi-même ? Ne connais-tu pas l'instabilité, faiblesse et imbécillité des esprits humains ? Aujourd'hui ce cœur, duquel tu prétends, est à toi, demain un autre l'emportera pour soi ; en quoi donc prends-tu cette espérance ? Je puis aussi résister à cette espérance, lui en opposant une plus solide. Espère en Dieu, ô mon âme, *car c'est lui qui délivrera tes pieds du piège* (1). *Jamais nul n'espéra en lui, qui ait été confondu* (2). Jette tes prétentions ès choses éternelles et perdurables. Ainsi je puis combattre le désir des richesses et voluptés mortelles ; ou par le mépris qu'elles méritent, ou par le désir des immortelles ; et par ce moyen l'amour sensuel et terrestre sera ruiné par l'amour céleste, ou comme le feu est éteint par l'eau à cause de ses qualités contraires, ou comme il est éteint par le feu du ciel à cause de ses qualités plus fortes et prédominantes.

Notre Seigneur use de l'une et de l'autre méthode en ses guérisons spirituelles. Il guérit ses disciples de la crainte mondaine, leur imprimant dans le cœur une crainte supérieure : *Ne craignez pas,* dit-il, *ceux qui tuent le corps, mais craignez celui qui peut damner l'âme et le corps pour la géhenne* (3). Voulant une autre fois les guérir

(1) Ps., XXIV, 15.
(2) Eccles., II, 2.
(3) Matth., X, 28.

d'une basse joie, il leur en assigne une plus relevée : *Ne vous réjouissez pas*, dit-il, *de quoi* (1) *les esprits malins vous sont sujets, mais de quoi vos noms sont écrits au ciel* (2) : et lui-même aussi rejette la joie par la tristesse : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez* (3). Ainsi donc le divin amour supplante et assujettit les affections et passions, les détournant de la fin à laquelle l'amour propre les veut porter, et les contournant à sa prétention spirituelle. Et comme l'arc-en-ciel, touchant l'aspalatus (4), lui ôte son odeur et lui en donne une plus excellente, aussi l'amour sacré, touchant nos passions, leur ôte leur fin terrestre, et leur en donne une céleste. L'appétit de manger est rendu grandement spirituel si, avant que de le pratiquer, on lui donne le motif de l'amour. Eh ! non, Seigneur, ce n'est pas pour contenter cette chétive nature, ni pour assouvir cet appétit que je vais à table ; mais pour, selon votre providence, entretenir ce corps que vous m'avez donné sujet à cette misère. *Oui*, Seigneur, *parce qu'ainsi il vous a plu* (5). Si j'espère l'assistance d'un ami, ne puis-je pas dire : Vous avez établi notre vie en sorte, Seigneur, que nous ayons à prendre secours, soulagement et consolation les uns des autres : et parce qu'il vous plaît, j'implorerai donc cet homme duquel vous m'avez donné l'amitié à cette intention. Y a-t-il quelque juste sujet de crainte ? Vous voulez, ô Seigneur,

(1) *De quoi*, de ce que.
(2) Luc., x, 20.
(3) Ibid., iv, 25.
(4) *Aspalatus*. V. ci-dessus, chap. iii.
(5) Matth., ii, 26.

que je craigne, afin que je prenne les moyens convenables pour éviter cet inconvénient ; je le ferai, Seigneur, puisque tel est votre bon plaisir. Si la crainte est excessive : eh ! Dieu, Père éternel, qu'est-ce que peuvent craindre vos enfants, et les poussins qui vivent sous vos ailes ? Or sus, je ferai ce qui est convenable pour éviter le mal que je crains ; mais après cela, Seigneur, *je suis vôtre, sauvez-moi* (1), s'il vous plaît, et ce qui m'arrivera, je l'accepterai, parce que telle sera votre bonne volonté. O sainte et sacrée alchimie ! ô divine poudre de projection (2), par laquelle tous les métaux de nos passions, affections et actions sont convertis en l'or très pur de la céleste dilection.

CHAPITRE XXI

Que la tristesse est presque toujours inutile, ainsi contraire au service du saint amour.

On ne peut enter une greffe de chêne sur un poirier, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre : on ne saurait certes non plus enter l'ire (3), ni la colère, ni le désespoir sur la charité, au moins serait-il très difficile. Pour l'ire, nous l'avons vue au discours du zèle ; pour le désespoir, sinon qu'on le réduise à la juste défiance de nous-mêmes, ou bien au sentiment que nous devons avoir de la vanité, faiblesse et inconstance des faveurs, assistances et promesses du monde, je ne vois pas quel service le divin amour en peut tirer.

(1) Ps., CXVIII, 94.

(2) *Poudre de projection.* Poudre avec laquelle les alchimistes prétendaient changer les métaux en or, en la jetant sur un metal quand il entrait en fusion.

(3) *Ire*, ressentiment

Et quant à la tristesse, comme peut-elle être utile à la sainte charité, puisqu'entre les fruits du Saint-Esprit la joie est mise en rang, joignant la charité ? Néanmoins le grand Apôtre dit ainsi : *La tristesse qui est selon Dieu opère la pénitence stable en salut, mais la tristesse du monde opère la mort* (1). Il y a donc une *tristesse selon Dieu*, laquelle s'exerce ou bien par les pécheurs en la pénitence, ou par les bons en la compassion pour les misères temporelles du prochain, ou par les parfaits en la déploration, complainte et condoléance pour les calamités spirituelles des âmes ; car David, saint Pierre, la Magdeleine pleurèrent pour leurs péchés, Agar pleura voyant son fils presque mort de soif, Hiérémie sur la ruine de Hiérusalem, notre Seigneur sur les Juifs, et son grand Apôtre gémissant dit ces paroles : *Plusieurs marchent, lesquels je vous ai souvent dit et vous le dit derechef, qu'ils sont ennemis de la croix de Jésus-Christ* (2).

Il y a donc une *tristesse de ce monde* qui provient pareillement de trois causes :

Car, 1° elle provient quelquefois de l'ennemi infernal, qui, par mille suggestions tristes, mélancoliques et fâcheuses, obscurcit l'entendement, alangourit la volonté et trouble toute l'âme. Et comme un brouillard épais remplit la tête et la poitrine de rhume, et par ce moyen rend la respiration difficile, et met en perplexité le voyageur; ainsi le malin remplissant l'esprit humain de tristes pensées, il lui ôte la facilité d'aspirer en Dieu, et lui donne un ennui et découragement

(1) Gal., III, 22-2. — Cor., VII, 10.
(2) Philipp., III, 18.

extrême, afin de le désespérer et de le perdre. On dit qu'il y a un poisson qu'on nomme pêcheteau (1), et surnommé diable de mer, qui, émouvant et poussant çà et là le limon, trouble l'eau tout autour de soi, pour se tenir en icelle comme dans l'embûche, de laquelle, soudain qu'il aperçoit les pauvres petits poissons, il se rue sur eux, les brigande (2) et les dévore, d'où peut-être est venu le mot de *pêcher en eau trouble*, duquel on use communément. Or, c'est de même du diable d'enfer comme du diable de mer; car il fait ses embûches dans la tristesse, lorsque, ayant rendu l'ame troublée par une multitude d'ennuyeuses pensées jetées çà et là dans l'entendement, il se rue par après sur les affections, les accablant de défiances, jalousies, aversions, envies, appréhensions superflues des péchés passés, et fournissant une quantité de subtilités vaines, aigres et mélancoliques, afin qu'on rejette toutes sortes de raisons et consolations.

2°. La tristesse procède aussi d'autres fois de la condition naturelle, quand l'humeur mélancolique domine en nous, et celle-ci n'est pas voirement vicieuse en soi-même, mais notre ennemi pourtant s'en sert grandement pour ourdir et tramer mille tentations en nos âmes; car, comme les araignées ne font jamais presque leurs toiles que quand le temps est blafâtre (3) et le ciel nébuleux, de même cet esprit malin n'a jamais tant

(1) *Pêcheteau.* Le nom de diable de mer s'applique à plusieurs poissons de l'Océan et de la Méditerranée : à la raie, la scorpène et surtout la baudroie ou baudreuil.
(2) *Les brigande*, les traite comme ferait un brigand.
(3) *Blafâtre*, blafard.

d'aisance pour tendre les filets de ses sujestions ès esprits doux, bénins et gais, comme il en a ès esprits mornes, tristes et mélancoliques ; car il les agite aisément de chagrins, de soupçons, de haines, de murmurations, censures, envies, paresse et engourdissement spirituel.

3°. Finalement, il y a une tristesse que la variété des accidents humains nous apporte. *Quelle joie puis-je avoir*, disait Tobie, *ne pouvant voir la lumière du ciel* (1)? Ainsi fut triste Jacob sur la nouvelle de la mort de son Joseph, et David pour celle de son Absalon. Or, cette tristesse est commune aux bons et aux mauvais, mais aux bons elle est modérée par l'acquiescement et résignation en la volonté de Dieu ; comme on vit en Tobie, qui, de toutes les adversités dont il fut touché, rendit grâces à la divine majesté, et en Job, qui en bénit le nom du Seigneur ; et en Daniel, qui convertit ses douleurs en cantiques. Au contraire, quant aux mondains, cette tristesse leur est ordinaire, et se change en regrets, désespoir et étourdissements d'esprit ; car ils sont semblables aux guenons et marmots (2), lesquels sont toujours mornes, tristes et fâcheux au défaut de la lune ; comme au contraire au renouvellement d'icelle, ils sautent, dansent et font leurs singeries. Le mondain est hargneux, maussade, amer et mélancolique au défaut des prospérités terrestres, et en l'affluence il est presque toujours bravache, ébaudi et insolent.

Certes, la tristesse de la vraie pénitence ne doit

(1) Tob., v, 12.
(2) *Guenons et marmots*, marmottes.

pas tant être nommée tristesse que déplaisir, ou sentiment et détestation du mal, tristesse qui n'est jamais ni ennuyeuse ni chagrine, tristesse qui n'engourdit point l'esprit, ains qui le rend actif, prompt et diligent; tristesse qui n'abat point le cœur, ains le relève par la prière et l'espérance, et lui fait faire les élans de la ferveur de dévotion; tristesse laquelle au fort de ses amertumes produit toujours la douceur d'une incomparable consolation, suivant le précepte du grand saint Augustin : Que le pénitent s'attriste toujours, mais que toujours il se réjouisse de sa tristesse. La tristesse, dit Cassian, qui opère la solide pénitence et l'agréable repentance, de laquelle on ne se repent jamais, elle est obéissante, affable, humble, débonnaire, souefve (1), patiente, comme étant issue et descendue de la charité. Si que, s'étendant à toute douleur de corps et contrition d'esprit elle est, en certaine façon, joyeuse, animée et revigorée de l'espérance de son profit, elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant en elle-même les fruits du Saint-Esprit que le saint Apôtre raconte. *Or, les fruits du Saint-Esprit sont charité, joie, paix, longanimité, bonté, bénignité, foi, mansuétude, continence* (2). Telle est la vraie pénitence, et telle la bonne tristesse, qui certes n'est pas proprement triste ni mélancolique, ains seulement attentive et affectionnée à détester, rejeter et empêcher le mal du péché pour le passé et pour l'avenir. Nous voyons aussi maintes fois des pénitences fort empressées, troublées, impatientes, pleureuses, amères, sou-

(1) *Souefve*, suave.
(2) Gal., IV, 22.

pirantes, inquiètes, grandement âpres et mélancoliques, lesquelles enfin se trouvent infructueuses et sans suite d'aucun véritable amendement, parce qu'elles ne procèdent pas des vrais motifs de la vertu de pénitence, mais de l'amour propre et naturel.

La tristesse du monde opère la mort (1), dit l'Apôtre. Théotime, il la faut donc bien éviter et rejeter selon notre pouvoir. Si elle est naturelle, nous la devons repousser, contrevenant à ses mouvements, la divertissant par exercice propres à cela, et usant des remèdes et façons de vivre que les médecins mêmes jugeront à propos. Si elle provient de tentations, il faut bien découvrir son cœur au père spirituel, lequel nous prescrira les moyens de la vaincre, selon ce que nous en avons dit en la quatrième partie de l'*Introduction à la vie dévote*. Si elle est accidentelle, nous recourrons à ce qui est marqué au huitième livre, afin de voir combien les tribulations sont aimables aux enfants de Dieu, et que la grandeur de nos espérances en la vie éternelle doit rendre presque inconsidérables tous les événements passagers de la temporelle.

Au reste, parmi toutes les mélancolies qui nous peuvent arriver, nous devons employer l'autorité de la volonté supérieure pour faire tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes il y a des actions qui dépendent tellement de la disposition et complexion corporelle, qu'il n'est pas en notre pouvoir de les faire à notre gré. Car un mélancolique ne saurait tenir ni ses yeux, ni sa parole, ni son visage en la même grâce et suavité qu'il

(1) II Cor., VII, 10.

aurait s'il était déchargé de cette mauvaise humeur ; mais il peut bien, quoique sans grâce, dire des paroles gracieuses, bonteuses et courtoises, et, malgré son inclination, faire par raison les choses convenables en paroles et en œuvres de charité, douceur et condescendance. On est excusable de n'être pas toujours gai, car on n'est pas maître de la gaieté pour l'avoir quand on veut ; mais on n'est pas excusable de n'être pas toujours bonteux, maniable et condescendant, car cela est toujours au pouvoir de notre volonté, et ne faut sinon se résoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire.

FIN DE L'ONZIÈME LIVRE.

LIVRE DOUZIÈME

CONTENANT QUELQUES AVIS POUR LE PROGRÈS DE L'AME AU SAINT AMOUR.

CHAPITRE PREMIER

Que le progrès au saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle.

Un grand religieux de notre âge a écrit que la disposition naturelle sert de beaucoup à l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective y sont plus propres. Or, je ne pense pas qu'il veuille dire que l'amour sacré soit distribué aux hommes ni aux anges, en suite (1), et moins encore en vertu des conditions naturelles, ni qu'il veuille dire que la distribution de l'amour divin soit faites aux hommes selon leurs qualités et habiletés naturelles : car ce serait démentir l'Écriture, et violer la règle ecclésiastique par laquelle les pélagiens furent déclarés hérétiques.

Pour moi, je parle, en ce Traité, de l'amour surnaturel que Dieu répand en nos cœurs par sa bonté, et duquel la résidence est en la suprême pointe de l'esprit : pointe qui est au-dessus de tout le reste de notre âme, et qui est indépendante de toute complexion naturelle. Et puis, bien que les âmes inclinées à la dilection aient

(1) *En suite,* par suite.

d'un côté quelque disposition qui les rend plus propres à vouloir aimer Dieu; d'autre part toutefois elles sont si sujettes à s'attacher par affection aux créatures aimables, que leur inclination les met autant en péril de se divertir de la pureté de l'amour sacré par le mélange des autres comme elles ont de facilité à vouloir aimer Dieu car le danger de mal aimer est attaché à la facilité de mal aimer.

Il est pourtant vrai que ces âmes ainsi faites étant une fois bien purifiées de l'amour des créatures, font des merveilles en la dilection sainte, l'amour trouvant une grande aisance à se dilater en toutes les facultés du cœur : et de là procède une très agréable suavité, laquelle ne paraît pas en ceux qui ont l'âme aigre, âpre, mélancolique et revêche.

Néanmoins si deux personnes, dont l'une est aimante et douce, l'autre chagrine et amère, par condition naturelle, ont une charité égale; elles aimeront sans doute également Dieu, mais non pas semblablement. Le cœur de naturel doux aimera plus aisément, plus amiablement, plus doucement, mais non pas plus solidement ni plus parfaitement; ains l'amour qui naîtra emmi les épines et répugnances d'un naturel âpre et sec, sera plus brave (1) et plus glorieux; comme l'autre sera aussi plus délicieux et gracieux.

Il importe donc peu que l'on soit naturellement disposé à l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellement. Seulement, Théotime, je dirais volontiers à tous les hommes : O mortels, si vous

(1) *Brave*, fort.

vez le cœur enclin à l'amour, eh! pourquoi ne rétendez-vous pas au céleste et divin? Mais si ous êtes rudes et amers de cœur, hélas! pauvres ens, puisque vous êtes privés de l'amour naturel ourquoi n'aspirez-vous à l'amour surnaturel qui ous sera amoureusement donné par celui qui ous appelle si saintement à l'aimer?

CHAPITRE II

Qu'il faut avoir un désir continuel d'aimer.

Thésaurisez *des trésors au ciel* (1). Un trésor ne ie suffit pas au gré de ce divin amant, ains il eut que nous ayons tant de trésors, que notre résor soit composé de plusieurs trésors; c'est-à-lire, Théotime, qu'il faut avoir un désir insatiable l'aimer Dieu, pour joindre tojours dilection à dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les avettes l'accroître leur miel, sinon l'amour qu'elles ont our lui? O cœur de mon ame, qui est créé pour imer le bien infini, quel amour peux-tu désirer, inon cet amour qui est le plus désirable de tous es amours? Hélas! ô âme de mon cœur! quel ésir peux-tu aimer, sinon le plus aimable de ous les désirs? O amour des désirs sacrés! ô désirs du saint amour! oh! que *j'ai convoité de désirer* os perfections (2)!

Le malade dégoûté n'a pas appétit de manger, ais il souhaite d'avoir appétit; il ne désire pas a viande, mais il désire de la désirer, Théotime, e savoir si nous aimons Dieu sur toutes choses, n'est pas en notre pouvoir, si Dieu même ne

(1) Matth., VI, 20.
(2) Psal., CXXIII, 20.

nous le révèle; mais nous pouvons bien savoir si nous désirons de l'aimer; et quand nous sentons en nous le désir de l'amour sacré, nous savons que nous commençons d'aimer. C'est notre partie sensuelle et animale qui demande à manger, mais c'est notre partie raisonnable qui désire cet appétit, et d'autant que la partie sensuelle n'obéit pas toujours à la partie raisonnable, il arrive maintes fois que nous désirons l'appétit et ne le pouvons pas avoir.

Mais le désir d'aimer et l'amour dépendent de la même volonté, c'est pourquoi soudain que nous avons formé le vrai désir d'aimer, nous commençons d'avoir de l'amour : et à mesure que ce désir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui désire ardemment l'amour, aimera bientôt avec ardeur. O Dieu ! qui nous fera la grâce, Théotime, que nous brûlions de ce désir, qui est *le désir des pauvres et la préparation de leur cœur* que Dieu *exauce* volontiers (1) ? Qui n'est pas assuré d'aimer Dieu, il est pauvre; et s'il désire de l'aimer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité de laquelle le Sauveur a dit : *Bienheureux sont les mendiants d'esprit; car à eux appartient le royaume des cieux* (2).

Tel fut saint Augustin, quand il s'écria : O aimer ! ô marcher ! ô mourir à soi-même ! ô parvenir à Dieu ! Tel saint François, disant : Que je meure de ton amour, ô l'ami de mon cœur, qui as daigné mourir pour mon amour. Telles sainte Catherine de Gênes et la bienheureuse mère Thérèse, quand, comme biches spirituelles, pante-

(1) Ps., IX, 39.
(2) Matth., V, 3.

antes et mourantes de la soif du divin amour, elles lançaient cette voix : Eh ! *Seigneur, donnez-noi cette eau* (1) !

L'avarice temporelle, par laquelle on désire avidement les trésors terrestres, est *la racine de tous maux* (2) ; mais l'avarice spirituelle, par laquelle on souhaite incessamment le fin or de l'amour sacré, est *la racine* de tous biens. Qui bien désire la dilection, bien la cherche ; qui bien la cherche, bien la trouve ; qui bien la trouve, il a trouvé la source de la vie, de laquelle *il puisera le salut du Seigneur* (3). Crions nuit et jour, Théotime : Venez, ô Saint-Esprit, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez en iceux le feu de votre amour. O amour céleste, quand comblerez-vous mon âme ?

CHAPITRE III

Que pour avoir le désir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres désirs.

Pourquoi pensez-vous, Théotime, que les chiens, en la saison printanière, perdent plus souvent qu'en autre temps la trace et piste de la bête ? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur ; si que la variété des odeurs qu'elles répandent étouffe tellement le sentiment des chiens, qu'ils ne savent ni choisir ni suivre la senteur de la proie entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes, ces âmes qui foisonnent conti-

(1) Joan., IV, 15.
(2) I Tim., VI, 10.
(3) Prov., VIII, 35.

nuellement en désirs, desseins et projets, ne désirent jamais comme il faut le saint amour céleste, ni ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin bien-aimé, qui est comparé au *chevreuil et petit faon de biche* (1).

Le lis n'a point de saison, ains fleurit tôt ou tard, selon qu'on le plante plus ou moins avant en terre : car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent; mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi toujours plus tard à même proportion. Si le cœur qui prétend à l'amour divin est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement ; mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bientôt fleurir en dilection, et répandre son odeur agréable.

Pour cela les saints se retirèrent ès solitudes, afin que dépris des sollicitudes mondaines, ils vaquassent plus ardemment au céleste amour. Pour cela l'épouse sacrée fermait l'*un de ses yeux* (2), afin d'unir plus fortement sa vue en l'autre seul, et visiter plus justement par ce moyen au milieu du cœur de son bien-aimé qu'elle veut brûler d'amour. Pour cela elle-même tient sa perruque (3) tellement plissée et ramassée dans sa tresse, qu'elle semblait n'avoir qu'*un* seul *cheveu* (4), duquel elle se sert comme d'une chaîne pour lier et ravir le cœur de son époux qu'elle rend esclave de sa dilection.

(1) Cant. cant., II, 9.
(2) Cant. cant., IV, 9.
(3) *Sa perruque*, sa chevelure.
(4) Ibid.

Les âmes qui désirent tout de bon d'aimer Dieu 'erment leur entendement aux discours des choses nondaines pour l'employer plus ardemment ès néditations des choses divines, et ramassent tou- es leurs prétentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aimer uniquement Dieu. Quiconque désire quelque chose qu'il ne désire pas pour Dieu, il en désire moins Dieu.

Un religieux demanda au bienheureux Gilles e qu'il pourrait faire de plus agréable à Dieu. Il ui répondit en chantant : Une à un, une à un ; 'est-à-dire, une seule âme à un seul Dieu. Tant le désirs et d'amour en un cœur sont comme plu- ieurs enfants sur une mamelle, qui, ne pouvant éter tous ensemble, la pressent tantôt l'un, tantôt 'autre, à l'envi, et la font enfin tarir et dessé- her. Qui prétend au divin amour, doit soigneu- ement réserver son loisir, son esprit et ses affec- ions pour cela.

CHAPITRE IV

ue les occupations légitimes ne nous empêchent point de pratiquer le divin amour.

La curiosité, l'ambition, l'inquiétude avec l'i- advertance et inconsidération de la fin pour la- uelle nous sommes en ce monde, sont cause que ous avons mille fois plus d'empêchements que 'affaires, plus de tracas que d'œuvre, plus d'oc- upation que de besogne. Et ce sont ces embar- assements, Théotime, c'est-à-dire, les niaises, aines et superflues occupations desquelles nous ous chargeons, qui nous divertissent de l'amour e Dieu, et non pas vrais et légitimes exercices e nos vocations. David, et après lui saint-Louis,

parmi tant de hasards, de travaux et d'affaires qu'ils eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissaient pas de chanter en vérité :

Que veut mon cœur sinon Dieu,
De ce qu'au ciel on admire?
Qu'est-ce qu'emmi ce bas lieu
Sinon Dieu mon cœur respire (1)?

Saint Bernard ne perdait rien du progrès qu'il désirait faire en ce saint amour, quoiqu'il fût ès cours et armées des grands princes où il s'employait à réduire les affaires d'état au service de la gloire de Dieu : il changeait de lieu, mais il ne changeait point de cœur, ni son cœur d'amour, ni son amour d'objet; et pour parler son propre langage, ces mutations se faisaient en lui, mais non pas de lui, puisque bien que ses occupations fussent fort différentes, il était indifférent à toutes occupations, et différent de toutes occupations, ne recevant pas la couleur des affaires et des conversations, comme le caméléon celle des lieux où il se trouve, ainsi demeurant toujours uni à Dieu, toujours blanc en pureté, toujours vermeil de charité et toujours plein d'humilité.

Je sais bien, Théotime, l'avis des sages :

Celui qui fuit la cour et quitte le palais,
Qui veut vivre dévot : rarement ès armées
On voit de piété les âmes animées.
La foi, la sainteté sont filles de la paix.

Et les Israélites avaient raison de s'excuser aux Babyloniens, qui les pressaient de chanter les sacrés cantiques de Sion :

Hélas! mais en quelle musique.
En ce triste bannissement,
Pourrions-nous chanter saintement
Du Seigneur le sacré cantique (2)?

(1) Psal., LXXII, 25, 29.
(2) Psal., CXXXVI.

Mais ne voyez-vous pas aussi que ces pauvres gens étaient non seulement parmi les Babyloniens, ains encore captifs des Babyloniens. Quiconque est esclave des faveurs de la cour, du succès du palais, de l'honneur de la guerre, ô Dieu, c'en est fait, il ne saurait *chanter le cantique* de l'amour divin. Mais celui qui n'est en cour, en guerre, au palais que par devoir, Dieu l'assiste, et la douceur céleste lui sert d'épithème (1) sur le cœur pour le préserver de la peste qui régne en ces lieux-là.

Lorsque la peste affligea les Milanois, saint Charles ne fit jamais difficulté de hanter les maisons et toucher les personnes empestées : mais, Théotime, il les hantait aussi, et touchait seulement et justement autant que la nécessité du service de Dieu le requérait, et pour rien il ne fût allé au danger sans la vraie nécessité, de peur de commettre le péché de tenter Dieu. Ainsi ne fut-il atteint d'aucun mal, la divine providence conservant celui qui avait en elle une confiance si pure qu'elle n'était mêlée ni de timidité, ni de témérité. Dieu a soin de même de ceux qui ne vont à la cour, au palais, à la guerre, sinon par la nécessité de leur devoir : et ne faut en cela ni être si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires faute d'y aller, ni si outrecuidé (2) et présomptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse nécessité du devoir et des affaires.

(1) *Epithème*, médicament.
(2) *Outrecuidé*, outrecuidant.

CHAPITRE V

Exemple très amiable sur ce sujet.

Dieu est *innocent à l'innocent* (1), bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres; et son amour le porte quelquefois à faire des traits d'une sacrée et sainte mignardise (2) pour les âmes qui, par une amoureuse pureté et simplicité, se rendent comme petits enfants auprès de lui.

Un jour sainte Françoise (3) disait l'office de Notre-Dame, et comme il advient ordinairement que, s'il n'y a qu'une affaire en toute la journée, c'est au temps de l'oraison que la presse en arrive, cette sainte dame fut appelée de la part de son mari pour un service domestique; et par quatre diverses fois pensant reprendre le fil de son office, elle fut rappelée et contrainte de couper un même verset, jusques à ce que cette bénite affaire pour laquelle on avait si empressément diverti sa prière, étant enfin achevée, revenant à son office, elle trouva ce verset, si souvent laissé par obéissance, et si souvent recommencé par dévotion, tout écrit en beaux caractères d'or, que sa dévote compagne, madame Vannocie, jura d'avoir vu écrire par le cher ange gardien de la sainte, à laquelle par après saint Paul le révéla.

Quelle suavité, Théotime, de cet époux céleste envers cette douce et fidèle amante! Mais vous voyez cependant que les occupations nécessaires

(1) Ps., XVII, 26.
(2) *Mignardise*, caresse.
(3) Sainte Françoise.

à un chacun selon sa vocation ne diminuent point l'amour divin, ains l'accroissent, et dorent, par manière de dire, l'ouvrage de la dévotion. Le rossignol n'aime pas moins sa mélodie quand il fait ses pauses, que quand il chante : les cœurs dévots n'aiment pas moins l'amour quand il se divertit pour les nécessités extérieures, que quand il prie : leur silence et leur voix, leur contemplation, leur occupation et leur repos chantent également en eux le cantique de leur dilection.

CHAPITRE VI

Qu'il faut employer toutes les occasions présentes en la pratique du divin amour.

Il y a des âmes qui font de grands projets de faire des excellents services à notre Seigneur par des actions éminentes et des souffrances extraordinaires ; mais actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas présente, ni ne se présentera peut-être jamais, et sur cela pensent d'avoir fait un traité de grand amour ; en quoi elles se trompent fort souvent, comme il appert, en ce qu'embrassant par souhait, ce leur semble, des grandes croix futures, elles fuient ardemment la charge des présentes qui sont moindres. N'est-ce pas une extrême tentation d'être si vaillant en imagination, et si lâche en l'exécution ?

Eh ! Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires qui nourrissent bien souvent, dans le fond de nos cœurs, la vaine et secrète estime de nous-mêmes ! Les grandes œuvres ne sont pas toujours en notre chemin, mais nous pouvons à toutes heures en faire des petites excellemment, c'est-à-dire avec un grand amour. Voyez ce saint, je vous prie,

qui donne *un verre d'eau* (1) pour Dieu au pauvre passager altéré, il fait peu de chose, ce semble, mais l'intention, la douceur, la dilection dont il anime son œuvre, est si excellente, qu'elle convertit cette simple eau en eau de vie, et de vie éternelle.

Les avettes picotent dans les lis, les flambes (2) et les roses; mais elles ne font pas moins de butin sur les menues petites fleurs du romarin et du thym, ains elles y cueillent non seulement plus de miel, mais encore de meilleur miel, parce que dedans ces petits vases le miel se trouvant plus serré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes ès bas et menus exercices de dévotion, la charité se pratique non seulement plus fréquemment, mais aussi pour l'ordinaire plus humblement, et par conséquent plus utilement et saintement.

Ces condescendances aux humeurs d'autrui, ce support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement à nos menues inclinations, cet effort contre nos aversions et répugnances, ce cordial et doux aveu de nos imperfections, cette peine continuelle que nous prenons de tenir nos âmes en égalité, cet amour de notre abjection, ce bénin et gracieux accueil que nous faisions au mépris et censure de notre condition, de notre vie, de notre conversation, de nos actions : Théotime, tout cela est plus fructueux à nos âmes que nous ne saurions penser, pourvu que la céleste dilection le ménage; mais nous l'avons déjà dit à Philothée.

(1) Matth., x, 42.
(2) *Flambes*, iris.

CHAPITRE VII

Qu'il faut avoir soin de faire nos actions fort parfaitement.

Notre Seigneur, au rapport des anciens, soulait (1) dire aux siens : *Soyez bons monnoyeurs.* Si l'écu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coin légitime, on le rejette comme non recevable. Si une œuvre de bonne espèce, si elle n'est ornée de charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point reçue entre les bonnes œuvres. Si je jeûne, mais pour épargner, mon jeûne n'est pas de bonne espèce ; si c'est par tempérance, mais que j'aie quelque péché mortel en mon âme, le poids manque à cette œuvre, car c'est la charité qui donne le poids à tout ce que nous faisons ; si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder à mes compagnons, cette œuvre n'est point marquée au coin d'une intention approuvée. Mais si je jeûne par tempérance, et que je sois en la grâce de Dieu, et que j'aie intention de plaire à sa divine majesté par cette tempérance l'œuvre sera une bonne monnaie propre pour accroître en moi le trésor de la charité.

C'est faire excellemment les actions petites, que de les faire avec beaucoup de pureté d'intention et une forte volonté de plaire à Dieu ; et lors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup, et sont toujours maigres, exténuées et alangouries, parce qu'elles n'ont pas la force digestive bonne ; il y en a d'autres qui mangent peu, et sont toujours en

(1) *Soulait,* avait coutume.

bon point et vigoureuses, parce qu'elles ont l'estomac bon. Aussi y a-t-il des âmes qui font beaucoup de bonnes œuvres, et croissent fort peu en charité, parce qu'elles les font ou froidement et lâchement ou par instinct et inclination de nature, plus que par inspiration de Dieu ou ferveur céleste ; et au contraire il y en a qui font peu de besogne, mais avec une volonté et intention si sainte, qu'elles font un progrès extrême en dilection : elles ont peu de talent, mais elles le ménagent si fidèlement que le Seigneur les en récompense largement.

CHAPITRE VIII

Moyen général pour appliquer nos œuvres au service de Dieu.

Tout ce que vous faites et quoi que vous fassiez en paroles et en œuvres, faites-le tout au nom de Jésus-Christ. Soit que vous mangiez soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites-le tout à la gloire de Dieu (1). Ce sont les paroles propres du divin Apôtre, lesquelles, comme dit le grand saint Thomas en les expliquant, sont suffisamment pratiquées quand nous avons l'habitude de la très sainte charité, par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de faire chaque œuvre pour Dieu, cette intention est contenue couvertement (2) en l'union et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons faire de bon est dédié avec nous à sa divine bonté. Il n'est pas

(1) Col., III, 17. I. — Cor., X, 31.
(2) *Couvertement*, implicitement.

besoin qu'un enfant, demeurant en la maison et puissance de son père, déclare que ce qu'il acquiert est acquis à son père, car sa personne étant à son père, tout ce qui en dépend lui appartient aussi. Il suffit aussi que nous soyons enfants de Dieu par dilection, pour rendre tout ce que nous faisons entièrement destiné à sa gloire.

Il est donc vrai, Théotime, que, comme nous avons dit ailleurs, tout ainsi que l'olivier planté près de la vigne lui donne sa saveur ; de même la charité se trouvant auprès des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mais comme il est vrai aussi que si l'on ente la vigne sur l'olivier, il ne lui communique pas seulement plus parfaitement son goût, mais la rend encore participante de son suc, ne vous contentez pas aussi d'avoir la charité, et avec elles la pratique des vertus, mais faites que ce soit par et pour elle que vous les pratiquiez, afin qu'elles lui pussent être justement attribuées.

Quand un peintre tient et conduit la main de l'apprenti, le trait qui en provient est principalement attribué au peintre, parce qu'encore que l'apprenti ait contribué (1) le mouvement de sa main et l'application du pinceau si est-ce que le maître a aussi de sa part tellement mêlé son mouvement à celui de l'apprenti, qu'imprimant en icelui l'honneur de ce qui est bien au trait, il lui est spécialement différé, encore qu'on ne laisse pas de louer l'apprenti à cause de la souplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduite du maître. O que les actions des vertus sont excellentes, quand le divin amour

(1) *Contribué*, donné, fourni.

quième partie de ce livre-là, auquel pour ce regard je vous renvoie (1).

Certes, saint Bonaventure avoue qu'un homme qui s'est acquis une si grande inclination et coutume de bien faire, que souvent il le fait sans spéciale attention, ne laisse pas de mériter beaucoup par telles actions, lesquelles sont ennoblies par la dilection de laquelle elles proviennent comme la racine et source originaire de cette heureuse habitude, facilité et promptitude.

CHAPITRE IX

De quelques autres moyens pour appliquer plus particulièrement nos œuvres à l'amour de Dieu.

Quand les paonnesses (2) couvent en des lieux bien blancs, les poulets sont aussi tout blancs ; et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lorsque nous projetons quelque bonne œuvre, ou que nous nous jetons en quelque vocation, toutes les actions qui s'en suivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection de laquelle elles ont leur origine ; car qui ne voit que les actions qui sont propres à ma vocation, ou requises à mon dessein, dépendent de cette première élection et résolution que j'ai faite ?

Mais, Théotime, il ne se faut pas arrêter là ; ains pour faire un excellent progrès en la dévotion, il faut non seulement au commencement de notre conversion, et puis tous les ans destiner notre vie et toutes nos actions à Dieu ; mais aussi il les lui faut offrir tous les jours, selon l'exercice

(1) *Pour ce regard*, sur ce point.
(2) *Paonnesses*, paonnes.

lu matin que nous avons enseigné à Philothée : ar en ce renouvellement journalier de notre blation, nous répandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection par une nouvelle pplication de notre cœur à la gloire divine, au noyen de quoi il est toujours plus sanctifié.

Outre cela, appliquons cent et cent fois le jour otre vie au divin amour par la pratique des raisons jaculatoires, élévations de cœur et reraites spirituelles ; car ces saints exercices lanant et jetant continuellement nos esprits en Dieu, y portent ensuite toutes nos actions. Et omme se pourrait-il faire, je vous prie, qu'une me laquelle à tous moments s'élance en la divine onté, et soupire incessamment des paroles de ilection pour tenir toujours son cœur dans le ein de ce Père céleste, ne fût pas estimée faire outes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu ?

Celle qui dit : Hé ! Seigneur, *je suis vôtre* (1) : *Mon bien-aimé est tout mien, et moi je suis toute ienne* (2) : Mon Dieu, vous êtes mon tout : O Jéus, vous êtes ma vie : Hé ! qui me fera la grâce ue je meure à moi-même, afin que je ne vive u'à vous ? O aimer ! ô s'acheminer ! ô mourir à oi-même ! ô vivre à Dieu ! ô être en Dieu ! Dieu ! ce qui n'est pas vous-même ne m'est ien : celle-là, dis-je, ne dédie-t-elle pas contiuellement ses actions au céleste époux ? O que ienheureuse est l'âme qui a une fois bien fait le épouillement et la parfaite résignation de soiême entre les mains de Dieu, dont nous avons arlé ci-dessus ! car par après elle n'a à faire qu'un

(1) Ps. CXVIII, 94.
(2) Cant. cant., II, 16.

petit soupir et regard en Dieu pour renouveler et confirmer son dépouillement, sa résignation et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, et qu'elle ne s'aime, ni chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or, cet exercice de continuelles aspirations est donc fort propre pour appliquer toutes nos œuvres à la dilection, mais principalement il suffit très abondamment pour les menues et ordinaires actions de notre vie : car quant aux œuvres relevées et de conséquence, il est expédient, pour faire un profit d'importance, d'user de la méthode suivante, ainsi que j'ai déjà touché ailleurs.

Élevons en ces occurrences nos cœurs et nos esprits en Dieu, enfonçons notre considération et étendons notre pensée dans la très sainte et glorieuse éternité ; voyons qu'en icelle la divine bonté nous chérissait tendrement, destinant pour notre salut tous les moyens convenables à notre progrès en sa dilection, et particulièrement la commodité de faire le bien qui se présente alors à nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive. Cela fait, déployant, s'il faut ainsi dire, et élevant le bras de notre consentement, embrassons chèrement, ardemment et très amoureusement, soit le bien qui se présente à faire, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en considération de ce que Dieu l'a voulu éternellement, pour lui complaire et obéir à sa providence.

Voyez le grand saint Charles, lorsque la peste attaqua son diocèse. Il releva son courage en Dieu, et regarda attentivement qu'en l'éternité

de la providence divine ce fléau était préparé et destiné à son peuple, et que emmi ce fléau, cette même providence avait ordonné qu'il eût un soin très amoureux de servir, soulager et assister cordialement les affligés, puisqu'en cette occasion il se trouvait le père spirituel, pasteur et évêque de cette province-là. C'est pourquoi se représentant la grandeur des peines, travaux et hasards qu'il lui serait force (1) de subir pour ce sujet, il s'immola en esprit au bon plaisir de Dieu, et baisant tendrement cette croix, il s'écria du fond de son cœur, à l'imitation de saint André : Je te salue, ô croix précieuse ! Je te salue, ô tribulation bienheureuse ! O affliction sainte, que tu es aimable, puisque tu es issue du sein aimable de ce Père d'éternelle miséricorde, qui t'a voulue de toute éternité, et t'a destinée pour ce cher peuple et pour moi ! O croix ! mon cœur te veut, puisque celui de mon Dieu t'a voulue. O croix ! mon âme te chérit et t'embrasse de toute sa dilection.

En cette sorte devons-nous entreprendre les plus grandes affaires et les plus âpres tribulations qui nous puissent arriver. Mais quand elles seront de longue haleine, il faudra de temps en temps, et fort souvent, répéter cet exercice, pour continuer plus utilement notre union à la volonté et au plaisir de Dieu, prononçant cette brièvе, mais toute divine protestation de son Fils : *Oui, ô Père éternel !* je le veux de tout mon cœur, *parce qu'ainsi a-t-il été agréable devant vous* (2). O Dieu ! théotime, que de trésors en cette pratique !

(1) *Il lui serait force*, qu'il serait forcé.
(2) Matth., xi, 26.

CHAPITRE X

Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de notre franc arbitre (1).

J'ajoute au sacrifice de saint Charles celui du grand patriarche Abraham, comme une vive image du plus fort et loyal amour qu'on puisse imaginer en créature quelconque.

Il sacrifia certes toutes ses plus fortes affections naturelles qu'il pouvait avoir, lorsque oyant la voix de Dieu qui lui disait : *Sors de ton pays et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens au pays que je te montrerai* (2), *il sortit* soudain, et se mit promptement en chemin, *sans savoir où il irait* (3). Le doux amour de la patrie, la suavité de la conversation des proches, les délices de la maison paternelle ne l'ébranlèrent point : il part hardiment et ardemment, et va où il plaira à Dieu de le conduire. Quelle abnégation, Théotime ! quel renoncement ! On ne peut aimer Dieu parfaitement, si l'on ne quitte les affections aux choses périssables.

Mais ceci n'est rien en comparaison de ce qu'il fit par après, quand Dieu *l'appelant* par deux fois, et ayant vu sa promptitude à répondre, *il lui dit : Prends Isaac ton enfant unique, lequel tu aimes, et va en la terre de vision, où tu l'offriras en holocauste sur l'un des monts que je te montrerai* (4) ; car voilà ce grand homme qui part soudain avec ce tant aimé et tant aimable fils, fait trois jour-

(1) *Franc arbitre*, libre arbitre, liberté.
(2) Gen., XII, 1.
(3) Hebr., XI, 18.
(4) Gen., XXII, 1, 2 et seq.

nées de chemin, arrive au pied de la montagne, laisse là ses valets et l'âne, charge son fils Isaac du bois requis à l'holocauste, se réservant de porter lui-même le glaive et le feu ; et comme il va montant, ce cher enfant lui dit : *Mon père? et il lui répond : Que veux-tu, mon fils ? Voici*, dit l'enfant, voici *le bois et le feu, mais où est la victime de l'holocauste ?* A quoi le père répond : *Dieu se pourvoira de la victime de l'holocauste, mon enfant.* Et tandis, *ils arrivent* sur le mont destiné, où soudain Abraham *construit un autel, arrange le bois sur icelui, lie son Isaac et le colloque sur le bûcher, il étend sa main* droite, *empoigne* et tire à soi *le glaive*, il hausse le bras, et comme il est près de décharger le coup pour immoler cet enfant, *l'ange crie* d'en haut : *Abraham, Abraham ! qui répond : Me voici ; et l'ange* lui dit : *Ne tue pas l'enfant*, c'en est assez ; *maintenant je connais que tu crains Dieu, et n'as pas épargné ton fils pour l'amour de moi.* Sur cela, Isaac est délié, Abraham *prend un bélier qu'il voit pris par les cornes aux ronces d'un buisson, et l'immole.*

Théotime, *qui voit la femme* de son prochain *pour la convoiter, il a déjà adultéré en son cœur* (1) : et qui lie son fils pour l'immoler, il l'a déjà sacrifié en son cœur. Eh ! voyez donc, de grâce, quel holocauste ce saint homme fit en son cœur. Sacrifice incomparable ! sacrifice qu'on ne peut assez estimer ! sacrifice qu'on ne peut assez louer ! O Dieu ! qui saurait discerner quelle des deux dilections fut la plus grande, ou celle d'Abraham qui, pour plaire à Dieu, immole cet enfant tant aimable ; ou celle de cet enfant qui, pour plaire à

(1) Matth., v, 23.

Dieu, veut bien être immolé, et pour cela se laisser lier et étendre sur le bois, et, comme un doux agnelet, attend paisiblement le coup de mort de a chère main de son bon père?

Pour moi, je préfère le père en la longanimité: mais aussi je donne hardiment le prix de la magnanimité au fils. Car d'un côté c'est voirement une merveille, mais non pas si grande, de voir qu'Abraham déjà vieil et consommé en la science d'aimer Dieu, et fortifié de la récente vision et parole divine, fasse ce dernier effort de loyauté et dilection envers un maître duquel il avait si souvent senti et savouré la suavité et providence. Mais de voir Isaac au printemps de son âge, encore tout novice et apprenti en l'art d'aimer son Dieu, s'offrir sur la seule parole de son père au glaive et au feu, pour être un holocauste d'obéissance à la divine volonté : c'est chose qui surpasse toute admiration.

D'autre part néanmoins, ne voyez-vous pas, Théotime, qu'Abraham remâche et roule plus de trois jours dans son âme l'amère pensée et résolution de cet âpre sacrifice? N'avez-vous point de pitié de son cœur paternel, quand montant seul avec son fils, cet enfant, plus simple qu'une colombe, lui disait : *Mon Père, où est la victime?* et qu'il lui répondait : *Dieu y pourvoira, mon fils.* Ne pensez-vous point que la douceur de cet enfant, portant le bois sur ses épaules et l'entassant par après sur l'autel, fit fondre en tendreté (1) les entrailles de ce père? O cœur que les anges admirent, et que Dieu magnifie! Hé, Seigneur Jésus, quand sera-ce donc que vous ayant sacrifié tout

(1) *Tendreté*, tendresse.

ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes ? Quand vous offrirons-nous en holocauste notre franc arbitre, unique enfant de notre esprit ? Quand sera-ce que nous le lierons et étendrons sur le bûcher de votre croix, de vos épines, de votre lance, afin que, comme une brebiette, il soit victime agréable de votre bon plaisir, pour mourir et brûler du feu et du glaive de votre saint amour ?

O franc arbitre de mon cœur ! que ce vous sera chose bonne d'être lié et étendu sur la croix du divin Sauveur ! Que ce vous est chose désirable de mourir à vous-même, pour ardre (1) à jamais en holocauste au Seigneur ! Théotime, notre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à notre propre volonté : jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soi-même, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soi.

Nous avons la liberté de faire le bien et le mal : mais de choisir le mal, ce n'est pas user, ains abuser de cette liberté. Renonçons à cette malheureuse liberté et assujettissons pour jamais notre franc arbitre au parti de l'amour céleste ; rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les rois. Que si jamais notre âme voulait employer sa liberté contre nos résolutions de servir Dieu éternellement et sans réserve, ô alors, pour Dieu, sacrifions ce franc arbitre, et le faisons mourir à soi, afin qu'il vive à Dieu. *Qui* le *voudra garder* pour l'amour propre en ce monde, le perdra pour l'a-

(1) *Ardre*, brûler, du latin *ardere*.

mour éternel en l'autre ; *et qui* le *perdra* pour l'amour de Dieu en ce monde, *il* le *conservera* (1) pour le même amour en l'autre. Qui lui donnera la liberté en ce monde, l'aura serf et esclave en l'autre ; et qui l'asservira à la croix en ce monde, l'aura libre en l'autre, où étant abîmé en la jouissance de la divine bonté, sa liberté se trouvera convertie en amour, et l'amour en liberté, mais liberté de douceur infinie : sans effort, sans peine et sans répugnance quelconque, nous aimerons invariablement à jamais le Créateur et Sauveur de nos âmes.

CHAPITRE XI

Des motifs que nous avons pour le saint amour

Saint Bonaventure, le père Louis de Grenade, le père Louis du Pont, F. Diègue de Stella, ont suffisamment discouru sur ce sujet : je me contenterai de marquer seulement les points que j'en ai touchés en ce Traité.

La bonté divine considérée en elle-même n'est pas seulement le premier motif de tous, mais le plus noble et le plus puissant : car c'est celui qui ravit les bienheureux, et comble leur félicité. Comme peut-on avoir un cœur, et n'aimer pas une si infinie bonté? Or ce sujet est aucunement (2) proposé aux chapitres IX et II, du second livre, et dès le chapitre VIII du troisième livre jusqu'à la fin, et au chapitre II du livre dixième.

Le second motif est celui de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la création et conservation, selon que nous disons au chapitre III, du second livre.

(1) Marc., VIII, 35.
(2) *Aucunement*, absolument ou en quelque façon.

Le troisième motif est celui de la providence surnaturelle de Dieu envers nous, et de la rédemption qu'il nous a préparée, ainsi qu'il est expliqué aux chapitres IV, V, VI et VII du second livre.

Le quatrième motif, c'est de considérer comme Dieu pratique cette providence et rédemption, fournissant à un chacun toutes les grâces et assistances requises à notre salut; de quoi nous traitons au second livre dès le chapitre VIII, et au livre troisième dès le commencement jusqu'au chapitre VI.

Le cinquième motif est la gloire éternelle que la divine bonté nous a destinée, qui est le comble des bienfaits de Dieu envers nous, dont il est aucunement discouru dès le chapitre IX, jusqu'à la fin du livre troisième.

CHAPITRE XII

Méthode très utile pour employer ces motifs.

Or, pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut : 1° qu'après en avoir considéré l'un en général, nous l'appliquions en particulier à nous-mêmes. Par exemple : O qu'aimable est ce grand Dieu, qui par son infinie bonté a donné son Fils en rédemption pour tout le monde ! hélas ! oui, pour tous en général, mais en particulier encore pour moi *qui suis le premier des pécheurs* (1). Ah ! *il m'a aimé ;* je dis, il m'a aimé, moi ; mais je dis moi-même tel que je suis, *et s'est livré* à la passion *pour moi* (2).

2° Il faut considérer les bénéfices divins en leur origine première et éternelle. O Dieu ! mon Théotime, quelle assez digne dilection pourrions-nous

(1) Tim., I, 16.
(2) Gal., II, 10.

avoir pour l'infinie bonté de notre Créateur, qui de toute éternité a projeté de nous créer, conserver, gouverner, racheter, sauver et glorifier tous en général et en particulier ! Eh ! qui étais-je, lorsque je n'étais pas? moi, dis-je, qui étant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple chétif vermisseau de terre? et cependant Dieu dès l'abîme de son éternité *pensait* pour moi *des pensées* de bénédiction (1) ! Il méditait et désignait, ains déterminait l'heure de ma naissance, de mon baptême, de toutes les inspirations qu'il me donnerait, et en somme tous les bienfaits qu'il me ferait et offrirait. Hélas ! y a-t-il une douceur pareille à cette douceur?

3° Il faut considérer les bienfaits divins en leur seconde source méritoire. Car ne savez-vous pas, Théotime, que le grand prêtre de la loi portait sur ses épaules et sur sa poitrine les noms des enfants d'Israël, c'est-à-dire, des pierres précieuses, esquelles les noms des chefs d'Israël étaient gravés? Hé ! voyez Jésus, notre grand *évêque* (2), et regardez-le dès l'instant de sa conception, considérez qu'il nous portait sur ses épaules, acceptant la charge de nous racheter par sa mort, *et la mort de la croix* (3). O Théotime, Théotime ! cette âme du Sauveur nous connaissait tous par nom et par surnom ; mais surtout au jour de sa passion, lorsqu'il offrait ses larmes, ses prières, son sang et sa vie pour tous, il lançait en particulier pour vous ces pensées de dilection : Hélas ! ô mon Père éternel, je prends à moi et me charge de tous les

(1) Jer., XXIX, 11.
(2) I Petr., II, 25.
(3) Philip., II, 8.

péchés du pauvre Théotime, pour souffrir les tourments et la mort, afin qu'il en demeure quitte et qu'il ne périsse point, mais qu'il vive. Que je meure, pourvu qu'il vive; que je sois crucifié, pourvu qu'il soit glorifié. O amour souverain du cœur de Jésus! quel cœur te bénira jamais assez dévotement!

Ainsi, dedans sa poitrine maternelle, son cœur divin prévoyait, disposait, méritait, impétrait (1) tous les bienfaits que nous avons, non seulement en général pour tous, mais en particulier pour un chacun; et ses mamelles de douceur nous préparaient le lait de ses mouvements, de ses inspirations et des suavités par lesquelles il tire, conduit et nourrit nos cœurs à la vie éternelle. Les bienfaits ne nous échauffent point, si nous ne regardons la volonté éternelle qui les nous destine, et le cœur du Sauveur qui les nous a mérités par tant de peines, et surtout en sa mort et passion.

CHAPITRE XIII.

Que le mont Calvaire est la vraie académie de la dilection.

Or, enfin, pour conclusion, la mort et la passion de notre Seigneur est le motif le plus doux et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en cette vie mortelle; et c'est la vérité, que les *abeilles* (2) mystiques font leur plus excellent miel dans les plaies de ce *lion de la tribu de Juda* (3 égorgé, mis en pièces et déchiré sur le mont du Calvaire: et les enfants de la croix le glorifient en leur ad-

(1) *Impétrait*, obtenait.
(2) Judic., XIV, 8.
(3) Apoc., V, 5.

mirable *problème* (1) que le monde n'entend pas : de la mort qui dévore tout, *est sortie la viande* de notre consolation ; et de la mort plus *forte* que tout, *est issue la douceur* du miel de notre amour (2). O Jésus mon Sauveur ! que votre mort est amiable, puisqu'elle est le souverain effet de votre amour !

Aussi là-haut en la gloire céleste, après le motif de la bonté divine connue et considérée en elle-même, celui de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les esprits bienheureux en la dilection de Dieu ; en signe de quoi, en la transfiguration, qui fut un échantillon de la gloire, Moïse et Élie *parlaient* avec notre Seigneur *de l'excès qu'il devait accomplir en Hiérusalem* (3). Mais de quel excès, sinon de cet excès d'amour par lequel la vie fut ravie à l'amant pour être donnée à la bien-aimée ? Si que (4) au cantique éternel je m'imagine qu'on répétera à tous moments cette joyeuse acclamation :

Vive Jésus, duquel la mort
Montra combien l'amour est fort !

Théotime, le mont Calvaire est le mont des amants. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur est frivole et pétulleux. Malheureuse est la mort sans l'amour du Sauveur : malheureux est l'amour sans la mort du Sauveur. L'amour et la mort sont tellement mêlés ensemble en la passion du Sauveur, qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire,

(1) *Problème*, énigme ; allusion à celle que Samson proposait aux Philistins.
(2) Judic, XIV, 13, 14.
(3) Luc., IX, 31.
(4) *Si que*, tellement que.

on ne peut avoir la vie sans l'amour, ni l'amour sans la mort du Rédempteur. Mais hors de là tout est ou mort éternelle, ou amour éternel ; et toute la sagesse chrétienne consiste à bien choisir ; et pour vous aider à cela, j'ai dressé cet écrit, mon Théotime :

Il faut choisir, ô mortel,
En cette vie mortelle,
Ou bien l'amour éternel,
Ou bien la mort éternelle ;
L'ordonnance du grand Dieu
Ne laisse point de milieu.

O amour éternel! mon âme vous requiert et vous choisit éternellement. Hé! venez, Saint-Esprit, et enflammez nos cœurs de votre dilection. Ou aimer ou mourir : mourir et aimer. Mourir à tout autre amour, pour vivre à celui de Jésus, afin que nous ne mourions point éternellement; ainsi que vivant en votre amour éternel, ô Sauveur de nos âmes, nous chantions éternellement : Vive Jésus! j'aime Jésus. Vive Jésus que j'aime! J'aime Jésus qui vit et règne ès siècles des siècles *Amen.*

Ces choses, Théotime, qui, par la grâce et faveur de la charité, ont été écrites à votre charité, puissent tellement s'arrêter en votre cœur, que cette charité trouve en vous le fruit des saintes œuvres, non les feuilles des louanges. *Amen.* Dieu soit béni! Je ferme donc ainsi tout ce Traité par ces paroles par lesquelles saint Augustin finit un sermon admirable de la charité, qu'il fit devant une illustre assemblée.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE ET DE TOUT LE TRAITÉ.

TABLE

DES CHAPITRES

LIVRE SEPTIÈME

DE L'UNION DE L'AME AVEC SON DIEU, QUI SE PARFAIT EN L'ORAISON.

CHAP. I. Comme l'amour fait l'union de l'âme avec Dieu en l'oraison. 1

II. Des divers degrés de la sainte union qui se fait en l'oraison. 8

III. Du souverain degré d'union par la suspension et ravissement. 13

IV. Du ravissement, et de la première espèce d'icelui. 19

V. De la seconde espèce de ravissement. 22

VI. Des marques du bon ravissement, et de la troisième espèce d'icelui. 26

VII. Comme l'amour est la vie de l'âme, et suite du discours de la vie extatique. 30

VIII. Admirable exhortation de saint Paul à la vie extatique et surhumaine. 34

IX. Du suprême effet de l'amour affectif, qui est la mort des amants, et premièrement de ceux qui moururent en amour. 33

X. De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin. 43

XI. Que quelques-uns entre les divins amants moururent encore d'amour. 46

XII. Histoire merveilleuse du trépas d'un gentilhomme qui mourut d'amour sur le mont d'Olivet. 49

XIII. Que la très sacrée Vierge mère de Dieu mourut d'amour pour son fils. 55

XIV. Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extrêmement doux et tranquille. 60

LIVRE HUITIÈME

DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ, PAR LEQUEL NOUS UNISSONS NOTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR SES COMMANDEMENTS, CONSEILS ET INSPIRATIONS.

CHAP. I. De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaisance. 66
II. De la conformité de soumission qui procède de l'amour de bienveillance. 70
III. Comme nous nous devons conformer à la divine volonté que l'on appelle signifiée. 72
IV. De la conformité de notre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver. 76
V. De la conformité de notre volonté à celle de Dieu qui nous est signifiée par ses commandements. 80
VI. De la conformité de notre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseils. 84
VII. Que l'amour de la volonté de Dieu signifiée ès commandements nous porte à l'amour des conseils. 88
VIII. Que le mépris des conseils évangéliques est un grand péché. 93
IX. Suite du discours commencé. Comme chacun doit aimer, quoique non pas pratiquer tous les conseils évangéliques; et comme néanmoins chacun doit pratiquer ce qu'il peut. 97
X. Comme il se faut conformer à la volonté divineus qui nous est signifiée par les inspirations; et premièrement de la variété des moyens par lesquels Dieu nous inspire. 101
XI. De l'union de notre volonté à celle de Dieu ès inspirations qui sont données pour la pratique extraordinaire des vertus, et de la persévérance en la vocation, première marque de l'inspiration. 106

XII. De l'union de la volonté humaine à celle de Dieu ès inspirations qui sont contre les lois ordinaires; et de la paix et douceur de cœur, seconde marque de l'inspiration. 112
XIII. Troisième marque de l'inspiration, qui est la sainte obéissance à l'Église et aux supérieurs. 116
XIV. Briève méthode pour connaître la volonté de Dieu. 121

LIVRE NEUVIÈME

DE L'AMOUR DE SOUMISSION, PAR LEQUEL NOTRE VOLONTÉ S'UNIT AU BON PLAISIR DE DIEU.

CHAP. I. De l'union de notre volonté avec la volonté divine qu'on appelle volonté du bon plaisir. 125
II. Que l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu se fait principalement ès tribulations. 129
III. De l'union de notre volonté au bon plaisir divin, ès afflictions spirituelles, par la résignation. 134
IV. De l'union de notre volonté au bon plaisir de Dieu, par l'indifférence. 137
V. Que la sainte indifférence s'étend à toutes choses. 141
VI. De la pratique de l'indifférence amoureuse ès choses du service de Dieu. 144
VII. De l'indifférence que nous devons pratiquer en ce qui regarde notre avancement ès vertus. 150
VIII. Comme nous devons unir notre volonté à celle de Dieu en la permission des péchés. 156
IX. Comme la pureté de l'indifférence se doit pratiquer ès actions de l'amour sacré. 160
X. Moyen de connaître le change au sujet de ce saint amour. 163
XI. De la perplexité du cœur qui aime sans savoir qu'il plaît au bien-aimé, 166

XII. Comme, entre ces travaux intérieurs, l'âme ne connaît pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trépas très aimable de la volonté. 170
XIII. Comme la volonté, étant morte à soi, vit purement en la volonté de Dieu. 174
XIV. Éclaircissement de ce qui a été dit touchant le trépas de notre volonté. 177
XV. Du plus excellent exercice que nous puissions faire parmi les peines intérieures et extérieures de cette vie, en suite de l'indifférence et trépas de la volonté. 182
XVI. Du dépouillement parfait de l'âme unie à la volonté de Dieu. 187

LIVRE DIXIÈME

DU COMMANDEMENT D'AIMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

CHAP. I. De la douceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aimer sur toutes choses. 193
II. Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mais est toutefois donné aux fidèles de ce monde. 197
III. Comme tout le cœur étant employé en l'amour sacré, on peut néanmoins aimer Dieu différemment, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu. 199
IV. De deux degrés de perfection avec lesquels ce commandement peut être observé en cette vie mortelle. 205
V. De deux autres degrés de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aimer Dieu sur toutes choses. 209
VI. Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amants. 216
VII. Éclaircissement du chapitre précédent. 219
VIII. Histoire mémorable pour faire bien concevoir en quoi gît la force et excellence de l'amour sacré. 223
IX. Confirmation de ce qui a été dit par une comparaison notable. 230

X. Comme nous devons aimer la divine bonté souverainement plus que nous-mêmes. 234
XI. Comme la très sainte charité produit l'amour du prochain. 238
XII. Comme l'amour produit le zèle. 242
XIII. Comme Dieu est jaloux de nous. 244
XIV. Du zèle ou jalousie que nous avons pour notre Seigneur. 250
XV. Avis pour la conduite du saint zèle. 255
XVI. Que l'exemple de plusieurs saints, qui semblent avoir exercé leur zèle avec colère, ne fait rien contre l'avis du chapitre précédent. 261
XVII. Comme notre Seigneur pratiqua tous les plus excellents actes de l'amour. 269

LIVRE ONZIÈME

DE LA SOUVERAINE AUTORITÉ QUE L'AMOUR SACRÉ TIENT SUR TOUTES LES VERTUS, ACTIONS ET PERFECTIONS DE L'AME.

CHAP. I. Combien toutes les vertus sont agréables à Dieu. 274
II. Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus agréables à Dieu qu'elles ne le sont par leur propre nature. 280
III. Comme il y a des vertus que la présence du divin amour relève à une plus haute excellence que les autres. 284
IV. Comme le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont pratiquées par son ordonnance et commandement. 287
V. Comme l'amour sacré mêle sa dignité parmi les autres vertus, en perfectionnant la leur particulière. 292
VI. De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issues de lui-même, et à celles qui procèdent des autres vertus. 296

VII. Que les vertus parfaites ne sont jamais les unes sans les autres. 302
VIII. Comme la charité comprend toutes les vertus. 308
IX. Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré. 313
X. Digression sur l'imperfection des vertus des païens. 317
XI. Comme les actions humaines sont sans valeur, lorsqu'elles sont faites sans le divin amour. 325
XII. Comme le saint amour revenant en l'âme fait revivre toutes les œuvres que le péché avait fait périr. 330
XIII. Comme nous devons réduire toute la pratique des vertus et de nos actions au saint amour. 336
XIV. Pratique de ce qui a été dit au chapitre précédent. 340
XV. Comme la charité comprend en soi les dons du Saint-Esprit. 343
XVI. De la crainte amoureuse des épouses : suite du discours commencé. 348
XVII. Comme la crainte servile demeure avec le divin amour. 351
XVIII. Comme l'amour se sert de la crainte naturelle, servile et mercenaire. 355
XIX. Comme l'amour sacré comprend les douze fruits du Saint-Esprit avec les béatitudes de l'Evangile. 362
XX. Comme le divin amour emploie toutes les passions et affections de l'âme, et les réduit à son obéissance. 366
XXI. Que la tristesse est presque toujours inutile, ains contraire au service du saint amour. 372

LIVRE DOUZIÈME

CONTENANT QUELQUES AVIS POUR LE PROGRÈS DE L'AME AU SAINT AMOUR.

CHAP. I. Que le progrès au saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle. 379

II. Qu'il faut avoir un désir continuel d'aimer. 381
III. Que pour avoir le désir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres désirs. 383
IV. Que les occupations légitimes ne nous empêchent point de pratiquer le divin amour. 385
V. Exemple très amiable sur ce sujet. 388
VI. Qu'il faut employer toutes les occasions présentes en la pratique du divin amour. 389
VII. Qu'il faut avoir soin de faire nos actions fort parfaitement. 391
VIII. Moyen général pour appliquer nos œuvres au service de Dieu. 392
IX. De quelques autres moyens pour appliquer plus particulièrement nos œuvres à l'amour de Dieu. 396
X. Exhortation au sacrifice que nous devons faire à Dieu de notre franc arbitre. 400
XI. Des motifs que nous avons pour le saint amour. 404
XII. Méthode très utile pour employer ces motifs. 405
XIII. Que le mont Calvaire est la vraie académie de la dilection. 407

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

240.83
Sa32

44855

SALES, FRANCIS DE, ST.

...R

...and Counsels of St.

...is de Sales for every day

...year. Ella McMahon-Tr.

...ROWER'S NAME	ROOM NUMBER

44854